LIBRARIES
UNIVERSITY OF WISCONSIN–MADISON

Histoire illustrée de la guerre de 1914. Tome 6 1917

Hanotaux, Gabriel, 1853-1944
Paris: Gounouilhou, 1917

https://digital.library.wisc.edu/1711.dl/PMWQBHKMU2C5Z8A

Copyright by Gabriel Hanotaux, 1917.

For information on re-use see:
http://digital.library.wisc.edu/1711.dl/Copyright

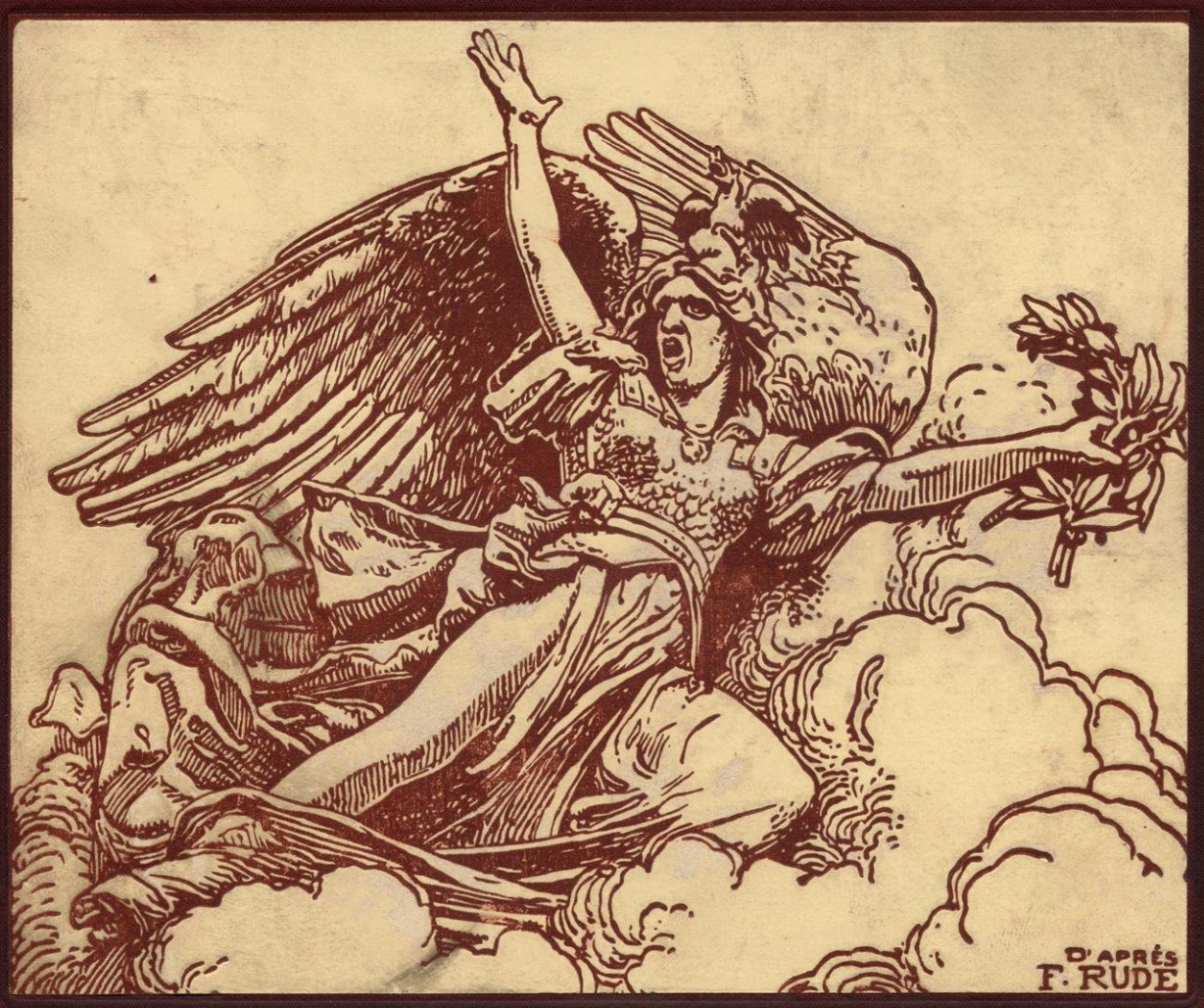
The libraries provide public access to a wide range of material, including online exhibits, digitized collections, archival finding aids, our catalog, online articles, and a growing range of materials in many media.

When possible, we provide rights information in catalog records, finding aids, and other metadata that accompanies collections or items. However, it is always the user's obligation to evaluate copyright and rights issues in light of their own use.

728 State Street | Madison, Wisconsin 53706 | library.wisc.edu

GABRIEL HANOTAUX

de l'Académie Française



HISTOIRE ILLUSTRÉE DE LA GUERRE DE 1914

Library
of the
University of Wisconsin

HISTOIRE ILLUSTRÉE

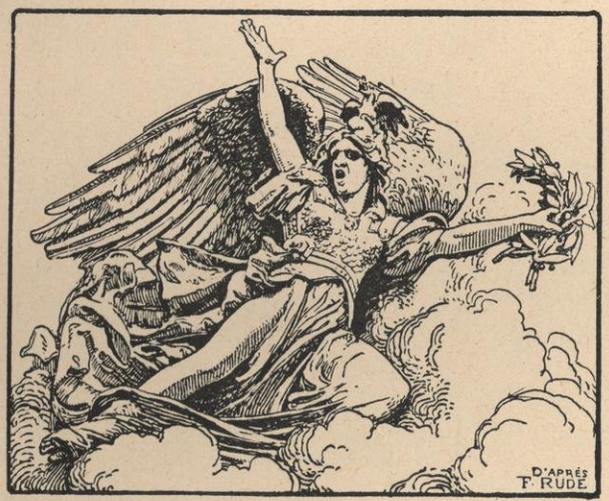
DE LA

GUERRE DE 1914

GABRIEL HANOTAUX
de l'Académie Française

HISTOIRE ILLUSTRÉE
DE LA
GUERRE DE 1914

TOME SIXIÈME



GOUNOUILHOU, ÉDITEUR
PARIS, 30, RUE DE PROVENCE. — BORDEAUX, 8, RUE DE CHEVERUS
1917

Copyright by
Gabriel Hanotaux,
1917

Tous droits de reproduction,
de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

221716
NOV 29 1918
+F0807
FH19
6

CHAPITRE XIV

LA BATAILLE DES FRONTIÈRES

VII. — LA BATAILLE DE MONS

L'armée von Kluck se porte au-devant de l'offensive britannique. — L'attaque contre le 1er corps anglais. La " Bataille de Mons ". — Retraite de l'armée britannique. — Intervention de l'armée d'Amade. Le combat de Tournai. — Échec du mouvement tournant. — Retraite de la 5e armée.

L'ARMÉE britannique était partie, le 21 août, de la Thiérache et s'était avancée sur Maubeuge. Le 22, elle était, comme nous l'avons dit, dans la position suivante : le 1er corps (général Douglas Haig) à droite, avec son quartier général à Maubeuge cherchant la liaison par sa division de droite (1re division) avec le 18e corps français par Peissant-Thuin ; le 2e corps (général Smith Dorrien, qui succède le 23 à sir Grierson) à gauche, échelonné de Maubeuge à l'Escaut en vue d'occuper la ligne Mons-Condé, et même d'essayer de tourner l'ennemi par la vallée de l'Escaut. Comme le 3e corps n'est pas encore arrivé, le maréchal French garde en réserve sa division de cavalerie (général Allenby) et la charge de couvrir sa ligne sur les ailes et surtout à gauche.

Cependant, depuis deux jours, une grande bataille est engagée sur la Sambre par la 5e armée française contre l'armée von Bülow, et, ce jour même, 23 août, l'armée von Hausen intervient sur la Meuse. Or, l'armée britannique, si impatiemment attendue, n'entre en ligne que, précisément, le 23.

Ainsi, d'une part, vers l'est, le général Lanrezac, surpris par l'offensive brusquée des Allemands le 21, et n'ayant pu dégager à temps son 1er corps chargé de garder les ponts de Meuse, a dû accepter la bataille avec deux corps seulement, le 10e et le 3e corps, dans les journées du 21 et du 22 ; de même à l'ouest, le 18e corps n'étant arrivé que le 21, le corps de cavalerie Sordet étant épuisé, les divisions de réserve n'étant pas encore sur le terrain, l'armée britannique lui a manqué plus encore.

La nécessité où il s'est trouvé de combattre avec deux corps seulement et en flèche, a eu les plus graves conséquences pour sa propre armée et va les avoir maintenant pour l'armée britannique elle-même : Namur, Charleroi et Mons font comme une chute en château de cartes et produisent l'échec tactique global des armées alliées dans la région de la Sambre.

MARCHE EN AVANT DE L'ARMÉE BRITANNIQUE L'armée britannique s'avançait allègrement ; elle se considérait comme abritée à sa droite par une puissante armée française ; son état-major n'en était pas encore à admettre que l'armée allemande, partie seulement le 19 de la Gette, n'ayant occupé Bruxelles que le 20 et le 21, fût, le 22 et le 23, en force suffisante dans la région de Mons pour être redoutable aux 70.000 hommes admirablement entraînés et équipés de l'armée du

1

maréchal French. Celui-ci n'avait donc qu'à choisir son heure. L'initiative lui appartenait : il prenait ses mesures pour se conformer sur les lieux aux directives générales résultant du plan que lui avait communiqué le général Joffre.

Cependant les indices, apportés par la journée du 22, commençaient à modifier cette impression de confiance tranquille. On avait entendu à l'ouest une canonnade formidable : certainement, de grands combats étaient engagés ; mais, quant à l'explication, on en était réduit aux conjectures, car les renseignements n'étaient pas parvenus de l'une à l'autre armée. On supposait que cette canonnade impressionnante se rapportait au siège et à la défense de Namur.

LE GÉNÉRAL ANGLAIS SMITH DORRIEN

D'autre part, toujours dans la journée du 22, la 5e brigade de cavalerie, placée sous le commandement de sir Philip Chetwode, ayant été portée à l'extrême droite pour essayer de prendre la liaison avec la 5e armée française vers Binche, n'avait rien trouvé. Et, en effet, de ce côté, les divisions de réserve n'étaient pas encore arrivées et le corps de cavalerie, après le combat d'Anderlues, s'était replié sur Lobbes et Merbes-le-Château. L'armée britannique était donc découverte sur sa droite, alors qu'elle comptait être protégée.

Cette même brigade, aidée de quelques escadrons faisant partie de la masse de cavalerie Allenby (celle-ci opérant plus à gauche), avait poussé une pointe très hardie en avant de la route de Charleroi à Mons, pour voir ce qui se passait dans la direction de Nivelles-Soignies. La Haine et le canal avaient été franchis au nord de Saint-Ghislain ; on avait battu le pays boisé et très habité qui forme la vallée de la Haine ; des éclaireurs même s'étaient portés jusqu'à Soignies sur la route de Mons à Bruxelles.

Dans la matinée du 22, ces avant-gardes avaient rencontré et bousculé de premiers pelotons de cavalerie allemande, mais, en somme, assez rares, et, selon leur tactique habituelle, peu désireux de s'engager. Ils cédaient le terrain après de vives escarmouches où ils paraissaient vouloir se rendre compte eux-mêmes de la force véritable de l'adversaire. Cependant, au fur et à mesure que la journée s'avançait, ces patrouilles étaient devenues de plus en plus nombreuses et denses ; on sentait une résistance plus dure ; finalement, il fallut bien admettre la présence de forces considérables se portant d'une avancée puissante vers le sud.

Quelles étaient ces forces, que représentaient-elles ? On n'en savait rien encore : car les bois épais au delà de Soignies rendaient à peu près vain le travail de l'aviation et les

INFANTERIE ANGLAISE EN MARCHE

avant-gardes allemandes ne se laissaient pas percer (1).

Essayons de démêler ce qui se passe dans le camp allemand.

Stegemann, dans son style emphatique, expose en ces termes la volonté stratégique générale du commandement allemand : « Le 22 août entendit le deuxième coup de tonnerre. Les Ire et IIe armées allemandes, tendant comme une aile puissante au nord de la Meuse, marchaient, avec leurs huit ou dix corps d'armée, entourés du nuage épais de deux corps de cavalerie ; ils traversaient Bruxelles, abordaient Namur, se portant vers « l'artère vitale de la France », ainsi que Clausewitz a nommé la ligne de Bruxelles à Paris. »

Nous avons dit la rencontre de l'armée von Bülow avec deux des corps de la 5e armée française ; mais la IIe armée allemande ne s'est pas arrêtée tout entière en vue de Charleroi ; elle a continué le mouvement d'est en ouest et s'est tenue coude à coude avec la Ire armée, armée von Kluck, chargée du grand mouvement tournant.

C'est ainsi que le VIIe corps allemand (général von Einem), qui appartient à la IIe armée, laissant Bruxelles au nord et marchant de Wavre vers Nivelles, est apparu dans la région de la Sambre à l'ouest de Charleroi, le 22. Ce corps est celui qui a pris à partie le corps de cavalerie Sordet ; sa division de gauche, 14e division, débouche presque en même temps que celui-ci, le 22, à Fontaine-l'Evêque et à Monceau-sur-Sambre, tandis que sa division de droite (la 13e division), se met en marche sur Binche où ses cavaliers rencontrent les premiers cavaliers anglais.

Nous avons vu que l'armée von Kluck poursuivait, le plus rapidement possible, sa route vers Tournai-Valenciennes avec la volonté de tourner l'armée alliée. La droite est formée par le IIe corps (général von Linsingen) ; elle marche plus au nord et a une de ses divisions à Vilvorde le 22 ; mais, changeant soudain de direction, elle se portera sur Ninove le 23 par une marche de 38 kilomètres. Elle accourt à la nouvelle que les engagements sont déjà

(1) Pour les événements du front britannique, je m'appuie notamment sur l'*History of the War*, de Nelson, t. II, ch. IX. On discernera aisément, dans le texte, les éléments d'information nouveaux dont j'ai pu faire usage.

BATAILLE DE CHARLEROI 22 Août, matin.

Régiment français: Inf^ie Cav^ie Artil^ie (75)
1 Corps d'Armée. 35 Division
Régiment allemand: Inf^ie Art^ie (77) Artil^ie lourde

Echelle: 1.120.000
0 1 2 3 4 5 6 7 Km

Thimeon
Wayaux
Heppignies
Fleurus
Velaine
Gosselies
Ransart
Courcelles
Wanfercée
Jumet
Campinaire
Carnières
Souvret
Forchies
Pieton
Roux
Pironcamps
Ressaix
Leval
Trahegnies
Mont St Aldegonde
Trieu
Gilly
Goutroux
Anderlues
Châtelineau
CHARLEROI
Monceau s/S
Binche
Fontaine l'Evêque
Marchienne
Marcinelle
Epinois
Buvrinnes
Leernes
Montignies s/Couillet
Mont St Geneviève
Landelies
Mont s/Marchienne
Montignies le Tilleul
Chambongnies
Loverval
Bauche
Bomerée
Jamioulx
Joncret
Bienne
Lobbes
le Bout à Haut
Haies
Baltia
Sars la Buissière
Merbes le Château
Thuin
Gozée
Nalinnes
Gerpinnes
Claquedent
Marbaix
Biesme
Biercée
Fontenelle
Prailes
Limsoury
Hantes-Wihéries
Fontaine Walmont
Ragnies
Cour s/Heure
Gourdinne
Tarcienne
Leers et Fosteau
Thuillies
Strée
Somzée
Montignies St Christophe
Berzée
Thy le Château
Donstiennes
Rognée
Pry
Clermont
Chastrès
Thirimont
Bousignies
Walcourt
Gomezée
Castillon
Fontenelle
Nogenée
Beaumont
Dressée par A. Panthier

Fleurus
Velaine
Wanfercée
Jemeppe
Bois du Curé
Lambusart
Moignelée
Auvelais
Ham s/Sambre
Tamines
Oignies
Roselies
Falisolle
Pont de Loup
Châtelet
Aiseau
Presles
Bella Motte
Bruyère
Lotria
Vitrival
Fosse
Haut Vent
le Roux
Sart Eustache
Bambois
Lesves
Cortil Mozet
Arsimont
Bois de Ham
Aisemont
Sart St Laurent
Tremouroux
Floreffe
Taravisée
Sommont
Bois de Villers
Figotterie
Cognies
Maison
St Gérard
Arbre
Profondeville
Rivière
Annevoie
Meuse
Villers Poterie
Biesme
Devant les Bois
le Hameau
Lottaprez
Graux
Bioul
Fromiée
Scry
Mettet
Warnant
Hanzinne
Wagnée
Denée
Furnaux
B. de la Gatte
Hanzinelle
Oret
Sosoye
Ermeton sur Biert
Haut le Wastia
Biesmerée
Stave
Falaen
Morialmé
5e ARMÉE
Florennes
Flavion
Sommière
St Aubin
Corenne
Weillen
Gerin
Rosée
Morville
Anthée
Onhaye
A. Lagrange dess.

commencés. Il en est de même du IVe corps (général von Arnim) qui, à la même nouvelle, se portera en marche forcée vers l'ouest de Mons par Enghien (40 kilomètres). Le IVe corps de réserve suit la même direction mais un peu plus au sud ; nous le trouverons à Ath le 24 août.

Ce sont les deux autres corps de la Ire armée, c'est-à-dire le IIIe corps (général von Lochow) et, derrière lui, le IXe corps (général von Quast), qui, avec le VIIe corps (de l'armée Bülow), prennent d'abord le contact avec l'armée anglaise ; en effet, ils ont pour direction générale Maubeuge et l'est de Mons ; il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte pour se rendre compte que ces deux corps, rien qu'en poursuivant leur marche, devaient tomber en plein sur l'armée britannique ; et, d'autre part, celle-ci, en se portant vers le nord, le 23, les prenait de flanc, alors que la Ire armée allemande n'était nullement rassemblée pour la bataille.

LE GÉNÉRAL ANGLAIS ALLENBY

ORGANISATION DU CHAMP DE BATAILLE L'éventualité prochaine d'une telle rencontre n'avait pas échappé au commandement britannique. Dès que l'armée anglaise fut sur le terrain, elle reçut l'ordre, selon les doctrines tactiques consacrées depuis la guerre du Transvaal, de se retrancher.

Le 2e corps (Smith Dorrien) à gauche, derrière le canal de Mons à Condé, avec la 5e division (Fergusson) à l'aile gauche (15e, 14e et 13e brigades) et la 3e division (général Hamilton) à droite (9e, 8e et 7e brigades). Le général Hamilton avec la 7e brigade occupait ou entourait Mons.

Le 1er corps (Douglas Haig) occupait la ligne Mons-Peissant, 4 kilomètres au sud-ouest de Binche, par Saint-Symphorien et Bray, avec ses deux divisions, la 2e division (général Monro) à gauche (6e, 5e et 4e brigades), la 1re division (général Lomax) à droite (3e, 2e et 1re brigades). Le point de résistance de ce côté était la cote 93 au nord-est de Bougnies. La liaison des deux corps se faisait à Harmignies. On travailla aux tranchées dans la journée du 22, samedi.

Le maréchal French écrit dans son rapport : « Le 23 août, à 6 heures du matin, je réunis les commandants du 1er et du 2e corps et celui

SOLDATS ÉCOSSAIS DANS UNE VILLE DE BELGIQUE

de la division de cavalerie en un lieu près de leurs positions. Je leur exposai la situation générale des alliés et comment je comprenais le plan du général Joffre. Je discutai avec eux assez longuement sur ce qui se passait devant nous. D'après les informations provenant du quartier général français, je comprenais qu'il y avait devant nous un peu plus d'un corps d'armée ennemi, peut-être deux, avec, sans doute, un corps de cavalerie (le renseignement paraît approximativement exact pour le 22). On ne signalait aucun mouvement tournant de l'ennemi ; mes patrouilles ne rencontraient pas de résistance inattendue et mes aéroplanes confirmaient ces appréciations. »

LA BATAILLE DE MONS, 23 AOUT Il semble bien que, dans la matinée, l'idée du commandement britannique était de se préparer à une nouvelle marche en avant ; mais les choses et par conséquent les intentions, se modifièrent à partir de midi 40 où la canonnade des Allemands commença, et surtout à partir de 3 heures de l'après-midi où la lutte prit un caractère grave et imprévu.

On a vu que la droite de l'armée anglaise se trouvait découverte du côté de Binche et de Peissant par l'échec de la 5e armée française. Entre Peissant et la Sambre que tenaient, et encore avec peine, les divisions de réserve (le 23 à midi), il y avait un trou. Les Allemands, emportés par leur succès, se jetèrent d'abord

sur ce vide, sans doute dans le dessein de couper les communications de l'armée britannique.

Le VII^e corps allemand, appartenant à l'armée Bülow, déboucha, dès la matinée, dans cette direction et se mit à canonner vigoureusement les positions de Binche et de Bray qui couvraient en quelque sorte, à droite, toute l'armée anglaise. En même temps, des tentatives, mais un peu moins énergiques, se produisaient à Mons et à l'ouest de Mons pour franchir les ponts du canal à travers les faubourgs de la ville.

Le chef d'état-major (général Wilson) avisa, dès lors, les commandants de corps que l'on pouvait s'attendre à une offensive menée au moins par trois corps allemands sur Mons et les environs.

Cette offensive se développe, en effet, et gagne peu à peu vers le centre où Hamilton, qui tient Mons, supporte une formidable poussée de l'aile gauche du III^e corps et de l'aile droite du IX^e corps allemand. Grâce aux tranchées, le Royal Scotts souffre peu du feu de l'ennemi qui est pourtant très violent.

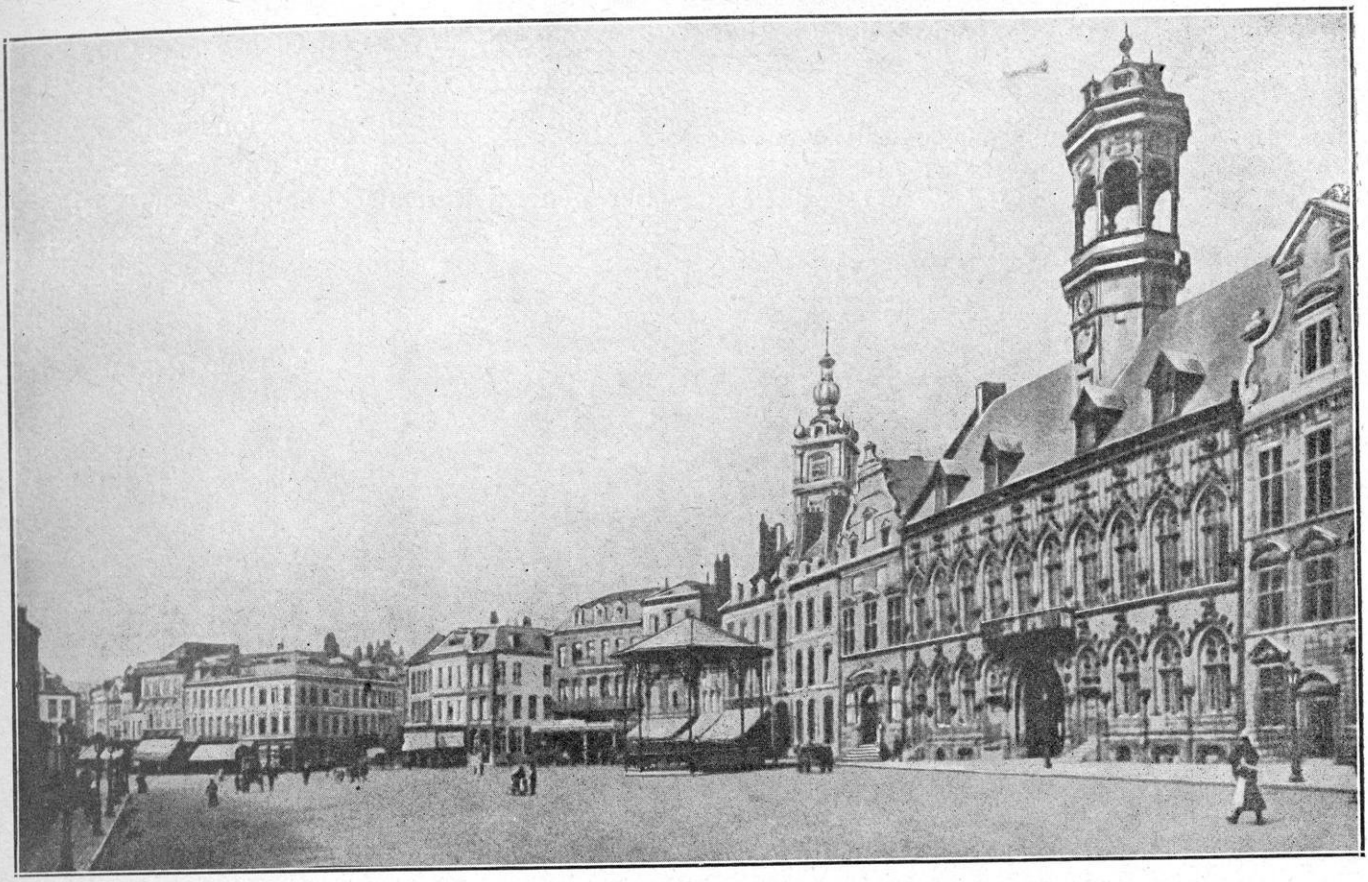
D'autre part, à droite, le 1^er corps est assailli avec plus de vigueur encore, si possible. Les Allemands (VII^e corps) concentrent de ce côté le feu d'une formidable artillerie sur la région entre Binche et Bray. De leurs tranchées, les soldats anglais qui tiraient à coup sûr, voient déferler successivement des vagues d'assaut de plus en plus denses et que leur fusillade fauche sans les arrêter.

On trouve, dans les récits anglais, des traits caractérisant la solidité de l'infanterie anglaise sous les assauts répétés des régiments allemands. Je citerai celui du sergent Loftus :

« Eh bien! nous savons maintenant ce que c est qu'une bataille! Nous finissions par croire que nous ne verrions jamais d'Allemands, quand nos piquets de cavalerie apportèrent la nouvelle que l'ennemi était en face de nous, légèrement à gauche. En un instant, nous prenions nos postes sans aucune confusion et nous étions couchés dans nos tranchées quand notre artillerie commença à tirer sur les Allemands qui, aussitôt, nous rendirent la politesse. Mais ils avaient peine à régler leur tir, car ils n'étaient pas au courant de ce bon truc des tranchées que nous avions appris, je crois, chez les Boërs. Après une heure et demie de canonnade réciproque, leur infanterie parut, se dirigeant sur notre front. Elle arrivait en blocs carrés et compacts se dessinant nettement sur la ligne d'horizon. Il n'y avait qu'à attendre : impossible de manquer; nous restâmes donc cois dans nos lignes, sans rien qui pût révéler notre présence. Ils avançaient. Soudain, nos officiers donnent le signal. Une nappe de flammes brille le long de la ligne des tranchées et la pluie des balles tombe sur la masse allemande. Elle chancelle alors comme un homme ivre subitement frappé entre les yeux. Les soldats se ruent sur nous en poussant des hourras! Mais, au milieu de leur course, une seconde bordée les frappe et en même temps, les mitrailleuses, les canons entrent en jeu. Sur un ordre des chefs, ils se dispersèrent en tirailleurs et coururent comme des fous sur les tranchées; mais nous, nous pratiquions le tir à volonté, autre bon tour emprunté au compère Boër. Ils s'enfuirent, mais revinrent plusieurs fois à l'assaut. Dans leur repli, nos cavaliers fondaient sur eux et nous nous reposions pendant ce temps. La journée se termina sans que les Allemands aient pu, de notre côté, obtenir un résultat appréciable... » (1).

Malgré l'énergie de la défense, l'attaque allemande par la droite n'en devient pas moins préoccupante pour le commandant anglais. Sir Douglas Haig, par crainte d'être enveloppé, est obligé de ramener son flanc droit en arrière sur un plateau relativement élevé au sud de Bray ; la 5^e brigade de cavalerie, qui avait été mise sous ses ordres, est forcée d'évacuer Binche en se portant vers le sud. Binche est occupé par l'ennemi. Ainsi, le « décrochement » entre l'armée britannique et l'armée française décide, de ce côté, du sort de la bataille. D'autre part, comme le général Hamilton, au centre de l'armée (c'est-à-dire à la droite du II^e corps), défendait toujours Mons, il se trouvait en flèche, et par conséquent assez exposé. Sa position formait un saillant d'autant plus dangereux que, sur cette partie de la bataille, le succès paraissait acquis aux armes anglaises. Smith Dorrien envoyait dire : « La bataille est gagnée si vous m'envoyez seulement un bataillon ou deux. » Sur ses réserves de Bougnies, le général Douglas Haig put détacher trois bataillons

(1) Récit publié dans *Times History of the War*, chap. XXVI.



MONS. — LA GRAND'PLACE ET L'HOTEL DE VILLE

avec ordre au général Haking de prêter main forte au général Smith Dorrien.

Malgré cette parfaite liaison des deux corps, le général French eut le sentiment qu'il n'était pas prudent de laisser Hamilton dans le saillant que formait Mons. Après mûre réflexion, il donna l'ordre de faire sauter les ponts du canal et de se replier sur un point d'appui qu'il avait étudié, d'avance, en arrière de Mons. On demanda au général Douglas Haig s'il pouvait tenir au nord-est de Bougnies, cote 93. Il répondit « qu'il fallait tenir à tout prix ».

LES MOTIFS DE LA RETRAITE Les choses en étaient là, c'est-à-dire un combat engagé brusquement avec forte pression de l'ennemi faisant sentir ses efforts de droite à gauche, quand vers 5 heures du soir, le général French reçut du quartier général français un message télégraphique qu'il qualifie d' « inattendu » et qui le plongea soudain dans une grande perplexité. On lui faisait savoir, en effet : 1° que trois corps d'armée allemands, le IV^{e}, le IX^{e} et un corps de réserve se dirigeaient sur l'armée britannique ; 2° que le 2^{e} corps anglais était menacé par un mouvement d'enveloppement venant de Tournai. Et ce n'était pas tout : le message ajoutait que, à sa droite, les deux divisions de l'armée française chargées de s'opposer au passage de la Sambre à l'est de Maubeuge se retiraient, et qu'il en était de même à la droite de la 5^{e} armée, les Allemands ayant la veille occupé les passages de la Sambre entre Charleroi et Namur.

On peut supposer l'émotion causée à l'état-major anglais. Telle était la conséquence à peu près fatale du manque de cohésion dans la marche des deux armées et du manque de liaison sur le terrain. L'armée britannique n'avait pu prêter main-forte, le 21 et le 22, à la 5^{e} armée, et la 5^{e} armée n'avait pas pu prévenir à temps l'armée britannique qu'au

moment où celle-ci s'engageait la partie était déjà compromise.

« L'armée Kluck, dit Stegemann, était venue de Bruxelles par Enghien, Lessines et Ath, Soignies et Nivelles, et elle avait lancé le IIe corps sur l'aile droite en direction de Condé et Valenciennes. Pendant que ce mouvement tournant très accentué des Poméraniens menaçait de couper la retraite des Anglais sur Cambrai, le IVe corps, avec la 8e division sur Baisieux et Angre et la 7e division sur Pommerœul et Elonges, attaquait l'aile gauche des Anglais en tête et en flanc, la rejetant ainsi en arrière en direction de Bavai. Le IIIe corps pénétrait au centre et s'emparait de Mons et Jemappes. Le IXe corps attaquait avec la 18e division par la route de Nimy à Mons et avec la 17e division sur Saint-Symphorien et Villers-Saint-Ghislain. » (Nous avons vu, en outre, l'action du VIIe corps à l'Est sur Binche et la Sambre et la présence du IVe corps de réserve en position d'attente en arrière de l'armée Kluck, au nord-est, vers Ath.)

LE GÉNÉRAL ANGLAIS HAMILTON

Le maréchal French dit, dans son rapport, que, prévoyant ne pouvoir tenir la position de Mons, il avait, dès la veille, ordonné de reconnaître une position à l'arrière pour servir en cas de retraite. Cette position s'appuyait sur la forteresse de Maubeuge à droite, et, à gauche, sur Jenlain, au sud-est de Valenciennes.

Il y avait quelques difficultés à pouvoir tenir cette ligne en raison surtout des maisons qui masquaient la vue et des hautes récoltes qui limitaient le champ de tir, mais les bonnes positions pour l'artillerie ne manquaient pas, et c'était le principal.

Des reconnaissances d'avions confirmaient les renseignements transmis par le quartier général français et le maréchal French se décida à retirer ses troupes sur cette position de Maubeuge, le 24 au point du jour.

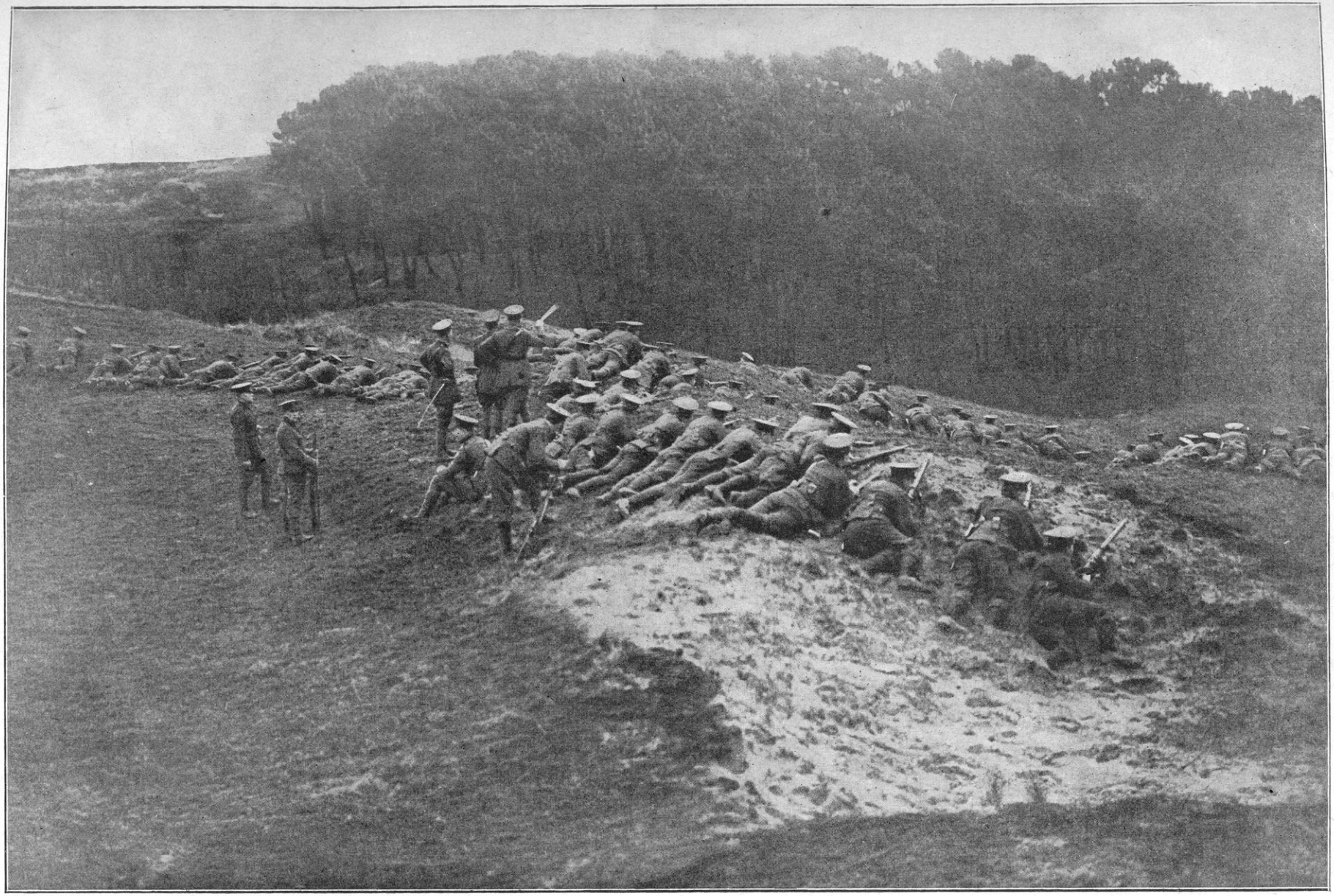
Les combats particuliers se poursuivirent pendant toute la soirée, sans que le soldat eût même l'idée qu'il était hors d'état de continuer la lutte. Cependant, les ordres de retraite définitifs arrivèrent au cours de la nuit.

En somme, après une bataille de quelques heures (commencée à 3 heures et se prolongeant jusqu'à la fin de la journée), le commandant en chef de l'armée britannique, sans avoir subi de grandes pertes, sans avoir même le sentiment immédiat de la supériorité de l'ennemi, mais en raison de l'ensemble de la situation, prenait le parti de ne pas insister sur une partie qui, d'avance, lui paraissait perdue.

L'ARMÉE D'AMADE PREND CONTACT AVEC L'ENNEMI

Prolongeons encore plus à l'ouest l'examen de la situation générale dans ces deux journées du 22 et du 23 août.

Nous avons indiqué, ci-dessus, les raisons de la marche de l'armée britannique au nord



TROUPES ANGLAISES OPÉRANT SUR UN TERRAIN ACCIDENTÉ

de la rivière, jusque dans la région de Mons et même de Soignies ; il s'agissait de faire le nécessaire pour empêcher l'armée von Kluck d'enfiler la vallée de l'Escaut et de tourner l'armée alliée par cette vallée, c'est-à-dire par Condé-Valenciennes, comme elle en avait reçu l'ordre, et même de déborder les armées alliées jusqu'à la mer et de couper les communications britanniques par Dunkerque et Calais (1).

Mais le général Joffre avait pris une autre précaution en créant l'armée commandée par le général d'Amade et en lui donnant la mission que nous avons indiquée ci-dessus : « En vue de mettre nos communications ferrées à l'abri des incursions possibles des coureurs ennemis et des détachements de cavalerie, un barrage sera établi de Dunkerque à Maubeuge. »

MONS. — LE MARCHÉ AUX HERBES

Ce front, vers le 20, est ainsi constitué :

Secteur de droite, 84e division : entre la Sambre et la Scarpe. — Ligne principale : lisière nord de la forêt de Bois-l'Evêque-Solesmes-Villers-en-Cauchie-Etrun-canal de la Sensée; ligne avancée : Maubeuge-Mecquignies-Wargnies-Valenciennes-confluent de l'Escaut et de la Scarpe.

Secteur du centre, 82e division : entre la Scarpe et la Lys. — Ligne principale : canal de la Haute-Deûle et canal de la Bassée à Aire; ligne avancée : confluent de l'Escaut et de la Scarpe-Tournai-place de Lille-Deulemont.

Secteur de gauche, 81e division, entre la Lys et la mer. — Ligne principale : canal de Neuf-Fosse-canal de l'Aa ; avancée : Warneton-Cassel-Bergues-Dunkerque.

L'armée d'Amade organise ces positions défensives ; une nouvelle division, la 88e territoriale, est mise, à partir du 23, à la disposition du groupe.

Ajoutons que cette armée s'appuie sur les places de Maubeuge, Lille, et, à l'extrémité, Dunkerque.

Dès le 22 août, par suite de l'arrivée des forces britanniques, la 84e division territoriale reçut l'ordre de se replier sur Valenciennes.

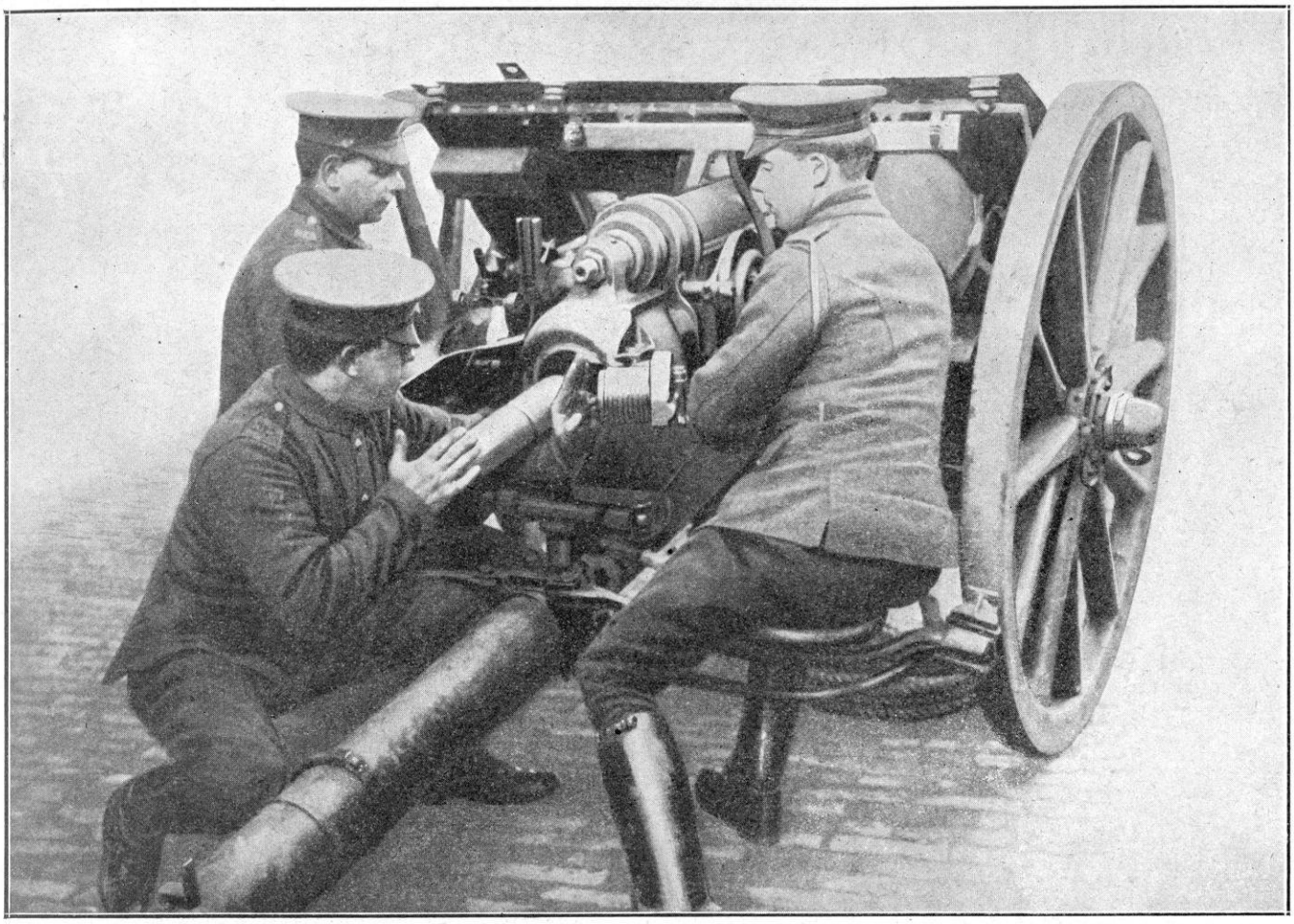
Il est intéressant d'indiquer, d'après un document émanant d'un des officiers de ces divisions territoriales, quelle était la nature de ces troupes quand les circonstances de la lutte les mettaient si soudainement en présence de l'ennemi :

« En dehors de l'armée active, point de salut : c'était, chez nous, depuis quarante ans, la pensée dominante. Au parlement, la question de l'organisation des réserves avait été souvent à l'ordre du jour; on en avait beaucoup parlé, mais rien de plus; pas un effort efficace pour obtenir les cadres nécessaires aux troupes qu'on mobilisait le premier jour... Quelques jours après le décret de mobilisation, les régiments actifs et de réserve sont partis organisés : ils avaient leurs cadres, leur train de combat, leurs mitrailleuses, leurs munitions. Mais nous ne pûmes former que 145 régiments d'infanterie territoriale, plus quelques bataillons de zouaves et de chasseurs.

« — Nous quittions nos garnisons, nous dit un de leurs chefs, avec un fusil et 100 cartouches par homme. C'était tout. Pas un officier; pas un gradé de l'active. De grands vides dans les cadres... Voilà notre situation pour recevoir le premier choc quand nous partions dès le début d'août, avant la réserve, pour aller vers l'Est et le Nord, dans les différents camps retranchés et places fortes. Je me souviens de nos premières nuits d'avant-postes! Il y avait bien une réserve de cartouches, mais à 5 kilomètres à l'arrière... Notre consigne : tenir jusqu'au dernier homme; ne pas perdre un pouce de terrain! Ce sont des moments inoubliables; nos soldats ont été superbes.

« A part quelques exceptions, ces « territoriaux » sont au front depuis le début. Beaucoup ont pris part à des combats importants en rase campagne, telles de ces

(1) Voir ci-dessus, tome V, p. 241.



ARTILLEURS ANGLAIS

divisions ont soutenu le choc contre la Garde impériale allemande dans le nord de la France. Pas d'outils de campagne, pas de cavalerie ni d'artillerie divisionnaires. Ajoutez à cela quinze ans d'âge de plus que l'active, et jugez!

« Disons, cependant, que ces soldats — des hommes de trente-cinq à quarante-cinq ans, appartenant aux classes 1895 à 1899, avaient été instruits sous la loi de trois ans, et en avaient gardé un excellent esprit militaire... (1). »

Ce n'est un secret pour personne qu'il y eut des hésitations au sujet de la défense de la région du Nord et, en particulier, de la place de Lille. Mais l'arrivée du général d'Amade, qui installa son quartier général à Arras, le 18 août, n'avait plus laissé de doute sur les intentions du haut commandement, à savoir de combiner la défense du Nord avec l'ensemble des opérations ayant pour but de combattre l'ennemi débordant par la Belgique.

Le général d'Amade, ayant adopté Lille comme point d'appui, le général Percin, qui commandait la 1re région, s'était entendu avec le général Herment, commandant l'artillerie de la 1re région et le colonel Gengembre, directeur du service du génie, pour organiser les points de la place et des environs susceptibles d'être utilisés pour la lutte. Ces dispositions furent approuvées par le Grand Quartier Général, et ordre fut donné au général d'Amade de tenir à tout prix. Lui-même transmettait ces ordres à ses subordonnés dans les termes suivants : « Vous devez résister dans les forts, résister dans le corps de place, faire la guerre des rues et tenir jusqu'à la dernière extrémité. »

Le 22 août, tout le monde était à son poste.

Il était temps.

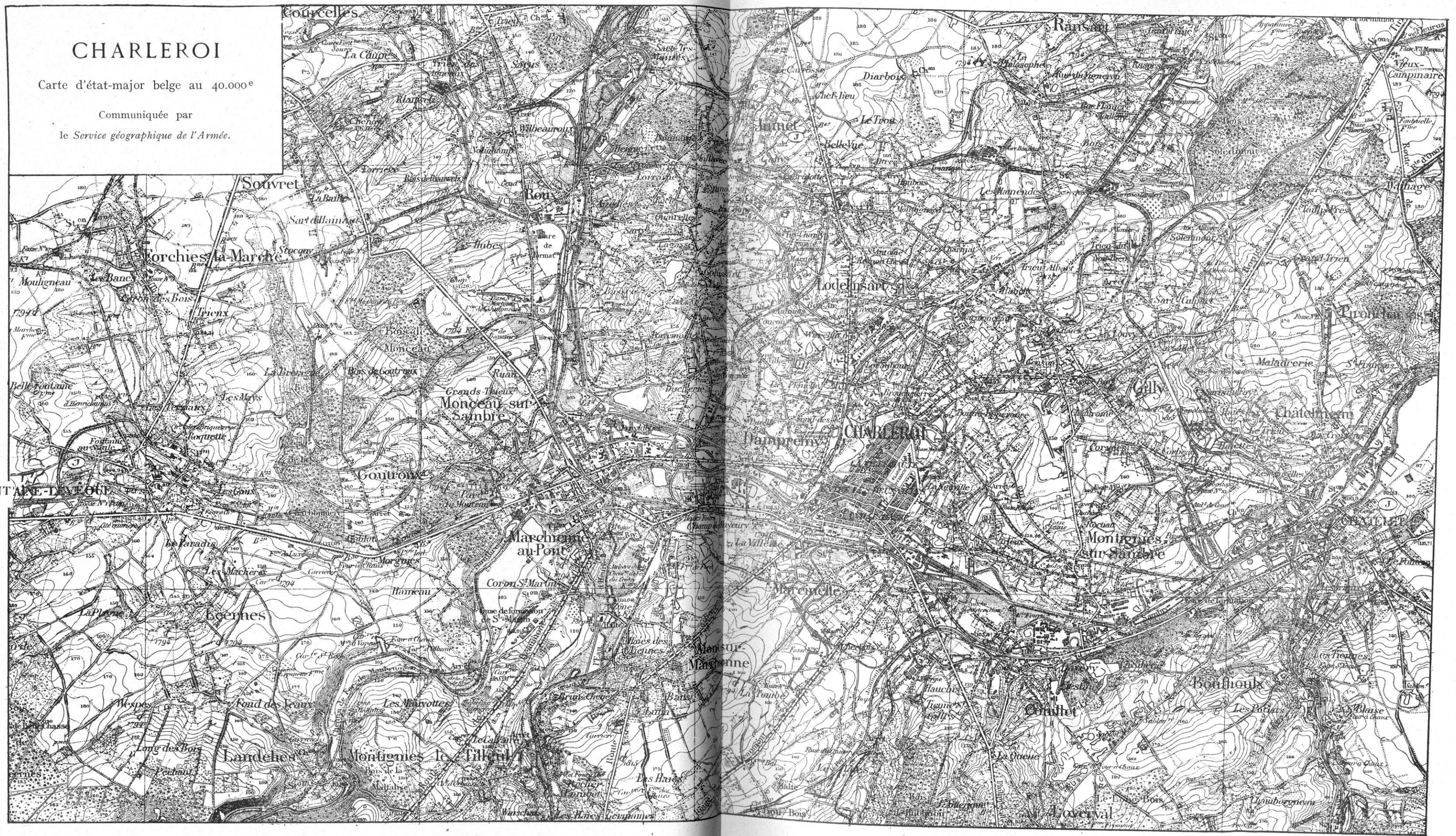
(1) Cité par Maurice Barrès dans son article : « François et Gabriel Laurentie, soldats de la territoriale », dans *Echo de Paris* du 29 mars 1915.

CHARLEROI

Carte d'état-major belge au 40.000e

Communiquée par

le *Service géographique de l'Armée.*



En effet, le contact était pris avec les avant-postes ennemis le 22 août au soir dans la région de Tournai-Antoing. En même temps, on apprenait que les troupes allemandes, ayant occupé Bruxelles le 20, n'avaient fait que traverser la ville et que des forces de cavalerie progressaient rapidement vers le sud et le sud-ouest.

Le dimanche 23, la 88e division débarque à Arras ; elle est portée immédiatement sur Cysoing.

Dans la matinée de ce même dimanche 23, au moment où l'armée britannique était sur le point de s'engager à Mons, on constate l'arrivée de reconnaissances allemandes jusqu'aux approches de Lille. Le 13e uhlans envoie ses avant-postes à Condé-sur-Escaut.

« Dans la journée, dit Luigi Barzini, — qui, précisément, avait pris le train, ce jour-là, pour se rendre de Mons à Tournai, — on avait vu des uhlans presque partout. Dans quelques stations aux approches de Tournai, on nous criait : « Ils viennent de passer ! » Des cantonniers du chemin de fer, ne pouvant se faire entendre, nous faisaient le geste de l'homme qui chevauche et qui tire. Alors, le train, préoccupé, ralentissait. Mais, voyant la route libre, il reprenait courage. Près d'Antoing, il a eu vraiment peur et il s'est arrêté sans même oser siffler. Devant nous, un crépitement de fusillade. Le soir était tombé. On ne découvrait rien dans la campagne triste, plantée d'arbres. Mais on entendait éclater continuellement des coups de feu. Il s'agissait d'une grosse patrouille de uhlans qui était tombée au milieu d'une demi-compagnie arrivée de Lille. Ils ne se seront pas fait grand mal, ni d'un côté, ni de l'autre, *vu la persistance avec laquelle ils ont tiré pendant tant d'heures*. Enfin, quand la nuit s'est faite profonde, le feu a cessé, le train est devenu héroïque et a passé. Les uhlans étaient arrivés à Tournai dans la matinée. Pendant deux heures, la ville avait été allemande (1). »

Le vaillant correspondant paraît bien avoir assisté, sans s'en être douté, à un des événements les plus intéressants de la campagne. Et, entre parenthèses, rien ne fait mieux comprendre à quel point « l'invisibilité du champ de bataille » empêche de juger les ensembles.

Voici, en fait, ce qui s'était passé :

Vers 13 heures, la 82e division territoriale avait été attaquée par Antoing et rejetée sur Tournai ; la 81e division qui se trouvait à Baisieux, douane frontière entre Tournai et Lille, avait également rencontré l'ennemi et, après un court engagement, s'était repliée sur Cysoing. Aux environs de Lille, quelques rencontres de patrouilles s'étaient produites également. Le 1er et le 2e bataillons du 34e territorial furent engagés et se comportèrent bravement. Mais ils n'avaient pas d'artillerie : ils se replièrent sur Bouvines.

Le correspondant du *Times*, Fleury-Lamure, qui paraît bien s'être trouvé le 22 et le 23 à Tournai, écrit :

« Tous les ponts, toutes les issues de la ville sont gardées et partout s'élèvent des barricades faites de voitures, de meubles, de sacs de sable, en somme d'un peu de tout. Le viaduc près de la gare a été barricadé de façon ingénieuse ; deux grosses bobines de câble électrique ont servi à le rendre impraticable. Tout le pont est entouré de cordes d'un côté à l'autre... C'est surtout par ce côté-là que l'on attend l'ennemi (c'est-à-dire venant d'Ath). Des mitrailleuses sont braquées sur le pont de manière à le balayer dans toute sa longueur de leurs feux croisés. De plus, une compagnie entière est là, veillant silencieusement dans l'ombre. Un sergent m'explique que ses hommes, tous gens de quarante ans et plus, ont fourni depuis deux jours des étapes de plus de 50 kilomètres. Ils viennent à pied de Lisieux dans le Calvados et on les a envoyés ici en attendant l'arrivée de l'active, attendue bientôt, demain peut-être.

« ...Lorsque je m'éveille le lendemain (sans doute 23), le soleil est déjà haut. Vers 8 heures je me mets à la recherche d'une voiture pour me conduire à Baisieux..., quand une violente fusillade éclate tout à coup du côté de la gare. C'est l'attaque allemande qui commence : il est 9 h. 30 du matin. Pendant une demi-heure, le combat fait rage ; je cherche à voir quelque chose ; impossible d'avancer ; la consigne est formelle... Peu à peu, la fusillade diminue d'intensité, puis finit par cesser tout à fait. Je questionne un officier revenant de la gare :

« — Nous ne pourrons jamais tenir, dit-il, si nous ne recevons pas de renforts sérieux et surtout, chose capitale, de l'artillerie. Cette attaque a été assez vite repoussée ; de nombreux morts allemands sont restés là-bas près du pont ; nous avons même fait quelques prisonniers. Nos territoriaux se sont battus vaillamment ; mais les Prussiens ne vont certainement pas se tenir pour battus et nous n'avons eu affaire qu'à l'avant-garde. Ils vont revenir en force, cette fois. Déjà, on peut les voir d'ici mettre leurs canons de campagne en batterie et si, avant deux heures, nous ne recevons pas de renfort et

(1) P. 63.

surtout des canons pour démolir les leurs, nous devons nous replier sur Lille et abandonner Tournai à son malheureux sort... »

Le correspondant gagne à pied Blandain et Baisieux pour rentrer à Lille.

« A Baisieux, je cause quelques instants avec le commandant du poste et je lui rends compte, brièvement, des incidents de Tournai. Il me paraît désolé de n'avoir pas plus de monde avec lui et de ne pas pouvoir marcher en avant, au secours des camarades. Pendant que nous causons, des chasseurs à cheval amènent encore cinq nouveaux prisonniers, dont un officier. Un engagement sérieux vient d'avoir lieu près de Tournai, entre des Allemands et un détachement de chasseurs français. Ces chasseurs approchaient de la ville par l'ouest du côté de Roubaix (par conséquent venant de Lille), lorsque des mitrailleuses ennemies, dissimulées dans des champs de blé, commencèrent un feu nourri. Une lutte terrible s'engagea ; nos braves territoriaux furent décimés, mais ils mirent les ennemis en déroute en s'emparant de trois mitrailleuses et faisant prisonnier le comte de Schwerin, neveu de l'empereur Guillaume. C'est l'officier qu'on amène à l'instant. Par mesure exceptionnelle, il a été autorisé à faire le trajet à cheval, car il est légèrement blessé (1). »

SOLDATS ANGLAIS BLESSÉS

PREMIER ÉCHEC DU GRAND MOUVEMENT TOURNANT

Je n'aurais pas insisté sur ces incidents, en apparence secondaires, s'ils n'avaient une portée stratégique d'une réelle importance, car ils déterminent les premiers contacts entre les forces allemandes opérant en Belgique et le groupement d'Amade qui va désormais servir d'arme de manœuvre pour l'enveloppement au commandement français.

Il semble bien que ce fut une surprise et une véritable révélation pour le commandement allemand que la présence, dans ces régions, d'une armée dont l'existence devait lui être d'autant plus inconnue qu'elle n'était constituée que depuis quelques jours. Les observations des aviateurs complétèrent sans doute les données rapportées par les éclaireurs : ils signalèrent des masses profondes (il s'agissait de quatre divisions) organisant la région. Et, dès le premier choc, par l'énergique attitude des cavaliers et des territoriaux, on s'aperçut que la résistance pouvait devenir sérieuse. En tous cas, des troupes de couverture ne suffiraient pas pour avoir raison d'une véritable armée appuyée sur des places fortes.

Un critique militaire, dont les aperçus méritent parfois l'attention et qui paraît avoir des renseignements de source britannique, le comte Charles de Souza, écrit :

« L'armée von Kluck engagée en ce moment à Tournai avec une division territoriale française fut encore retardée

(1) Fleury-Lamure, *Charleroi*, p. 67.

de ce côté-là par la nouvelle qui lui parvint d'un grand combat de cavalerie qui se livrait au nord de Lille. Ce combat, au cours duquel le neveu du kaiser, comte de Schwerin, fut fait prisonnier, donna le change à von Kluck en lui faisant croire que des forces françaises considérables étaient postées à Lille et même le long de l'Escaut (ces forces existaient effectivement) ; elles pouvaient le prendre en flanc et rendre périlleuse sa marche vers le sud. Von Kluck ne se rendit compte de son erreur que le jour suivant, 24 août : le grand combat, en réalité, se réduisait à une vive rencontre entre quelques escadrons de uhlans qui parcouraient les rives de la Lys et un détachement de cavalerie française basé sur Lille (1).

Les événements des journées suivantes (le 25 août entreront en ligne deux nouvelles divisions de réserve, les 61e et 62e) arracheront aux écrivains militaires allemands cet aveu : « Toute la journée du 24, les Anglais se battirent pour faire une retraite en bon ordre. C'était, sans nul doute, l'intention de von Kluck *de couper French du côté de la côte et de rejeter ses troupes sur Maubeuge.* Les Anglais purent, cependant, faire échouer ce plan. Si la retraite de French a pu s'accomplir dans un certain ordre, les Anglais *le doivent au général d'Amade qui, avec la 61e et la 62e divisions de réserve françaises (dont nous verrons en effet l'action efficace et inattendue), se tenait près d'Arras et menaçait le flanc droit de la Ire armée allemande.* » (2)

« Menaçait le flanc droit de la Ire armée allemande »... tout est dans ces quelques mots. Que von Kluck fût ou non exactement renseigné sur les premières forces territoriales qui devaient défendre la frontière du Nord, son état-major constate la présence d'une armée sur son flanc droit et il suspend sa course vers la mer, sa course vers Dunkerque et même son mouvement projeté vers Valenciennes et la vallée de l'Escaut

D'autre part, l'armée britannique s'est accrochée à lui : elle ne lui laisse pas le temps de respirer. Battant en retraite, elle l'attire en quelque sorte dans son sillage.

De même, l'armée Lanrezac pour l'armée Bülow. Les critiques allemands reconnaissent tous, qu'à partir du 23, l'armée allemande a changé de direction et s'est rabattue vers le sud-sud-ouest au lieu de continuer droit vers la mer. On manque Calais et Dunkerque ces jours-là et on ne les rattrapera plus. Le grand mouvement tournant avortait.

L'ORDRE DE LA RETRAITE A L'ARMÉE BRITANNIQUE Nous pouvons maintenant revenir vers les états-majors des armées alliées et essayer de déterminer les raisons des résolutions que vont prendre, dans la soirée du 23, le maréchal French et le général Lanrezac. S'appuyant à la fois sur les faits acquis et sur les données transmises, ils combinent leurs nouvelles dispositions.

Le maréchal French dit, dans son rapport qui est la sincérité même, qu'à la suite du combat du 23, il avait eu le sentiment qu'en raison du fléchissement de sa droite, la position de la division Hamilton dans Mons lui avait paru un saillant dangereux et qu'il avait déjà ordonné la retraite sur Maubeuge-Jenlain, lorsque, vers 5 heures, lui arriva le message « inattendu » du Grand Quartier Général français lui annonçant que l'armée britannique avait affaire à trois corps d'armée au moins, que l'armée Lanrezac avait perdu les passages de la Sambre et qu'un mouvement tournant, venant de la direction de Tournai, le menaçait sur sa gauche.

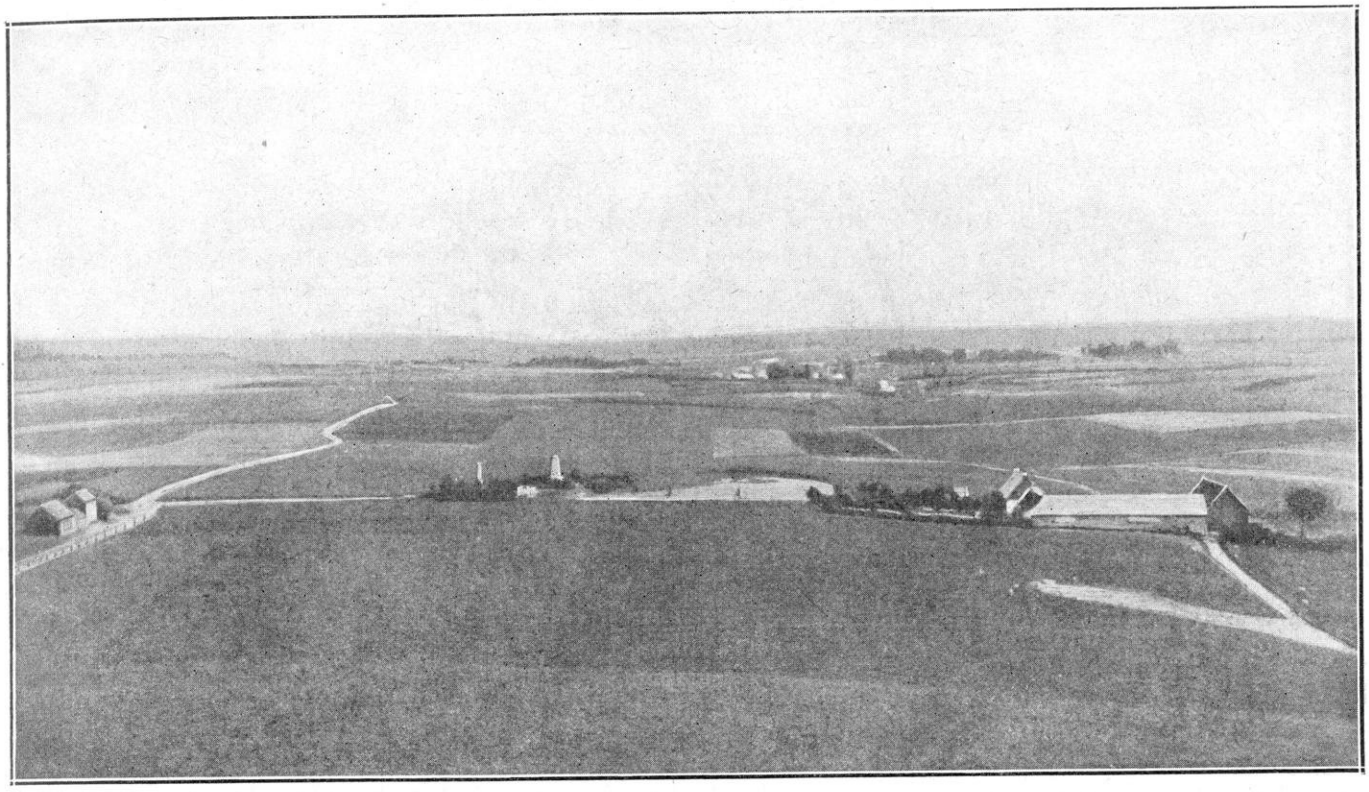
Ce message le confirme dans ses intentions : « Prévoyant la possibilité d'être chassé de la position de Mons, j'avais ordonné précédemment de reconnaître une position à l'arrière... Des reconnaissances en aéroplane m'apportèrent la confirmation des nouvelles et je me décidai à retirer mes troupes sur la position de Maubeuge, le 24 au point du jour. »

Sage résolution que tout justifiait : nous verrons les développements et les conséquences; mais la raison déterminante est celle-ci : avant tout, échapper à l'enveloppement.

ET A LA 5e ARMÉE Voyons, maintenant, la répercussion de ces grands événements dans le camp français, c'est-à-dire à l'état-major de la 5e armée.

(1) Comte Charles de Souza et major Haldane Macfall, *La Défaite allemande*, p. 142

(2) Kircheisen, *op. cit.*, fascicule 20.



LA PLAINE BELGE ENTRE BRUXELLES ET NIVELLES (WATERLOO)

Le 23, dans la soirée, le général Lanrezac a les données suivantes sur la situation de sa propre armée : à sa droite, Namur a succombé. L'officier qu'il avait envoyé en liaison auprès du général Michel, le commandant Duruy, arrive et lui rend compte que les Allemands ont détruit et pris les forts du nord, occupé la ville. La garnison a pu s'échapper ; mais l'infanterie marche en désordre ; ces troupes sont, pour le moment, incapables de lui prêter le moindre appui. Le commandant Duruy est envoyé près des troupes belges pour les mettre en route immédiatement sur Rocroy et sur Laon par Liart.

Une forte avant-garde allemande de toutes armes a surpris le passage de la rivière au sud de Dinant près d'Hastière ; elle occupe Onhaye sur les derrières du 1er corps. Il est vrai que le général Franchet d'Espérey se prépare à jeter cette avant-garde à la rivière. Mais le général Lanrezac n'en reste pas moins très inquiet pour ses communications.

En ce qui concerne le 1er et le 10e corps, le général les considère comme capables de réattaquer au besoin ; mais le 3e corps s'est replié dans de mauvaises conditions sur Walcourt et le 18e corps se ressent de l'effort qu'il a fourni le 23 ; le général de Mas-Latrie est préoccupé par le recul du 1er corps anglais qui ne protège plus sa droite.

La nouvelle se confirme que l'armée britannique a jugé prudent, après le court et violent combat du 23, de se replier sur la ligne de Maubeuge-Jenlain ; entre le 18e corps et l'armée britannique, il y a bien les divisions de réserve, qui sont intactes, mais que donneraient-elles sous la pression des ailes conjuguées des deux armées allemandes ?

D'autre part, le général Lanrezac apprend que l'armée de Langle de Cary a été battue, le 22, à la sortie nord des bois de la Semoy et se replie sur la Meuse ; elle se trouve ainsi contrainte de découvrir la droite de la 5e armée à laquelle l'incident d'Onhaye révèle la présence de nouvelles forces allemandes dans la région Dinant-Givet.

Rentré à son quartier général de Chimay, le général Lanrezac délibère avec son état-major.

Les événements se sont précipités de telle sorte qu'il n'a pas reçu d'instructions du haut commandement. D'ailleurs, il est sur les lieux ; il lui appartient de prendre un parti. On comprend son émotion en présence d'une situation si grave. Sans doute, il n'a pas perdu le souvenir de sa propre doctrine, rappelée plus haut : « *Quant aux manœuvres en retraite, elles constituent le seul procédé, le seul expédient, si l'on veut, qui permette à un corps engagé dans une situation difficile d'en sortir sans trop de risque.* »

Le général Lanrezac se décide : « La retraite s'impose : je prends la responsabilité de l'ordonner » ; et l'ordre est expédié dans la nuit, à toute l'armée.

On a discuté l'opportunité de cette décision ; un document officiel s'exprime en ces termes : « Le général Lanrezac, se croyant menacé sur sa droite, bat en retraite au lieu de contre-attaquer. » Les défenseurs du général Lanrezac disent par contre : « La décision du 23 août au soir a sauvé la 5e armée du désastre, auquel elle n'eût pas échappé si elle se fût attardée davantage dans le cul-de-sac entre le Borinage et la Thiérache. »

Le vrai débat devrait porter, non sur la décision du 23, mais sur les conditions dans lesquelles s'était produite la bataille du 21 et du 22. Le 23 au soir, la situation n'était plus intacte, et puisque le général Lanrezac, qui avait été le partisan résolu de la marche sur la Sambre, pensait que la retraite s'imposait, il était le juge le mieux placé pour prendre une telle résolution. Il sentait son armée en mauvaises conditions, mal située et mal engagée. En prenant un parti, même pénible, il avait, du moins, l'avantage que donne toujours une résolution arrêtée après mûre réflexion.

CHAPITRE XV

LA BATAILLE DES FRONTIÈRES

VIII. — LA RETRAITE DE LA 5e ARMÉE ET DE L'ARMÉE ANGLAISE (du 23 au 25 Août)

Les opérations en retraite. — Franchet d'Espérey contient les Allemands sur la Meuse. La liaison maintenue entre la 4e et la 5e armée. — Les Allemands précipitent l'offensive. Retraite de l'armée britannique sur Le Cateau-Landrecies. — Belle manœuvre du maréchal French.

INSI, aux dernières heures de la journée du 23 août, après les durs combats de Charleroi et de Mons, les armées franco-anglaises battaient en retraite. Suivons cette retraite jusqu'au 25 au soir, date où elle se confond avec la retraite générale stratégique qui fait partie du plan de contre-offensive combiné par le général Joffre.

Nous avons vu le général Lanrezac recevant, le 23 au soir, la série des nouvelles graves qui déterminent sa décision :

Namur pris, la Meuse franchie par l'ennemi qui débouche sur Onhaye, l'échec du 10e corps, du 3e corps et même du 18e corps, les 21, 22, 23, le recul de l'armée britannique sous les canons de Maubeuge.

Entre 9 heures et 10 heures du soir, il adresse à ses corps la directive suivante : « La 5e armée, en marche avant le jour, le 24, se repliera sur la ligne générale Givet-Philippeville-Beaumont-Maubeuge. »

Les zones de repli pour chaque corps en particulier sont les suivantes :

1er corps : Mariembourg-Vierves-Vireux ;

10e corps : de Chimay à Couvin ;

3e corps : entre Chimay et Trélon ;

18e corps : vers Solre-le-Château.

Le Grand Quartier Général, averti, décide que la retraite doit être dirigée de telle sorte que, tout en prenant son point d'appui sur Maubeuge, la 5e armée combinera son mouvement, à droite, avec la 4e armée (celle-ci opérant à travers le massif boisé des Ardennes pour s'abriter de la Meuse) et, à gauche, avec l'armée anglaise dont le repli se fera, sans doute, en direction générale de Cambrai.

En un mot, on attache une importance très grande à maintenir solidement les liaisons ; car il y a deux périls auxquels il faut parer ; le premier : que les armées alliées soient enveloppées par leur gauche ; le second : qu'elles soient enfoncées sur un point quelconque du front et coupées en plusieurs tronçons.

Cette double préoccupation va dominer tous les ordres concernant la retraite. Elle répond heureusement à une conception inverse du commandement allemand qui, sans abandonner tout à fait l'idée de la manœuvre d'enveloppement, paraît chercher, maintenant, à briser le front des armées alliées et à les détruire séparément en commençant par l'armée anglaise.

En plus, le haut commandement français ne renonce pas à l'idée de reprendre l'offensive, si l'occasion s'en présente. Il n'ignore pas que la 5e armée n'a pas, tant s'en faut, perdu ses moyens et il compte sur elle pour livrer, au besoin, de sérieux combats en retour pendant que les autres armées contiendront l'ennemi.

Sur ces points, il y a unité de vue dans le commandement, avec cette nuance que le Grand Quartier Général se préoccupe surtout de la liaison avec l'armée britannique, tandis que le général Lanrezac, obligé de resserrer son front pour avoir son armée bien en mains comme masse d'offensive,veille principalement à ne pas laisser se créer un vide entre lui et la 4e armée sur la Meuse.

Suivons donc la retraite des corps français aussitôt qu'ils ont reçu l'ordre général, c'est-à-dire dans la soirée du 23.

Presque partout, cet ordre cause une surprise ; car, malgré les sévères journées des 21, 22, 23 août, l'armée n'a pas le sentiment de la défaite.

En général, on attribue les décisions prises en haut lieu, soit à la perte de Namur, soit à des considérations stratégiques se rapportant à ce qui se passe sur d'autres points du front.

RETRAITE DU 1er CORPS ET DE LA 51e DIVISION DE RÉSERVE

Il est nécessaire d'établir, d'abord, les conditions dans lesquelles se maintient la liaison avec la 4e armée ; car, de cette liaison, dépendra le sort de la 5e armée à droite, de même qu'il dépendra, à gauche, de la liaison avec l'armée britannique.

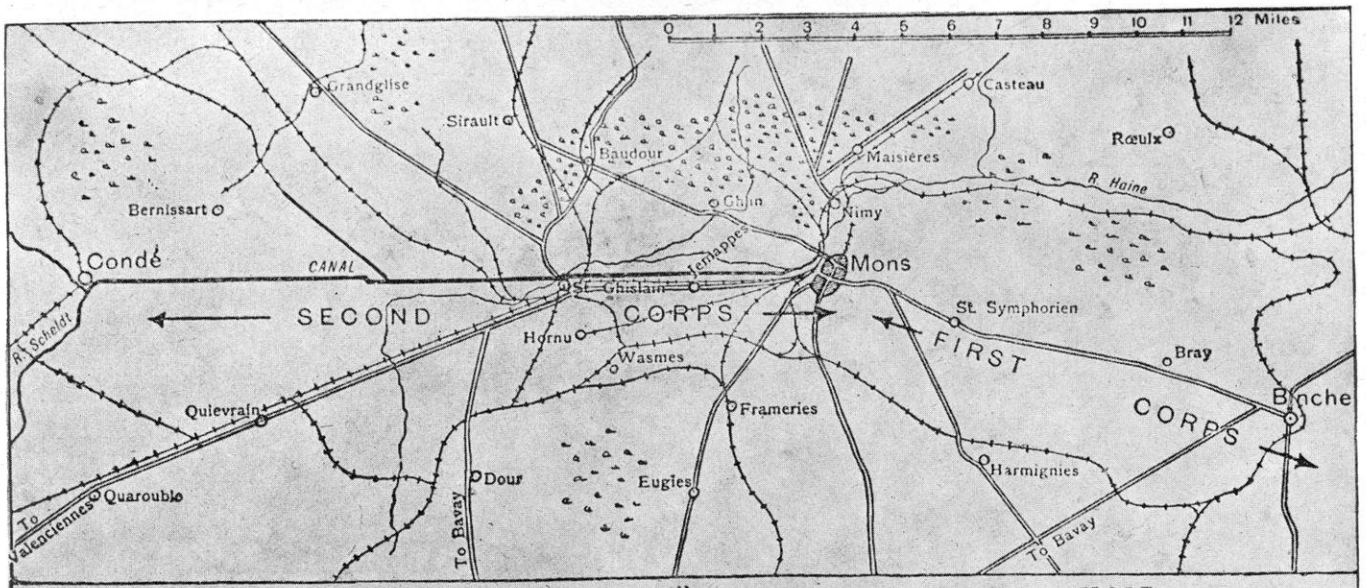
A la 4e armée, nous avons dit la belle défense de la 52e division de réserve et du 9e corps (général Dubois) dans la journée du 23. Le 23 au soir, le général de Langle de Cary tient la ligne Vresse-Bouillon-Messincourt-Saint-Walfroy-Villers-la-Loue. Le 9e corps, notamment, vient de quitter à peine les bords de la Semoy après les beaux engagements du général Dumas, commandant la 17e division et ce 9e corps n'est nullement ébranlé. La 52e division de réserve (général Coquet) va tenir quelque temps en échec le XIXe corps d'armée allemand appartenant à l'armée von Hausen et celui-ci a tenté en vain de passer la Meuse (1).

Dans la journée du 24, la 4e armée se repliera derrière la Chiers en aval de Montmédy et derrière la Meuse, depuis son confluent avec la Chiers jusqu'à Mézières. Cette armée est éprouvée, mais elle n'a nullement renoncé à tenir tête et elle compte prendre, derrière la Meuse, sa revanche des combats des Ardennes.

Entre Monthermé et Namur, le front français offrait, comme on l'a vu, à l'armée von Hausen, un « décrochement » dont le haut commandement allemand avait eu l'intention de profiter. Il avait donné l'ordre à l'armée von Hausen de passer la Meuse entre Dinant et Monthermé, « à tout prix ». Or, cette armée n'a pas passé ; seule, la 32e division du XIIe corps a franchi le fleuve au milieu de la nuit du 23 au 24. Rappelons le texte allemand déjà cité, qui prend une nouvelle importance, maintenant que nous connaissons le péril que l'affaire du pont d'Hastière a fait courir à la 5e armée, à tel point que ce péril a décidé le général Lanrezac à ordonner la retraite. Les critiques allemands disent : « Von Hausen ne sut pas franchir la Meuse le 23. S'il eût pris de meilleures dispositions, le passage de la Meuse eût pu être effectué plus vite. Ce retard a, sans doute, contribué aux insuccès de l'armée allemande dans les premiers jours de septembre et les forces allemandes marchant sur Paris ont dû être groupées différemment. »

Pourquoi l'armée von Hausen n'a-t-elle pas accompli sa mission ? Outre la belle défense de la 52e division de réserve sur les ponts de Meuse et la solide tenue du 9e corps à la gauche de la 4e armée, voici qu'apparaît une raison plus décisive encore peut-être : c'est l'intervention du 1er corps (général Franchet d'Espérey) qui s'est retourné, pour ainsi dire, en plein combat et qui, à la fin de la journée du 23, a rejeté

(1) Voir ci-dessus, t. V, p. 179 et 219.



2nd Army Corps (SMITH-DORRIEN).

5th Div.—FERGUSSON.

15th Brigade. Gleichen.	14th Brigade. Rolt.	13th Brigade. Cuthbert.
1 Dorsets	2 Suffolk	2 K.O.S.B.
1 Cheshire	1 E. Surrey	2 W. Riding
1 Bedfords	1 Cornwalls	1 W. Kent
1 Norfolk	2 Manchester	2 Yorks L.I.

3rd Division—HAMILTON.

9th Brigade. Shaw.	8th Brigade. Doran.	7th Brigade. McCracken
1 Northmbld. Fusiliers	2 Royal Scots	3 Worcester
4 Royal Fus.	2 Royal Irish	2 S. Lancs.
1 Lincolns	4 Middlesex	1 Wiltshire
1 R. Scots Fus.	1 Gordons	2 R.I. Rifles

1st Army Corps (HAIG).

2nd Division—MONRO.

6th Brigade. Davies.	5th Brigade. Haking.	4th Brigade. Scott-Kerr
1 Liverpool	2 Worcester	2 Grenadiers
2 S. Stafford	2 Oxford L.I.	2 Coldstream
1 Berkshire	2 H.L.I.	3 Coldstream
1 K.R.R.	3 Connaught Rangers	1 Irish Guards

1st Division—LOMAX.

3rd Brigade. Landon.	2nd Brigade. Bulfin.	1st Brigade. Maxse.
1 W. Surrey	2 R. Sussex	1 Coldstream
1 S. Wales Borderers	1 N. Lancs.	1 Scots Guards
1 Gloucester	1 Northmpton	1 Black Watch
2 Welsh	2 K.R.R.	2 Munster Fus.

TABLEAU DES FORCES ANGLAISES A LA BATAILLE DE MONS

sur la Meuse, au sud de Dinant, les troupes, d'ailleurs très fatiguées, du général allemand von Hausen.

COMBAT D'ONHAYE La rencontre fut brutale, mais décisive sur ce point. La brigade Mangin reçoit l'ordre de se porter sur Anthée ; le général Franchet d'Espérey lui adjoint la brigade de cavalerie du 10e corps d'armée qu'il trouve à Ermeton-sur-Biert et qu'il réquisitionne à cet effet (14 h. 30). En même temps, il donne l'ordre à ses deux divisions de faire front vers la Meuse.

Arrivée vers 18 heures à Anthée, la brigade de cavalerie du 10e corps reçoit l'ordre de faire reconnaître, par deux escadrons, les villages d'Onhaye et de Lenne et d'envoyer une reconnaissance sur Dinant. Un combat s'engage, très violent, à la suite duquel l'infanterie enlève à la baïonnette le village d'Onhaye vers 22 heures. La suite de l'opération est remise au lendemain. La brigade de cavalerie revient à Anthée où elle passe la nuit.

Quoique, par suite des ordres de retraite, ce combat n'ait pas eu de suite tactique, l'effet cherché n'en est pas moins produit. L'armée von Hausen en reste comme hypnotisée ; sa gauche (XIXe corps) longe et remonte la Meuse lentement, sans oser tenter le passage ; sa droite, qui a eu l'initiative à Dinant le 23, a bien traversé la rivière, mais elle hésite dans sa marche ; c'est ainsi que la 32e division (XIIe corps) qui est à Rostenne le 24 à 5 heures du matin, se dirige vers la route d'Onhaye, puis remonte à Weillen et Falaën pour redescendre ensuite sur Morville où elle arrive à 10 heures du soir, « marche extrêmement fatigante, par une écrasante chaleur », dit un carnet. Ainsi, l'armée saxonne laisse la retraite française s'opérer en bon ordre et elle n'atteint pas l'objectif qui lui avait été assigné de se jeter *à tout prix* sur les communications de la 5e armée.

BATAILLE DE MONS

23 Août 1914, 12 Heures.

Armée britannique.

Régiment d'Inf^ie — Régt de Cav^ie

Régiment d'Artillerie.

[1] Corps d'Armée. 1. Division

Armée allemande.

Régiment d'Inf^ie

Art^ie légère — Art^ie lourde

VII Corps d'Armée

Echelle: 1.120.000

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 Km.

Dressée par A. Panthier

A. Lagrange dess.

Avec la même promptitude qu'il avait agi, le général Franchet d'Espérey, ayant reçu les nouveaux ordres, sut « se décrocher ». Il combina son mouvement avec la division Bouttegourd à droite et le 10e corps à gauche.

Au moment de l'engagement d'Onhaye, nous retrouvons la division Bouttegourd en marche, le soir du 23, vers Mariembourg.

La 2e division (Deligny) du 1er corps se portait à son secours jusqu'à Morville, quand elle est saisie, elle-même, le matin du 24, par l'ordre général de retraite qui, pour elle, doit s'accomplir dans la direction La Capelle : la 2e division couvre le corps d'armée. Les Allemands suivent, mais ne poursuivent pas activement. Aussi, on passe trois à quatre heures en repos sur chaque échelon de repli et, comme il fait beau, le moral est excellent.

En cette première journée de retraite (24 août), la 2e division qui suit les coteaux de la Meuse, rive gauche, cantonne sur la ligne Agimont (110e, colonel Lévi)-Vodelée-Croix-Libert, à l'ouest de Givet.

La 1re division (général Gallet) prolonge la ligne vers l'ouet par Romedenne.

Vers le milieu de la journée du 24, la nécessité de hâter la marche s'était imposée et la 2e division avait reçu ordre de se porter le plus rapidement possible sur Gué d'Hossus (frontière française), tandis que le 3e corps devait couvrir la route de Couvin.

C'est qu'en effet, les régiments allemands lancés en avant, dès que le commandement a compris que la retraite française était générale, ont rejoint nos formations. Un très beau combat d'arrière-garde est soutenu à Mariembourg par le 127e d'infanterie (colonel de Fonclare), ce qui établit nettement la solidité d'une retraite voulue et commandée. Tout le 1er corps s'écoule dans la direction de Rocroi.

Le 25 août, le 1er corps se met en marche dès 3 heures du matin. L'encombrement des trains régimentaires, le défilé de l'armée, et surtout l'exode des foules qui évacuent le pays, entravent la marche. On signale l'apparition des éclaireurs allemands (1).

La 2e division (général Deligny) est flanquée désormais, à sa droite, c'est-à-dire vers la Meuse, par la 51e division de réserve (général Bouttegourd), qui descend avec elle et qui se dirige sur Cul-des-Sarts (frontière française), et ensuite sur Eteignères, au sud-ouest de Rocroi, où elle bivouaque le 25.

Le 1er corps d'armée est donc rentré en France. Il quitte la Belgique bien en forme, n'ayant compté, en somme, que des succès : à Dinant le 15, à Dinant et Onhaye le 23, à Mariembourg le 25.

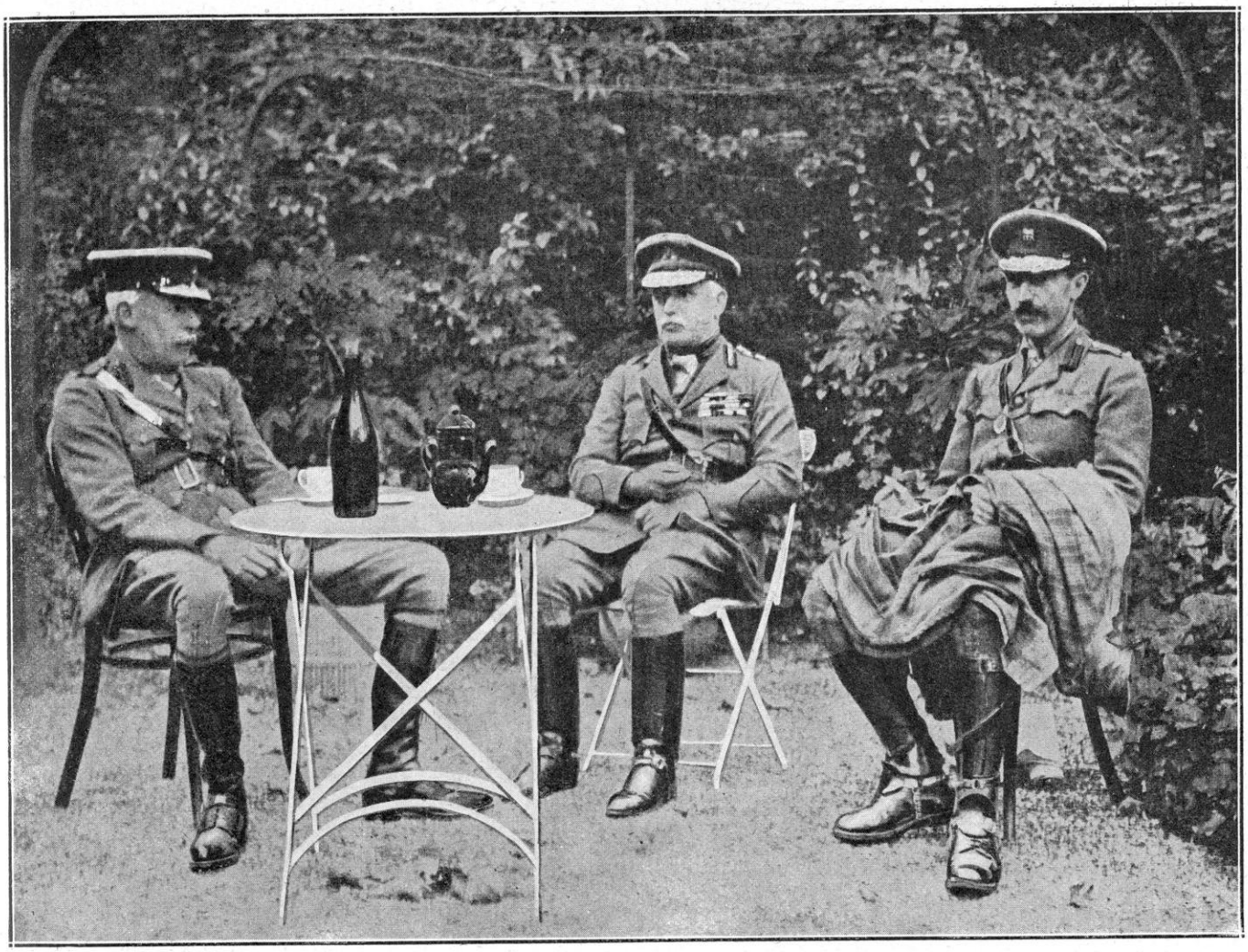
Il est à remarquer que la liaison entre la 4e armée et la 5e armée se fait, ainsi, par deux corps qui sont intacts : c'est, d'une part, le 9e corps (général Dubois) renforcé par la division marocaine (général Humbert), et, d'autre part, le 1er corps (général Franchet d'Espérey) : les intervalles entre les deux corps sont comblés, au voisinage de la Meuse, par les 51e et 52e divisions de réserve.

Nous avons vu la jonction se faire au Mesnil, le 25, entre un régiment (le 8e), de la brigade du colonel Pétain qui appartient à la 5e armée, et un bataillon de chasseurs à pied de la 52e division de réserve, qui appartient à la 4e armée.

« Des pas nombreux ; le bruit d'une troupe en marche. En longue colonne, les 8e et 110e pénètrent dans le village, marquant la cadence, l'arme sur l'épaule. Ils ont encore fière mine, ces beaux régiments, si éprouvés en Belgique ; cependant la fatigue des nuits sans sommeil à la belle étoile, des rudes journées de combat, est peinte sur les traits des soldats ; elle y creuse des rides profondes. »

Le colonel Pétain, avec son incomparable maîtrise militaire, a jugé l'importance de cette jonction. Il sait, maintenant, que les deux armées, s'appuyant l'une l'autre et s'étayant

(1) « A 9 heures du matin (le 25), départ de Morville, écrit un officier du XIIe corps allemand. L'artillerie bombarde différents villages devant nous ; nous rencontrons en chemin de longs convois de voitures, des habitants qui abandonnent leurs villages. De petits détachements ennemis nous obligent à diverses reprises à nous déployer pour le combat et aussi, semble-t-il, *à faire un détour*. Nous arrivons à Dourbes à 5 heures du matin » (le 26).



LE MARÉCHAL FRENCH ET DEUX OFFICIERS DE SON ÉTAT-MAJOR

réciproquement par leurs corps les plus solides, ont échappé au plus grand péril et qu'elles sont de taille à donner, ensemble, de terribles coups à l'ennemi.

RETRAITE DU 10e CORPS

Le 10e corps (général Defforges), voisin de gauche du 1er corps, a reçu l'ordre de la retraite le 23 août à 21 heures, à la Ferme des Pavillons. Il a pris aussitôt ses dispositions et donné l'ordre de marche dans la direction de Couvin.

L'encombrement est grand à Philippeville ; les routes sont obstruées ; mais l'ennemi ne poursuit pas dans la journée du 24. La marche est de 40 kilomètres : Florennes, Philippeville, Neuville, Mariembourg, Frasnes, Couvin.

Le lendemain, 25, même effort, mêmes difficultés, mêmes à-coups : mais, maintenant, les Allemands ont pris la poursuite. Le canon tonne toute la journée. Encore 40 kilomètres par l'est de la ligne Chimay-Hirson (Baileux, Bourlers, Forges, Forge-Philippe, La Neuville-aux-Joutes, Any, Bellevue, Les Vallées). On a repassé la frontière française à Forge-Philippe et on s'arrête, vers 14 heures, à l'est d'Hirson, sur les hauteurs de la grande route de Charleville, d'où l'on commande les débouchés des forêts de Saint-Michel et de Signy-le-Petit.

L'aspect de la retraite est le même partout : épuisement, chaleur, encombrement ; mais, en général, tenue, bon ordre et énergie des troupes.

Je lis sur un carnet de route du 71e d'infanterie ces notes simples :

23, *dimanche.* — Revenu en avant vers Ermeton. Organisé une lisière de bois. Obus éclatant à 50 mètres. Bivouac,

la nuit, dans un champ au-dessus. Alerte. Panique (1).

24, *lundi.* — Marche en retraite générale. Fuyards belges. Venu cantonner à Gonrieux.

25, *mardi.* — Départ de Gonrieux à 16 heures dans la direction de France.

26, *mercredi.* — Bivouac près d'Hirson, à la ferme de la Reinette. Marche en retraite (2).

Voici, enfin, une vue de la marche des convois qui ne sont pas une des moindres difficultés de cette soudaine retraite :

« Le lendemain 23, la retraite décidée commence et nous reprenons la route de Florennes. De nombreux Belges suivent le même chemin. Ici, de grands chariots tirés péniblement par un ou deux chevaux emportent, entassés au milieu de caisses, de matelas, de chaises, d'ustensiles de toutes sortes, des femmes aux traits tirés et des enfants en pleurs : les hommes précèdent ou suivent à pied ; là une voiture traînée par des chiens emmène la femme et les enfants, tandis que le mari tire sur la voiture. Plus loin, ce sont des groupes à pied, qui n'ont point voulu se séparer du chien, de la chèvre, de la vache, et qui passent, portant de lourds paquets sur les épaules. Spectacle navrant.

« Florennes a perdu sa gaieté ; partout, on discute, on s'agite, on ferme. Le soir seulement, à Philippeville, nous retrouvons un peu de calme dans la ville, très animée, où l'on espère encore.

« Le 24, pour laisser la route libre aux troupes combattantes, nous prenons des chemins boisés et accidentés du côté de Boussu-en-Fagne et nous dormons dans la voiture, nous portant vers Chimay.

« Le lendemain, 25 août, nous reprenons, de bonne heure, la route de Couvin à Chimay que nous laissons à notre droite ; nous croisons alors de nombreuses troupes belges qui se replient elles-mêmes. Nous marchons toute la journée, arrêtés souvent par des régiments français qui défilent en bon ordre. La nuit descend noire et froide, et nous passons d'interminables forêts.

« Enfin, à 22 heures, nous franchissons la frontière française, au petit village de Cendron, et à 23 heures, nous faisons halte à la Neuville-aux-Joutes, sur la limite des départements de l'Aisne et des Ardennes (3). »

L'impression produite sur les populations françaises assistant à cette retraite hâtive des belles troupes qu'on avait vu passer, quelques jours auparavant, les fleurs au fusil, est profonde. Les sentiments divers se succèdent : surprise, émotion, angoisse ; les populations se lèvent et partent.

Voici les notes d'un témoin attentif, habitant Hirson :

« *Dimanche 23 août.* — Les travaux du fort sont terminés : avec la défense de ses glacis, de ses talus, de ses batteries protégées, ses abris résistants, il a un aspect de force formidable, bien qu'il ne paraisse y avoir que des pièces de 90.

« Des familles commencent à quitter la ville ; des trains de blessés passent, se dirigeant vers Laon et débarquant les plus gravement atteints dans les hôpitaux d'Hirson. L'hôpital d'évacuation, installé près de la gare, est évacué sur Reims.

« Le canon tonne avec plus de force.

« Des réfugiés belges, harassés, dévorés par la faim, commencent à arriver ; ils sont envahis de terreur et racontent à la mairie l'atrocité de la barbarie allemande. Ils ont cependant espoir et confiance dans la France.

« *Lundi 24 août.* — L'exode des Belges continue ; les habitants les suivent ; parmi eux, des habitants de Châtelet et ceux de tout un village, Bouffioulx, accompagnés et guidés par le secrétaire de la mairie.

« A 2 heures, les autobus de transport de troupes reçoivent l'ordre de partir en hâte à Saint-Quentin par Vervins.

« Cent quatre-vingts automobiles belges, dont quelques-unes du trésor et postes des armées belges, arrivent à Hirson, venant de Namur par Maubert-Fontaine.

« *Mardi 25 août.* — Continuation de l'exode des Belges ; leur cortège sur les routes est interminable. Parmi eux les habitants du village français de Trélon. Les habitants quittent notre ville par petits groupes.

« On prépare, dans la région, les cantonnements des 10e et 3e corps. L'état-major du 10e corps arrive à Hirson dans l'après-midi et s'installe à l'école primaire du centre ; l'état-major de la 37e division d'infanterie est installé à l'école des filles.

« C'est la retraite qui commence ; l'artillerie venant de Macquenoise, forme son parc au pied du fort ; l'infanterie cantonne dans les quartiers de la gare et à la mairie. A l'état-major on travaille sans relâche. Beaucoup de maisons sont fermées et cela rend difficile le logement des officiers. Arrivent, à 11 heures du soir, les logements des régiments de zouaves ; les fourriers, harassés, sont assis sur les marches de la mairie : on perçoit chez eux un sentiment de sourde colère d'une lutte inégale, de mécontentement, mais aussi de ferme résolution de prendre leur revanche. Vers minuit, les régiments arrivent un peu décousus. On devine des troupes qui ont eu à retraiter en pleine action.

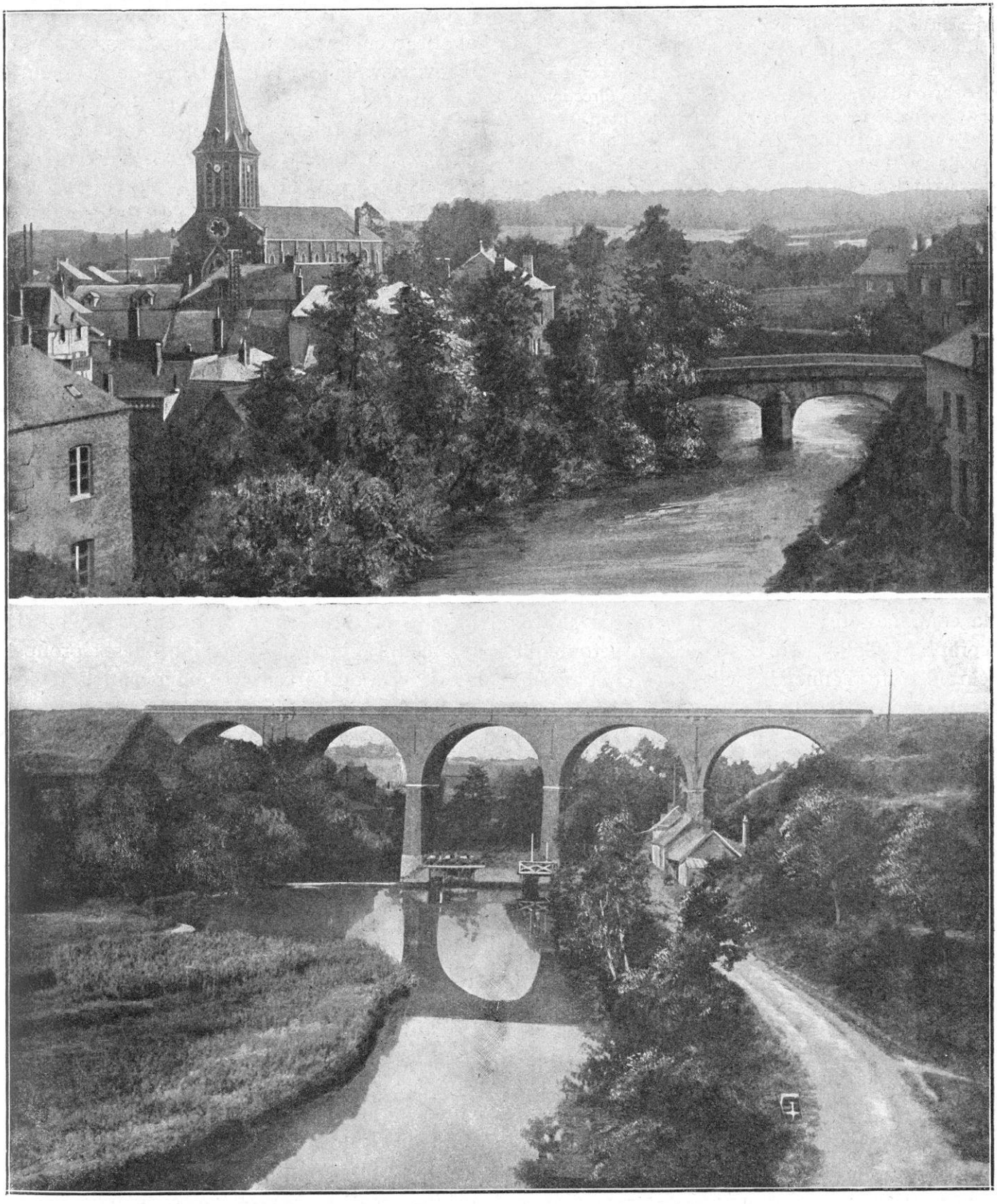
« Dans la nuit, on apprend que la gare évacue son matériel. Le 25 après-midi, les habitants prennent d'assaut les derniers trains de matériel de chemin de fer jusque dans la nuit.

« *Mercredi* 26. — L'enterrement d'un soldat mort à

(1) Il y eut, en effet, un moment de panique de nuit par suite de l'erreur d'une sentinelle.

(2) *Carnet de route* du capitaine Raymond de la Boissière, tué à l'ennemi.

(3) Eug. Bahier, *Une ambulance pendant la guerre*, p. 7. Copenhague, 1915.



HIRSON. — L'ÉGLISE ET LE VIADUC SUR LE GLAND

l'hôpital donne lieu, parmi la population, à une manifestation patriotique. Mais le convoi mortuaire gagne difficilement le cimetière, en raison de l'exode des populations de la Belgique et du Nord.

« Les états-majors quittent Hirson, le 3e corps pour Origny-en-Thiérache, le 1er corps prend la direction de La Capelle, le 10e corps la direction d'Aubenton.

« Une organisation merveilleuse règne. Tous les éléments de troupes cantonnés à Hirson et à Saint-Michel reçoivent leurs instructions au point initial où un officier d'état-major leur désigne leur emplacement. Pour 10 ou 11 heures du matin, les troupes sont reformées sur la rive droite du Thon jusqu'à Origny-en-Thiérache, derrière le fort, de Buire à Neuve-Maison et, sur la rive gauche de l'Oise de Neuve-Maison vers Etréaupont, en dispositif de combat (1). »

Nous allons retrouver des dispositions et des conditions de retraite analogues dans tous les corps. L'armée reste en mains, docile à ses chefs et convaincue que c'est une affaire manquée, mais qui est à reprendre. Les observations psychologiques d'un témoin impartial ont ici une réelle valeur, même au point de vue militaire : en effet, c'est sur cette solidité morale du soldat français, que s'appuiera toute la combinaison stratégique du général Joffre, comptant d'abord sur les chocs en retour qui ébranleront l'ennemi, puis sur la bataille, toutes forces réunies, qui lui arrachera la victoire.

RETRAITE DU 3e CORPS ET DE LA 38e DIVISION Le 3e corps a reçu, dans la nuit du 23 au 24, l'ordre de se fixer en stationnement sur la frontière française vers Ohain-Fourmies. Ce corps qui est, de tous, le plus désorganisé, a pour instructions formelles de ne pas continuer la retraite, sauf s'il y est absolument contraint par l'ennemi. D'ailleurs, l'ennemi n'attaque pas, étant lui-même exténué : « Si le combat recommence aussi dur qu'hier, écrit le 24 au matin un mitrailleur du Xe corps de réserve, nous sommes finis. »

L'encombrement des routes par les populations rend tous mouvements des troupes et des convois difficiles. Le 24, au jour, le quartier général du corps d'armée se porte de Silenrieux à Barbançon. Les colonnes de la 6e division, après la mauvaise journée du 23, passent, déprimées. Fatiguées par deux jours de combat, ayant reculé pendant 8 kilomètres, désorganisées par le mauvais passage de Walcourt, les troupes marchent péniblement. Deux groupes d'artillerie du corps d'armée sont envoyés vers Fontenelle pour servir de flanc-garde au corps d'armée.

D'autre part, dès 4 h. 30 du matin, la 5e division (général Verrier) est engagée à l'ouest d'Hanzinelle dans un combat qui, faute de liaison entre les armes, tourne mal. Plusieurs batteries sont perdues.

L'énergique général Rouquerol soutient la retraite avec les éléments dont il peut disposer et qu'il groupe, un peu au hasard, sur la grand'route de Boussu-lès-Walcourt à Barbançon (cote 250).

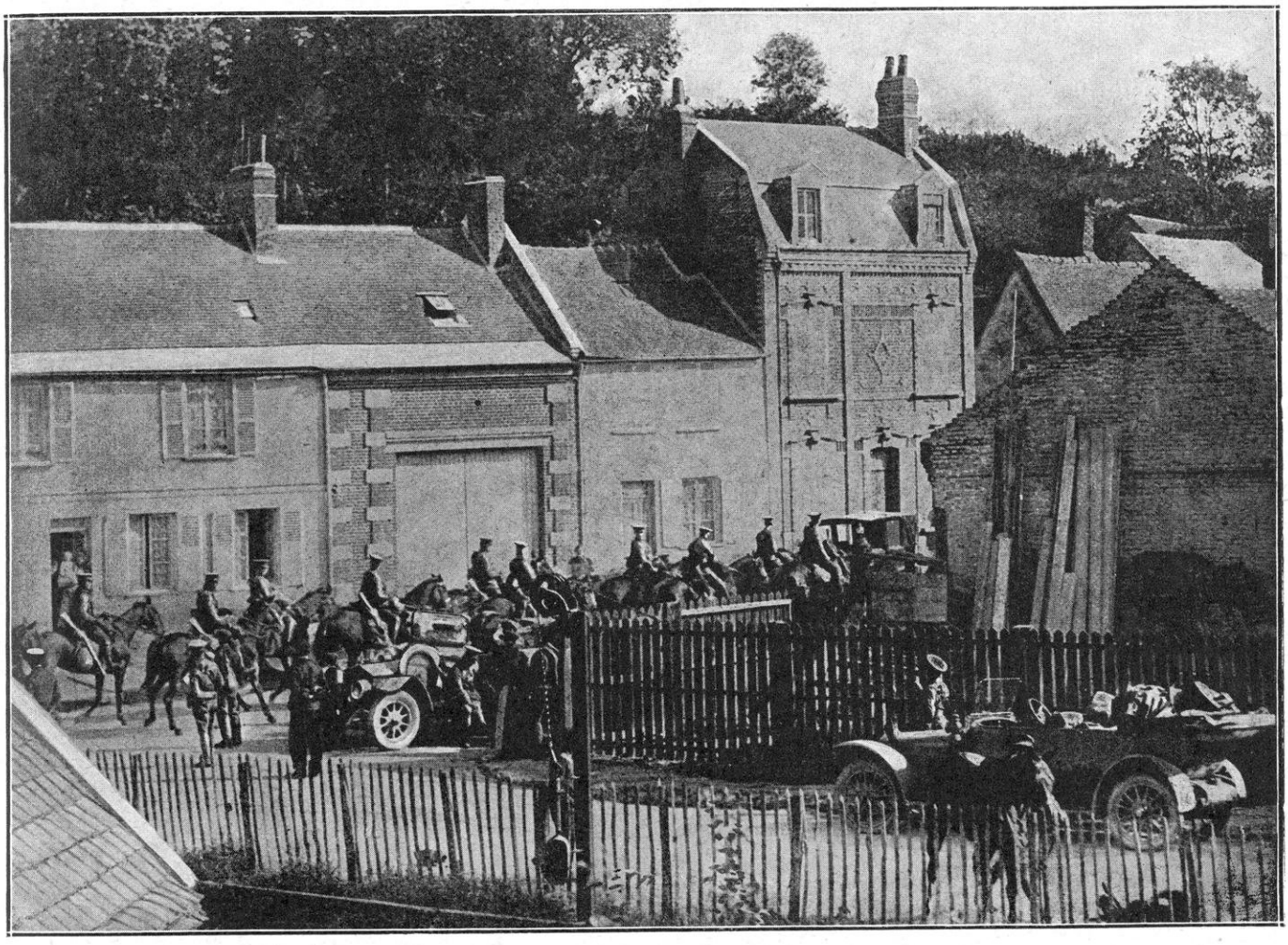
De 9 heures à 13 heures, la situation fut pénible. Mais, vers 3 heures, les choses prenaient meilleure tournure. Par l'active intervention du capitaine Dhé, de l'état-major du corps d'armée, qui s'est mis spontanément à la disposition du général Rouquerol, cinq ou six régiments d'infanterie et cinq ou six groupes d'artillerie du corps sont réunis dans la région Silenrieux-Fontenelle-Castillon-Erpion. Ainsi, se trouvait reconstituée une masse capable de protéger la retraite.

D'autre part, la 38e division (général Muteau) s'était mise en marche, d'après les ordres reçus, dès l'aube du 24. Le mouvement était couvert par une arrière-garde commandée par le colonel Pichon. La colonne, ramassant tous les éléments restés en arrière, arrive au complet dans la région de Clermont et forme ainsi un tout solide avec les forces groupées autour du général Rouquerol.

Cependant, la 5e division se décrochait non sans peine et se portait avec de grandes difficultés sur la ligne Macon-Trélon.

La division Muteau est prise à partie vers le soir par des batteries à cheval et d'importantes forces de cavalerie. Le mouvement se poursuit, cependant, et on s'arrête à Sautain, à la lisière ouest de la forêt de Rance. Toute la nuit défilent des colonnes de toutes armes, des

(1) *Notes inédites*, communiquées par M. E. Villemant.



LE MARÉCHAL FRENCH ET SON ÉTAT-MAJOR PASSANT DANS UN VILLAGE FRANÇAIS
POUR SE RENDRE AU FRONT BELGE

convois venant de différentes directions et ajoutant sans cesse à l'encombrement. Les hommes sont épuisés et dorment en marchant. Heureusement, l'ennemi suspend sa poursuite. Il a hésité à s'engager dans la forêt de Rance.

Le 25, la retraite du 3e corps continue avec plus d'ordre au delà de la frontière française dans la région Fourmies-Anor, avec prescription de gagner, le 26, la zone La Flamengrie-Clairfontaine-Sommeron, c'est-à-dire le plateau de La Capelle, région de pâturages enclos de haies qui, entre les forêts de Nouvion et de Saint-Michel, peut servir de protection à la haute vallée de l'Oise. Le mouvement s'accentue donc vers le sud-ouest, et non vers le sud-est, comme il en avait été question d'abord ; cela veut dire que le haut commandement tient avant tout à ses liaisons avec l'armée britannique.

La 5e division couvre le mouvement sur la frontière française par Moustier-en-Fagne, Baives, Macon, avec son quartier général à Momignies.

Quant à la 38e division (général Muteau), elle est rattachée, à partir du 25, au 18e corps d'armée (général de Mas-Latrie). Elle traverse la forêt de Trélon et gagne Rainsars, couvrant le vide entre les deux corps d'armée et prête à faire tête si l'ordre lui en est donné.

RETRAITE DU 18e CORPS Nous avons laissé le 18e corps après le combat du 23 où il a été très éprouvé, mais il reste disposé, cependant, à tenir tête, le 24, dans la région Beaumont-Strée-Ragnies ; il a, à sa droite, le 3e corps qui a battu en retraite sur Walcourt-

Silenrieux, à sa gauche le 4e groupe des divisions de réserve qui est encore sur la Sambre, sa droite à Hautes-Wihéries.

Il semble qu'il y ait eu, un instant, dans le commandement, l'intention de contre-attaquer avec ces deux forces et en combinaison avec l'armée britannique. Le 18e corps et le groupe des divisions de réserve sont encore capables d'une action sérieuse et le groupe des divisions de réserve n'a pas encore pris une part importante à l'action.

Cependant, l'idée de la retraite générale l'emporte et, selon l'ordre daté de Chimay 10 heures, le 18e corps se met en mouvement, le 24, sur deux colonnes ; la marche s'exécute en ordre et sans coup férir. Le corps stationne, le soir du 24 : la 35e division à l'Epine-Sèmeries, la 36e division à Willies-Ramansies, direction de Sanès, l'arrière-garde à Solre-le-Château. La retraite est continuée toute la nuit sans poursuite, bien que l'ennemi en vue soit le 1er corps de cavalerie allemande du général von Richthofen, composé de la 5e division de cavalerie et de la cavalerie de la Garde ; ce corps, en effet est à Solre-le-Château et à Sars-Poteries le 25 août. Le 18e corps, renforcé par la 38e division d'infanterie (général Muteau) et par un groupe de quatre batteries de 155, a pris, le 25 août, la direction du sud, toujours entre le 3e corps et le 4e groupe des divisions de réserve, pour gagner le front Avesnes-Sains.

Progression extrêmement pénible, encombrée par la fuite des populations et les nombreux convois entremêlés. Certaines unités, qui ont marché et combattu depuis trois jours sans discontinuer et qui, en plus, sont mal ravitaillées, ont perdu leur cohésion. Heureusement, l'ennemi ne se montre pas très mordant et se contente de canonner de loin les arrière-gardes. Cependant, la 35e division reste accrochée dans l'après-midi et repousse une tentative adverse au passage de la Petite Helpe (57e d'infanterie). Elle n'arrive au cantonnement sur Beaurepaire et Floyon que vers minuit.

RETRAITE DU 4e GROUPE DE DIVISIONS DE RÉSERVE A l'ouest du 18e corps, le 4e groupe des divisions de réserve opère dans la région de Maubeuge. Le 23, on s'en souvient, il avait défendu les passages de la Sambre dans les régions Montignies-Saint-Christophe-Cousolre ; mais le général Valabrègue, avec un juste sentiment des situations, avait pris soin de ne passe faire « accrocher » sur la rivière. Il avait donné l'ordre de tenir les ponts de Sambre par des postes légers ayant pour but d'arrêter des incursions de cavalerie, mais avec prescription de se replier sur la ligne principale de résistance en cas d'attaque d'infanterie.

Ainsi, il avait gardé ses troupes bien en main et quand l'ordre de la retraite était arrivé, dans la nuit du 23 au 24, il avait ressaisi sans peine toutes ses unités.

Un moment, on crut, ici comme au 18e corps, qu'on aurait à couvrir la retraite par une contre-attaque, combinée à gauche avec l'armée britannique, dans la direction de Binche. Mais le projet n'eut pas de suite. Après un engagement de la 53e division (général Perruchon), le mouvement s'opère et les divisions de réserve se replient en longeant la zone est et sud du camp retranché de Maubeuge. Dans la journée du 25, la retraite se poursuit sans accroc par Dompierre. Marbaix est pris par la division de cavalerie allemande de la Garde ; le chef d'état-major du corps de cavalerie Richthofen y est tué. La 53e division de réserve prête ensuite la main aux Anglais attaqués la nuit à Maroilles. La marche des troupes est surtout entravée, comme partout, par l'exode des populations ; le général Valabrègue se décide à prescrire les mesures nécessaires pour écarter des routes militaires des foules démoralisées qui répandent de fausses nouvelles impressionnant la troupe.

Le 25 au soir, le quartier général du groupe est à Prisches.

Extrait d'un carnet de route (69e division de réserve, général Legros) :

« *Le 23.* — L'impression de notre infanterie est la suivante : les hommes ne voient rien. Pas un seul ennemi ;

CHARGE DE CAVALIERS ANGLAIS

mais ils sont écrasés par l'artillerie lourde qui produit, dans leurs rangs, un effet de terreur.

« Nous voyons passer le soir, à Cousolre, une partie des divisions de cavalerie qui reviennent du raid de Belgique (c'est le corps Sordet) et s'en vont vers l'arrière (notamment la brigade de Reims). Le soir, l'état-major de la division qui était à Cousolre y revient. (C'est la retraite qui commence.)

« *Le* 24. — Le lendemain, les combats continuent.

« L'infanterie est assez démoralisée, d'abord par suite du feu de l'artillerie lourde, ensuite parce que le soldat n'a vu aucun ennemi, enfin parce que les ravitaillements ne sont pas arrivés. L'intendance décide de laisser des fourgons avec des pains sur les routes de manière que le soldat puisse se ravitailler en passant.

« Cette nuit (*du* 24 *au* 25) l'état-major de la division est à Sars-Poteries. Notre artillerie n'a pu que difficilement se mettre en batterie, car elle était aussitôt repérée et obligée de se déplacer, les batteries lourdes ennemies étant beaucoup trop éloignées pour qu'elle puisse les atteindre. La cavalerie divisionnaire n'a pas trouvé la cavalerie ennemie devant elle. Elle sert, pendant ces journées, de soutien d'artillerie (1). »

CORPS DE CAVALERIE Le corps de cavalerie ne se portait nullement en arrière, comme le pensait le jeune cavalier qui rencontrait la brigade de Reims dans la région de Sars-Poteries. En fait, il était en train d'accomplir, malgré son état d'épuisement, la mission qui lui avait été confiée par un ordre exprès du haut commandement — ordre qui indique à quel point le général Joffre veillait à la complète union entre les deux armées alliées et en même temps au danger d'enveloppement par la gauche.

Le corps de cavalerie avait donc reçu mission, dans la journée du 23, d'aller couvrir la gauche de l'armée britannique, et c'est pourquoi il avait quitté la 5e armée.

Ayant bivouaqué, le 23 au soir, très fatigué, à Beaufort, au sud de Maubeuge, il était reparti, le lundi 24 de grand matin, et s'était dirigé vers la région de Dompierre, où le maréchal French était venu confirmer au général Sordet le grand besoin qu'avait l'armée britannique d'être appuyée sur sa gauche.

Et le mouvement avait été repris avec des forces affaiblies, mais avec une énergie croissante, dans la direction de Walincourt. Toute la journée, le corps avait traversé l'armée anglaise qui continuait son mouvement de retraite sur la ligne Cambrai-LeCateau, et cela n'avait pas facilité le double défilé.

L'arrivée du corps de cavalerie à la gauche de l'armée britannique, après cet effort vraiment admirable, fut singulièrement opportune pour la journée du lendemain 26, comme nous le verrons plus tard.

(1) Carnet de route d'un cavalier appartenant à la 69e division de réserve.

MONS

Carte d'état-major belge au 40.000e

Communiquée par le *Service géographique de l'armée*

Échelles Métriques (1/40,000)

1000 500 0 1000 2000 3000 4000

Hect 10 5 0 1 2 3 4

5000 6000 7000 8000 9000 10.000 Mètres

5 6 7 8 9 10 Kilomètres

RETRAITE DE L'ARMÉE BRITANNIQUE

Nous avons dit comment le maréchal French fut amené à prendre la décision de la retraite. Dès le 23 à 5 heures, il avait jugé à propos de se retirer. En effet, tandis qu'à droite le 1er de ses deux corps était obligé de se replier derrière Binche, à gauche, Mons, écrasé par les feux de l'artillerie ennemie, était devenu intenable et le général Hamilton avait dû abandonner la ville. Plus à gauche encore, les Allemands attaquaient sur le canal vers Condé et Saint-Ghislain et menaçaient de tourner l'armée. Dans les faubourgs de Mons, les Irish Rifles et le Midlesex Regiment, pris dans un combat en retraite des plus durs, n'avaient été dégagés que par l'intervention des Gordon Highlander.

C'est dans ces conditions que French avait décidé de faire un recul complet sur la ligne Maubeuge à droite et Jenlain à gauche (sud-ouest de Valenciennes). Il s'était trouvé confirmé dans cette résolution par les nouvelles qui lui étaient arrivées, vers 5 heures de l'après-midi, du quartier général français.

Son parti une fois pris, le commandant en chef des troupes britanniques sentait bien qu'il ne pouvait « se décrocher » en plein combat, sans péril. Il laissa donc ses troupes lutter énergiquement pendant toute la nuit.

Cependant les Allemands paraissent avoir été surpris inversement par la présence de l'armée britannique dans la région de Mons. Nous avons, en effet, un communiqué anglais du 28 septembre : « L'extrait suivant d'un ordre du jour allemand prouve à quel point l'ennemi fut trompé et constitue un hommage à la valeur du secret qui fut si bien et si loyalement gardé à l'époque en Angleterre :

« Xe CORPS D'ARMÉE DE RÉSERVE

« QUARTIER GÉNÉRAL MONT-SAINT-GUILBERT, 24 AOUT 1914.

« *Les troupes françaises opposées au Xe corps d'armée ont battu en retraite vers le sud et traversé la Sambre. Une partie de l'armée belge est retirée sur Anvers. On annonce qu'une armée anglaise a débarqué à Calais et Boulogne, en route pour Bruxelles.* »

Or, c'était cette armée anglaise qui, dans la journée du 23, s'était battue avec les IXe et IIIe corps allemands à 25 ou 30 kilomètres à l'ouest du quartier général du Xe corps de réserve,qui la croyait encore à Calais et à Boulogne.

Il n'y a pas de raison de penser que le quartier général de l'armée von Kluck en sût beaucoup plus long, et c'est ce qui explique que les deux premiers corps, engagés au cours de leur marche (IXe et IIIe), appellent à eux les corps (IVe, IIe et IVe de réserve) qui, plus au nord, poursuivaient cette même marche d'est en ouest.

Tandis que les contacts s'étaient produits, d'abord depuis Binche jusqu'à Obourg et Nimy, ils s'étendent, progressivement, vers Mons, Jemmapes, Saint-Ghislain. Tout le Borinage est en feu.

Les troupes de couverture allemandes qui se sont heurtées à Tournai aux divisions territoriales, remontent l'Escaut par Antoing et commencent à menacer l'aile gauche anglaise, confirmant ainsi l'exactitude des renseignements fournis au maréchal French par le haut commandement français. Il est à remarquer, d'autre part, que ces renseignements ne pouvaient être fournis plus tôt puisque le fait lui-même ne se produit que le 23.

En effet, le IVe corps allemand arrive à marches forcées :

« 23 *août, dimanche.* — Marche très longue et très pénible (40 kilomètres) vers le sud-ouest jusqu'à Labiau, près Enghien, où nous bivouaquons » écrit un sous-officier du recrutement de Magdebourg.

« 24 *août, lundi.* — Marche sur Hautrage Bivouac. » (35 kilomètres).

Plus à l'ouest, la hâte est plus grande encore au IIe corps allemand. La 4e division n'a quitté Bruxelles que dans la matinée du 23 août; un de ses régiments, le 39e, accomplit, ce jour-là, une marche de 38 kilomètres par Ninove. Le 24 août, la course allait continuer :

24 *août.* — Départ à 5 heures. En chemin, à 5 h. 45, on annonce que les IVe et IXe corps actifs sont engagés

CAVALIERS ANGLAIS SUR UNE ROUTE DE BELGIQUE

dans un violent combat contre les Anglais. Nous marchons à marches forcées à leur aide par Grammont... Nous bivouaquâmes à Willaupuis où nous sommes arrivés en passant par Tulong, Ligne. Nous avons abattu ce jour-là 47 kilomètres (1).

Dans la position délicate où le met l'ensemble de la manœuvre, French prend la résolution de se dégager en contre-attaquant et il contre-attaque là où il se trouve immédiatement le plus en péril, c'est-à-dire à droite, dans la direction de Binche.

Les ordres sont envoyés aux deux corps britanniques dans la nuit du 23 au 24. Le 1er corps doit couvrir la retraite du 2e; il fera une démonstration dans la direction de Quévy-le-Petit, Blaregnies, Harmignies, de façon à permettre le défilé du reste de l'armée.

Le général Douglas Haig confie le soin de contre-attaquer à l'artillerie et à l'infanterie de la 2e division, avec ordre de céder la place à la cavalerie de Davies dès que le mouvement aura tenu l'ennemi en respect. Ce fut une très belle manœuvre et très bien exécutée.

Douglas Haig, à qui incombait le soin de la conduire, comptait beaucoup sur la solidité du pivot installé sur la cote 93, route de Mons à Binche, l'ensemble du mouvement devant se faire vers le sud-ouest et la 1re division devenant l'aile marchante du repli vers Villers-sur-Nicole. Mais au milieu de la nuit, le général Kerr, commandant de la 4e brigade, survient, pâle comme la mort : « Les bataillons de garde, dit-il, ont dû abandonner la cote 93 ; je suis maintenant au village de Harweng. » Ce fait grave décide de la retraite droit sur Bavai.

Aussitôt après le « coup de poing » sur Harmignies qui intimide les Allemands et permet au 2e corps de se dégager, la retraite du 1er corps a lieu, protégée par la cavalerie de Davies. Elle s'accomplit dans la direction de Bavai, couverte par Quévy-le-Petit.

Mais il n'y a pas de retranchements à Bavai : mauvaise situation pour appuyer une retraite. Douglas Haig fait observer que, si on reste un jour de plus, on risque d'être entouré par des forces supérieures. Il donne l'ordre de ne pas s'arrêter et de se porter sur Vieux-Mesnil. French, le front soucieux, est heureux cependant de voir la belle tenue des troupes après ces rudes engagements. Il se confirme dans sa résolution et ordonne de continuer la retraite.

Voilà ce qui s'était passé au 1er corps dans la journée du 24. Voyons comment, dans cette même journée, le 2e corps commence la retraite.

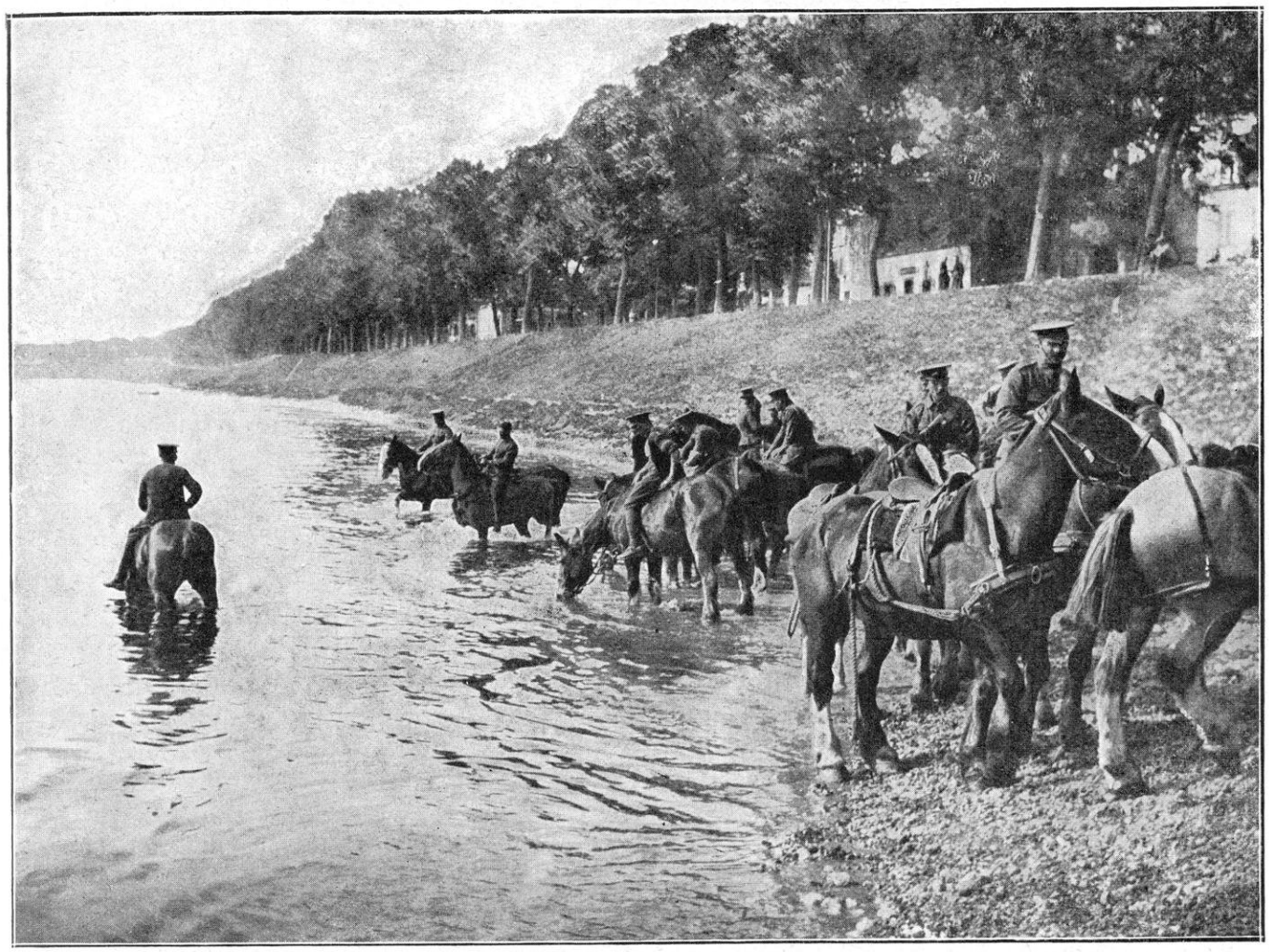
Le maréchal French dit dans son rapport : « Sous le couvert des opérations du 1er corps, le 2e corps se retira sur la ligne Dour-Quarouble-Frameries. La 3e division, à la droite du 2e corps, eut beaucoup à souffrir, pendant ce mouvement, de la part de l'ennemi qui avait repris Mons.

« Le 2e corps s'arrêta sur cette ligne, se retranchant partiellement, ce qui permit à sir Douglas Haig de se retirer graduellement avec son 1er corps sur les nouvelles positions sans grandes pertes. »

On voit que l'armée anglaise inaugurait, alors, ces « coups de poing du boxeur », ces effets alternatifs ou « en tiroir » dont depuis elle est devenue coutumière. Douglas Haig attaquait pour dégager Smith-Dorrien, et Smith-Dorrien faisait tête pour dégager Douglas Haig.

Outre le récit de French, nous avons celui de Smith-Dorrien, que des écrivains anglais ont appelé le « Ney » de cette retraite : « Je suppose qu'aucune armée au monde n'a jamais eu une force mieux entraînée et mieux disciplinée que celle qui barra le chemin aux Allemands en août 1914. Ce fut, en effet, le feu si merveilleusement précis de notre infanterie qui les arrêta. Notre nouvelle armée a été entraînée en peu de temps et surtout en vue de la guerre des tranchées : il n'est pas probable qu'elle ait réussi si elle avait dû accomplir l'opération qui a été imposée à la première force expéditionnaire. Quelqu'un m'a demandé récemment : « Mais est-ce que la vieille armée britannique a vraiment arrêté les Allemands ? — Oui, ai-je répondu, vraiment, elle les a arrêtés. »

(1) *Carnet de route* de l'officier Kietzmann, communiqué par M. J. de Dampierre. Voir ci-dessus, t. V, p. 242, pour l'ensemble du mouvement.



BAIGNADE DE CHEVAUX

« ... Ma ligne était le long du canal entre Condé et Mons, à l'extrême gauche, et le corps de sir Douglas Haig était à ma droite et s'étendait depuis Mons jusqu'à Binche. Sur ce front, il y avait la fleur de l'armée britannique, — la plupart des régiments illustres dont les noms étaient devenus légendaires à travers les siècles des guerres anglaises.

« Les premiers combats commencèrent le dimanche 23 août, d'abord par des affaires d'avant-postes : à midi, les armées étaient engagées. On s'aperçut bientôt que l'ennemi était plus nombreux qu'on ne l'aurait cru. Leur artillerie était très puissante et ils avaient beaucoup plus de trois cent cinquante canons. Les combats continuèrent toute la journée et une partie de la nuit.

« A un point du canal, il y avait un saillant dangereux que l'ennemi ne manquerait pas d'attaquer ; de sorte qu'on prépara une seconde ligne de défense pour que les hommes puissent se replier sur d'autres positions si le saillant venait à céder. Cette seconde ligne s'étendait d'un pont sur le canal à l'ouest de Mons, le long d'une route allant vers le sud-est (ligne de Rivage à Pâturages, Asquillies, Givry).

« La retraite sur cette ligne se fit avec succès et nous occupions solidement notre nouvelle position, lorsqu'à 3 heures du matin, le 24, je reçus l'ordre que l'armée devait se retirer. Jusqu'à ce moment, tous nos préparatifs avaient encore pour objet l'offensive. Nos arrières étaient, pour ainsi dire, sur nos lignes. Un changement de plan si brusque nécessitait, avant tout, du temps. Il était 9 heures, 10 heures du matin avant qu'on ait pu dégager les

troupes combattantes. Nous commencions donc, ainsi, une retraite très longue et dont l'objectif, pour le 2e corps, était Le Cateau, tandis que le 1er corps avait pour objectif Landrecies... »

Parmi les incidents de cette retraite, il en est qui sont d'ores et déjà célèbres, notamment l'offensive de la cavalerie pour aider le 2e corps à rompre le combat.

« J'avais précédemment ordonné au général Allenby, écrit le maréchal French, d'agir vigoureusement avec la cavalerie devant ma gauche (c'est-à-dire devant le corps de Smith-Dorrien) afin d'en atténuer ou d'en écarter la pression. Vers 7 h. 1/2, le général Allenby reçut un message de sir Charles Fergusson, commandant la 5e division, lui disant qu'il subissait une forte poussée ennemie et réclamant instamment son appui. Le général Allenby s'empressa de porter sa cavalerie à l'aide de la 5e division ». Cela se passait un peu au sud de Dour, autour du village d'Andregnies, sur une belle plaine au milieu des pâturages. Nul terrain ne paraissait plus propice pour une charge à l'ancienne manière. « Les trois régiments de la 2e brigade, 4e dragons, 9e lanciers, 18e hussards, sous les ordres du général de Lisle, arrivèrent au galop, mirent pied à terre et, à moins de 1.000 mètres, ouvrirent le feu sur l'ennemi. Et alors, le général de Lisle ordonne au 5e lanciers de remonter à cheval et, entraînant les autres régiments, de charger à fond. Le général de Lisle tombait sur le flanc de l'armée allemande qui défilait dans la vallée. Mais, tout à coup, on vit les premières lignes de la cavalerie anglaise s'abattre, culbuter, s'amonceler les unes sur les autres, et tandis que les dernières lignes essayaient d'arrêter les chevaux, la masse informe servir de cible aux fusils, aux mitrailleurs et à l'artillerie des Allemands qui en faisaient une affreuse boucherie. Les cavaliers anglais s'étaient heurtés à des fils de fer tendus à travers les pâturages, dans la plaine, à environ 500 mètres en avant de leur front. Le 9e lanciers et le 18e hussards furent particulièrement éprouvés. « Cette charge sur un terrain mal reconnu, contre une infanterie intacte et une artillerie en position, fut ce que sera toujours une attaque dans ces conditions; mais elle prouva que l'esprit qui avait animé la brigade légère à Balaklava, le Todtenritt de von Bredow à Mars-la-Tour, les chasseurs d'Afrique à Sedan et les cuirassiers à Reichshoffen était encore vivant chez les cavaliers. » (1).

L'héroïque conduite de la cavalerie du général Allenby n'en avait pas moins grandement servi à protéger la retraite de Smith-Dorrien, qui commença à midi; elle reçut aussi le secours de la 19e brigade d'infanterie (du 3e corps) qui, employée à garder la ligne des communications, fut amenée par le train à Valenciennes et, dès le 24 au matin, fut acheminée sur une position au sud de Quarouble, de façon à soutenir le flanc gauche du 2e corps.

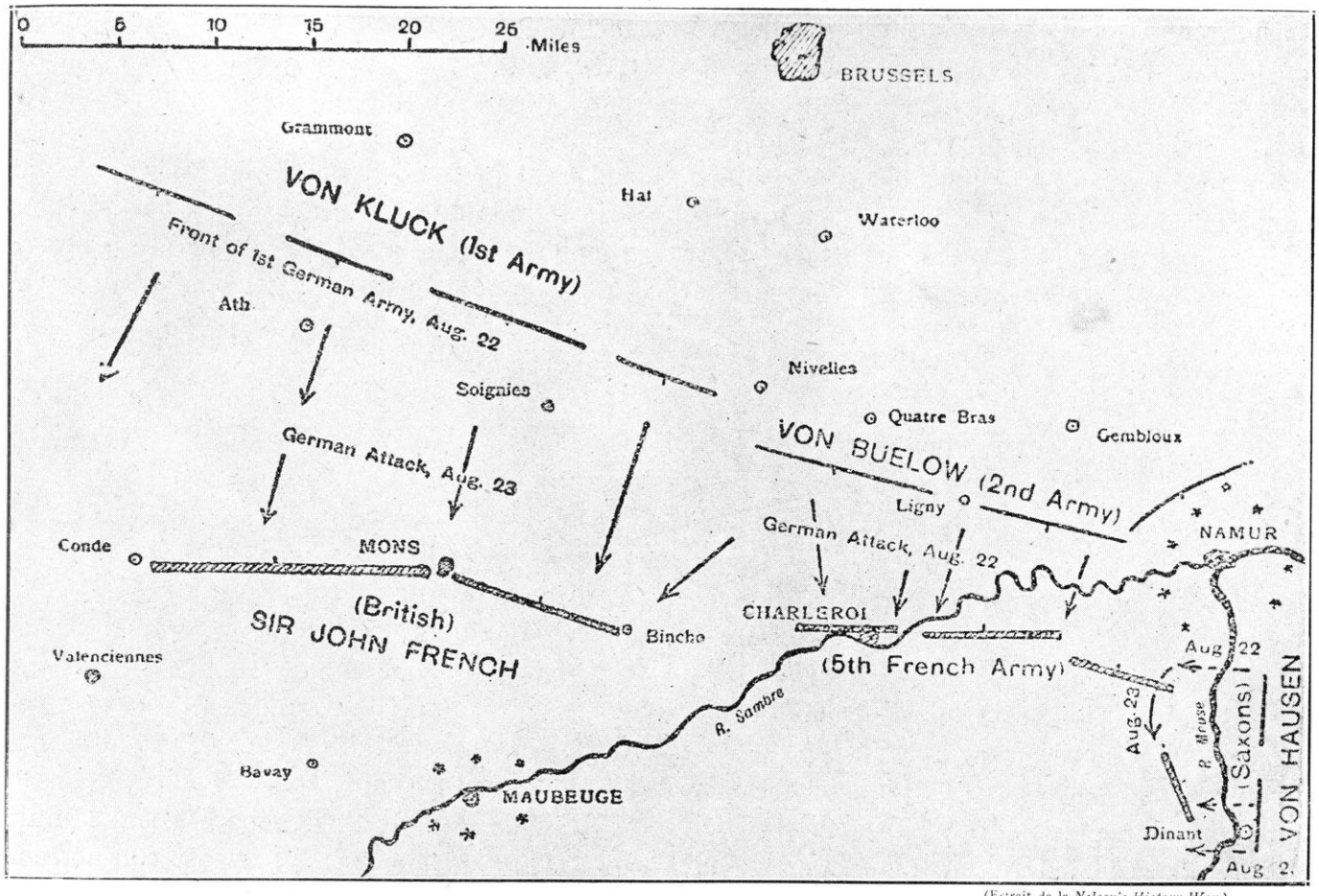
Le 24 au soir, la position de l'armée anglaise était la suivante : le 1er corps à l'est de Bavai, le 2e corps à l'ouest, tous deux en liaison par Bavai. La droite était protégée par la forteresse de Maubeuge, la gauche par la 19e brigade établie entre Jenlain et Bry, et la cavalerie à l'extrême flanc, à gauche.

A ce moment, la cavalerie allemande de von der Marwitz se rabattait en toute hâte en direction générale de Douai, la 2e division de cavalerie ayant exploré la veille et le jour même jusqu'au nord de Courtrai ; la 4e division opérait sur Cysoing-Orchies, la 9e division sur Somain. Le corps de cavalerie allemande est suivi du IIe corps allemand et du IVe corps de réserve.

On crut, un instant, que l'armée anglaise qui commençait à recevoir le renfort de son 3e corps, allait livrer bataille sur ses nouvelles positions et nous avons vu que l'avis en avait été répandu jusque dans les divisions de réserve françaises et le 18e corps qui devaient prêter main-forte au combat.

Mais French en décida autrement : « Les

(1) Milles, « Silhouettes de guerre : le général sir Horace-Lockwood Smith-Dorrien », dans *Correspondant* du 25 janvier 1916, p. 232.



(Extrait de la *Nelson's History War.*)

POSITIONS DES ARMÉES FRANÇAISES ET ANGLAISES LE 22 ET LE 23 AOUT

Français continuant leur retraite, mon seul appui était la forteresse de Maubeuge. Les essais réitérés de l'ennemi de tourner mon flanc me prouvaient son intention de m'acculer à cette place pour m'y cerner. Je sentis qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour me retirer sur d'autres positions. Cependant, cette opération était pleine de dangers et de difficultés, non seulement à cause des forces très supérieures en face des miennes, mais aussi à cause de l'excessive fatigue de mes troupes. »

La journée du 25 fut surtout une journée de marche ; à tout prix on voulait échapper à l'étreinte allemande. Mais l'encombrement des routes, la confusion dans laquelle opéraient les différentes armes, la rencontre avec la cavalerie française qui croisait les convois anglais pour aller prendre position à gauche de cette armée et la soutenir, tout s'ajoutait à la difficulté d'une opération par elle-même difficile et qu'accablait l'immense fatigue de la troupe.

On sent, pour ainsi dire, l'angoisse du chef dans les sobres paroles de son rapport :

« Considérant la retraite ininterrompue des Français à ma droite, mon flanc gauche exposé, la tendance de l'armée ennemie (IIe corps, général von Lisingen), à m'envelopper et, plus que tout, l'épuisement de mes troupes, je me décidai à faire encore un grand effort pour continuer ma retraite jusqu'à ce que je puisse mettre entre mes troupes et l'ennemi un obstacle important comme la Somme ou l'Oise et leur accorder, avec un peu de repos, la faculté de se réorganiser. Les ordres furent donc envoyés aux chefs de corps de poursuivre leur retraite aussitôt que possible, vers la ligne générale Vermand-Saint-Quentin-Ribemont. La cavalerie, sous les ordres du général Allenby, eut la mission de couvrir la retraite. »

Dans la pensée du maréchal French, il s'agit du premier coup d'un saut en arrière de 50 à 60 kilomètres. Pour rien au monde le chef de

l'armée anglaise n'entendait laisser son armée en flèche exposée à l'attaque enveloppante des Allemands. Quels que fussent les sacrifices (et, en réalité, les pertes ne s'élevaient à ce moment qu'à un peu plus de 2.000 hommes hors de combat), tout valait mieux que de courir le risque d'être détruit. C'est sur cette conception de la manœuvre que les événements commencent à se développer.

En reculant, French avait l'avantage de se replier sur ses bases et, par conséquent, d'accroître sa force. Nous l'avons vu déjà, dans la journée du 24, utilisant la 19e brigade qui n'était pas encore arrivée sur le terrain à la journée de Mons. Voici, maintenant, qu'il peut soutenir ses deux premiers corps par de nouvelles forces appartenant au 3e corps. La 4e division a commencé de débarquer, le 23, au Cateau : le 25 au matin, onze bataillons et une brigade d'artillerie, avec les cadres d'état-major, étaient sur le terrain. Le général Snow, qui commande ces troupes fraîches, reçoit l'ordre de se mettre en mouvement pour prendre une position bien choisie au sud de Solesmes, sa gauche s'appuyant sur la route de Cambrai-Le Cateau. Ainsi, cette division formait comme un clou solide autour duquel la retraite du 2e corps et celle du 1er corps, plus à droite, pourraient s'exécuter.

Le maréchal French avait cherché d'autres appuis auprès de lui. Nous avons vu, qu'à son appel, le haut commandement français avait donné l'ordre au général Sordet de porter le plus rapidement possible son corps de cavalerie sur la gauche de l'armée britannique pour s'opposer à l'enveloppement en prenant le contact, par l'Escaut, avec l'armée du général d'Amade. C'était une manœuvre hardie, mais comme nous le verrons, pleine d'avenir.

Déjà la directive du général Joffre du 20 août avait prescrit, avant la bataille, ce déplacement du corps de cavalerie à la gauche de l'armée anglaise, ce qui eût, en même temps, renforcé la droite du groupement territorial du général d'Amade ; mais l'épuisement des divisions de cavalerie n'avait pas permis la réalisation de ce projet.

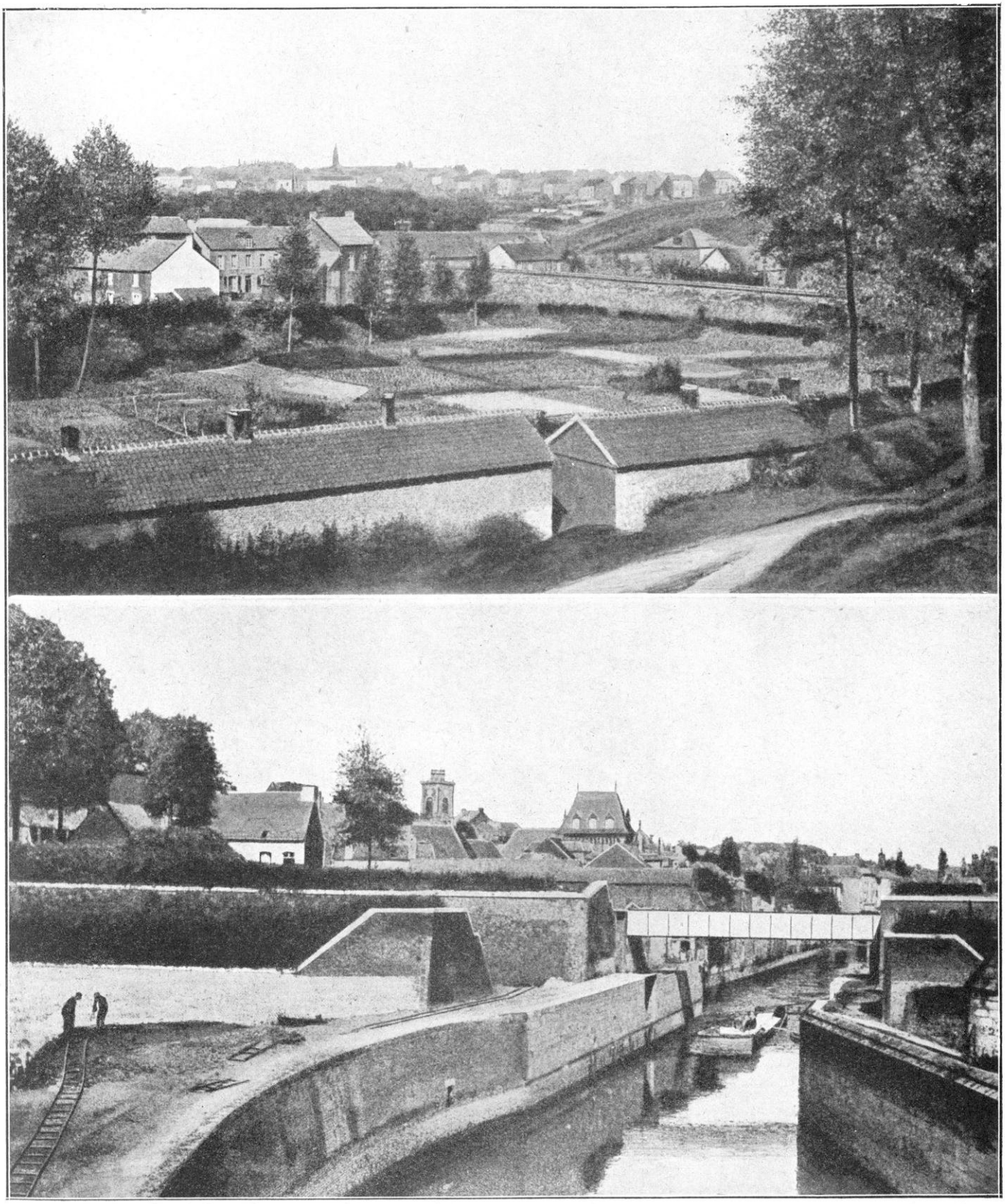
Le corps de cavalerie, dans ce mouvement, avait donc contourné, le 24, la place de Maubeuge par le sud. « A mon retour de Bavai qui était mon poste de commandant pendant les combats du 23 et du 24, écrit le maréchal French, je rendis visite au général Sordet et lui demandai instamment sa coopération et son appui. Il se montra disposé à agir dans ce sens, mais il me fit observer que ses chevaux étaient trop fatigués pour bouger avant le lendemain. » Nous verrons que ce n'était que partie remise.

D'autre part, les premiers contacts étaient pris avec les divisions de réserve du général Valabrègue d'une part et, d'autre part, avec la place de Maubeuge et les divisions territoriales du général d'Amade : de telle sorte qu'une cohésion stratégique commençait à se réintroduire dans une retraite qui, au début, avait été tactiquement disloquée.

Les choses étant ainsi préparées dans la nuit du 24 au 25, la journée du 25 est consacrée à la marche en repli des deux corps anglais. Les arrière-gardes reçoivent l'ordre de quitter la route de Maubeuge-Bavai-Eth, à 5 heures du matin. Deux brigades de cavalerie avec la cavalerie de division du 2e corps couvrent les mouvements de ce corps. Le reste de la cavalerie sous le commandement du général Allenby, couvrait le flanc ouest.

Le 2e corps lui-même s'écoule à l'ouest de la forêt de Mormal dans la direction du Cateau, par Le Quesnoy et Solesmes. Vers 6 heures du soir, il était arrivé sur une position dont la droite était vers Le Cateau, la gauche dans le voisinage de Caudry. La ligne de défense était continuée de là, par la 5e division, vers Seranvillers.

Cette retraite s'était accomplie, pour le 2e corps, le 25, sans incident sérieux : la poursuite de l'ennemi, assez molle, n'avait eu d'autre effet que d'ajouter à la fatigue des troupes tenues en une perpétuelle alerte. Aussi, la gauche britannique, où ont été portées, en somme, toutes les forces disponibles et les

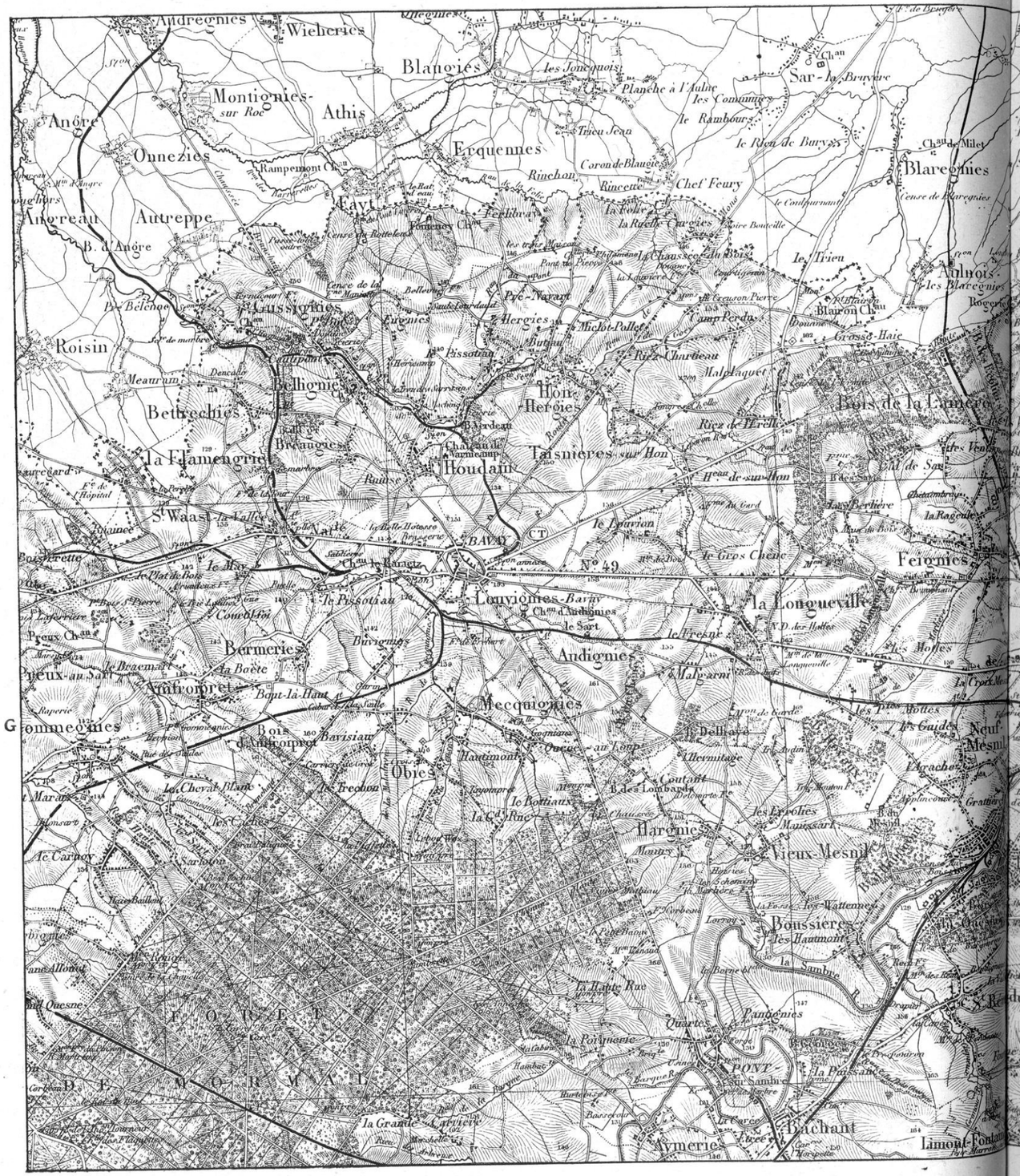


MAUBEUGE. — VUE DE LA VILLE

MAUBEUGE

Carte au 80.000e

Communiquée par le *Service géographique de l'Armée*


Andregnies
Wiehéries
Blangies
Montignies-sur Roc
Athis
Anôre
Onnezies
Rampemont Ch.au
Erquennes
Fayt
Autreppe
Amoreau
B. d'Anôre
Roisin
Meaurain
Bellignies
Bethechies
la Flamengrie
Ste Waast
Houdain
Hon Hergies
Taisnières-sur-Hon
Sar-la-Bruyère
Blaregnies
Aulnois-les-Blaregnies
Trois de la Lanière
Feignies
la Longueville
Louvignies-Bavay
Bermeries
Amfroipret
Obies
Mecquignies
Andignies
Hargnies
Vieux-Mesnil
Boussières
Pont-sur-Sambre
Quartes
Bachant
Aymeries
Limont-Fontaine
Gommegnies
FORÊT DE MORMAL
Havay
Rouveroy
Peissant
Villers-Sire-Nicole
Goegnies-Chaussée
Bellignies
Vieux-Reng
Grandreng
Bersillies
Marrieux
Erquelines
Elesmes
Jeumont
Marpent
Boussois
Assevent
Recquignies
Solre-sur-Sambre
Maubeuge
Rousies
Ferrière-la-Grande
Ferrière-la-Petite
Quievelon
Aibes
Damousies
Obrechies
Beaufort
Berelles
Choisies
Solrinnes
Le Cle
Hautmont
Ouvroil
Valenciennes
Cosfontaine
Cotteret
Bersillies
Bois de Bavay
Bois d'Amfroipret
Bois de Boussois
Bois de Berelles
Bois de Jeumont
Bois de Bersillies
Bois de Hautmont
Bois de Maubeuge
Bois de Rousies
Bois de Valenciennes
Bois de Cosfontaine
Bois de Cotteret
Bois de Quievelon
Bois de Damousies
Bois de Berelles
Bois de Solrinnes
Bois de Choisies
Bois de Marpent
Bois de Peissant
Bois de Grandreng
Bois de Vieux-Reng
Bois de Bellignies
Bois de Havay
Bois de Rouveroy
Bois de Villers-Sire-Nicole
Bois de Goegnies-Chaussée
Bois de Ferrière-la-Grande
Bois de Ferrière-la-Petite
Bois de Quievelon
Bois de Damousies
Bois de Obrech

troupes fraîches, sent naître en elle la volonté de combattre à fond, et de ne pas s'en laisser imposer par l'ennemi.

Nous voyons, d'autre part, l'armée allemande emportée par l'élan de l'offensive, se précipiter, par des marches extrêmement pénibles, sur les talons de l'armée anglaise :

« 25 *août, mardi.* — Continuation sur Pommereuil. Tout y était dévasté ; un convoi anglais s'y trouvait encore. On s'est aussi battu à Englefontaine, près de la petite forteresse du Quesnoy, que nous traversâmes sans combattre et en chantant. Nous nous arrêtâmes à Poix-du-Nord » (30 kilomètres). (*Il s'agit ici du IV^e corps.*)

Au II^e corps, le 49^e (4^e division) fait, dans la journée, 44 kilomètres par Boursecourt, Saint-Amand, Denain et Rœulx.

« 25 *août.* — Nous prenons connaissance d'un télégramme de l'empereur qui exprime sa joie sur les marches fabuleuses accomplies par le II^e corps. Les trois dernières journées, nous avons fait environ 130 kilomètres. L'adversaire s'éloigne toujours en arrière, nous ne le rejoignons pas. »

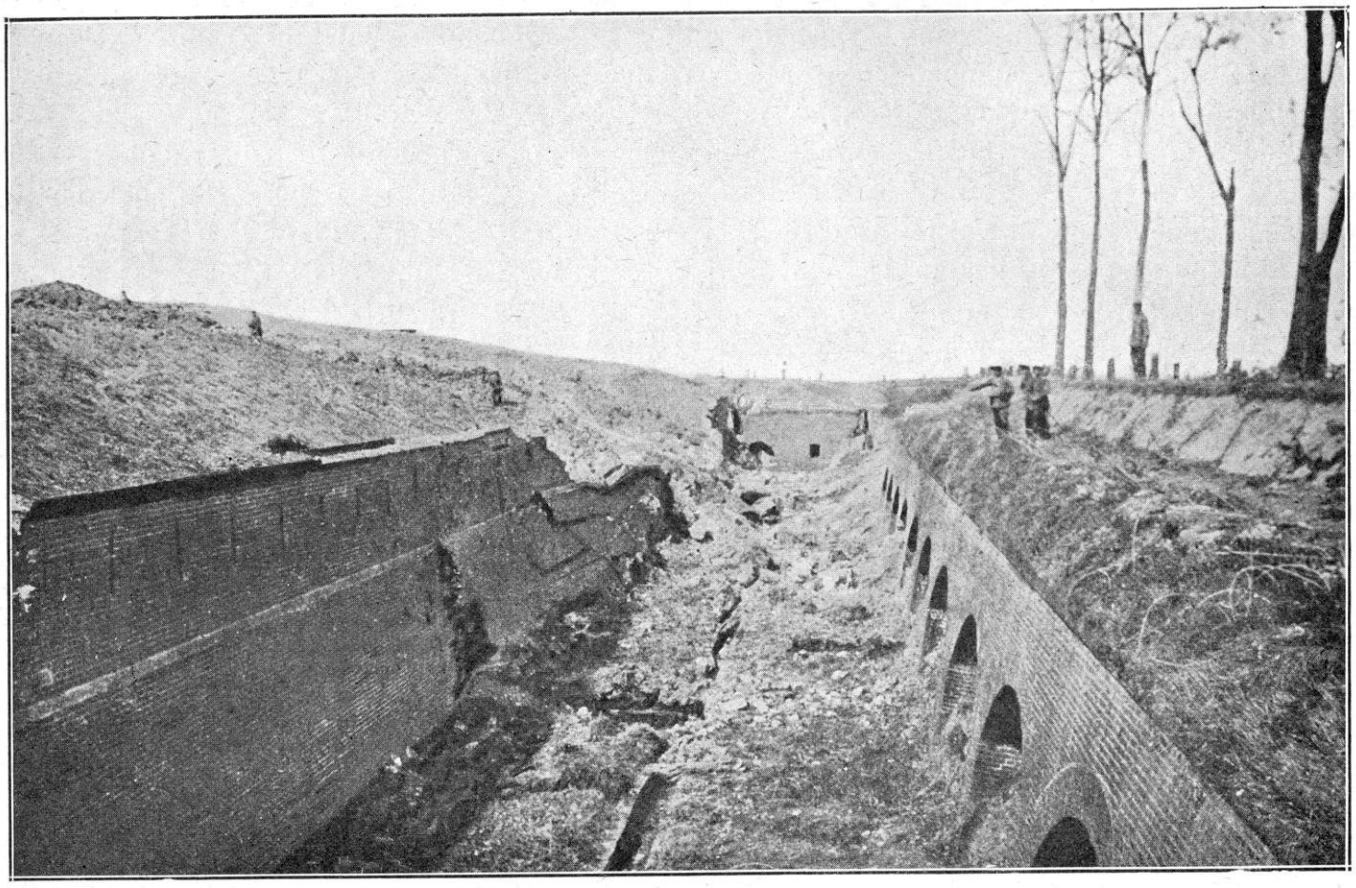
1^er *corps.* — Le 1^er corps britannique opérait à droite, dans des conditions assez difficiles. Longeant la forêt de Mormal à l'est, et remontant la Sambre, il marchait dans la direction de Landrecies. Dès le 25 août, au matin, le général Douglas Haig a son quartier général dans cette ville qu'il fait organiser aussitôt pour la défense. Bien lui en prit, comme nous allons voir. Le général Kerr a le commandement sur ce point ; le général Landon a son quartier général au Grand Fayt, le général Lomax est à droite, et le général Munro est gardé en réserve.

Le corps a défilé pendant toute la journée par les routes de la vallée de la Sambre ; enfin, il arrive à Landrecies à la nuit tombante et, se croyant abrité par la forêt, il prend ses dispositions pour le bivouac, après une longue journée de marche ; mais, comme le dit tristement French dans son rapport, « l'ennemi ne voulut pas leur accorder ce repos ». A peine la nuit commencée, vers 9 h. 30, on fut prévenu que la 4^e brigade des gardes était violemment attaquée par des troupes du IX^e corps allemand, qui débouchaient de la forêt de Mormal sur le nord de la ville. En même temps, sir Douglas Haig informait le maréchal French que sa 1^re division, cantonnée sur la rive droite de la Sambre, était sérieusement engagée au sud et à l'est de Maroilles ; une brigade de cavalerie anglaise était également au contact avec la division de la Garde prussienne.

French envoie un message pressant au commandant des deux divisions de réserve françaises à sa droite pour qu'elles prêtent appui au 1^er corps, qui a l'intention de déboucher dans le flanc des colonnes allemandes marchant sur Le Cateau. A cet appel, le général Valabrègue (quartier général à Prisches) répond aussitôt et pèse sur l'offensive allemande en portant quelques éléments (un régiment de la 69^e division et un groupe d'artillerie) au sud de Marbaix sur la route d'Avesnes-Landrecies.

D'ailleurs, le 1^er corps anglais tient tête vaillamment. La 4^e brigade des gardes lutte dans Landrecies. Les corps à corps se produisent d'abord en avant de la ville, et peu à peu derrière les barricades qui se couvrent de morts et de blessés. Une brigade d'infanterie allemande s'avance en rangs serrés dans une rue étroite. Les mitrailleuses anglaises déchaînent la mort sur les lignes allemandes qui culbutent et se brisent. La poursuite est plus meurtrière encore. Près de 1.000 Allemands restent couchés dans les avancées de la petite ville devenue un véritable charnier. La nuit, tout se confond ; le commandant allemand lance à plusieurs reprises des troupes fraîches, au fur et à mesure qu'elles arrivent sur le terrain. A droite, c'est-à-dire vers Maroilles, l'apparition des régiments de réserve française donne à réfléchir à l'ennemi. L'offensive faiblit.

Sir Douglas Haig, avec une parfaite intelligence d'une situation critique, ne perd pas une minute. Il rompt le combat, ressaisit ses troupes malgré les ténèbres, donne à tous les ordres les plus précis et, à l'aube, le 1^er corps reprend sa marche dans la direction du sud, vers Wassigny, Etreux et Guise.



MAUBEUGE. — LES RUINES DES REMPARTS EXTÉRIEURS

MAUBEUGE ASSIÉGÉ De même que Namur avait été englobée, en quelque sorte, dans la bataille de la Sambre, la défense de Maubeuge faisait partie du combat de Mons et, surtout, la place appuyait la retraite de l'armée anglaise.

On s'est demandé pourquoi le maréchal French, en se repliant, avait soigneusement évité Maubeuge : il explique dans son rapport que ce qu'il craignait par-dessus tout, c'était de se voir entouré dans la place et que son armée s'y trouvât, en quelque sorte, prise au piège. La fascination exercée par les places fortes sur les armées en campagne effrayait le soldat de 1870 et le soldat du Transvaal.

Maubeuge n'en était pas moins une préoccupation pour l'ennemi, non tant pour sa force propre que pour sa situation dans la vallée de la Sambre, à l'intersection des voies ferrées qui, de Bruxelles ou de Liége, convergent vers Paris. Maubeuge, par Bavai, tend la main à Valenciennes, c'est-à-dire à la vallée de l'Escaut. Si les forteresses répondaient à l'intention des constructeurs, le barrage contre les invasions par le nord se fût trouvé là. Mais la guerre avait une forme nouvelle. Les Allemands ne tinrent aucun compte de l'obstacle. Ils le masquèrent et le tournèrent.

L'ensemble de la défense de Maubeuge était, d'ailleurs, de qualité assez médiocre. Un certain nombre de forts et de batteries, de construction assez ancienne, étaient disposés autour de la ville, de manière à barrer le cours en amont et en aval de la Sambre, ou encore les routes venant de Mons, de Charleroi, de Valenciennes, de Cambrai, la principale défense étant surtout dirigée vers l'est. Au nord, la Sambre était gardée, sur la rive gauche, par le fort de Bersillies, plus au sud par la batterie d'Elesmes et, plus au sud encore, par le fort de Boussois, la seule fortification vraiment puissante de ce côté et munie de tourelles, quoique déjà ancienne. Au sud, le fort de Cerfontaine faisait pendant, en quelque sorte ; sa construction

plus récente présente un système de défense tout à fait moderne; il commande la route du Luxembourg, tandis, qu'en arrière, les forts du Bourdiau et d'Hautmont surveillent la route de Paris (1).

L'ensemble ne pouvait résister à un siège en règle, du moment où les Allemands employaient leur artillerie lourde et notamment les batteries autrichiennes, si la défense de la place n'avait pas été complétée, de l'aveu des Allemands eux-mêmes, par une organisation mobile excellente. « Tandis qu'à Liége et à Namur, dit le rapport officiel allemand, les Belges n'avaient, pour ainsi dire, rien fait, ou que leurs travaux se trouvaient, la plupart du temps, dans des positions peu défendables, l'adversaire, devant Maubeuge, avait développé ses travaux de défense avec un soin minutieux et un art consommé. Là se dévoila ce talent merveilleux qu'ont les Français de savoir profiter du moindre avantage du terrain et de créer, avec toutes les ressources dont ils disposent, ces précieux points d'appui de campagne. Des positions simulées, disposées d'une façon particulièrement habile, furent, bien des fois, bombardées par nos 420 et les batteries autrichiennes à moteur, et ce gaspillage de munitions ne fut évité que lorsque nos inlassables aviateurs eurent réussi à repérer les buts réels. »

Malheureusement, l'artillerie de la place était trop inégale pour engager victorieusement la lutte contre la puissante artillerie de siège allemande, amenée rapidement de Liège et de Namur : elle ne comptait que 20 batteries de canons de 75 et de 120, ceux-ci sous coupole, et 20 pièces de 90 sans recul.

Les troupes du camp retranché s'élevaient en tout à 35.000 hommes, soit 1 régiment actif, le 145e; 1 régiment de réserve, le 345e; 6 régiments de l'armée territoriale; 1 régiment colonial territorial; 2 régiments du génie; 1 escadron du 6e chasseurs à cheval; 20 aéroplanes et 2 dirigeables.

(1) Pour l'ensemble de la défense, voir notamment le récit de M. Charles Bronne, « L'Héroïsme de Maubeuge », dans *Belgique nouvelle* du 25 juillet 1915.

Le commandement du camp retranché avait été confié au général Fournier; celui de la réserve au général Winckel-Mayer, d'origine alsacienne; les généraux Peyrecasse et De Ville étaient à la tête des secteurs. Le chef d'état-major était le commandant Lefèvre.

La place avait vu passer sous ses murs ou à portée de ses forts, le groupe des divisions de réserve de la 5e armée et le 1er corps de l'armée britannique se portant en avant; le déploiement de ces forces considérables avait entretenu Maubeuge, jusqu'au 22, dans un sentiment de sécurité!

Cependant, aussitôt que les Allemands eurent franchi la Sambre, les dispositions se modifièrent. Sur les instructions de l'autorité militaire, le maire, Dr Walrand, prit les mesures nécessaires pour l'évacuation de la population civile. Le 22 août, déjà, 10.000 personnes quittèrent le camp retranché, et bientôt la population fut réduite de 20.000 à 4.000; 2.000 prisonniers allemands furent évacués sur Laon, le même jour.

Le 23, la garnison reçut l'ordre d'aider, dans la mesure du possible, à la bataille engagée par les forces alliées. Deux régiments, le 145e et le 345e, furent envoyés pour garder la Sambre et faire sauter le pont du chemin de fer entre Jeumont et Erquelinnes. Mais l'ennemi avait déjà franchi la rivière et les troupes furent accueillies par une canonnade qui leur fit subir des pertes sensibles.

Un autre détachement, envoyé, le même jour, à Aulnois (frontière belge), pour couper la voie dans la direction de Mons, remplit sa mission, mais fut fait prisonnier. « Le 24 à 6 heures du matin, la forteresse était investie, mais les forts n'étaient pas encore attaqués. »

Les Allemands n'avaient nullement l'intention de s'attarder au siège de Maubeuge; cependant, l'importance de la garnison les obligeait à entourer la place de forces considérables. Quarante mille hommes au moins appartenant au VIIe corps de réserve (général von Zwehl) qui venait d'assiéger Namur, et recrutés dans les provinces rhénanes et en Westphalie,

MAUBEUGE. — UNE COUPOLE BLINDÉE DÉTRUITE

s'amassèrent rapidement autour de la ceinture des forts. Le général allemand établit son quartier général à Binche, et le prince Frédéric-Léopold, agent de liaison pour renseigner l'empereur, à Mons.

La place fut entourée dès que l'armée anglaise eut disparu. La foule des fugitifs traversa encore la ville ce jour-là, entraînant avec elle une partie de la population ; les derniers furent arrêtés dans les intervalles des forts et de la ville.

Le bombardement commença le 25 ; les forts de Boussois et de Rocq reçurent les premiers obus. Ce même jour, la garnison mobile tenta plusieurs sorties en avant des ouvrages de Hautmont et du Bourdiau, prêtant ainsi main-forte à la retraite des troupes britanniques, tant qu'elles étaient à proximité ; le canon des forts tonnait sur les troupes allemandes défilant au loin. La ville elle-même fut bombardée dans la nuit du 25 au 26 août, de 1 heure à 6 heures du matin. Les dernières troupes britanniques quittèrent les approches des forts, et la place fut complètement cernée... un rideau de fer qui se baisse : elle était, désormais, isolée de la défense nationale.

L'ARMÉE D'AMADE Nous avons dit, ci-dessus, l'importance de l'armée placée sous le commandement du général d'Amade et destinée à protéger la région du Nord ainsi que les approches du Pas-de-Calais contre les incursions allemandes. Cette armée s'appuyait sur Valenciennes, Lille et Dunkerque. Rassemblée depuis le 16 août, elle recevait, chaque jour, des armes et des renforts ; elle était appelée à rendre de grands services en pesant sur le flanc de l'armée allemande.

Sa seule présence paraît avoir suffi pour contenir la marche en avant des troupes de couverture allemandes se dirigeant sur Lille pour gagner, selon leurs ordres, Calais, Dunkerque et comptant, à ce qu'il semble, atteindre la vallée de la Seine, vers Mantes.

Les chefs de cette armée avaient conçu le plan, approuvé par le haut commandement, de tendre immédiatement les inondations de la Scarpe, de l'Escaut, et de la Rhonelle, ce qui était facile au moyen des canaux disposés à cet effet, d'occuper les forts de Maulde, Flines, Curgies et de défendre Condé et Le Quesnoy qui commandaient les écluses, en un mot, tenir les points importants de la ligne Tournai-Valenciennes-Le Quesnoy ; Maubeuge tenant sous son canon tout le terrain jusqu'à la forêt de Mormal, l'armée du général d'Amade pouvait, ainsi disposée, troubler gravement le défilé de l'armée allemande.

Les circonstances ne permirent pas de réaliser l'ensemble du projet ; mais il en subsista le principe, à savoir le dessein d'exercer une pression constante sur le flanc de l'armée von Kluck et, à la première occasion, de la coincer contre les forces alliées la combattant de front. Tous les écrivains militaires allemands reconnaissent que cette conception militaire a pesé sur la suite des événements.

Nous avons indiqué, ci-dessus, les combats d'avant-postes qui se sont produits, dans la journée du 22 et du 23, entre Tournai et Lille. Au 23 soir, rien ne s'était passé entre la Lys et la mer, front occupé par la 81e division territoriale (général Marcot) ; la ligne avancée de la 82e division (général Vigy) a fait prisonniers des cavaliers allemands, mais elle a replié ses avant-postes sur Cysoing-Mouchin ; la 84e division (général de Ferron) n'a rien signalé sur le front Condé-Valenciennes ; la 88e division est en cours de débarquement à Templeuve et Seclin.

Le 24 août, on annonce officiellement le renforcement de l'armée d'Amade par deux divisions de réserve, la 61e et la 62e, qui débarqueront le 25 à Arras. C'est l'idée de manœuvre par le flanc qui prend corps.

A la suite des incidents que nous avons racontés, Tournai avait été abandonné, la veille, sous la pression de l'ennemi. On décide de réoccuper la ville : deux bataillons de la 88e division territoriale ont l'ordre de s'y porter, ce qu'ils font sans difficulté. Le gros de la division se rassemble au nord de Cysoing sur le plateau de la Bleue-Vache ; mais, vers

MAUBEUGE. — LES RUINES DE LA PARTIE SUPÉRIEURE DES CASEMATES

9 heures, ces troupes sont prises à partie par un feu d'artillerie à longue distance ; démunies elles-mêmes d'artillerie, elles se replient en désordre vers Templeuve-en-Pévelle, Pont-à-Marcq et Seclin. Les deux bataillons laissés dans Tournai y sont surpris à leur tour et quittent la ville en laissant à l'ennemi de nombreux prisonniers (1).

Celui-ci entend exploiter son succès : des forces importantes sont en marche vers Condé. Le 24 août, le corps de cavalerie von der Marwitz (2e, 4e et 9e divisions du nord-ouest au sud-est) atteint la ligne Pitthem, près de Thielt-Tourcoing-Lannoy ; il fait alors une brusque conversion face au sud et s'engage rapidement en force vers le sud de Lille et la région de Douai.

(1) Voici quelques extraits des souvenirs d'un témoin sincère qui se rapportent au combat de Tournai et à la marche en avant du IIe corps (Stettin), placé à l'extrême droite du grand mouvement tournant et ayant à remplir la tâche la plus difficile :

« Le 24 août 1914, le soleil était radieux, la ville était fébrile ; depuis deux jours les patrouilles françaises et allemandes entraient et sortaient tour à tour... Maintenant, ce ne sont plus des patrouilles. Deux mille fantassins français viennent d'arriver en ville, avec quelques chasseurs à cheval et un peloton de cuirassiers. Ce sont des territoriaux vendéens...

« 8 *heures*. — Ils ont franchi le chemin de fer de Bruxelles. Devant le grand couvent des sœurs grises, les premiers arrivés attendent. Au petit jour, plusieurs compagnies allemandes ont campé là, avec des mitrailleuses ; un peu plus loin, dans la campagne, c'est toute une armée... Un taube... Et alors, à travers toutes les fenêtres, des milliers de coups de fusil éclatent. Sur la grande pelouse, des soldats prussiens ont surgi, serrés comme des tiges de blé, encadrant quelques mitrailleuses qui tirent sans interruption. Les champs d'asperges qui s'étendent au delà du parc semblent subitement devenus « des champs de soldats... » C'est par le faubourg maintenant qu'ils arrivent, toujours avec des mitrailleuses et poussant devant eux les habitants des maisons extrêmes arrachés de leur logis... Autour du couvent, on se bat toujours... Inférieurs en préparation, inférieurs en nombre, nos territoriaux ont résisté quand même. Le commandant s'est fait tuer sur place...

« 10 *heures*. — Le faubourg n'a plus de Français, ou plutôt il n'y a plus que les morts et les blessés qui gisent sur la chaussée ou sur les trottoirs ; les mitrailleuses allemandes ont tout balayé. Deux ou trois canons ont tiré quelques obus, mais la ville a peu souffert. Le feu des incendiaires a fait plus de ravages...

« Il était midi et demi quand le défilé des troupes allemandes commença. Les réquisitions de détail se multiplièrent. L'une après l'autre, les voitures ou charrettes partaient avec ce

Moment critique! C'est le sort de la vallée de l'Escaut, peut-être de la Somme, et de toute la région du Nord, qui se joue. L'ennemi n'a pu accomplir son projet de mettre la main sur Dunkerque et peut-être Calais. Il se prépare à s'emparer, du moins, de toute la ligne de l'Escaut. Condé est évacué à 2 heures par les éléments de la 84e division ; Valenciennes est menacé à l'est et au nord.

Laissera-t-on accomplir le projet d'enveloppement ? Abandonnera-t-on toute la région du nord, la plus riche de la France ? Double problème, et d'autant plus angoissant que l'armée anglaise défile, en ce moment, par Valenciennes vers Cambrai, et que, si on laisse la manœuvre de l'ennemi s'accomplir, c'est le sort même de cette armée qui est en jeu dès les premiers jours de guerre. N'a-t-on pas des forces suffisantes dans la région pour garder les liaisons avec l'armée anglaise et sauver tout le système défensif du Nord en s'appuyant sur Lille et Maubeuge ?

Le haut commandement compte sur les chefs énergiques dont nous avons indiqué le programme.

Ce ne sont plus seulement les divisions territoriales, voici, maintenant, deux divisions de réserve, la 61e et la 62e, qui entrent en ligne venant d'Arras, le 25 au matin.

Lille devenait ainsi le point d'appui principal de la défense dans le Nord.

Que se passait-il à Lille ?

Dans les temps qui avaient précédé la guerre, le sort du camp retranché de Lille était resté incertain. Le désarmement partiel de la place avait fait penser qu'elle ne serait pas défendue (2).

Mais, à partir du 21 août, les préparatifs y sont sérieusement menés et poursuivis avec une très grande activité, conformément aux ordres du haut commandement, par le général d'Amade et ses subordonnés. Le dimanche 23, grâce à la prodigieuse activité du général Herment, nommé commandant de la défense de la place, on pouvait disposer de 12.000 hommes d'infanterie pour la défense des forts et intervalles et de 4.500 hommes pour la défense de l'enceinte ; environ 340 canons étaient mis en batterie et prêts à tirer. La garnison avait été chaque jour renforcée. Les approvisionnements et les munitions étaient accrus par des apports incessants, venant notamment de Douai. Lille et le camp retranché auraient pu, le 24 août, disposer en tout de 60.000 hommes, par le soutien qu'auraient pu donner la 81e division vers Armentières et la 88e division vers Templeuve. Le matin même, le ministre de la Guerre annonçait encore l'envoi de 3 millions de cartouches, de 300 coups de 75 demandés par le gouverneur ainsi que des mitrailleuses et des aéroplanes.

Tout paraissait prêt pour une sérieuse résistance, déjà le fort de Sainghin avait tiré quelques coups de 120 sur des troupes ennemies apparues sur le plateau de Bouvines, quand, le 24 dans l'après-midi, on reçut du ministère de la Guerre l'ordre de considérer Lille comme ville ouverte et de procéder, le plus rapidement possible, à l'évacuation, entre

cri triomphant des soldats qui escortaient le conducteur : *Nach Paris!* L'armée allemande défilait en trois colonnes : au milieu, sur le pavé, l'artillerie avec ses canons et ses caisons; à droite et à gauche, la cavalerie et l'infanterie (*il s'agit ici du IIe corps allemand*) ; les hommes étaient gris des pieds à la tête. Sur de lourds chariots automobiles, l'armée apportait avec elle de puissantes dynamos (pour éclairer la route et le défilé, la nuit) ; on voyait passer d'immenses tapissières automobiles, portant deux étages de banquettes superposées. L'abondance des véhicules était invraisemblable. Dans certains régiments d'infanterie, il n'y avait presque plus un soldat qui allât à pied, tant était grand le nombre des bicyclettes. La grande route était parfois insuffisante; on voyait des escadrons entiers de cavalerie se lancer parmi les betteraves, alignés comme à la manœuvre, maintenant leurs distances, s'avançant en lignes serrées, la lance droite, au grand trot de leurs chevaux, pour venir s'arrêter net et en bon ordre devant l'obstacle, rivière ou village, qui les forçait à se canaliser et à étirer leur masse le long d'un chemin. Jamais une erreur dans la marche; dès le début, des guides s'étaient portés aux principaux carrefours; ici, c'est un ouvrier du livre qui travailla en ville de longues années. Ce fut ensuite tout le train des équipages qui défila... Ni les trains de bateaux, ni les dortoirs ambulants, ni les wagons-poste, ni les fourgons sanitaires, rien n'excita l'admiration du peuple comme les cuisines roulantes. Il y avait aussi des chariots destinés à transporter les sacs; dans cette troupe de marche, qui se précipitait *vers Paris* en fournissant, au dire des hommes, une moyenne de 50 kilomètres par jour, il n'y avait pas un soldat qui portât son sac. Cette abondance de véhicules variés, surtout l'abondante récolte de bicyclettes déjà faite à travers la Belgique et qui allait toujours grossissant, permirent d'accélérer beaucoup la marche de l'infanterie.»

(Joseph Boubée, *Parmi les blessés allemands*, p. 3 à 54.)

(2) Nous avons cité déjà les avertissements prophétiques des écrivains militaires qui avaient examiné la défense de la frontière nord.

RÉGION DE LANDRECIES

Retraite du 1er corps britannique

(24-26 août 1914)

Carte au 80.000e

Communiquée par le *Service géographique de l'Armée*

La Bassée et Aire-sur-la-Lys, des troupes et dépôts du camp retranché mises sous les ordres du général Tournier (quartier général Lillers). C'était l'abandon, sans combat, de Lille et de toute la région. La 81e division avait, en outre, son secteur réduit de Aire à la mer, la 82e division de La Bassée à Corbehem. Il était prescrit de résister derrière la ligne principale de barrage.

Cette mesure décidée ainsi brusquement donna lieu à un immense travail d'évacuation et de transport qui s'accomplit par les soins de l'autorité militaire, tandis que quelques éclaireurs allemands pénétraient dans Seclin dans la journée du 25.

La question de la désaffectation de la place de Lille en pleine guerre a déjà soulevé dans la presse de nombreuses polémiques. Des officiers généraux, comme le général Percin, commandant la 1re région, ont été accusés violemment et injustement, ainsi qu'il résulte d'une lettre qui fut adressée à ce général par le ministre de la Guerre, M. Millerand. Sans entrer dans plus de détails, car l'histoire n'est ni un plaidoyer ni un acte d'accusation, il est conforme à l'intérêt public de dire, en termes mesurés, que, sur l'intervention des autorités civiles, on renonça à la défense du camp retranché de Lille pour ne pas exposer la ville et les grandes agglomérations qui forment, en quelque sorte, ses faubourgs, aux horreurs d'un siège ou d'une grande bataille.

Lille a payé lourdement, par la longue et cruelle occupation de l'ennemi, les conséquences de cette décision : tant il est vrai que les intérêts particuliers font corps avec l'intérêt national. Chaque fraction de la patrie se doit toute à la patrie tout entière.

Pendant que s'accomplit, dans la soirée du 24 et dans la nuit, dans des conditions particulièrement pénibles, « le déménagement » hâtif du camp retranché de Lille, des dépôts et du matériel de Douai, le général d'Amade n'a pas perdu de vue la nécessité de lier, autant que possible, son action avec celle de l'armée britannique. Par ses ordres, Douai, qu'un faux renseignement donnait comme occupé, est débarrassé de son matériel par le général Herment, et les premiers débarquements des 61e et 62e divisions de réserve, en se portant sur Izel-les-Equerchin et Vitry, vont peser sur le défilé des forces allemandes. Mais celles-ci arrivent en force ; c'est toute l'armée von Kluck qui, rappelée du nord, emboîte décidément le pas à l'armée britannique. Pour le moment, les Allemands laissent Lille de côté ; une patrouille y entre le 26 après-midi ; un détachement, le 28, n'y fait qu'un court séjour et la ville ne sera vraiment occupée que le 4 octobre.

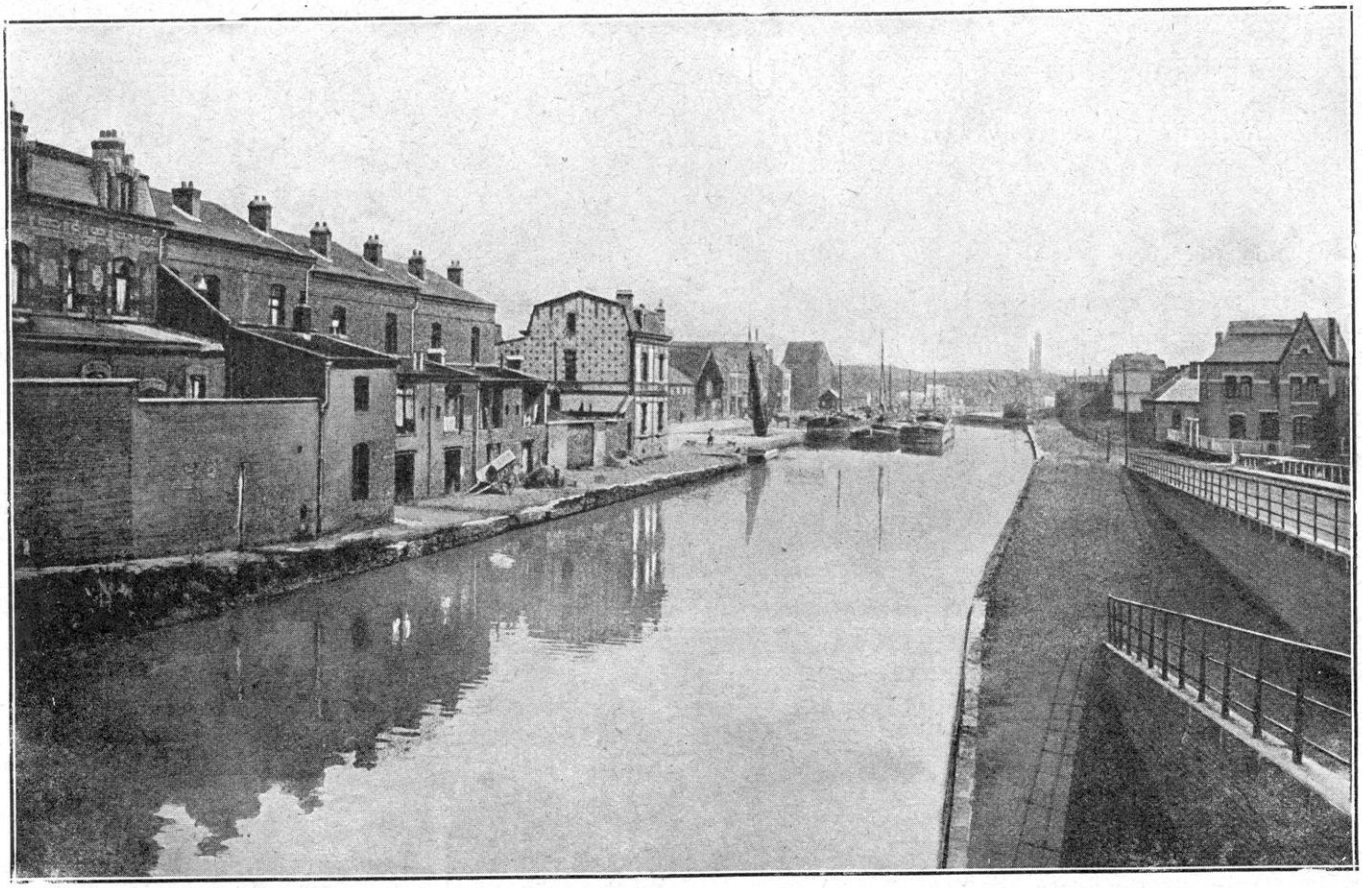
Voici donc que la retraite de l'armée britannique fait l'effet d'une pompe aspirante sur l'armée von Kluck : celle-ci s'engage dans le couloir de l'Escaut où l'armée anglaise se replie, accompagnée et soutenue, à droite, par le groupe des divisions de réserve du général Valabrègue, à gauche par le corps de cavalerie du général Sordet et par l'armée d'Amade renforcée elle-même, le 25, par deux divisions de réserve.

SITUATION AU 25 SOIR Ainsi se présente, marchant en retraite, mais face à l'armée von Kluck, une masse stratégique qui est encore à l'état un peu embryonnaire dans la journée du 24, mais qui, dans la journée du 25, s'est développée sur la ligne suivante de l'ouest à l'est :

1° *Armée d'Amade.* — Les débarquements, à Arras, des 61e et 62e divisions de réserve s'achèvent régulièrement : l'armée s'attache, d'abord, à protéger Douai pour assurer dans les meilleures conditions possibles l'évacuation du camp retranché de Lille ; en même temps, elle s'organise sur la ligne de barrage de La Bassée-Aire-sur-Lys jusqu'à la mer, ligne qui ne sera pas inquiétée d'ailleurs par l'ennemi.

Le général d'Amade ne perd pas un instant de vue la mission qu'il a reçue d'agir sur le flanc de l'ennemi ; il compte employer à cette tâche principalement les deux divisions nouvelles qui viennent de lui arriver.

On a signalé le passage à Somain d'une colonne allemande de toutes armes dont le défilé aurait duré du 24 à 11 heures du soir au 25 à 9 heures du matin, venant d'Orchies et



VALENCIENNES — L'ESCAUT

marchant sur Bouchain. Ce renseignement confirme le général dans son idée de se porter sur ces forces ; mais il ne peut les rencontrer maintenant qu'un peu plus au sud, vers Cambrai, et il se décide à employer les voies ferrées pour faire passer les formations dont il dispose d'Arras et Douai sur Cambrai pour la journée du 26.

2° *Le corps de cavalerie du général Sordet*, ayant tourné au sud de l'armée anglaise, est précisément arrivé dans la région de Cambrai autour de Walincourt le 25 au soir ; il pourra prêter main-forte à la retraite de l'armée anglaise et aider, en même temps, les tentatives de l'armée d'Amade.

3° *L'armée britannique*, renforcée maintenant de la 4e division du 3e corps ; est à Cattenières-Landrecies, et se prépare à faire tête.

4° *Le groupe des deux divisions de réserve du général Valabrègue* est sur la ligne Marbaix-Avesnes.

En tout, c'est une force d'au moins 200.000 hommes prête à se mesurer de nouveau avec l'ennemi. On comprend que von Kluck, connaissant son existence, ait senti qu'il avait besoin de toutes ses ressources pour l'abattre. Cette force le pompe, en quelque sorte, et malgré l'élan que lui donne la victoire, il renonce à l'exécution complète du grand mouvement tournant et, ayant « raccourci » son champ d'action, il s'engage, sans plus d'examen, dans l'étroit et dangereux couloir où l'attirait et le contenait tout ensemble la manœuvre du général Joffre.

L'ARMÉE BELGE DANS ANVERS Au cours de l'exposé des combats de la Sambre, il a été plusieurs fois question de l'armée belge. Elle n'était pas absente, tant s'en faut, de l'effort des alliés. D'une part, la garnison de Namur, forte d'environ 25.000 hommes, prit, comme nous l'avons vu, une part directe aux événements : elle formait, en quelque sorte, l'extrême droite du front français. Nous avons vu aussi que la brigade Dufour fut en liaison, pendant

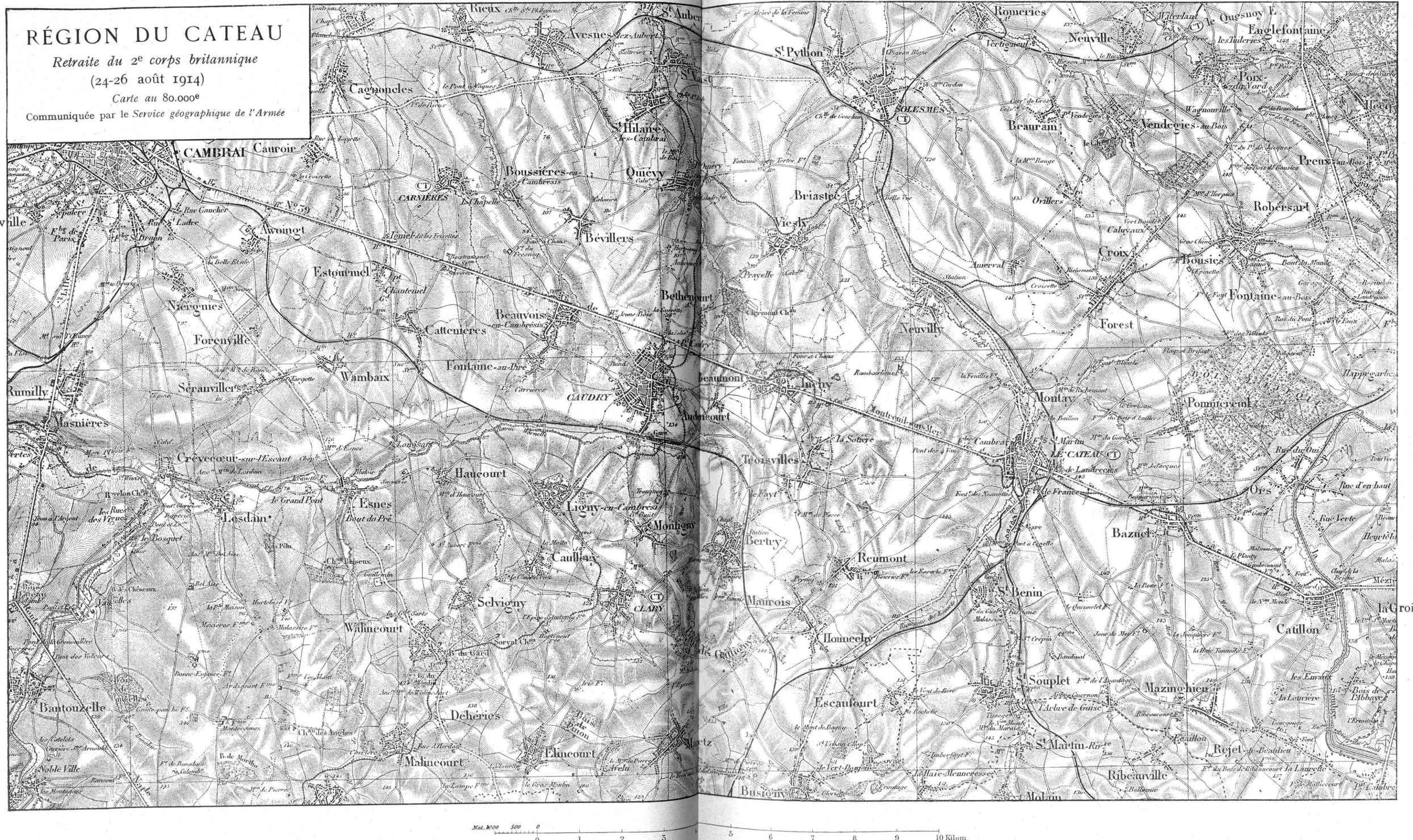
RÉGION DU CATEAU

Retraite du 2e corps britannique

(24-26 août 1914)

Carte au 80.000e

Communiquée par le *Service géographique de l'Armée*



Mot. 1000 500 0

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 Kilom.

quelque temps, avec le corps de cavalerie Sordet, dans la direction de Ramillies-Offus. Si la décision prise par le haut commandement de ramener les troupes belges dans le camp retranché d'Anvers eut pour effet de rendre l'action de cette armée indépendante, ce ne fut que pour la faire participer à la lutte dans des conditions nouvelles, mieux adaptées aux sentiments du peuple belge et à la sauvegarde des intérêts nationaux.

Cette conception du rôle de l'armée belge est très clairement expliquée dans deux communiqués du gouvernement royal, datés du 19 et du 20 août :

« 19 *août.* — Comme le *Journal officiel* belge l'a annoncé, le gouvernement belge a transporté la plupart de ses services de Bruxelles à Anvers. La famille royale — à l'exception du roi qui commande l'armée — et le corps diplomatique ont également quitté la capitale. Cette décision n'est que la mise en vigueur assez tardive, d'ailleurs, d'une loi qui remonte à 1859 et qui prévoit le transfert des pouvoirs publics à Anvers lorsque le territoire de la Belgique est envahi...

« *D'après le plan concerté entre les alliés*, le développement normal des opérations peut amener l'une ou l'autre armée à manœuvrer, c'est-à-dire à changer de position afin d'amener les conditions d'ensemble. *Nous sommes à l'aile extérieure...* Maintenant, il n'y a pas lieu de se laisser « accrocher », en faisant le jeu des Allemands ; voilà la raison des mouvements qui s'exécutent. Nous ne sommes pas battus, il s'en faut. Nous prenons des dispo- sitions pour battre l'ennemi dans les meilleures conditions possibles.

« 20 *août.* — L'armée belge prend aujourd'hui, par rapport à l'armée allemande, qui vient de la déborder par son nombre, une position de flanc redoutable pour ses adversaires, en raison de la forme du camp retranché d'Anvers et, d'autre part, de la mobilité des troupes belges appuyées sur cette position. Le rôle d'Anvers dans la défense de la Belgique est double : c'est un formidable camp retranché, organisé d'après les règles les plus modernes et apte à une défense indéfinie ; c'est aussi, et surtout dans les circonstances actuelles, une base d'opérations. De la base d'Anvers, l'armée belge peut, en effet, menacer le flanc d'une armée allemande pénétrant en Belgique, et concourir officiellement aux opérations des armées alliées ; c'est précisément le cas actuel... Pour faire le siège du camp retranché d'Anvers, il faudrait immobiliser des forces importantes pendant des mois et amener un matériel de siège considérable. Tout permet de croire que les Allemands n'aborderont pas cette entreprise qui affaiblirait sensiblement leurs armées de campagne. S'ils n'entreprennent pas le siège, *les Allemands seront obligés de se couvrir contre les opérations de l'armée belge qui, intacte, grâce à son repliement et grossie de la garnison d'Anvers, a toute liberté d'opérer contre les flancs de l'armée allemande.* »

L'ensemble de ces communiqués était peut-être un peu plus développé que de raison : ils révélaient au public, — mais aussi à l'état-major allemand, — les projets de l'armée belge : mais ils étaient certainement « concertés avec les gouvernements alliés ». Il s'agissait, au fond, de faire rendre à la position prise par l'armée belge son maximum d'effet en retenant le plus de forces allemandes possibles en face du camp retranché.

Et cet effet fut obtenu : dès le 21 août, tandis que la masse des armées allemandes se portait vers le sud, deux corps, le III^e^ corps de réserve et le IX^e^ corps de réserve, furent établis aux approches de la place. En effet, si l'armée belge pouvait sortir du camp retranché et se porter sur les lignes de communication allemandes, celles-ci se fussent trouvées en grand péril.

Tel fut le projet concerté entre les états-majors alliés au moment où s'engageaient les combats de la Sambre.

Il convient d'abord, pour déterminer ce rôle particulier de l'armée belge, de donner quelques brèves indications sur la position d'Anvers en fonction de la défense du terri- toire belge.

D'après les documents officiels, la défense d'Anvers se compose de trois ceintures, à l'efficacité desquelles s'ajoute la possibilité d'inondations importantes. L'enceinte fortifiée de 1859, abattue sur certains points, peut encore rendre quelques services. La ceinture extérieure nouvelle est l'ancienne ceinture extérieure ; elle se divise en deux grands secteurs, l'un sur la rive droite de l'Escaut, l'autre sur la rive gauche. Sur la rive droite, la ceinture comprend des forts très puissamment outillés, complétés par des redoutes et réunis, en 1907-1908, de façon à former un chapelet de défenses ininterrompues. Sur la rive gauche, plusieurs forts construits de 1865 à 1880 et rajeunis depuis lors, à écartement restreint, avec des communications bien assurées. Cette enceinte, appuyée sur le fleuve, sur le canal de la Campine, sur des terrains inondables pouvait passer, à elle seule, comme extrêmement puissante.

UN TRAIN D'AMBULANCES BELGES SUR LA ROUTE DE BRUXELLES

Mais, elle est couverte encore, et cela depuis des temps très récents et en exécution de la loi de 1906, par une troisième ceinture dont les éléments sont situés à une distance de la ville variant de 10 à 20 kilomètres. Sur la rive gauche comme sur la rive droite de l'Escaut, une trentaine de gros ouvrages forment cette ceinture que complète une zone d'inondation de plusieurs milliers d'hectares et qui s'appuie sur de fortes lignes d'eau : Escaut, Rippel, Nèthe; coupoles, artillerie, force motrice, projecteurs, « tout l'armement de ces ouvrages, disait fièrement le communiqué officiel belge, est exclusivement moderne ».

En vérité, le corps et l'âme de la Belgique, ainsi protégés, semblaient revêtus d'une intangible cuirasse.

Au point de vue des opérations tactiques, trois des secteurs du camp retranché fournissaient, à l'armée établie dans le camp, des issues et, en quelque sorte, des portes de sorties qui pouvaient être utilisées selon l'objectif que l'on se proposait.

Le troisième secteur s'étendait entre la Dyle et la petite Nèthe. De ce côté, c'est-à-dire dans la direction de Louvain-Bruxelles, la ceinture extérieure commandait de son feu la campagne jusqu'à Malines. Par conséquent, ce secteur était le plus menaçant pour les communications allemandes qui passaient précisément par Louvain et Bruxelles.

Malheureusement, la configuration du terrain n'était pas très favorable pour une sortie. Dès que l'on avait franchi la zone de tir, le pays était très couvert. En plus, l'ennemi avait, pour point d'appui, deux obstacles qui faisaient une sorte de contrevallation opposée à Anvers : la Dyle prolongée par la Demer et le canal de Malines à Louvain.

Le quatrième secteur, compris entre la Dendre et la Dyle, offrait des conditions topographiques plus favorables ; mais il n'abordait les lignes allemandes qu'obliquement. Cependant une sortie par le quatrième secteur avec marche sur Alost, prenant pour objectif l'armée allemande qui présentait le flanc dans sa marche vers l'Escaut, eût pu avoir d'heureux résultats.

Enfin, le cinquième secteur, sur la rive gauche de l'Escaut, était particulièrement précieux pour l'armée belge ; il assurait les relations avec la mer et avec les alliés ; il réservait, en outre, à tout événement, la faculté de sortir d'Anvers. Ce secteur était protégé par la ligne puissante de l'Escaut, par des terrains inondables entre Malines et Termonde. Termonde était une place forte de vieux système; mais, telle quelle, elle formait une robuste tête de pont sur le fleuve; enfin, en arrière de l'Escaut, la Durme offrait une seconde ligne de défense, protégeant le couloir qui longe la mer.

SORTIE SUR MALINES 25-26 AOUT Dès que le commandement belge eut l'avis que les gros des armées allemandes avaient pris la direction du sud, il se mit en mesure de tenter une sortie pour venir en aide aux armées alliées. Cette sortie fut décidée le 24 pour le 25 et le 26; le rapprochement des dates suffit pour indiquer que c'était déjà bien tard.

On choisit le troisième secteur comme devant être celui qui menaçait le plus directement les communications de l'ennemi ; mais, ici, on devait rencontrer le gros des forces allemandes protégeant Bruxelles. Outre l'armée d'observation composée du III^{e} et du IX^{e} corps, les Allemands disposaient de la 13^{e} division de réserve et de deux divisions de landwehr établies dans la région de Liége.

Le combat s'esquissa à partir du 24 août après-midi. Une avant-garde composée du 3^{e} chasseurs à pied et de l'artillerie de la 17^{e} brigade rencontra les avant-postes ennemis à Impde et les repoussa. Mais le terrain était peu propice à ces offensives que l'artillerie n'avait pas préparées. La région est en tous sens sillonnée par un réseau de rivières, de ruisseaux, de canaux et de fossés; les grandes routes et les voies ferrées qu'on a dû surélever pour les soustraire aux effets des inondations périodiques, sont dissimulées

HALTE DE TROUPES ANGLAISES ET BELGES

par des rideaux d'arbres ; les villages sont nombreux, les maisons pressées, les jardins se touchent ; des bosquets et des futaies en remplissent les intervalles. Toute manœuvre est difficile. Les observatoires manquent, et si les guetteurs s'élèvent sur les clochers des églises, ceux-ci sont pris à partie par l'artillerie ennemie et quelques coups de canons les démolissent. Cependant, les dispositions sont prises pour engager la bataille, le 25 au matin. Rappelons que l'armée Lanrezac était déjà sur la frontière française tandis que l'armée britannique, également en retraite, atteignait la ligne Le Cateau-Landrecies.

Donc, la 6e division attaquera Hofstade et Elewyt. A sa droite, les 1re et 5e divisions se porteront en avant entre la Senne et le canal de Willebrœk. A l'aile gauche, la 2e division devait s'engager vers Boortmeerbeek. La 3e division et la division de cavalerie étaient en réserve vers Putte.

L'armée belge pouvait disposer d'environ 60.000 hommes. Le spectacle qu'elle présentait avec la variété de ses uniformes ne se retrouvera plus : l'œil exercé de M. Powell, qui assistait à l'engagement, l'a contemplé et sa main l'a décrit, à cette heure suprême : « Nombre de fusils étaient d'un type désuet, le stock des munitions était insuffisant, et, bien que l'artillerie fût d'excellente qualité, elle se trouvait dans un état d'infériorité par rapport au calibre et à la portée des pièces de campagne allemandes. La troupe n'avait même pas la sauvegarde qu'assurent les uni-

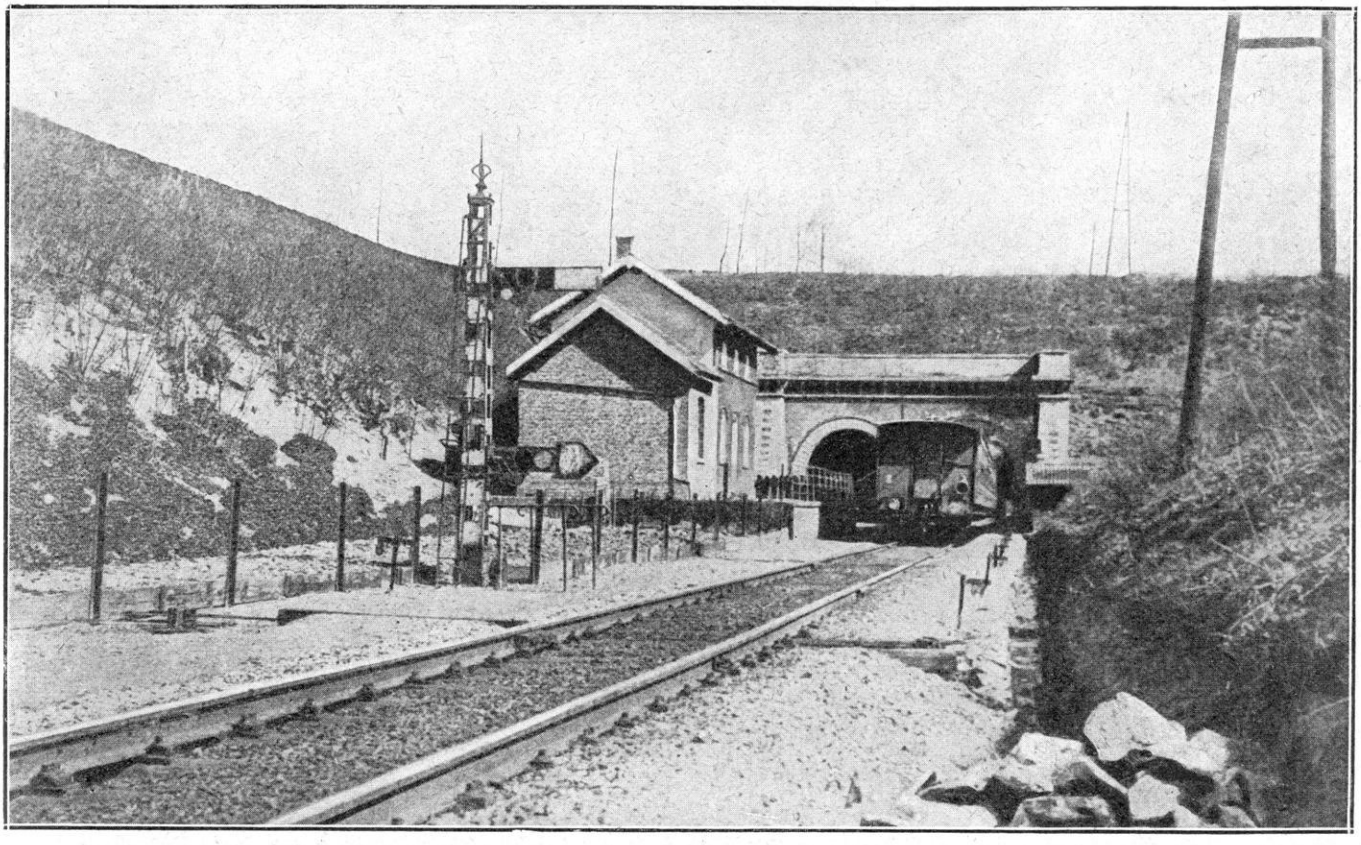
formes de teinte neutre ; elle combattit jusqu'au bout dans ces tenues bleues, vertes, rouges, flamboyantes, qui dénoncent ceux qui les portent aux projectiles ennemis. Me tenant, un jour, à Anvers, sur la place de Meir, pendant que défilait, dans un cliquetis de sabres, un régiment de guides maculés de boue, il me fut difficile de concevoir que je vivais au XX^e siècle et non au début du XIX^e ; car, au lieu des pratiques et presque invisibles uniformes gris ou « khaki », ces braves portaient les tuniques vertes, les culottes cerise, et les vastes bonnets à poil des grenadiers de Napoléon I^er. On connaît la tenue vert bouteille et les curieuses coiffes de cuir verni des carabiniers, évoquant les modes du Directoire. Les grenadiers, la ligne marchaient, combattaient, dormaient dans les vêtements gros bleu à parements rouges et sous le bonnet de police sans visière qui ne préserve ni de la pluie ni du soleil. Certains troupiers y remédiaient en ornant leurs bonnets d'abat-jour verts : on eût dit des régiments de jockeys. Les gendarmes — qu'on rencontrait, soit dit en passant, partout où le combat était le plus chaud, — portaient les uniformes les plus mal compris de tous : car leurs tuniques bleues, leurs aiguillettes d'argent et leurs monumentaux bonnets à poil, qui en imposent aux paysans, faisaient d'eux d'incomparables cibles pour les tireurs ennemis. Ce pêle-mêle d'accoutrements brillants et pittoresques formait, d'ailleurs, des tableaux infiniment séduisants, et il ne m'arrivait jamais de rencontrer un groupe de lanciers bleu ciel et jaune au seuil d'une auberge de campagne, ou une patrouille de guides polychromes trottant par un sentier, sans m'imaginer que j'avais sous les yeux une peinture de Meissonier ou de Detaille (1). »

LA RETRAITE DES TROUPES BELGES

Cette admirable troupe se fit décimer héroïquement selon les règles d'un art militaire un peu vieilli. L'armée d'Anvers, se portant sur Louvain-Bruxelles, chassa de Malines les avant-gardes ennemies et se mit en demeure d'attaquer les diverses organisations défensives des lignes allemandes sur un espace extrêmement vaste formant une ligne Wolwerthem-Grimberghem-Pont-Brûlé-Eppeghem - Sempst - Hofstade - Boortmeerbeck - Haecht et la Demer. La manœuvre extrêmement simplifiée consistait à déployer les divisions disponibles en avant de Malines et à les lancer en ordre convergent, en prenant pour centre de l'opération Elewyt. Il semble cependant qu'il y eut une certaine tendance à l'enveloppement des forces allemandes à leur gauche par une menace de La Capelle-au-Bois sur Wolverthem.

La 6^e division, qui menait le combat au centre, s'empara de Hofstade et des bois de Schiplœken ; les 1^re et 5^e divisions prirent Sempst, Weerde et Eppeghem. Mais, à l'aile gauche, la 2^e division ne put déboucher sur la rive ouest du canal de Louvain ; à l'aile droite, l'offensive était arrêtée sur Pont-Brûlé et Grimbergen, tandis qu'au centre la 6^e division, se portant en avant d'Hofstade, ne pouvait progresser sur Elewyt : elle se

(1) A Powell, *La Guerre en Flandre*, traduit de l'anglais par Gérard Harry, p. 124.



LE TUNNEL DE BRAINE-LE-COMTE SUR LA GRANDE LIGNE BRUXELLES-PARIS

heurtait en effet à des défenses solidement organisées et que seule une vigoureuse préparation d'artillerie eût pu détruire : or, l'armée était dépourvue d'artillerie lourde et par conséquent ne pouvait agir efficacement sur des obstacles matériels.

« A l'aube du second jour, un duel d'artillerie au cours duquel le tir allemand fut réglé par des ballons captifs, s'engagea. A midi, la canonnade allemande avait atteint une parfaite justesse et une averse de shrapnells s'abattit sur les batteries belges qui réattelèrent leurs chevaux et se retirèrent au petit trot, dans un ordre parfait ; les canons une fois hors de portée, je vis les masses bleu foncé de l'infanterie belge se replier lentement, calmes et froides comme un matin de gel hivernal. »

Le 26 à 4 heures, toutes les troupes belges s'étaient repliées, sauf un mince rideau chargé de couvrir la retraite.

Cette retraite, non seulement d'Hofstade, mais de Malines sur Anvers, fut une chose terrible. Cette riche et populeuse contrée se vida, en quelque sorte, d'un seul trait. « La population civile abandonna Malines et les villes ou villages environnants, pêle-mêle avec l'armée : les gendarmes, les carabiniers, les chasseurs, la troupe de ligne, les guides, les lanciers, les sapeurs-mineurs armés de piques et de pelles, le génie et son attelage de pontons, les mitrailleuses traînées par les chiens, les voitures d'ambulance cheminant sous les drapeaux de la Croix-Rouge, et des autos, encore des autos, toujours des autos, s'efforçant de se faire un chemin dans la foule, tout cela constituait un fleuve puissant s'écoulant sans cesse vers Anvers. »

Et cette foule était poursuivie par la terreur des abominations allemandes qui, après avoir ravagé le nord de la Belgique, se déchaînaient à cette heure même sur Louvain. La flamme du terrible incendie éclairait la fuite nocturne d'un peuple si paisible la veille. Il s'engloutissait à flots pressés dans Anvers, croyant y trouver le salut.

CHAPITRE XVI

LA BATAILLE DES FRONTIÈRES

IX. — CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LA PREMIÈRE PHASE DE LA BATAILLE DES FRONTIÈRES

La manœuvre de Belgique. — Les armées allemandes prennent l'initiative. Les combats de la Sambre dans leurs relations avec la première phase de la Bataille des Frontières. Situation générale sur tout le front occidental, le 25. — Le premier « rétablissement » de Joffre.

Voilà, enfin, éclaircie cette énigme de la « Bataille de Charleroi » qui a pesé, dès le début des événements, sur l'opinion française, déjouant les premiers espoirs et prolongeant, en quelque sorte, sur la guerre nouvelle l'ombre de cette guerre de 1870, qui nous avait fait une « âme de vaincus ».

Dans le silence universel, dans l'ignorance où l'on était de la réalité, un frisson d'attente et d'angoisse courut sur la France entière et les « communiqués » du gouvernement, en leur obscurité voulue, ne le dissipèrent pas.

EFFET PRODUIT SUR L'OPINION. EN FRANCE

Le 22 août, l'opinion était saisie de l'intention du gouvernement français de venir en aide militairement à la Belgique :

« La France est résolue à faire tout pour libérer le territoire de son alliée. Elle considère que son devoir n'aura été entièrement accompli que lorsqu'il ne restera plus un soldat allemand en Belgique. »

On entrevoit même, sous la rhétorique du texte officiel, une espèce de programme militaire !

« Il n'a pas été possible, en raison des nécessités stratégiques, de participer plus tôt avec l'armée belge à la défense du pays ; mais les engagements que nous avons pris n'en sont que plus solennels ; notre coopération n'en sera que plus étroite ; elle se poursuivra avec une extrême énergie. La situation en Belgique reste sensiblement la même ; le mouvement des forces allemandes continue vers l'ouest, précédé par des forces de cavalerie éclairant dans les directions de Gand d'une part, de la frontière française d'autre part L'armée belge est prête dans le camp retranché d'Anvers.

« La retraite de l'armée belge sous le canon d'Anvers est une opération prévue qui ne porte aucune atteinte à sa valeur ni à son incontestable puissance. Lorsque le moment en sera venu, l'armée belge se trouvera aux côtés de l'armée française, à laquelle les circonstances l'ont étroitement et fraternellement unie. »

Ces lignes répondent au mouvement de l'opinion qui ne pouvait se faire à l'idée que la Belgique ne serait pas défendue. L'occupation de Bruxelles par les Allemands (fait inévitable du moment où la neutralité belge était violée) avait été une surprise pour le public français qui en était resté à la belle résistance de Liége : l'arrivée des premières populations belges en fuite l'avait profondé-

L'EMPEREUR GUILLAUME AU MILIEU DES OFFICIERS DU 1er RÉGIMENT DE LA GARDE

ment touché ; il s'inquiéta quand il apprit que l'armée belge s'était repliée sous le canon d'Anvers.

On se demandait où étaient les armées alliées : le « communiqué » l'explique et en même temps il indique les faits nouveaux, bien différents de ce que le public attend : la Belgique est envahie ; la région de Gand et la frontière française sont insultées par la cavalerie ennemie.

Dès le 22, le bruit s'était répandu dans Paris — et *Paris-Midi* le confirmait — qu'une formidable bataille était engagée entre Mons et Charleroi. Bientôt la rumeur circule « que nos armées n'ont pu enrayer la marche des armées allemandes et que notre aile gauche, c'est-à-dire l'armée anglaise, était débordée et enveloppée (1) ».

Par de vagues rumeurs, on apprend à Paris, dès le 23, que les journées du 21 et du 22 n'ont pas été bonnes sur la Sambre.

(1) Ant. Délécraz, *Paris pendant la mobilisation*, p. 324.

Le communiqué du 23 août paraît et s'applique à préparer les esprits.

« *En Belgique.* — A Namur, les Allemands font un grand effort contre les forts qui résistent énergiquement. Les forts de Liége tiennent toujours. L'armée belge est tout entière concentrée dans le camp retranché d'Anvers. Mais *c'est sur la vaste ligne allant de Mons à la frontière luxembourgeoise que se joue la grosse partie.*

« Nos troupes ont pris partout l'offensive. Leur action se poursuit régulièrement en liaison avec l'armée anglaise. Nous trouvons en face de nous, dans ce mouvement offensif, *la presque totalité de l'armée allemande*, formations actives et formations de réserve. Le terrain des opérations, surtout à notre droite (il s'agit des Ardennes), est boisé et difficile. Il est à présumer que la bataille durera plusieurs jours. L'énorme extension du front et l'importance des effectifs engagés empêchent de suivre pas à pas le mouvement de chacune de nos armées. Il convient, en effet, pour apprécier cette situation, d'attendre un résultat qui serve de conclusion à la première phase du combat... etc., etc. »

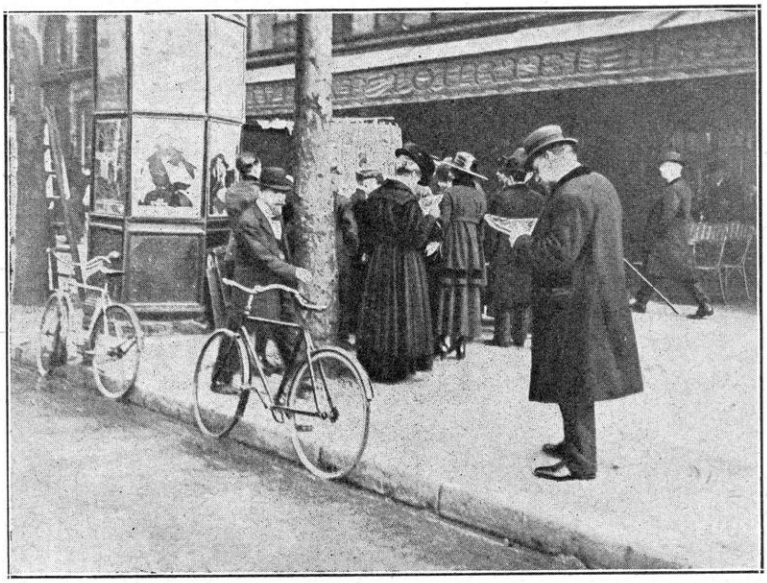
Le public doit donc s'armer de patience ; qu'il ne se fasse pas trop d'illusion sur les résultats possibles : les difficultés sont grandes ; les événements se précipitent ; le ciel s'assom-

brit. Ce n'est pas la « victoire en coup de vent » dont on avait conçu si imprudemment l'espoir aux heures de l'enthousiasme.

Le 24, le « communiqué » donne la suite des opérations militaires :

« La grande bataille entre le gros des forces françaises et anglaises et le gros des forces allemandes continue. Pendant que cette action se poursuit, dans laquelle nous avons l'importante mission de retenir la presque totalité des armées ennemies, nos alliés de l'est obtiennent de gros succès dont les conséquences doivent être considérables...

« 15 *heures.*— Nos armées, placées face à leurs objectifs, se sont ébranlées avant-hier, prenant résolument l'offensive. Entre la Moselle et Mons, la bataille générale est maintenant engagée, et la parole n'est plus qu'aux combattants eux-mêmes. (Suit un exposé des batailles de Lorraine et des Ardennes.) Une troisième armée, de la région de Chimay, s'est portée à l'attaque de la droite allemande entre Sambre et Meuse. Elle est appuyée par l'armée anglaise, partie de la région de Mons.



LA LECTURE DU COMMUNIQUÉ A PARIS

« Le mouvement des Allemands qui avaient *cherché à déborder notre aile gauche* a été suivi pas à pas, et leur droite se trouve donc attaquée maintenant par notre armée d'aile gauche, en liaison avec l'armée anglaise. De ce côté, la bataille se continue vivement depuis plus d'une journée. Sur tout le reste du front, elle est aussi engagée avec le plus grand acharnement et déjà les pertes sont sérieuses de part et d'autre. A notre extrême gauche, un *groupement a été constitué dans le Nord pour parer à tout événement de ce côté.* »

Il y a bien, dans ces derniers mots, l'idée d'une conception stratégique qui, jusqu'à un certain point, s'oppose à celle de l'ennemi. Mais elle n'est indiquée qu'en passant et à peu près indiscernable pour ceux qui ne sont pas initiés.

Ce qui donne le coup de massue à l'opinion c'est le communiqué du 24 août, 23 heures :

« *La situation en Belgique.* — A l'ouest de la Meuse, l'armée anglaise, qui se trouvait à notre gauche, a été attaquée par les Allemands. Admirable sous le feu, elle a résisté à l'ennemi avec son impassibilité ordinaire. L'armée française qui opérait dans cette région, s'est portée à l'attaque. Deux corps d'armée, dont les troupes d'Afrique, qui se trouvaient en première ligne, entraînés par leur élan, ont été reçus par un feu très meurtrier ; ils n'ont pas cédé, mais, contre-attaqués par la Garde prussienne, ils ont dû ensuite se replier. Ils ne l'ont fait qu'après avoir infligé à leur adversaire des pertes énormes. Le corps d'élite de la Garde a été très éprouvé. »

Sur un ton plus solennel, le communiqué ajoute :

« Du fait des ordres donnés, la lutte va changer d'aspect pendant plusieurs jours ; l'armée française restera pour un temps sur la défensive; au moment venu, choisi par le commandement en chef, elle reprendra une vigoureuse offensive. Nos pertes sont importantes; il serait prématuré de les chiffrer ; il ne le serait pas moins de chiffrer celles de l'armée allemande, qui a souffert au point de devoir s'arrêter dans ses mouvements de contre-attaque pour s'établir sur de nouvelles positions. »

Et immédiatement, un « *aperçu d'ensemble* » :

« D'une manière générale, nous avons conservé la pleine liberté d'utiliser notre réseau ferré, et toutes les mers nous sont ouvertes pour nous approvisionner. Nos opérations ont permis à la Russie d'entrer en action et de pénétrer jusqu'au cœur de la Prusse-Orientale.

« On doit évidemment regretter que le plan offensif, par suite de difficultés impossibles à prévoir, n'ait pas atteint son but : cela eût abrégé la guerre ; mais *notre situation défensive demeure entière* en présence d'un ennemi déjà affaibli... Certaines parties du territoire national souffriront malheureusement des événements dont elles seront le théâtre ; épreuve inévitable, mais provisoire. C'est ainsi que des éléments de cavalerie allemande, appartenant à une division indépendante opérant à l'extrême droite, ont pénétré dans la région de Roubaix-Tourcoing, qui n'est défendue que par des éléments territoriaux.

« Le courage de notre vaillante population saura supporter cette épreuve avec une foi inébranlable dans le succès final, qui n'est pas douteux. En disant au pays la vérité tout entière, le gouvernement et les autorités militaire lui donnent la plus forte preuve de leur absolue confiance dans la victoire, qui ne dépend que de notre persévérance et de notre ténacité. »

A PARIS : RUE DU CROISSANT

Et le communiqué continue sur le même ton, le 25 août, 15 heures :

« *Dans le Nord.* — Des partis de cavalerie qui s'étaient montrés avant-hier dans la région de Lille, Roubaix, Tourcoing, ont apparu hier dans la région de Douai. Cette cavalerie ne peut s'avancer davantage qu'en s'exposant à tomber dans les lignes anglaises renforcées hier par des troupes françaises.

« *Situation générale.* — Malgré les énormes fatigues imposées par trois jours consécutifs de combats, et malgré les pertes subies, le moral des troupes est excellent et elles ne demandent qu'à combattre. Dans la journée d'avant-hier, le fait saillant a été la rencontre formidable des tirailleurs algériens et sénégalais avec la troupe réputée de la Garde prussienne. Sur cette troupe solide, nos soldats africains se sont jetés avec une inexprimable furie ; la Garde a été éprouvée dans un combat qui dégénérait en corps à corps. L'oncle de l'empereur, le général prince Adalbert, a été tué ; son corps a été transporté à Charleroi. Notre armée, calme et résolue, continuera aujourd'hui son magnifique effort ; elle sait le prix de cet effort ; elle combat pour la civilisation ; la France tout entière la suit des yeux, elle aussi calme et forte, et sachant que tous ses fils supportent seuls, pour le moment, avec l'héroïque armée belge qui, hier, a repris Malines, et la vigoureuse armée anglaise, le poids d'un combat sans précédent par l'acharnement réciproque et par la durée... »

(Extrait de *La Belgique et les Belges pendant la guerre.*)

LE CAMP RETRANCHÉ D'ANVERS ET SES ABORDS

Voilà tout ce que l'on apprend au public. De beaux faits d'armes, des combats héroïques, une retraite vigoureuse, des troupes harassées dont le moral est excellent, la Belgique évacuée, le territoire national envahi.

Le sens réel des événements n'apparaît pas ; et, sous les formules légèrement emphatiques, l'opinion comprend que les choses tournent mal ; l'interprétation qu'on lui fournit de la « Bataille de Charleroi » ne la satisfait pas ; pour vouloir trop la réconforter, on la déconforte.

Peu à peu l'idée se répand d'une bataille mystérieuse où des choses imprévues et extraordinaires se sont produites. On l'étend, par la pensée, sur tout le front occidental, depuis Tournai jusqu'à Metz. Des masses énormes ont été engagées ; une retraite inexplicable et inexpliquée s'en est suivie. Rien autre chose. De cette bataille terrible, le public ne saisit ni les précisions tactiques ni le sens stratégique. Il se trouve ainsi anxieux et désorienté au moment où la « manœuvre morale » allemande, pénétrant par les neutres, va produire sur lui ses redoutables effets.

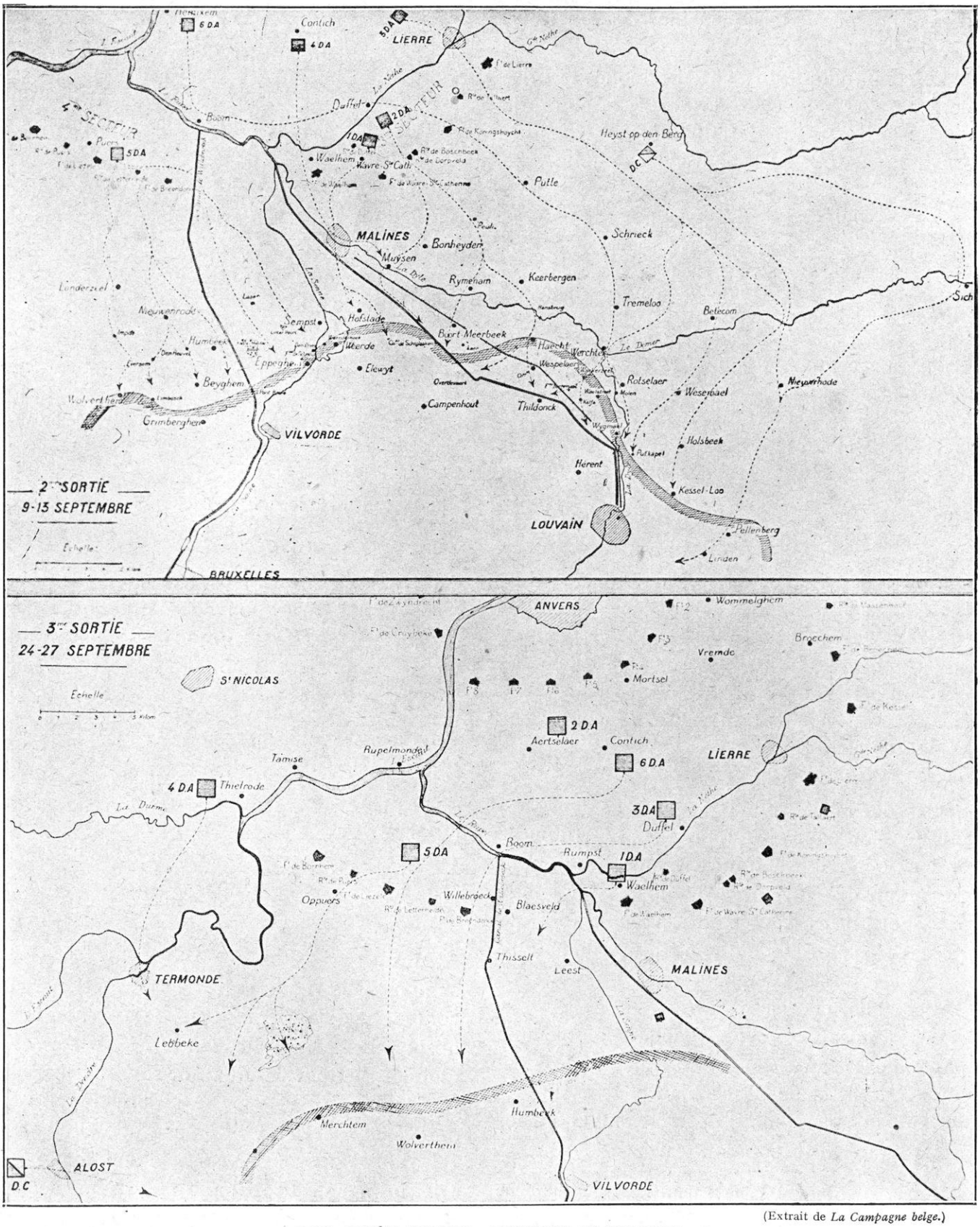
EN ALLEMAGNE

Dans le camp allemand, après un moment d'hésitation, ce n'est qu'un cri : « Victoire ! »

Les circonstances sont favorables : on les saisit et on les développe à travers le monde pour qu'elles retombent en confiance et en enthousiasme sur les armées qui ont à poursuivre la tâche.

Le premier communiqué visant les opérations à l'ouest de la Meuse est du 23 :

« A l'ouest de la Meuse, les troupes allemandes s'avancent *vers Maubeuge* ; une brigade de cavalerie s'étant portée vers leur front a été battue. » (Il s'agit, sans doute, du combat d'Anderlues.)



(Extrait de *La Campagne belge.*)

LES OPÉRATIONS AUTOUR D'ANVERS

L'objectif donné, à savoir Maubeuge, vise déjà une prochaine invasion du territoire français.

Le communiqué du 25 août annonce la prise de Namur et de cinq des forts ; la chute de quatre autres paraît imminente.

Et, le 27, c'est le chant de triomphe :

« *Les armées allemandes victorieuses en France.* — L'armée allemande de l'ouest a pénétré victorieusement, neuf jours après sa concentration, sur le territoire français de Cambrai jusqu'aux Vosges méridionales. L'ennemi a été battu sur toute la ligne et se trouve en pleine retraite. Vu l'étendue énorme du champ de bataille, dans une région boisée et en partie montagneuse, *il n'est pas possible de donner des chiffres exacts sur ses pertes en tués, blessés, prisonniers et étendards pris.* L'armée du général von Kluck a culbuté l'armée anglaise près de Maubeuge. Elle a repris l'attaque aujourd'hui, au sud-ouest de Maubeuge, *par un mouvement tournant.* Les armées des généraux von Bülow et von Hauser ont battu *complètement* environ *huit corps d'armée français et belges,* entre la Sambre, Namur et la Meuse (en réalité, deux corps d'armée, au plus quatre, c'est-à-dire ceux de l'armée Lanrezac, 1er, 10e, 3e et 18e ; il n'y a qu'une division belge, la 4e, à Namur). Ces combats ont duré plusieurs jours. Nos armées poursuivent l'ennemi *à l'ouest* de Maubeuge (inexact, mais on prétend imposer l'opinion que les armées alliées sont tournées, et ce trait suffit pour révéler les desseins du grand état-major : seulement, il prend ses désirs pour des réalités). Namur est tombé en notre possession après deux jours de bombardement.

« L'attaque se dirige maintenant contre Maubeuge. »

Le sentiment d'une magnifique victoire, presque sans coup férir, remportée dans l'ouest et sur le territoire français, puisque le nom de Maubeuge revient trois fois, complétant et achevant les succès des Ardennes et de l'Est, se répand comme une traînée de poudre dans le monde allemand, chez les alliés de l'Allemagne, chez les neutres.

Ces bonnes nouvelles tombent comme une pluie bienfaisante sur les régiments progressant sous la chaleur accablante, dans l'épuisement des combats : le 23 août, l'officier Kietzmann écrit sur son carnet de route :

« (Au sud de Ninove.) On nous apprend la nouvelle d'une grande victoire de nos armes près de Metz. »

Puis, le 24 : « Bientôt, on nous apprend que la cavalerie anglaise est anéantie et que six divisions anglaises ont été exterminées à leur débarquement du train. »

Puis, le 25 : « Nous prenons connaissance d'un télégramme de l'empereur qui exprime sa joie sur les marches fabuleuses accomplies par le IIe corps. Les trois derniers jours, nous avons fait environ 130 kilomètres. L'adversaire s'éloigne toujours en arrière ; nous ne le rejoignons pas. On dit qu'une grande victoire vient encore d'être remportée devant nous. On parle de 20.000 prisonniers, de 150 canons pris à l'ennemi. »

Sous la date du vendredi 28, le carnet de route d'un officier d'artillerie qui appartient à l'armée von Kluck, témoigne de l'allégresse générale dans le camp allemand. Ce sont ces chants de victoire que l'on entendait du camp français :

« Vers le soir, nous eûmes connaissance des victoires de la IIe armée Bülow : quels sentiments nous prenaient l'âme quand, à la clarté de la lune et des feux de bivouac, toutes les musiques militaires entonnaient l'hymne de reconnaissance répété par plusieurs milliers de voix. C'était une joie, une allégresse générale et quand, le lendemain, on se remit en marche, nous croyions presque que nous pourrions fêter Sedan devant Paris... »

On faisait contresigner, en quelque sorte, ces bulletins de la nouvelle « grande armée » par le vieil empereur François-Joseph, adressant à l'empereur Guillaume ce télégramme de félicitations :

« Victoire sur victoire ! Dieu est avec vous et sera aussi avec nous ! Je t'envoie mes plus chaleureuses félicitations, cher ami, à ton cher fils, le kronprinz, le jeune héros, ainsi qu'au kronprinz Ruprecht de Bavière et à l'incomparable vaillante armée allemande. Les mots me manquent pour exprimer ce que mon armée ressent avec moi dans ces jours historiques. Je serre cordialement ta main puissante. »

FRANÇOIS-JOSEPH.

Ainsi, par toutes les voies, se répand et s'impose l'idée de l'importance décisive des combats de la Sambre et de la supériorité absolue des armes allemandes. La presse allemande triomphe, exulte. Par ses récits enflammés, elle répand jusqu'au dernier rang du peuple et de l'armée la certitude d'une victoire prompte et l'ivresse d'une gloire que Dieu lui-même offre comme un hommage et une récompense au peuple élu. Pour les responsables de la guerre, l'ivresse tourne au délire.

Ils n'admettront plus, et le soldat vainqueur

LES VENDEURS DE JOURNAUX S'APPRÊTENT A SE RÉPANDRE DANS PARIS

pas davantage, la pensée qu'un revirement quelconque puisse se produire dans le cours des événements. Tout est promis ; tout est permis.

« Chaque jour, c'est une nouvelle victoire : Liége, Namur, Dinant, Mohrange, Charleroi. Après chaque dépêche officielle, le bourgeois allemand repérait les noms sur sa carte et accrochait un drapeau à sa fenêtre. Dans les campagnes, on sonnait les cloches pour convoquer les paysans à la lecture du bulletin. A Berlin, un dimanche soir, les agents de police du district du centre se chargèrent de communiquer au public une glorieuse dépêche survenue après la lecture des journaux. Dans une automobile militaire, un officier remonta l'avenue des Tilleuls en criant la nouvelle à la foule. Les sergents de ville de garde auprès des stations de tramways l'annoncèrent dans toutes les voitures qui remontaient pesamment chargées vers les faubourgs populeux. En peu de temps, tout Berlin la connut et, malgré l'heure tardive, illumina et pavoisa.

« Ce furent des journées folles. Les Allemands les plus présomptueux n'avaient jamais osé penser que leur patrie était aussi puissante... » (1).

Les professeurs ne s'y trompaient pas : ils reconnaissaient l'accumulation prévue et prédite du potentiel historique chez le peuple allemand. Le professeur von Liszt médite la déclaration qu'il va publier bientôt :

« Notre inébranlable confiance en la victoire finale du peuple allemand trouve son fondement le plus sûr dans la conscience de la supériorité de son armement et de notre préparation à la guerre. Depuis l'adoption du service militaire obligatoire, la guerre d'Etat à Etat est devenue un combat de peuple à peuple. L'organisation de la force nationale, tel est l'élément décisif dans cette lutte ; or, aucun Etat n'a travaillé avec autant d'énergie et de succès que l'empire allemand à l'organisation de la force nationale. Nous y avons été contraints par le fait que nous sommes apparus fort tard, presque à la tombée

(1) *** « L'esprit public en Allemagne. Les victoires d'août », dans *Correspondant* du 25 février 1915, p. 566.

de la nuit, pour ainsi dire, sur le champ des compétitions nationales. C'est ce principe que nos adversaires haïssent et redoutent — c'est lui qu'ils désignent lorsqu'ils parlent du *militarisme prussien*. En parlant ainsi, ils prennent la partie pour le tout et oublient tout l'ensemble de notre effort pour ne plus voir que l'armée et la flotte allemandes qui en sont l'expression la plus concrète — en fait, ils désignent par ce mot la racine même de notre puissance. »

Donc, gloire au peuple allemand, gloire aux armées allemandes qui sont le peuple en armes et en marche. Quand elles tombent sur le monde, elles le frappent d'épouvante et il n'a qu'à ramper à leurs pieds.

Cette conviction de la supériorité fatidique des armes allemandes est telle qu'elle se glisse jusque chez l'ennemi et le professeur E.-H. Baïer, chargé de l'apologétique de la guerre dans son *Volkerkrieg*, emprunte au *Times* ce tableau des phalanges allemandes se jetant, irrésistibles, au combat :

LA VENTE DES PETITS DRAPEAUX A BERLIN

« Les commandants allemands portaient leurs troupes en avant, comme si elles avaient une inépuisable provision de bravoure. Les soldats vont au combat en sections profondes fortement ramassées, en rangs serrés ; ils ne se préoccupent pas de chercher des abris ; ils marchent droit devant eux à l'assaut, dès que l'artillerie a ouvert le feu. Que les ennemis soient à découvert ou dans une région vallonnée ou boisée, peu importe. Ils n'ont qu'un mot d'ordre : *En avant, toujours en avant !* L'artillerie ennemie fauche des lignes entières ; souvent il ne reste plus que des cadres. Bientôt les brèches sont comblées, le corps est reconstitué et il avance sur des tas de cadavres. La semaine dernière (combat de Mons), leur puissance numérique était telle qu'on ne pouvait pas plus les arrêter que les flots de la mer. »

CHEZ LES NEUTRES Si l'impression est telle chez l'ennemi, que sera-t-elle chez les neutres ?

Les meilleurs sont ébranlés : ils cherchent les raisons de ces succès incontestables, analysent, comparent la qualité des armées, le mérite des chefs. Ainsi ils sèment, sans le vouloir, un doute de plus dans l'esprit des peuples alliés, au moment où ceux-ci auraient besoin de tout leur sang-froid, de toute leur confiance.

« Les observations principales que l'on peut déjà tirer de la bataille, écrit le sage Angelo Gatti, sont les suivantes:

« 1° Les Allemands ont, au point de vue stratégique, atteint leur but. Ils ont pénétré entre les trois alliés, les ont en partie battus, en partie séparés, de sorte que, au jour de la bataille, ils se sont trouvés en ordre compact, alors que les adversaires étaient divisés. Toutefois, les différentes armées allemandes ne sont peut-être pas encore suffisamment fortes pour accomplir la tâche qui leur incombe puisque, malgré une excellente impulsion, elles n'ont nullement réussi à écraser l'ennemi et ont même failli être arrêtées par lui. (C'est la seule restriction que la sympathie se permette.)

« 2° Les Belges, les Anglais et les Français n'ont pas pu, après vingt-cinq jours de guerre, réunir les différents commandements en un commandement unique et coordonner entre eux les mouvements. Chacun a combattu vaillamment, mais pour son propre compte ; les Belges d'abord et seuls ; les Anglais, *à l'endroit où ils s'étaient portés après le débarquement* ; les Français *en des endroits imprévus imposés* par la nécessité du moment.

« 3° Les Français n'ont pas cru, jusqu'à il y a très peu de jours, à la gravité de la menace allemande en Belgique... Il est difficile de penser que l'action, plutôt décousue et limitée, confiée aux armées françaises, samedi et dimanche, ait été le fruit d'une étude longue et réfléchie.

« 4° La valeur déployée par les troupes alliées *dans l'action tactique* a, d'une façon ou d'une autre, diminué les *défauts de la conception stratégique*. »

Nous allons voir que c'est un autre jugement qui eût dû se dégager d'une appréciation renseignée sur les combats de la Sambre.

LA POPULATION BERLINOISE MASSÉE SUR LE PONT DE LA CATHÉDRALE

MANIFESTE SON ENTHOUSIASME A L'ANNONCE DES VICTOIRES ALLEMANDES

Mais l'impression générale est telle que ce serait une sorte de paradoxe de discuter et d'analyser les circonstances et les modalités du succès. L'Allemagne s'est fait, de ce jour, une certitude de la victoire finale qui a rayonné d'elle sur le monde.

De cette conviction elle vivra, en quelque sorte, pendant des mois et des années. Tant les débuts importent et tant la victoire matérielle a ses prolongements infinis et efficaces dans la manœuvre morale !

Il est permis cependant, à la lumière des faits exposés ci-dessus, d'évoquer, maintenant, le verdict prononcé trop hâtivement. En voyant la « Bataille de Charleroi » non telle qu'on l'imagina de part et d'autre, mais *telle qu'elle fut*, on peut essayer de la ramener à ses proportions exactes, et apprécier jusqu'à quel point les commandements, de part et d'autre, ont vu leurs conceptions se réaliser dans cette série d'engagements qui, au premier abord, paraissent ouvrir le chemin de Paris et décider du sort de la guerre.

LA VERITÉ SUR LES COMBATS DE LA SAMBRE

Les combats de la Sambre (car il faudrait écarter l'expression « Bataille de Charleroi », d'une acception à la fois trop restreinte et trop imaginaire), les combats de la Sambre résultent du choc de deux conceptions militaires se portant à la rencontre l'une de l'autre.

Au début, le commandement allemand prend l'initiative, par sa décision de violer la neutralité belge et surtout de porter ses armées sur la rive gauche de la Meuse et le plus près possible de la mer.

En agissant ainsi, l'Allemagne s'est assurée incontestablement l'avantage de la première *surprise stratégique*, dans le sens technique du mot.

Mais ceci dit, il convient d'ajouter que cet avantage ne fut pas aussi absolu qu'on l'a cru dès l'abord et que les précautions prises par le commandement français le limitèrent en quelque sorte jusqu'à rendre possible, à bref délai, le revirement qui se produisit à la bataille de la Marne. Tel est le sens des observations qui résultent des faits exposés dans les chapitres précédents et dont il ne paraît pas inutile d'essayer de préciser le sens et la portée.

On a dit et répété que le commandement français ne s'attendait pas à la violation de la neutralité belge : si l'on en juge par des faits avérés et surtout par les dispositions prises, il n'a pas commis cette erreur : en effet, l'armée française fut échelonnée, dès le début, depuis Rocroi et même Vervins jusqu'aux Vosges, pour moitié au moins face à la Belgique et au Luxembourg ; mais ce qui paraît exact, c'est que le haut commandement français, tout en ayant la conviction que le territoire belge serait violé, croyait plutôt que l'offensive allemande se ferait par la vallée de l'Alzette, ou, tout au plus, par le sud de la Meuse.

Si elle avait suivi cette voie, cette offensive n'eût rencontré aucune place forte belge, ni même l'armée belge. Elle eût surpris la France, sur la Semoy et la Chiers, avant même que la Belgique et l'Angleterre se fussent prononcées. Or, on avait des raisons de croire que, s'il était devenu ainsi évident tout de suite que l'Allemagne s'en prenait uniquement à la France, le point de vue anglais et même le point de vue belge eussent pu s'en trouver modifiés. Tandis qu'en marchant sur Bruxelles et sur la mer, les Allemands provoquaient directement l'Angleterre.

En vérité, on ne pouvait fonder tout un système militaire sur une éventualité aussi incertaine et sur l'aléa d'une décision aussi absurde puisqu'elle attirait, du premier coup, sur l'Allemagne, l'hostilité de l'Angleterre et ultérieurement la vindicte de l'univers.

Malgré tout, les militaires allemands ont imposé, « comme une question de vie ou de mort », le passage immédiat par les plaines belges. Rappelons le mot de Jagow : « Au conseil tenu à Potsdam, les militaires l'ont emporté sur les civils. » Le militarisme alle-

LES BERLINOIS S'APPRÊTENT A PAVOISER

mand a joué la perte de la guerre et les destinées de l'Allemagne sur cette carte.

Le haut commandement français, dont les décisions furent toujours marquées au coin du simple bon sens, ne supposait pas que ce parti serait adopté. Il s'appliquait soigneusement à écarter l'apparence même d'une atteinte à la neutralité belge, ne voulant pas fournir au gouvernement allemand l'ombre d'un prétexte pour motiver la traîtrise que celui-ci méditait. Il se tenait dans l'expectative, gardant un doute sur le point de savoir par où déboucheraient les armées allemandes.

De toutes façons, d'ailleurs, le commandement français avait un devoir très clair : c'était de veiller à la défense de l'ensemble du territoire français.

Or, ce territoire était sous le coup de la menace allemande, non seulement, d'une façon encore problématique, par la frontière franco-belge, à l'ouest, mais, d'une façon certaine et immédiate, par la frontière franco-allemande, à l'est. Une invasion par Nancy et Verdun serait aussi dangereuse qu'une invasion par Maubeuge et Valenciennes. Les armées françaises pouvaient être tournées par là.

C'était, en somme, une question d'équilibre de forces, et tout l'art du commandement français, dans la position d'attente et d'ardente investigation où il se trouvait durant la période de la concentration, consistait surtout à chercher cet équilibre.

Il ne pense pas qu'à cela : car il a, lui aussi, une volonté d'initiative. Il est avéré qu'il a

UN CONTINGENT DE RÉFUGIÉS BELGES SUR LES QUAIS DE CALAIS

porté sa première action sur l'Alsace en vue d'attaquer, sa droite au Rhin, et de pénétrer en Allemagne vers Coblentz. Dès le 14, la 1re et la 2e armée recevront l'ordre de prendre l'offensive sur la frontière lorraine. Cette offensive a une double portée : couvrir notre frontière à l'est et attirer dans cette région le plus possible de forces allemandes. Si elle n'eût pas échoué si vite, elle eût éloigné la guerre du territoire français et eût empêché, probablement, le débouché allemand par la Belgique. Même après la retraite de Mohrange-Sarrebourg, le commandement français semble avoir gardé l'espoir de reprendre, un jour, cette initiative ; en tout cas, il contint l'ennemi à la bataille de la Trouée de Charmes, sur la Mortagne et au Grand-Couronné de Nancy, et ce n'était pas le moindre résultat de cette sage disposition qui avait maintenu notre « force de l'est ».

Cependant, vers le 14, c'est-à-dire au moment où l'offensive du général Dubail et du général de Castelnau se déclanche en Lorraine, le commandement français se tourne soudain vers d'autres horizons ; son attention est attirée sur un autre champ d'opérations. L'ouest devient l'objet de ses immédiates préoccupations. C'est ainsi que, le 15, l'armée Lanrezac reçoit l'ordre de s'élever sur le territoire belge dans la direction de Namur ; c'est également le 15 que le 18e corps, rattaché jusque-là aux armées de l'est (en réserve à Toul) reçoit l'ordre de s'embarquer pour se porter sur la Sambre ; c'est du 13 au 16 que les divisions d'Algérie sont acheminées vers la région de Chimay où elles débarquent ; c'est le 16 que le général d'Amade reçoit l'ordre de quitter le commandement de la région à Lyon, pour se rendre à Arras et y

TYPES DE CEUX QUI FUYAIENT DEVANT LES ALLEMANDS

constituer l'armée des divisions territoriales.

Ces mesures convergent vers un objectif bien déterminé : constituer une solide force dans l'ouest, fût-ce même en sacrifiant quelque chose de notre force de l'est.

Le haut commandement n'a pas pris de telles dispositions sans y être conduit par de fortes raisons.

Que s'était-il passé ?

Des desseins allemands du côté de la Belgique, rien ne s'était encore manifesté au grand jour. Les corps actifs et les corps de réserve s'entassaient au sud de la Meuse et dans le Luxembourg, où ils étaient comme cachés derrière les masses de cavalerie et à l'abri des bois ; jusqu'au 15, on peut dire que le corps de cavalerie Sordet n'avait rien découvert. L'armée allemande se tient toujours immobile : des éléments de ses divisions de cavalerie évoluent au nord de la Meuse ; mais, on peut admettre encore qu'ils agissent en troupes de couverture, pour surveiller l'armée belge et protéger le flanc des armées allemandes.

Un seul fait considérable, le 15 : une troupe allemande de toutes armes attaque brusquement Dinant et essaye de forcer le passage de la Meuse. Elle ne réussit pas. Mais ce premier indice est révélateur : les armées allemandes chercheraient donc le territoire belge dans la direction de l'ouest ? Ce fait dut faire réfléchir l'état-major français.

Il était resté sur l'expectative, attendant que la conception allemande se dévoilât : elle le fait par un coup de sonde militaire, confirmant l'ensemble des renseignements diplomatiques, à savoir que l'Allemagne s'engage contre la Belgique à fond.

Jusque-là, les ordres aux armées de l'ouest

s'étaient inspirés d'une double hypothèse : ou les Allemands chercheraient leur débouché par la Semoy et alors on essaierait de les tourner par Maissin-Paliseul en direction de Saint-Hubert-Rochefort (c'est-à-dire par la rive droite de la Meuse), pour les rabattre dans la direction de Trèves ; où ils essaieraient de se faire un chemin plus au nord, et alors on les suivrait pour opérer contre eux dans la région de Namur, direction de Philippeville.

Dans ces deux hypothèses, l'armée Lanrezac formait masse avec l'armée Langle de Cary en soutien. Mais à partir du 12, l'état-major français avait commencé à élargir sa conception première consistant à employer la 5e armée sur la Semoy et la Chiers, et il avait laissé percer une intention d'offensive plus au nord et plus à l'ouest.

LE GÉNÉRAL BERTHELOT

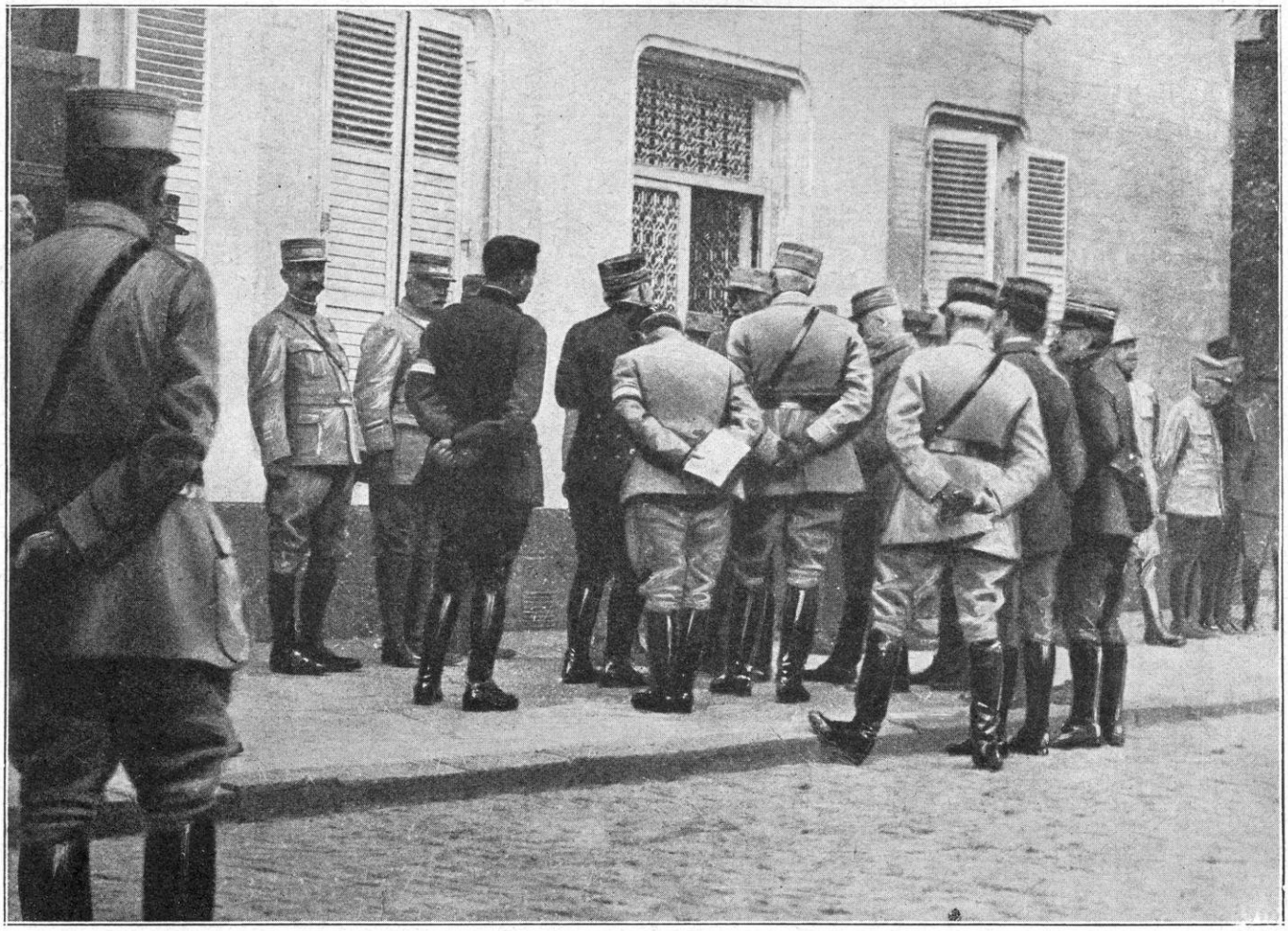
Cependant, comme le général Lanrezac, inquiet sur ce qui se passe dans le Nord, insiste pour se porter plus à l'ouest et même jusqu'à Maubeuge, on le retient encore sur la Meuse : sagement, comme le prouve la tentative des Allemands sur Dinant.

Le 15 seulement, et une fois cette tentative heureusement refoulée, on décide de porter franchement l'armée Lanrezac sur la Sambre, non pas jusqu'à Maubeuge, ce qui l'eût trop « décollée » de l'armée Langle de Cary, mais à proximité de Namur. C'est à ce moment que sont prises les mesures indiquées ci-dessus : armée d'Amade, armée anglaise, groupe de divisions de réserve, 18e corps, divisions africaines envoyés coup sur coup pour renforcer ou prolonger vers l'ouest l'armée Lanrezac ; on compte même encore sur l'armée belge. Si bien que, le 16, ce n'est plus seulement la 5e armée, c'est toute une grande armée presque double de la première qui se trouve en voie de constitution et qui déjà s'articule de *Dinant à Dunkerque*.

Sûrement le commandement français a vu clair, probablement dès le 12, en tout cas le 15, dans le jeu des Allemands. De telles dispositions qui modifient tout un plan de campagne ne peuvent résulter que d'une conviction faite et d'une illumination soudaine.

Or, à ce moment, les armées allemandes n'ont pas fait un pas ; elles sont toujours en observation derrière la Gette, car, sauf le coup de sonde de Dinant, auquel, comme on l'a vu, le commandement français a paré, les choses restent en l'état du côté allemand jusqu'au 18.

Les Allemands s'étaient emparés des ponts de Liége, le 7 ; et ils ne se mettent en mouvement que le 18. Le haut commandement allemand a éprouvé le besoin de s'expliquer



LE GÉNÉRAL JOFFRE A SON GRAND QUARTIER GÉNÉRAL

à ce sujet et c'est la première confidence qu'il ait faite au public sur ses desseins, — confidence intéressée et nous pouvons ajouter mensongère : voyons plutôt :

« *Communiqué allemand du* 18 *août.* — LE CAS DE LIÉGE. — Le quartier général dit que le secret de Liége peut maintenant être dévoilé. Les Allemands avaient reçu, avant la déclaration de guerre, l'assurance que des officiers français, et peut-être aussi des troupes, avaient été envoyés à Liége avec la mission d'instruire les troupes belges sur les services des forts. Avant l'ouverture des hostilités, nous n'avions rien à dire à cela (Vous voyez le raffinement de mensonge et d'hypocrisie; mais il est nécessaire pour en arriver aux explications qui suivent.) Dès le début de la guerre, cela constituait une violation de la neutralité de la France vis-à-vis de la Belgique. Les Allemands devaient agir rapidement. (Donc « le cas de Liége » n'est nullement prémédité ; c'est tout à fait à l'improviste et pour parer à un danger, d'ailleurs inventé à plaisir, que l'Allemagne croit devoir se jeter sur cette place, Liége étant remplie de Français.) Des régiments non mobilisés furent jetés à la frontière et mis en marche sur Liége. Six faibles brigades avec un peu de cavalerie et d'artillerie prirent la ville. Deux autres régiments, qui venaient de terminer leur mobilisation, purent aussi être envoyés. (N'insistons pas sur ces révélations et ces explications embarrassées.) Nos adversaires annoncèrent que devant Liége se trouvaient 120.000 Allemands ne pouvant continuer leur marche en avant, en raison des difficultés du ravitaillement. Ils se trompaient; car *cette pause eut d'autres raisons. C'est seulement alors que commençait la marche en avant des Allemands.* Nos adversaires auront la preuve que nous ne l'avons entreprise que bien soignés et bien équipés. L'Empereur a tenu sa parole de ne pas sacrifer inutilement une goutte du sang allemand. (Cela pour répondre à l'émotion causée en Allemagne par les pertes devant Liége, 42.000 hommes.) L'ennemi ignorait nos puissants moyens d'attaque; c'est pour cela qu'il se croyait en sûreté dans les forts... La forteresse de Liége ne servira plus les plans primitifs de nos adversaires, mais sera un point d'appui pour l'armée allemande. »

Deux points se dégagent de cette explication alambiquée et si peu conforme au laconisme habituel du style militaire. Le haut commandement allemand affirme avoir agi

très rapidement sur Liége parce qu'il y avait, dans cette ville, une garnison de Français ; il déclare, en outre, que la marche a été tenue en suspens tant que les armées allemandes n'étaient pas munies de tout et absolument équipées. On annonce d'ailleurs à la date du communiqué, c'est-à-dire le 18, *que la marche en avant des Allemands a commencé.*

Nous ne sommes pas obligés de prendre pour argent comptant toutes les assertions du communiqué. Il est permis de supposer, au contraire, qu'il est publié pour cacher la vérité et orienter le public dans un certain sens.

Admettons qu'il a fallu quelques jours pour achever et mettre au point la concentration : trois semaines c'est un bien long délai. La France avait attaqué dès le 7, en Alsace. Les armées Dubail et Castelnau avaient parachevé leur mobilisation et étaient en mesure d'attaquer à leur tour le 14. Les Allemands, qui se sont tant vantés de la rapidité foudroyante avec laquelle s'était achevée leur propre concentration, feront difficilement croire qu'un si long retard ne soit pas le fait d'une volonté réfléchie et calculée.

Toutes les apparences sont que le commandement allemand attendait quelque chose. On a dit qu'il escomptait comme début de campagne une faute de l'adversaire (1). Explication très plausible.

Massant les cinq armées dont il disposait — armée von Kluck, armée von Bülow, armée von Hausen, armée du duc de Wurtemberg, armée du kronprinz — autour de l'Ardenne et de la plaine de Waterloo, il semble que son premier projet était de les tenir là, en quelque sorte à l'affût, espérant, sans doute, qu'à l'appel de la Belgique, l'armée française se porterait en avant avec une généreuse impétuosité. La randonnée de la cavalerie Sordet qui, à travers la Belgique, s'était avancée jusqu'aux portes de Liége, dut accréditer le sentiment que les gros de l'armée française allaient suivre. Et c'est dans cet espoir que le vide signalé par le général Sordet restera tel, plusieurs jours après son passage, de par la volonté de l'ennemi. Von Hausen et le duc de Wurtemberg ne bougent pas autour de Bastogne et sont toujours aux aguets. Si nos troupes avaient suivi le corps Sordet, elles eussent été cernées et écrasées.

Mais, à la date du 18, les Allemands apprennent la résolution du gouvernement belge de ramener son armée dans le camp d'Anvers ; cela voulait dire que le commandement français renonçait à pénétrer plus avant sur le territoire belge.

Immédiatement, c'est-à-dire le 18 au soir, ordre est donné aux armées allemandes de se mettre en mouvement. Et c'est alors qu'on lance l'explication dont les termes embarrassés démontrent l'embarras où on est soi-même. Maintenant, le territoire français devient l'objectif : on attaquera l'armée française partout où on la rencontrera.

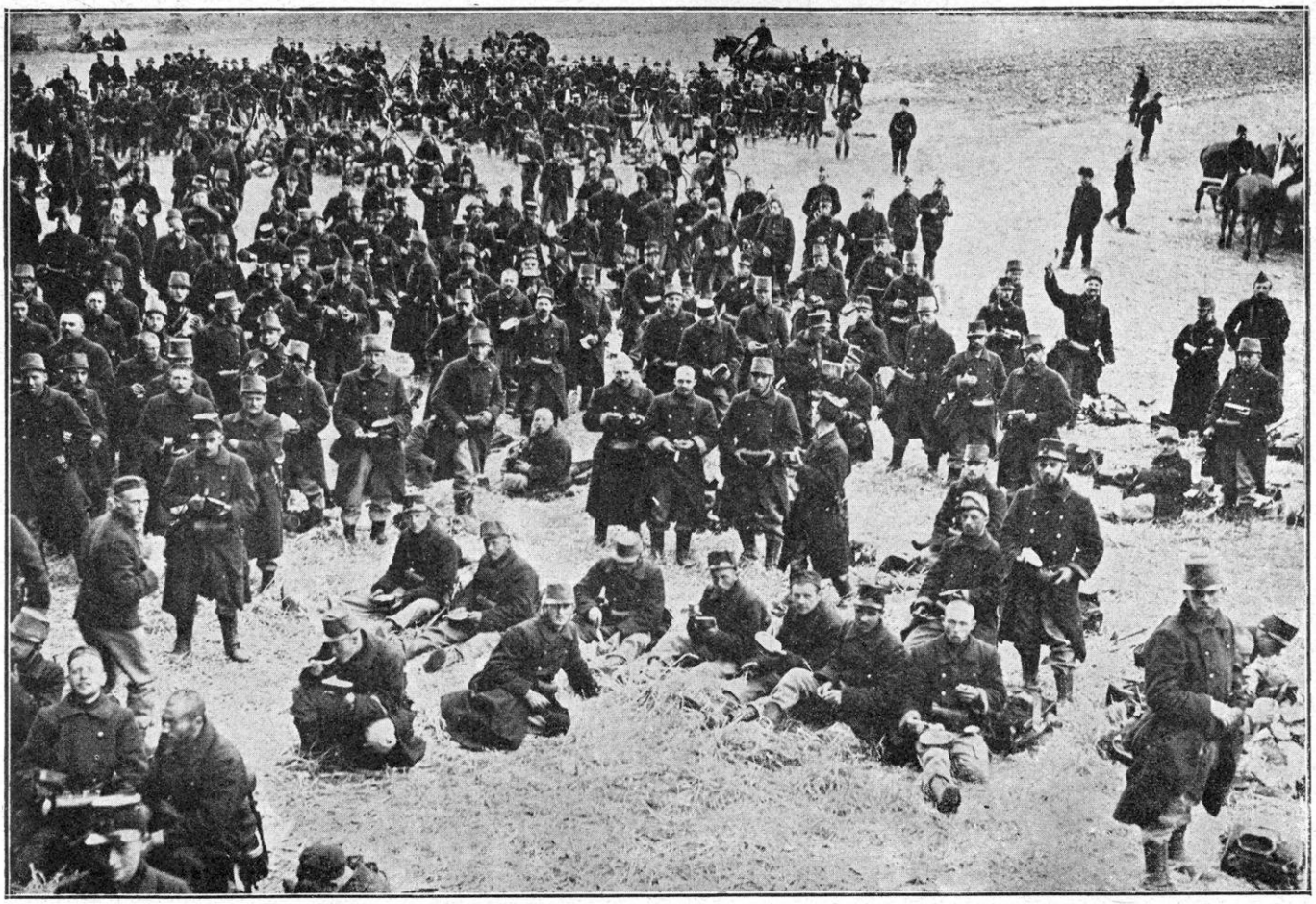
L'armée française s'était portée vers la Sambre, mais ne l'avait pas encore atteinte : si un piège lui avait été tendu, elle n'y était pas tombée. Le haut commandement français, au lieu d'engouffrer ses forces, comme certains le lui conseillaient, dans le cercle que formaient les armées allemandes, se préparait à attaquer celles-ci par la périphérie. Tel allait être le sens de la bataille des Ardennes et des combats de la Sambre combinés.

Voici donc le début des opérations tel qu'il se présente, de part et d'autre :

Le commandement allemand, après s'être emparé de Liége, s'est arrêté : il a massé ses armées au sud de la Meuse : on ne sait s'il agira au sud de la rivière ou au nord. Onze jours il attend, espérant, sans doute, que l'armée française viendra se faire prendre au nord dans les plaines belges, au sud dans le Condroz vers Huy et Marche.

Le haut commandement français se fait un devoir d'honneur de répondre à l'appel du gouvernement belge, mais il est resté assez maître de lui-même pour laisser ses deux armées (4e et 5e) aux approches de la frontière française tant que la situation ne s'est pas éclaircie. A partir du 12-16, il a préparé

(1) De Souza, *La Défaite allemande.*



RÉGIMENTS BELGES AU REPOS

la grande et puissante armée d'aile gauche qui, quel que soit l'objectif des Allemands, agira soit pour la défense du territoire français, soit pour la protection du territoire belge, notamment dans la région maritime ; mais cette armée ne sera complète que par l'arrivée du contingent britannique.

La protection des territoires n'est pas le but unique, ni même le but principal de la guerre. Il s'agit surtout de saisir l'armée ennemie et de la réduire, s'il se peut, à l'impuissance.

Comment les deux adversaires, une fois en présence, procèdent-ils pour en venir à ce résultat ?

Du 15 au 18, c'est-à-dire après l'échec de Dinant, le commandement allemand a persisté dans son immobilité. Il rend sa masse d'attaque de plus en plus forte, mais ne la dévoile pas. Le commandement français tourne autour de cette masse et cherche par où il pourra la saisir.

C'est à cette masse qu'il veut s'en prendre ; c'est cette masse qu'il veut briser, d'une part en l'attaquant de front et, d'autre part, en la menaçant d'un mouvement tournant par l'aile gauche, cependant que l'offensive prise par les armées françaises en Lorraine a retenu ou attiré des troupes allemandes dans cette région.

Le plan offensif est très nettement caractérisé. A la 4e armée (armée Langle de Cary), qui devient l'armée d'attaque sur le front, les directions suivantes sont données pour une entreprise qui sera retardée mais qui n'en est pas moins montée, dès le 14, pour le 15 et le 16 : « Les mouvements prescrits pour le 14, à la 4e armée, ont pour but de la porter à la hauteur de la 5e armée, prête à attaquer à la droite de cette armée, en se

reliant elle-même à sa droite avec la 3e armée. »

Nous retrouvons cette même intention arrêtée dans une lettre écrite le 13 août et qui dépeint « l'état d'âme » du Grand Quartier Général : « L'éventualité envisagée est de s'engager au delà des bois sur la rive droite de la Meuse, si l'ennemi ne déploie pas, le 14, d'activité de ce côté. »

L'événement du 15, à Dinant, modifie les directions, mais non le projet. Puisque les Allemands attaquent sur la Meuse vers Dinant, le mouvement tournant de l'armée française doit les chercher plus au nord et plus en forces. D'ailleurs, on commence à recevoir de nouveaux renseignements qui semblent indiquer, chez l'ennemi, l'intention de franchir la Meuse entre Liége et Namur et de se porter dans la direction de Bruxelles.

Du 15 au 17, on apprend que deux divisions de cavalerie allemande se dirigeant sur la Sambre en sont venues aux mains avec les Belges et se sont retirées sur Gembloux, où elles cantonnent le 16 au soir ; on apprend (le 17) qu'au nord de Liége il est passé, *sur la rive gauche de la Meuse, une brigade d'infanterie* qui se trouve maintenant à Tongres. On apprend, le 17 au soir, que quatre corps d'armée (VIIe, IXe, Garde, Xe) ont cherché à passer toujours *sur la rive gauche* de la Meuse à Huy. Trois corps de réserve sont en deuxième ligne.

Ce groupement apparaît, maintenant, comme constituant une armée (l'armée von Bülow) et le passage par Huy face au nord révèle, pour la première fois, l'intention nette d'opérer sur la rive gauche de la Meuse, sur les ponts de la Meuse et peut-être sur la rive nord de la Sambre. On apprend, enfin, l'existence d'un autre groupement très puissant qui, sans doute, constitue une 2e armée. C'est, en effet, l'armée von Kluck qui, la droite en avant, semble vouloir, soit appuyer le mouvement du 1er groupement (armée Bülow), soit agir contre les troupes belges signalées dans la région de Tirlemont-Louvain (quartier royal).

Ces deux groupements sont toujours précédés d'un puissant rideau de cavalerie qui a passé la Meuse, à partir du 15, au pont d'Ombret-Rausa (est de Huy), et qui, depuis lors, s'est répandu dans la région Jodoigne-Hannut.

Enfin, on signale un 3e groupement tenu en réserve, c'est celui qui a manifesté sa présence à Dinant ; il est, également, couvert par un corps de cavalerie. On est actuellement sans nouvelles de ce corps de cavalerie et, derrière le rideau formé par le IVe corps, s'exécutent des mouvements sur lesquels on n'a, jusqu'au 17 au soir, aucun renseignement précis.

En un mot, on voit se découvrir graduellement, du 15 au 18, le projet du haut commandement allemand de se mettre en mouvement *au nord de la Meuse*. Et c'est ce qui motive les ordres nouveaux donnés aux armées françaises : les projets d'offensive sont modifiés ; on sent que l'initiative passe peu à peu aux Allemands. Voici que la « grande pensée stratégique » entre dans le domaine de l'action.

A partir du 15, sur l'initiative du général Lanrezac, toujours désireux de se porter plus au nord, le haut commandement français entrevoit la possibilité de laisser deux corps d'armée de plus s'avancer dans cette direction. Il autorise le mouvement, mais se réserve d'en choisir l'heure et d'en apprécier, jusqu'à la dernière minute, l'opportunité.

Toujours le 15, — l'armée allemande paraissant, décidément, vouloir faire son principal effort au nord de Givet, — on lâche plus encore la bride à Lanrezac. La 5e armée devra se porter dans la région Marienbourg-Philippeville, pour agir de concert avec les forces belges. Mais elle veillera toujours à la défense de la ligne de la Meuse. La tentative sur Dinant justifie ces sages précautions.

Le 16, la grande armée de la Sambre est constituée, ainsi que nous l'avons dit, avec toutes les forces dont on dispose et, le lendemain, la 5e armée poursuit son mouvement vers le nord, mais en se tenant fortement accrochée à la Meuse, crainte d'une nouvelle surprise de ce côté.

On serait en force pour attaquer sur la Sambre le 18, c'est-à-dire le jour même où

LILLE. — LA PLACE DE LA BOURSE

l'armée allemande se prépare à saillir de la Gette, si l'armée anglaise était en place. Mais elle ne sera sur le terrain que le 22 : il faut l'attendre.

Le 18, le général Lanrezac s'organise sur la Sambre entre Namur et Charleroi. Pour la garde de la Meuse entre Givet et Namur, il attend encore la 51e division qui lui permettra de libérer son 1er corps. L'initiative que l'on sent passer dans le camp ennemi crée une sorte de premier ébranlement. A l'état-major de la 5e armée, on se préoccupe d'une retraite éventuelle dans la direction de Vervins. En un mot, stagnation et impatience un peu nerveuse.

Ce même jour, 18, les directions générales prévoient toujours une double hypothèse : ou bien l'ennemi cherchera à passer entre Givet et Bruxelles et même plus au nord (c'est l'hypothèse qui va se réaliser, à savoir l'offensive allemande par la rive gauche de la Meuse) ; alors la 5e armée l'attaquera, pour le déborder par le nord (c'est le projet de mouvement tournant français porté maintenant jusqu'à la Sambre et au delà) ; au même moment, la 4e armée attaquera sur le front des Ardennes et cherchera à coincer l'armée allemande contre l'armée Lanrezac. Ou bien, deuxième hypothèse, l'ennemi ne fera qu'une feinte au nord de la Meuse et restera massé entre la Semoy et la Meuse pour nous attaquer vers Dinant-Givet : alors, la 5e armée, laissant aux armées belge et anglaise le soin de prendre à partie les quelques corps qui feraient leur apparition dans la plaine belge, se rabattra sur Givet et combinera son offensive avec celle de la 4e armée pour envelopper la masse allemande vers Marche et Saint-Hubert.

On voit que le commandement français a toujours la préoccupation aiguë de ce qui se passe à droite de la Meuse. Il sent que la force ennemie est là : armée du kronprinz, armée du duc de Wurtemberg, armée von Hausen et peut-être même encore tout ou partie des armées Bülow et Kluck ; car on n'est qu'au 18 soir et les armées allemandes n'ont pas encore reçu l'ordre de se mettre en mouvement.

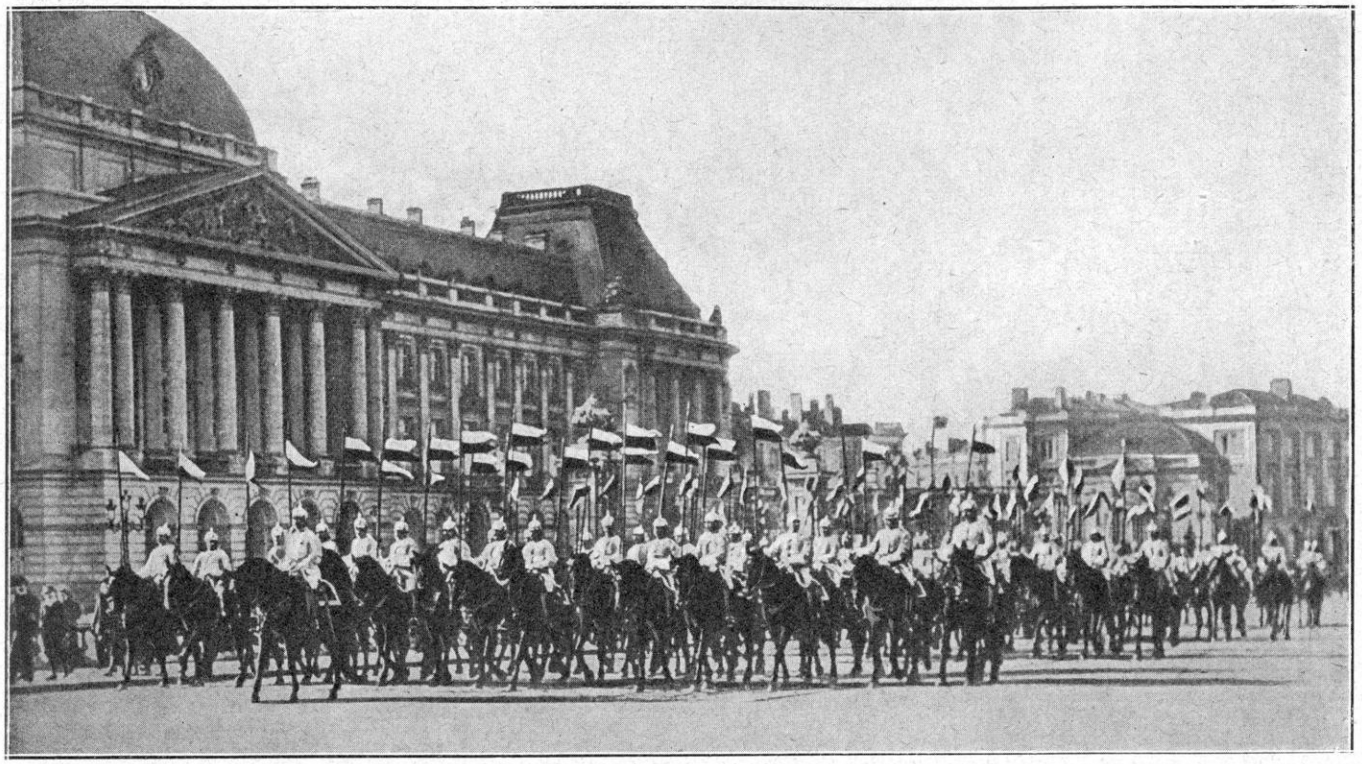
Le commandement français s'est préparé pour faire face au mouvement tournant allemand à travers la Belgique ; mais il ne veut pas renoncer à son projet d'attaquer le gros des forces ennemies par la périphérie ; il n'a aucune envie de se risquer dans le piège redoutable qui lui est tendu vers le nord.

Le 19, la lumière est faite : les Allemands se mettent en mouvement ; ils quittent l'abri de la Gette, se portent sur les arrières de l'armée belge, tandis que celle-ci se replie sur Anvers. Et les gros s'ébranlent dans la direction de Louvain-Bruxelles.

L'empereur quitte Berlin le 17. Sa présence aux armées est indispensable pour le 18. Il lance sa « Proclamation aux Berlinois » : « Le cours des opérations de guerre a transféré le Grand Quartier Général hors de Berlin... Je me fie fermement à l'aide de Dieu, à la bravoure de l'armée et de la marine et à l'inébranlable unité du peuple allemand dans ces heures de danger. La victoire ne désertera pas notre cause. » L'homme qui se considère comme un grand chef de guerre pour avoir adopté les idées de Schlieffen, arrive pour mettre la dernière main à la préparation de la manœuvre et pour déclancher lui-même le fameux mouvement qui doit régler le sort des armées françaises en quelques semaines et permettre aux forces allemandes de se retourner ensuite, d'un seul bloc, contre la Russie.

Le mouvement s'exécute avec une rapidité inouïe. Le gros des armées allemandes quitte la Gette le 19 au matin. Il défile dans Bruxelles le 20 ; sans perdre un instant, il contourne la ville ; et les corps du nord, chargés de longer la mer, prennent leur vol, si j'ose dire, dans la direction d'Audenarde.

LA MANŒUVRE DU MOUVEMENT TOURNANT Le dessein général de cette manœuvre est connu maintenant par des publications d'un caractère officieux et presque officiel. Nous les rapprochons ici parce qu'elles



L'ESCORTE DE L'EMPEREUR GUILLAUME, LORS DE SON PASSAGE A BRUXELLES

s'éclairent l'une par l'autre et que leur groupement confirme leur autorité.

Une brochure qui semble avoir été écrite sous l'inspiration de l'ancien généralissime von Moltke, intitulée *Les Batailles de la Marne*, expose en ces termes le grand dessein :

« Le gouvernement allemand avait prévu qu'il n'avait pas à se fier à la Belgique. Et, en effet, les pièces trouvées à Bruxelles après l'occupation allemande (1) ont prouvé combien les cercles dirigeants allemands ont eu raison de demander pour les troupes allemandes le passage libre en Belgique afin que les Belges ne puissent tomber sur le dos des armées allemandes quand celles-ci seraient entièrement occupées en France.

« Le grand état-major allemand avait résolu de jeter tout d'abord la plus grande partie des troupes disponibles vers l'ouest et de confier à quelques corps d'armée seulement la garde des frontières orientales... Entre Thionville et Aix-la-Chapelle, on comptait faire passer la masse principale des troupes disponibles et attaquer la France par la Belgique et le Luxembourg, tout en s'efforçant d'étendre toujours davantage l'aile droite vers la mer.

« Par cette conversion géniale de la droite on espérait, par une grande courbe passant par Bruxelles-Valenciennes-Compiègne-Meaux, à l'est de Paris, rejeter l'armée française au delà de la Meuse, de l'Aisne, de la Marne, peut-être même au delà de la Seine, pour déborder au sud de Fontainebleau et envelopper ainsi toute la ligne française. *D'autres parties de l'armée, particulièrement des corps de réserve et de landwehr, devaient alors pousser en avant entre Dunkerque et Calais* jusqu'à la côte pour empêcher de nouveaux débarquements anglais.

« D'après les calculs humains, ce plan aurait pu être accompli à la fin de septembre et de ce fait un grand nombre de corps d'armée rendus libres pouvaient être envoyés contre la Russie...

« Si la grande marche allemande sur la Marne n'a pas amené un succès immédiat et décisif, si la guerre avec la France n'a pas été terminée d'un seul coup par l'anéantissement de l'armée de campagne, il faut néanmoins la compter comme une des plus magnifiques et des plus audacieuses entreprises militaires de tous les temps. »

Voici maintenant l'exposé de Stegemann :

« Le plan de campagne allemand s'appuyait sur cette considération que c'était une mesure de conservation personnelle pour l'Allemagne d'atteindre le territoire français aussi rapidement et aussi sûrement que possible, de l'envahir définitivement par un point faible et d'imposer ainsi sa loi à l'adversaire. Comme une entreprise conduite entre Meuse et Moselle eût été très incertaine et qu'elle eût produit en même temps une sursaturation de troupes, serrées les unes contre les autres dans cet étroit espace, l'offensive par la Belgique devint la pensée

(1) Cette histoire des documents relatifs à une entente anglo-belge est une de ces mirifiques inventions allemandes, comme les avions de Nuremberg, la garnison française à Liége, etc., qui ne tiennent pas debout, mais qui ont servi à tromper et à entraîner l'opinion allemande. Voir *Histoire de la Guerre de* 1914, t. II, p. 173 et suivantes.

maîtresse de toute la manœuvre. Sur cette donnée, la marche en avant déterminait un mouvement énorme depuis l'aile droite qui, en cas de succès, devait aboutir à un débordement et à l'écrasement de l'adversaire par étreinte.

« ... L'offensive stratégique des Allemands s'était mise en branle d'un seul coup. Pour ce mouvement d'encerclement, les forces de l'extrême gauche devaient, pour le moment, rester fixes sur la ligne générale, tandis que celles de l'aile droite accomplissaient des marches énormes formant le mouvement tournant vers l'ouest avec Metz pour pivot. »

Rappelons enfin le texte court mais si formel de Kircheisen :

« C'était *sans nul doute* l'intention de von Kluck *de couper French du côté de la côte* et de rejeter ses troupes sur Maubeuge... etc. »

De l'ensemble de ces textes aussi bien que des faits eux-mêmes, il résulte que le plan général allemand comportait une extension immédiate du mouvement tournant jusqu'à la côte pour couper French de ses communications. Certains indices donnent même à penser que ce mouvement devait forcer nos lignes du nord, arriver jusque dans la vallée de la Seine et déboucher par Mantes, non pas seulement à l'est, mais à l'ouest de Paris.

La marche des armées allemandes n'est pas à rappeler ici (1). Rappelons seulement que l'armée von Bülow tourne autour de Namur pour retomber par une sorte de demi-cercle sur la Sambre où elle rencontrera l'armée française en arrière de Charleroi. Pendant ce temps, l'armée von Kluck contourne Bruxelles et part comme une flèche en suivant le parallèle de la Demer pour déboucher sur Audenarde et Courtrai. Enfin l'armée von Hausen est déclanchée du fond du Luxembourg et elle arrive à marches forcées dans l'intention de forcer les passages de la Meuse entre Yvoir et Fumay. Telles sont les marches prodigieuses accomplies par ces trois armées du 19 au 21.

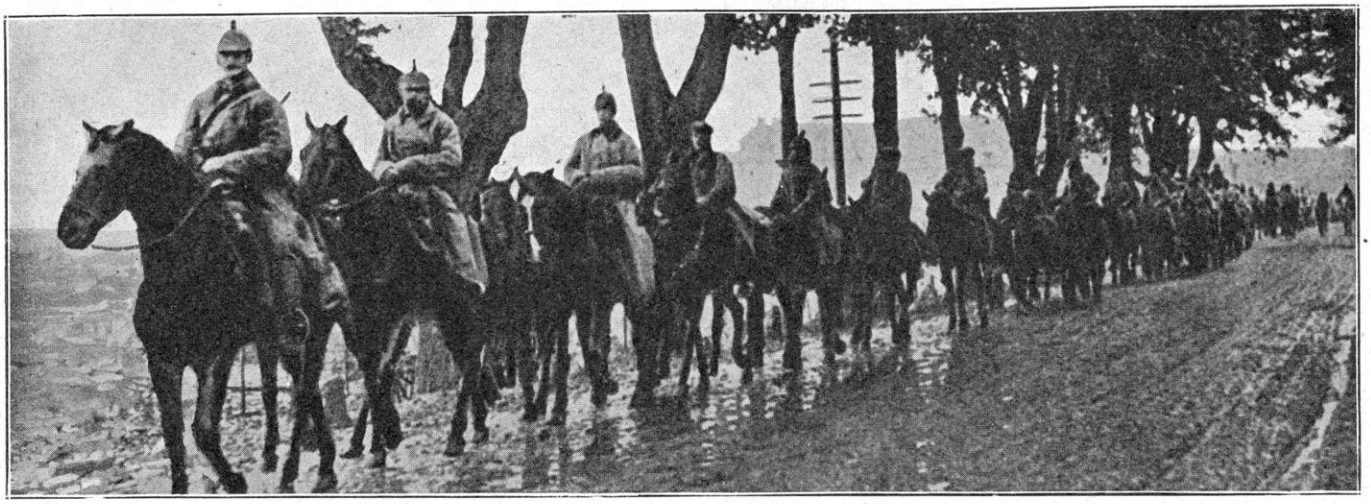
Cette fois, c'est l'initiative stratégique et tactique la plus caractérisée. On y trouve les traits frappants de la méthode allemande développée jusqu'à un excès presque morbide dans les longues années d'entraînement et de préparation : action par les masses, marche combinée par tous les chemins à la fois, rapidité terrible dans l'exécution, concentration des forces en vue d'un but unique, méconnaissance voulue de la limite des forces humaines, surmenage de tout un immense organisme pour qu'il arrive à son maximum de tension et produise son maximum de rendement à une heure donnée. Le mécanisme est merveilleux et, monté comme il l'est, entraîné comme il l'est, il rend. C'est à l'heure précise où s'engagent les combats de la Sambre que l'œuvre militaire dont l'Allemagne est si fière touche à son apogée. Si l'empereur Guillaume eût été là, il eût pu caresser avec orgueil l'encolure magnifique du cheval de bataille qui allait fournir la course et le conduire à la victoire.

LA MANŒUVRE FRANÇAISE SUR LA SAMBRE ET LA MEUSE Qu'a fait l'armée française pendant ces deux journées du 19 et du 20 ? Rien ou presque rien. N'ayant plus la maîtrise tactique ni même stratégique des événements, elle piétine sur place ; elle s'en tient à quelques mouvements d'ordre pour ainsi dire intérieur ; elle est passive, attendant toujours que l'arrivée de la 51e division de réserve ait permis de libérer le 1er corps de la garde des ponts de Meuse ; le 18e corps débarque à peine ; mais le groupe des divisions de réserve n'est même pas encore en route ; les corps de l'armée britannique sont encore dans les bois de la Thiérache. Le 10e corps est envoyé en flèche sur la Sambre pour s'opposer, le cas échéant, au débouché des forces ennemies sur la rive droite de la rivière. Position simplement expectante, défensive assez mal agencée.

C'est à partir du 21 seulement que le Grand Quartier Général essaie de reprendre l'initiative laissée aux Allemands.

En effet, dans la journée du 21 s'ébranle l'offensive générale par la périphérie qui doit

(1) Voir *Histoire de la Guerre*, t. IV, p. 145 et suivantes.



CAVALIERS ALLEMANDS SUR UNE ROUTE DE BELGIQUE

saisir les masses allemandes dans les Ardennes et, en même temps, les menacer vers le nord-ouest par un mouvement tournant opposé à leur propre mouvement tournant.

Le débouché des armées allemandes sur la rive gauche de la Meuse n'est plus, depuis deux jours, une hypothèse, c'est un fait en voie d'accomplissement : certainement, la rapidité de leur action a surpris ; cependant, la manœuvre française, prévue depuis le 12 dans cette hypothèse, trouve peut-être encore son heure maintenant.

La 3e et la 4e armées commenceront ce jour même, le 21, leur marche dans la direction Neufchâteau-Arlon (c'est la bataille des Ardennes).

La 5e armée, s'appuyant sur la Meuse et à Namur, prendra pour objectif le groupement ennemi du nord (1re et 2e armées). Le commandant des troupes anglaises se portera au nord de Mons.

De ces instructions, il résulte que le commandement français n'a pas renoncé à sa pensée de lier l'action de ses trois armées (3e, 4e et 5e), et notamment de maintenir les contacts les plus étroits entre sa 4e et sa 5e armées opérant de chaque côté de la Meuse. A ce moment, on compte que ces deux groupements déclanchés *comme une masse unique* briseront le bloc allemand de part et d'autre de la Meuse et en rejetteront les éléments sur les divisions de réserve, sur l'armée britannique et sur l'armée d'Amade qui seront arrivées à temps pour cerner les corps de von Kluck trop avancés vers la mer, ces corps se faisant coincer avant d'accomplir leur mouvement tournant.

Mais, le 21 est le jour même où se produit le choc sur la Sambre. L'initiative de l'armée allemande a prévenu l'initiative de l'armée française. Nous verrons tout à l'heure que celle-ci ne fut pas sans résultat (car aucun effort ne se perd, surtout dans l'art militaire). Les armées françaises n'en sont pas moins en retard de deux ou trois jours, l'armée britannique et même certains corps français étant arrivés trop tard. Les dispositions tactiques ont été prises pour le lendemain 22. Et c'est le 21 que les Allemands attaquent. Finalement, *ils ont donc gardé l'initiative :* la surprise tactique est l'aboutissant normal de la surprise stratégique.

Ainsi s'engagent les combats de la Sambre.

EFFECTIFS DES TROUPES EN PRÉSENCE

Avant de rappeler leurs principales péripéties et leur issue, il convient d'indiquer quelles forces sont en présence sur le vaste champ de bataille.

Le premier objet de la stratégie est d'amener sur le terrain des formations assez puissantes sinon pour dominer, du moins pour contrebalancer les formations adverses. Selon le mot

de Napoléon « la victoire est aux gros bataillons ». Tel est, bien entendu, l'objectif de la manœuvre allemande : elle entend envelopper notre aile gauche surprise et l'écraser sous le poids des trois armées von Kluck, von Bülow et von Hausen qui convergent sur elle.

Le commandemant français a-t-il, à ce point de vue, pris des précautions ?

Dénombrons les bataillons.

Les armées allemandes qui vont agir ou faire sentir leur présence à la bataille de Charleroi se décomptent ainsi qu'il suit :

1° *Armée von Hausen :* elle se compose du XIX^e corps (von Laffert), du XII^e corps (von Elsa), du XII^e corps de réserve (von Kirchbach). Ces six divisions saxonnes arrivent à marches forcées ; l'armée compte 120.000 hommes, mais 40.000 seulement (XII^e corps) prennent part à la bataille, autour de Dinant, dès le 22.

2° *L'armée von Bülow* se compose du VII^e corps de réserve (von Zwehl), de la Garde (von Plettenberg), du X^e corps (von Emmich), du X^e corps de réserve (von Hülsen) composé de la 19^e division de réserve et de la 2^e division de réserve de la Garde, du VII^e corps (von Einem), d'un corps de cavalerie (von Richtofen) composé de la 5^e division de cavalerie et de la division de cavalerie de la Garde. — C'est un total de 210.000 hommes.

Les gros de cette armée sont, le 22 au matin, entre Nivelles et la Sambre. Ce sont ces corps qui, en se portant vers le sud, rencontreront la 5^e armée française, dans la région de Charleroi.

3° *L'armée von Kluck* comprend les IX^e corps (von Quast), III^e corps (von Lochow), IV^e corps (von Arnim), IV^e corps de réserve (7^e et 22^e divisions de réserve), II^e corps (von Linsingen) et le corps de cavalerie (von Marwitz), composé des 2^e, 4^e, 9^e divisions de cavalerie.

Total : 215.000 hommes.

Von Kluck a ses gros entre Vilvorde et Haut-Ittre.

Un corps, le IV^e de réserve, ne prend pas réellement part à la bataille ; le II^e corps actif n'y intervient que par son avant-garde qui combat à Tournai ; mais la présence de ces deux corps sur l'arrière des troupes combattantes est un fait non négligeable ; leur marche est continue jusqu'à la bataille de Cambrai, le 26 août, où ils sont engagés.

Rappelons, pour mémoire, que le XI^e corps actif et le corps de réserve de la Garde, ont reçu l'ordre, le 21 août, de reprendre par voie ferrée le chemin de la frontière allemande pour être dirigés sur la Prusse Orientale.

Total général : 3^e armée 120.000 hommes
2^e armée 210.000 —
1^re armée 215.000 —
545.000 hommes

A défalquer comme agissant uniquement par la sécurité que leur présence donne aux chefs et comme réserves pour exploiter le succès ou soutenir la retraite en cas d'échec :

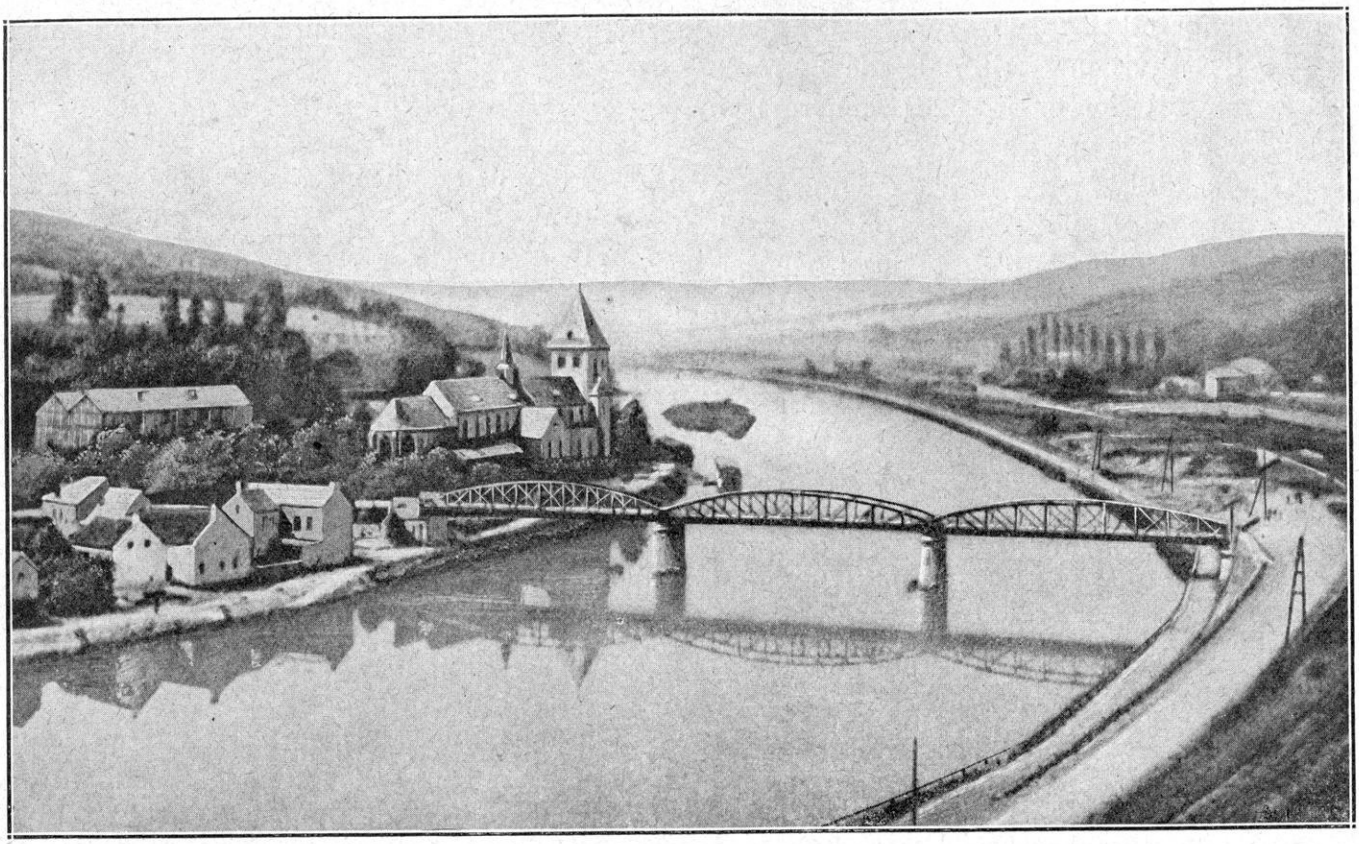
Les XIX^e et XII^e corps de réserve. . . . . 80.000 hommes
Le IV^e corps de réserve. 40.000 —
120.000 hommes

L'armée allemande se compose donc de 545.000 hommes dont 425.000 sont en ligne et prennent part aux combats de la Sambre du 21 soir au 24 matin.

Ajoutons que chaque corps d'armée allemand dispose de 144 pièces d'artillerie, dont le quart consiste en obusiers légers et le reste en batteries montées, et, en plus, très souvent, un bataillon d'artillerie à pied, soit 4 batteries de 4 obusiers lourds.

Indiquons aussi ce que représentent exactement ces corps de réserve dont la présence accrut si étonnamment l'impulsion de la masse allemande : les régiments de réserve formés en août 1914 ont servi à constituer des divisions de réserve dont la plupart furent groupées deux par deux en « corps de réserve ». Chaque division de réserve comprend : 4 régiments d'infanterie, 1 régiment de cavalerie à 3 escadrons et 1 régiment d'artillerie de campagne à 6 batteries, *soit seulement 36 pièces.*

Le corps de réserve ne dispose donc que de



LE PONT D'HASTIÈRE SUR LA MEUSE

72 pièces, soit moitié de l'artillerie du corps actif.

Le général Joffre, malgré que son attention se soit portée d'abord vers l'Est, a-t-il négligé ses armées de l'ouest et a-t-il amené à temps sur cette frontière les troupes nécessaires pour tenir tête aux masses ennemies ?

Le 22 août, *la 5e armée (général Lanrezac)* comprend de l'est à l'ouest, c'est-à-dire depuis la Meuse jusqu'à l'Escaut :

La 51e division de réserve (Bouttegourd) ;
La 8e brigade (Mangin) ;
Le 1er corps (Franchet d'Espérey) ;
Les { 10e corps (Defforges) ; 37e division d'Afrique (Comby) ;
Les { 3e corps (Sauret) ; 38e division d'Afrique (Muteau) ;
Le 18e corps (de Mas-Latrie) ;
Les { 69e division de réserve (Legros) ; 53e division de réserve (Perruchon) ;
formant le 4e groupe de divisions de réserve Valabrègue ;
Le corps de cavalerie (Sordet) : 1re, 3e, 5e divisions de cavalerie.

Soit une armée d'au moins 280.000 hommes, 800 canons, plus de 100.000 chevaux et 20.000 voitures.

Outre les 280.000 hommes du général Lanrezac, il faut tenir compte des 25.000 hommes du général Michel à Namur (4e division belge), et signaler la présence des 35.000 hommes du général Fournier à Maubeuge.

A ces forces, qui toutes sont en place, il faut ajouter, sur la gauche, *l'armée britannique (maréchal French)*, comptant :

Le 1er corps (Douglas Haig) ;
Le 2e corps (Smith Dorrien) ;
La division de cavalerie (Allenby).

En tout : 70.000 hommes.

A partir du 24, les 15.000 hommes de la 4e division (Snow) arriveront en renfort.

Il faut ajouter, enfin, *l'armée du général d'Amade.*

Elle comprend :

La 84e division territoriale (de Ferron) ;

La 88e division territoriale (Dennerey), en ligne dès le 24 au matin.

La 82e division territoriale (Vigy).

La place de Lille (général Herment) qui, à l'abri d'un coup de main et chargée de participer à la défense, renferme sous l'abri de ses forts, le 22 août, 18.000 hommes de toutes armes et 340 bouches à feu.

La 81e division territoriale (Marcot).

Soit un total de 75.000 hommes.

Enfin, à partir du 25, les 36.000 hommes des 61e et 62e divisions de réserve qui débarqueront à Arras.

Voici quelques précisions permettant d'établir les totaux :

1° Une division de réserve, formée avec les réservistes des classes 1904-1907, comprend, en général, 2 brigades d'infanterie à 3 régiments de 2 bataillons, soit 12 bataillons, 2 escadrons, 1 compagnie du génie et 9 batteries. Chaque division compte donc environ 18.000 hommes, 4.000 chevaux et 2.000 voitures ;

2° Chaque division territoriale comprend 4 régiments d'infanterie à 3 bataillons, 2 groupes d'artillerie, 2 escadrons et 1 compagnie du génie, soit 14.100 hommes et 2.100 chevaux ;

3° Les corps actifs comprennent 2 divisions actives, 2 régiments de réservistes à 2 bataillons, 30 batteries de 75 à 4 canons, 1 régiment de cavalerie à 6 escadrons, 4 compagnies du génie ;

4° Le corps de cavalerie Sordet compte 3 divisions, soit 18 régiments ; chacune de ces divisions comprend 3 brigades, 3 batteries, un groupe de chasseurs cyclistes ;

5° L'artillerie lourde compte 24 batteries et 10.000 chevaux.

Les forces françaises disposées en Belgique, depuis la Meuse jusqu'à l'Escaut et formant, en quelque sorte, la masse de manœuvre, s'additionnent donc ainsi qu'il suit :

5e armée (Lanrezac). .	280.000	hommes.
Place de Namur	25.000	—
Place de Maubeuge . .	35.000	—
Armée d'Amade	75.000	—
Deux divisions de réserve en renfort. . .	36.000	—
Armée anglaise	70.000	—
Une division en renfort.	15.000	—
	536.000	hommes.

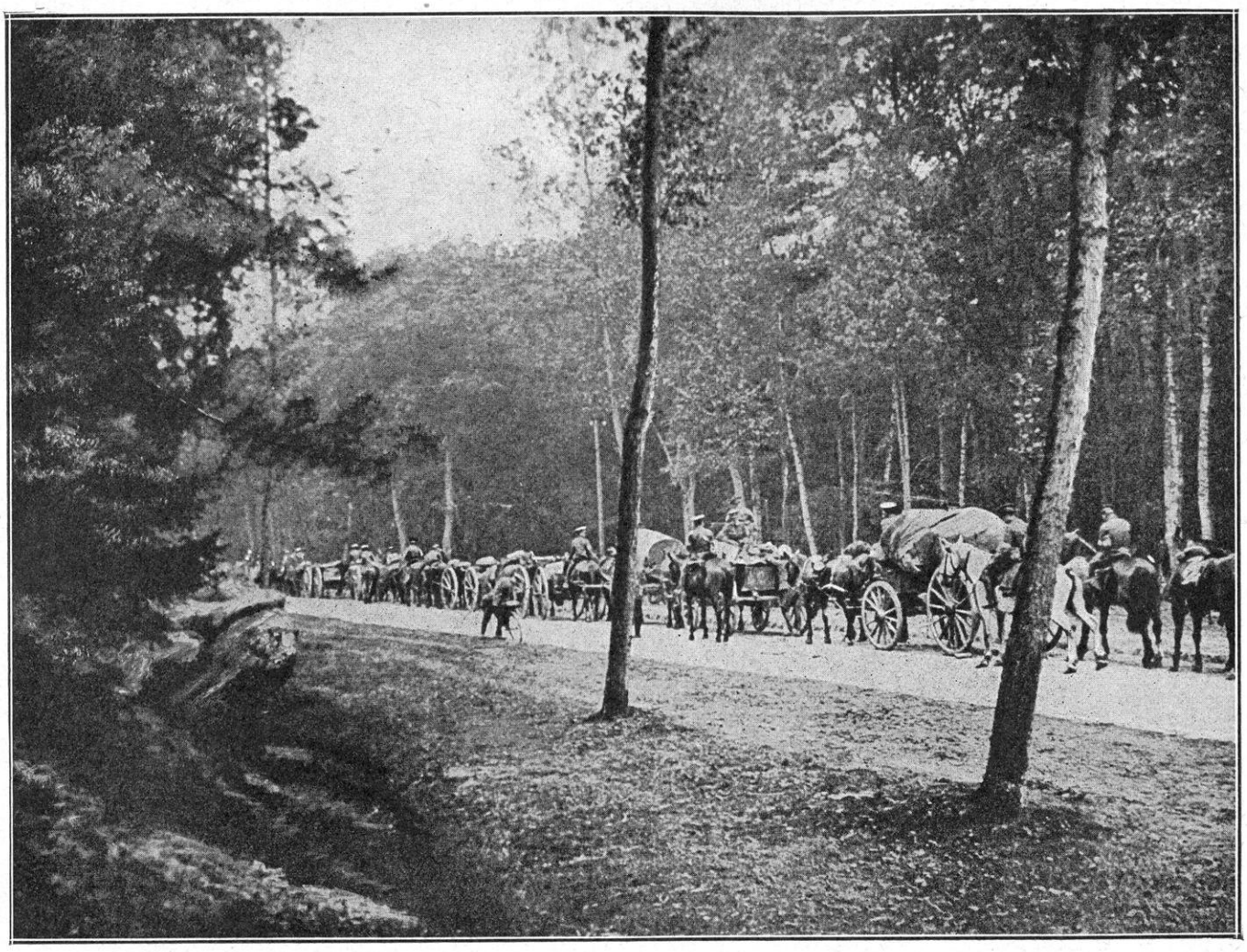
Soit un total de 536.000 hommes s'opposant au chiffre de 545.000 hommes des armées allemandes, chiffres comprenant plusieurs unités de seconde ligne qui ne devaient déboucher que tardivement sur le front de retraite.

Ajoutons que trois forteresses modernes, Namur, Maubeuge et Lille, donnaient de la consistance au front français et paraissaient pouvoir offrir de solides points d'appui soit pour l'offensive, soit pour la défensive.

LES ALLEMANDS PRENNENT L'INITIATIVE

Le général Joffre était en droit de supposer que toutes ses précautions étaient prises et que, malgré le retard de l'armée britannique, il opposait aux forces allemandes des forces suffisantes pour pouvoir garder la maîtrise des opérations.

Malheureusement, l'initiative dans le temps et dans l'espace était, comme nous l'avons vu, passée aux Allemands à la fois par leur résolution si longtemps dissimulée de déboucher en Belgique sur la rive gauche de la Meuse, et surtout par la rapidité invraisemblable avec laquelle ils avaient exécuté leur mouvement. Pendant les deux journées du 19 et du 20, inemployées par les armées alliées, ils avaient couvert tout le nord de la Belgique jusqu'à la frontière française, et ils tombaient sur la Sambre au delà de Namur quand on les croyait encore attardés autour de Bruxelles et même au sud de la Meuse et derrière la Gette.



UNE DIVISION BRITANNIQUE SE DIRIGEANT VERS LA LIGNE DE FEU

Cet avantage se traduit immédiatement dans les résultats tactiques.

Pour la journée du 21, le général Lanrezac donne des instructions offensives-défensives, par conséquent un peu obscures : les corps d'armée se disposeront à attaquer entre Namur et Nivelle, mais ils n'attaqueront pas. Le 1er corps (Franchet d'Espérey) restera sur la Meuse à attendre la relève de la 51e division ; le 10e corps (Defforges) se tiendra sur les Hauts de Sambre (Fosse-Vitrival), mais il gardera les ponts ; le 3e corps (Sauret) s'opposera au débouché de l'ennemi sur Châtelet (1).

(1) Ces instructions sont les suivantes pour le 3e corps : « Se tenir prêt à l'offensive ; être en mesure de s'opposer éventuellement à un débouché de forces ennemies au sud de la Sambre ; se préparer à appuyer et à flanquer le 10e corps à sa droite et le 18e corps à sa gauche ; veiller et arrêter les incursions de la cavalerie ennemie sur les ponts de Sambre. »

Le 18e corps (Mas-Latrie), les divisions de réserve, l'armée britannique sont encore en arrière loin de l'ennemi et font une ligne oblique sud-ouest de Charleroi au Nouvion.

Les corps de l'armée alliée formaient ainsi comme une sorte de pyramide dont la pointe était le 3e corps appuyé par le 10e corps. Soit pour l'offensive, soit pour la défensive, ce dispositif est plutôt médiocre. D'ailleurs, la pensée du général Lanrezac est de n'attaquer que le lendemain. Il prend ses mesures en conséquence : il compte qu'il aura le temps de porter son 1er corps en avant dès que la division de relève sera arrivée, et que ce corps mènera l'attaque dans l'encoignure de la Sambre et de la Meuse, sous le feu de la place de Namur.

Mais le commandant de la 5e armée n'est

APRÈS LA BATAILLE DE LA SAMBRE

Positions
le 21 Août 1914 ..... en blanc
le 25 Août ..... en noir

— Allemands —
Division — Brigade
Division de Cavalerie

— Alliés —
Français: Division
Brigade — Régiment
Division de Cavalerie
Anglais: Division
Division de Cavalerie
Belges: Brigade

Echelle: 1.600,000
0 Km 5 10 20 30

Dressée par A. Panthier

Cette carte rectifie les précédentes

A. Lagrange des.

Dunkerque
Furnes
Dixmude
Thourout
Gand
Termonde
Malines
Hondschoote
Houqstaede
Thielt
Bergues
Roulers
Gravelines
Alost
Vilvorde
Aerschot
Diest
Hasselt
Bruxelles
Louvain
Sottegem
Ninove
Ypres
Courtrai
Audenarde
Poperinghe
Menin
Nederbrakel
Grammont
Hal
Tirlemont
St Trond
Landen
Jodoigne
Waremme
Cassel
Renaix
Lessines
Waterloo
Wavre
St Omer
Bailleul
Tourcoing
Roubaix
Enghien
Braine-le Comte
Liège
Hazebrouck
Armentieres
Aire
Merville
Lille
Ath
Nivelles
Gembloux
Eghezée
Laventie
Tournai
Leuze
Soignies
Meuse
Huy
Norrent-Fontès
Lillers
Tr. Lille
Béthune
la Bassée
Deule
Orchies
Rœulx
Mons
Namur
Andenne
Bruay
Houdain
Conde
Haine
Binche
Anderlues
Charleroi
Fosse
Sambre
Lens
Marchiennes
Scarpe
St Ghislain
Pâturages
Merbes-le Château
Florennes
Walcourt
Dinant
Anthée
Ciney
Marche
Ourthe
Aubigny
Vimy
Douai
Valenciennes
Denain
Vitry
Arras
Bouchain
Maubeuge
Silenrieux
Philippeville
Hastière
Givet
Beauraing
Rochefort
Ambly
Lesse
Sensée
Arleux
Marquion
Beaumetz-les-Loges
Croisilles
Cambrai
Solesmes
Landrecies
Avesnes
Solre-le Château
Chimay
Mariembourg
Virton
Florenville
Bapaume
Bertincourt
Marcoing
le Cateau
Albert
Combles
Ancre
Escaut
Sambre
le Nouvion
Wassigny
le Catelet
Fourmies
Haybes
Fumay
Gedinne
St Hubert
Recogne
Bray
Somme
Péronne
Roisel
Hirson
Revin
Rocroi
Montherme
Paliseul
Vervins
Guise
Oise
Vermand
Chaulnes
Rosières
Nesle
Ham
St Quentin
Ribemont
Moy
Rimogne
Charleville
Mézières
Bouillon
Semoy
Meuse
Sedan
St Pol
Canche
Aa
Yser
Escaut
Lys
Dendre
Senne
Dyle
Gette
Demer
Meharigne
Orchies
Marne
Ourcq
Ourthe
Lesse
Huy
Meuse
Sambre
Oise
Somme
Ancre
Escaut
Deule
Scarpe
Sensée
Canche
Aa
Yser
Lys
Dendre
Senne
Dyle
Gette
Demer
Meharigne
Ourthe
Les

plus maître des événements. Pendant qu'il élabore ses instructions, les Allemands ont attaqué, le 21 à 12 h. 45, et ils ont attaqué précisément les deux corps de flèche, en les prenant de flanc par le côté que couvre insuffisamment le 10e corps échelonné depuis les hauteurs du sud de la Sambre jusqu'au pont d'Auvelais.

La journée du 21 voit deux séries de combats, ceux du 10e corps qui perd le pont d'Auvelais et, après des contre-attaques magnifiques mais vaines, notamment à Arsimont, est refoulé sur Aisemont-Cortil-Mazet, c'est-à-dire sur les hauteurs au sud de la Sambre ; et les combats du 3e corps, coupé du 10e corps à sa droite par les troupes ennemies se glissant par le pont d'Auvelais. Ainsi, on perd successivement les ponts de Pont-de-Loup, Tamines, Roselies. Châtelet est occupé par l'ennemi qui s'y barricade.

Les contre-attaques du 3e corps sur Aiseau-Roselies ne sont pas plus heureuses que celles du 10e corps ; dans la nuit du 21, l'ennemi est maître de la Sambre. Un combat à Anderlues contre notre corps de cavalerie épuisé rejette celui-ci au delà de la rivière et menace d'envelopper le 3e corps. Les choses sont gravement compromises pour le général Lanrezac au moment même où il donnait les ordres pour attaquer le lendemain 22 : tels sont les avantages de l'initiative !

Et cette journée du 21 n'est qu'une épreuve préliminaire. La journée du 22 fut la bataille proprement dite. Bien entendu, le projet du général Lanrezac de déboucher, ce jour-là, au nord de la Sambre n'a plus lieu en raison des événements ; les ordres qu'il a communiqués aux corps le 21 au soir sont périmés. L'ennemi a pris l'initiative et il la garde.

Le 22 est, en somme, une sorte de répétition de la journée du 21. Le 1er corps reste toujours immobile ; les deux corps de flèche, le 10e corps et le 3e corps, portent encore tout le poids de la lutte à laquelle le 18e corps cependant commence à participer; nos forces sont jetées à la bataille, comme l'on dit, bûche à bûche. Le reste des forces alliées jusqu'à la gauche n'est pas encore en ligne.

Le matin, le 10e corps attaque avec fureur ; préparation d'artillerie insuffisante ; charges téméraires ; le corps est ramené à partir de 11 heures du matin ; contre-attaque nouvelle des troupes algériennes. Même tactique, même échec. L'ennemi subit des pertes énormes ; il est contenu ; mais la retraite s'impose et s'accomplit sur une ligne oblique de la Sambre à Mettet.

La journée est toute semblable, mais plus mauvaise encore au 3e corps. Contre-attaque sur Aiseau-Roselies ; les Allemands, débouchant de Charleroi, se développent en masses serrées sur l'ouest et menacent de cerner le 3e corps. Echec de la 6e division. Contre-attaque de la 38e division (troupes algériennes). Corps à corps terribles. A 3 heures, le 3e corps est en pleine retraite. Cependant l'ennemi a subi de grandes pertes, ici encore. Il hésite. Nos batteries contiennent sa poursuite.

A gauche, le 18e corps est entré en ligne un peu tard dans la journée et n'a pu qu'empêcher, par sa présence et ses lointaines canonnades, le mouvement qui menaçait d'envelopper le 3e corps à l'ouest.

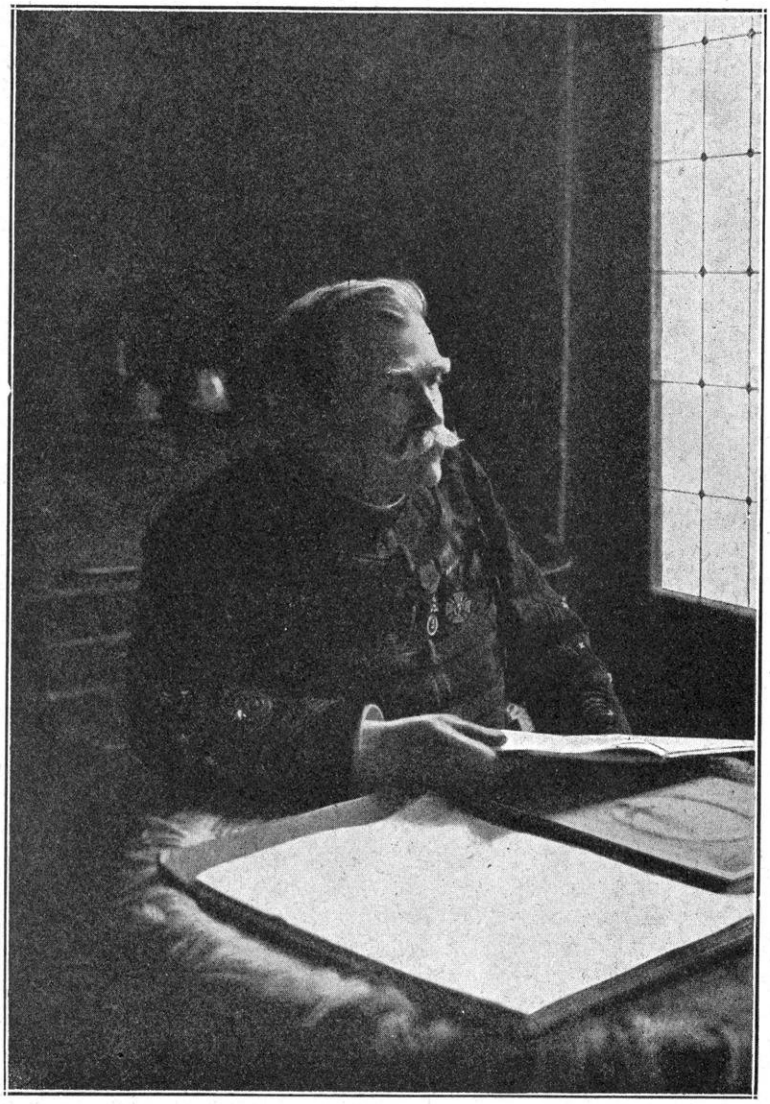
Telle est la « bataille de Charleroi » proprement dite. Quatre corps allemands, VIIe, Xe réserve, Xe actif et la Garde ont attaqué deux et, au plus, trois corps français. « La 5e armée est sortie ébranlée de la bataille du 22, mais elle n'est pas dissociée ; si elle a reçu de rudes coups, elle en a porté à l'ennemi d'aussi rudes. » Le moral du soldat reste excellent ; il ne se considère pas comme battu. C'est à reprendre. Et le commandement français se dispose à le faire.

La journée du 23 voit la ruine de cette dernière espérance. Tant est fort l'avantage de l'initiative et tant il est vrai qu'on ne guérit pas un grand mal par des palliatifs, en pleine crise ; mieux vaut trancher et chercher un *novus ordo*.

Le front français a étayé et consolidé succes-

VITRY-LE-FRANÇOIS. — ÉGLISE NOTRE-DAME ET RESTES DES FORTIFICATIONS

sivement les corps en flèche en les calant par les corps voisins. Or, voici que tout l'édifice chancelle : Namur, qui soutenait notre droite, succombe ; le 1er corps qui, enfin libéré par l'arrivée de la 51e division, se prépare à prendre de flanc l'armée allemande débouchant de la Sambre sur les hauteurs, est soudainement obligé de se retourner pour faire face aux premiers éléments de l'armée von Hausen qui ont passé la Meuse à Hastière ; le 10e corps tient tête, il est vrai, devant les attaques assez molles des Allemands, et se replie légèrement en fin de journée, prêt à contre-attaquer pour le lendemain ; mais l'effondrement se produit au 3e corps et surtout à la 6e division. Ici, c'est le découragement, la désorganisation, l'embarras des convois refluant ; le trouble des choses et des âmes s'exagère dans la nuit. La retraite sur Walcourt-Silenrieux est un des épisodes tragiques de cette campagne.



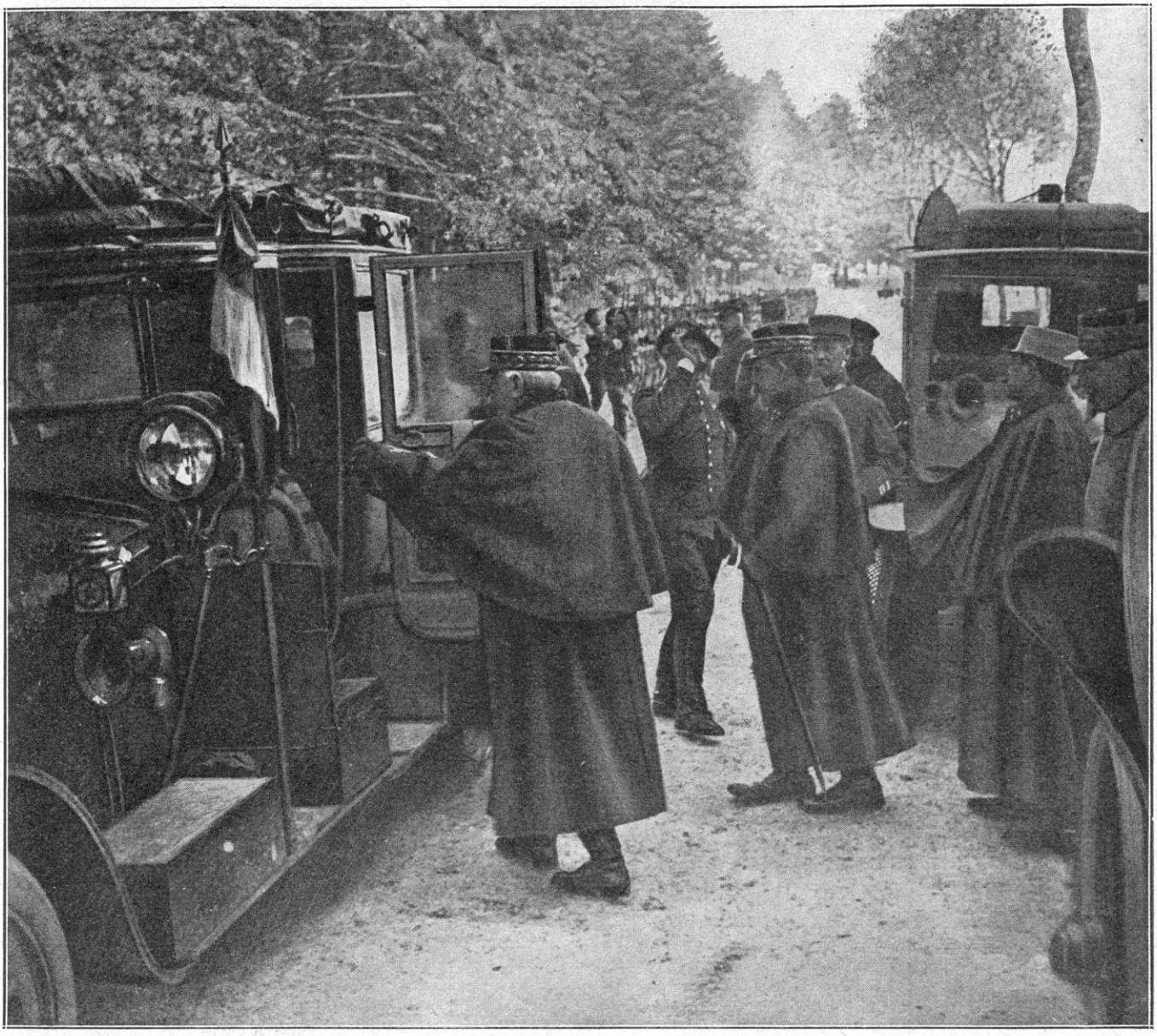
LE GÉNÉRAL JOFFRE
DANS SON BUREAU DE L'ÉTAT-MAJOR

A l'ouest, le 18e corps est fortement éprouvé dans un engagement qui dure toute la journée. Le groupe des divisions de réserve arrive sur le terrain.

Il est vrai que l'armée britannique survient juste à temps pour menacer le flanc de l'armée von Kluck. Celle-ci, arrêtée dans son mouvement, se rabat, division par division, sur l'armée de French. On pourrait peut-être les battre l'une après l'autre ; mais French, se sentant isolé par l'échec de la 5e armée, se met en retraite après trois heures de combat. Le bref engagement de Mons, suivi de ce prompt recul, met le comble à la crise... mais commence peut-être aussi la guérison. La résolution prise par French de ne pas insister, confirme une résolution semblable chez Lanrezac. Celui-ci ordonne la retraite générale de la 5e armée le 23 à 9 heures du soir.

Les armées alliées se « décrochent », mais face à l'ennemi. Et comme cette rupture du combat s'accomplit non par panique, déroute, ni même défaite, mais par une volonté du commandement, comme il n'y a pas poursuite de l'ennemi, la retraite prend tout de même le caractère et offre les avantages d'une décision. Les choses vont prendre une face nouvelle. L'initiative change de camp.

Le 25 au soir, les armées alliées sont ramenées sur le territoire français : la 5e armée, en effet, occupe la ligne Maroilles-Avesnes-Fourmies-Regniowez et l'armée britannique la ligne Cambrai-Le Cateau-Landrecies.



LE GÉNÉRAL JOFFRE MONTANT DANS SON AUTOMOBILE

Elles sont battues : telle est la conséquence, pour ainsi dire fatale, de l'initiative stratégique et tactique prise par l'armée allemande du 19 au 21 ; mais elles ne sont pas rompues : telle est la récompense des initiatives stratégiques combinées par le commandement français et sur lesquelles nous allons revenir. Un retard de deux jours a causé la surprise — et la perte de deux journées ; mais la sagesse des dispositions demeure et c'est elle qui va sauver ce qui peut être sauvé.

Que les Allemands célèbrent la victoire de « Sambre et Meuse », comme ils l'appellent, ce n'en est pas moins pour eux une victoire incomplète et qui renferme le germe d'une prochaine défaite. C'est ce qu'il était impossible de discerner dans le trouble des premières émotions, mais c'est ce qu'il est possible de déterminer maintenant.

CARACTÈRE DE LA BATAILLE DE CHARLEROI

Le grand dessein allemand consistait à envelopper l'armée française par la droite pour l'isoler de l'Angleterre et ensuite du territoire national en occupant les ports de la mer du Nord ; à la couper en deux morceaux en débouchant sur la Meuse dans la région de Dinant et surtout à la culbuter

et à la réduire à l'impuissance pour s'ouvrir le chemin de Paris.

Or : 1° l'armée alliée n'est pas tournée : en effet, les avant-gardes de l'armée von Kluck se sont heurtées à l'armée d'Amade et aux divisions de territoriale et de réserve ayant des avancées sur la ligne Maubeuge-Lille-Valenciennes; la présence inattendue de ces troupes a produit sur le commandement allemand l'effet d'une surprise inquiétante; il n'a pas cru prudent de maintenir ses ordres de marcher sur Dunkerque ou Calais et il ne l'a pas fait; telle est la suite de la sage précaution stratégique prise par le général Joffre dès le 16 août. Au lieu d'envelopper, l'armée allemande reste elle-même enveloppée ; et c'est stratégiquement une situation difficile qui n'ira pour elle qu'en s'aggravant jusqu'à la bataille de la Marne.

LE GÉNÉRAL BELIN

D'ailleurs, l'armée von Kluck aurait-elle gardé le dessein de s'étendre vers l'ouest qu'elle ne le pourrait plus. A la façon dont l'armée britannique, unie aux corps français voisins (5 divisions anglaises, le corps de cavalerie Sordet, 4 divisions de réserve, 3 divisions de territoriale) s'est accrochée à elle, elle ne peut plus se dégager. Comme un chien mordant un sanglier, notre gauche l'entraîne et ne la lâche pas.

Cette armée, chargée du mouvement tournant, abandonne donc sa marche vers l'ouest, et elle s'engouffre dans le couloir où se précipitent les corps anglais et, marchant ainsi, elle est escortée, à droite et à gauche, par la 5e armée et par l'armée d'Amade qui finiront bien, un jour ou l'autre, par la coincer quelque part.

2° L'armée alliée n'est pas coupée. C'est le dessein subsidiaire du commandement allemand; il a gardé une formidable réserve, l'armée von Hausen, et son plan était de la lancer à l'heure choisie pour foncer sur la Meuse de Monthermé à Dinant, se jeter sur les communications de l'armée Lanrezac et couper notre 4e armée de notre 5e armée. Mais le général Joffre, avec une insistance remarquable, s'est toujours refusé à laisser se produire une fissure entre ses deux armées et à laisser sa 5e armée s'éloigner vers le nord ou vers l'ouest comme on le lui demandait. Ne perdant jamais de vue la défense de la Meuse entre Hastière et Dinant, il a confié ces contacts à ce qu'il a de plus solide, au 1er corps de la 5e armée et au 9e corps de la 4e armée. Bien lui en a pris. Le 1er corps a sauvé les passages de la Meuse une première fois à Dinant, et, avec

SOLDATS D'INFANTERIE FRANÇAISE

les 51e et 52e divisions de réserve, une seconde fois à Hastière-Onhaye. Le 1er corps et le 9e corps ont pris à partie l'armée von Hausen et ne l'ont pas lâchée. Elle avait ordre de passer, elle n'a pas passé. Elle devait couper les communications de l'armée Lanrezac, elle ne les a pas coupées; elle combattra péniblement les corps vigoureux qui sont ou seront attachés à ses flancs jusqu'à l'heure où son échec définitif sera un des faits les plus importants de la bataille de la Marne.

3° Enfin, les armées allemandes avaient entrepris ce grand tour par la Belgique à la fois si imprudent au point de vue diplomatique et si risqué au point de vue militaire, pour obtenir immédiatement un succès global, une sorte de destruction des armées alliées. L'empereur Guillaume n'a cessé de vanter cette savante préparation, conduite de longue main « pour nous perfectionner dans l'art de la guerre, cet effort fait pour deviner la stratégie et la tactique militaires de l'ennemi, cette méditation de la guerre ayant pour but de la rendre prompte et terrible » (1).

Son ministre Bethmann-Hollweg a répété à tout venant, dès le début des hostilités et pour expliquer sinon justifier la félonie à l'égard de la Belgique : « Vaincre tout de suite, c'est pour nous une question de vie ou de mort. »

Eh bien, malgré la longue préparation et la redoutable surprise, le coup n'a pas réussi ; les armées alliées sont refoulées, oui, mais elles ne sont pas réduites à l'impuissance. C'est de propos délibéré qu'après les échecs tactiques du 21 et du 22, elles prennent le parti de la retraite. Les pertes avaient été égales des deux côtés. Les Allemands, tout en chantant victoire, avaient aussi à panser leurs blessures. Pris de flanc par les armées alliées, ils ont été obligés d'interrompre partout leur marche d'est en ouest, et ont dû s'accrocher prématurément à l'adversaire qui leur « sautait dessus. »

Ainsi les batailles ont été plus ou moins des surprises de part et d'autre. Le grand mouvement, expression suprême de la doctrine allemande, n'a pas réussi et même ne s'est pas achevé : la manœuvre de Joffre l'a arrêté en cours de développement et l'a empêché de rendre tout son effet.

En un mot, les armées alliées ont été battues sur la Sambre, elles n'ont été ni *tournées*, ni *coupées*, ni *détruites*.

Si, dans le camp allemand, il est des chefs que le délire d'une victoire trop éclatante, je dirai presque trop aveuglante, n'a pas éblouis, ils doivent réfléchir et répéter en eux-mêmes l'observation de leur maître, Schlieffen : « Les résultats d'une telle attaque, quand elle n'aboutit ni à la rupture ni à l'encerclement, ne sont que faibles, même dans le cas le plus favorable. Sans doute l'ennemi est repoussé ; mais il présentera de nouveau à quelque temps de là, sur un autre terrain, la résistance à laquelle il a momentanément renoncé. La campagne traîne en longueur... Mais ces guerres-là sont devenues impossibles à une époque où l'existence de la nation repose sur la marche ininterrompue du commerce et de l'industrie, où il est indispensable qu'une *rapide décision* remette en mouvement les rouages arrêtés. Il n'est pas possible de faire de la *stratégie d'épuisement* quand l'entretien de millions d'hommes entraîne des milliards de dépenses. »

La *rapide décision* n'était pas obtenue. La *stratégie d'épuisement* était celle qui allait bientôt s'imposer. Tout le sort du plan allemand était en suspens après la bataille de Charleroi, comme il l'était, dans l'est, après la bataille de la Trouée de Charmes.

Il est possible de déterminer, maintenant, la place qui appartient aux combats de la Sambre dans l'ensemble de la bataille des Frontières.

Nous avons dit la conception initiale française : une offensive par l'Alsace et la Lorraine, destinée à porter aussi vite que possible la guerre en territoire allemand. Cette offensive devait être secondée par un mouvement en forces à travers les Ardennes.

En cas de succès, cette conception assurait,

(1) Discours à la Garde prussienne, 20 juin 1917.

TIRAILLEURS MAROCAINS

dès l'abord le gage des provinces annexées ; elle pouvait entraver le mouvement des armées allemandes sur la Belgique en menaçant la région de Trèves ; elle protégeait la Lorraine française et Nancy, enfin elle s'opposait à la menace d'enveloppement des ennemis par la Trouée de Charmes.

En tant qu'offensive, cette conception a échoué ; en tant que défensive, elle a réussi.

Toute l'histoire militaire le prouve, la Lorraine est un mauvais terrain pour l'attaque. Le haut commandement français a été obligé de l'adopter parce qu'il n'avait pas le choix. Du moment où la France était résolue à respecter rigoureusement la neutralité belge et même à ne fournir aucun prétexte à l'Allemagne pour porter elle-même atteinte à cette neutralité, son débouché sur l'Allemagne ne pouvait être ailleurs.

Certainement, il n'échappait pas à notre état-major que ses forces resserrées dans un étroit espace, séparées les unes des autres par les Vosges, la région des Etangs, le camp retranché de Metz, auraient à peine l'emplacement nécessaire pour se déployer. Il savait qu'elles tombaient sur un pays préparé défensivement et admirablement repéré par l'ennemi, et où le succès ne pouvait être obtenu que par une préparation tactique méticuleuse où l'artillerie eût joué le principal rôle. Mais il avait de fortes raisons d'agir vite. En attaquant le 14 en Lorraine, on attirait les troupes allemandes, et, en les fixant de ce côté, on espérait dégager le front des Ardennes et le front de Belgique.

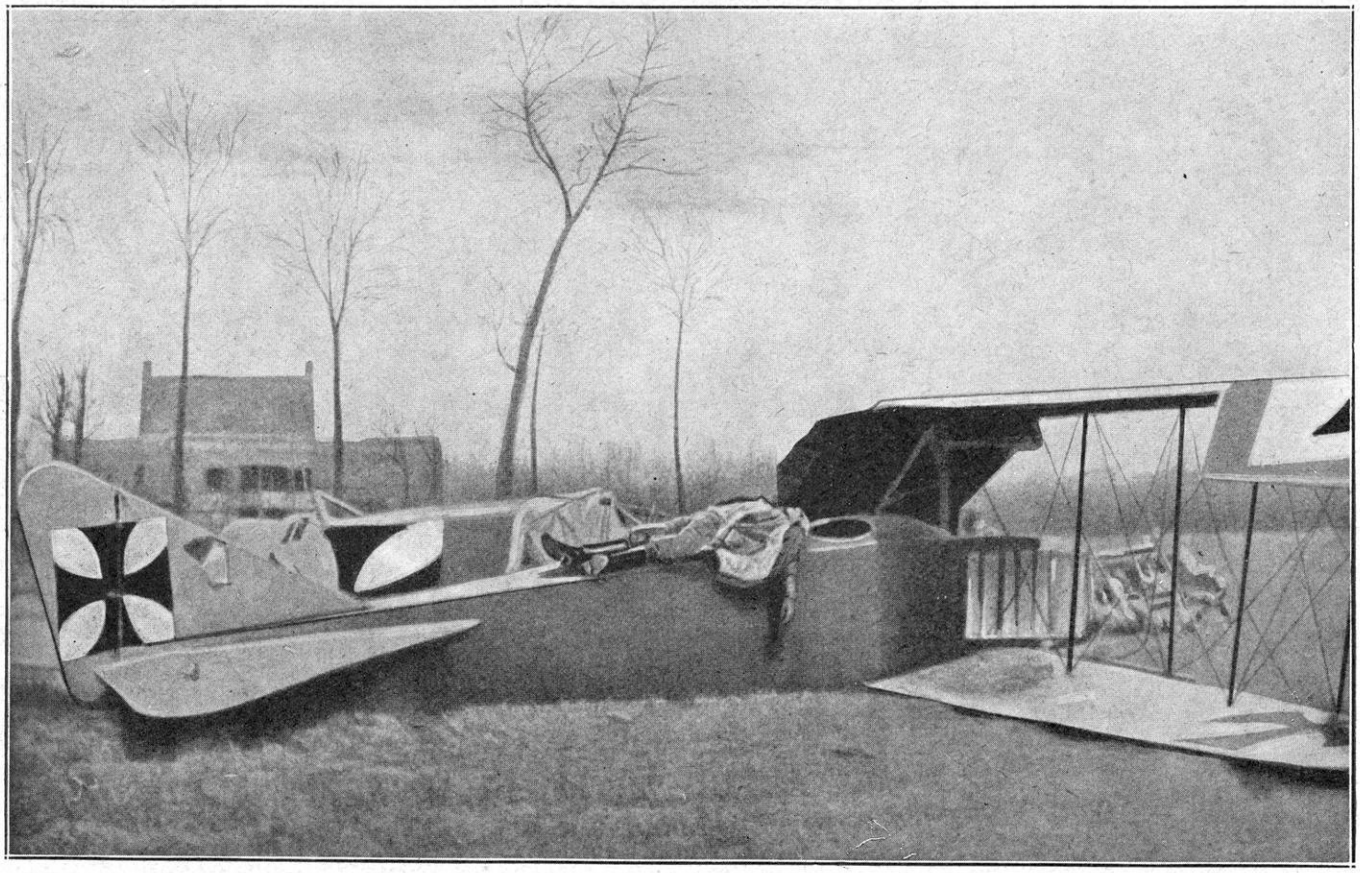
Quoi qu'il en soit, cette offensive échoua et l'armée allemande ayant refoulé nos 2e et 1re armées, pénétra à leur suite sur le territoire français et aborda l'exécution du mouvement d'aile gauche visant la Trouée de Charmes.

Les Allemands obtinrent ce premier succès ; mais ils ne purent le développer. Nous les avons vu échouer sur le barrage Borville-Rozelieures-Essey-la-Côte. Nous allons les voir contenus au col de la Chipote et au Grand-Couronné. De ce côté, la guerre va se stabiliser promptement.

Reportons-nous maintenant à la conception allemande : elle tend à exécuter, contre les armées françaises, une grande manœuvre d'enveloppement par les ailes. Malgré les proportions colossales et presque extravagantes de ce projet, on ne peut le nier, puisqu'il est inscrit dans les faits. Tout au plus pourrait-on admettre que les chefs allemands comptaient se tenir, pendant quelque temps, sur la défensive en Lorraine, tandis que les armées de droite se mettraient en position pour accomplir le mouvement d'enveloppement et de débordement de notre aile gauche par la Belgique. En même temps, les armées allemandes du centre se réservaient derrière l'Ardenne pour établir la liaison dans l'offensive générale qui se prononcerait quand le mouvement tournant serait accompli.

De toutes façons, l'insuccès de la manœuvre allemande par l'est a changé du tout au tout les conditions de l'offensive par la Belgique. Le bras droit se mouvait pour ainsi dire à vide, puisqu'il allait au-devant du bras gauche tandis que celui-ci était réduit à l'impuissance et à l'immobilité. Plus d'étreinte possible.

Pour confirmer cette appréciation portée sur les événements, il suffit d'invoquer un document allemand déjà cité, c'est le voyage d'état-major de 1906, critiqué en 1911 par de Moltke le jeune. Ce *kriegspiel* avait parfaitement prévu le résultat probable des engagements de l'est. Considérant les difficultés que le terrain présentait au déploiement des grandes armées modernes, il avait admis l'hypothèse d'une sorte de partie nulle avec une prompte stabilisation des fronts de ce côté. Mais, chose plus remarquable encore, de ces observations et de ces hypothèses, l'auteur de l'étude dégageait cette conclusion que si les événements se produisaient selon ses prévisions, le haut commandement allemand n'avait qu'une chose à faire : renoncer immédiatement à son offensive par la Belgique pour ramener ses forces en Lorraine et briser



CADAVRE D'UN AVIATEUR ALLEMAND TUÉ AU COURS D'UNE RECONNAISSANCE

à tout prix la résistance française dans cette région. Il avait le sentiment très juste que, tant que la France serait maîtresse de la situation dans l'est, l'offensive allemande dans l'ouest était *en l'air* et menacée à tout moment d'être coupée de ses communications avec l'Allemagne. Voici le texte du *kriegspiel* : « Le résultat des opérations dans l'est n'étant pas décisif et l'anéantissement des forces ennemies importantes n'étant obtenu ni chez l'un ni chez l'autre des deux adversaires, les Allemands n'ont qu'une *seule façon* d'y arriver : une fois l'offensive française au sud-est de Metz reconnue, ce qui se produit assez tôt, il serait très facile d'attaquer cette armée principale en enveloppant son aile gauche et de la battre complètement. Mais, pour cela, il faut renoncer à la conversion excentrique par la Belgique et concentrer toutes les forces dans la direction du sud-ouest (c'est-à-dire de la Lorraine, le « sud-ouest » relativement à l'Allemagne). Il est vrai qu'il est difficile de se débarrasser d'une idée une fois qu'elle est adoptée et de jeter par-dessus bord tout un plan d'opérations quand on voit que les prévisions sur lesquelles il était conçu ne se réalisent pas... » (1).

N'est-ce pas la critique la plus précise et la plus serrée de la faute commise par les Allemands en persévérant dans l'attaque par la Belgique du moment où ils n'étaient pas parvenus, du premier coup, à briser notre « force de l'est ? » En effet, c'est notre force de l'est » qui, dès le début, a décidé de l'échec du grand plan allemand. Qu'on me permette de rappeler ici l'ordre surpris dans un état-major allemand immédiatement après la bataille de la Trouée de Charmes et recommandant expressément de n'avouer à aucun prix l'insuccès des troupes allemandes dans l'est (2). La consigne a été soigneusement

(1) Voir *Histoire illustrée de la Guerre de* 1914, t. IV, p. 138.

(2) V. ci-dessus, t. V, p. 42.

UN CONVOI DE CAMIONS AUTOMOBILES STATIONNANT DANS UN VILLAGE

obéie. Les publicistes allemands, qui écrivent l'histoire « au pas de parade », ayant été avertis que c'était là la première faillite du haut commandement, l'ont dissimulée ou niée. Ils nieront jusqu'à la mort. Avouer ce serait avouer la folie de cette guerre, la folie du grand état-major, la folie de l'empereur Guillaume, responsable d'avoir joué la paix du monde et le sort de l'Allemagne sur une conception militaire et intellectuelle pleine d'orgueil, de duplicité et d'erreur.

De Moltke s'était donc, d'avance, jugé et condamné lui-même. Le changement d'objectif qu'il avait préconisé en cas d'échec dans l'est et qui n'était autre chose, en somme, que l'entreprise sur Verdun, il ne sut pas l'imposer.

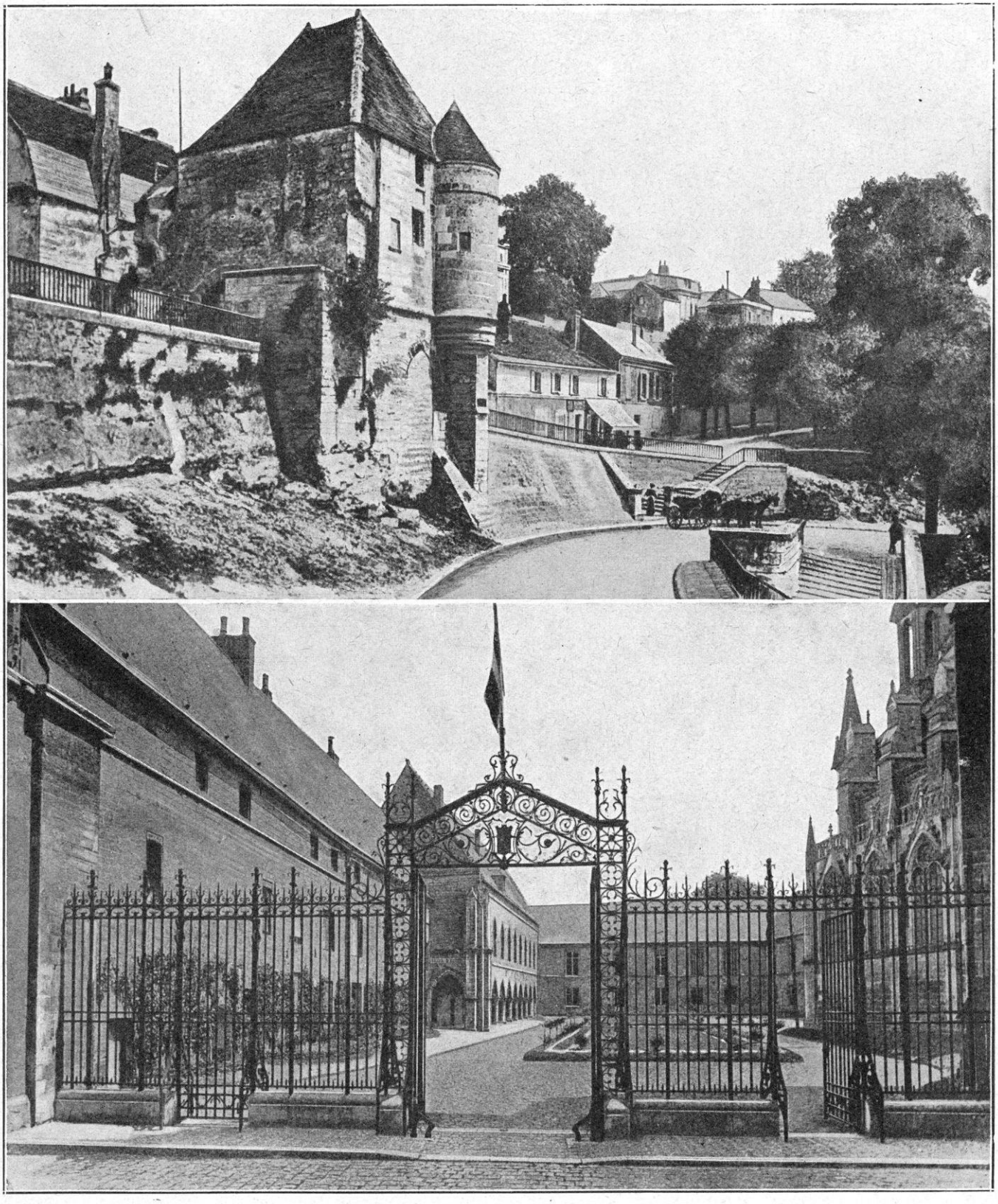
Rappelons d'ailleurs que si lui et le grand état-major, probablement sous l'influence de l'empereur Guillaume, ont persévéré dans « la conversion excentrique par la Belgique », ce n'est pas seulement « parce qu'il est difficile de jeter par-dessus bord tout un plan d'opérations en cours d'exécution », c'est aussi et c'est surtout parce que les armées allemandes, prises à la gorge par l'énergique assaut des armées alliées, n'auraient pu, de toutes façons, se « décrocher ».

C'est le moment d'en revenir aux considérations par lesquelles nous avons terminé l'exposé de la « bataille des Ardennes (1) » : il ne semble pas que les Allemands aient prévu l'offensive française de ce côté. Ce fut, de la part de notre commandement français, un coup extrêmement hardi et, disons-le franchement, risqué. Le débouché à la sortie des bois était d'une difficulté extrême, surtout en présence des forces ennemies considérables qui s'y trouvaient dissimulées. De là, le terrible mécompte éprouvé par la 3e et la 4e armées. Cependant, comme nous l'avons vu, cette offensive eut un effet incontestable ; elle *fixa* les armées du duc de Wurtemberg et de von Hausen en marche vers la Meuse et qui avaient pour mission de prendre de flanc et même par derrière notre 5e armée. Ainsi, les armées allemandes du centre, happées par cette initiative, furent contraintes de livrer aux deux armées françaises une nouvelle bataille sur la Meuse qui fut loin de leur être favorable, si bien qu'elles se trouvèrent dans l'impossibilité de se porter soit à l'est soit à l'ouest au secours de l'une ou de l'autre des deux armées enveloppantes. Le grand dessein allemand se trouva ainsi dès le début compromis.

Il en fut de même sur le front de la Sambre. L'initiative prise par le commandement français, fonçant sur le flanc des armées Bülow et Kluck en marche, saisit celles-ci et les traîne en quelque sorte sur le terrain où elles doivent subir bientôt notre initiative à la bataille de Guise, sœur de la bataille de la Meuse. Ainsi, de tous côtés, les Allemands commençaient à sentir les conséquences de leurs fautes. Ces fautes, ils les redoublèrent.

Si, malgré leurs échecs de l'est, ils persistèrent, contre le sentiment exprimé par leur commandant en chef, dans leur conversion excentrique par la Belgique, c'est que leur victoire de ce côté les entraîna. Elle les entraîna matériellement et moralement. Cette victoire inouïe et le retentissement qu'elle eut chez les deux adversaires donna à l'empereur Guillaume et aux généraux qui avaient risqué leur va-tout en Belgique, la conviction que leur conception était décidément supérieure. Napoléon et le vieux Moltke n'eussent pas mieux fait. De même qu'ils interdisaient de parler de l'échec dans l'est, ils s'interdisaient à eux-mêmes d'y penser et d'en peser les conséquences. Le succès en Belgique devenait le succès partout. La « bataille de Charleroi », exploitée comme nous l'avons dit par « la manœuvre morale », fut à la fois le soulagement et le gonflement. N'était-ce pas la consécration du grand dessein depuis si longtemps prémédité et de la violation si risquée de la neutralité belge. Le déploiement par la rive gauche de la Meuse, tout était là. On tenait la preuve indiscutable de la supériorité de l'intelligence allemande pliant à son gré les règles attardées de la morale internationale

(1) V. ci-dessus, t. V, p. 216.



LAON. — LES REMPARTS ET LE PALAIS DE JUSTICE

et de l'art militaire. On riait à plein gosier au Grand Quartier Général allemand en songeant à la « surprise » de l'Angleterre, de la France et de la Belgique. La préparation et le calcul étaient *justes*, dans tous les sens du mot, puisqu'ils avaient réussi. Il n'y avait qu'à continuer.

L'occupation de la Belgique en trois jours : mais, c'était un bénéfice qui, à lui seul, payait la guerre. Et puis, les armées françaises en déroute, la poursuite menée tambour battant, la France envahie, le *nach Paris*, qui n'était, la veille, qu'un rêve de soldat, entrait désormais dans les prévisions immédiates du commandement. Les combinaisons de Schlieffen portaient donc tout leur effet : elles donnaient la victoire simple et brutale, « comme dans la cour de la caserne », « comme à l'école du bataillon ».

Que l'Angleterre fût mal satisfaite, qu'on fût arrêté devant Nancy, que la bataille des Ardennes fût à reprendre, que, même en Belgique, le mouvement enveloppant n'eût pas pu s'achever par Tournai sur Dunkerque et Calais, qu'importait ? La victoire rapiécerait d'elle-même ces accrocs. La victoire, l'incontestable victoire répond à tout.

Il y eut là une sorte de déséquilibre produit par la joie d'un succès presque inespéré. Une fumée d'orgueil monta du moral jusqu'à l'intellect; cette fumée fit l'aveuglement.

Pas un carnet de route qui ne respire cette griserie. Le haut commandement allemand en fut, à la lettre, *enivré*. D'où une confiance inouïe en lui-même, en ses armées, en la force irrésistible de la machine militaire qu'il a précipitée sur le monde. Ses troupes éprouvent déjà une fatigue presque extrême et crient leurs souffrances : il ne les entend pas. Les effectifs ont été cruellement éprouvés par les attaques en masses fauchées par le canon ennemi : il ne veut pas l'admettre et ne songe même pas à modifier des méthodes tactiques qui ont coûté si cher. L'armée française n'est pas détruite : qu'importe ? On la détruira. On se jette sur elle. Vite ; plus vite ! On croit l'heure sonnée d'une poursuite à fond, telle qu'elle est prescrite par les règlements militaires pour achever les armées en déroute.

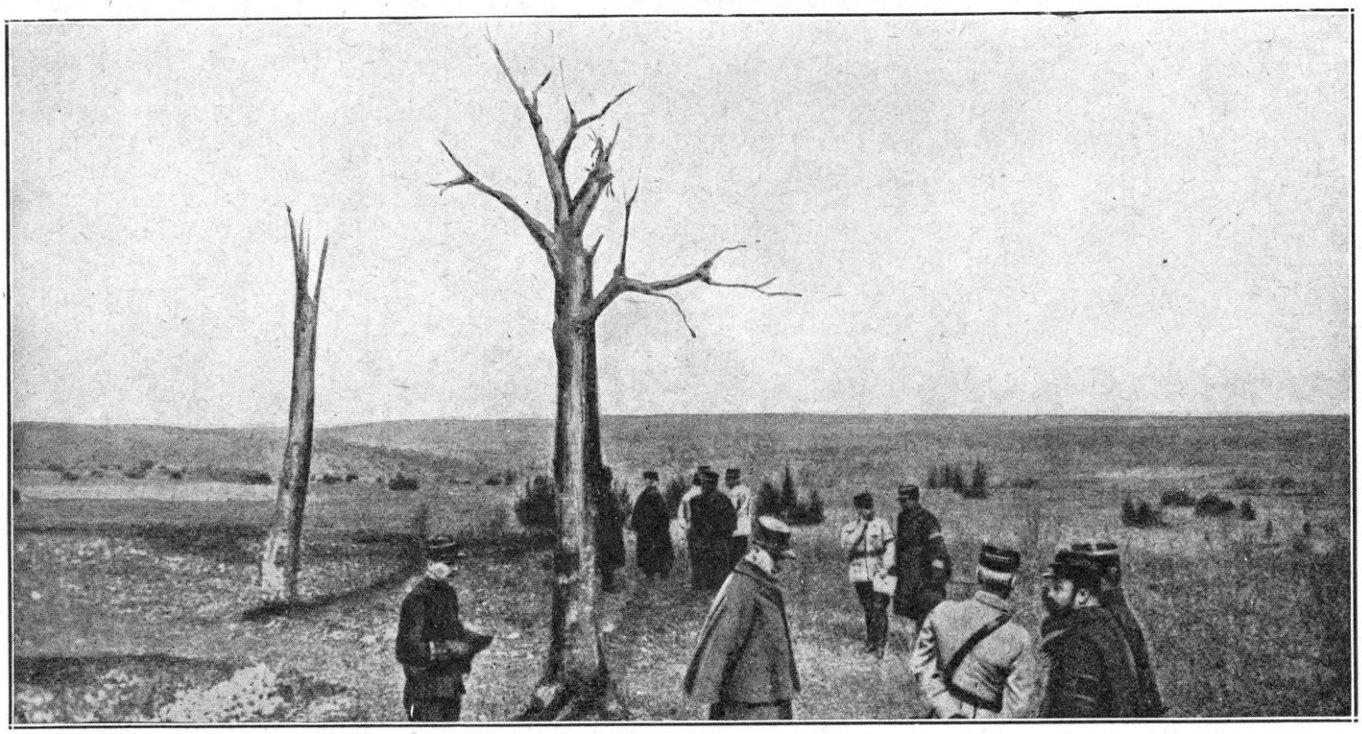
On n'admet même pas que l'adversaire puisse se reprendre ; on ne se demande même pas s'il ne se replierait pas par ordre. Il est battu tout de suite, donc il est battu à fond. Cette fois, c'est l'intellect qui réagit sur le moral : le calcul vérifié n'admet plus la critique, déchaîne l'enthousiasme, et devient foi.

DISPOSITIONS PRISES PAR LE QUARTIER GÉNÉRAL FRANÇAIS APRÈS LES COMBATS DE LA SAMBRE

Quel était, cependant, l'état d'esprit au même moment, c'est-à-dire le 25 août, au Grand Quartier Général français ?

Le général Joffre a son quartier général à Vitry-le-François. Mais il n'y est pas sédentaire. Son automobile le porte rapidement sur les points du front qui exigent sa présence. Les troupes ne le connaissent pas encore ; souvent il passe presque inaperçu dans l'intense circulation des chefs et des états-majors. Ses conférences avec les généraux commandants d'armée sont fréquentes : tantôt au Grand Quartier Général, tantôt en leurs quartiers particuliers. Le général Joffre voit French, Lanrezac, Langle de Cary, Maunoury, interroge lui-même les officiers de liaison ; il se rend à Paris et travaille la carte militaire avec le gouvernement.

Cependant, son refuge c'est le Grand Quartier Général de Vitry-le-François. Là, dans les bâtiments du collège, tous les fils convergent. Entouré de son état-major et de ses bureaux : major général, général Belin; aide-major général, chargé des opérations, général Berthelot; I^{er} bureau, et organisation, général Desprez; II^{e} bureau renseignements, général Dupont; III^{e} bureau, emplacement, des troupes et opérations, colonel Pont; direction de l'arrière, général Laffont de Ladébat; service des chemins de fer, colonel Rag ueneau



LE GÉNÉRAL MAUNOURY S'ENTRETENANT AVEC DES OFFICIERS DE SON ÉTAT-MAJOR

et sous ses ordres, colonel Fayot, — le commandant en chef laisse à ces hommes distingués le soin d'écouter les pas de l'armée sur le sol lointain et de suivre l'infini détail des mouvements et des ordres. Lui, appliqué et méthodique, calme et doux, décide et juge ; il touche à peine — mais sur les notes fortes, — le clavier qui transmettra la volonté unique aux infinies ramifications de l'immense organisme qu'anime le sang et l'âme des hommes. L'œil mi-clos, il suit, dans son esprit sûr et souple, la succession des faits tels que les dépêches ou les conversations téléphoniques les apportent. Dans l'ordre de l'intelligence, la faculté éminente du général Joffre, c'est l'équilibre. Dans l'ordre de la volonté, sa faculté éminente, c'est le calme.

Au Grand Quartier de Vitry, le général Joffre est installé dans le cabinet du proviseur; l'État-major travaille dans la grande salle du collège: des tables de bois où les cartes sont étalées, d'autres cartes sur les murs; dans un coin, le lit où s'étend le général Berthelot; près de la fenêtre, le modeste bureau du censeur où le général Belin relit et signe les ordres. Du dehors, vient le bruit des téléphones qui tintent, des voix qui parlent ; les officiers et les soldats entrent et sortent. Mais, ici, c'est une activité silencieuse. La pensée se crée d'un rythme réglé, tandis que la violence des choses rugit et tonne sur des régions immenses.

Tout d'abord, le général en chef a son attention tournée vers l'est : l'offensive générale a commencé de ce côté et elle a bien commencé. Mais, le 20 août, la fortune change. Les premières mauvaises nouvelles arrivent de la 2e armée vers 8 heures. Immédiatement comme par un réflexe, les ordres sont donnés pour que la 1re armée combine sa manœuvre avec celles de la 2e armée. Les renseignements se précisent dans la nuit du 20 au 21 et dans la journée du 21. Nous avons dit, dans l'exposé de la « Bataille de la Trouée de Charmes », avec quelle précision les instructions sont adressées aux trois armées : 1re armée, 2e armée et armée d'Alsace, pour attirer l'ennemi dans le piège où il s'enfonce vers Rozelieures et l'arrêter au seuil même de la trouée par la constitution d'un *barrage* Bayon-Charmes.

Ces instructions sont du 21 et elles sont précisées, le 23, en combinant la manœuvre des

deux armées Dubail et Castelnau, manœuvre qui va serrer les armées allemandes comme dans un étau. Les armées françaises sont renforcées dans la mesure du possible, la première par l'arrivée de la 44e division et de quatre bataillons de chasseurs ; la deuxième par le maintien de la division du 9e corps et la mise à la disposition du commandement de deux divisions de réserve.

Ceci fait, on dirait qu'on a, au Grand Quartier Général, le sentiment que le possible a été accompli dans l'est. On laisse les événements se développer de ce côté. Et on tourne les yeux sur les autres points de l'immense bataille qui ne trouve sa véritable unité que dans ce cabinet d'un proviseur, en cette chambre étroite d'une petite ville de province.

On attendait beaucoup de l'offensive des Ardennes. Nous avons dit, dans l'exposé de la « bataille des Ardennes », comment cette bataille fut perdue et comment la 3e et la 4e armée durent prendre le parti de se replier sur la Meuse. Le Grand Quartier Général a appris, dès le 22 au soir, les résultats si différents de ceux qu'il espérait. Le 17e corps, une partie du corps colonial, des troupes excellentes et sur lesquelles on comptait n'ont pas tenu. On découvre en même temps des imperfections graves dans la préparation, des insuffisances dans le commandement. Les exposés qui se succèdent signalent des points très sombres, des perspectives inquiétantes, des erreurs peut-être irréparables ; en tous cas, l'objectif que l'on s'était proposé, à savoir la destruction de la masse adverse, est manqué.

La confiance et la vigilance du haut commandement seront-elles mises en défaut par cette surprise de la fatalité ? Non. Elles agissent.

Avant tout, maintenir la liaison entre les trois armées, la 3e, 4e et la 5e, et surtout entre la 4e et la 5e au point le plus menacé, c'est-à-dire à l'angle de Monthermé. De même que le général de Castelnau et le général Dubail ont reçu pour instruction suprême de disposer leurs troupes de façon à *barrer* la trouée de Charmes, Langle de Cary et Lanrezac reçoivent, comme première direction, la prescription impérative de rester liés, à tout prix, sur la Meuse.

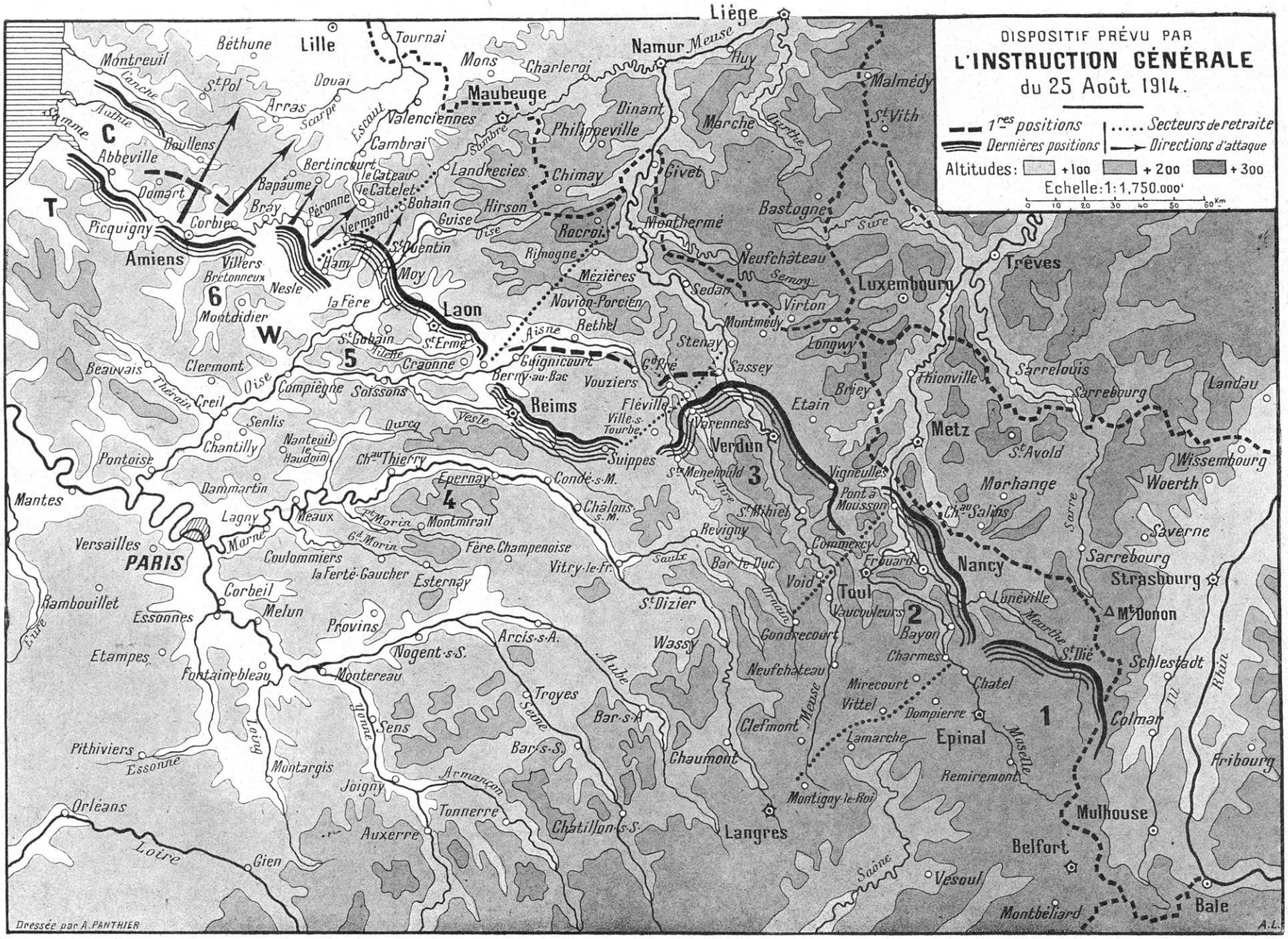
Dès le 24 au soir, sous l'inspiration du haut commandement, le général de Langle de Cary ordonne au 9e corps de se tenir prêt à diriger au premier ordre la division marocaine sur *Rimogne* pour continuer, avec la 9e division de cavalerie, à assurer *la liaison avec la droite de la 5e armée.* La 4e division de cavalerie *passe à la 5e armée* pour assurer cette liaison. Et le 25, la direction générale est donnée : « La 4e armée s'établira demain sur la rive gauche de la Meuse pour résister, *en restant liée, à gauche, à la 5e armée.* »

Pas une minute perdue ; nul vacillement, nul tâtonnement ; la trame n'a pas quitté le métier : la pensée antérieure à la bataille se prolonge pour pallier le revers, comme elle se fût prolongée pour exploiter le succès. La haute direction ne fléchit pas ; au contraire, son action se fait sentir plus efficacement et reprend les rênes, au moment où les directions particulières sont désemparées. Nous allons voir bientôt la pensée se dégager et se fixer dans ces heures tragiques où la fortune frappait à coups redoublés comme pour anéantir, chez le chef, l'espoir et la volonté de vaincre.

Voici, maintenant, les nouvelles de la Sambre : chute de Namur, échecs du 10e corps et du 3e corps le 21 et le 22, retraite de l'armée britannique, retraite de l'armée Lanrezac, le 23.

Le haut commandement a pensé d'abord que l'on pouvait réattaquer le 23 et même le 24. Mais il se trouve en présence d'un fait : la ligne Mons-Charleroi est perdue dès le 23 au soir.

21, 22, 23 août 1914, journées terribles où tous les suprêmes espoirs s'effondrent simultanément. Est-ce le désastre ?... L'armée française est en pleine retraite, de l'Escaut aux Vosges. L'armée allemande la talonne, victorieuse, et on a conscience par les nouvelles qui


DISPOSITIF PRÉVU PAR
L'INSTRUCTION GÉNÉRALE
du 25 Août 1914.
1res positions
Dernières positions
Secteurs de retraite
Directions d'attaque
Altitudes: + 100 + 200 + 300
Echelle: 1:1,750.000
Liège
Lille
Béthune
Tournai
Namur
Meuse
Mons
Charleroi
Maubeuge
Valenciennes
Dinant
Philippeville
Marche
Malmédy
St Vith
Huy
Montreuil
St Pol
Arras
Douai
Abbeville
Boulogne
Bapaume
Cambrai
Landrecies
Chimay
Givet
Bastogne
Amiens
Corbie
Péronne
Bray
Bertincourt
Le Catelet
Bohain
Guise
Hirson
Rocroi
Monthermé
Ham
St Quentin
Moy
Laon
Rimogne
Mézières
Sedan
Neufchâteau
Virton
Montmédy
Luxembourg
Trèves
Novion-Porcien
Rethel
Stenay
Longwy
Aisne
Vouziers
Reims
Suippes
Ste Menehould
Verdun
Varennes
Fléville
Ville-s-Tourbe
Etain
Briey
Thionville
Metz
Sarrelouis
Sarrebourg
Landau
Wissembourg
Woerth
Saverne
Strasbourg
Nancy
Toul
Epinal
Colmar
Schlestadt
Mt Donon
Lunéville
St Dié
Vigneulles
Pont à Mousson
St Mihiel
Commercy
Void
Vaucouleurs
Bayon
Charmes
Mirecourt
Chatel
Vittel
Dompierre
Remiremont
Montigny-le-Roi
Langres
Mulhouse
Belfort
Vesoul
Montbéliard
Bâle
Fribourg
Clermont
Beauvais
Compiègne
Soissons
Senlis
Chantilly
Pontoise
Creil
Nanteuil le Haudoin
Ch.au Thierry
Dammartin
Epernay
Condé-s-M.
Châlons s.M.
Mantes
Lagny
Meaux
Montmirail
Fère-Champenoise
Versailles
PARIS
Coulommiers
la Ferté-Gaucher
Esternay
Vitry-le-Fr.
St Dizier
Revigny
Bar-le-Duc
Rambouillet
Corbeil
Melun
Essonnes
Provins
Etampes
Fontainebleau
Montereau
Nogent-s-S.
Arcis-s-A.
Wassy
Troyes
Bar-s-A.
Pithiviers
Montargis
Sens
Joigny
Auxerre
Tonnerre
Châtillon-s-S.
Chaumont
Bar-s-S.
Clefmont
Orléans
Gien
Loire
Yonne
Seine
Aube
Marne
Meuse
Moselle
Saône
Rhin
Ill
Sarre
Meurthe
Ourcq
Vesle
Suippe
Aisne
Oise
Somme
Authie
Escaut
Sambre
Semoy
Sure
Ourthe
Lys
Dyle
Thérain
Ailette
Craonne
Ch.au Salins
Morhange
St Avold
Gd Morin
Pt Morin
Ourcq
Ornain
Saulx
Madon
Mortagne
Armançon
Yonne
Loing
Essonne
Dressée par A. PANTHIER
A.L.

arrivent de tous les fronts, que des infériorités trop nombreuses se sont manifestées, trop semblables dans toutes les armées.

Des témoins ont raconté, qu'à ces heures d'angoisse secrète, puisqu'elles étaient encore renfermées dans les quelques pieds carrés du Grand Quartier Général, le général Joffre resta pareil à lui-même, attentif, appliqué, laborieux, soucieux certes, mais capable, par son sang-froid et sa présence d'esprit, des résolutions que les circonstances attendaient de lui.

LA MANŒUVRE APRÈS CHARLEROI

Dès le 24, le Grand Quartier Général prend en main la haute direction de l'armée de l'ouest. D'abord, c'est le dispositif de la retraite avec la préoccupation constante de maintenir la liaison entre les armées.

Un premier sentiment se fait jour : l'armée anglaise ne doit, à aucun prix, être abandonnée à elle-même. Le haut commandement français sent, conformément à la pensée initiale qui, le 16, a créé l'armée d'Amade et, le 20, a placé le corps de cavalerie à *gauche* de l'armée britannique, que le sort de la guerre à l'ouest dépend de la solidité de sa gauche. A tout prix empêcher soit l'enveloppement, soit la rupture de ce côté. Certes, il y aurait danger à ce que, par une trop large extension des lignes, le front français fût brisé entre la 4e et la 5e armées. Mais le danger est moindre de ce côté parce que la coopération du 1er corps de la 5e armée et du 9e corps de la 4e armée (sans parler de la division marocaine et des deux divisions de réserve), présente une garantie suffisante, tandis que la fragilité de la gauche, en attendant qu'elle soit renforcée, est fort justement le principal sujet de préoccupation pour le Grand Quartier Général.

C'est pourquoi les premières instructions qui suivent immédiatement l'ordre de la retraite, et datées du 24 août, sont formelles sur ce point : « La 5e armée battra en retraite en prenant son point d'appui sur Maubeuge et en appuyant sa droite sur le massif boisé des Ardennes, en liaison avec la 4e armée qui replie sa gauche derrière la Meuse et *avec l'armée anglaise dont la ligne de repli pourrait être en direction générale de Cambrai.* »

Le mouvement général se fait ainsi dans une direction franchement sud-ouest, pour caler l'armée en quelque sorte sur elle-même au fur et à mesure de son repliement.

Une autre idée complète aussitôt cette vue si juste et si forte ; et par cette idée nouvelle le commandement français ressaisit l'initiative. En effet, le Grand Quartier Général, loin d'abandonner l'offensive, donne pour mission à la 5e armée de « la reprendre pendant que les autres armées contiendront l'ennemi ».

C'est donc la manœuvre par l'ouest qui persiste malgré les premiers déboires.

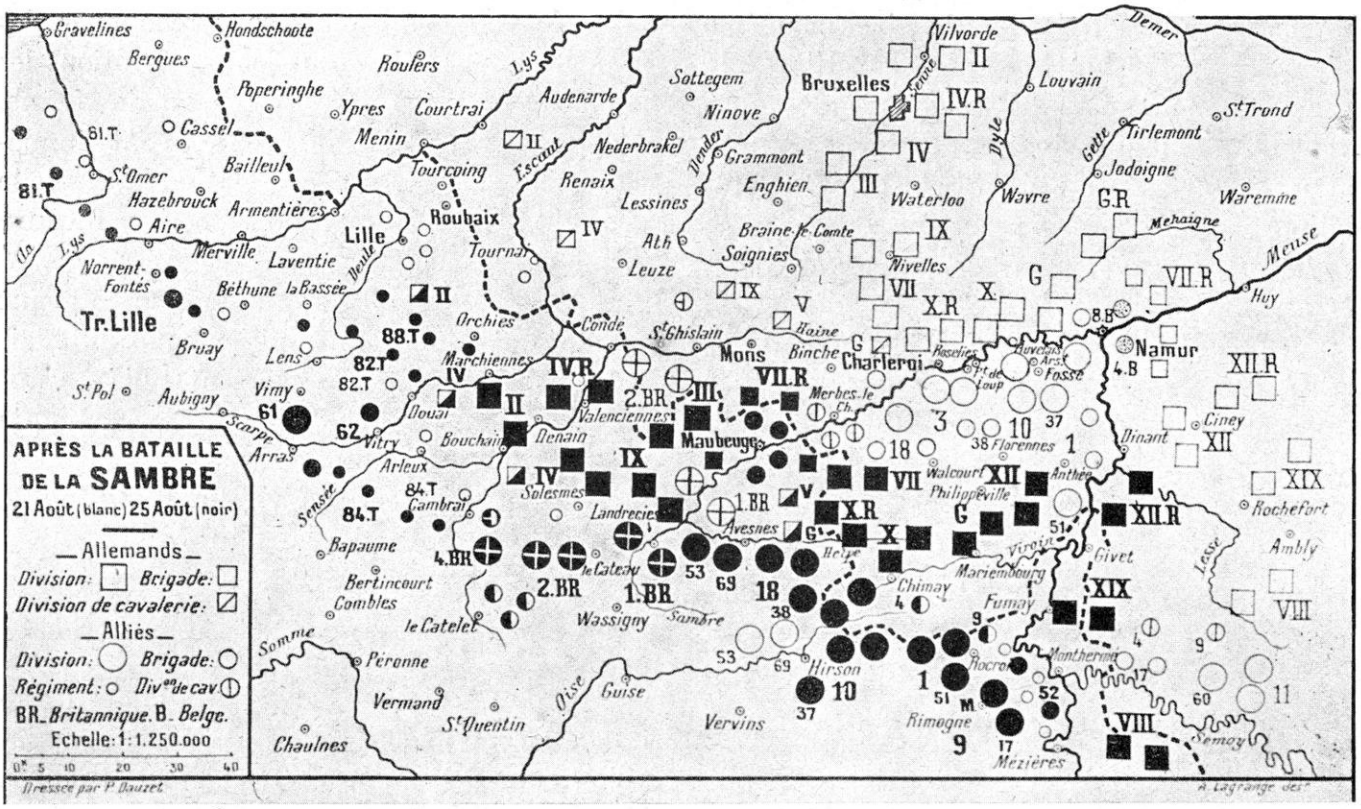
Remontons jusqu'à la source de ces ordres nouveaux, cherchons, dans l'intelligence et dans la volonté du général Joffre, comment ils se produisent.

L'équilibre est rompu : son premier mouvement est de chercher un équilibre nouveau.

Avant même que les faits soient entièrement accomplis, cet instinct agit en lui et la réflexion le confirme. Pas une minute il ne s'attarde à refaire une trame défaite, à rapiécer, si j'ose dire, une situation déchirée : il taille pour recoudre.

Combien de chefs se fussent entêtés ! La lutte pied à pied est une ressource qui tente les soldats, ne fût-ce que par son caractère héroïque. Mais si l'armée de Joffre s'arrête, elle se fait hacher en morceaux : voilà ce dont il est convaincu et sa conviction décoche sa décision. Netteté et promptitude : Joffre se révèle et prend conscience de lui-même dans le revers. Sa figure apparaît telle qu'elle restera dans l'histoire, grave, forte et résolue. La France a trouvé un homme, un chef, un capitaine.

Par les faits eux-mêmes, l'attention du général Joffre est attirée sur les deux ordres d'idées qui sont les deux faces de l'art militaire : la tactique et la stratégie.



CORRECTION DES MÉTHODES TACTIQUES

Certainement les défaillances tactiques ont contribué à la perte des premières batailles. C'est donc là qu'il faut, d'abord, dans la mesure du possible, guérir le mal et prescrire le remède.

Dès le 24, la leçon, l'*enseignement* de cette nouvelle guerre est dégagé par le chef pour tout le monde, généraux et soldats. Le doigt est immédiatement mis sur la plaie : infanterie, artillerie, cavalerie reçoivent, en quelques lignes, les hautes directives qui doivent désormais régler leur action commune :

NOTE POUR TOUTES LES ARMÉES.

Au Grand Quartier Général, le 24 août 1914.

Il résulte des renseignements recueillis par les combats livrés jusqu'à ce jour que les attaques ne sont pas exécutées par une combinaison intime de l'infanterie et de l'artillerie : toute opération d'ensemble comporte une série d'actions de détail visant à la conquête des points d'appui. (C'est toute une philosophie tactique.)

Chaque fois que l'on veut conquérir un point d'appui, il faut préparer l'attaque avec l'artillerie, retenir l'infanterie et ne la lancer à l'assaut qu'à une distance où on est certain de pouvoir atteindre l'objectif. (Il ne se fera plus désormais d'attaque sans préparation d'artillerie.)

Toutes les fois que l'on a voulu lancer l'infanterie à l'attaque de trop loin, avant que l'artillerie ait fait sentir son action, l'infanterie est tombée sous le feu des mitrailleuses et a subi des pertes qu'on aurait pu éviter. (Critique mesurée de la plus grave des erreurs qui ont amené les premiers échecs. C'est la « liaison des armes » et leur subordination au but qu'on se propose, non à des théories plus ou moins systématiques.)

Quand un point d'appui est conquis, il faut l'organiser immédiatement, se retrancher, y amener de l'artillerie pour empêcher tout retour offensif de l'ennemi. (Utilisation des retranchements, emploi de l'artillerie pour l'organisation du terrain : la guerre des tranchées apparaît.)

L'infanterie semble ignorer la nécessité de s'organiser au combat POUR LA DURÉE. (L'idée

d'une tactique de longue haleine et même d'une campagne DE DURÉE se substitue à la conception première de la guerre de mouvement et d'offensive enthousiaste. Joffre apparaît tel qu'il est : c'est un génie de stabilité.)

Jetant, de suite, en ligne des unités nombreuses et denses, elle les expose immédiatement au feu de l'adversaire, qui les décime, arrête ainsi, net, leur offensive et les laisse souvent à la merci d'une contre-attaque. (Voici, maintenant, la grave préoccupation de la contre-attaque. Or, la contre-attaque, ainsi que nous le verrons, c'est toute cette guerre.)

C'est au moyen d'une ligne de tirailleurs suffisamment espacés et entretenue continuellement (que de choses en deux mots !) *que l'infanterie, soutenue par l'artillerie, doit mener le combat, le faisant ainsi durer jusqu'au moment où l'assaut peut être judicieusement donné.* (Rappel de la plus belle qualité française, le jugement, la *judiciaire.*)

Les divisions de cavalerie allemande agissent toujours précédées de quelques bataillons transportés en automobile. Jusqu'ici, les gros de cavalerie ne se sont jamais laissé approcher par notre cavalerie. Ils progressent derrière leur infanterie et de là lancent les éléments de cavalerie (patrouilles et reconnaissances) qui viennent chercher appui auprès de leur infanterie aussitôt qu'ils sont attaqués. Notre cavalerie poursuit ces éléments et vient se heurter à des barrages solidement tenus. (Tableau admirablement exact de la tactique inaugurée par la cavalerie allemande ; l'exposé devient leçon.) *Il importe que nos divisions de cavalerie aient toujours des soutiens d'infanterie pour les appuyer et pour augmenter leurs qualités offensives.*

Il faut aussi laisser aux chevaux le temps de manger et de dormir. Faute de quoi, la cavalerie est usée prématurément avant d'avoir été employée.

Le général commandant en chef,
J. JOFFRE.

P. A. le général, major général,
BELIN.

On le voit, les erreurs sont reconnues, les fautes relevées et surtout les prescriptions les plus pressantes tracées d'une main ferme. Artillerie, cavalerie, infanterie, sont immédiatement dirigées sur les voies de la nouvelle guerre. En trois jours, les perspectives futures, même encore éloignées, sont dégagées.

Il n'est pas un officier ou un homme ayant assisté aux journées ultérieures qui n'ait reconnu le profond changement qui se produit, notamment dans l'emploi de l'artillerie et sa liaison avec l'infanterie. Le canon de 75 prend, soudain, toute sa valeur. L'armée est, pour ainsi dire, remise en selle.

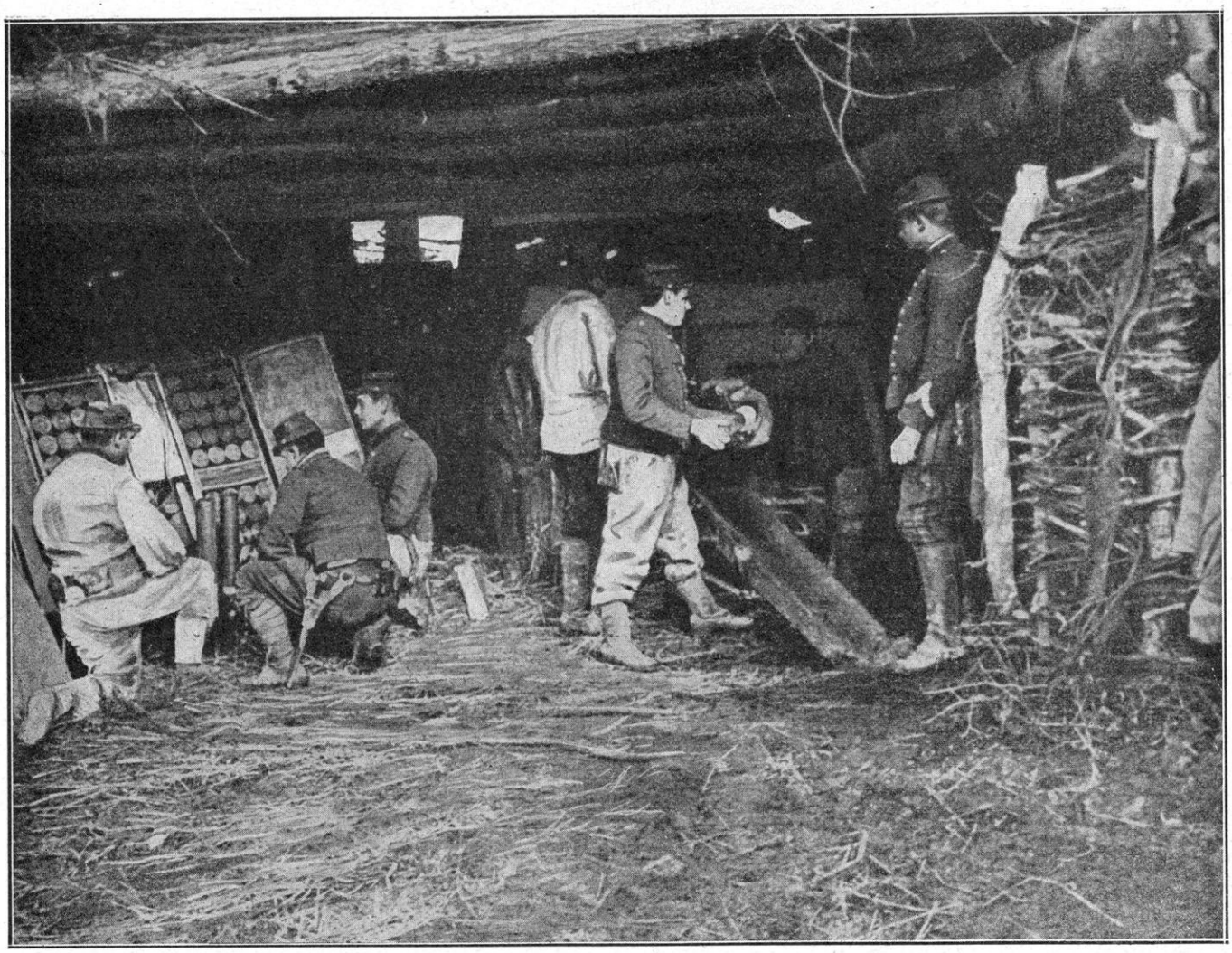
Cependant les troupes sont encore dans le moment le plus critique de leur retraite vers le territoire français. Que dis-je ? le territoire français est violé en Lorraine jusqu'à Lunéville et au delà, dans la région des Ardennes jusqu'à la Meuse, dans le nord jusque vers Le Cateau et Rocroi. Sans que l'ordre général soit compromis, c'est le désarroi qui accompagne inévitablement ces flux et reflux d'armées immenses reculant soudain par les routes où elles avançaient la veille ; sauf dans l'est, où s'organise la première résistance pour la défense de la Trouée des Charmes, les choses, sur l'ensemble du front, restent confuses. Où va-t-on ? Que doit-on faire ?

De partout, on attend la parole qui apportera la lumière, donnera aux événements un sens, la volonté qui créera un ordre nouveau, et pour employer le terme technique, qui ressaisira L'INITIATIVE STRATÉGIQUE.

Cette parole ne se fait pas attendre.

Le 25 août 1914, à 22 heures, part, du Grand Quartier Général, l'Instruction générale nº 2, adressée par le commandant en chef aux commandants d'armée, et qui va saisir et modeler cet état de choses presque désespéré pour lui donner immédiatement l'aspect et la figure de la victoire.

Un des généraux qui commanda certaines des journées les plus glorieuses de cette guerre a



ARTILLEURS FRANÇAIS

raconté ceci : il avait reçu l'ordre de se rendre rapidement d'un point à un autre du front pour exercer un nouveau commandement. Accompagné d'un seul officier, il gagne à toute vitesse le poste qui lui était assigné. Au lieu dit, il voit passer une troupe confuse de soldats de toutes armes, accablés de chaleur et de fatigue, marchant sans ordre et sans tenue sur les routes de la retraite. Or, il lit, sur les uniformes, les numéros des régiments dont il venait prendre le commandement. L'émotion lui serrait la gorge ; il se demandait et il demandait autour de lui comment il ramènerait ces troupes au combat. A ce moment précis, un ordre arrive ; ce sont les extraits de l'Instruction Générale du 25 qui lui sont communiqués pour son instruction particulière. A peine a-t-il jeté les yeux sur le document officiel que la confiance et l'espoir renaissent en lui. Il se met à la besogne et retrouve, parmi le désordre apparent, l'ordre réel qui subsistait et n'attendait que d'être rappelé à lui-même. Car telle est l'autorité du commandement !

INSTRUCTION GÉNÉRALE DU 25 AOUT. DÉBUT DE LA MANŒUVRE DE LA MARNE

Pour aider à la lecture de ce document magistral, je crois devoir dire, d'abord, qu'il présente la conception et le plan d'une deuxième bataille *générale* projetée non plus au delà, mais en deçà de la frontière française, approximativement le 2 septembre. C'est l'application de la vigoureuse conception qui s'est fixée dès la première heure dans l'esprit du général

en chef : « La 5e armée a pour mission de reprendre l'offensive pendant que les autres contiendront l'ennemi. »

LE COMMANDANT EN CHEF
AUX COMMANDANTS D'ARMÉE

Au Grand Quartier Général,
le 25 août 1914, 22 heures.

1° *La manœuvre offensive projetée n'ayant pu être exécutée, les opérations ultérieures seront réglées de manière à reconstituer, à notre gauche, par la jonction des 4e et 5e armées, de l'armée anglaise et de forces nouvelles prélevées dans la région de l'Est,* UNE MASSE CAPABLE DE REPRENDRE L'OFFENSIVE *pendant que les autres armées contiendront, le temps nécessaire, les efforts de l'ennemi.*

Ce premier paragraphe contient toute la pensée de la nouvelle manœuvre.

Le dessin est d'une pureté parfaite. La manœuvre qui a échoué en Belgique est reprise, en arrière, avec une méthode plus forte et une ligne plus correcte.

On trace sur le sol qui, malheureusement, est maintenant celui de la France, une figure en forme d'angle ouvert partant de la mer, ayant son sommet vers La Fère et Laon et venant s'appuyer sur Verdun. Dans la région ainsi délimitée, on laissera l'ennemi s'engager en direction de Paris de façon à le prendre, à un moment donné, entre les deux parties du dispositif. Mais c'est le côté gauche qui accomplira la manœuvre par une attaque de flanc, prolongée au nord par une tentative d'enveloppement ; supposez une première bataille de la Marne, ayant pour objet de sauver le massif de Saint-Gobain au lieu de le laisser à l'ennemi.

La date et les conditions prochaines de la bataille résultent de ces simples mots « par des forces nouvelles prélevées dans la région de l'Est ». Ils indiquent le travail d'équilibre qui s'accomplit dans la pensée du chef. Cet extraordinaire « roquage » qui — du moment où la Trouée de Charmes est barrée — fait passer les troupes de l'est à l'ouest en présence de l'ennemi, va tromper celui-ci sur les emplacements exacts de nos armées et causer chez lui une surprise inverse de celle qu'il nous a ménagée en Belgique.

Manœuvre à la fois extrêmement simple et extrêmement hardie. Elle consiste à porter le maximum de forces au point où l'on veut obtenir le maximum de résultats. Double avantage : déplacer l'axe de la bataille et, par conséquent, reprendre l'initiative ; surprendre l'ennemi en lui opposant des formations qu'il n'a pas prévues et sur lesquelles il sera mal renseigné. La manœuvre rappelle celle de Frédéric II à Lissa, mais dans les proportions de la guerre moderne. Il faut supposer une confiance vraiment inouïe dans la stratégie des voies ferrées pour poser un tel problème en pleine bataille et surtout pour le résoudre. Les trains vont devenir l'arme principale du grand chef sorti de l'arme du génie (1).

Le temps nécessaire pour exécuter cette manœuvre sans précédent dans l'histoire militaire est calculé exactement, et c'est pourquoi l'Instruction générale indique, comme nous allons le voir, l'éventualité de la bataille pour le 2 septembre.

2° *Dans son mouvement de repli, chacune des 3e, 4e, 5e armées tiendra compte des mouvements des armées voisines avec lesquelles elle devra rester en liaison. Le mouvement sera couvert par des arrière-gardes laissées sur les coupures favorables du terrain, de façon à utiliser tous les obstacles pour arrêter par des contre-attaques, courtes et violentes dont l'élément principal sera l'artillerie, la marche de l'ennemi ou tout au moins la retarder.*

L'idée maîtresse étant donnée dans le premier paragraphe, l'instruction trace les voies

(1) Il serait injuste de ne pas mentionner ici les services rendus, notamment dans toutes les questions d'organisation et de chemins de fer, par le général Belin, major général. La citation suivante les reconnaît en ces termes : « Comme major général, a fait preuve des plus remarquables qualités d'intelligence et de caractère et a été pour le commandant en chef le plus précieux collaborateur dans la préparation des opérations couronnées par les victoires de la Marne et de l'Yser. »

VAUCOULEURS. — VIEILLE PORTE DU CHATEAU

et moyens de l'exécution. D'abord, la retraite en elle-même. Quelle sera-t-elle ? Elle doit présenter à l'ennemi une cohésion suffisante, un front assez solide pour lui donner l'impression que ce n'est pas fini et qu'il a encore affaire à forte partie ; pour cela, des contre-attaques, mais jamais à fond et laissant toujours la possibilité de se décrocher, « courtes et violentes », arrêteront la marche de l'ennemi ; car il faut assurer au grand mouvement prévu le temps de s'accomplir. Mais ces contre-attaques, ces combats d'arrière-gardes sur des positions choisies, devront d'ores et déjà ménager le sang des troupes, « leur élément principal sera l'artillerie ».

Maintenant, les détails de l'exécution, armée par armée : le grand plan est si clair que la situation assignée aux armées suffit pour indiquer le rôle réservé à chacune d'elles. Un enfant comprendrait :

3° LIMITE DES ZONES D'ACTION ENTRE LES DIFFÉRENTES ARMÉES ;

Armée W (armée britannique). — Au nord-ouest de la ligne Le Cateau-Vermand et Nesle incluse.

4e *et* 5e *armées. — Entre cette dernière ligne exclue à l'ouest, et la ligne Stenay-Grandpré-Suippes-Condé-sur-Marne à l'est (incluse).*

3e *armée, y compris l'armée de Lorraine* (c'est-à-dire l'armée que commandait le général Maunoury à Etain). — *Entre la ligne Sassey-Fléville-Ville-sur-Tourbe-Vitry-le-François (incluse) à l'ouest et la ligne Vigneulles-Void-Gondrecourt (incluse) à l'est.*

Reportez ces lignes sur la carte : elles indiquent la forme chère au général Joffre : un front sensiblement en ligne droite de La Fère à Vouziers-Verdun, et, en retour d'angle, sur l'Oise et l'Escaut, une force de manœuvre destinée à prendre l'ennemi de flanc.

D'ailleurs, voici la manœuvre elle-même : elle éclaire, à son tour, les positions sur le terrain.

4° *A l'extrême-gauche : entre Picquigny et la mer, un barrage sera tenu sur la Somme par les divisions territoriales du Nord ayant comme réserve la* 61e *et la* 62e *divisions de réserve.*

Ces troupes surveillent l'ennemi : on ne leur demande pas autre chose. Il est de toute évidence qu'on les garde pour les circonstances ultérieures puisqu'on met en arrière les deux éléments les plus robustes, la 61e et la 62e divisions de réserve. Nous allons dire pourquoi on les garde.

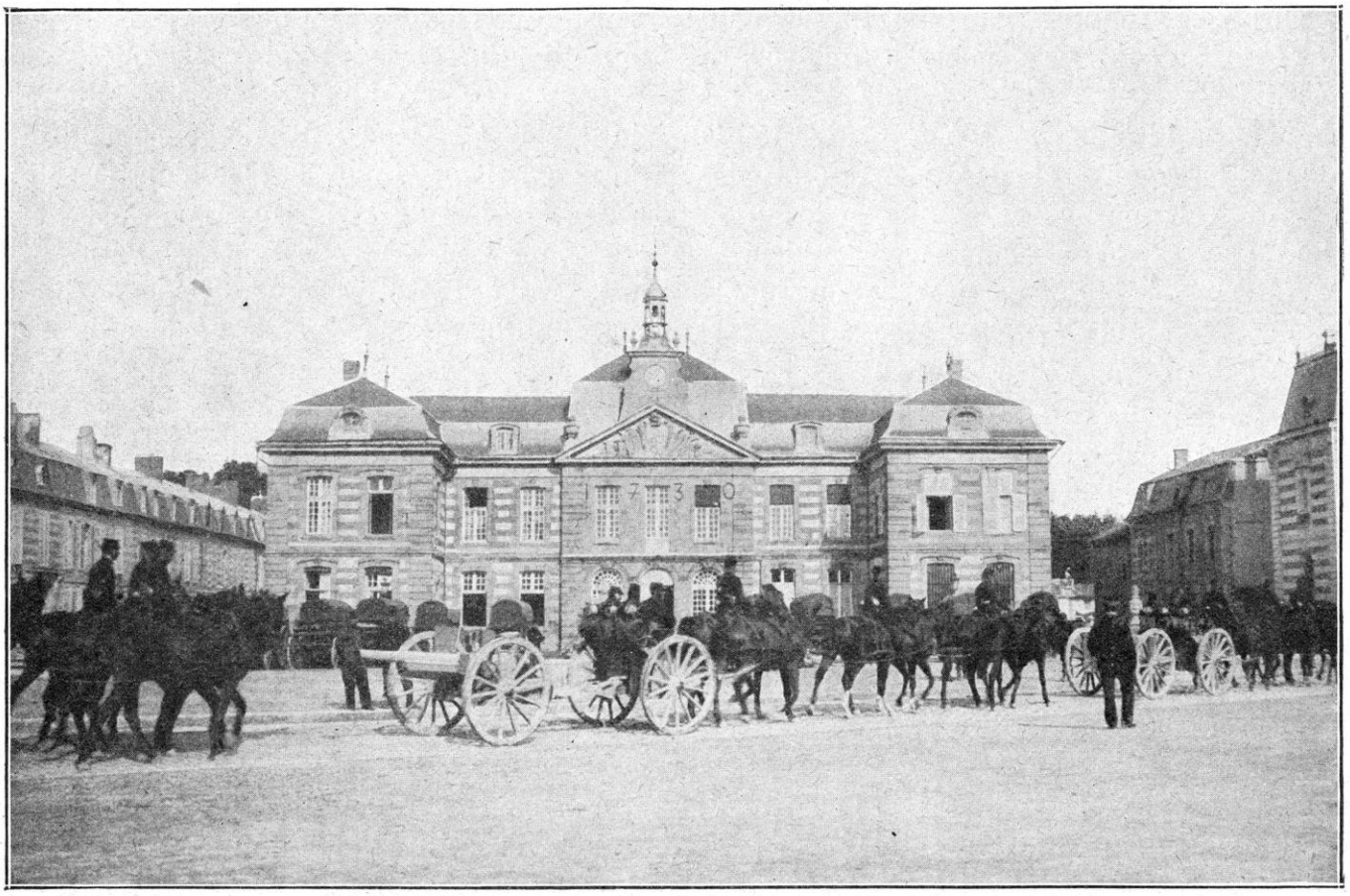
5° *Le corps de cavalerie sur l'Authie prêt à suivre le mouvement en avant de l'extrême-gauche.*

Ceci, c'est la manœuvre proprement dite, en un mot, le mouvement. Le corps de cavalerie, comme c'est son rôle, y prendra part, mais seulement quand tout sera prêt, et c'est pourquoi on le tient en réserve, je dirai presque : on le cache sur l'Authie.

6° *En avant d'Amiens, entre Domart-en-Ponthieu et Corbie ou, en arrière de la Somme, entre Picquigny et Villers-Bretonneux, un nouveau groupement de forces constitué par des éléments transportés en chemin de fer* (7e *corps, 4 divisions de réserve et peut-être un autre corps d'armée actif*), *est groupé du 27 août au 2 septembre.*

Ce groupement sera prêt à passer à l'offensive en direction générale Saint-Pol-Arras ou Arras-Bapaume.

Nous tenons la clef de toute la combinaison. Voici donc pourquoi on masse des troupes dans l'attente et un peu loin de l'ennemi jusque derrière l'Authie ; voici donc la raison de cette attente de cinq jours, et de cet échelonnement de nos forces du Nord le long des routes par où descend l'armée allemande ; voici le pourquoi de ces contre-attaques « courtes et violentes » : l'objet de cet ensemble de mesures est d'attirer l'ennemi et de le faire glisser dans le piège. Car cette manœuvre n'est pas sans analogie avec celle de la Trouée de Charmes. Elle vient de la même inspiration classique : une bataille de front s'accompagnant d'une surprise de flanc. Et ce qui est le plus singulier c'est que, précisément à cause de cette simplicité classique, les Allemands, pas plus à l'ouest qu'à l'est, ne comprendront et ne se



SAINTE-MENEHOULD. — L'HOTEL DE VILLE

méfieront. Le groupement ainsi constitué c'est celui qui doit être commandé bientôt par le général Maunoury, c'est LA 6e ARMÉE. La manœuvre de flanc qui lui est prescrite dans le Nord, est précisément celle qu'elle accomplira bientôt sur l'Ourcq.

Remarquez la souplesse de la dernière indication : « l'offensive se fera soit sur la ligne Arras-Bapaume » (si l'ennemi s'est engagé plus au sud) « soit sur la ligne Saint-Pol-Arras » (s'il a calé ses forces et s'est consolidé avant de reprendre la marche sur Paris). On ne pouvait croire qu'il serait assez fou pour se précipiter sans laisser le moindre répit à ses troupes : il était sage de prévoir l'éventualité d'une attaque plus au nord si l'ennemi ne se trouvait pas encore engagé trop loin vers le sud.

Tout le plan repose, comme on le voit, sur la constitution d'une nouvelle armée de l'Ouest.

Quels éléments composeront cette nouvelle armée ? D'ores et déjà, ils sont énumérés : c'est *le 7e corps*, à savoir celui qui jusqu'ici a opéré à Mulhouse : cette mesure amène forcément la dislocation de l'armée d'Alsace. D'ailleurs, le plan d'offensive par l'Alsace n'est plus applicable : pourquoi s'entêter à garder, dans cette région, de gros effectifs quand des troupes moins nombreuses suffisent? Douloureux sacrifice, certes ! Mais les nécessités stratégiques priment tout. Joffre ne voit que le but qu'il s'est proposé pour le bien du pays.

Quatre divisions de réserve : deux d'entre elles viennent encore de Belfort, c'est-à-dire du front d'Alsace. Les deux autres, nous les connaissons déjà : ce sont celles du général Maunoury, 55e et la 56e divisions de réserve : celles-là, il faut les arracher à leur beau succès d'Etain, dans la Woëvre. Autre sacrifice ! L'armée de Lorraine, ayant mis en fuite l'aile gauche de

l'armée du kronprinz dans les journées du 24 et du 25 août, ne demandait qu'à continuer... Or, *dans la nuit du 25 au 26*, le général Maunoury qui la commande reçoit l'ordre de rompre le combat et de se rendre, toutes affaires cessantes, avec son état-major à Montdidier ; il est nommé au commandement de la nouvelle armée en formation sur la Somme — et qui s'appellera la 6e armée (1) !

Un autre corps actif est désigné également. Il arrivera pour la bataille de l'Ourcq : c'est le 4e corps (général Boëlle).

A peine besoin d'insister : le dessin de la bataille de la Marne est fixé dès lors. Le chef et les troupes se rendent sur le terrain.

Les quatre paragraphes qui suivent sont liés : ils déterminent la masse de manœuvre qui, tout en battant en retraite, doit se préparer à recevoir la nouvelle armée pour se jeter avec elle sur l'ennemi :

7° *L'armée W (britannique) en arrière de la Somme, de Bray-sur-Somme à Ham, prête à se porter soit vers le nord sur Bertincourt, soit vers l'est sur Le Catelet.*

L'armée britannique sera, comme on le voit, appuyée et encadrée par les 5e et 6e armées. C'est la position qu'elle gardera jusqu'au 5 septembre, époque à laquelle elle se sentira assez reconstituée pour rentrer en ligne.

8° *La 5e armée aura le gros de ses forces dans la région Vermand-Saint-Quentin-Moy (front offensif) pour déboucher en direction générale de Bohain, sa droite tenant la ligne La Fère-Laon-Craonne-Saint-Erme.*

Ce paragraphe précise le lieu de la future bataille de front qui sera complétée par la manœuvre de flanc prescrite ci-dessus. L'objectif général est Bohain. Elle s'adosse sur une position géographique de la plus haute importance, à savoir le massif de Laon-Saint-Gobain.

La 5e armée, à peine entamée par la bataille de Charleroi, aura la mission, en s'appuyant sur ce massif, de mener l'offensive droit au nord, tandis que le nouveau groupement rabattra les forces allemandes en marchant dans la direction de l'est ou du nord-est, avec objectif général Saint-Pol-Arras ou Arras-Bapaume. Le terrain ainsi choisi présenterait un double avantage : défendre une position qui apparaîtra de plus en plus, dans la suite, comme la clef de la guerre et, en empêchant l'ennemi d'y pénétrer, de protéger Paris. Car le massif de Saint-Gobain est, comme toute notre histoire le prouve, le boulevard de la capitale.

Le reste de la bataille se développera, pour ainsi dire, autour de ce gond.

9° 4e *armée : en arrière de l'Aisne, sur le front Guignicourt-Vouziers, ou, en cas d'impossibilité, sur le front Berry-au-Bac-Reims-Montagne-de-Reims, en se réservant toujours les moyens de prendre l'offensive face au nord.*

10° 3e *armée : appuyant sa droite à la place de Verdun et sa gauche au défilé de Grandpré ou à Varennes-Sainte-Menehould.*

Ainsi se trouve établi en des lignes définitives le dispositif en angle ouvert, qui, à proximité de la frontière, mais avec la ressource d'un recul nouveau en cas de nécessité absolue, doit rendre toute son élasticité offensive à l'armée française.

Depuis de longues années, les études du grand état-major ont porté sur cette région de l'Aisne-Coucy-Saint-Gobain. Il n'est pas un des recoins de cette « petite Suisse » qui n'ait été reconnu et fouillé. Chaque année, les chefs qualifiés répétaient jusqu'à la satiété la bataille de Craonne ou la bataille de Laon de l'empereur Napoléon, ou les batailles qui, pendant l'invasion de 1814, avaient défendu le sol national soit sur la ligne de l'Aisne, soit sur la ligne de la Marne, soit même sur la ligne de la Seine. L'heure est venue d'appliquer ces leçons.

Deux alternatives sont laissées à l'initiative des commandements particuliers ou même à l'enchaînement des circonstances : ou la ligne frontale se relèvera jusqu'à Guignicourt-Vouziers-Stenay, s'appuyant en arrière sur Verdun, ou bien, l'ennemi ayant pénétré plus avant, elle s'appuiera sur Reims-Montagne-

(1) Voir *Histoire illustrée de la Guerre de 1914*, t. V, p. 204

VUE GÉNÉRALE DE VAUCOULEURS

de-Reims-Sainte-Menehould : on voit comme la bataille oscille déjà, dans la pensée du chef, entre l'Aisne et la Marne. Cependant, le 25 août, le commandement français n'a pas encore admis comme inéluctable la seconde alternative ; il n'a pas encore « réalisé », dans son esprit, une si cruelle nécessité.

11° *Toutes les positions indiquées devront être organisées avec le plus grand soin de manière à pouvoir y offrir le maximum de résistance à l'ennemi.*

On partira de cette situation pour le mouvement offensif.

L'offensive, telle est donc la pensée suprême. On le répète avec force avant de conclure.

Une organisation solide des positions d'arrêt est nécessaire pour caler l'armée avant qu'elle prenne son élan. C'est le ressort qui se ramasse avant de se détendre. Ce paragraphe résume et confirme l'ensemble de cette belle conception militaire conçue et élaborée en quelques heures, dans l'émotion des instants les plus terribles qu'ait jamais subis peut-être un chef d'armées ! Cependant, les autres armées, celles de l'Est, ont aussi un rôle à jouer dans cette vigoureuse reprise. Ce rôle est déterminé ci-dessus en ces termes : « Tandis que les autres armées contiendront l'ennemi », et il prend la forme d'un ordre militaire dans les trois paragraphes qui terminent l'Instruction générale :

12° *Les* 1re *et* 2e *armées continueront à maintenir les forces ennemies qui leur sont opposées. En cas de repli forcé, elles auront comme zone d'action :*

2e *armée : Entre la route Frouard-Toul, Vaucouleurs (inclus) et la route Bayon-Charmes-Mirecourt-Vittel-Clefmont (inclus).*

1re *armée : Au nord de la route Chatel-Dompaire-Lamarche-Montigny-le-Roi (inclus).*

Le Général commandant en chef
Signé : Joffre.

Pour ampliation,
Le Major général,
Signé : Belin.

Ces derniers paragraphes comportent un retour vers les armées de l'Est. Le 25, à 22 heures, on n'est pas encore assuré du succès au seuil de la Trouée de Charmes. Quoi qu'il arrive de ce côté, on prévoit tout, même la défaite, on accepte tout, même le recul, pourvu qu'on tienne. En *dernière extrémité*, le repli de l'armée Castelnau est ainsi limité, sur la haute Meuse : au sud de Vaucouleurs, et celui de l'armée Dubail : au sud-sud-est de la précédente, s'adossant au rebord septentrional du plateau de Langres.

Mais, de toute façon, maintenant, c'est à l'ouest que la partie se joue. Le salut de la France est dans la manœuvre qui fait, de toutes nos armées, une figure articulée et oppose d'ores et déjà à l'adversaire victorieux la surprise de la bataille par les lignes extérieures !

Les deux instructions qui précèdent, l'une d'ordre tactique, l'autre d'ordre stratégique, révèlent la valeur du haut commandement français. En pleine bataille, Joffre a pris la mesure de ses adversaires ; il a compris leurs projets ; il échappe à l'enveloppement et, en même temps, il prépare la contre-attaque qui sera « le rétablissement ».

Avoir conçu la bataille de la Marne, alors que le front français paraissait rompu et impuissant, c'est un coup de maître ; l'avoir préparée et exécutée en dix jours, c'est un véritable miracle de l'art militaire. Nous allons suivre le détail de l'application ; mais on peut dire que, dès la conception, Joffre a donné sa mesure.

Au moment où l'ennemi est entré en Belgique, il avait tous les avantages : préparation, armement, initiative, surprise. Joffre les lui arrache l'un après l'autre. Schlieffen avait dit : « Il faut en finir d'un coup. Pas de guerre d'épuisement. » Bernhardi avait dit : « La tranchée est le tombeau des armées. » Or, Joffre échappe à la destruction et il manœuvre pour jeter l'armée allemande dans les tranchées : après l'avoir battue, il l'y jette en effet.

Or, ce résultat est en préparation dans les *combats de la Sambre* et dans la première phase de la *bataille des Frontières*. Joffre s'est accroché à l'ennemi et a brisé son mouvement. Il est battu ; mais comme un lutteur qui a touché terre, il se redresse ; et bientôt il reprend le dessus. Transportant d'est en ouest les forces nécessaires à son équilibre, il brise l'élan des armées allemandes qui menacent Paris. D'une armée vaincue, il fait une armée victorieuse. De la bataille de Charleroi, Joffre dégage la victoire de la Marne : telle est la vertu du commandement !

CHAPITRE XVII

LA BATAILLE DES FRONTIÈRES

X. — LE DÉSASTRE BELGE

Le système de la terreur en Belgique. — Responsabilités du militarisme allemand. Responsabilités du généralissime, du chancelier, de l'empereur. — La terreur pendant les combats de la Sambre. Le drame de Dinant. — Le drame de Louvain. — Le martyre de la Belgique.

A partir du 25 août 1914, les armées française et anglaise ont évacué la plus grande partie du territoire belge ; l'armée belge, il est vrai, reste enfermée dans Anvers ; une bande longeant la mer, n'est pas tout entière occupée par les armées allemandes, et quoique se rétrécissant peu à peu, elle permet à l'armée belge de garder ses communications avec la France le long de la côte. Mais, dans l'ensemble, la Belgique, après une si noble résistance improvisée, a succombé. L'invasion fait étale sur elle.

Dans les chapitres précédents, nous nous en sommes tenu, de parti pris, aux événements militaires, aux grandes lignes stratégiques et tactiques, à l'architecture de la guerre. L'art militaire élève des ensembles, combine des masses. C'est là son objet principal et son haut intérêt technique. Mais l'histoire et l'histoire militaire elle-même ne peuvent négliger tout à fait l'infinie quantité des faits particuliers qui ne dépendent qu'accessoirement des plans élaborés par les états-majors. Surtout, elles ne peuvent passer sous silence les contacts entre les armées et les populations, car la nature de ces contacts peut décider du sort de la guerre elle-même et, en tout cas, du jugement que l'opinion et l'histoire doivent porter sur elle. Une guerre juste, si elle était menée par des moyens injustes, deviendrait répréhensible et retournerait contre elle le sentiment universel et la justice elle-même : son principe altéré altérerait sa force. Et qu'en serait-il, s'il s'agissait d'une guerre injuste menée injustement, comme si elle cherchait à cacher le forfait originaire sous l'accumulation des autres forfaits ?

Or, tel est le caractère de la guerre que l'Allemagne intente à la Belgique. Avec une supériorité de force colossale, elle s'est ruée sur un peuple paisible et innocent, et, comme elle n'a pu détruire son droit, ni étouffer sa plainte, elle a fait, de cette malheureuse population, la victime d'une haine insensée et des plus atroces persécutions.

Le spectre de la Belgique martyre hantera, jusqu'à la fin des siècles, la conscience de l'humanité. Comment une telle chose fut-elle possible ? Comment l'aveu et le remords n'ont-ils pas encore éclaté, alors que la conviction de tous, et même du peuple coupable, est faite ? Comment n'a-t-on pas encore obtenu d'autre protestation que la parole tant répétée : « Nous ne sommes pas des barbares ! » ou l'autre mot, plus sinistre et plus hypocrite : « Je n'ai pas voulu cela ! »

Pour que la justice humaine et divine reste

ainsi en suspens, il faut des causes profondes. Sans doute, il était nécessaire qu'un petit peuple fût frappé en pleine innocence pour que les petits Etats fussent avertis et qu'ils apprissent à prémunir leur droit. Il était nécessaire qu'un grand Etat commît ce crime pour que l'humanité prît désormais ses précautions contre les grands Etats.

Les guerres n'éclatent que quand des altérations profondes se sont produites dans l'équilibre des affaires humaines : cet incendie s'est allumé au point précis où il y avait contact et frottement entre un pacifisme trop confiant et un militarisme trop sûr de lui. La fable du loup et de l'agneau est inhérente au drame de l'humanité.

Le désastre belge, si dramatique en lui-même, ne l'est pas moins dans ses lointaines conséquences. Si le peuple belge n'eût pas tant souffert, le monde n'eût pas été averti. Cette guerre aurait été une guerre comme les autres et, sans doute, l'Allemagne en serait sortie, comme les peuples guerriers se tiraient d'affaire précédemment, soit victorieuse, soit vaincue, soit arrêtée, soit refoulée un moment, mais prête à reprendre le lendemain. Tandis que le sac de la Belgique a réveillé et averti l'univers. Par là, l'Allemagne militariste a perdu la guerre. Car c'est le militarisme qui a voulu une telle guerre : il a voulu le forfait dans son principe et dans ses conséquences, et c'est le militarisme qui est et sera jugé.

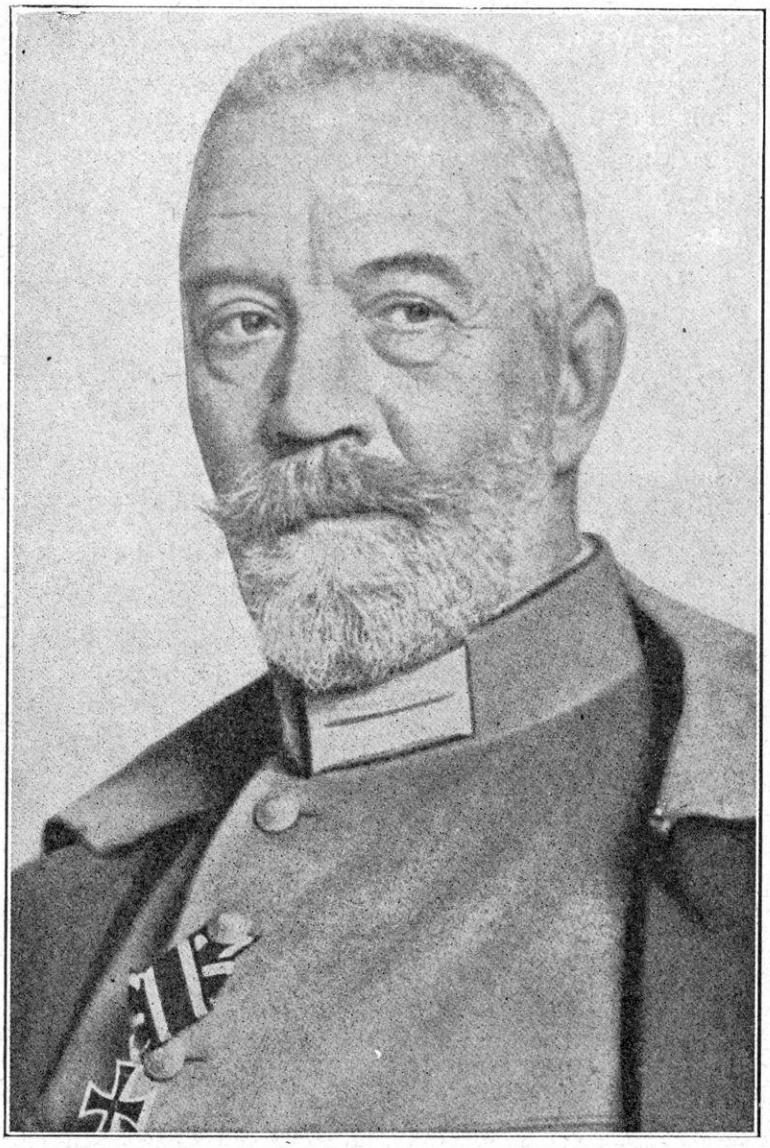
LE GÉNÉRAL DE MOLTKE
GÉNÉRALISSIME DES ARMÉES ALLEMANDES

Avant de revenir à l'exposé des faits, il est nécessaire de rappeler les caractères principaux de l'entreprise du désastre, telle qu'elle fut conçue et exécutée, pour qu'on ne se laisse pas égarer, même par l'immense pitié qui se dégage des événements. Le crime commis froidement doit être constaté et repéré froidement.

La Belgique fut choisie délibérément, comme champ d'opérations, par l'état-major allemand. Ne nous lassons pas de répéter le mot de Jagow : « Au conseil tenu à Potsdam, les militaires l'ont emporté sur les civils (1). » C'est à l'heure ainsi visée par un témoin que la résolution fut prise. Les civils avaient averti les militaires ; ils leur avaient présenté les objections que soulevait l'invasion de la Belgique au point de vue politique, au point de vue juri-

(1) Le mot de Jagow ne précise pas s'il s'agit du conseil du 5 juillet où fut mise à l'étude la question de l'aide à prêter à l'Autriche, ou bien du conseil du 29 juillet où fut examiné le plan militaire. On a dit que Jagow n'assistait pas au conseil du 5 juillet.

dique, au point de vue international. Mais les militaires avaient répliqué : « Il n'importe ! Nous répondons de tout. Le succès de notre opération militaire exigeant le passage par la Belgique, nous acceptons comme conséquence la rupture avec le droit et la morale internationale. Pourquoi de vains scrupules? Nécessité n'a pas de lois (le mot devait être repris par Bethmann-Hollweg). Toutes objections et réserves que votre timidité et pusillanimité feraient au nom de ce droit et d'une considération quelconque *non militaire*, contrarie et retarde le succès militaire. La victoire seule importe. Nous répondons de la victoire, mais à la condition qu'on nous laisse maîtres. Elle justifiera tout. »



LE CHANCELIER BETHMANN-HOLLWEG

Tel est le point de départ. Il s'agit donc d'une responsabilité propre au militarisme et à laquelle le peuple allemand militarisé a adhéré par discipline, orgueil, aveuglement de conscience, et dont les armées allemandes sont devenues les complices et les instruments.

Les raisons de l'état-major paraissent avoir été les suivantes :

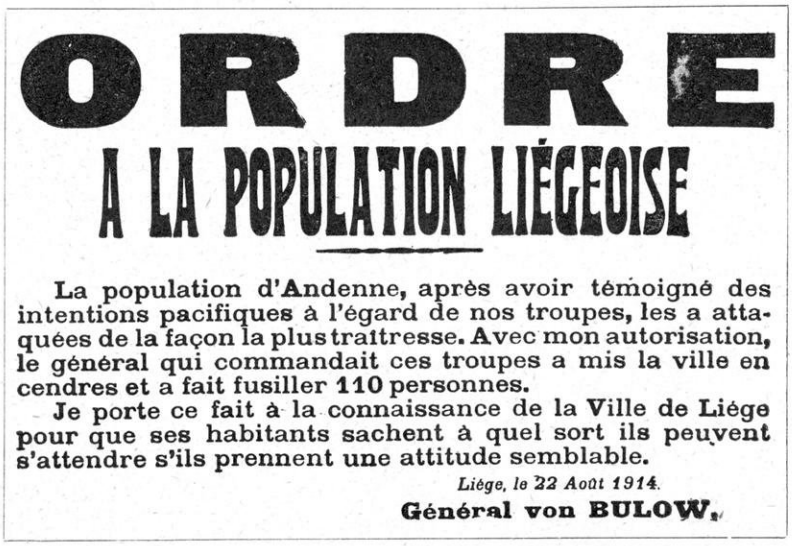
En premier lieu, la préoccupation des relations entre la Belgique et l'Angleterre. On a vu, ci-dessus, que le plan militaire initial allemand, portant l'armée von Kluck jusqu'à Dunkerque et Calais, implique, chez les auteurs de la guerre, la volonté arrêtée de viser, dès le début, comme ennemi principal, l'Angleterre. Le conflit des armements maritimes avait précédé directement les hostilités ; les dates indiquent que la guerre est la suite immédiate de ce débat non réglé.

Les choses étant telles, rien n'importait davantage à l'Allemagne que de prendre la Belgique comme base principale d'opérations. Certes, Calais comptait, mais combien davantage Anvers et Ostende? Donc, d'abord, occuper la Belgique ; puis, la tenir à fond dans le présent et dans l'avenir, soit pacifiquement comme le Luxembourg, soit militairement — de préférence, militairement,—la Belgique devant être le premier gain immédiat de la guerre et de telle sorte qu'il n'y eût plus à y revenir. On savait que la Belgique ne se laisserait pas faire et on comptait sur ces sentiments pour en finir avec elle. Tout le reste est grimace et faux-semblant. Vaincre l'Angleterre par la Belgique, telle est la conception initiale que tant de preuves et la moindre réflexion dévoilent.

L'invasion a donc son objet en elle-même. L'exécution du peuple belge s'ensuit et voici

comment : les liens qui attachent la Belgique à l'Angleterre sont extrêmement dangereux pour le présent et pour l'avenir. A tout prix, ils doivent être rompus ; donc, la Belgique doit être réduite en poussière, sinon, la sécurité des armées allemandes et, par conséquent, le succès du grand plan, pourraient être compromis aujourd'hui et le but de la conquête manqué demain.

La manœuvre du mouvement tournant impliquait un risque dont l'état-major allemand (comme il résulte du *Kriegspiel* de de Moltke cité plus haut) avait conscience : en allongeant la corde et en éloignant outre mesure les armées de flèche de leur base d'opération, on exposait gravement la ligne des communications. Or, l'avance allemande dépendait de la sécurité des arrières ; une voie ferrée détruite, un pont ruiné, des bandes de guérillas se jetant sur les convois et interceptant les routes, et la grande combinaison était à terre. Donc, le mouvement tournant avait pour condition la répression immédiate et brutale de toute tentative d'insurrection. Et même, à y réfléchir, la prudence conseillait l'organisation d'une répression préventive. Provoquer le conflit était la meilleure façon de l'étouffer. On n'en viendrait plus à bout si, après quelques succès locaux, l'insurrection faisait tache d'huile : de grands exemples étaient nécessaires d'abord.



ORDRE

A LA POPULATION LIÉGEOISE

La population d'Andenne, après avoir témoigné des intentions pacifiques à l'égard de nos troupes, les a attaquées de la façon la plus traîtresse. Avec mon autorisation, le général qui commandait ces troupes a mis la ville en cendres et a fait fusiller 110 personnes.

Je porte ce fait à la connaissance de la Ville de Liége pour que ses habitants sachent à quel sort ils peuvent s'attendre s'ils prennent une attitude semblable.

Liége, le 22 Août 1914.

Général von BULOW.

REPRODUCTION DE L'AFFICHE POSÉE SUR LES MURS DE LIÉGE

On avait prévu un autre danger : celui de contacts trop familiers s'établissant entre le peuple envahi et le soldat allemand avant que la haine et le sang eussent creusé le fossé. Le soldat allemand ne savait rien de la situation internationale. On l'avait persuadé que l'Allemagne était attaquée par les puissances de l'Entente. Au moment où il pénètre sur le territoire belge, il croit encore qu'il entre chez des alliés, ou du moins chez des neutres bien intentionnés. Si la Belgique s'expliquait par les mille voix de ses enfants, peut-être lui dessillerait-elle les yeux. A tout prix, il faut créer la méfiance et la haine avant que les explications fussent échangées. Du moment où le peuple belge n'était pas l'allié soumis, il devenait le plus dangereux ennemi puisque son territoire était le nid même où la grande machination reposait. La thèse adverse pouvait filtrer par lui. Il devenait l'éducateur et le corrupteur. Son allure cordiale et bon enfant, son absence de haine pour l'Allemand, sa bonne foi étaient des armes dangereuses. Rompre les contacts devenait une nécessité militaire de premier ordre : « Soyons durs ! »

Et c'est pourquoi on enroba l'esprit du soldat, dès les premières heures de la guerre, et même avant la guerre, dans la fiction, savamment préparée, d'un peuple belge féroce, excité par des prêtres fanatiques ; on remua chez le soldat allemand la lie de ses instincts de primaire et de luthérien. Il n'avait pas pénétré en Belgique qu'il savait ce qui l'attendait : les blessés achevés, les yeux crevés, l'eau bouillante jetée par les fenêtres, les cigarettes explosives, toutes les trahisons ! La propagande officielle, accréditant d'avance ces paniques, est établie. Tout le monde s'y emploie : les interventions des généraux, du chancelier, de l'empereur seront citées tout à l'heure.

Telle est la conception indiscutable et l'organisation, mûrement réfléchie et délibérée, du

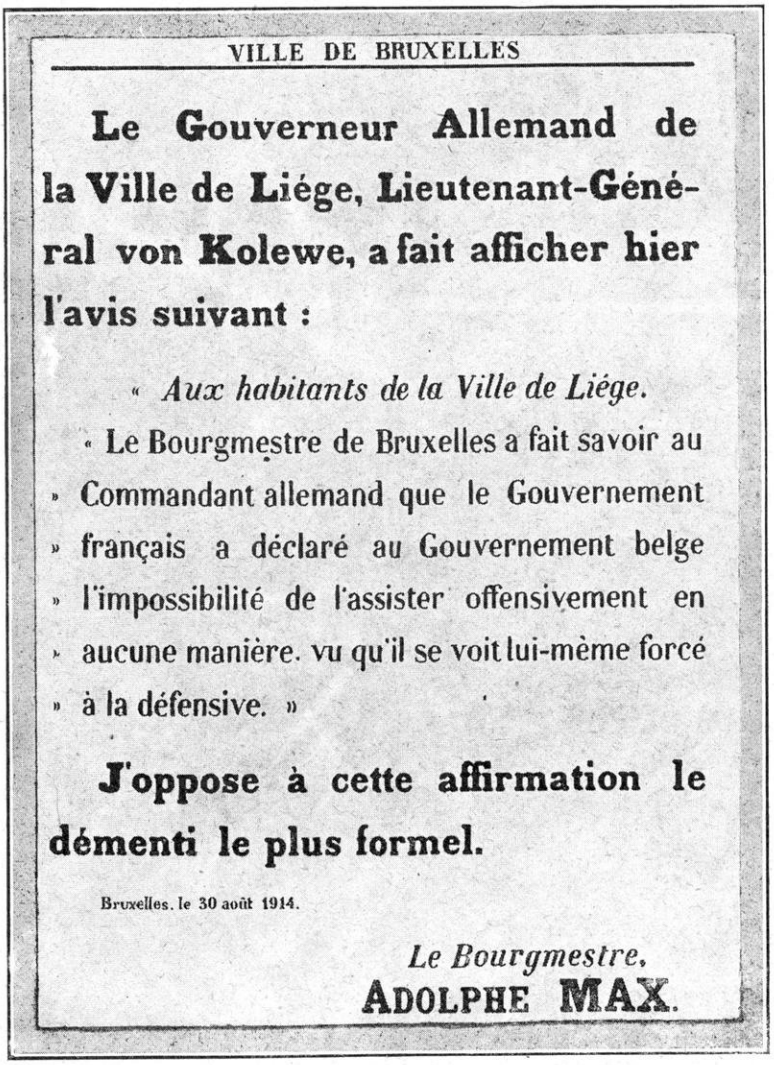
terrorisme en Belgique. Ne voyons-nous pas cette même politique se poursuivre après trois ans de guerre ? Le système des déportations, la ruine méthodique des territoires évacués dérivent de la même conception et la confirment. Le militarisme ne peut réussir que par son principe, la force. A l'égard des populations civiles comme à l'égard des armées, il ne croit qu'à la force, sa propre raison d'être.

Ainsi, le désastre belge qui surprit tellement la conscience humaine et qui lui parut presque inexplicable, est pourtant une suite logique de la conception même de la guerre. Il s'agit d'une opération militaire pour un but militaire. Il s'agit de la domination d'un territoire militaire, d'un glacis, fût-ce par l'anéantissement de la population (si facile d'ailleurs à remplacer !).

Ce plan militaire comporte des lignes d'opérations principales, des points ou nœuds déterminés d'avance, où doivent s'accomplir plus spécialement certains travaux de guerre, certains forfaits de nature à intimider et à prévenir, où doivent être poursuivies des opérations particulières et des victimes spéciales, comme on détruit tel ou tel pont ou comme l'on déboise telle ou telle région. Cela même comporte, selon les temps et les lieux, certains adoucissements et modérations, même de brusques arrêts ou limitations quand certains inconvénients apparaissent. C'est toute une stratégie et une tactique. Je ne doute pas que l'histoire ne découvre, un jour, les archives des bureaux de l'état-major allemand chargé d'organiser le tout. Le propre de ce système militaire qui voulait soumettre l'humanité, est d'avoir tout prévu, sauf les sentiments de l'humanité.

Ou plutôt, il ne les ignore pas : mais il s'en moque. La raison même de la guerre est que les lois internationales sont des billevesées, que tout ce verbiage ne compte pas. Le militarisme, antagoniste aux règles civiles, a formé des soldats, de vrais soldats, des soldats de la Guerre de Trente ans, des « Romains », en un mot une race supérieure dont la double mission est de conquérir le monde pour le profit commun du conquérant et du conquis ; il n'a que faire de gentils garçons destinés à prendre la vie du bon côté et à se rendre aimables. On a éduqué les Allemands et on éduquera les Belges par les mêmes procédés. Les châtiments corporels ne sont pas inutiles : ils simplifient la tâche.

Le trait de caractère le plus marqué chez le peuple allemand, c'est le pédantisme. Cette conception de la guerre est celle d'un pédant féroce. Depuis le plus haut gradé de ces fonctionnaires — dont Bethmann-Hollweg



VILLE DE BRUXELLES

Le Gouverneur Allemand de la Ville de Liége, Lieutenant-Général von Kolewe, a fait afficher hier l'avis suivant :

« *Aux habitants de la Ville de Liége.*

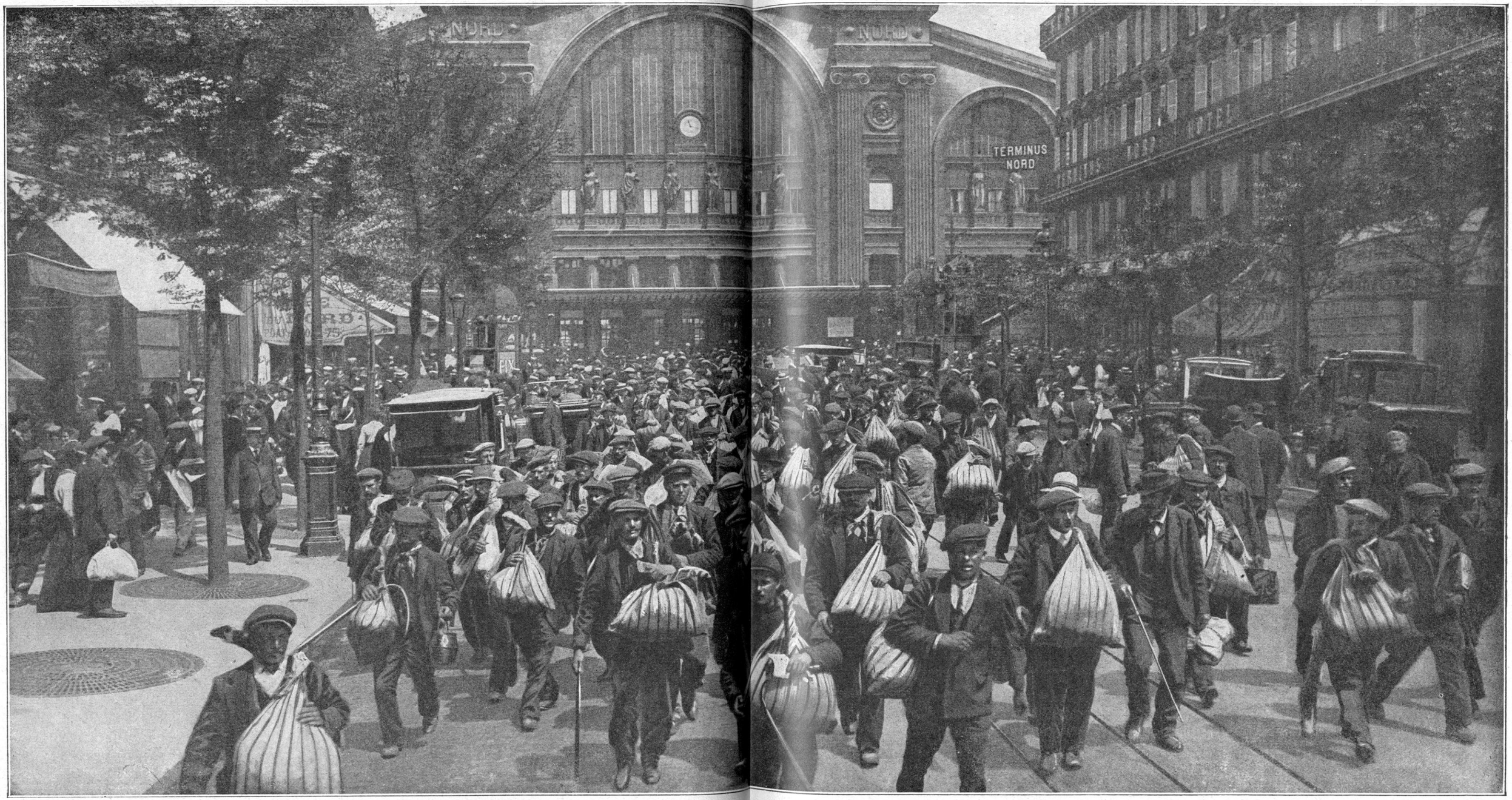
« Le Bourgmestre de Bruxelles a fait savoir au » Commandant allemand que le Gouvernement » français a déclaré au Gouvernement belge » l'impossibilité de l'assister offensivement en » aucune manière. vu qu'il se voit lui-même forcé » à la défensive. »

J'oppose à cette affirmation le démenti le plus formel.

Bruxelles. le 30 août 1914.

Le Bourgmestre,
ADOLPHE MAX.

UNE PREUVE DES MENSONGES ALLEMANDS



BELGES ET RÉFUGIÉS DES RÉGIONS ENVAHIES ARRIVANT A LA GARE DU NORD A PARIS

est le type — jusqu'au dernier des feldwebel, tous sont assurés qu'ils possèdent la science et la vertu infuses et que leur propre conception de l'existence assure le bonheur d'eux-mêmes et des autres. Ces fils de Luther ne sont pas humbles ; ils n'ont besoin d'aucun guide ; la lumière luit en eux ; elle émane d'eux. Leur arbitre prend sa source dans les besoins de leur développement naturel. Ces méthodes ont obtenu le succès : l'Allemand ne se trompe pas.

Le terrorisme à l'égard des Belges est donc une manifestation logique de la conscience allemande, du tempérament allemand, du militarisme allemand. Treistchke l'avait dit : Que fait là ce petit peuple qui nous obstrue la route ? Il est né pour l'esclavage. Il a subi tous les jougs : celui de l'Espagne, celui du papisme. Un tel peuple est une proie née pour les organismes forts, pour les grands carnassiers dont l'appétit a besoin de chair et de sang. Le *désastre belge* est nécessaire, ne serait-ce que pour servir d'exemple. Le militarisme prussien remplit son objet en le concevant et en l'exécutant froidement.

RESPONSABILITÉS DU COMMANDEMENT, DU CHANCELIER, DE L'EMPEREUR

Nous avons dit de quels crimes s'accompagna l'entrée des armées allemandes en Belgique, dans la région de Liége et de la Meuse, aux approches de Bruxelles : les environs de Liége, Aerschot, Andenne, ces points sont choisis, évidemment à proximité des grands centres militaires et de la capitale, pour avertir les populations qui tenteraient d'organiser la résistance autour des armées assiégeant les places ou occupant les grandes villes. Les habitants des villages voisins des forts de Liége sont sommés, le revolver sur le visage, d'aller enjoindre aux commandants des garnisons de se rendre sous peine d'attirer la mort et la ruine sur le pays. C'est bien la terreur organisée pour un objet militaire.

Nous avons le récit d'un des agents de cette organisation : il s'agit du capitaine de landwehr Oscar Höcker, qui publie, dès 1914, à Berlin et Vienne, le récit de sa mission militaire, récit préparé, arrangé, *commandé*, de façon à intéresser et à émouvoir l'opinion (1). Cet Oskar Höcker est un romancier et il est choisi pour cela : on lui a confié le commandement d'une compagnie dont il décrit les exploits dans le style de Sherlock Holmes :

« Notre mission est difficile et grave. Nous devons purger de francs-tireurs le territoire qui s'étend jusqu'à la Meuse. Tous les jours on tire, en embuscade, au passage de nos troupes, en particulier sur les petits détachements, sur les estafettes, sur les sous-officiers à bicyclette, sur les automobiles militaires. Il importe d'intervenir énergiquement... Nos gens savent de quoi il s'agit. Nous ne voulons pas nous conduire comme des barbares ; mais il importe d'intervenir avec la plus grande sévérité... Je me rends de cantonnement en cantonnement et je préviens les hommes d'être sur leurs gardes, de désigner d'heure en heure un homme restant en faction, et de tenir leurs fusils chargés, prêts à toute éventualité. Les attaques de francs-tireurs sont ici à l'ordre du jour. Même la troupe logée dans les maisons n'est pas en sécurité dans cette région envahie par la canaille de Liége. Ils doivent également ne rien boire dont l'habitant qui les héberge n'ait au préalable goûté sous les yeux. » (On voit que l'officier prend le rôle d'excitateur, monte les imaginations, met ses hommes en garde, la main sur la gâchette du fusil.)

Et que trouve le capitaine pour justifier ses appréhensions ? Lui seul peut le dire :

« ...Le résultat de ma journée justifie mes précautions ; dans plusieurs localités nous découvrîmes une industrie à domicile fort développée, consacrée à la fabrication des armes (évidemment, aux environs de Liége !)... Dans une petite maison, nous tombâmes sur un dépôt de verrous de fusils ; c'était un véritable arsenal... Sous menace de peine de mort pour toute tentative de distraire quelque chose du matériel confisqué, je quittai le village. Mais je revins bientôt dans cette localité qui me paraissait suspecte. Bien m'en prit. Un important mouvement de pigeons-voyageurs m'avait averti. Et de fait, le premier pigeon-voyageur que l'on attrapa avait un cachet sur l'aile gauche. Il n'y a aucun doute que ces pigeons-voyageurs fussent destinés à renseigner les bandes de francs-tireurs qui se formaient à Liége et dans les environs sur le progrès de la fabrication des fusils... »

(1) *An der Spitze meiner Kompagnie, drei Monate Kriegserlebnisse* (A la tête de ma compagnie. Trois mois de guerre), 1914. — Voir la série des preuves et les faits sans nombre dans : *Comment naît un cycle de légendes*, par Fernand Van Langenhove. Payot, 1916, p. 150 et suiv.

SOLDAT BELGE BLESSÉ DANS UNE RUE DE MALINES

Ainsi, ce capitaine-romancier affecte d'ignorer que Liége est un grand centre de fabrication d'armes et que toute la Belgique se consacre avec ardeur au sport des pigeons-voyageurs. Un cachet sous l'aile d'un pigeon met en éveil son imagination et celle de toute sa troupe. L'horrible récit se répercute jusqu'à Berlin et jusqu'à Vienne. Et il n'en faut pas davantage pour établir la légende des francs-tireurs liégeois organisés en bandes, commandant des fusils par milliers et recevant leurs renseignements de tout un réseau de pigeons-voyageurs !

Il est démontré, par des documents authentiques et officiels, qu'il n'y a pas eu en Belgique une seule bande de francs-tireurs, qu'il n'y a même pas eu de « francs-tireurs isolés », le mot et le fait étant d'imagination allemande par suite des souvenirs de 1814 et de 1870, que tout au plus certaine confusion a-t-elle pu se produire avec l'action militaire légitime des « milices belges » ; il est établi que le gouvernement belge et les autorités communales belges ont multiplié les avis à la population de ne pas opposer de résistance à l'ennemi et de déposer leurs armes dans les établissements publics. Il est démontré, par les sources allemandes elles-mêmes, qu'il n'y a jamais eu un blessé allemand ayant les yeux crevés par suite d'un attentat belge, de même pas un homme ébouillanté ; pas un témoignage sérieux au sujet de blessés achevés par des civils ; il est démontré par les enquêtes des catholiques allemands et autrichiens eux-mêmes, que pas un prêtre belge n'a organisé de résistance à l'ennemi, ni n'a fait

servir à cet usage, soit le clocher de l'église pour y mettre des mitrailleuses ou y allumer des lumières, soit l'horloge de l'église pour faire des signaux ; il est démontré que toutes ces allégations des autorités allemandes sont, ou controuvées, ou sans preuves. La réfutation du *Livre blanc* allemand, rappelant les milliers de faits sur lesquels ce plaidoyer ne s'est pas expliqué et établissant le caractère partial des enquêtes allemandes, cette réfutation est décisive pour toute personne de bonne foi : après avoir écrasé la Belgique, on tente de la déshonorer par la calomnie et les accusations les plus perfides. Encore une fois, le « terrorisme » est un système militariste, un bloc. Mais cela ne sera démontré tout à fait que quand le militarisme lui-même aura péri tout entier.

Le militarisme, maître de l'Allemagne, engage tout le monde dans sa querelle. Il faut lui obéir ; l'abstention même est suspecte. C'est ainsi que l'on voit l'Allemagne entière se déclarer complice de l'abominable forfait belge. Les signatures les plus hautes sont engagées ; ainsi l'a voulu le système. Il a exigé les attestations officielles les plus audacieuses, les plus inconsidérées. Il faut les citer ici pour qu'elles ne s'effacent jamais de l'histoire. La date à laquelle elles sont publiées suffit pour indiquer qu'on avait besoin qu'elles parussent pour justifier les horreurs préméditées et pour autoriser l'exécution à peine commencée du grand plan de terrorisme qui faisait partie du plan militaire :

Dès le 9 août 1914, le sixième jour des hostilités, l'agence Wolff insérait un *Avis aux francs-tireurs*, et cet avis était reproduit par toute la presse allemande. On lançait cette appellation tragique sur laquelle allait s'exciter l'imagination populaire ; la campagne commençait.

La *Gazette de l'Allemagne du Nord* lui donne aussitôt le caractère officiel par une note insérée le 14 août :

« De nombreuses personnes ont pris part aux combats autour de Liége, sous le couvert du vêtement civil. Elles n'ont pas seulement tiré sur les troupes allemandes, elles ont encore cruellement massacré des blessés et elles ont abattu des médecins qui accomplissaient leur mission. » (Pas un fait précis, établi après une enquête judiciaire ou seulement contradictoire. Pas un nom. Des allégations sans preuve, quand il y a un tel intérêt à ce que la preuve soit faite, cette preuve étant d'ailleurs facile puisque les troupes allemandes sont maîtresses du pays. Mais il ne s'agit pas de chercher la vérité ; il s'agit de lancer et d'accréditer la légende créée de toutes pièces.)

Voici maintenant l'émissaire en chef du militarisme, le généralissime de Moltke :

Sous la date du 28 août, il développe tout le système : accuser pour réprimer.

« *Grand Quartier Général, 28 août* 1914.

« Le commandement supérieur de l'armée allemande proteste contre les nouvelles propagées par nos adversaires, au sujet d'atrocités commises par les Allemands dans leur façon de faire la guerre. Si des rigueurs et des mesures très sévères ont été rendues nécessaires, elles ont été provoquées et imposées par la participation de la population civile, y compris les femmes, à des attaques traîtresses contre nos troupes et par les cruautés bestiales (*bestialische Grausamkeiten*) commises sur les blessés. La responsabilité de la rigueur qui a été apportée dans les opérations militaires retombe uniquement sur le gouvernement et les autorités des territoires occupés par nous, qui ont pourvu d'armes les habitants et les ont excités à prendre part à la guerre. Partout où la population s'est abstenue d'actions hostiles, nos troupes n'ont causé de dommages ni aux hommes ni aux propriétés (1). La nouvelle répandue par les journaux étrangers suivant laquelle les Allemands font marcher la population civile devant eux est un mensonge qui révèle le niveau moral de leurs auteurs... Tous ceux qui connaissent le haut développement cultural de notre peuple le dénonceront comme tel.

« Von Moltke. »

Nous avons déjà cité le passage d'une proclamation de von der Goltz rendant les localités voisines et les otages pris parmi elles responsables en bloc de toute atteinte portée aux ponts, œuvres d'art, voies ferrées, etc (2).

Bissing entend qu'on ne s'attendrisse pas à ce sujet :

« ... Si de valeureux enfants de notre peuple, si des blessés, des médecins, des infirmiers sont misérable-

(1) Cet argument est habilement produit. Il suffit d'y répondre par les faits : on ne pourrait peut-être pas citer un centre d'habitation belge où aient passé les armées ennemies qui n'ait subi de graves violences. Exception faite de certains centres où le calcul allemand avait un intérêt capital à maintenir l'ordre, Bruxelles par exemple.

(2) Ci-dessus, t. IV, p. 178.

ASPECT DE LOUVAIN APRÈS LA DESTRUCTION DE LA VILLE

ment égorgés dans les lâches attaques de la population aveuglée et déchaînée, si des bandits menacent par derrière la sécurité de nos armées, dans ce cas, l'intérêt de notre propre existence exige — et c'est un devoir sacré des chefs militaires — d'agir avec la dernière rigueur; dans ce cas, *les innocents doivent pâtir avec les coupables*... Que quelques maisons, voire des villages florissants et des villes entières soient en même temps anéanties, c'est sans doute regrettable, MAIS CELA NE DOIT PAS CEPENDANT PROVOQUER D'ÉMOTION INJUSTIFIÉE...

« Von BISSING.

« 8 *septembre* 1914. »

Voilà le reître allemand : « Soyons durs ! »

A peine convient-il de rappeler ici la fameuse déclaration des « Intellectuels » : *Il n'est pas vrai que*... Ces pauvres sires ont signé par ordre.

Mais voici leur chef, le chancelier qui a joué, dans cette guerre, les niais abominables. Bethmann-Hollweg élève la voix au nom de l'Allemagne devant le pays lui-même et devant l'étranger. « Officier à la suite », il lui est ordonné de contresigner la thèse du militarisme :

« *Grand Quartier Général, 2 septembre* 1914.

« On raconte à vos compatriotes, dit-il aux journalistes américains, que des troupes allemandes ont incendié des villages et des villes belges ; mais on ne vous dit pas que des jeunes filles belges ont crevé les yeux à des blessés sans défense sur le champ de bataille. (L'imbécile ne pouvait manquer d'accréditer cette stupidité.) Des fonctionnaires communaux belges ont invité nos officiers à manger et ils les ont tués à table. (Le juriste n'a demandé ni un fait précis ni une preuve.) A l'encontre de tout droit des gens (!) la population ENTIÈRE de Belgique s'est soulevée (la population entière; pas un des généraux n'eût pris à son compte une pareille allégation); elle a attaqué nos troupes dans le dos après leur avoir fait tout d'abord un accueil sympathique, elle a livré des combats cruels avec des armes cachées (les fusils de Liége). Des femmes belges ont, pendant qu'ils se reposaient, tranché le cou à des soldats auxquels elles avaient donné l'hospitalité. » (Quel dommage de ne pas connaître les noms de ces modernes Judith ! En tout cas, comment veut-on que le soldat allemand ne soit pas pris de panique en apprenant d'une telle bouche les dangers auxquels il est exposé ?)

Bethmann-Hollweg est tombé sous le mépris de son propre pays. L'Allemagne elle-même a compris qu'il n'était pas possible de faire, un jour, négocier la paix par l'homme du « chiffon de papier », par l'homme qui accusa, sans preuve, les jeunes filles belges d'avoir crevé les yeux des blessés, etc., etc.

Les militaires savaient ce que valait le personnage falot qu'ils avaient domestiqué. Aussi,

il leur fallait plus, il leur fallait la caution de l'empereur : ils l'obtiennent. D'ailleurs, n'est-ce pas sa stratégie du mouvement tournant qui a provoqué les terribles événements belges ? N'est-ce pas l'idée *géniale* du kaiser lui-même? Il faut réussir à tout prix. On n'en est pas à une déclaration et à un mensonge près. L'empereur adresse donc, spontanément, au président Wilson, le télégramme fameux, daté du 8 septembre 1914, et qui restera gravé sur sa mémoire comme l'un des stigmates de son rôle particulier dans cette affreuse tragédie. Pouvait-on, de si haut, descendre plus bas? N'y avait-il pas des généraux d'antichambre pour signer une pareille prose ?

« En votre qualité de représentant le plus éminent des principes humanitaires, je vous adresse, Monsieur le Président, une protestation indignée contre la façon de faire la guerre qui est devenue, grâce aux méthodes de nos adversaires, l'une des plus barbares que connaisse l'histoire. Le gouvernement belge a autorisé ouvertement la population civile belge à participer aux combats et il l'a depuis longtemps soigneusement préparée (1). Les cruautés commises dans cette guerre de guérilla par les femmes et les enfants, par les prêtres même sur des soldats blessés, des membres du personnel médical et des ambulancières (des médecins ont été tués, des ambulances ont été attaquées à coups de fusil) (2) ont été telles que nos généraux ont été finalement (3) obligés de recourir aux moyens les plus rigoureux pour châtier les coupables et de semer la terreur (4) dans la population assoiffée de sang (5) pour l'empêcher de poursuivre ses meurtres et ses horreurs. Plusieurs monuments célèbres, même la vieille ville de Louvain, à l'exception du bel Hôtel de Ville (6), ont dû être détruits pour la protection de nos troupes en légitime défense. Mon cœur saigne (7) de voir que de semblables mesures ont été rendues nécessaires et de songer aux innombrables innocents (!) qui ont perdu leur vie et leurs biens par suite de la conduite barbare de ces criminels.

« S. GUILLAUME I.-R. »

(1) Voici donc l'Allemagne qui, après avoir violé toutes les lois qui protègent la Belgique et l'avoir envahie, se porte accusatrice.

(2) Pas un fait précis. L'accusation vague et, par conséquent, pour ainsi dire irréfutable.

(3) Non pas *finalement*, mais dès le premier jour.

(4) Voilà tout le système qui s'avoue : l'entreprise est de « semer la terreur ».

(5) « Assoiffés de sang », les Belges !

(6) Restriction admirable. L'amateur ne renonce pas.

(7) Le cœur de l'homme pitoyable, du grand artiste, de l'honnête homme saigne en présence du *crime* belge ! L'impudence hypocrite a-t-elle jamais été poussée plus loin ?

Aucune de ces allégations ne tient devant les enquêtes impartiales. L'empereur a parlé avec une légèreté insigne — ou plus exactement s'est fait le complice volontaire d'une propagande affreuse. Laissons parler un journal allemand, la *Kölnische Volkszeitung*, organe du parti catholique, qui, après une enquête poussée à fond, publie la déclaration suivante :

« Comment notre empereur a-t-il été renseigné sur ces cas ? Est-ce par les articles de journaux dont nous avons eu connaissance jusqu'ici ? (Etonnant qu'une pareille accusation de légèreté ait pu être formulée ?) Ou bien le commandement supérieur de l'armée lui a-t-il indiqué des faits précis et des cas particuliers? (Blâme formel des accusations générales portées dans le télégramme impérial.) Il faut considérer la première hypothèse comme exclue en raison de la gravité de la matière. Mais si notre empereur a été renseigné au moyen d'éléments indubitables, nous avons, nous catholiques, le plus grand intérêt à connaître ces cas particuliers qu'avec tout le monde nous exécrons et nous flétrissons... »

La *Gazette du peuple de Cologne* fut suspendue, *pour un jour*, après cette mise en demeure qui ne reçut jamais de réponse.

LE DÉSASTRE BELGE SUR LE PASSAGE DES ARMÉES ALLEMANDES

Les environs de Liége avaient été frappés de terreur comme entrée en matière de la conquête de la Belgique. Aerschot dont nous avons dit le martyre, fut saccagé pour servir d'avertissement à Bruxelles et réfréner toute tentative d'insurrection dans cette grande ville que l'on avait besoin d'occuper paisiblement. Andenne fut livrée aux exploits des soldats ivres pour avertir Namur et les régions où l'armée von Bülow allait entrer en action.

Suivons d'abord l'armée von Bülow et l'armée von Kluck. Nous verrons ensuite le sort de Dinant et de Louvain, et alors l'existence du « système » sera démontrée par les faits ; ses caractères, comme organisme de guerre, seront établis inéluctablement.

L'armée von Bülow s'était fait la main à Andenne (1). C'est elle qui tourne autour de Namur, et qui, laissant des troupes devant

(1) Ci-dessus, t. IV, p. 182.

DINANT ET LA MEUSE

cette place, se porte sur la Sambre, dans la direction de Charleroi. Bülow a pris ses précautions. Le 9 août, de Montjoye, il lance une proclamation : « Nous sévirons contre toute tentative de la population d'opposer de la résistance aux troupes allemandes ou de faire tort à nos intérêts militaires. » Avec ces formules vagues, on va loin.

Namur fut pris, sans assaut, le 24 août. Les troupes allemandes y entrèrent au pas de parade ; nulle résistance, nul désordre, comme le reconnaît d'abord une proclamation du général allemand commandant la place de Namur (1). Par suite de quels ordres tout fut-il changé en quelques instants ? On prétexta un malentendu et le 25, vers midi, des soldats se répandirent dans la ville en tiraillant ; le feu fut mis par des procédés incendiaires à la Place d'Armes et en quatre endroits différents. L'hôtel de ville, les archives, des collections précieuses furent détruites. Le pillage de certains quartiers fut autorisé. Le commandement allemand s'opposa à ce que l'on éteignît l'incendie. Des blessés français et belges furent tués à la clinique du Dr Bribosia, tandis que les blessés allemands étaient évacués ; 75 civils périrent par le feu et la fusillade. Comment interpréter ces « ordres », sinon qu'il s'agissait de « faire un exemple » ? Namur et les 17 communes environnantes furent frappés d'une contribution de 32 millions ; l'incendie et la fusillade eurent peut-être aussi pour objet de simplifier cette nature d'opération. « Dans tout le Namurois, c'est surtout contre les prêtres que se tourna la fureur des Allemands : 26 d'entre eux furent tués, plusieurs avec des raffinements de cruauté. »

Continuons à suivre l'armée Bülow. Nous l'avons montrée débouchant sur Tamines occupé par les troupes françaises, le 20. Un combat s'engage autour du pont. Les Allemands, pour aborder la barricade du pont, ont groupé les habitants du village des Alloux et du faubourg nord de Tamines ; ils les poussent au-devant d'eux au nombre d'une soixantaine pour s'en faire un bouclier. Les Français hésitent à tirer et les Allemands s'emparent du pont de Tamines. Dix civils avaient péri. Le lendemain, 22 août, en pleine bataille, vers 7 heures du soir, 450 hommes de Tamines et des environs furent massés sur la place Saint-Martin, près de la Sambre. Le groupe fut fusillé, mitraillé, les blessés achevés à coups de crosse de fusils. Quelques-uns se sauvèrent à la nage, ou échappèrent par miracle. Le chiffre des victimes s'élève à 350 environ ; 276 maisons furent détruites. Ces exploits abominables furent l'œuvre du 77e régiment d'infanterie allemande (Xe corps).

Scènes de violence, incendie, pillage à Orbais (21 août), Pont-à-Celles, Fleurus, Gosselies, Massage, puis à Bouffioux, Acoz, etc. (21 août). La colonne allemande qui part de Gosselies le 22 au matin pour descendre vers Jumet, Lodelinsart, Dampremy, Charleroi, emmène avec elle des civils de tous ces bourgs et les pousse en avant sous le feu des Français. A Charleroi même (où il n'y eut aucun engagement), le quartier central est incendié par ordre ; une quarantaine d'habitants périrent.

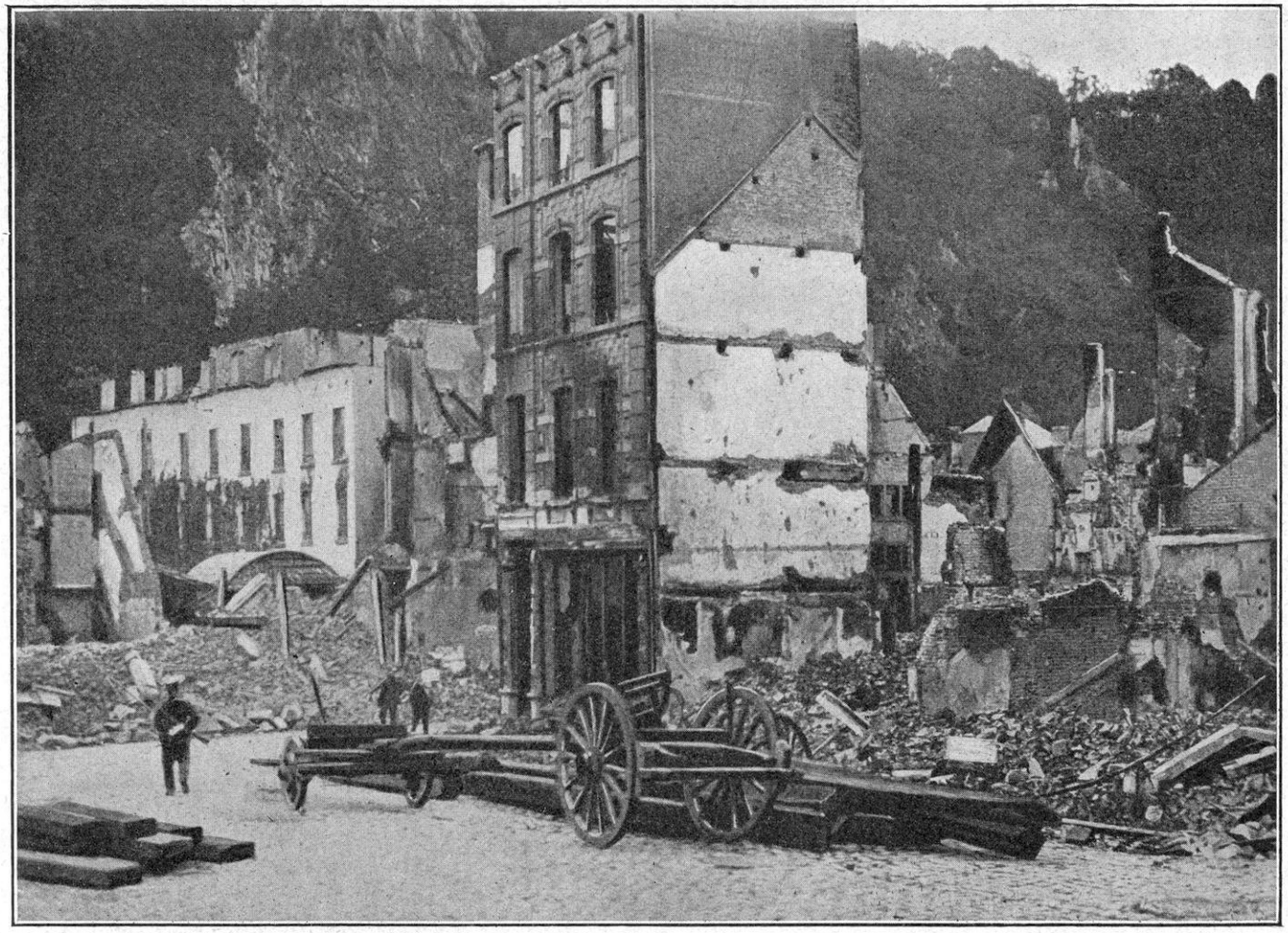
Une autre colonne allemande venant de Liberchies se dirige sur Montceau-sur-Sambre. Le pont fut enlevé après un vif combat, le 22, vers 9 heures du matin. Montceau-sur-Sambre le paya cher : 251 maisons sont incendiées, 62 saccagées ; 70 victimes fusillées, tuées ou asphyxiées dans les maisons. De même à Marchienne-au-Pont : 131 maisons brûlées, 36 civils fusillés.

Le 21 août, le corps de cavalerie Sordet, soutenu par la brigade Hollender, livre le combat d'Anderlues. Les Allemands sont surpris ; le combat est rude. Les Français perdent 1.500 hommes et les Allemands 3.000, et les Français ne quittent la ville vers 6 heures du soir que par ordre. Toute la région payera.

Nous avons un témoignage précis sur ce qui se passe à Montigny-sur-Sambre ; le système est pour ainsi dire décrit scientifiquement.

« Un notable de l'endroit, dit le rapport anglais, nous fait l'exposé de ce qui se passa à Montigny-sur-Sambre,

(1) V. Ci-dessus, t. V, p. 290.



LA GRANDE PLACE DE DINANT

ayant pu, d'une façon toute exceptionnelle, observer ce qui se passait : Dès l'aube du mercredi 22 août, des uhlans entrèrent dans Montigny. L'armée française était éloignée d'à peu près 4 kilomètres ; mais sur une colline près du village, il y avait un détachement d'environ 150 à 200 soldats français en embuscade. Vers 1 h. 30, le gros de l'armée allemande commença à arriver. Marchant avec elle, se trouvaient deux groupes de soi-disant otages, au nombre d'environ 400. Trois cents d'entre eux étaient entourés par une corde que tenaient les hommes du premier rang, et ceux qui se trouvaient sur les côtés. Les troupes françaises qui étaient en embuscade ouvrirent le feu, et, aussitôt, les Allemands commencèrent à détruire la ville. Des incendiaires, portant une marque distinctive sur le bras, parcoururent la rue principale, jetant à poignées dans les maisons des pastilles inflammables et explosives. Ils portaient ces pastilles dans des sacs, et 130 maisons furent détruites de cette façon dans la grande rue. Vers 10 h. 30 du soir, les Allemands avaient pris 200 otages de plus. Ces otages avaient été pris dans Montigny même et, le même soir, les Allemands placèrent sur le pont, sur la Sambre, environ 50 hommes, femmes et enfants et les y gardèrent toute la nuit, craignant qu'il ne fût miné ou comptant que ces femmes et ces enfants les protégeraient au cas où les Français auraient essayé de reprendre le pont d'assaut. Cependant l'incendie et le massacre allaient de pair et, le lundi matin, on put voir à l'hôpital les cadavres des 27 civils d'une seule paroisse » (1).

Rien n'est plus démonstratif que ce récit fidèle. Il ne peut être question ici de « francs-tireurs ». Deux armées sont en présence. Les Allemands saisissent des otages et s'en servent de bouclier, non seulement dans l'ardeur du combat, mais préventivement, la nuit, pour que leur présence protège certains points désignés par le commandement. Que l'on relise la protestation de de Moltke citée ci-dessus si l'on veut reconnaître, dans toute sa beauté, l'hypocrisie qui agit, ordonne et se cache. Les maisons sont incendiées par ordre et les civils sont fusillés au cours de la bataille, et même

(1). V. *Rapport britannique*, 1915, p. 18.

en pleine victoire pour que le peuple reçoive une leçon et pour que le soldat lui-même ne se laisse pas attendrir.

Le système militaire est voulu et réglé d'avance jusque dans ses moindres détails. On mène le soldat où on veut le mener : on le laisse boire quand on a besoin qu'il soit ivre. Il brûle, détruit, et pille *certains* quartiers, *certaines* maisons. Tout commence et tout s'arrête par ordre. Ces brutes déchaînées sont contenues d'un signe. Etrange spectacle : l'indiscipline voulue, ordonnée par la discipline et marchant au doigt et à l'œil !

Les mêmes faits se reproduisent exactement de même dans l'armée von Kluck, comme nous les verrons se reproduire en Lorraine dans les armées du prince de Bavière, de von Heeringen, etc., etc. Au cours de ses opérations contre l'armée britannique et contre l'armée d'Amade, von Kluck applique le système. Au combat de Mons, les Allemands, comme nous l'avons dit, franchissent le canal et attaquent à Nimy vers 15 heures, le 23 août : 17 habitants sont massacrés ; des femmes et des jeunes filles violentées ; 84 maisons furent pillées et incendiées. Tous les civils sont groupés, liés et forcés de marcher en tête des troupes allemandes entrant dans Mons. Plusieurs périssent.

Mêmes scènes à Jemmapes, à Quaregnon. A l'issue de la lutte, les soldats allemands incendient des rues entières, 100 maisons à Jemmapes, 150 à Quaregnon. Plus de 70 civils périrent. A Binche, à Péronne, 6 civils fusillés, 63 maisons brûlées. M. Gravis, membre suppléant de la Chambre des représentants, est tué chez lui. A Fromeries, à Cuesmes, les Anglais voient les Allemands s'avancer contre eux derrière un cordon de femmes et d'enfants. Sur le champ de bataille, des blessés anglais furent achevés.

A Tournai, événements identiques. Ce sont des territoriaux français qui, ici, n'osent tirer à cause de la présence d'un cordon de civils devant les troupes allemandes. Des otages, l'évêque, le bourgmestre, sont arrêtés. La ville est obligée de payer 1.700.000 francs en quelques heures : c'est tout ce dont elle peut disposer pour se racheter ; 400 habitants sont emmenés avec les colonnes allemandes et les « protègent » pendant trente-six heures. Fusillades et incendies sur tout le parcours.

Evidemment, dans l'esprit du commandement allemand, cette façon de faire la guerre en Belgique (pays que l'on prétend occuper pour toujours et arracher à l'influence de l'Angleterre), cette façon de faire la guerre n'est nullement accidentelle et occasionnelle ; elle ne dépend pas de certaines circonstances locales et particulières ; c'est la guerre elle-même. Les soldats, d'ailleurs, ne cessent de le répéter : « *C'est la guerre* ! » (1).

LA DESTRUCTION DE DINANT

Dans la ruine voulue, commandée et persévéramment accomplie de la Belgique, deux catastrophes surgissent et flamberont éternellement devant l'histoire : la destruction de Dinant et le martyre de Louvain.

Depuis le 15 août, Dinant était condamné. En effet, à cette date, Dinant avait assisté au premier revers allemand, à l'échec des troupes de couverture saxonnes de l'armée von Hausen, ayant ordre d'occuper la ville et les passages de la Meuse à tout prix. Ces troupes s'étaient trouvées inopinément en présence d'une division du 1er corps français (général Deligny) qui les avait jetées à la rivière. Echec stratégique des plus sérieux, à un double point de vue : 1° on n'avait pas occupé les passages, ce qui forçait l'armée allemande à chercher sa route plus au nord ; 2° le coup manqué avait révélé les projets de l'état-major allemand, ce qui avait permis au général Joffre de prendre rapidement ses dispositions dans la vallée de la Sambre.

Il y avait donc une rancœur chez le commandement et même chez le soldat allemand. Les troupes saxonnes, qui avaient subi l'échec, avaient été blâmées. Elles le savaient et

(1) Voir notamment le *Rapport britannique*, cité ci-dessus ; le livre si complet et si sobre de M. L. Van der Essen, *L'Invasion allemande en Belgique* ; l'ouvrage si fortement documenté de M. H. Davignon, *La Belgique et l'Allemagne ;* la série des *Cahiers supplémentaires belges*, complétant l'important ouvrage officiel : *Réponse au Livre blanc allemand*, 1916.

LA MEUSE A DINANT VUE A VOL D'OISEAU

n'étaient pas fières ; le commandement était mécontent — mécontent surtout de lui-même. Mauvaises dispositions pour revenir sur les lieux qui avaient assisté à ces fâcheux événements.

Von Hausen, ministre de la Guerre du royaume de Saxe, qui commandait l'armée, passait, avant d'avoir été mis à l'épreuve, pour un foudre de guerre ; il jouait sa renommée et sa carrière dans la partie qui s'engageait le 23 : il y perdit d'ailleurs l'une et l'autre, comme il a été dit ci-dessus. On comprend, qu'en abordant Dinant pour la seconde fois, il fût résolu à faire ce qu'il fallait pour réussir coûte que coûte.

Sur les dispositions du commandement de l'armée saxonne, des soldats, et en particulier du XII^e^ corps qui opérait à Dinant, nous avons, d'ailleurs, les déclarations formelles du *Livre blanc* allemand :

« Dans l'appréciation de l'attitude des troupes du XII^e^ corps à l'égard de la conduite extrêmement hostile de la population civile faisant usage des moyens les plus condamnables (accusations servant de prétexte et que nous examinerons tout à l'heure), il importe de tenir compte que le but tactique, poursuivi par le XII^e^ corps, était de passer rapidement la Meuse et de repousser l'ennemi de la rive gauche du fleuve. En finir promptement avec la résistance des habitants s'opposant à la réalisation de ce but constituait une *nécessité de guerre* (*Kriegsnotwendigkeit*) et il y fallait parvenir *de n'importe quelle façon*. En se plaçant à ce point de vue, étaient justifiés, *sans plus*, le bombardement de la ville qui prenait une part active au combat, l'incendie des maisons occupées par les francs-tireurs, ainsi que la fusillade des habitants pris les armes à la main.

« De même était aussi conforme au droit la *fusillade des otages* qui se fit en divers quartiers de la localité. Les troupes qui combattaient à l'intérieur de la ville se trouvaient dans une situation de danger extrêmement pressant, par le fait que, sous le feu de l'artillerie, des mitrailleuses et de l'infanterie des troupes régulières ennemies postées sur la rive gauche de la Meuse, elles essuyaient en même temps dans le dos et sur les flancs la fusillade des habitants. (Points à examiner, bien entendu.) On s'assura d'otages pour mettre fin à ces opérations de francs-tireurs (*Franktireurwesen*). La population continuant, malgré tout, comme auparavant, à infliger des pertes aux troupes en train de combattre, on passa à l'exécution des otages. *Sinon la prise d'otages n'eût eu d'autre signification qu'une simple menace.* Leur exécution était d'autant plus justifiée que, en présence de la participation générale de la population au combat, *il pouvait difficilement s'agir là d'innocents.* (Innocents ou coupables, qu'importe ?) Cette mesure ne pouvait être évitée, *étant donné l'objectif militaire à atteindre* et le danger de la situation dans laquelle se trouvaient les troupes attaquées sournoisement par derrière. »

Ne retenons donc que l'objectif militaire : nécessité de passer la Meuse à tout prix ; briser toute résistance par tous les moyens et par une violence impitoyable ; frapper les innocents comme les coupables : c'est dans ces dispositions que chefs et soldats se portent sur Dinant.

La preuve des ordres donnés est non moins formelle :

Un Saxon fait prisonnier, Grimmer Rudolph, dépose devant les autorités judiciaires à Toulouse :

« L'ordre nous a été donné de tuer tous les civils qui tireraient sur nous ; mais en réalité les hommes de mon régiment et moi-même avons tiré sur tous les civils que nous trouvions dans les maisons d'où l'on supposait qu'un coup de feu avait été tiré ; nous avons tué de la sorte des femmes et même des enfants. Nous ne le faisions pas de gaieté de cœur, *mais nous avions reçu l'ordre de nos supérieurs d'agir de la sorte, et pas un soldat de l'armée active ne saurait contrevenir à un ordre émanant, comme celui-ci, du commandement supérieur.* »

Un autre, Walter Lehmann, instituteur, dépose :

« *Nous avions reçu l'ordre* de tuer les civils qui nous menaçaient. »

Un autre, Johannes Peisker :

«... Nous sommes rentrés à Dinant le dimanche 23 août, vers 10 heures du matin. *L'ordre fut donné dans toutes les compagnies de mon régiment de massacrer les civils.*

« Cet ordre me fut transmis par l'ober-leutenant Harich... Tout mon régiment avait reçu du major Kirchbach l'ordre d'incendier toutes les maisons de Dinant... »

Ewald Breitschneider :

« Le vendredi 21 août, le soir, notre lieutenant Schultz, qui remplaçait notre commandant de compagnie blessé, nous a fait connaître *que l'ordre était de massacrer à Dinant tous les civils.* Cet ordre était UN ORDRE DE CORPS D'ARMÉE. »

Le soldat Willy Materne remonte plus haut :

« Notre capitaine nous a dit officiellement, qu'en raison des cruautés qui avaient été commises contre les troupes

SOLDATS ALLEMANDS FOUILLANT DES CIVILS BELGES

allemandes, tous ceux chez lesquels on trouverait des armes seraient impitoyablement *fusillés par ordre de l'Empereur.* »

D'après le *Livre blanc* allemand (C. *Anlage* 26, p. 158-159), le capitaine Wilke déclare qu'il a agi sur l'injonction réitérée formellement *trois fois*, de ses chefs, le major, le commandant de brigade et le commandant de division, qui, tous trois, lui intimèrent *(einscharften)* successivement l'ordre d'agir sans ménagement *(süchsichtslos)* ; le dernier, Edler von Planitz, accentua même fortement l'injonction, ordonnant « d'agir *avec la plus grande absence de ménagements et les moyens les plus énergiques contre les fanatiques francs-tireurs.* Wilke juge sa mission accomplie après que 50 hommes environ eussent été fusillés.

Le comte Kielmannsegg, qui fit fusiller 100 civils, tient même à déclarer formellement que des « transgressions *aux ordres qu'il avait donnés* ne lui ont été signalées d'aucun côté (1).»

La disposition d'esprit dans laquelle de tels ordres mettent l'officier allemand, l'officier de carrière, nous est dépeinte par une déposition empruntée au *Livre blanc* allemand : combien n'est-elle pas révélatrice de la conception militariste et l'appui qu'elle trouve à tous les degrés de la hiérarchie.

« Déposition du major Schlick du 1er bataillon du régiment de grenadiers nº 101, relative aux événements des Rivages (faubourg de Dinant). (*Livre blanc* allemand, *anlage* 44, analysé dans la *Réponse au Livre blanc.*) Durant le combat de rue, une vingtaine d'habitants, parmi lesquels quelques femmes, qui tiraient comme des fous et agissaient d'une manière particulièrement vile et perfide, furent tués à coups de fusil « pour nous défendre contre eux, « dit Schlick, et pour détourner par la crainte (*absrecken*) « les habitants de commettre de nouvelles atrocités ».

(1) Réponse au *Livre blanc*, p. 232.

« Le combat de rue dura jusqu'à la nuit, l'incendie de tout le quartier mit fin aux basses menées des habitants. Le major peut attester que les mesures prises ne constituaient qu'un acte de légitime défense. Il ajoute que, dans la situation dans laquelle les troupes se trouvaient, notamment à l'endroit où le pont fut jeté, méritait le nom, dans le vrai sens du mot, d'un *sabbat de sorcières* qui, exécuté par une armée d'hommes et de mégères en furie, n'aurait pu être imaginé pire. Schlick a toujours admiré dans la suite, en dépit des terribles impressions de ce combat, combien les soldats allemands étaient restés calmes vis-à-vis de pareilles brutes et combien la cruauté leur était étrangère, même lorsqu'ils étaient exposés eux-mêmes au pire. »

Dans un tel état d'esprit, disposé à ne voir que des brigands et des sorcières d'un côté, et des agneaux inoffensifs de l'autre, le major Schlick est tout à fait l'homme qu'il faut pour opérer sur Dinant.

D'ailleurs, le sort de Dinant est prédit et par conséquent prémédité : la ville sera détruite.

« De nombreux habitants des villages occupés avant le 23 août ont déclaré qu'il leur avait été annoncé à l'avance que Dinant serait détruit. De ces témoignages j'en relève un, parce qu'il doit une importance particulière à la personnalité du narrateur, d'une part, et à l'autorité que son grade dans l'armée allemande donne à l'auteur des menaces : M. X..., de Dinant, se trouvait, lors de l'invasion, dans une autre commune du pays. Il fit la connaissance d'un officier allemand, major ou colonel. Or, le 19, 20, 21 août (c'est ma mémoire ici qui est infidèle, car les détails m'ont été donnés avec précision), cet officier dit à M. X : « Vous êtes donc de Dinant ? N'y retournez « pas ; c'est une mauvaise ville, elle sera détruite. » En même temps, il demandait à M. X... des renseignements sur son habitation à Dinant. Il partit, mais revint après le 23 août et, tirant de ses bagages une statuette, il la montra à M. X... en disant : « Connaissez-vous ceci ? « — Mais oui, cela vient de chez moi ! — En ce cas, je ne « me suis pas trompé : j'ai préservé votre maison ; elle « n'est pas brûlée (1). »

Le châtiment de Dinant étant ainsi ordonné et annoncé, venons-en aux faits.

Sur la façon dont les choses se passent, il faut, ici encore, laisser parler d'abord les soldats allemands :

« Ma compagnie n'a pas tué plus d'une trentaine de civils par suite des ordres donnés. Ce même 23 août, j'ai vu à Dinant, sur une petite place, amassé sur l'un des côtés, un groupe de cadavres, comportant les corps d'environ soixante civils qui avaient été fusillés en masse et parmi lesquels plusieurs femmes et enfants. Je dois ajouter que les civils dont je viens de parler avaient été tués sur place par une mitrailleuse (1). »

« J'ai vu, ce jour-là, à divers endroits de la ville, des groupes de civils qui avaient été fusillés ; parmi eux se trouvaient des femmes et des enfants... Je sais que des femmes et des enfants ont été pris, parmi la population civile de Dinant, par mon régiment (108e actif et le 182e), qui les ont placés devant eux pour les combats suivants.

« Nous sommes entrés à Dinant le 23 août au matin, et nous avons été sectionnés par groupes pour faire des perquisitions dans les maisons de la ville, dans le but de découvrir les armes qui pourraient y être cachées. Nous avions l'ordre de tuer les civils qui nous menaceraient. Mon groupe n'a tué aucun civil ; je n'ai pas vu de civils fusillés à Dinant. Dans la matinée du dimanche, mon capitaine Adler m'a transmis, de la part du haut commandement, l'ordre de mettre le feu aux maisons de la ville. Je précise : cet ordre m'a été donné par le lieutenant Hartung, qui le tenait du capitaine. J'ai été forcé d'obéir et, accompagné de huit hommes, j'ai mis le feu à tout un quartier. Nous entrions dans les maisons et, à l'aide d'allumettes, nous enflammions les rideaux et ce qui était éminemment combustible. »

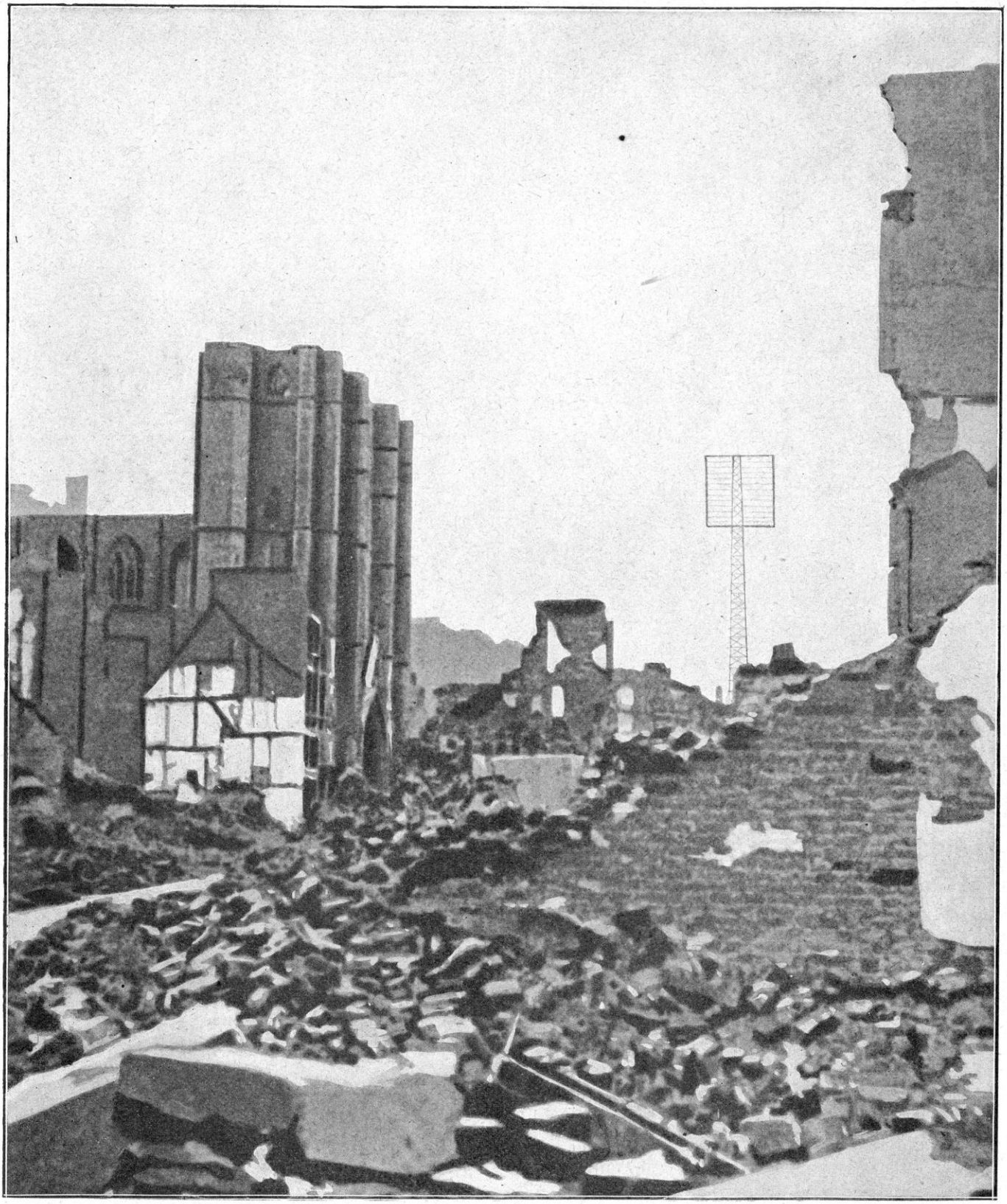
Autre témoignage :

« — N'avez-vous pas remarqué que, soit en Belgique, soit en France, la majeure partie des villes ou villages ainsi que des fermes avaient été incendiés (2) ou détruits ? Ne savez-vous pas pourquoi ces incendies ont été allumés et n'y avez-vous pas contribué ? — J'ai, en effet, constaté que tout avait été systématiquement brûlé ; que, principalement, la ville de Dinant avait été complètement incendiée. J'ai demandé les raisons de ces rigueurs et on m'a répondu qu'il fallait être sans pitié, parce que les habitants étaient hostiles à la troupe et que quelques-uns même tiraient sur elle. Lorsqu'un coup de feu partait d'une maison, tout le quartier était cerné, les hommes étaient pris et fusillés et les maisons réduites en cendres. Cette opération était faite parfois par l'artillerie et parfois par l'infanterie. L'artillerie se servait de bombes incendiaires et l'infanterie de grenades à mains qu'elle avait à sa disposition. — Ne vous avait-on pas donné l'ordre de tout brûler en Belgique ? — Non, mais cela se faisait tout de même. — N'avez-vous pas assisté ou participé à des scènes de pillages ? N'étiez-vous pas autorisé à pénétrer dans les maisons pour y prendre ce qui vous était nécessaire ? Et, en cas de refus des habitants, ne les maltraitiez-vous pas ? — J'ai constaté, à plusieurs reprises,

(1) Déposition du procureur du roi à Dinant, M. Tschoffen (revenu en France après avoir été emmené en Allemagne). Toute la déposition est capitale par son autorité, la sobriété et la sûreté des affirmations et des preuves.

(1) Déposition de Rudolph Grümmer. *Rép. au Livre blanc*, p. 247. — Dép. de J. Peisker, p. 248.

(2) Dépos. de Lehmann Walther, sous-officier au 182e régiment. *R. au Livre blanc*, p. 248.



DINANT. — RUINES DE LA VILLE

que les maisons étaient livrées au pillage et j'ai assisté comme témoin à des scènes de cette nature. Nous étions autorisés à pénétrer dans les maisons pour y prendre ce qu'il fallait, mais c'est surtout dans les maisons abandonnées que les pillages se produisaient. Des faits de cette nature se produisaient d'une façon presque quotidienne... C'était surtout l'infanterie qui se livrait à ces pratiques (1). »

Pour le pillage, voici comment cela se passait :

« Les troupes s'emparaient d'une ville, poursuivaient l'ennemi et c'est alors que les troupes de réserve arrivaient et pillaient les maisons, linge, argent, bijoux, aliments, boissons, etc. Tout cela, je l'ai vu. Bien mieux, quand on avait pillé, on faisait des tas; les adjudants faisaient un choix, gardant les plus beaux objets pour le colonel et le commandant, les autres pour les officiers... (2).»

Il faut en finir avec ces « aveux ». S'il était nécessaire, ils se multiplieraient à l'infini. Pas un soldat allemand qui ne reconnaisse, avec une sorte de candeur, ces faits abominables sous la simple excuse, à ses yeux, qu'ils se sont produits par ordre.

Un dernier extrait d'interrogatoire, celui de Bruno Petzold, du 103e d'infanterie saxonne, colonel Hoch, capitaine Roch :

« D. N'avez-vous pas reçu, au moment de votre rentrée en Belgique, l'ordre de mettre le feu aux maisons ? — R. Oui, lorsque les habitants refusaient de se soumettre aux exigences de la réquisition. — D. Avez-vous obéi à ces ordres et ne compreniez-vous pas, qu'en agissant ainsi, vous commettiez une action criminelle ? — R. C'était un ordre ; il nous fallait obéir. — D. Et les habitants, comment les traitiez-vous ? — R. Lorsqu'ils faisaient de la résistance, nous les battions et les obligions à sortir eux-mêmes ce que nous voulions prendre. — D. Était-ce encore par ordre? — R. Oui. L'ordre était formel et c'étaient nos sous-officiers qui présidaient à l'opération. — D. N'aviez-vous pas reçu également l'ordre de traiter la population civile avec rigueur et sans pitié ? — R. Non, mais lorsque des civils étaient soupçonnés d'avoir tiré sur nous, nous devions les prendre et les fusiller. J'ai vu procéder à des exécutions de cette nature par le 178e d'infanterie saxonne; il n'y avait que des hommes qui étaient fusillés, 40 à la fois. Les femmes et les enfants étaient, pendant ce temps, enfermés dans les églises et emmenés ensuite je ne sais où. — D. Ne se servait-on pas de mitrailleuses ? — R. Oui, on les fusillait avec des mitrailleuses. Je l'ai vu deux fois, une fois à Dinant, vers le 26 août, et quelques heures après dans un village à côté de Dinant, et toujours par le 178e régiment. J'ai vu d'autres victimes en traversant les villages, qui avaient été fusillées par les troupes passées avant nous (1). »

Voici maintenant, dans toute sa terrible éloquence, le tableau des forfaits accomplis à Dinant : nous examinerons, en même temps, la thèse des Allemands, à savoir que la population civile a pris part à la lutte, en un mot « qu'on a tiré »...

Des témoignages nombreux, qui ont servi à avérer, dans la mesure du possible, les événements de Dinant, il en est un d'une importance exceptionnelle et qui aurait un grand poids auprès d'un tribunal, quel qu'il fût : c'est celui du procureur du roi à Dinant, M. Tschoffen, homme grave, expérimenté, qui, selon sa propre déclaration, a rédigé son rapport « avec toute la sincérité d'un honnête homme et a usé de toute la prudence dont une carrière de dix-neuf ans comme magistrat du parquet lui a enseigné la nécessité », M. Tschoffen a assisté aux événements ; il a ensuite été emmené en Allemagne avec ce qui survivait de la population dinantaise. Il a vu, il a interrogé, il a reçu des témoignages, les a corroborés l'un par l'autre. Il n'ignore pas la responsabilité qu'il encoure devant son pays et devant l'histoire. Son témoignage fait foi. S'il était possible de le reproduire ici en entier, la cause serait entendue.

Dinant, bâtie sur la rive droite de la Meuse, était vide de troupes depuis le combat du 15 août. Les Allemands s'étaient retirés dans la direction de Ciney et les Français s'étaient installés dans les faubourgs de la rive gauche, non toutefois sans garder les ponts ; ils avaient pris la précaution de construire des barricades au coin de certaines rues, de détruire sur la rive droite quelques maisons empêchant le tir, et d'envoyer, de temps à autre, des patrouilles s'assurer de la situation. Parfois, quelques uhlans descendaient dans la ville. Coups de fusil, coups de canon d'une rive à l'autre.

Les choses restèrent ainsi jusqu'au 21 soir. La population était tranquille et ne se croyait

(1) Dépos. de Kurt Schlieder. *R. au Livre blanc*, p. 254. — (2)Dépos. de Hermann Tscharme, *id.*, p. 251.

(1) *Ibid.*, p. 257.

UN OBUS ÉCLATE DANS UNE RUE DE TERMONDE

pas en péril : si la bataille recommençait, on se mettrait dans les caves.

Le 21, dans la soirée, des Allemands, venus en automobile, débouchent par la route de Ciney, tiraillent à tort et à travers dans la nuit obscure, tuent trois habitants, incendient une vingtaine de maisons et se retirent.

C'est le point de départ des violences qui se produiront le surlendemain. Cette avant-garde venait pour recueillir des renseignements avant l'attaque. Or, le commandement allemand déclare que, dès que les soldats appartenant au 2e bataillon du 108e régiment de fusiliers saxons, précédés par une section du génie, eurent atteint les premières maisons de Dinant ils furent assaillis de tous côtés ; on tirait des maisons et des caves ; les portes étaient barricadées ; dans une maison du coin, des mitrailleuses étaient installées. On ne cite, d'ailleurs, ni un civil qui ait été pris les armes à la main, ni un blessé qui ait été atteint par du plomb de chasse, ni un fait précis quelconque, — tout au plus de vagues souvenirs évoqués chez le soldat, lors de l'enquête, plusieurs mois après les événements, souvenirs plus ou moins suggérés, et qui se traduisent généralement par une simple impression : on a vu, dans la nuit, des hommes et des femmes aux fenêtres tirer, les uns à demi vêtus, d'autres le revolver à la main, les hommes en bras de chemises, sans uniformes ni insignes militaires...

Le *Livre blanc allemand* ajoute « *qu'après cette expérience, il fallait admettre que la population civile prendrait part également à la lutte, lors des opérations ultérieures* ». C'est sur ces indices que *les ordres sont donnés*, tels qu'en témoignent les prisonniers allemands interrogés.

Or, que valent les renseignements apportés

EMBARQUEMENT DE SOLDATS BELGES

par la patrouille ? Tous les témoins dinantais affirment que, non seulement aucun civil n'a tiré, qu'aucun n'avait d'armes, qu'aucun n'avait ni la volonté, ni les moyens d'engager la lutte, mais que, de toutes façons, les soldats allemands n'ont pu se rendre compte de rien, puisqu'il faisait nuit noire et qu'il n'y avait aucune lumière, l'éclairage public ayant été coupé par ordre. Ou il y eut panique spontanée chez le soldat, ou des coups de feu furent échangés entre les diverses sections de l'avant-garde (les uns appartenant à l'arme du génie, les autres à l'infanterie), ou il y eut rencontre avec une des patrouilles françaises surveillant les approches de la ville : quoi qu'il en soit, de l'aveu des Allemands, cet incident nocturne décide de tout. *Les ordres sont donnés.*

Quant aux habitants de Dinant, ils attachent au fait peu d'importance et croient tout simplement à un exploit d'hommes ivres ; « l'on attend, sans trop de crainte, la suite des événements ».

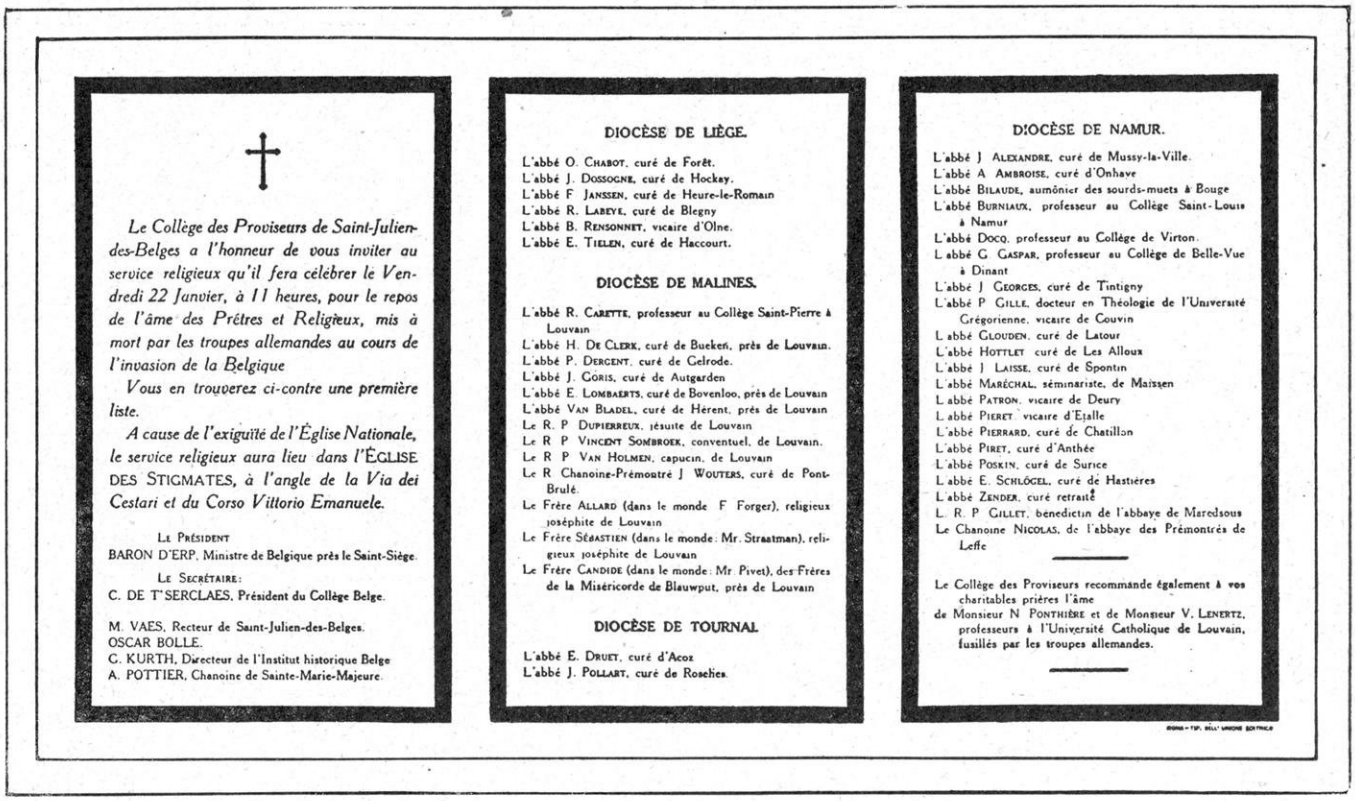
La bataille commence de bonne heure, le surlendemain 23, par un duel d'artillerie. La population civile se réfugie dans les caves ou bien se groupe autour des curés, des patrons, dans les églises, les couvents, les grands établissements publics et privés.

La ville (rive droite) n'étant pas défendue, les Allemands y pénètrent sans difficulté ; mais, au fur et à mesure qu'ils avancent, les soldats entrent dans les maisons et dans les caves, tirent sur les habitants, incendient les maisons. Le premier quartier par où pénètrent les Allemands, c'est « Les Fonds de Leffe » ; or, voici ce qui se passe : M. Himmer, directeur de la fabrique de Leffe, vice-consul de la République Argentine, est fusillé avec 152 ouvriers

CARTE GÉNÉRALE DE LA BELGIQUE

Cette carte indique toutes les localités où eurent lieu des massacres de civils.

(Extrait de l'ouvrage publié par le gouvernement belge : **Réponse au** Livre blanc allemand,)



†

Le Collège des Proviseurs de Saint-Julien-des-Belges a l'honneur de vous inviter au service religieux qu'il fera célébrer le Vendredi 22 Janvier, à 11 heures, pour le repos de l'âme des Prêtres et Religieux, mis à mort par les troupes allemandes au cours de l'invasion de la Belgique

Vous en trouverez ci-contre une première liste.

*A cause de l'exiguïté de l'Église Nationale, le service religieux aura lieu dans l'*ÉGLISE DES STIGMATES, *à l'angle de la Via dei Cestari et du Corso Vittorio Emanuele.*

LE PRÉSIDENT
BARON D'ERP, Ministre de Belgique près le Saint-Siège.

LE SECRÉTAIRE:
C. DE T'SERCLAES, Président du Collège Belge.

M. VAES, Recteur de Saint-Julien-des-Belges.
OSCAR BOLLE.
C. KURTH, Directeur de l'Institut historique Belge
A. POTTIER, Chanoine de Sainte-Marie-Majeure.

DIOCÈSE DE LIÈGE.

L'abbé O. CHABOT, curé de Forêt.
L'abbé J. DOSSOGNE, curé de Hockay.
L'abbé F JANSSEN, curé de Heure-le-Romain
L'abbé R. LABEYE, curé de Blegny
L'abbé B. RENSONNET, vicaire d'Olne.
L'abbé E. TIELEN, curé de Haccourt.

DIOCÈSE DE MALINES.

L'abbé R. CARETTE, professeur au Collège Saint-Pierre à Louvain
L'abbé H. DE CLERK, curé de Bueken, près de Louvain.
L'abbé P. DERGENT, curé de Gelrode.
L'abbé J. GORIS, curé de Autgarden
L'abbé E. LOMBAERTS, curé de Bovenloo, près de Louvain
L'abbé VAN BLADEL, curé de Hérent, près de Louvain
Le R. P DUPIERREUX, jésuite de Louvain
Le R P VINCENT SOMBROEK, conventuel, de Louvain.
Le R P VAN HOLMEN, capucin, de Louvain
Le R Chanoine-Prémontré J WOUTERS, curé de Pont-Brulé.
Le Frère ALLARD (dans le monde F Forger), religieux joséphite de Louvain
Le Frère SÉBASTIEN (dans le monde: Mr. Straatman), religieux joséphite de Louvain
Le Frère CANDIDE (dans le monde: Mr Pivet), des Frères de la Miséricorde de Blauwput, près de Louvain

DIOCÈSE DE TOURNAL

L'abbé E. DRUET, curé d'Acoz
L'abbé J. POLLART, curé de Rosehes.

DIOCÈSE DE NAMUR.

L'abbé J ALEXANDRE, curé de Mussy-la-Ville.
L'abbé A AMBROISE, curé d'Onhaye
L'abbé BILAUDE, aumônier des sourds-muets à Bouge
L'abbé BURNIAUX, professeur au Collège Saint-Louis à Namur
L'abbé DOCQ, professeur au Collège de Virton.
L'abbé G GASPAR, professeur au Collège de Belle-Vue à Dinant
L'abbé J GEORGES, curé de Tintigny
L'abbé P GILLE, docteur en Théologie de l'Université Grégorienne, vicaire de Couvin
L'abbé GLOUDEN, curé de Latour
L'abbé HOTTLET curé de Les Alloux
L'abbé J LAISSE, curé de Spontin
L'abbé MARÉCHAL, séminariste, de Maissen
L'abbé PATRON, vicaire de Deury
L'abbé PIERET vicaire d'Etalle
L'abbé PIERRARD, curé de Chatillon
L'abbé PIRET, curé d'Anthée
L'abbé POSKIN, curé de Surice
L'abbé E. SCHLÖGEL, curé de Hastières
L'abbé ZENDER, curé retraité
L. R. P GILLET, benedictin de l'abbaye de Maredsous
Le Chanoine NICOLAS, de l'abbaye des Prémontrés de Leffe

Le Collège des Proviseurs recommande également à vos charitables prières l'âme
de Monsieur N PONTHIÈRE et de Monsieur V. LENERTZ, professeurs à l'Université Catholique de Louvain, fusillés par les troupes allemandes.

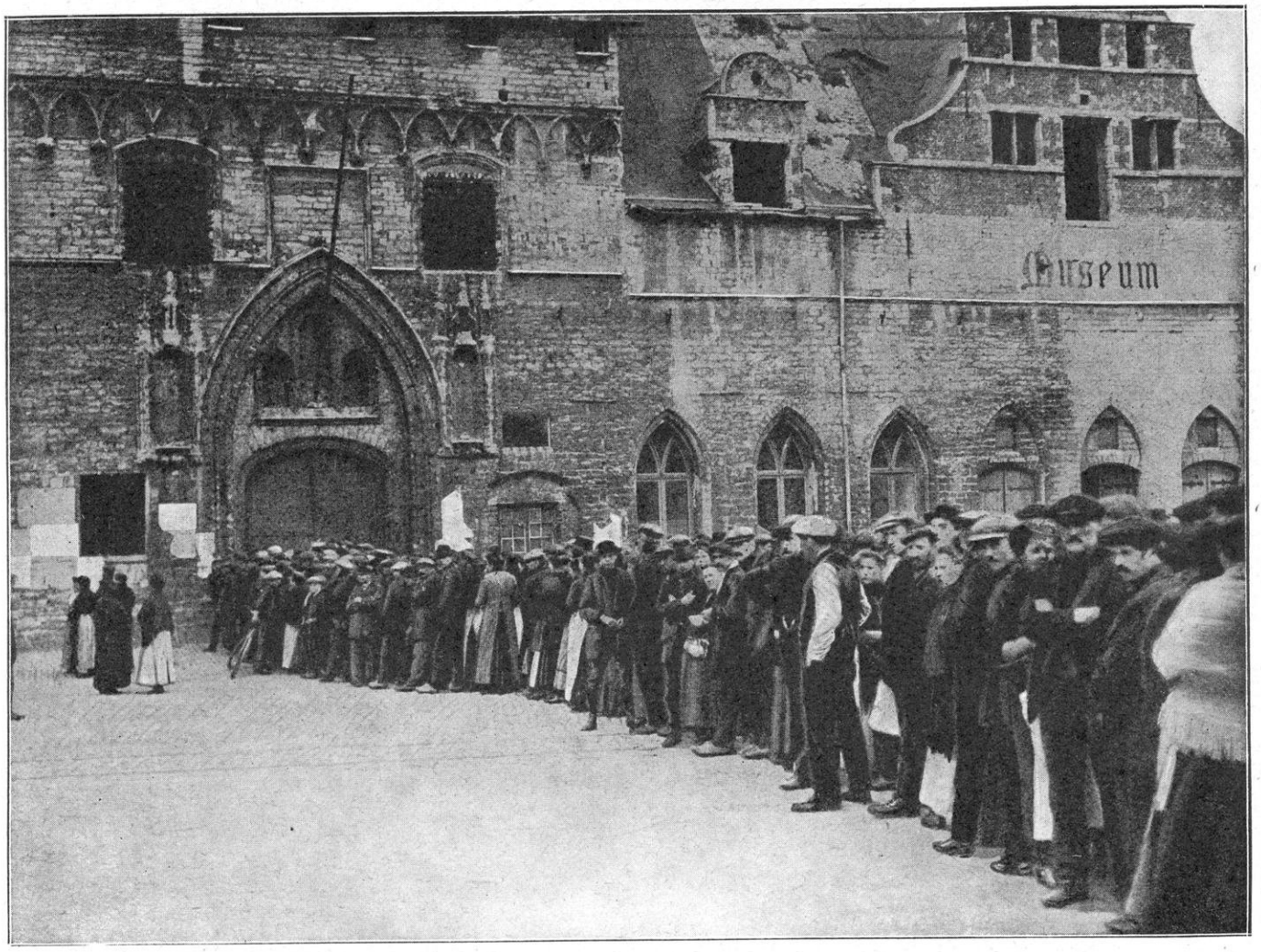
FAC-SIMILÉ DU BILLET ANNONÇANT LE SERVICE RELIGIEUX CÉLÉBRÉ A ROME
A L'INTENTION DES PRÊTRES BELGES MIS A MORT PAR LES TROUPES ALLEMANDES

ou membres du personnel de sa fabrique. L'église des Prémontrés est dans le même quartier. La population s'y est réunie. Tous les hommes sont fusillés, sur-le-champ, y compris un des Pères Prémontrés. De toute la population virile de ce quartier, il reste neuf hommes (vieillards non compris).

Les soldats, qui débouchent de la route de Ciney et pénètrent dans la ville par la rue Saint-Jacques, n'usent pas d'une aussi terrible violence. D'ailleurs, la population a fui. Quelques victimes seulement, mais toute la rue Saint-Jacques, y compris l'église, est incendiée.

Les 100e et 101e d'infanterie saxons descendent de la Montagne-Saint-Nicolas vers le tribunal. Là, on procède autrement : la population civile, composée surtout de magistrats, de basochiens et de satellites des tribunaux, gens d'humeur paisible et de tempérament prudent, sont tirés des maisons, groupés et conduits vers la rivière pour servir de boucliers aux troupes allemandes s'approchant des soldats français. Ceux-ci, apercevant les civils, cessent le feu ; on interne le groupe d'environ 150 personnes à la prison. Peu à peu, on concentre, de ce côté, une population affolée qui se laisse conduire comme un troupeau, les yeux en pleurs, les bras levés. Vers 6 heures du soir, on sépare du troupeau les hommes valides et on les aligne « contre le mur de mon jardin », dit le témoin ; un officier leur tient un discours en allemand et, en présence des femmes et des enfants, commande le feu ; 129 hommes sont tués là. Tout le quartier est la proie des flammes ; désastre affreux ; les femmes, les enfants, les vieillards s'enfuient. Quelques hommes font le mort ; les blessés périssent faute de soins.

Au quartier du « Penant », la lutte s'engage, au-dessus de la rivière, avec la troupe française, pendant que les Allemands construisent un pont. La population a été massée sur les bords et est bien en vue pour la troupe française. On envoie M. Bourdon, greffier adjoint du tribunal, sur la rive gauche, pour faire savoir au commandement français que si le feu



HABITANTS DE MALINES ATTENDANT POUR RECEVOIR LEUR NOURRITURE

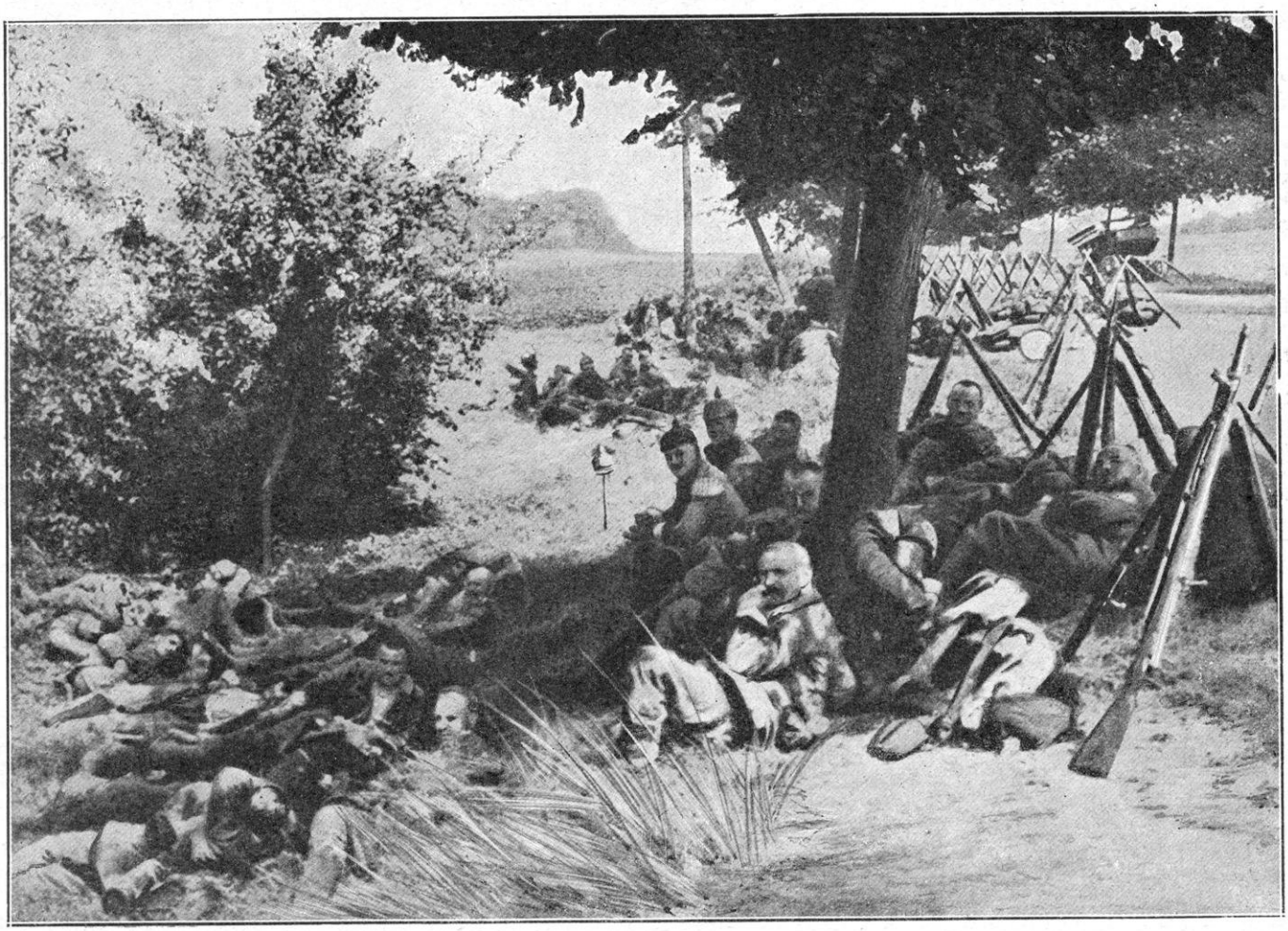
continue et si l'on empêche les pontonniers de poursuivre leur travail, les habitants prisonniers seront passés par les armes.

M. Bourdon revient se constituer prisonnier après avoir accompli sa mission ; il atteste qu'il n'y a que des soldats français sur l'autre rive ; quelques balles françaises sont tirées : le groupe des prisonniers, *hommes, femmes et enfants*, est poussé contre le mur et fusillé; 80 victimes, dont un enfant de trois mois ; le fils de M. Bourdon, âgé de quinze ans, échappa à la mort ; il fut retrouvé sous le corps de son père, de sa mère, de son frère et de sa sœur fusillés.

Il faut s'arrêter sur ce comble d'horreur. Les crimes individuels et les violences particulières de toutes sortes se multiplient dans tous les quartiers. Qui les dénombrera jamais ? La ville et ses ruines ont péri. Pendant deux jours, Dinant est livrée à la violence de la soldatesque, à sa rapacité, à ses passions et, surtout, à la violence froide des chefs et à leur caporalisme assoiffé de vengeance.

Car, après une lutte qui retint l'armée saxonne jusqu'au 24, sur la rive droite de la Meuse, l'armée française a battu en retraite et a laissé les armées allemandes maîtresses du terrain. Les soldats fiers de leur victoire, s'assurent qu'elle couvrira et justifiera tant d'abominations commandées.

Au total, dans cette ville de plus de 1.400 feux et de 7.000 habitants, il y a de 630 à 650 morts, dont plus d'une centaine sont des femmes, des enfants au-dessous de quinze ans et des vieillards. Il ne subsiste pas 300 maisons. Le pillage a été général et, pour ainsi dire, absolu. « Il



UN REPOS DE SOLDATS ALLEMANDS APRÈS UNE LONGUE MARCHE

n'y a pas, à ma connaissance, dans les maisons restées debout, un seul coffre-fort qui n'ait été forcé ou ne porte des traces manifestes de tentatives de cambriolage. »

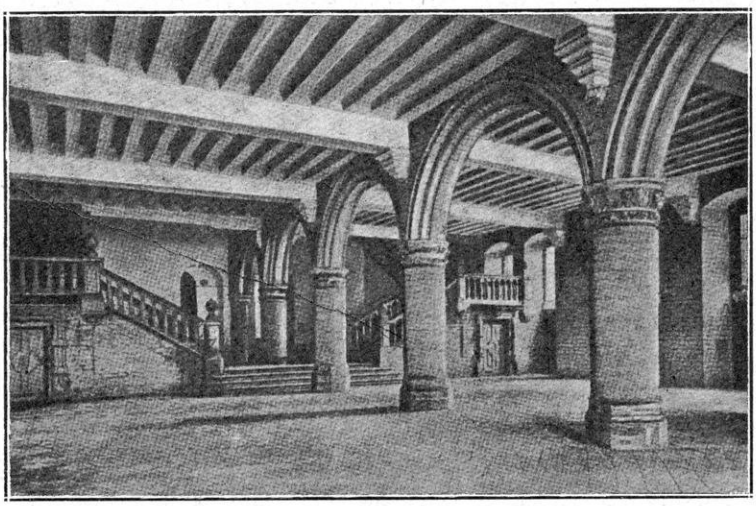
Ajoutons que, sur ce qu'il restait de la population, un groupe de 416 personnes, hommes, femmes et enfants, est rassemblé pour être emmené en Allemagne. On les pousse hors de la ville, tels qu'on les trouve, tels qu'ils étaient au moment de la surprise. Après des marches épuisantes sous le soleil, où plusieurs tombent, où plusieurs sont fusillés, après un voyage en chemin de fer atroce et, pour ainsi dire, sans nourriture, les prisonniers sont conduits au camp de Cassel où ils sont enfermés. Le traitement est ce qu'il fut partout, rigoureux, insolent, déshonorant.

« On n'avait eu aucune raison pour nous arrêter. J'ignore celles que l'on put avoir de nous remettre en liberté, écrit M. Tschoffen, qui, ayant échappé par hasard à la mort, avait été emmené avec les autres. Un beau jour, on nous annonça que nous allions partir. Notre retour s'effectua en quatre groupes à partir du 18 novembre. » Disons simplement que les chefs qui avaient « puni » Dinant ne pensaient plus à leurs victimes et se désintéressaient. « Il serait injuste, dit encore M. Tschoffen, de ne pas signaler le courage avec lequel tous supportèrent leur captivité. « Qu'ils nous tiennent tant qu'ils voudront, « pourvu qu'on les chasse et que ce soit « chez nous » que nous rentrions », me dit un des ouvriers prisonniers. Le vœu était unanime : la liberté pour nous, oui, mais pour la patrie d'abord ! »

Après coup, après la défaite sur la Marne, les Allemands, constatant que la victoire n'était

PRISONNIERS BELGES GARDÉS PAR DES SOLDATS ALLEMANDS SUR LA PLACE DU MARCHÉ A MALINES

plus si sûre et que l'émotion causée dans le monde entier nuisait à leurs intérêts, entreprirent de se justifier. L'enchaînement des faits, tel que nous venons de l'exposer, est si cruellement logique qu'il est difficile d'en détruire la trame. Aussi, le *Livre blanc* allemand a résumé la thèse, opposée par lui aux enquêtes belge, française et anglaise, en deux phrases : « La population civile avait pris part au combat ; les civils avaient tiré. » — « A Dinant, dit encore le document officiel, ce n'étaient pas des citoyens innocents et paisibles qui sont tombés, victimes des armées allemandes, mais des assassins qui se sont jetés sournoisement sur les soldats et les ont amenés à un combat fatal pour la ville. »



LE VESTIBULE DE L'UNIVERSITÉ DE LOUVAIN

A cette affirmation, exprimée en ces termes généraux, on ne peut opposer, d'abord, qu'une affirmation d'ordre général. Toutes les autorités de la ville, l'évêque de Namur, le bourgmestre, M. Defoin, le procureur du roi, M. Tschoffen, tous le déclarent formellement : la population n'a pas pris part à la lutte. Voici les paroles de l'évêque de Namur, Mgr Heylen, sommant l'Allemagne (le 31 octobre 1915), de faire la preuve : « On ne saurait donc assez le redire : nonobstant les mises en demeure qui lui sont adressées, l'Allemagne ne saurait prouver, nous ne disons pas seulement une organisation, mais un certain nombre de cas, même isolés, de francs-tireurs. A ce jour, nous ne connaissons, pour les provinces de Namur et du Luxembourg, que *trois noms de francs-tireurs* qui aient été cités par l'autorité allemande. Ce sont trois ecclésiastiques, M. l'abbé Laisse, curé de Spontin, M. l'abbé Bilande, aumônier des sourds-muets à Bonge, et M. l'abbé Pierret, vicaire d'Etalle. Connaissant, après une enquête personnelle et minutieuse, la fausseté des griefs articulés, et étant en mesure de prouver l'innocence des accusés, nous avons prié l'autorité allemande de nous faire savoir si le communiqué est authentique et, dans l'affirmation, de nous donner des preuves de la culpabilité. *Notre lettre est restée sans réponse.*

« L'Allemagne continuera à publier les noms de *trois* francs-tireurs namurois ; mais le monde n'y croira pas. »

Quant à ce qui s'est passé spécialement à Dinant, la réponse aux allégations réunies dans le *Livre blanc* allemand, l'évêque s'explique avec la plus grande netteté :

« Dans l'annexe consacrée à Dinant, il répète *plus de trois cents fois* en ces termes mêmes ou en termes à peu près équivalents : « On a tiré sur nous. » Les allégations les plus graves reposent ainsi sur une simple affirmation. Telle est la seule preuve par laquelle on prétend établir qu'à Dinant, on a tiré de la cathédrale, qu'il s'agissait d'un plan de révolte conçu d'avance, que toutes les armes ont servi à la résistance : fusils de guerre et fusils de chasse, balles et plombs de chasse, revolvers, couteaux et pierres ; que des prêtres, des femmes, des vieillards, des enfants y ont pris part ; que, des caves en feu, on continuait à tirer ; qu'un franc-tireur sur le point d'être exécuté déchargeait son revolver sur le peloton d'exécution ; que la population a tué des soldats qui dormaient, mutilé ceux qui étaient tombés, brûlé des prisonniers blessés qu'on avait attachés à des piquets, etc. On ne saurait dire tout ce qu'il y a à la fois de puéril et d'injuste à échafauder pareil roman sur de simples affirmations, parfois une seule. Un gouvernement accepte donc, sans discussion, des récits — nous allions dire des rêves de soldats — écrits dans les tranchées, à plusieurs mois de distance des faits et dont aucun n'a été soumis à une enquête contradictoire ! Tout cela est devenu parole d'Evangile ! Lorsque nous demandons des noms, des lieux, des dates, on nous répond : « Vous ne pouvez révoquer cela en doute ; c'est un soldat allemand qui l'a dit ! »

LOUVAIN. — LA PLACE DE LA GARE ET LA STATUE SYLVAIN VAN DE WEYER

En réalité, le *Livre blanc* allemand n'est, comme le désastre lui-même, qu'un bourbier sanglant.

Sur chaque fait particulier, la contre-enquête répond, point par point, péremptoirement. Par exemple, en ce qui concerne les armes laissées soi-disant entre les mains des habitants, et le complot organisé, il suffit d'opposer les proclamations du bourgmestre :

I. — AUX HABITANTS DE LA VILLE DE DINANT.

Avis est donné aux habitants, sous peine d'arrestation immédiate, d'avoir à porter au bureau de police tous les appareils de transmission ou de réception pour télégraphie sans fil, toutes les armes à feu qu'ils posséderaient.

Dinant, le 6 août 1914. Le bourgmestre,
A. DEFOIN.

II. — AVIS AUX HABITANTS.

Il est formellement signalé aux habitants que les civils ne peuvent se livrer à aucune attaque ou violence par les armes à feu ou autres contre les troupes ennemies.

Semblables attaques sont prohibées par le droit des gens et exposeraient leurs auteurs, peut-être même la ville, aux plus graves conséquences.

Dinant, le 6 août 1914. Le bourgmestre,
A. DEFOIN.

En fait, les armes furent réunies, puis enlevées par l'autorité militaire allemande, qui les porta en lieu sûr, non sans que les officiers allemands se soient attribué les plus belles. Les gardes civiques ont déposé leurs armes et elles ont été emportées par les autorités belges.

Le 22 août, il ne restait pas 4.000 personnes, y compris les vieillards, femmes, enfants, dans la ville. Avec de tels moyens, comment supposer l'organisation d'une conjuration ? On parle d'un combat de rues. Nous avons dit ce qui s'était passé le 22 soir et rendu sensible, en quelque sorte, la panique du soldat allemand dans l'obscurité de la nuit.

Quant à la journée du 23, en quelle circonstance, en quels lieux, les ordres pour l'insurrection ont-ils pu être donnés à une population disséminée, désarmée, surprise dès l'aube ? A 6 h. 30 du matin, à peine les soldats allemands sont-ils aux portes de la ville que les massacres commencent. La population s'était réfugiée dans les caves par crainte des obus, le combat d'artillerie étant dès lors engagé. Les Allemands entrent dans la ville et immédiatement tuent, incendient, saccagent. « L'esprit de la population, loin d'être porté à la résistance ou à la rébellion, restait

sous le coup de la terreur et de l'affolement provoqués par l'invasion. Eussent-ils encore possédé des armes, les habitants n'auraient pas songé à s'en servir... Nous affirmons, comme un fait certain, *qu'aucun civil n'a été pris ni trouvé porteur d'armes*, ni parmi les centaines de fusillés, ni parmi les milliers de prisonniers enfermés à l'abbaye de Leffe, à l'Ecole régimentaire, à la prison, à la forge, à l'écurie de M. Bouille. » Un seul homme fut trouvé avec un revolver : c'était une arme allemande qu'un soldat avait glissée dans la poche de cet homme pendant qu'il avait les bras levés !

Il faut conclure, avec l'évêque de Namur, parlant dans toute la gravité et l'autorité de son ministère : « De l'examen du *Livre blanc*, ressort avec évidence un fait indéniable : *La légende des francs-tireurs belges repose sur une simple affirmation de l'armée allemande, affirmation qu'elle est dans l'absolue impossibilité de prouver.*

« *Ce qui revient à dire que la conduite des armées allemandes, en nos régions, a été une série d'actes injustifiés et inhumains à l'égard de populations innocentes.* »

Des Allemands ont été plus sévères que l'évêque de Namur et ne se sont pas servis de ces expressions mesurées. Devant le spectacle affreux, certains ont, d'abord, laissé parler leur émotion, et ce sont les carnets de route allemands qui portent le témoignage et le jugement sur les actes des soldats, sur les actes du haut commandement, sur les actes du militarisme qui, de longue date, avait conçu et voulu le tout :

Un soldat écrit :

« Le soir, à 10 heures, le 1er bataillon du 178e descendit dans le village incendié au nord de Dinant. Spectacle triste et beau et qui faisait frissonner. A l'entrée du village gisaient environ cent cinquante bourgeois pour avoir, par guet-apens, tiré sur nos troupes. Au cours de la nuit, beaucoup furent pareillement fusillés, si bien que nous en pûmes compter plus de deux cents. Des femmes et des enfants, la lampe à la main, furent contraints d'assister à cet horrible spectacle. *Nous prîmes ensuite notre riz au milieu des cadavres, car nous n'avions rien mangé depuis le matin.* »

Un officier du même régiment écrit :

« Partout, dans le pays, le spectacle des habitants fusillés, étendus par terre, défie toute description. *La fusillade à bout portant les a presque tous décapités.* Chaque maison a été fouillée dans les moindres recoins, et les habitants arrachés de toutes leurs cachettes. Les hommes fusillés, les femmes et les enfants enfermés dans un couvent... A Leffe, environ 200 hommes furent fusillés. *Il doit y avoir eu des innocents parmi eux. A l'avenir, nous aurons à faire une enquête au sujet de la culpabilité de ces gens au lieu de les fusiller.* »

Et le carnet d'un lieutenant allemand résume l'horreur que de tels faits lui inspirent :

« Les *Huns et les lansquenets du moyen âge n'auraient pu faire mieux* (1). »

LE DRAME DE LOUVAIN

Louvain et Malines dominent la route de Liége à Anvers, celle qu'avait prise l'armée belge en retraite et que suivaient les armées allemandes. Ces deux villes sont à proximité de Bruxelles et font partie de sa grande banlieue. Militairement parlant, le triangle Louvain-Malines-Termonde tient le sort de la Belgique : il relie la capitale continentale à la capitale maritime; Vilvorde est le nœud des routes qui, venant du nord et de l'est, font un coude pour se diriger vers l'ouest. Si ce nœud était coupé ou seulement menacé, les armées allemandes, témérairement engagées sur les chemins de France, seraient en grand danger.

Aussi, la coïncidence des combinaisons stratégiques avec la préméditation terroriste, ne se manifeste nulle part plus clairement que dans les résolutions prises par l'état-major allemand au sujet de ces régions.

Pour des raisons soi-disant militaires, elles furent soumises à une ruine systématique. Louvain et les agglomérations environnantes étaient des victimes fatalement désignées, rien que pour la conception du plan de conquête de la Belgique. Si on devait faire un exemple pour intimider et pour abattre le pays, entre ses deux capitales, Bruxelles et Anvers, le lieu était indiqué.

Mais Louvain devait succomber pour d'au-

(1) Texte allemand, dans *Rapports Belges*, t. II, p. 172-173.

LOUVAIN. — L'HOTEL DE VILLE

tres raisons encore. Louvain, où siège la grande Université catholique, n'est pas seulement une ville, c'est un symbole : Louvain est la chaire du catholicisme en Belgique et l'un des pôles catholiques du monde. En cela, Louvain domine Bruxelles. Frapper Louvain c'était frapper la résistance belge, non seulement dans son corps, mais dans son âme, dans ce qui animait, essentiellement, — l'esprit latin.

Par la suite, sur la sommation exigeante et réitérée du catholicisme allemand, en pleine guerre, la campagne du *Tijd* et de *La Gazette populaire de Cologne* a forcé les autorités militaires allemandes à chercher les moyens de dissimuler ou d'atténuer le caractère anti-catholique des événements de Louvain ; mais, au début, le péril d'une scission intérieure n'ayant pas apparu à l'esprit grossier du militarisme, on n'avait pas cru devoir prendre tant de précautions. Tous, et même l'empereur, avaient, par leurs paroles et par leurs écrits, accusé les prêtres catholiques d'être, comme tels, les ennemis-nés du germanisme. Dans la certitude de la victoire, la violence sectaire du luthéranisme prussien s'était dévoilée : le prussianisme n'avait pas dissimulé ce côté si essentiel de son caractère.

Un des chefs du parti, l'amiral von Tirpitz, a dit : « L'issue de la crise mondiale est dans la séparation des Flamands et des Wallons. » Solution foncièrement prussienne et qui ne tient nul compte, je ne dis pas seulement des sentiments, mais des réalités : et c'est en cela, justement, qu'elle révèle les passions profondes qui animent la politique brandebourgeoise. Ces passions sont, avant tout, anti-romaines et, par conséquent, anti-catholiques, en prenant le catholicisme comme la manifestation la plus puissante de la civilisation latine. Louvain, représentant, dans le nord, l'extrême avancée de la vague latine, était condamnée : Louvain devait être frappée, comme Reims. Reims et Louvain sont, toutes deux, filles de la Louve.

Mais c'est par là, précisément, que l'erreur allemande apparaît dans toute sa lourdeur. La Belgique est tout entière, et non pas pour une partie seulement, de civilisation latine. Louvain est l'âme de la Belgique : or, on ne scinde pas une âme. Louvain est le symbole de l'unité belge en tant que latine. A Louvain se perpétue la doctrine.

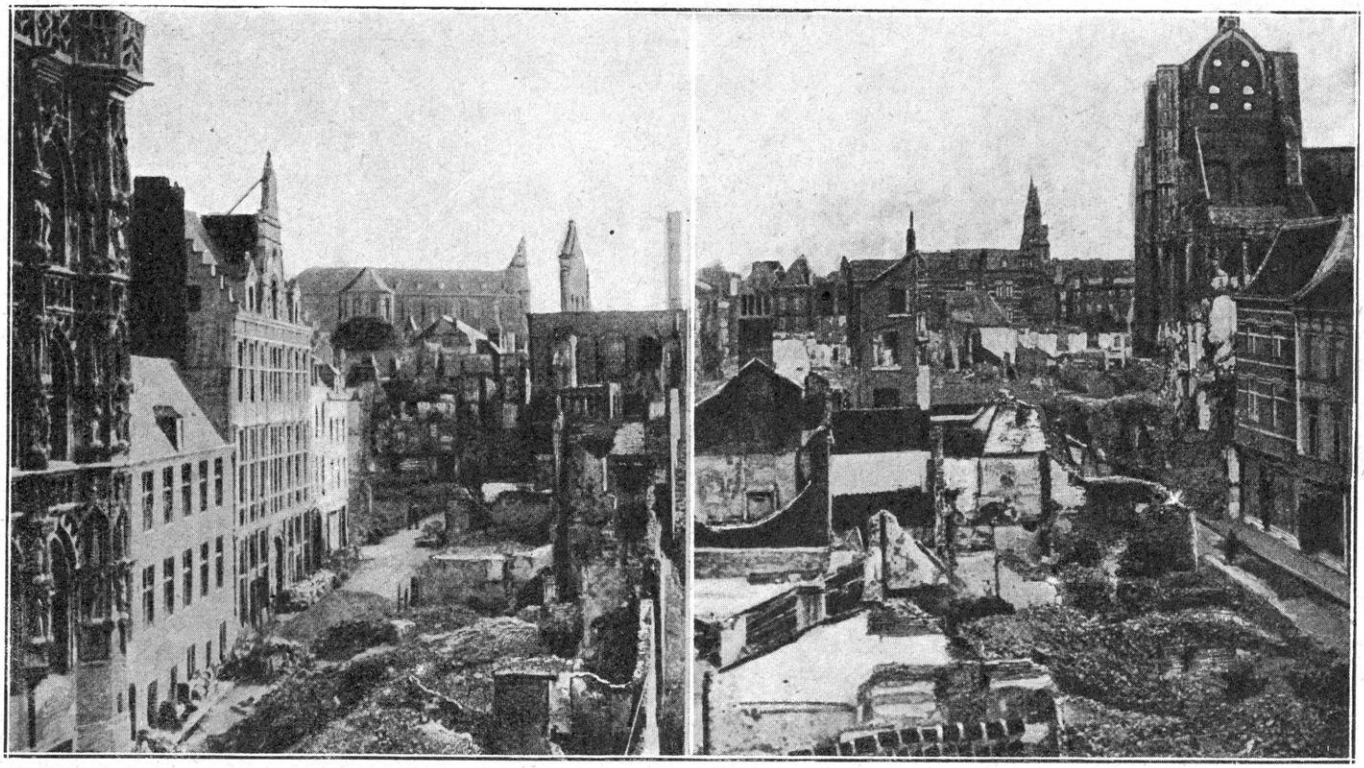
Et c'est à cette doctrine que le militarisme prussien, sous le prétexte militaire, s'en prenait.

Nous allons dire les faits : mais rappelons d'abord, pour faire connaître la grandeur de l'événement, quelles en furent les suites.

Par une de ces irradiations mystiques émanant de la tombe des martyrs, Louvain, sacrifiée comme symbole de l'unité belge, s'est dressée, à son tour, contre l'unité allemande. Effet imprévu pour les Tirpitz, mais conforme aux lois de l'éternelle justice : Louvain incendiée éclaira, d'un côté du moins, les profondeurs de l'âme allemande. Au nom du catholicisme blessé, toutes les consciences catholiques protestèrent — et même en Allemagne. La première fois que l'empereur allemand, roi de Prusse, fut mis sur la sellette devant une fraction importante de son peuple, ce fut justement à propos du crime de Louvain. Le chef du militarisme fut accusé et poursuivi publiquement comme complice et responsable. Sommé de s'expliquer, le militarisme a dû baisser le regard et balbutier des excuses, lui si fier !

Et le dernier mot n'est pas dit. Le catholicisme allemand a senti passer le souffle de la haine : « La guerre de Trente Ans n'est donc pas finie ? » Il connaît bien l'hypocrisie et le mensonge allemands, puisqu'il y participe rien que par son existence. Mais son existence même est en cause. Que ce soit aujourd'hui, que ce soit demain, ce qu'il y a de catholique, c'est-à-dire de latin, dans l'âme allemande, s'interroge sur le terrible dilemme... C'est l'âme de Louvain qui demande des comptes au militarisme prussien, incendiaire d'églises et assassin de curés.

Revenons aux événements eux-mêmes et voyons, d'abord, l'explication allemande. Le



LOUVAIN. — UNE RUE PRÈS DE L'HOTEL DE VILLE. LE CLOCHER DE LA CATHÉDRALE ÉCROULÉ

point de vue militaire est soigneusement mis en relief par le *Livre blanc* ; nous le citerons textuellement :

« Le 25 août, les habitants de Louvain, convaincus, mais à tort, que l'armée belge devait, grâce au concours des troupes anglaises, percer la ligne d'investissement d'Anvers, voient, dans la première approche des troupes belges, un succès et un encouragement pour eux à prendre part au combat... Au signal donné par des fusées lumineuses, les habitants de Louvain ouvrirent, à différents endroits de la ville, un feu terrible sur les troupes allemandes qui se trouvaient sur la place de l'Hôtel-de-Ville, sur la place de la Gare et dans les quartiers intermédiaires. Des coups de fusil, de revolver, de pistolet partaient des caves, des fenêtres, des bâtiments et surtout des mansardes. Les soldats allemands furent complètement surpris. Plusieurs furent tués et d'autres blessés. Un feu d'une violence extrême fut dirigé sur la place du Marché contre une section du quartier général. Plusieurs officiers et soldats furent tués et blessés. L'état-major du commandant en chef perdit à lui seul 5 officiers, 2 fonctionnaires, 23 hommes et 95 chevaux...

« ... Le soulèvement de la ville de Louvain n'a point été un mouvement spontané, mais le résultat *d'une préparation de longue main*... Il s'agit d'une attaque *systématiquement préparée, continuée et reprise pendant plusieurs jours*, avec la plus grande opiniâtreté. La longue durée du soulèvement contre l'autorité militaire allemande exclut, à elle seule, toute idée d'une simple rébellion fortuite d'un petit nombre de personnes. La direction de ce terrible guet-apens doit avoir eu son siège dans une administration supérieure, car tout indique une organisation avec des autorités régulières.

« Louvain *était le siège du commandement de la Garde civique.* Le chef de cette garde avait encore séjourné dans la ville peu de temps avant le soulèvement et avait organisé l'insurrection, en envoyant à Louvain *des jeunes gens sans discipline et sans insignes.*

« De concert avec des soldats habillés en civils, ces jeunes gens se cachèrent dans les maisons, pour tirer, le moment venu, sur les troupes allemandes qu'on supposait en retraite... Ce fut, en réalité, un guet-apens combiné par des francs-tireurs, accueillis avec empressement et cachés par la population. Les méfaits de la garde civique sont illustrés de la manière la plus éclatante et devant le monde entier par les événements de Louvain. Il est à regretter *qu'un certain nombre d'ecclésiastiques se soient laissés entraîner à abuser de l'influence qu'ils avaient tout naturellement sur la population et à la déterminer à accueillir les francs-tireurs ;* on a constaté que *quelques-uns ont même pris part directement à la lutte...* »

Tel est le réquisitoire (1), voyons les faits.

(1) Il est à remarquer que ce réquisitoire, emprunté textuellement au *Livre Blanc*, atténue déjà la version officielle allemande, communiquée le 31 août à la presse par le consulat d'Allemagne à Genève. Par exemple, il est dit dans ce communiqué : « Deux prêtres surpris en flagrant délit, lorsqu'ils distribuaient des cartouches, ont été fusillés sur la place de la Gare » ; (Cfr. plus loin la rectification que dut souscrire le commandement allemand au sujet de l'attitude du clergé belge) ; et, le même communiqué, accréditant une

Nous avons dit, plus haut, qu'au moment où les combats de la Sambre s'achevaient par la retraite des armées alliées, l'armée belge d'Anvers avait résolu de sortir du camp retranché pour se porter vers Malines et au delà, dans l'intention de se jeter sur les communications des armées allemandes. La sortie fut décidée pour les 24-25 août — un peu tard, ainsi qu'il a été indiqué également ci-dessus.

Cependant, il est certain que cette tentative mit en grand émoi les troupes allemandes qui avaient la mission de surveiller Anvers et d'assurer la sécurité des arrières. Ces troupes avaient leurs points d'appui à Malines et à Louvain. La garnison de Louvain était peu considérable et n'était guère composée que de troupes de landsturm d'une valeur militaire inférieure à celle de l'armée active. Mais, à travers la ville, d'importants défilés de troupes avaient lieu constamment. Le commandant de Louvain était le major de Manteuffel, et le chef des troupes était le général von Boehm, commandant le IX^{e} corps d'armée de réserve.

Dans l'après-midi du 24 août, entre les troupes sortant d'Anvers et les troupes allemandes surveillant la place, il n'y eut que des échauffourées un peu rudes. Mais, le 25 août, la lutte fut chaude. A Louvain, on entendit pour la première fois, dans la direction de Malines, le bruit du canon. Etait-ce « la grande bataille », tant annoncée ? La population ne cachait pas son émotion.

Par contre, une agitation extrême s'était emparée des troupes allemandes. Des hussards allaient et venaient, portant des ordres. Des cavaliers galopaient dans les rues, criant : « Alarm ! Alarm ! » Les soldats interrompaient leur repas pour rejoindre les rangs ; les hôpitaux étaient prévenus de se préparer pour recevoir des blessés. On comprend très bien que l'attaque soudaine des Belges, alors que les combats de la Sambre n'étaient pas finis et avaient infligé aux deux armées de von Bülow et de von Kluck de si cruelles blessures, causassent un grand trouble dans les états-majors et dans les troupes allemandes.

Les divisions belges, sorties d'Anvers, s'avancèrent au delà de Sempst et d'Eppeghem, sur la route de Bruxelles. Dans la direction de Louvain, le *Livre blanc* reconnaît qu'un combat s'engagea jusque dans le voisinage de la ville, près de la route de Malines à Bucken et à Hérent. Le 25 au soir, l'armée allemande, surprise par la soudaineté de l'attaque, perdait du terrain. Il semble bien qu'il y ait eu un moment de fléchissement ; des éléments refluèrent ; des convois se heurtèrent dans les rues, et les conducteurs, les yeux injectés, se faisaient place, le revolver au poing.

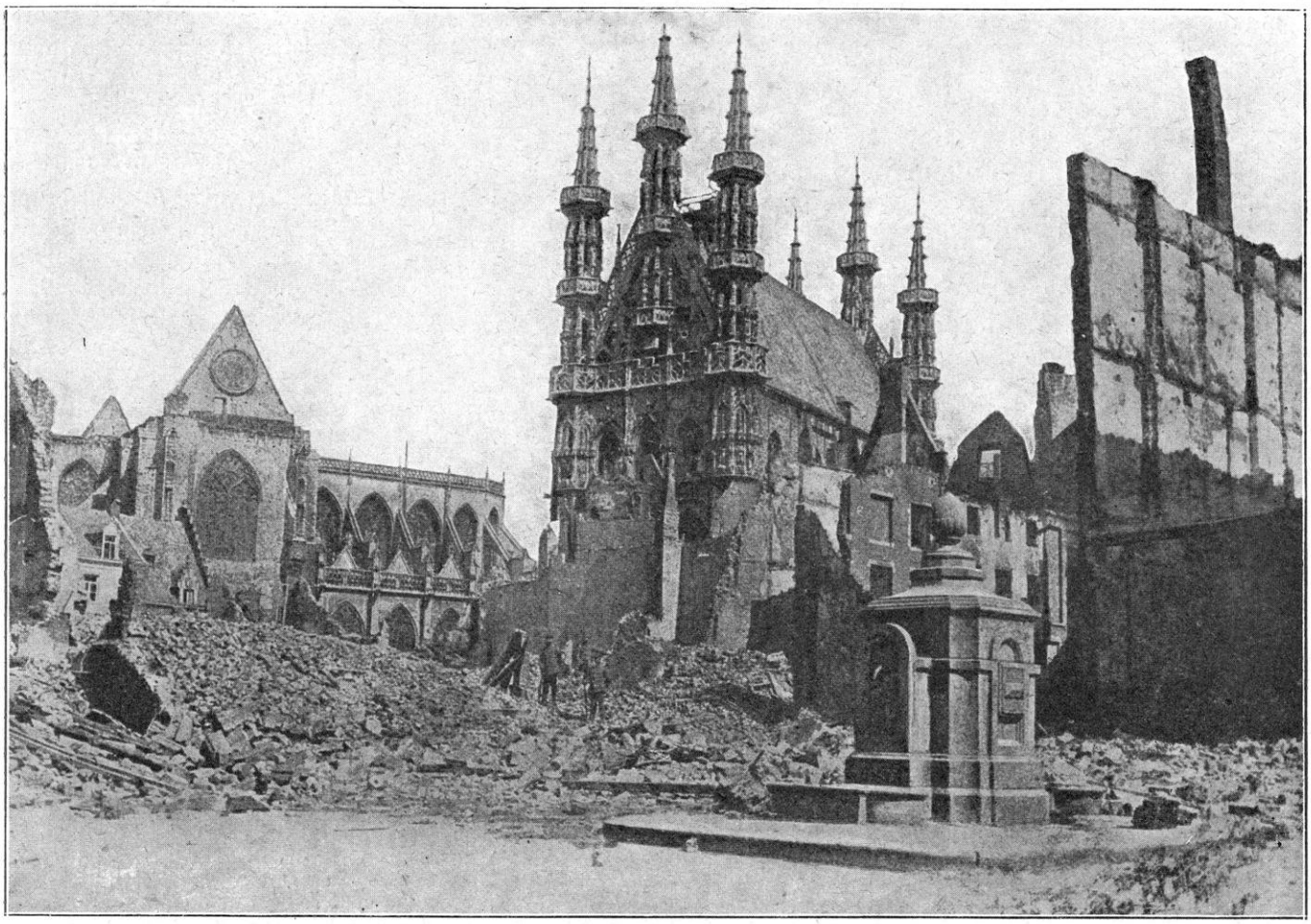
On sait, d'ailleurs, que la sortie n'eut pas de suite et que la garnison belge dut rentrer sous la protection des canons d'Anvers, dès le 26.

Cependant, dans la région qui sépare Anvers de Louvain, et notamment à Malines et autour de Malines, des faits graves, révélant le système militaire allemand, s'étaient produits dans la journée du 25.

La population civile avait été livrée à la soldatesque, tandis que les bourgs et les villages étaient méthodiquement incendiés, ruinés, pillés. Là, c'était la face brutale de la guerre, tandis qu'elle allait montrer sa face hypocrite à Louvain. Ne parlons pas de la terrible odyssée des foules prises dans le remous de la bataille : Malines comptait 50.000 habitants, 45.000 prirent la fuite et se dispersèrent par les chemins, soit vers Anvers, soit vers Bruxelles, soit vers la Hollande, soit vers Louvain, tandis que le canon tonnait et que la fusillade crépitait autour du lamentable exode.

Les troupes allemandes firent payer au pays la surprise de la sortie d'Anvers. Beaucoup d'habitants mâles furent emmenés comme otages, les femmes et les enfants poussés devant les troupes pour les protéger ;

accusation affreuse qui a été prouvée absolument mensongère et qui n'a été reprise que par le chancelier Bethmann-Hollweg, dit en outre : « Des femmes et des jeunes filles ont pris part au combat et ont crevé les yeux des blessés. » Ces fausses allégations, destinées à égarer l'opinion des neutres sont, apparemment, de bonne guerre.



LOUVAIN. — L'ÉGLISE SAINT-PIERRE, L'HOTEL DE VILLE ET L'UNIVERSITÉ

toute la prospérité locale fut réduite en poudre et salie (selon le procédé ordinaire au soldat allemand) ; des femmes et des filles violées ; des victimes nombreuses frappées presque toutes à coups de baïonnettes : une dizaine à Hofstade, d'autres à Eppeghem, à Schiplocken. A Sempst, 18 habitants furent tués ; à Elewyt une douzaine de victimes, 133 maisons incendiées. Dans la plupart des villages, la population fut enfermée dans les églises et soumise aux outrages et aux violences. A Pont-Brûlé, le curé fut tué ; à Beyghem, le curé martyrisé ; à Hérent, le curé tué... En un mot, le triangle entre Anvers, Bruxelles, Louvain, fut livré à une exécution militaire en règle, parce que des troupes régulières défendant leur pays avaient engagé la lutte contre des troupes régulières.

Mais à Louvain, où aucun combat ne s'était livré, les faits qui se produisirent, cent fois plus terribles, ne peuvent s'expliquer par la violence du soldat dans la fureur de la bataille.

Jusqu'à la date du 25, aucun incident marquant ne s'était produit entre la garnison allemande et la population. Louvain est une ville paisible, une ville de professeurs et de prêtres. Le commerce y vit en quelque sorte à l'abri de l'Université. L'époque des vacances étant arrivée, un certain nombre des habitants avaient pris leur congé annuel ; les étudiants étaient partis dans leurs familles ; cependant, quelques-uns d'entre eux, surtout des étrangers, étaient encore là. Cette population, essentiellement grave, semi-ecclésiastique, vit si loin des choses de ce monde que, quoique des faits terribles se fussent passés, depuis les premiers jours d'août, dans la province de Liége, toute proche, on y croyait à peine ; on pensait que

les récits, colportés de bouche en bouche, exagéraient, et qu'il s'agissait de violences particulières. L'impression générale, confirmée par les premiers contacts, était que la forte discipline et la culture allemande répondaient du maintien de l'ordre.

La journée du 25 elle-même, au milieu de l'agitation générale, provoquée par la proximité de la bataille, fut relativement calme.

A 8 heures du soir, heure fixée par l'autorité militaire pour que tous les habitants fussent rentrés chez eux, et comme il faisait déjà nuit, soudain, on entendit quelques coups de fusil isolés sur divers points de la ville, et, presque simultanément, une fusillade terrible éclata, accompagnée bientôt par le tac-tac des mitrailleuses. Et puis, l'on vit des flammes s'élever et des incendies illuminèrent le ciel : feu à la chaussée de Tirlemont ; feu à la place de la Station, feu à la place du Peuple ! Bientôt le Palais de justice, les Halles universitaires, l'église Saint-Pierre flambèrent. La simultanéité des incendies ne laissait pas le moindre doute : ils étaient allumés systématiquement. Dans les rues, les soldats allemands couraient comme des fous, enfonçaient les portes, pénétraient dans les maisons, poursuivaient et fusillaient les habitants.

Cette nuit se passa dans la terreur et, ce qui est plus singulier, mais que tous les témoignages confirmèrent, dans une sorte de terreur réciproque. Les habitants tremblaient devant cette foule militaire déchaînée, et le soldat allemand se sentait lui-même pris de panique, soit en raison de la bataille engagée, soit plutôt pour la crainte imaginaire de l'attaque nocturne du « franc-tireur ». Un Hollandais, un neutre qui assista aux événements, Grondijs, insiste, avec beaucoup de force, sur cet état d'esprit réciproque :

«... Eh bien ! durant la soirée du 25 août, une semblable panique a gagné la garnison de Louvain. Que le lecteur veuille bien se souvenir que, pendant l'après-midi de ce même jour, l'armée belge s'était approchée de la ville. Une partie de la garnison sortit à sa rencontre ; le reste de la garnison, attendant des renforts qui arrivèrent pendant la nuit, passa très certainement des heures d'angoisse. A la tombée de la nuit, des troupes, sorties quelques heures auparavant, rentrèrent en ville. D'un grand nombre de témoignages, il résulte que ceux qui étaient restés se méprirent sur leur identité et tirèrent sur leurs frères d'armes... Un grand nombre d'officiers allemands se sont plaints de ce que la nervosité de leurs troupes (n'oublions pas qu'il s'agit de soldats de landsturm peu satisfaits, médiocrement encadrés) fût telle qu'un coup de fusil était toujours suivi par toute une fusillade, d'ailleurs facilitée par la commodité avec laquelle les fusils allemands sont chargés. »

C'est ce qu'établit très clairement, d'ailleurs, pour la nuit du 24 août à Huy, l'ordre du jour du commandant de place allemand de cette ville :

25 août 1914.

« Dans la dernière nuit, une fusillade a eu lieu. Il n'a pas été prouvé que les habitants de la ville avaient encore des armes chez eux. Il n'est pas prouvé, non plus, que la population a pris part au tir ; *au contraire*, d'après l'apparence, les soldats ont été sous l'influence de l'alcool et ont ouvert le tir *dans la peur incompréhensible* d'une attaque ennemie. La conduite des soldats pendant la nuit fait une impression honteuse, *à peu d'exceptions près*... La triste conduite des troupes a eu pour suite qu'un sous-officier et un soldat ont été gravement blessés par de la munition allemande.

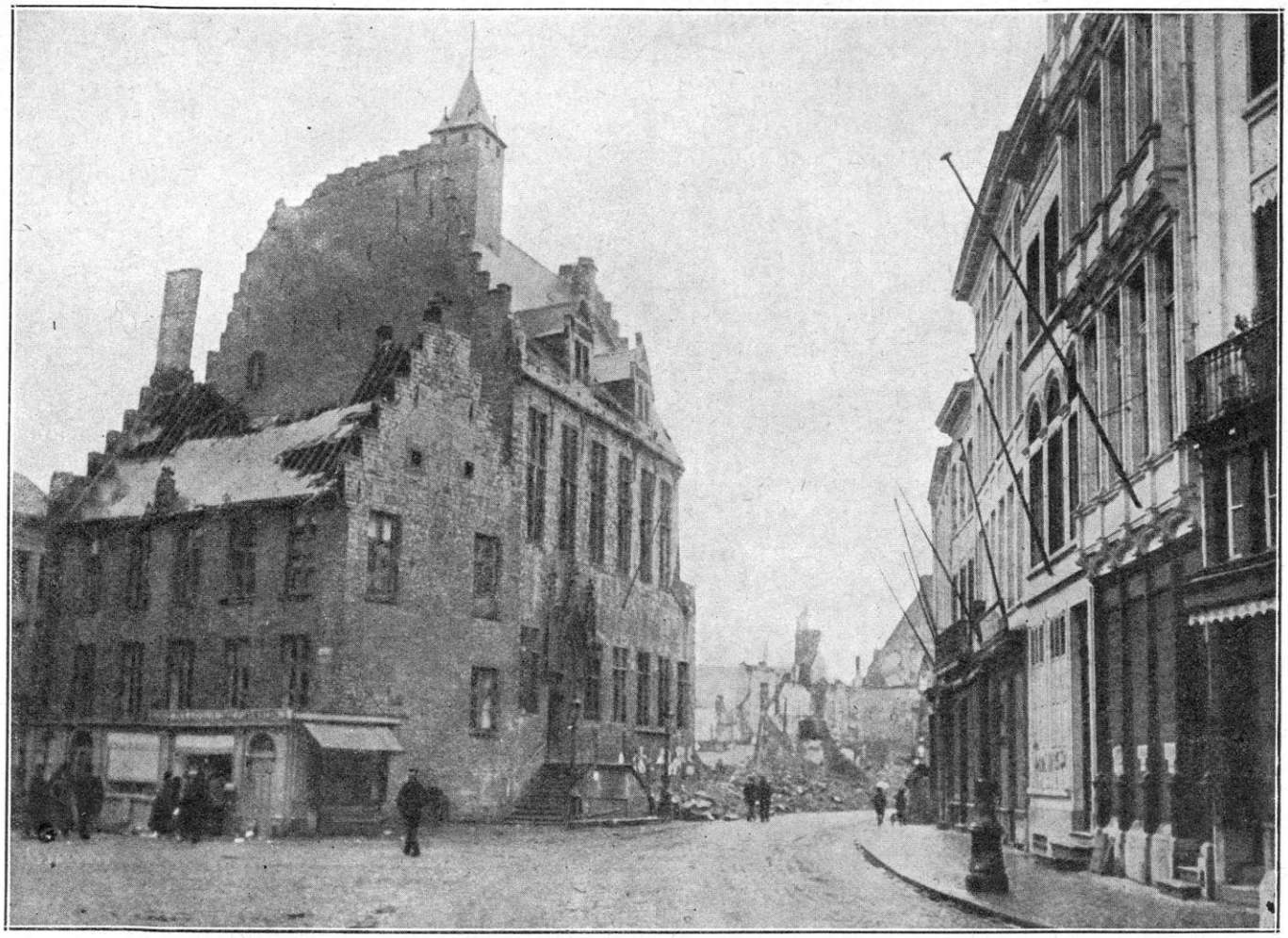
« Le Commandant :
« Von Bassewitz, major. (1) »

Ce document ne laisse aucun doute sur la panique, — ou le procédé de panique habituel aux soldats allemands, — sur « leur conduite honteuse », « à peu d'exceptions près ». Ils croient au péril, et ils l'inventent au besoin, pour se donner un prétexte à boire et piller. A Huy, à Louvain, les faits sont les mêmes, l'explication la même.

Mais l'état-major et les officiers de Louvain sont, par suite de leurs responsabilités plus proches, dans des dispositions différentes de celles du sage commandant d'Huy : l'ennemi étant à proximité, la panique du soldat les gagne et il semble même que ce sont les officiers qui perdent leur sang-froid les premiers.

Si l'on s'en rapporte aux témoignages alle-

(1) Cité par L. Van der Essen, à la suite d'une communication de Vandervelde, ministre belge.



MALINES. — LE VIEUX CHATEAU

mands, et notamment à celui d'un certain docteur Berghausen qui, soit peur, soit calcul, soit discipline, paraît avoir eu une responsabilité particulière dans le désastre une balle ayant tué un soldat allemand, aurait été tirée de l'hôtel de M. David Fischbach. Celui-ci et son fils furent fusillés instantanément, la maison brûlée, le vieux cocher carbonisé. Or, M. David était un vieillard de quatre-vingt-deux ans ; on n'a trouvé chez lui aucune arme ; en vain, les autorités belges ont demandé l'autopsie du housard allemand dont le cadavre fut trouvé au pied de la statue de Juste Lipse.

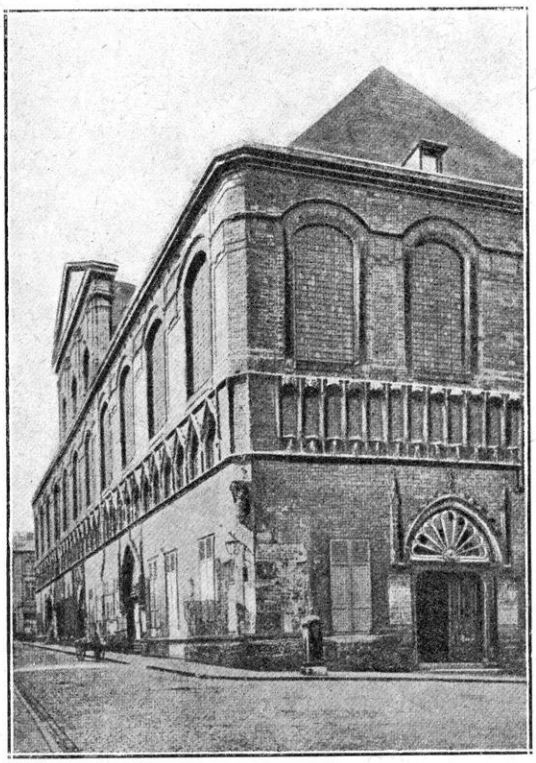
La soirée du 25 fut celle de la surprise, la nuit, celle des incendies. Dans la journée du 26, un ordre, une méthode dominent visiblement le désordre apparent : c'est ainsi que, dès le matin, des soldats allemands passent dans certains quartiers, et enjoignent aux habitants de se rendre sur la place de la Station : une dizaine de cadavres de civils y étaient déjà étendus. Les hommes sont séparés des femmes et des enfants, dépouillés de tout, les uns promenés dans les villages des environs où l'incendie sévissait, d'autres entassés dans des wagons à bestiaux d'où ils seront dirigés sur l'Allemagne. Les femmes et enfants furent relâchés dans la nuit. Les gardes civiques sont convoqués ; ils sont faits prisonniers.

Le 27 fut la journée du pillage méthodique, et voici comment on s'y prit. Ordre fut donné officiellement à la population de quitter Louvain, la ville devant être bombardée. Tous partirent, vieillards, femmes, enfants, malades, religieux, religieuses, blessés même : lamentable troupeau ! Rien que sur la route de Tirlemont, on évalue à 10.000 le nombre des fugitifs. Ce que fut leur calvaire, on ne peut le décrire.

Et les choses se passèrent de même vers toutes les autres issues de la ville. Les plus avisés se réfugièrent dans la commune de Héverlé, dont le château appartient au prince d'Arenberg, membre de la Chambre des seigneurs de Prusse; ce leur fut un asile. Ceux qui prirent la route d'Hérent subirent le sort le plus douloureux. Ballottés des lignes allemandes aux lignes belges, ils ne purent gagner celles-ci — au delà de Malines — qu'après trois jours de misères et de souffrances intolérables. D'autres encore furent empilés dans des fourgons pour aller subir d'autres calamités dans les camps de « prisonniers civils » en Allemagne.

La ville, vidée de ses habitants, était soumise à un pillage en règle. Les officiers d'abord, puis les soldats, prirent ce qui était à leur convenance ; les armoires et les coffres-forts furent forcés. Ce qui ne fut pas volé fut, ou brisé, ou sali.

Mêmes scènes le 28. Sans doute, pour que la leçon rayonnât et que les souffrances s'accrussent par la lamentation réciproque, les habitants d'Aerschott, qui avaient été enfermés dans l'église de cette ville, furent amenés à Louvain et promenés à travers les ruines fumantes. Plusieurs furent tués par les soldats allemands.



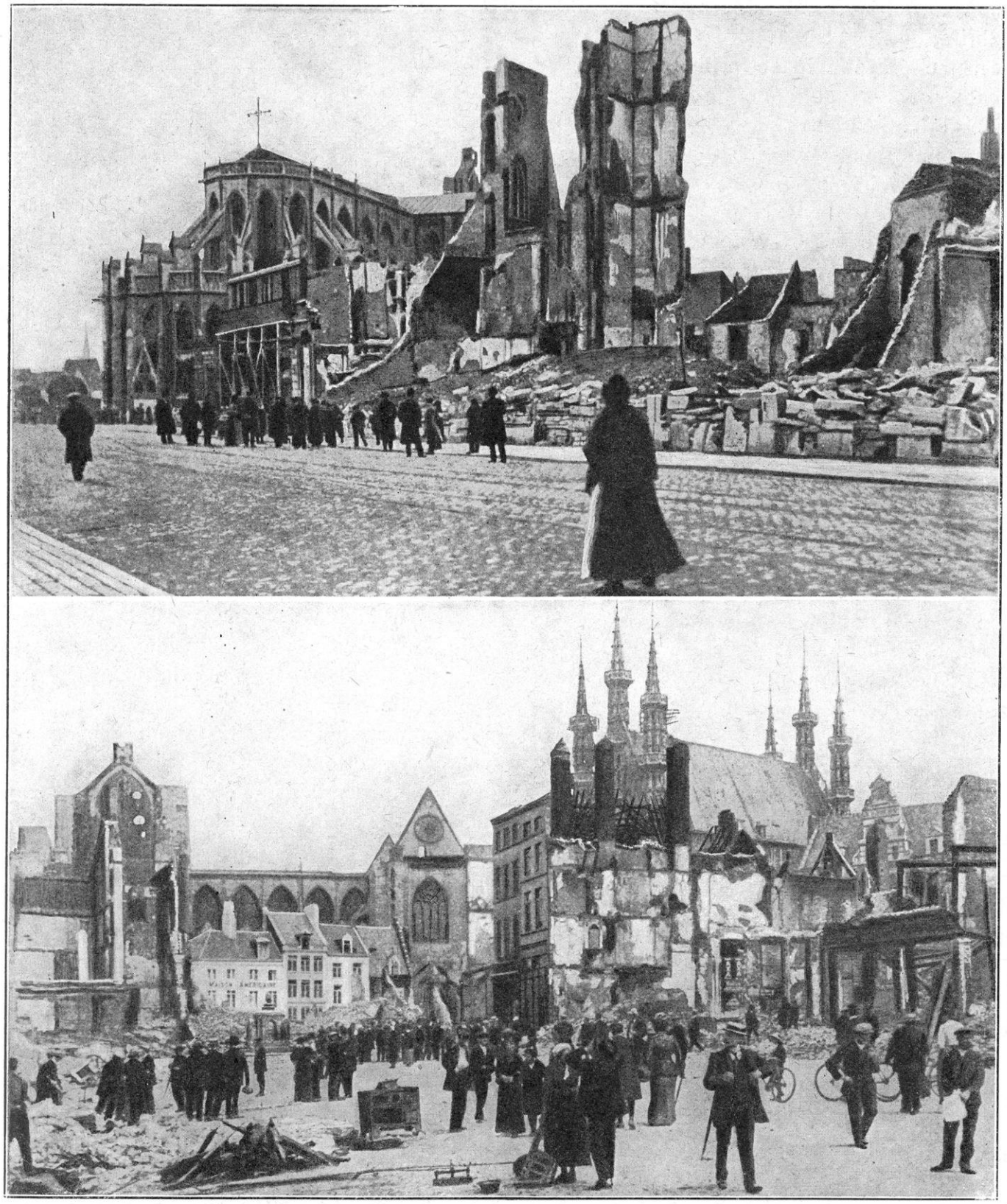
L'UNIVERSITÉ DE LOUVAIN

Le samedi 29, la ville fut laissée à la rapacité des survenants. Le soldat lui-même n'en pouvait plus. Un certain G. Klein, appartenant à une compagnie du landsturm, écrit, ce jour même, sur son carnet :

« Nous arrivons à Louvain qui était une véritable fourmilière militaire. Des hommes du bataillon du landsturm de Halle arrivent, traînant derrière eux toutes sortes de choses, principalement des bouteilles de vin, et beaucoup d'entre eux étaient ivres. Une course à travers la ville avec dix cyclistes pour chercher un logement nous fit voir un spectacle de dévastation telle qu'il est impossible de s'en faire une pire idée. Des maisons brûlant et s'effondrant bordaient les rues; quelques rares maisons demeuraient debout. La course se poursuivait sur des éclats de verre, des morceaux de bois en flammes et des tas de décombres... Les casernes encore debout étaient remplies de soldats. De retour à la gare, personne ne savait ce qui devait se faire. Il avait été entendu que les soldats traverseraient la ville par petits groupes, mais ensuite, le bataillon se rend en ville en rangs serrés et pénètre immédiatement dans les premières maisons pour marauder du vin et d'autres choses aussi, — pardon, pour *réquisitionner*. Ressemblant à une meute en débandade, chacun y alla à sa fantaisie, les officiers montrant le bon exemple. Une nuit dans une caserne, beaucoup d'ivrognes : *ce fut la fin de cette journée qui éveilla en moi un mépris que je ne puis décrire.* »

Il fallait finir. Tout le monde était à bout. Le dimanche 30 août, quelques braves citoyens ayant à leur tête M. Nérincx, professeur à l'Université, sortirent des caves ou des refuges et entrèrent en pourparlers avec le major Manteuffel, pour sauver ce qui restait de Louvain et pour constituer une administration municipale provisoire. Ils accordèrent tout ce qu'imposait l'exigence de la force : malgré les promesses de l'autorité allemande, les incendies et les pillages reprirent partiellement jusqu'au 2 septembre.

En somme, « l'exécution » dura huit jours. A Louvain et dans les faubourgs, 210 victimes assassinées furent dénombrées ; 1.120 maisons incendiées dans la ville et 997 dans les communes suburbaines. Les maisons pillées ne se comptent pas. Les hôtels seigneuriaux, comme celui du baron de Dieudonné, celui du chevalier de Schoutecte, furent déménagés soigneusement de leurs objets d'art et de leurs magnifiques mobiliers.



LOUVAIN. — ASPECT DES RUES AVOISINANT LA CATHÉDRALE ET L'HOTEL DE VILLE

L'Université, avec sa bibliothèque de plus de 200.000 volumes, et le bâtiment ancien qui l'abritait, les Halles, fut entièrement détruite ; de même l'église Saint-Pierre, monument remarquable de l'art gothique : celle-ci ouvre la liste des cathédrales ruinées de parti pris par la barbarie allemande. Le théâtre, le Palais de justice, la Table ronde, l'Ecole commerciale et industrielle furent la proie des flammes. Il est vrai que l'exquis hôtel de ville, — véritable Sainte-Chapelle municipale — échappa au désastre, et nous avons vu l'empereur Guillaume en tirer argument : mais il n'ajoute pas que l'hôtel de ville abritait les bureaux de la kommandantur. Les plus beaux quartiers de la ville périrent. Un tiers des bâtiments publics ou privés demeure en ruines ou hors de service. Louvain avait payé pour ses grandes traditions, pour son génie mystique, pour sa gloire.

Les faits ainsi exposés (et nous avons dû n'en donner qu'un bien court résumé, des volumes ne suffiraient pas pour le détail des souffrances générales et particulières), les faits exposés et connus, que reste-t-il des accusations allemandes ?

Oui ou non, une conjuration militaire fut-elle tramée à Louvain et cette conjuration fut-elle la cause d'une telle exécution ?

Les documents surabondent pour établir, contrairement à l'incrimination allemande, que le gouvernement belge ne songea jamais à préparer une insurrection, soit générale, soit partielle de la population. L'eût-il voulu que le temps lui eût manqué. Il fut pris à la gorge par l'invasion allemande, avant d'avoir pu organiser la résistance militaire régulière, à plus forte raison la résistance « civile ».

D'ailleurs, sa volonté était toute différente : dès le 4 août, le ministre de l'Intérieur, M. Berryer, adressait aux 2.700 communes belges une circulaire par laquelle il était prescrit que tout citoyen n'appartenant pas aux formations régulières devait s'abstenir absolument de prendre une part quelconque aux combats. On affichait partout sur les murs la proclamation traçant leur conduite « aux civils » :

AUX CIVILS !

Le ministre de l'Intérieur recommande aux civils, s l'ennemi se montre dans leurs régions;

De ne pas combattre;

De ne proférer ni injures ni menaces;

De se tenir à l'intérieur et de fermer les fenêtres afin qu'on ne puisse dire qu'il y a eu provocation.

L'acte de violence commis par un seul civil serait un véritable crime que la loi punit, etc.

Le *Livre blanc* allemand affirme que Louvain était le siège du commandement de la garde civique. C'est faux. Il affirme que des chefs de la garde civique sont restés en arrière pour organiser la « rébellion ». C'est faux. Les autorités allemandes, sentant s'effondrer le système de la conjuration, ont affirmé que des soldats belges, déguisés en civils, ont été introduits dans la ville. C'est faux. On n'a trouvé ni un carnet militaire, ni une médaille d'identité sur les victimes de la répression.

Pas un seul « civil », ou soldat déguisé en civil, n'a été pris les armes à la main. On n'a pu signaler un seul dépôt d'armes ; on n'a pu nommer ni un officier, ni un chef quelconque de cette imaginaire conjuration.

La réfutation la plus topique des accusations portées contre les habitants de Louvain par le *Livre blanc* allemand résulte de ce qui est advenu de ces mêmes accusations visant, en particulier, contre le clergé de la ville et des villages environnants.

Le *Livre blanc* formule en termes précis l'accusation : « Il est à regretter qu'un certain nombre d'ecclésiastiques se soient laissés entraîner à abuser de l'influence qu'ils avaient tout naturellement sur la population et à la déterminer à accueillir les francs-tireurs. On a constaté même que quelques-uns ont même pris part directement à la lutte. »

Ainsi qu'il a été dit plus haut, ces incriminations ont été confirmées par la propre parole de l'empereur. D'ailleurs, un grand nombre de prêtres belges ont payé de leur vie

DANS LES RUINES DE LOUVAIN

et ceux qui n'ont pas péri ont été victimes des plus affreuses violences. Donc, on les considérait bien comme des coupables.

Or, cette fois, ce ne sont plus seulement les autorités belges qui se sont livrées à une enquête. Les catholiques allemands s'en sont mêlés. Ils ont voulu savoir si, oui ou non, les curés belges avaient commis les actes qu'on leur reprochait ; ils ont voulu savoir si le clergé catholique avait été fauteur de conjuration, s'il avait été, justement ou non, traité comme il l'avait été par les chefs allemands. La question fut posée dans des termes tels qu'il fallut bien répondre.

A la thèse officielle allemande, le cardinal Mercier avait opposé une affirmation catégorique :

« Partout où j'ai pu, écrit le primat, j'ai interrogé les populations, le clergé, un nombre considérable de prêtres qui avaient été déportés dans les prisons d'Allemagne et qu'un sentiment humanitaire, auquel je me plais à rendre hommage, a remis en liberté. Or, j'affirme sur l'honneur, et je suis prêt à déclarer sous la foi du serment, que je n'ai pas, jusqu'à présent, rencontré un seul ecclésiastique, séculier ou régulier, qui ait excité la population civile à se servir d'armes contre l'ennemi.

« Tous, au contraire, ont obéi fidèlement aux instructions épiscopales qu'ils avaient reçues dès les premiers jours d'août et qui leur prescrivaient d'user de leur influence morale auprès de nos populations, pour les porter au calme et au respect des règlements militaires. »

Une pareille déclaration suffit. Le cardinal Mercier ne ment pas. L'autorité militaire est prise, au contraire, en flagrant délit de mensonge voulu et de meurtre délibéré.

L'enquête, menée par les catholiques allemands, hollandais, austro-hongrois, le confirma pleinement : pas un prêtre n'avait pris les armes ni excité les populations belges à la

lutte. Nulle trace de cette insurrection du fanatisme qui était devenu un des thèmes de l'accusation. L'autorité militaire dut s'expliquer, et voici des excuses et des aveux où toute la lâcheté sournoise du système se découvre.

Le département de la Guerre de Berlin adresse, le 22 janvier 1915, au journal catholique, *Le Tijd*, une longue déclaration dont voici le passage principal : « ...Toute allégation concernant un martyre, une profanation ou des traitements indignes infligés par les Allemands *est un pur mensonge*. Ceci concerne, en particulier, l'attitude des soldats allemands *vis-à-vis des membres du clergé séculier ou régulier*. Le gouvernement allemand est persuadé que *c'est précisément le clergé belge qui a essaye, comme conducteur, de ramener le peuple à la raison* et de le décider à renoncer à ces attaques. C'est pour ce motif que les officiers allemands *ont essayé, à diverses reprises, de se mettre en communication avec le clergé...* » etc. On voit ce que sont devenues les accusations sanglantes et les « justes » punitions du début. Les prêtres belges fusillés, tant d'autres martyrisés, ceux qui furent relégués dans les camps de prisonniers en Allemagne, ce sont maintenant de saints personnages avec lesquels le commandement allemand essayait, de bonne foi, *de se mettre en communication* !

La palinodie complète sur la question des prêtres catholiques fait preuve pour toutes les autres accusations.

Il n'y a pas eu de conjuration, il n'y a pas eu de francs-tireurs dans Louvain, il n'y a pas eu d'attaque à main armée contre la garnison. L'immense quantité des témoignages réunis dans les enquêtes belge, anglaise, française, les affirmations ardentes des neutres, M. Grondijs, M. Fuglister, l'abbé Chambry, uruguayen, ne laisseront pas le moindre doute dans l'esprit de qui les lira avec attention. Une conjuration de telle importance ne disparaît pas sans laisser de trace. L'accumulation des mensonges allemands réfutés pied à pied par la *Réponse belge* au *Livre blanc* allemand n'a pu faire accepter une pareille contre-vérité.

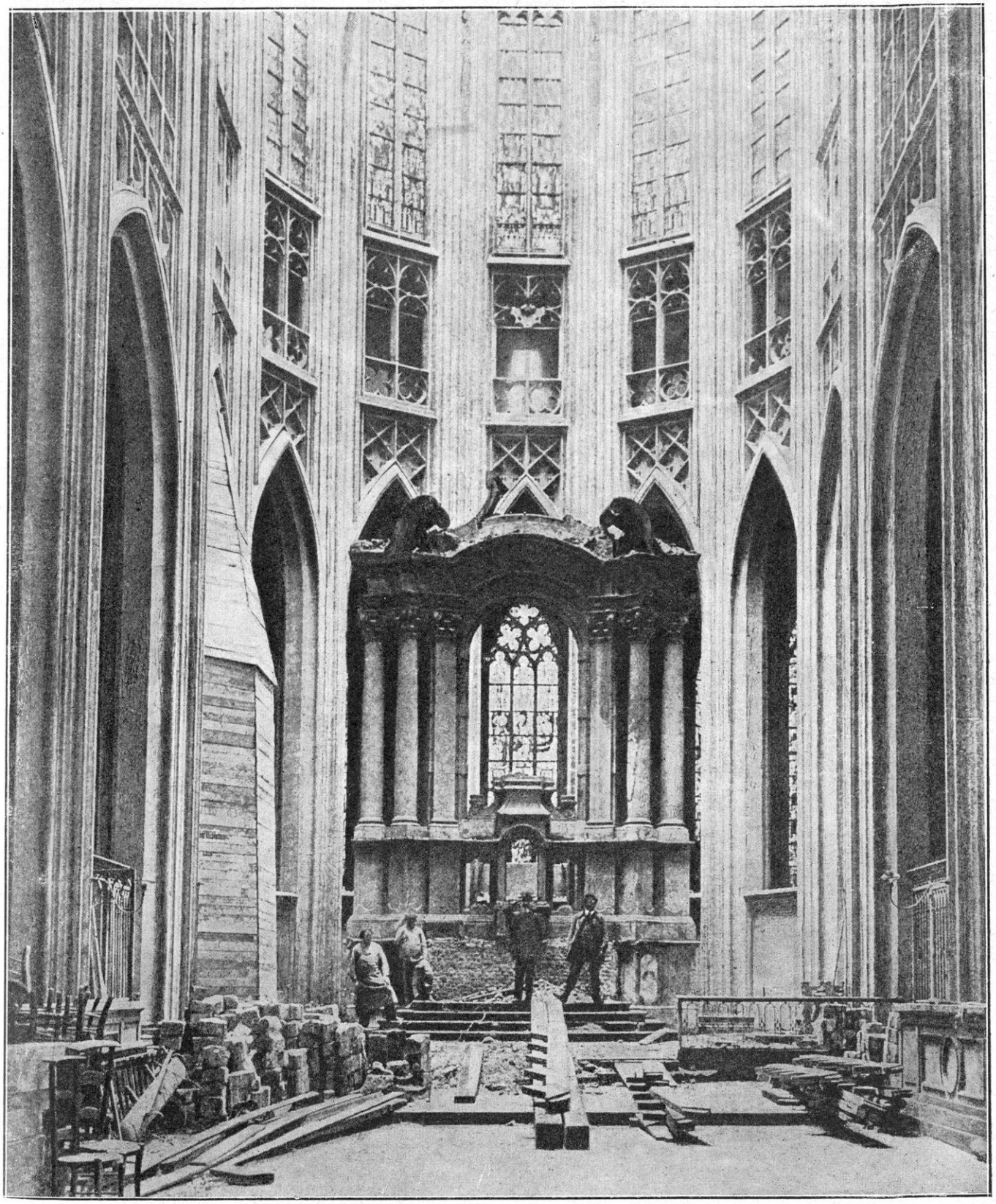
Il reste, cependant, une dernière objection : Comment expliquer que l'on ait trouvé, dans la ville, un certain nombre de morts et de blessés allemands ? Personne ne nie et l'enquête belge ne le nie pas, qu'il y eut des hommes et des chevaux tués : n'en résulte-t-il pas qu'il y eut combat ? Voilà l'objection dans toute sa force.

Il faudrait, d'abord, tenir compte du fait que la bataille contre les troupes régulières belges était engagée non loin de la ville. Vers la fin de la journée, une partie des forces allemandes refluèrent vers Louvain et, notamment, dans le quartier de la Gare où furent trouvés le plus grand nombre de soldats atteints. Il est admissible que, parmi ces troupes, il y eut des hommes frappés par les balles des fusils et des mitrailleuses ou par les obus belges et qui venaient se réfugier en ville, ou y étaient transportés. Dans le désordre de la fuite, en pleine obscurité, plusieurs de ces hommes seraient tombés sur place.

On ne nie pas davantage que d'autres hommes aient été frappés dans les rues mêmes de la ville. Aucun relevé précis n'a été fait à ce sujet. On n'a donné aucune autopsie sur la nature des projectiles qui les ont frappés. Mais le témoignage allemand, cité plus haut, établit que, des autopsies faites à Huy, il est résulté que des soldats allemands avaient été victimes de projectiles allemands.

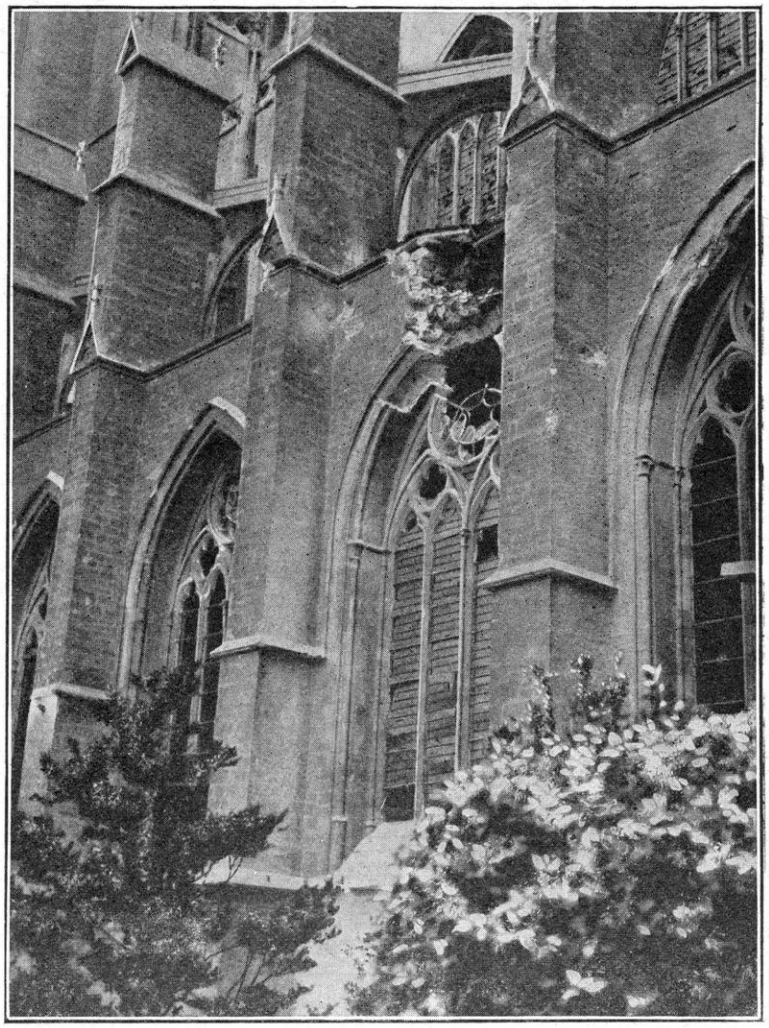
C'est l'explication qui s'impose à l'esprit pour les Allemands qui succombèrent à Louvain. Le reflux des convois et des éléments en désordre en pleine nuit paraît avoir amené des rencontres entre des troupes allemandes. Quand de tels événements se produisent, les coups de fusil partent tout seuls et, une fois les premiers coups tirés, la fusillade sème à l'aveugle les victimes ; le soldat se met à tirer, et il tire n'importe où. La panique s'accroît et se propage d'elle-même.

Et puis, le soldat allemand installé dans cette grave et noble ville avait intérêt à « commencer ». A Louvain, se trouvaient préci-



LOUVAIN. — LE CHŒUR DE LA CATHÉDRALE SAINT-PIERRE

sément des soldats du 165e d'infanterie, qui s'en étaient donné à cœur joie dans les villages autour de Liége. Ceux-là connaissaient la portée du mot : *man hat geschossen* ! C'était un « Sésame ouvre-toi », forçant ces maisons si bien munies, ces caves si soigneusement meublées. Dans l'état d'excitation où se trouvait la foule militaire débordant un chef, d'ailleurs incapable et ahuri, un premier coup de feu est tiré, et les autres suivent, frappant même des soldats ; qu'importe ! *man hat geschossen*, et la fête commence ! Une sorte de préméditation instinctive du soldat est un point de départ suffisant. Le fait est si fréquent ailleurs (ainsi que l'établit, pour ces jours mêmes, la proclamation du gouverneur militaire d'Huy), qu'on a le droit de le supposer pour le cas de Louvain.



UN COIN DE LA CATHÉDRALE DE MALINES

Les tués et les blessés allemands auraient donc été victimes, soit de la lutte contre la troupe régulière belge, soit d'un combat de surprise entre deux troupes allemandes, soit de coups de feu isolés tirés par les soldats allemands sous l'influence de la panique, de l'ivresse ou du désir du pillage.

Ainsi, nous nous élevons peu à peu vers la question la plus grave : celle de la responsabilité des chefs.

Est-il permis d'accuser l'autorité allemande d'avoir prémédité le crime de Louvain ?... Dans les conditions où l'exposé des faits vient d'être produit, l'affirmative ne saurait être exclue. La décision militaire générale, le système militaire, la volonté militaire ne sont pas douteux : cela résulte des nombreuses proclamations affichées en Belgique, de celles que nous avons citées, de celles que nous avons publiées ci-dessus. Les villes, les agglomérations sont frappées pour servir d'exemple aux autres.

Quant à la décision spéciale concernant Louvain, elle est établie également par des faits locaux dont on ne peut pas ne pas tenir compte : lancement de fusées destinées à donner un signal juste à l'heure où partent les premiers coups de fusils (les Allemands seuls ont des fusées) ; fusillades *simultanées*, incendies *simultanés*, dispersion immédiate de compagnies d'incendiaires sur divers points paraissant désignés d'avance ; certains quartiers ménagés pour des raisons connues de l'autorité allemande (par exemple, le château d'Héverlé, tandis que tous les environs de Louvain pâtissent) ; méthode présidant aux actes principaux ; avertissements officiels donnés à la population de fuir sous menace de bombardement, pour

qu'on puisse piller à l'aise, etc., etc. La discipline allemande ne permet pas de supposer qu'une ligne de conduite si soigneusement tracée ait pu être suivie sans approbation de l'autorité supérieure. Le drame est machiné et mis en scène : donc, il n'est pas dû au hasard.

Les raisons de la préméditation allemande, chefs et soldats, ont été données ci-dessus : il en est de très grossières, il en est de quasi-mystiques : les Allemands les subissent aussi bien les unes que les autres. Le calcul militaire s'est manifesté sur tant d'autres points qu'il n'y a aucune raison de le mettre en doute ici : « Partout où les troupes belges ou alliées leur ont fait subir un échec, un retard ou un ennui, les troupes allemandes se sont vengées, de parti pris, sur la population civile » (1).

LE CARDINAL MERCIER
ARCHEVÊQUE DE MALINES

En Belgique, à la date dont il s'agit, la volonté de briser le ressort de l'âme belge est une raison des plus sérieuses : « Peut-être, dit avec une grande pénétration M. Hervé de Grüben, essayait-on de terroriser la population pour l'amener à crier grâce et à demander au roi de cesser la résistance ? Nous savons qu'après le 3 août le gouvernement belge fut sollicité plusieurs fois par divers intermédiaires d'abandonner la lutte » (2).

Cette observation nous amène, enfin, à la raison suprême, incluse dans la conception même de la violation de la neutralité belge : tuer le corps de la Belgique et tuer son âme pour le présent et pour l'ave-

(1) La théorie de l'intimidation militaire a été donnée par le capitaine allemand Walter Bloem, attaché au gouvernement allemand à Bruxelles et qui accompagna le général von Bissing comme adjudant, en tournée d'inspection, précisément au sujet de Louvain, dans la *Kölnische Zeitung* du 10 février 1915 :

« Les innocents doivent pâtir avec les coupables, et lorsque ces derniers ne peuvent pas être découverts, ils doivent pâtir à la place des coupables, non point parce qu'un crime a été commis, mais pour qu'à l'avenir il n'en soit plus commis. Tout incendie de village, toute fusillade d'otages, toute décimation de la population d'une commune dont les habitants ont pris les armes contre les troupes envahissantes, tous ces faits sont beaucoup moins des actes de vengeance que des avertissements pour les régions non encore occupées. (Si l'on détruisait tous les hommes, le danger serait encore moindre et *l'avertissement* décisif.)

« Et il y a ceci qui ne peut faire doute : c'est précisément en tant qu'avertissement que les incendies de Bultia, de Herve, de Louvain et de Dinant ont eu de l'effet. La mise à feu obligée, le sang répandu dans les premiers jours de la guerre ont préservé les grandes villes belges de la tentation de s'en prendre aux faibles garnisons que nous pouvions y placer. » (Tout le système s'applique pour le présent et pour l'avenir : c'est la destruction systématique des peuples vaincus. Et on dit : « Nous ne sommes pas des barbares ! »)

(2) *Les Allemands à Louvain*, p. 154.

nir. Ceci relève d'une sorte de mysticisme philosophique qui est à la naissance du système pangermaniste. « Tout ce qui nous résiste est condamné ; tout ce qui est anti-allemand ou non allemand est satanique. » Les soldats allemands disaient aux prêtres belges : « Nous aussi nous sommes catholiques ; mais vous êtes des cochons et des démons noirs (1). » Une force intellectuelle érigée aux portes du germanisme, puisqu'elle n'est pas avec lui, est contre lui. Pas un chef, pas un soldat qui, dans cette première « fête de la guerre », ne soit animé de cette conviction sacrée.

Rappelons la brochure de Treitschke sur les petits Etats. Elle condamne d'avance la Belgique, elle condamne Louvain. Elle met les chefs et les soldats en « état de préméditation ».

LE MARTYRE DE LA BELGIQUE Ces données s'étendent à la Belgique entière. On traita (et on traite la Belgique depuis trois ans) comme un peuple qu'il faut réduire ou détruire : seul, un tel parti pris peut expliquer « le désastre belge ».

L'histoire s'incline devant un pareil malheur; elle salue dans la Belgique l'exemple admirable d'un peuple qui subit les plus atroces souffrances, par fidélité à sa parole et pour ne pas forfaire à l'honneur. Que l'Allemagne est *petite* auprès de ce *grand* peuple !

Dans l'impossibilité où nous sommes de tout dire, récapitulons seulement l'ensemble des faits accomplis contre elle dans ce terrible mois d'août 1914 : nous avons dit le « désastre belge » ; rappelons, à larges traits, le « martyre de la Belgique » (2).

Un médecin-major allemand écrit de Lebbeke, le 6 septembre 1914 (au moment précis où commence la bataille de la Marne), une lettre où se trouvent exprimés les sentiments de l'armée dont il fait partie, à cette date. Seuls, ces sentiments exprimés par un « intellectuel », peuvent expliquer ce que ces gens, qui se targuaient de « n'être pas des barbares », ont fait de la Belgique :

« CHÈRE TANTE EMMA,

« ... Je me suis tellement habitué à la guerre petit à petit que tout me paraît naturel. *On s'étonne parfois quand on passe dans un village qui n'est pas incendié,* quand on ne doit pas se mettre en marche à minuit ou, quand il arrive que *tout un jour on ne voit pas un franc-tireur fusillé.* Le soir, on se trouve tout à l'aise à table, on mange du pain noir et du lard, et on boit du vin rouge *qui a appartenu à un curé fusillé, et on se réjouit à voir comme elles flambent bien les maisons d'où l'on a tiré.* Nous dormons presque tous ensemble. Si nous n'avons pas une protection suffisante, nous gardons le revolver chargé à côté de nous. Je n'en ai pas encore fait usage, mais il n'est pas à conseiller de faire une promenade sans revolver. Notre capitaine qui, franchement dit, est excessivement prudent, prend même avec lui, deux brancardiers armés de revolvers et de carabines... Nous attendons ici la chute d'Anvers qui sera bien précipitée par une attaque à bref délai; alors, nous quitterons probablement pour toujours ce pays sournois et nous irons vers l'Angleterre, j'espère, aussitôt que la voie de la mer sera libre, ce dont la flotte se chargera bien entre temps. Sinon vers la Russie : car il est bien certain que la France ne tardera plus longtemps à être le théâtre du combat final, etc... »

TON FRITZ (1).

On le voit : une ripaille sanglante, couronnée par une victoire rapide, c'était l'idée que se faisaient de la guerre les troupes envahissant la Belgique : le crime « joyeux et frais » s'expliquerait et s'excuserait par le succès.

Le succès n'a pas été obtenu et, peu à peu, la vérité s'est levée. Les enquêtes, poursuivies avec une entière loyauté et présentant des garanties poussées jusqu'au scrupule, ont permis de soulever le voile que la complicité des autorités allemandes étendait sur le malheureux pays.

Quoi qu'il ne soit pas possible d'établir une statistique complète des atrocités commises, les résultats avérés suffisent pour dresser le terrible réquisitoire : près de 5.000 Belges non combattants (dont plusieurs centaines de femmes, vieillards, enfants) mis à mort ; de

(1) Déposition de M. Kockx, vicaire de Sainte-Gertrude. *Réponse au Livre blanc*, p. 361.

(2) Voir le livre de M. de Nothomb, et les publications officielles et privées précédemment citées.

(1) Texte en allemand photographié par Davignon dans *La Belgique et l'Allemagne*, p. 102.

MALINES. — ASPECT DES QUAIS SUR LA DYLE

UNE RUE DE TERMONDE APRÈS LE BOMBARDEMENT

13.000 à 14.000 bourgeois déportés en Allemagne (avant les déportations de 1916) comme otages et prisonniers civils (vers le 1er octobre 1915, 3.000 d'entre eux seulement avaient été renvoyés dans leurs foyers ; un grand nombre avaient péri de maladie, de misères, ou par suite des mauvais traitements) ; environ 20.000 maisons incendiées sans nécessité militaire ; des violences de toutes sortes et des pillages accomplis sur tous les points du pays sous l'œil indulgent des officiers, sinon avec leur complicité et sous leurs ordres ; des viols dans de nombreuses localités, même des religieuses victimes de la bestialité des soldats ; des groupes de civils utilisés comme boucliers par les troupes allemandes pendant tout le cours de la campagne, entre autres à Liége, à Tamines, Dinant, Andenne, Mons, Charleroi, Tournai, Termonde, Alost, Melle, Sempst, Hofstade, Keyem, etc. ; toutes les règles du droit des gens violées de la manière la plus éhontée : en un mot, la mise en coupe réglée de la population belge au nom du droit de la force.

On a invoqué un prétexte, la répression d'une rébellion concertée. Ce prétexte ne justifierait pas de telles mesures d'ensemble : même dans le *Livre blanc* allemand, on ne cherche pas à prouver qu'il y ait eu insurrection de la population *entière*. Seul, Bethmann-Hollweg a pris à son compte une pareille affirmation. Quant aux faits particuliers affirmés par le *Livre blanc* allemand et les témoignages y recueillis, ils sont contestés pour la

très grande partie par les autorités belges, et, notamment, par les autorités ecclésiastiques restées dans le pays. Les unes et les autres ont demandé, ont imploré une enquête internationale.

L'évêque de Namur, Mgr Heylen, écrit à von Bissing :

« ... Nous est-il permis de nourrir l'espoir que notre intervention épiscopale amènera le gouvernement allemand à examiner de plus près et impartialement les faits reprochés à ses armées ; s'il s'y décide, il reconnaîtra, sans doute, la gravité et la généralité des faits (dont sont accusés les soldats allemands) et il s'empressera d'édicter les mesures de répression que réclament la justice et l'humanité.

« Si nous devons renoncer à cet espoir ; si, une fois de plus, l'autorité allemande s'inscrit en faux contre la vérité irréfutable de notre enquête, ne se décidera-t-elle pas à adopter le seul moyen qui reste de faire, aux yeux de tous, la pleine lumière : à savoir *l'enquête proposée à diverses reprises par l'épiscopat belge, enquête qui serait menée à la fois par des délégués belges et allemands et présidée par un neutre ?* »

Et l'évêque de Liége, à son tour :

« ... Tous ces faits et d'autres encore, nous les prouverons de la façon la plus péremptoire, le jour où le gouvernement allemand consentira à ce que l'on fasse une enquête impartiale et approfondie.

« Quant à celle qui a été faite par l'autorité allemande et dont le *Livre Blanc* nous apporte les résultats, nous lui dénions toute valeur, car elle ne s'est entourée d'aucune garantie d'impartialité, et nous sommes à même d'établir, pour ce qui concerne le diocèse de Liége, l'inexactitude et même l'évidente fausseté des accusations...

« Nous répétons que la justice exige que nous puissions nous défendre et que l'honneur même de l'Allemagne y est intéressé.

« Quelle que soit l'issue de l'horrible guerre qui couvre l'Europe de ruines et de cadavres, la réputation de l'Allemagne n'en sortira pas intacte, si elle refuse l'enquête demandée... »

Le gouvernement allemand a toujours refusé l'enquête et il la refusera toujours : consentir à ce que la lumière se fasse, ce serait s'avouer coupable ; à cela, le militarisme prussien ne consentira jamais. Il sait que le système tout entier est responsable. Pas plus que sur la question des origines, il ne laissera rechercher loyalement la vérité sur celle du martyre de la Belgique : il ne voulait pas de la lumière quand il se croyait sûr de la victoire ; il la refusera plus encore s'il sent se lever le vent de la défaite. Il gardera les lèvres closes jusqu'au bout.

Concluons avec un ministre belge qui, plus que personne, connut les Allemands et qui les juge avec une grande modération : « L'exaltation guerrière soutiendra, si on la laisse faire, l'élite intellectuelle serrée autour de l'empereur jusqu'à l'épuisement de tout le sang vigoureux de la nation, — jusqu'à la victoire ou jusqu'à l'impuissance finale » (1).

(1) Baron Beyens, *L'Allemagne avant la guerre, les causes et les responsabilités*, 1915, in-12, p. 195.

CHAPITRE XVIII

LE FRONT ORIENTAL (20 Août-15 Septembre 1914).

L'invasion de la Prusse-Orientale. — Bataille de Tannenberg. — Bataille des lacs Mazurie. Victoires des Russes en Galicie : Zamosc, Lemberg et Grodek. — Le front serbe.

Nous avons donné, ci-dessus (1), un exposé des dispositions prises, de part et d'autre, sur le front oriental et des premiers mouvements de troupes coïncidant avec la période de mobilisation et de concentration. Il faut suivre, maintenant, le cours des événements de ce côté, du moins dans leurs rapports avec ceux qui se produisent en occident.

Il ne peut être question, bien entendu, de présenter une histoire de la guerre complète sur tous les fronts : cependant, quoique séparés par d'immenses espaces, ils ont, les uns sur les autres, des répercussions constantes et on ne peut expliquer, sans les suivre tous à la fois, le développement à si large envergure d'une telle guerre.

Il est certain que l'Allemagne l'avait conçue comme une guerre de *voies ferrées* et de *lignes intérieures* : elle comptait porter ses troupes et ses ressources militaires alternativement de France en Russie et de Russie en France, pour venir à bout, séparément, de ses deux principaux adversaires.

Ce plan n'a pas réussi parce que la France, contrairement aux prévisions allemandes, n'a pas touché terre au premier choc. L'état-major allemand, pour expliquer cette erreur colossale dans ses calculs, affirme que la diversion russe l'a forcé à prélever, plus tôt qu'il ne le pensait, sur le front occidental pour les envoyer sur le front oriental, des forces dont l'intervention eût été décisive.

Il faut tirer tout cela au clair; il importe, en effet, de ne pas laisser s'accréditer certains mensonges allemands. Car la « manœuvre morale » joue un grand rôle dans cette guerre. La vérité et la lumière sont des armes à opposer, constamment, à une campagne de mensonge et de duplicité.

INTERVENTION DES ARMÉES RUSSES

Sur le front oriental, les événements militaires importants se déroulent à partir du 19. Il fallut ce temps pour que la Russie fût en mesure de faire sentir sérieusement sa puissance.

Le 20 août, le tsar Nicolas se rend à Moscou et, au grand palais du Kremlin, il met, en quelque sorte, son peuple en état de guerre par une invocation à l'Eternel dans la cathédrale Ouspensky : le tsar s'adresse à son peuple:

« A l'heure où la tempête militaire s'est, subitement et contrairement à mes intentions, abattue sur mon peuple pacifique, je cherche, selon la coutume de mes ancêtres, à raffermir mon âme par des prières au sanctuaire de

(1) Voir. t. IV, p. 67.

Moscou, dans les murs du vieux Kremlin... Tout mon peuple fidèle, qui, partout dans l'empire, a répondu unanimement à mon appel, s'est levé vigoureusement, oubliant ses querelles pour défendre la terre natale et le slavisme... Cette union des sentiments et des pensées avec tout mon peuple est pour moi une profonde consolation et me donne une assurance tranquille... »

La Russie était-elle prête pour la guerre ? On ne le croyait pas à Berlin et, sans doute, cette opinion contribua-t-elle à l'intransigeance diplomatique des deux cabinets allemand et austro-hongrois. On avait, dans une certaine mesure, l'espoir de faire reculer la Russie et le slavisme, même sans tirer l'épée :

« D'après M. Bollati, ambassadeur d'Italie à Berlin, diplomate avisé et qui faisait songer à ces subtils agents des républiques italiennes du XVI^e siècle, on était persuadé, à Vienne comme à Berlin, que la Russie, malgré les assurances officielles échangées tout récemment entre le tsar et M. Poincaré au sujet de la préparation complète des armées des deux alliées, était hors d'état de soutenir une guerre européenne et qu'elle n'oserait pas se lancer dans une si périlleuse aventure. Situation intérieure inquiétante, menées révolutionnaires, armement incomplet, voies de communication insuffisantes, toutes ces raisons devaient forcer le gouvernement russe à être le témoin impuissant de l'exécution de la Serbie... Cette opinion régnait à Berlin, non seulement dans le monde officiel et dans la société, mais chez tous les industriels qui avaient la spécialité de la construction du matériel militaire. M. Krupp von Bohlen, le plus qualifié d'entre eux pour émettre un avis, proclamait, *le 28 juillet*, à une table voisine de la mienne à l'hôtel Bristol, que *l'artillerie russe n'était ni bonne ni complète*, tandis que celle de l'armée allemande n'avait jamais été d'une qualité aussi supérieure. Ce serait une folie, de la part de la Russie, concluait le grand fabricant de canons, d'oser faire la guerre à l'Allemagne et à l'Autriche dans ces conditions (1). »

LE GRAND-DUC NICOLAS NICOLAIEVITCH
GÉNÉRALISSIME DES ARMÉES RUSSES

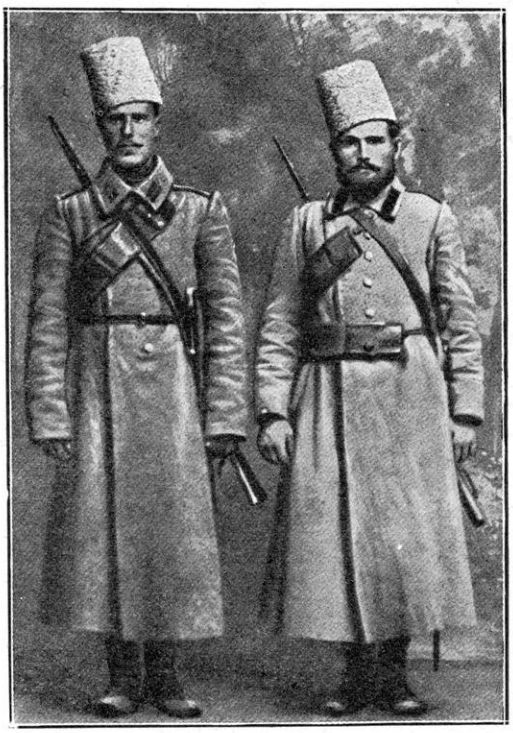
Ces indications sont nécessaires pour faire comprendre la surprise et le désappointement causés en Allemagne par les premiers mouvements des armées russes. Ils produisirent un effet analogue à celui résultant de la résistance française sur le front occidental, et le tout commença à modifier très sensiblement l'idée que les Allemands s'étaient faite de la guerre.

Nous avons indiqué le plan du grand-duc Nicolas Nicolaïevitch, commandant en chef des armées russes, plan qui consistait à porter ses troupes en avant, d'une part le long de la mer Baltique et, d'autre part, sur l'Autriche, de façon à aligner son offensive ultérieure sur

(1) Baron Beyens, *L'Allemagne, avant la guerre*, p. 280-283.

l'avancée que la Pologne fait au cœur des deux empires allemands et à ne commencer sa véritable campagne que lorsqu'il aurait disposé toutes ses forces selon une verticale approximativement nord-sud.

Nous nous sommes demandé déjà s'il n'eût pas été plus avantageux, étant donné la pénurie des effectifs allemands sur cette frontière, de foncer, toutes forces réunies, au point de jonction des deux empires du Centre en protégeant les flancs de la masse de manœuvre par une bonne organisation des terrains difficiles ou des fleuves sur lesquels s'appuie le quadrilatère polonais. N'était-ce pas une faute d'attaquer en ordre divergent et de compliquer au lieu de simplifier ? La doctrine classique de la guerre est qu'il faut s'en prendre, quand ses propres troupes sont fraîches, au fort de son adversaire.



TYPES DE COSAQUES SIBÉRIENS

La guerre, portée immédiatement au point de contact de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie, menaçant la Silésie d'une part, la Moravie et la route de Vienne de l'autre, eût jeté la terreur à la fois dans les deux empires. Tendre la main aux Tchèques et aux Polonais d'Allemagne, intercepter la ligne de l'Oder, ce n'eût pas été un médiocre succès : en somme, on eût frappé tout de suite l'adversaire au cœur.

Pour son front méridional, le grand-duc Nicolas avait d'autres vues ; nous les exposerons bientôt. Au nord, il résolut de se porter, avec la plus grande rapidité possible, sur le territoire allemand. Puisque le plan adverse, consistant à abattre d'abord la France, se découvrait vers le 15 août, puisqu'on savait que la masse des forces allemandes était envoyée sur le front occidental, il devenait évident que l'armée russe opposée à l'Allemagne n'avait affaire qu'à des forces réduites, massées pour la plupart en Prusse-Orientale (I^er^ corps à Kœnigsberg, XVII^e^ corps à Dantzig, XX^e^ corps à Allenstein, avec leurs réserves) ; car les corps de Posnanie (V^e^ corps à Posen) et de Silésie (VI^e^ corps à Breslau) avaient fait route, avec leurs réserves, pour le front occidental (armée du kronprinz en Luxembourg).

Donc, il fallait attaquer au plus tôt ces faibles forces. Elles avaient à garder un vaste territoire et l'on pouvait les mettre dans un grand embarras en les menaçant par une offensive rapide. Il est vrai que les armées autrichiennes s'avançaient en Pologne et menaçaient, de ce côté, les armées russes. Mais, puisqu'on limitait l'offensive à la Prusse-Orientale, les armées russes du Nord paraissaient pouvoir manœuvrer de ce côté avec une réelle supériorité.

Le grand-duc Nicolas ayant pris le parti d'agir simultanément, quoique séparément, contre ses deux adversaires, deux groupes d'armées furent donc constitués, l'un face au nord-ouest, l'autre face au sud-est, l'un visant l'Allemagne et l'autre l'Autriche-Hongrie.

PLAN DU GRAND-DUC NICOLAS

Le groupe du Nord est placé sous le haut commandement du général Jilinsky; il comprend deux armées : l'une, tout à fait au nord, commandée par le général Rennenkampf, s'est concentrée derrière la ligne du Niémen, entre Kowno et Grodno ; elle se compose de 350.000 hommes et manœuvrera entre les côtes et les lacs de Mazurie ; elle disposera de la majeure partie de ses éléments

pour envahir la Prusse-Orientale en prenant pour objectif Kœnigsberg.

L'autre armée (200.000 hommes) est placée sous le commandement du général Samsonow ; elle se forme sur la Narew, au nord de Varsovie ; elle se compose de cinq corps d'armée actifs (1).

En somme, ces deux armées sont composées avec les formations dont on peut disposer sur les lieux ; elles sont séparées l'une de l'autre par les terrains à peu près infranchissables des lacs de Mazurie ; leur marche même n'est pas absolument convergente, puisque la première semble avoir pour mission principale d'occuper le bord de la mer et d'assiéger Kœnigsberg, tandis que l'autre, partant de Lomcha sur la Narew, prend une direction nord-ouest à peu près parallèle, mais plus au sud, comme si elle avait pour objectif Dantzig.

LE GÉNÉRAL SOUKHOMLINOW
MINISTRE DE LA GUERRE DE RUSSIE

Par contre, le plan des Austro-Allemands est celui-ci : garder la défensive en Prusse-Orientale et laisser venir, de ce côté, les armées russes. Mais prendre, le plus tôt possible, l'offensive avec les armées austro-hongroises et les jeter en arrière de la Vistule pour couper, en quelque sorte, l'invasion russe par la racine.

En vue de cette action, on avait massé une force autrichienne très importante au nord des Carpathes : force évaluée à près de 1 million d'hommes avec 2.500 canons, et divisée en deux groupes ayant pour objectifs principaux Lublin et Cholm. Ces armées, sans cesse renforcées, devaient piquer droit au nord sur Varsovie.

Mais elles rencontreraient sur la frontière polonaise les armées russes destinées à protéger celle-ci : c'était le deuxième groupe des armées russes, commandé par le général Ivanow, massé sur la frontière galicienne et subdivisé en deux armées, l'une commandée par Roussky et l'autre par Broussiloff. Ce groupe d'armées a pour objectifs généraux Lemberg et Przemysl ; en arrière, une autre armée en formation se concentre entre Varsovie et Brest-Litowsk ; elle recevra, au fur et à mesure qu'ils arriveront, les corps d'armée les plus éloignés, ceux de la Russie centrale et orientale, du Caucase et de la Sibérie.

Pour se rendre compte de la disposition

(1) D'après les sources allemandes, les armées russes du nord comprennent les éléments suivants :

Armée de la Narew (Samsonow) entre Lomscha et Pultusk : de l'ouest à l'est, 1er, 13e, 15e, 23e et 6e corps.

Armée du Niémen (Rennenkampf) entre Grodno et Kowno : 2e, 3e, 4e, 20e, 22e corps et 3e corps sibérien ; deux brigades de chasseurs (1re et 5e), 6 divisions de réserve (nos 53, 54, 56, 57, 72 et 76) et du corps de cavalerie de la Garde).

des forces russes, on peut supposer un W posé sur le sol, dont les deux branches de droite seraient dirigées vers le nord, tandis que la branche de gauche tendrait vers la frontière galicienne, le tout ayant une attache commune en Pologne.

Une armée allemande manœuvre entre les deux branches du nord, et une puissante armée autrichienne attaque la branche sud et s'efforce de l'arracher à sa base. Cette disposition n'est pas des plus simples : les relations entre les diverses parties ne sont pas assurées. Mais les territoires sont très vastes, les communications difficiles et le temps presse.

Les opérations sont à peu près simultanées au nord et au sud, toutefois avec une certaine avance des deux armées russes opérant dans le nord.

CAMPAGNE DE LA PRUSSE-ORIENTALE Rappelons, d'abord, les opérations de la branche du nord, c'est-à-dire l'armée Rennenkampf, pendant le cours du mois d'août : dès le 12 août, elle s'était mise en marche ; le 17, l'aile droite avait franchi la frontière et s'était emparée de Stalluponen, important centre de voies ferrées ; le 19, l'aile gauche entrait à Lyck. Le 20, l'armée de Rennenkampf rencontrait, à Gumbinnen, l'armée allemande, composée des Ier et XXe corps actifs, du Ier corps de réserve et de trois brigades de landwehr, et commandée par le général von Prittwitz und Gaffron. Elle bat cette armée, puis s'avance vers son objectif, Kœnigsberg. Progressant au prix d'énormes fatigues, elle occupe le pays, s'empare d'Insterburg, le 23, contient les résistances locales et s'avance, dans les derniers jours du mois d'août, jusqu'à Kreutzburg, à 25 kilomètres de Kœnigsberg.

En même temps, la branche jumelle progresse dans la direction de Dantzig et se porte sur l'Alle, menaçant d'enveloppement l'armée de von Prittwitz. Un communiqué officiel russe, daté du 25 août, donne l'idée de la confiance qui anime, à cette date, le commandement russe :

« Sur le front oriental prussien, l'armée allemande bat en retraite à marche forcée ; une partie de cette armée se replie sur la forteresse de Kœnigsberg. Les Allemands ont abandonné sans coup férir une position préalablement fortifiée sur la rivière Angherap...

« Les 23 et 24 août, nous avons livré des combats acharnés à d'importantes forces allemandes. Dans la même région, le XXe corps d'armée allemand, porté à l'effectif de trois divisions, occupait une position fortifiée à Orlau-Frankenau. Le 23 et 24 août, nos troupes franchissant les fossés, rompant les barrages de fil de fer, ont attaqué la position. Le 24, vers 11 heures du matin, le XXe corps d'armée allemand, enveloppé par nous sur son flanc gauche, évacua Osterode (non loin d'Eylau sur les confins de la Prusse-Orientale et de la Prusse-Occidentale, à 60 kilomètres environ de la frontière russe) (1). »

La plus grande partie de la Prusse-Orientale, la plupart des centres importants, notamment Tilsitt, étaient occupés. Les avant-gardes russes refoulaient les premiers éléments de la défense de Kœnigsberg.

La surprise et l'émotion furent grandes en Allemagne. Le communiqué russe du 27 annonçait que les troupes allemandes, après la victoire des Russes, avaient évacué tout le Mazurenland. La Prusse centrale se trouvait ainsi découverte.

On voyait arriver jusqu'à Berlin les populations fuyant devant l'ennemi (2) : elles faisaient des récits lamentables de la prise du pays par les cosaques. Sans doute, pour donner une apparence de justification aux violences commises en Belgique, l'état-major allemand répandait le bruit de la répression atroce d'une prétendue guerre de « francs-tireurs » en Prusse-Orientale. On put se rendre compte, alors, du peu de solidité que présenteraient les popula-

(1) Il faut distinguer, dans le communiqué, les énoncés qui se rapportent à l'armée Rennenkampf : c'est le premier paragraphe ; — et ceux qui se rapportent à l'armée Samsonow : c'est la deuxième partie.

(2) La *Täglische Rundschau* écrivait : « Gumbinnen brûle. Les 2.000 fugitifs arrivés dimanche à Berlin ne sont qu'une partie de la population de Prusse-Orientale contrainte à abandonner le territoire. L'ordre d'évacuation fut donné aux habitants d'Ortelsburg vendredi dernier, quand les cosaques n'étaient plus qu'à deux heures de distance. »

LE TSAR NICOLAS ET LE GRAND-DUC NICOLAS

CARTE GÉNÉRALE DU FRONT ORIENTAL

MER BALTIQUE

— LÉGENDE —

- Ville de plus de 100.000 hab.
- „ de 50.000 à 100.000 h.
- „ 20.000 à 50.000 h.
- „ 5.000 à 20.000 h.
- „ moins de 5.000 h.
- Limites d'Etats
- Chins de fer principaux
- id secondaires
- Grandes routes
- Canaux

Echelle: 0 10 30 50 100 Km

A. Lagrange dess.

tions si une invasion se produisait en Allemagne (1).

L'empereur dut intervenir en personne. Il expédiait, de son quartier général, le télégramme suivant : « L'affliction qui pèse sur mes loyales provinces de la Prusse-Orientale me remplit d'une douloureuse sympathie. Je connais trop bien l'infaillible courage de mes populations de la Prusse-Orientale pour douter de leur ardeur à offrir leurs biens et leur sang pour la grandeur de la patrie (voilà bien les antiphrases grandiloquentes du style impérial). Ne s'arrêtant pas aux terreurs de la guerre, elles mettront leur confiance dans l'infléchissable armée et devront espérer sans défaillance dans l'aide du Dieu vivant qui, jusqu'ici, a prêté à la nation allemande une si puissante assistance dans sa juste cause pour sa défense. Rien ne pourra ébranler leur confiance en la patrie. Comme une preuve de la gratitude de la patrie, mon vœu est que tout le possible soit fait pour relever la détresse présente de la Prusse-Orientale, etc. (2) »

Comme nous venons de l'indiquer, la deuxième armée russe du nord, armée Samsonow, opérait non loin de l'armée Rennenkampf, mais elle était séparée d'elle par les lacs de Mazurie. Le communiqué qui vient d'être cité la montre débouchant au sud-ouest de la région des lacs, par Mlawa vers Soldau et rejetant le XX^e corps jusqu'à Frankenau-Osterode. Son mouvement avait pour but de se jeter sur les derrières de l'armée allemande, tandis que Rennenkampf l'attaquerait de front ; l'inconvénient de cette manœuvre c'est que les deux branches du W se séparaient au fur et à mesure qu'elles avançaient.

La position de l'armée allemande serrée, en quelque sorte, dans une paire de ciseaux, n'en devient pas moins très critique. Le grand-duc Nicolas, accouru à Insterburg, avait pleine confiance dans le succès.

A Gumbinnen, le XVII^e corps, commandé par le général von Mackensen, n'avait échappé à un désastre que par la vigueur de son chef qui l'avait arraché à la bataille en combattant et en reculant par une marche nocturne jusqu'à Darksehmen.

La situation était telle, pour l'armée allemande obligée de faire front des deux côtés

(1) Le communiqué allemand, carrément mensonger, transforma la défaite de Gumbinnen en une victoire : « Le 20 août, le I^er corps d'armée allemand a attaqué l'ennemi qui s'avançait sur Gumbinnen et l'a repoussé, lui faisant 8.000 prisonniers et lui prenant 8 canons. Le communiqué russe du 24 dut rétablir la vérité en ajoutant : « Ce fait met en relief la valeur des communiqués de l'agence Wolff. »

(2) Il n'est pas sans intérêt de donner un tableau de l'invasion de la Prusse-Orientale emprunté aux sources allemandes. De très nombreux volumes et brochures ont été publiés à ce sujet par les réfugiés qui, là-bas, s'intitulent : « sans foyer ». Les extraits qui suivent sont empruntés à des recueils de lettres de réfugiés; ils donnent l'impression d'une vive réalité et d'une émotion profonde : « Nos autorités nous engagèrent à fuir au delà de la Vistule par Schippenbeil et Bartenstein... Nous arrivâmes avec peine à Schippenbeil; il y avait plus de mille voitures sur la route; plus d'eau, plus de pâturages pour les bêtes. Tous voulaient arriver les premiers parce que l'on savait que le pont d'Alle était miné et devait sauter le 25 après-midi. Aussi, la bousculade était telle qu'hommes et chevaux étaient renversés sur la route; des vieilles femmes, des enfants tombaient et n'étaient même pas enterrés. A Schippenbeil, il y eut un reflux : la tête de colonne avait trouvé les Russes à Bartenstein. Finalement, on put continuer; nous passâmes sur le pont, miné depuis le matin; des artificiers se tenaient de chaque côté; à peine avions-nous passé qu'on entendit l'explosion; le pont sautait. Maintenant, le retour était impossible; il fallait marcher. »

De Lyck... « Le 18 août, l'agitation commença dans les rues; des habitants de la campagne arrivaient avec leurs bagages. On disait que les cosaques approchaient, mais personne ne les avait vus. A 6 heures du soir, premier coup de canon. Quelle terreur! Jusqu'à la nuit, c'est-à-dire jusqu'à 7 h. 1/2, on a tiré. A 5 h. 1/2 du matin, nous entendîmes une terrible fusillade; c'est un aéroplane et les soldats tirent dessus. C'est donc bien vrai! Les Russes sont là!

« La petite boulangère arrive tremblante et nous raconte que les Russes sont entrés chez son patron qui leur a tout donné sans se faire payer, tant il avait peur... Toutes les rues étaient gardées par les Russes. On pouvait très bien se comprendre avec eux en parlant polonais. Ils demandaient tous, d'abord : « Où sont vos soldats ? — Dans la ville, il n'y en a pas un! » Ils demandaient aussitôt s'il y avait de quoi manger. Ils avaient si faim qu'ils mordaient tout de suite à même le pain... Des affiches furent apposées disant : « Nous ne combattons que la puissance armée; la population « civile peut vaquer tranquillement à ses affaires; les soldats « doivent être traités amicalement; ils paieront tout », etc. Pendant quatre jours, sans interruption, les troupes russes défilèrent, infanterie, cavalerie, cosaques, qui ont l'air de vrais sauvages, canons, munitions, bicyclettes, autos. Les premiers étaient exclusivement des Russes de Grodno, Wilna, Minsk. Ils savaient seulement que notre empereur avait déclaré la guerre; mais ils ne savaient pas pourquoi et ils demandaient s'ils étaient encore loin de Berlin... » *Der Deutsche Krieg in Feldpostbriefen. Hindenburg und Tannenberg.* Introduction par le général Imhoff, vol. II.

à la fois, que le général von Prittwitz, ayant ramené son quartier général sur la Vistule, n'avait plus d'autre idée que d'abandonner Kœnigsberg et la Prusse-Orientale et de se défendre derrière la Vistule en noyant la plaine basse par l'ouverture des digues d'Elbing. Déjà les ordres étaient donnés pour lever les écluses et couper les ponts sur la rivière. Ce projet eût comblé les vœux du grand-duc Nicolas. Il obtenait, au nord, l'établissement de la ligne verticale telle qu'il l'avait cherchée : en se protégeant par la Vistule et en masquant Graudenz et Thorn, il n'aurait plus eu qu'à manœuvrer en toute sécurité vers le centre et le sud et porter le gros de ses forces contre les armées autrichiennes.

C'est le moment où l'espoir d'une prompte victoire russe se répandit en occident et où fut lancée la fameuse formule « du rouleau compresseur ». Berlin, déjà, paraissait menacé.

LE GÉNÉRAL RENNENKAMPF

DÉSARROI DU COMMANDEMENT ALLEMAND

Le commandement allemand était pris au dépourvu. A la date du 25 août, ses premiers succès sur la frontière belge et sur la frontière française étaient, il est vrai, acquis. Mais, étaient-ils assez décisifs pour permettre de retirer du front occidental les effectifs nécessaires sur le front oriental ? Les réserves de l'intérieur étaient épuisées ; toutes les troupes disponibles étaient sur les deux fronts, et il fallait choisir entre eux. Où était le plus grand besoin, où était le plus grand péril (1) ?

Le cri de la Prusse-Orientale l'emporta, malgré les théories militaires rigides de l'état-major et deux corps d'armée opérant en Belgique (le XI^e^ corps et le corps de réserve de la Garde), ainsi qu'une division de cavalerie, furent désignés, dès le 20 août, pour être transportés sur le

(1) Le communiqué allemand, entièrement mensonger sur les faits, laisse pourtant percer l'inquiétude « stratégique » à propos du front oriental : « Tandis que sur le théâtre occidental de la guerre la situation de l'armée allemande est, grâce à Dieu, si favorable qu'elle dépasse toutes les espérances, sur le théâtre oriental de la guerre, l'ennemi est entré sur le territoire allemand. D'importantes forces russes se sont avancées dans la direction de l'Angherap, au nord de la ligne du chemin de fer Stallupœnen-Insterburg. (Ici le récit d'une prétendue victoire allemande à Gumbinnen.)

Plus au sud, les troupes qui s'avançaient (il s'agit de l'armée Samsonow) se sont heurtées, en certains endroits, à des fortifications qui ne pouvaient être prises sans préparation (le fort Bayen et peut-être Thorn) ; à d'autres endroits, elles ont pu continuer leur marche en avant. Le commandement de l'armée allemande décide alors de retirer ses troupes (il s'agit du XX^e^ corps), qui reculent sans avoir été accrochées par l'ennemi qui n'a pas fait de poursuite. Les parties de la province envahie par l'ennemi supporteront ce sacrifice dans l'intérêt de la patrie. Après la victoire, le pays s'en souviendra et leur témoignera sa reconnaissance. »

front russe. C'était affaiblir d'autant les armées de von Hausen, von Bülow et von Kluck. Cependant, il ne faut rien exagérer : ces formations ne représentaient pas une masse telle qu'elle eût pu avoir une influence décisive sur les événements du front occidental. En Prusse, d'ailleurs, la situation se transforma si rapidement qu'aucunes nouvelles troupes ne furent envoyées.

La retraite derrière la Vistule, conseillée par von Prittwitz et acceptée peut-être un moment par le Grand Quartier Général, n'avait pas été du goût de tout le monde. Il est probable que des chefs énergiques, comme Mackensen, s'opposaient à une telle mesure.

La grande raison de Prittwitz et des partisans de la retraite était la difficulté de conduire une guerre de manœuvres contre douze corps russes soutenus par une superbe cavalerie, dans les terrains marécageux des lacs de Mazurie, surtout dans le labyrinthe des petits lacs, entre Sensbourg-Wartenstein, et Soldau-Rosenberg. Mais, d'autres faisaient valoir que ces terrains pouvaient fournir une excellente protection contre la double avancée des armées russes et présentaient comme un réduit d'où l'on pourrait déboucher sur elles.

Seulement, pour cela, il fallait un chef qui connût le terrain et qui fût capable de mener énergiquement une telle guerre.

Or, cet homme existait parmi les officiers, allemands : un vieux général à la retraite âgé de soixante-sept ans, espèce de sanglier du Nord, ayant travaillé de longues années à la défense des lacs de Mazurie, ayant commandé le IV^{e} corps et que son caractère violent et têtu avait écarté de la faveur impériale, était tout désigné pour une tactique où la chicane devait le disputer à l'audace : c'était Hindenburg.

Le choix de l'état-major se porta sur lui. Prittwitz fut mis à pied. Le 22 août, à 3 heures de l'après-midi, Hindenburg, qui avait pris sa retraite à Hanovre, reçut, au café, un télégramme lui apprenant qu'il était désigné par l'empereur pour prendre un grand commandement ; une demi-heure plus tard, un deuxième message télégraphique lui apprenait que le général von Ludendorf, nommé chef de son état-major général, arriverait par train spécial de Namur entre 3 heures et 4 heures de la nuit avec les ordres et instructions du Grand Quartier Général ; à 7 h. 1/2 du soir, un nouveau télégramme faisait savoir à Hindenburg qu'on lui confiait le commandement d'une armée sur le front oriental.

HINDENBURG PREND LE COMMANDEMENT

Quand le général, après avoir conféré avec Ludendorf, monta dans le train spécial qui le conduisait à Marienbourg, les ordres étaient déjà expédiés du Grand Quartier Général, pour substituer, sous le nouveau commandement, une manœuvre offensive à la manœuvre défensive conseillée par von Prittwitz.

Tandis que les troupes qui avaient lutté contre Rennenkampf se rabattaient vers Rastenburg, l'armée de la Vistule était concentrée sur la rive droite du fleuve, vers Lautenburg. On envoyait, de l'intérieur, tous les renforts dont on pouvait disposer ; les deux corps de von François, qui étaient à Kœnigsberg, furent transportés par mer à Dantzig et de là vers Thorn, par Elbing. En outre, on annonçait l'arrivée des renforts empruntés au front occidental.

Le dimanche 23 août, dans l'après-midi, Hindenburg arrivait avec son état-major au château de Marienburg. En route, il avait étudié la situation stratégique et il avait son affaire bien en main, en débarquant. Par la présence d'un chef, la fortune allait tourner.

Nous avons quelque peine à nous rendre compte des motifs qui immobilisèrent l'armée Rennenkampf entre Tilsitt et Angerburg du 20 au 24, tandis que l'armée Samsonow continuait à avancer sur l'Alle. Quoi qu'il en soit, de ce point resté obscur (1), le W allait tou-

(1) Que faut-il penser d'une déposition qui aurait été faite par le général Rousski, au cours du procès intenté au général Rennenkampf devant une commission extraordinaire

TILSITT. — LA PLACE DU MARCHÉ

jours s'ouvrant, les deux armées s'écartant l'une de l'autre.

La fortune offrait à Hindenburg une situation plus belle qu'il ne l'eût rêvée. Placé entre les deux armées russes, il était moins fort que les deux réunies, mais plus fort que chacune d'elles isolément. C'était la position classique de Napoléon sur l'Aisne et la Marne en 1814.

La manœuvre était tout indiquée : battre les deux adversaires successivement. Toutefois, l'exécution de cette manœuvre présentait un danger des plus sérieux. Si la première bataille n'anéantissait pas une des armées russes avant que l'autre, avertie, se fût mise en mouvement, l'armée allemande était prise entre les deux lames du ciseau. Tel était le risque. Hindenburg l'accepta.

De la bataille de Gumbinnen, livrée les 20-21, les troupes allemandes, et notamment le XVII[e] corps (Mackensen), s'étaient arrachées en combattant durement et s'étaient repliées dans la direction de Bischofstein, Rastenburg et Lautern. Ainsi, elles s'étaient rapprochées du gros de l'armée, évoluant en retraite dans la région d'Osterode et d'Eylau pour gagner

d'Etat ? « Le général Roussky a fait une déposition tout à fait écrasante pour l'accusé : il déclara « que le général était absolument incapable. Dans ses troupes régnait le désordre : il ordonnait continuellement des déplacements de troupes sans aucun but ; lorsque l'ennemi s'approchait, les soldats, sous l'impression de ses ordres fous, prenaient la fuite ; dans la Prusse-Orientale, obligé de faire front contre Hindenburg, il démontra une incapacité absolue. Ses rapports au commandement suprême et au tsar étaient complètement faux. » (Dépêche datée de Londres et publiée le 4 août 1917.)

Je citerai, par contre, une appréciation venant d'une personne bien renseignée : « Pourquoi Rennenkampf, à portée d'intervenir et ayant, depuis le début de la bataille, le temps de serrer sur sa gauche ne l'a-t-il pas fait, alors qu'il n'était pas attaqué ? Peut-être y a-t-il eu faute de Jilinski qui, ayant la haute main sur les deux armées, pouvait le mieux coordonner les mouvements. *Les liaisons ont été mal faites*, et il semble bien que ce soit en ce point que doivent peser les plus lourdes responsabilités. Le grand-duc, après enquête, s'est contenté de rétrograder Rennenkampf, mais il faut bien reconnaître que si celui-ci était intervenu, comme l'eût fait tout général normal, Hindenburg et sa manœuvre eussent été en bien mauvaise posture.

la Vistule et s'appuyer sur Graudenz et Thorn.

Un coup d'œil sur la carte permet de constater que l'armée allemande défilait ainsi sur le terrain sec parallèle à la mer et qui sépare la région des Dunes de celle des lacs de Mazurie, terrain déterminé par une ligne Rastenburg-Allenstein-Osterode-Eylau et sur lequel s'appuie la voie ferrée de Berlin à Pétrograd.

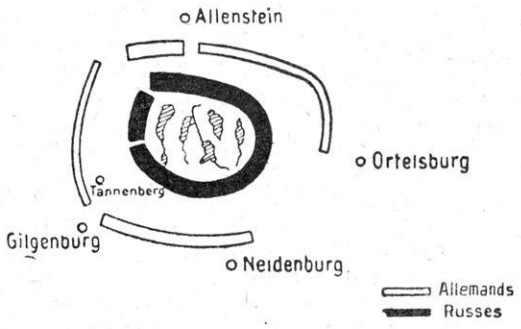
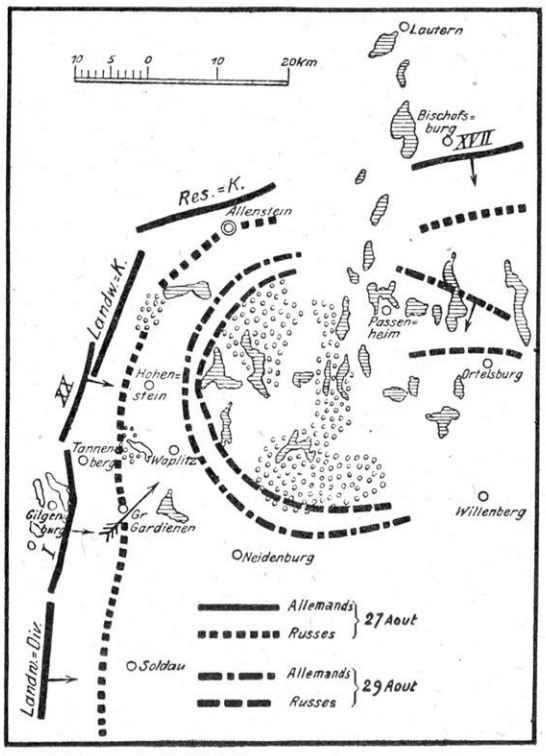


SCHÉMA DE LA BATAILLE DE TANNENBERG
(D'après un document allemand.)

Sur cette ligne, le point principal est Allenstein, parce que, de cette ville, se détachent deux contre-lignes de hauteurs secondaires, l'une allant à l'ouest vers Usdau et Lautenburg, l'autre à l'est, vers Passenheim et Ortelsburg : une invasion venant du sud et se dirigeant vers la mer doit nécessairement s'engager dans l'angle formé par ces deux lignes de hauteurs et dont Allenstein est le sommet.

L'armée Samsonow a donc, par la force des choses, Allenstein pour objectif : c'est là que le général russe compte déboucher pour prendre de flanc l'armée allemande qu'il croit encore en train de se retirer de Gumbinnen vers la Vistule. Il se propose de foncer sur le centre, tandis que ses lieutenants contiendront les ailes.



AUTRE SCHÉMA DE LA BATAILLE DE TANNENBERG
(D'après un document allemand.)

La manœuvre d'Hindenburg va consister, par contre, à dérober le corps pour procéder à l'enveloppement par les bras, programme classique des manœuvres allemandes, application tactique des idées de Schlieffen : le centre refusé et l'action par les deux ailes à la fois.

Hindenburg ne perd pas de vue, cependant, le danger qui le menace, à savoir l'entrée en ligne de Rennenkampf appelé par Samsonow ou, simplement, marchant au canon. Il est vrai que Rennenkampf semble fasciné par Kœnigsberg ; il installe son quartier général au « Dessauer hof », à Insterburg, et ne fait plus mine d'en bouger.

Cependant, par précaution contre lui, un voile de cavalerie extrêmement épais (1re division de cavalerie), est jeté dans la région qui sépare l'armée allemande de l'armée russe du nord et ce voile de cavalerie est soutenu, en arrière, par le XVIIe corps (Mackensen) qui, quoique battu à Gumbinnen, ne s'est nullement désorganisé, et qui reçoit pour instruction de se fortifier sur place et de tenir à tout prix la ligne Rössel-Rastenburg, ainsi que les chemins par lesquels l'armée Rennenkampf pourrait venir tendre la main à l'armée Samsonow. Remarquez que les deux armées russes sont à deux journées de marche, au plus, l'une de l'autre.

Voici, donc, les mesures générales prises par Hindenburg : arrêter et faire rétrograder les corps qui reviennent de Gumbinnen, les renforcer pour se couvrir du côté de Rennenkampf et disposer tout le reste de ses forces qui marchaient vers la Vistule, sur les lignes de hauteurs divergeant d'Allenstein, de façon à recevoir l'armée de Samsonow, dans une sorte de demi-cercle préparé et fortifié ; ainsi ses deux ailes s'allongent, l'une du côté d'Or-

LE MARÉCHAL VON HINDENBURG

SOLDATS D'INFANTERIE RUSSES MARCHANT AU COMBAT

telsburg à l'est, l'autre du côté de Lautenburg à l'ouest, de façon à enserrer l'armée russe dès qu'elle se sera engouffrée dans le demi-cercle.

Le XX^e corps, qui a lutté jusqu'alors contre Samsonow, a pour ordre d'attirer l'ennemi dans le piège en reculant dans la direction d'Hohenstein et au delà.

Ainsi le XX^e corps mène le jeu ; il évolue au centre de la bataille : à sa droite, et en contact avec lui, se détachent le I^er corps (général von François), qui marche sur Soldau par Usdau, face à l'est ; et, à l'extrémité du quart de cercle de droite, les troupes de la garnison de Thorn occupant Lautenburg (corps de landwehr Mühlmann).

LE GÉNÉRAL VON LUDENDORF
CHEF D'ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL

Le secteur de gauche est formé, en partant du centre, par le corps de landwehr de von der Goltz et la 3^e division de réserve von Morgen entre Hohenstein et Allenstein, puis le I^er corps de réserve (von Below) et, à l'est, le XVII^e corps (Mackensen) maintenu, comme nous l'avons dit, vers Bischofstein, à deux fins : contenir Rennenkampf et, le cas échéant, se retourner pour prendre part à la bataille face à l'ouest contre Samsonow. En plus, Hindenburg a jeté toute sa cavalerie sur cette aile, pour servir, également, soit à contenir Rennenkampf, soit à entourer Samsonow par les chemins des lacs de Mazurie.

BATAILLE DE TANNENBERG

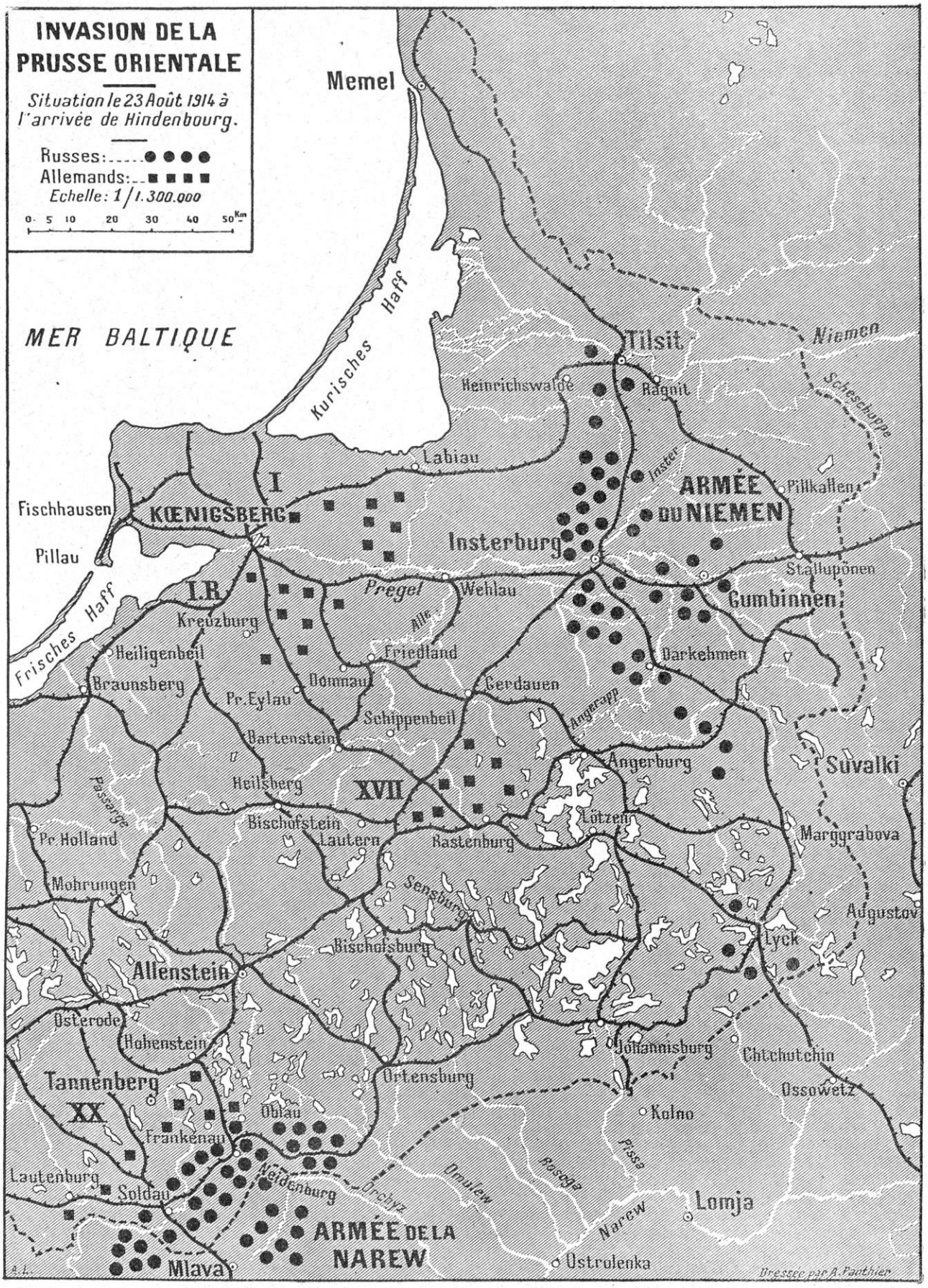
La bataille commence. Samsonow, poursuivant toujours le XX^e corps, qui recule devant lui par Neidenburg et au nord, est arrivé à l'entrée du demi-cercle, les 23-24 août.

Neidenburg est la porte du piège. Le XX^e corps continue à combattre en cédant ; il aguiche l'adversaire. Samsonow fonce sur lui : sans doute, comme il a été dit ci-dessus, il pense qu'après l'avoir achevé il n'aura plus qu'à se jeter sur les fuyards de Gumbinnen. La manœuvre de Samsonow était conçue selon l'idée suivante : pivoter sur sa gauche immobile, tout en observant Thorn, et attaquer l'armée du Niémen dans une direction ouest-nord-ouest. Cette manœuvre reposait sur la solidité du 1^er corps placé en observation devant Thorn. La mission était confiée au général Artamanoff, qui avait ordre de tenir sur la position et de s'y accrocher jusqu'au dernier homme. Artamanoff, brave et réputé, paraissait homme à exécuter une telle consigne.

Il faisait une chaleur terrible : Samsonow avait hâte d'en finir. A-t-il averti Rennenkampf ou voulait-il se réserver tous les lauriers ?

Son 6^e corps marche à sa droite ; son 1^er corps, à gauche, face à Thorn et Soldau ; il avance toujours et ne trouve une première résistance que le 25, en avant de Usdau ; en ce point, son aile gauche est accrochée ; la force de propulsion de son centre est telle qu'il ne s'arrête pas.

Il a tort. Cette offensive sur sa gauche est des plus sérieuses ; elle menace ses communications et peut l'enfermer dans le piège : car la voie ferrée de Soldau-Mlava-


INVASION DE LA PRUSSE ORIENTALE
Situation le 23 Août 1914 à l'arrivée de Hindenbourg.
Russes:
Allemands:
Echelle: 1/1.300.000
0 5 10 20 30 40 50 Km
MER BALTIQUE
Memel
Kurisches Haff
Tilsit
Niemen
Heinrichswalde
Ragnit
Scheschuppe
Labiau
Inster
ARMÉE DU NIEMEN
Pillkallen
Fischhausen
I
KŒNIGSBERG
Insterburg
Pillau
Stallupönen
I.R
Pregel
Wehlau
Gumbinnen
Frisches Haff
Kreuzburg
Alle
Heiligenbeil
Friedland
Darkehmen
Braunsberg
Domnau
Gerdauen
Pr. Eylau
Angerapp
Schippenbeil
Bartenstein
Angerburg
Suwalki
Passarge
Heilsberg
XVII
Lötzen
Bischofstein
Lautern
Rastenburg
Marggrabova
Pr. Holland
Mohrungen
Sensburg
Augustov
Lyck
Bischofsburg
Allenstein
Osterode
Johannisburg
Chtchutchin
Hohenstein
Ortensburg
Tannenberg
XX
Ossowetz
Kolno
Oblau
Frankenau
Pissa
Rosoga
Lautenburg
Soldau
Neidenburg
Orzyc
Omulew
Lomja
ARMÉE DE LA NAREW
Narew
Mlava
Ostrolenka
Dressée par A. Faithier

Varsovie est sa seule issue en cas d'insuccès.

Il compte sur la vigueur d'Artamanoff. La retraite calculée du XX^e corps allemand l'attire toujours vers le nord ; s'il atteint Allenstein, la partie lui semble gagnée : donc, il entasse tous ses corps dans le demi-cercle et attaque à coups de régiments. Enfin, il touche au but : le 26, il installe son quartier général à Allenstein.

Il était d'autant plus confiant dans le succès final que sa droite n'avait pas trouvé d'obstacle et s'était élancée en piquant devant elle. Son 6^e corps, progressant à marches forcées, s'avance vers Bischofsburg et même Lautern, menaçant ainsi la grande ligne et la voie ferrée d'Insterburg à Allenstein. Le mouvement de cette aile était si rapide qu'elle avait perdu le contact avec le centre, tandis que ses patrouilles donnaient la main à celles de Rennenkampf. Elle s'était, en quelque sorte, étirée vers le nord-est.

La ligne de bataille prenait, ainsi, d'immenses proportions ; d'une part, Samsonow était accroché par le pied gauche, et, d'autre part, obligé d'insister sur sa conversion face à l'ouest, il s'éloignait de plus en plus de sa droite qui combattait face à l'est ; il était dans la position du coureur antique, la main droite en l'air, le pied gauche très en arrière et le corps entier porté en avant d'un élan bien dangereux pour l'équilibre si une cause quelconque interrompait la course.

Il sent qu'il faut raffermir sa situation ; il rassemble ses forces et il s'engage à fond contre l'aile droite allemande qui attaque sa base vers Usdau et le menace d'enveloppement. Il se rue sur Usdau.

Hindenburg, avec ses troupes de réserve, l'attend sur la crête qui s'allonge d'Allenstein à Usdau par Hohenstein et Tannenberg, crête soigneusement fortifiée et garnie d'artillerie lourde. A Tannenberg, à Hohenstein, les corps à corps sont terribles : les troupes russes fondent dans ces terribles assauts du 26 août. Samsonow s'acharne et prodigue le sang de ses soldats ; les 1^er, 13^e et 15^e corps sont à bout de souffle.

Cependant, son extrême droite, — cette main tendue vers le nord-est, — était saisie par le XVII^e corps et le I^er corps de réserve allemands ; von Below, qui commande cette dernière unité, débouche à Debrong (est de Wartenburg) dans le flanc du 6^e corps russe, et Mackensen le tourne par le sud. Le corps russe, menacé dans sa retraite, se replie d'abord avec méthode, puis en désordre, du côté des lacs de Mazurie. Mackensen lance ses troupes légères à sa poursuite.

Mais, lui-même a une autre tâche : il se jette dans le dos de la principale force russe engagée face à l'ouest, d'Usdau jusqu'à Hohenstein.

Voici donc Samsonow obligé de combattre des deux côtés. Et, en même temps, l'aile droite allemande (von Mühlmann et von François) l'attaque sur Soldau. Toutes les issues se ferment. Les deux bras se resserrent sur le lutteur pantelant.

Qu'importe ! Artamanoff est là ; la porte reste ouverte.

Or, Samsonow apprend, en pleine bataille, alors qu'il n'avait pas renoncé à son assaut contre le centre de Hindenburg, qu'Artamanoff avait reculé d'une étape et que, par suite, la gauche de toute son armée était tournée. Il était trop tard pour parer à ce coup imprévu ; et plus de réserves ! Samsonow ne voulut pas croire, d'abord, à la nouvelle de ce recul qui décidait du sort de la bataille (1). Il s'entête dans une lutte forcenée contre les formidables retranchements de Tannenberg-Hohenstein, tenus par le XX^e corps et le corps de landwehr de von der Goltz.

Pendant deux jours, la lutte continua et, pendant deux jours, le cercle se resserra autour de la vaillante armée russe. La masse centrale, composée des 13^e, 15^e et 23^e corps, n'en

(1) On a cherché l'explication de cette décision prise par Artamanoff. Il a été affirmé que ce général aurait reçu un ordre téléphonique dont il aurait été impossible de démêler l'origine. Artamanoff fut soumis à une enquête qui, probablement, ne lui fut pas contraire, puisqu'on le retrouve, par la suite, prenant part avec un commandement au siège de Przemysl, dont il fut gouverneur après la prise de la ville.

était plus à attaquer, mais à se défendre.

Le général pouvait encore garder quelque espoir le 28 août. Le 29, ce fut la fin. Von der Goltz débouche de Hohenstein sur les corps russes épuisés et donne le signal de l'hallali. Toutes les forces allemandes s'ébranlent. Samsonow est pris, s'il reste une minute de plus dans Allenstein : il se hâte de quitter la ville et se replie vers le sud : en même temps, il demande à Varsovie de lui envoyer toutes les forces dont on peut disposer. Mais Varsovie, c'est loin.

LE GÉNÉRAL VON BELOW

Ses corps d'armée se réfugient derrière les lacs, et après une vaine tentative de s'ouvrir un chemin vers le sud-est par Janow et Willenberg, ils se retranchent pour une résistance désespérée. Fin tragique de ces beaux corps — si jeunes et allègres la veille, — dans la boue putride des marais !

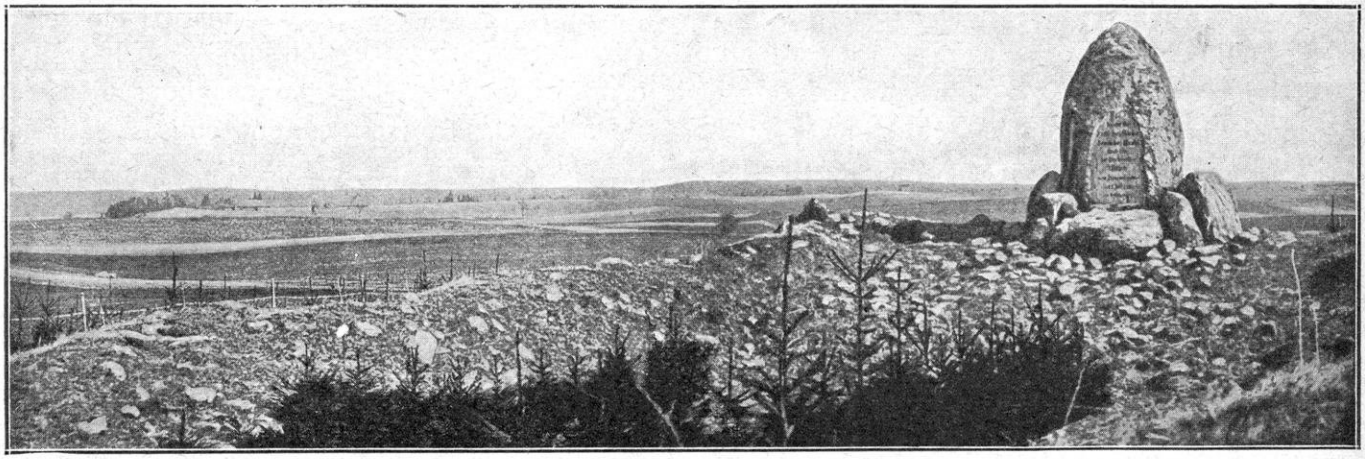
De Varsovie, les renforts disponibles arrivent par le chemin de fer et accourent, à marches forcées, pour tomber dans le désastre.

Les troupes de l'aile droite russe sont refoulées par le Ier corps de réserve et le XVIIe corps allemands. Le 30, le cercle était complètement fermé. La lutte était sans espoir : la capitulation même, à supposer qu'on y recourût, devenait impossible ; il n'y avait plus que des débris d'armée déchiquetés sur ce terrain morcelé et sans issue : troupes errantes dans les bois, cohues bousculées les unes sur les autres, canons enlisés dans les eaux stagnantes, régiments de toutes armes se formant d'éléments les plus vigoureux rassemblés par les officiers les plus énergiques pour rompre le cercle en chargeant au hasard. Quelques divisions passèrent. Les autres s'accrochèrent en lambeaux aux ronces des halliers, ou se perdirent en tournoyant sur elles-mêmes ; 30.000 morts, près de 90.000 prisonniers, un matériel énorme devinrent la proie du vainqueur.

Samsonow, victime des circonstances tragiques qui, en partie du moins, lui échappaient, ne voulut pas survivre au désastre. Il se mit au premier rang et périt, frappé par un obus qui tua, en même temps, son chef d'état-major.

Ainsi s'achevait ce que les historiens allemands appellent emphatiquement « la plus grande bataille de destruction de l'histoire ».

C'était une « bataille de Cannes », une bataille d'enveloppement, un « Sedan », gagné selon les principes de Schlieffen, mais qui, en réalité, n'avait tenu qu'à un fil. Qu'Artamanoff fût resté sur place, que Rennenkampf eût



LE CHAMP DE BATAILLE DE TANNENBERG
MONUMENT COMMÉMORATIF DE LA VICTOIRE DES POLONAIS SUR LES CHEVALIERS TEUTONIQUES EN 1410

marché au canon, et toute la manœuvre s'écroulait (1).

Hindenburg était salué par l'Allemagne comme le grand stratège, héritier des Frédéric II et des de Moltke, comme le sauveur de l'empire et le libérateur de la Prusse-Orientale. Ses mérites sont incontestables : ajoutons qu'il avait eu de la chance.

Cependant, il n'avait accompli que la moitié de sa tâche. L'armée de Rennenkampf était intacte et elle se renforçait chaque jour.

HINDENBURG CONTRE RENNENKAMPF

Quoique les événements qui ont amené la retraite complète des Russes de la Prusse-Orientale se rapportent à une date un peu postérieure, et que leur développement ne s'achève qu'au 12-15 septembre, il est préférable d'en donner, dès maintenant, le récit : en effet, cette campagne, vue dans son ensemble, fait mieux connaître les méthodes stratégiques allemandes et, en même temps, elle permet d'apprécier plus exactement la répercussion des événements du front oriental sur ceux du front occidental ; le fait capital à retenir, c'est que la lutte entre Hindenburg et Rennenkampf coïncide comme date avec la bataille de la Marne.

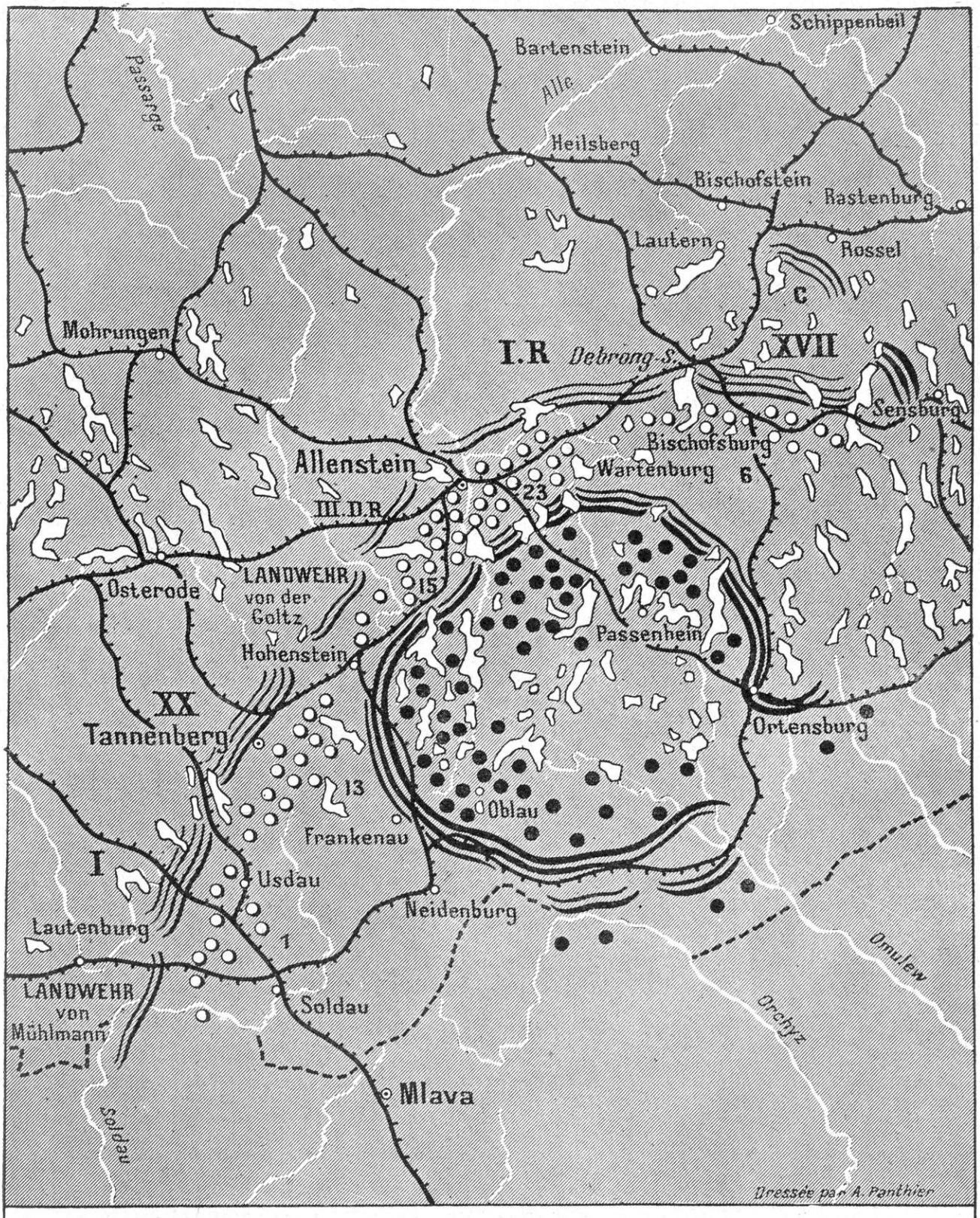
Hindenburg et Ludendorf, ayant remporté la bataille de Tannenberg, n'étaient pas hommes à s'endormir sur leur succès ; ils ne voulaient pas laisser à Rennenkampf le temps de respirer et avaient une hâte d'autant plus grande d'en finir avec lui qu'ils venaient de recevoir eux-mêmes les renforts envoyés du front occidental. Le XI^e^ corps actif, le corps de réserve de la Garde et la 8^e^ division de cavalerie, amenés par chemins de fer, étaient sur les positions qui leur étaient assignées à partir du 4 septembre (1).

En principe, la conception de Hindenburg pour la manœuvre contre Rennenkampf est

(1) S'il était nécessaire de démontrer que les doctrines de Schlieffen inspirent constamment la stratégie allemande, il suffirait de citer l'abondante littérature militaire allemande consacrée à la bataille de Tannenberg. Karl Strecker résume le schéma de la campagne dans sa brochure : *Von Hannibal zu Hindenburg* et il dit, en propres termes (p. 9) : *Le comte de Schlieffen, le sage stratège qui a dicté le plan général de la marche en France, en* 1914. . La bataille de Tannenberg est une « Bataille de Cannes », c'est-à-dire conforme au type que Schlieffen avait prévu d'avance dans son article *Cannæ*. Tout l'exposé de Stegemann, le plus averti des écrivains militaires officieux allemands, repose sur l'application des doctrines de Schlieffen.

Si l'école militaire française affectait d'ignorer ces appréciations unanimes, ainsi que le système lui-même, elle s'exposerait à de graves et dangereuses erreurs.

(1) Une étude de M. J.-J.-G. Van Voorst Aot Voorst parue dans la *Militair Spectators*, et un article du *Nieuwe Courant* de Rotterdam donne des détails intéressants sur la question du transport des troupes allemandes d'un front à l'autre. Voir aussi une étude du colonel Feyler dans le *Journal de Genève* de janvier 1916. Nous aurons à y revenir par la suite. Voici un résumé de ces études : « Avant 1890, quatre lignes de chemins de fer à voie double circulaient à travers l'Allemagne de l'est à l'ouest. Au moment de la guerre, il y avait six voies. Un train militaire peut franchir en un jour une distance de 400 kilomètres, c'est-à-dire dix-huit heures de trajet à raison de 22 km. 5 par heure. Un corps d'armée complet a besoin de 124 trains normaux ; 30 trains par jour peuvent passer en un point déterminé d'une ligne à double voie, c'est-à-dire 5 périodes de quatre heures, chacune de 6 trains, ce qui peut encore être considéré comme un trafic modéré.



TANNENBERG

26 Août 1914._ Allemands
" Russes
Echelle: 1/750.000

31 Août 1914._ Allemands
" Russes

0 5 10 20 30 40 50 60 Km.

pareille à celle qui lui avait réussi à Tannenberg, pareille aussi à la manœuvre que l'état-major allemand avait montée sur le front occidental : partout, on recherche la bataille d'enveloppement et d'écrasement, l'étreinte par les deux ailes, tant est grande l'autorité des doctrines de Schlieffen ! Le pédantisme allemand ne varie pas beaucoup ses effets : quand il a trouvé une formule, il s'y tient.

Les proportions de la manœuvre contre Rennenkampf sont à peu près aussi gigantesques que celles du front occidental. Pour pouvoir déborder les deux ailes de l'armée russe la bataille allait s'étendre sur une ligne de plus de 150 kilomètres et elle allait durer huit jours. Malgré des incidents multiples, et qui paraissent à peine en corrélation les uns avec les autres, elle obéissait à une pensée unique, fixée d'avance sur la carte ; sur cet immense terrain les armées d'Hindenburg allaient prendre leur place obéissant au doigt et à l'œil à une pensée unique, qui usait et abusait de leurs forces, mais décidée à tout risquer pour réussir.

LE GÉNÉRAL VON FRANÇOIS

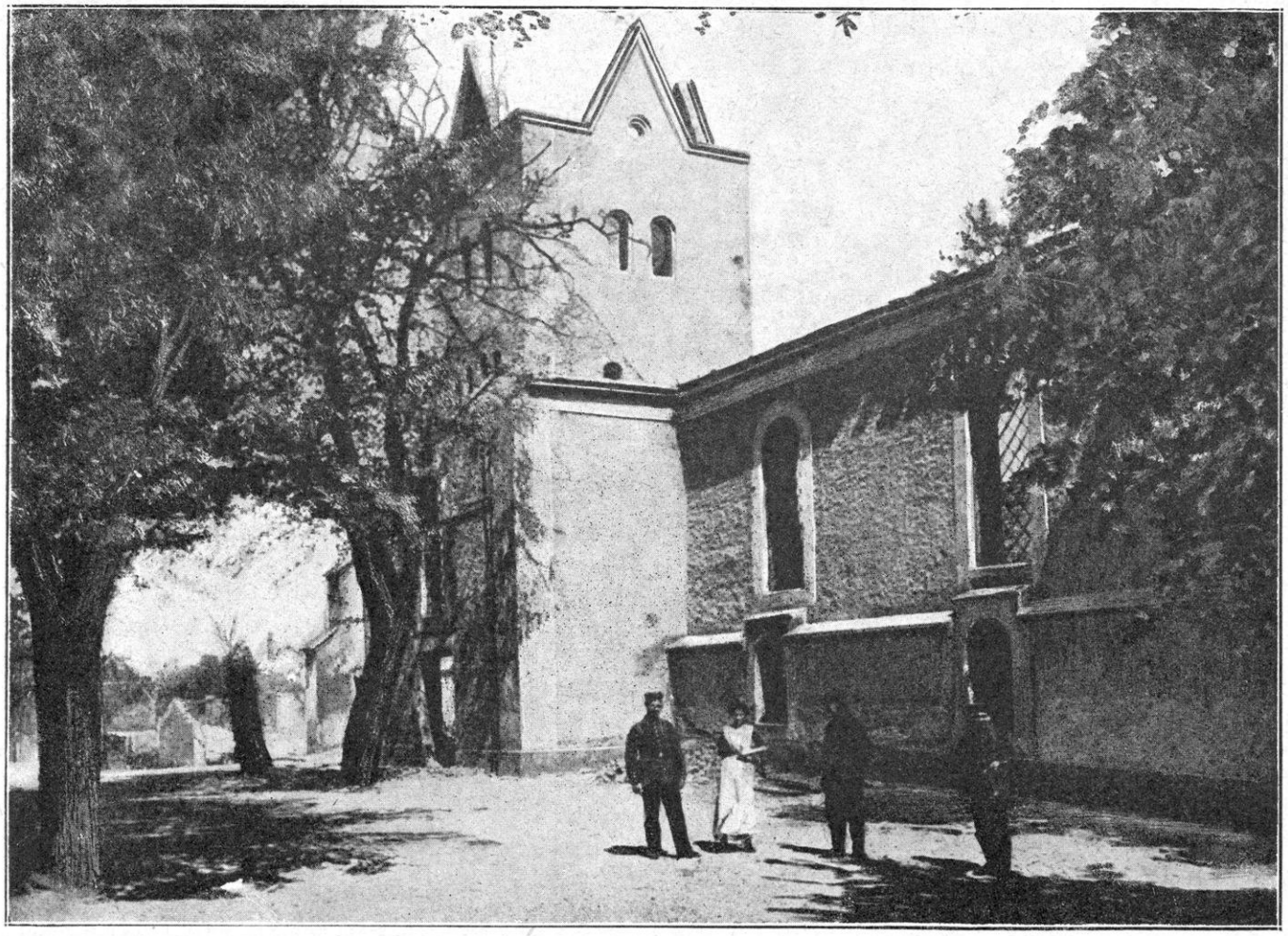
D'après ces calculs, un corps d'armée est transporté de Kœnigsberg à Maubeuge (1.600 kilomètres) en huit jours environ. Les 124 trains d'un corps d'armée parcourent un rayon déterminé en quatre jours. Si les 96 premiers trains transportent la partie combattante, ils parcourent ce rayon en trois jours. Si l'on évalue un corps d'armée à 40.000 hommes, sept à huit jours après l'émission de l'ordre de transport, 80.000 hommes peuvent être débarqués chaque jour pendant trois jours. Si les corps d'armée de réserve précèdent les trains des corps d'armée active correspondants, dans l'hypothèse la plus favorable et en supposant le matériel disponible, 2 armées de 6 corps, soit environ 500.000 hommes, peuvent être débarquées entre les septième et douzième jours après l'ordre donné, du front est (Prusse-Orientale) au front ouest, et réciproquement.

Les dispositions adoptées par Rennenkampf étaient toutes différentes de celles de Samsonow et toutes différentes aussi de celles du général Joffre : Joffre attaquait, mais en manœuvrant ; Samsonow avait attaqué, mais sans manœuvrer ; Rennenkampf entendait se défendre sur place.

Regardez la carte : la Prusse-Orientale a la forme d'un ovale délimité à l'ouest par la Vistule, au nord par la mer, au sud et à l'est par la frontière russo-prussienne.

Samsonow a essayé de briser cet œuf par le petit bout ; tandis que Rennenkampf le saisissait par le gros bout. Samsonow a échoué, mais Rennenkampf garde toujours ce qu'il a pris, et l'ovale est coupé, à peu près au milieu, par une ligne : Labiau sur la mer (ou plutôt sur le golfe de Courlande), Nordenburg, Lötzen en pleins lacs de Mazurie et Lyck aux approches de la frontière. C'est cette ligne que Rennenkampf s'apprête à défendre.

Averti par la défaite de Samsonow, au lieu de se porter à l'offensive, il ramasse ses troupes, se tasse en quelque sorte sur lui-même et se retranche pour attendre l'ennemi : sa position paraît inabordable. En effet, il appuie sa droite aux eaux vaseuses du rivage, sa gauche aux terrains que l'on peut croire impénétrables des lacs de Mazurie ; quant à son extrême gauche, vers Lyck, elle a sa base sur la place forte de Grodno ; Rennenkampf pense que, bien loin d'être en péril d'être tournée, c'est elle qui menace d'enveloppement une armée allemande s'engageant dans le défilé qui d'Allenstein



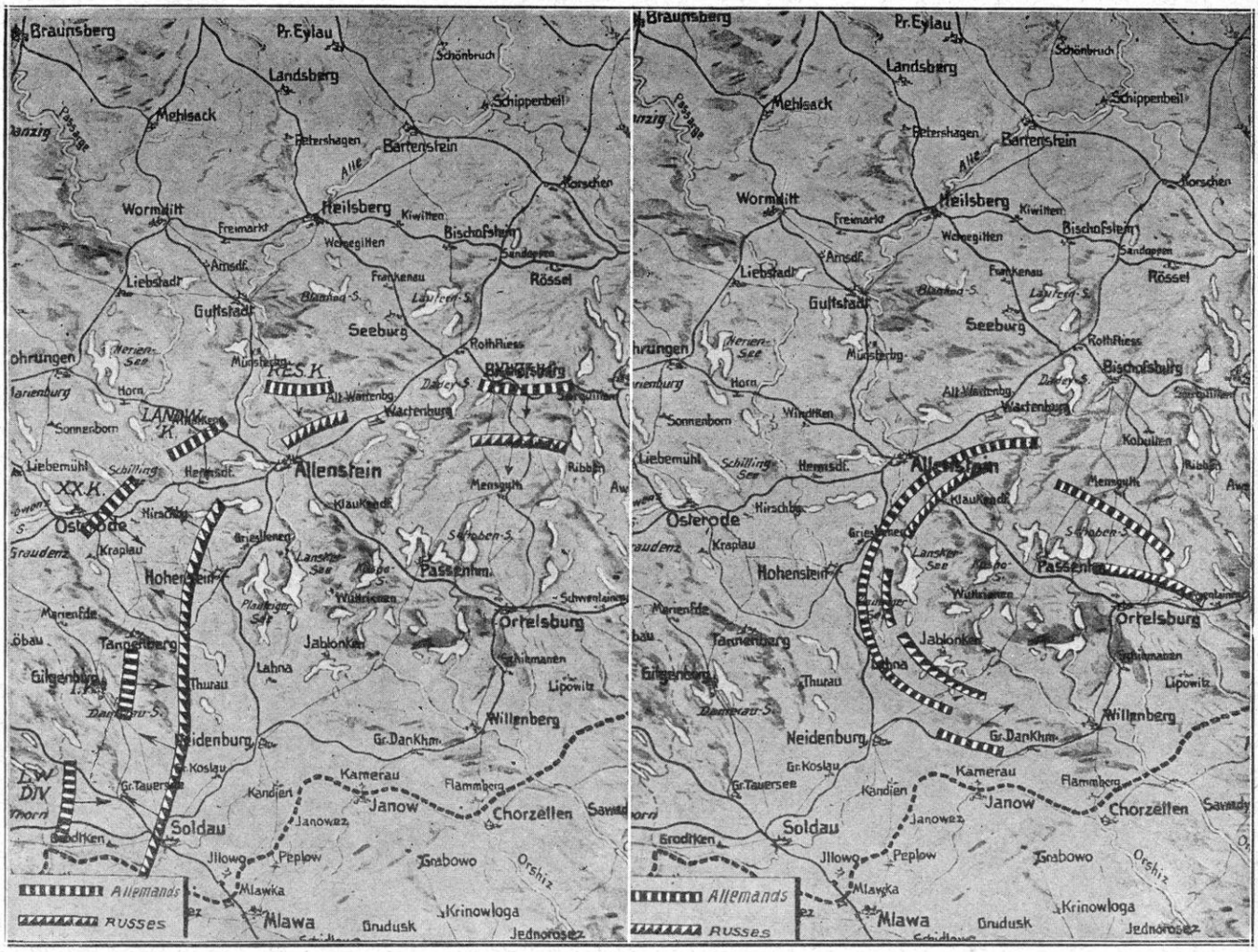
SOLDAU. — L'ÉGLISE INCENDIÉE

conduit par les terrains secs à Rastenburg et Angerburg ; prenant cette armée par une attaque de flanc, elle jouerait ainsi, approximativement, le rôle de l'armée d'Amade, en Occident.

Hindenburg ne peut attaquer, semble-t-il, que par les terrains secs du centre, vers Gerdauen, Angerburg, tout au plus essayer de se glisser par les routes des lacs de Mazurie, vers Lötzen, Possessern ; mais, de toutes façons, il débouche sur le centre de Rennenkampf.

Or, celui-ci a entassé entre l'Alle et l'Angerapp le meilleur des forces dont il dispose. Il s'appuie sur une petite rivière, l'Omel, qui fait fossé en avant de son angle de résistance, au confluent de cette rivière avec l'Alle, à Allenburg. Le champ de bataille est à peu près celui de Friedland : mais Rennenkampf s'est installé derrière la rivière Alle et non, comme était Beningsen, en avant, et les proportions sont tellement agrandies que l'ancienne bataille ne fournit aucun enseignement à la nouvelle.

Le caractère de la conception d'Hindenburg résulte, en fait, de l'immense extension qu'il va donner à sa manœuvre, et c'est ici que nous observons une fois de plus, ce quelque chose de « colossal », si cher au génie allemand. Le principe de la doctrine de von Schlieffen se dévoile peut-être plus clairement encore de ce côté que sur le front occidental. Faisant craquer les anciennes méthodes militaires trop étroites et usant des moyens de transport modernes, elle applique à la stratégie les procédés de la tactique et mène toute une campagne comme une simple bataille. Pour cela, elle n'hésite pas à user des forces humaines et des moyens mécaniques jusqu'à épuisement.



LA BATAILLE DE TANNENBERG

POSITION DES ARMÉES LE 27 AOUT — POSITION DES ARMÉES LE 29 AOUT

(D'après un document allemand.)

On a mis en doute l'existence du système en objectant ses dimensions démesurées : or, ce sont précisément ces dimensions qui constituent le système. Schlieffen est le premier homme de guerre qui, développant la stratégie de Moltke par voies ferrées, ait vu — ou cru voir — la guerre moderne, la guerre des batailles de 200 à 300 kilomètres avec des déplacements d'une rapidité inouïe, des effets imprévus à très longue distance, et qui ait tenté de la modeler d'avance dans les ordres telle qu'elle devait être reportée sur le terrain.

C'est cette vision du maître que les disciples appliquèrent ; en Russie ils eurent tous les bénéfices de l'énorme innovation. Ajoutons immédiatement que cette innovation présentait, au suprême degré, le défaut des constructions d'école : bâtie en l'air, elle reposait sur l'abstrait et visait à l'absolu. L'exécution pratique ne répondit pas toujours à la théorie et ses succès n'ont pas justifié, tant s'en faut, l'engouement de coterie qui, d'avance, la magnifiait. La « bataille de Cannes » ne s'apprend pas dans les livres.

Sur le front occidental, les élèves de Schlieffen se heurtèrent à Joffre qui avait un sens très aigu des réalités et qui savait son métier. La grandeur et la nouveauté du système ne l'étonnèrent pas ; il le saisit par son côté faible, l'extension des fronts, et c'est lui qui prit le dessus. Tant il est vrai qu'il n'y a pas de panacée universelle et que la déesse des batailles, c'est l'intelligence.

UNE VUE DES LACS DE MAZURIE

BATAILLE DES LACS DE MAZURIE

Hindenburg cherchant l'enveloppement, comment aborder les ailes de l'armée adverse ? La droite de Rennenkampf s'appuie à la mer ; sa gauche est couverte par les lacs de Mazurie et, en retour d'aile, par les troupes occupant Lyck et s'appuyant sur Grodno.

Rennenkampf est bien tranquille de ce côté. Il fortifie toujours son centre, et il attend.

La situation des deux armées au moment où la bataille va s'engager est la suivante :

Le front de Rennenkampf ayant pour pivot la jonction de l'Omel et de l'Alle dans Allenburg, présente une inclinaison nord-ouest-sud-est. D'une part, le général russe fait face à Kœnigsberg et d'autre part, supposant sans doute que Hindenburg l'attaquera par la route classique de toute invasion en Russie, celle des terrains secs sur lesquels repose la voie ferrée d'Allenstein-Insterburg, il s'établit au débouché de cette route.

Il constitue là une sorte de réduit puissant qu'il accompagne, de part et d'autre, de deux ailes composées surtout de cavalerie et qui s'allongent à droite et à gauche pour la surveillance des deux routes à son sentiment secondaires, celle qui longe la mer et celle qui débouche des lacs de Mazurie.

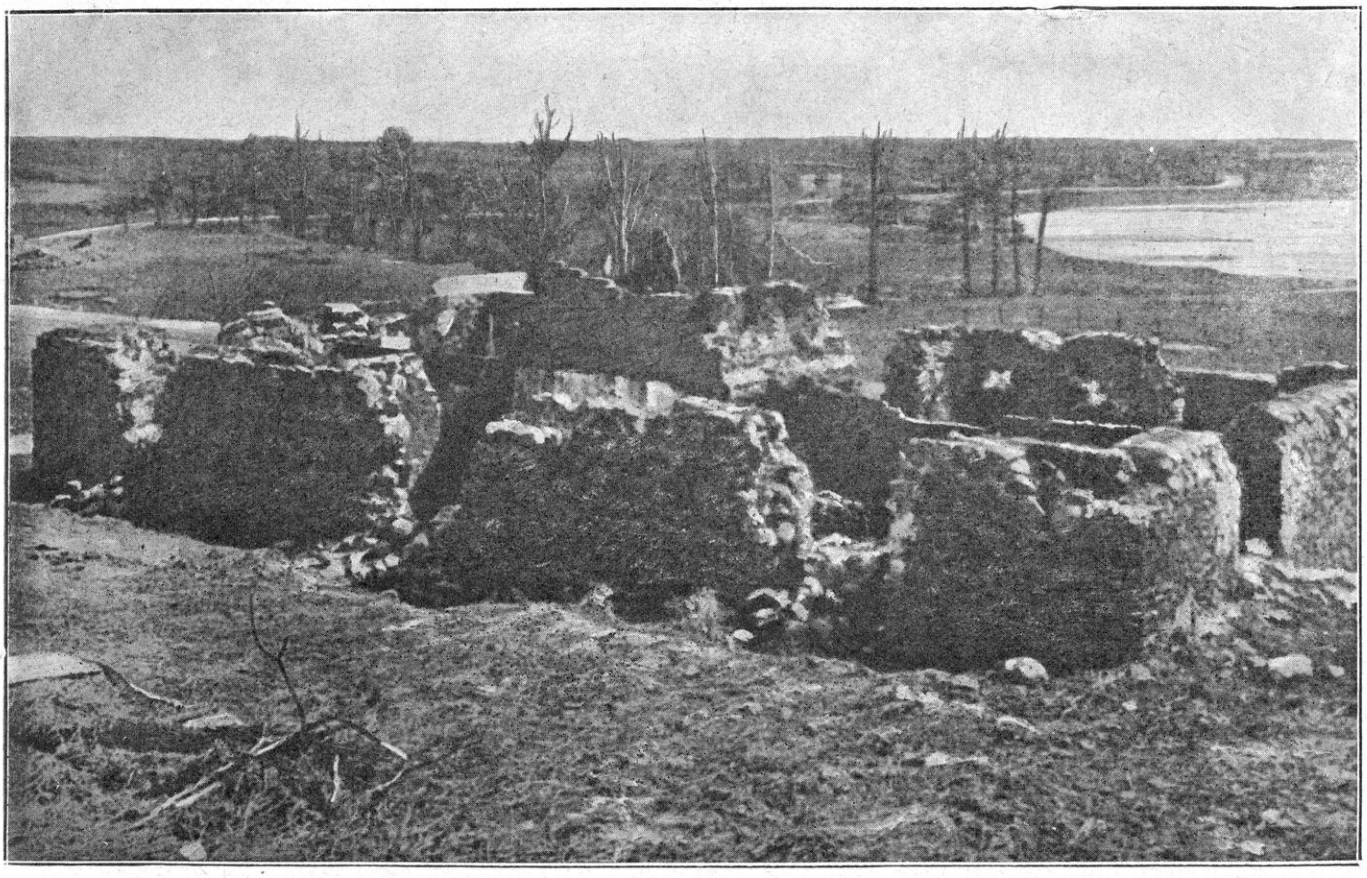
Le réduit central forme une sorte de quadrilatère : Lötzen, Tapiau, Tilsitt, Gumbinnen, dont Insterburg est le centre et Allenburg l'angle d'appui. Pour plus de sécurité, Rennenkampf l'a fait garnir sur certains points, notamment entre Lötzen et Goldap, au nord des lacs de Mazurie, de ces solides retranchements de campagne, dont les Russes ont acquis l'expérience dans la guerre de Mandchourie et qui sont ici tournés vers le sud-est.

C'est dans ce réduit qu'il entasse quatre de ses corps d'armée : 2e, 3e, 4e, 20e : hors du réduit agit, en antenne prolongée, à gauche, le 22e corps qui garde la ligne jusqu'à Lyck. Ce corps doit combiner son action avec celles des troupes venant de Grodno, le 3e corps sibérien, la 1re et la 5e brigades de chasseurs. En plus, Rennenkampf répartit sur son front les 53e, 54e, 56e, 57e, 72e et 76e divisions de réserve et le corps de la cavalerie de la Garde qui renforcent partout ses lignes principales.

Pour aborder ce véritable camp retranché, Hindenburg, qui a donné un ordre pour la nouvelle bataille, dès le 31 août, réunit toutes ses forces « jusqu'au dernier homme ». Il ne garde aucune réserve, ce qui est un caractère frappant de la nouvelle méthode : tout donne et tout donne jusqu'à épuisement. Il faut ajouter que la victoire de Tannenberg avait mis le feu au ventre à ces troupes encore fraîches et déjà éprouvées. Il y avait, entre le chef et l'armée, un pacte pour la victoire.

Les dispositions de la 8e armée allemande étaient les suivantes : le 1er corps (von François), qui avait battu Samsonow en le tournant sur sa droite, se retournait, pour ainsi dire, sur place et, faisant face au nord au lieu de faire face au sud, il se trouvait avoir affaire à l'aile gauche de Rennenkampf, dans la direction de Gross Gablick. Pour étendre son action plus à droite et en vue du mouvement enveloppant de ce côté, on lui avait donné la 8e division de cavalerie qui avait été enlevée à von Hausen sur le front occidental : cette division devait procéder à une vaste randonnée sur la frontière dans la direction de Goldap. En un mot, Hindenburg portait de ce côté les forces les plus agiles dont il pouvait disposer, avec le projet de les lancer pour envelopper Rennenkampf et le couper de ses communications avec le territoire russe.

En vue d'une attaque russe venant de cette frontière, c'est-à-dire se produisant par les lignes extérieures, et pour faire face, le cas échéant, aux troupes russes venant de Grodno, une seconde ligne allemande est constituée un peu en arrière et à droite du 1er corps. Elle est composée de la 3e division de réserve von Morgen et de la division de landwehr de von der Goltz. Elle s'avance sur Lyck avec mission de couvrir le flanc droit de l'armée allemande. On voit à quel point Hindenburg soigne son mouvement tournant. Il paraît plus prudent, ici, que ne l'avait été von Kluck en Belgique, quand



LE VILLAGE DE GROSZSTRENGELN DÉTRUIT

il allongeait et amincissait à l'extrême son bras d'enveloppement.

A gauche du Ier corps, en s'approchant du centre, le XVIIe corps, commandé par Mackensen, celui qui avait asséné le coup final à Samsonow, s'était retourné également et s'était rapproché des lacs de Mazurie et des régions où il avait manœuvré en retraite après Gumbinnen. Maintenant, il avait la tâche la plus difficile, traverser les défilés des lacs par Lotzen et Possessern et aborder par l'angle sud-est le réduit russe, à Lötzen.

Le XXe corps, celui qui avait attiré Samsonow dans la nasse et qui n'avait cessé de combattre depuis quinze jours, avait été pris à Hohenstein et transporté par chemin de fer sur les terrains du centre, avec mission d'attaquer le réduit au sud, en direction d'Angerburg. Il partageait cette mission avec le XIe corps récemment arrivé du front occidental et débarqué, comme nous l'avons dit, le long de la voie ferrée à Korschen-Nordenburg.

L'aile gauche de Hindenburg s'appuyait à son extrémité sur Kœnigsberg : elle se composait, à gauche de la voie ferrée, du corps de réserve de la Garde (venu également de Belgique), puis du Ier corps de réserve (von Below), qui s'était si vaillamment battu à Tannenberg, et enfin, de la garnison de Kœnigsberg, renforcée, autant qu'on avait pu le faire, par la voie maritime.

C'est donc une sorte de disposition en cornes menaçant le réduit de Rennenkampf. Mais la corne droite est la plus forte; elle foncera et donnera le coup fatal à la jonction du réduit et de la frontière russe, à l'heure décisive.

Par contre, Rennenkampf compte agir de ce côté par les lignes extérieures et ménage, comme surprise, l'intervention des forces sortant de Grodno.

La bataille s'engage le 6 septembre sur l'initiative d'Hindenburg. Dans les ordres qu'il donne, il faut distinguer la feinte et la manœuvre.

Voici d'abord la feinte :

Le 6 septembre, Hindenburg donne l'ordre d'attaque sur sa gauche, c'est-à-dire vers la mer. La garnison de Kœnigsberg se jette sur la ligne qui réunit Lapiau à Tapiau, comme si Hindenburg songeait d'abord à dégager Kœnigsberg et à forcer Rennenkampf de renoncer au siège. Tandis que l'attention des Russes est attirée de ce côté, la manœuvre se découvre brutalement sur l'autre aile: le 7, la 3e division de réserve (von Morgen) débouche à l'est des lacs de Mazurie, à Bialla, pour prendre position contre la manœuvre de contre-enveloppement russe venant de Grodno. Hindenburg a obtenu de ses troupes ce miracle. Forçant les marches, accomplissant de 40 à 50 kilomètres par jour, elles commencent, de ce côté, le grand encerclement par la droite. Hindenburg a donc appliqué d'abord le précepte napoléonien : engager partout et voir venir.

LE GÉNÉRAL VON MORGEN

Rennenkampf ne sachant où est le plus grand péril, ne s'en cale que plus solidement sur son centre. Il se croit tranquille du côté de Bialla, puisque les renforts appelés de Grodno (notamment le 3e corps sibérien composé de troupes fraîches) arrivent et s'apprêtent à exécuter le contre-enveloppement.

Mais, justement, c'est là que les événements s'aggravent soudain.

Entre Bialla et Lyck, une bataille terrible s'engage. Un peu comme Samsonow à Usdau, Rennenkampf est menacé d'encerclement. Hindenburg cherchait à couper le pédoncule un peu mince du 22e corps russe qui rattachait le réduit russe à la frontière.

Cette manœuvre était d'une audace excessive et peut-être une faute de Hindenburg. Les forces qui sortaient de Grodno, notamment le 3e corps sibérien, attaquèrent de front les deux corps de von Morgen et de von der Goltz, tandis que le 22e corps russe les prenait dans le dos et arrivait jusqu'à Lyck.

La bataille dura trois jours avec de tragiques alternatives. Cependant les divisions allemandes, au prix de sacrifices énormes, gardèrent leurs positions. Elles étaient épuisées et battaient en retraite lorsque Hindenburg donna le coup de massue comme il l'avait fait à Hohenstein-Tannenberg.

Le général von François avec le Ier corps avait franchi, non sans peine, les défilés des lacs de Mazurie et le 9 septembre, il débouchait à l'angle du réduit entre Lötzen et Gross-Gablick et c'est lui, maintenant, qui s'en prenait au pédoncule rattachant le 22e corps russe à la masse principale. L'extrême-gauche de Rennenkampf était menacée d'être coupée et son centre d'être enveloppé. La bataille qui s'engagea à Gross-Gablick fut le nœud de la manœuvre par la droite des Allemands. Von François fit plier les Russes et il se porta aussitôt sur Pillacken et Goldap; sa cavalerie était lancée dans la plaine de Rominten, menaçant, dès lors, Gumbinnen et Insterburg.

Rennenkampf était à peu près dans la position de Samsonow le 26 août, c'est-à-dire que le sort de la bataille était décidé par le

PILLACKEN APRÈS LE BOMBARDEMENT

succès du mouvement d'enveloppement contre lui tandis qu'il se croyait toujours maître de sa situation parce qu'il tenait solidement sur son centre.

S'il s'attardait, il était tourné, pour ainsi dire sans qu'il s'en fût aperçu : tels sont les effets de ces manœuvres à large envergure. La cavalerie saxonne et la cavalerie de von François s'étaient réunies dans la plaine de Rominten.

Cependant le XVII^e^ corps allemand (Mackensen), celui qui avait assené le coup final à Samsonow, surgissait par une route plus à l'ouest Lötzen-Possessern et montait à l'assaut des lignes sud du réduit central de Rennenkampf (9 septembre). A coups de canons lourds, après un violent engagement, il brisait la muraille et sortait en plaine par Possessern; il atteignait la ligne Goldap-Angerburg le 10.

Le XX^e^ corps débouchait, à son tour, en plein centre par les terrains secs de Rastenburg, Drengfurth, Nordenburg. Le XI^e^ corps, arrivant de Belgique, n'avait pas encore tiré un coup de fusil; il entrait en ligne, secondant Mackensen à gauche et attaquait par Gerdauen à la poterne du réduit, ayant pour objectif Nordenburg ; le I^er^ corps de réserve et le corps de réserve de la Garde faisaient leur partie dans l'assaut du quadrilatère, attaquant la ligne Gerdauen-Allenburg et visant Insterburg. C'était la convergence de tous les feux vers le point de résistance, tandis que les ailes accomplissaient l'enveloppement.

Les Russes faisaient tête et se défendaient héroïquement.

C'était, pour les quatre corps massés dans cet étroit espace, l'heure du carré de Waterloo

(8-9 septembre). Sur la Deime, ligne de Labiau-Tapiau, les troupes de Kœnigsberg, sorties de la place, esquissaient un encerclement inverse par la droite de Rennenkampf. Tilsitt était visé.

A quoi pensait donc le général russe ? La vigoureuse défensive de son front au centre lui suffisait-elle ? Allait-il se laisser cerner ? Ne comprenait-il pas que, son aile gauche battue, les Allemand s'avançant sur Rominten-Gumbinnen par le chemin qui l'avait amené lui-même, renouvelaient le coup de Soldau et se préparaient à la couper à sa base sur le territoire russe et à le rejeter sur la mer ?

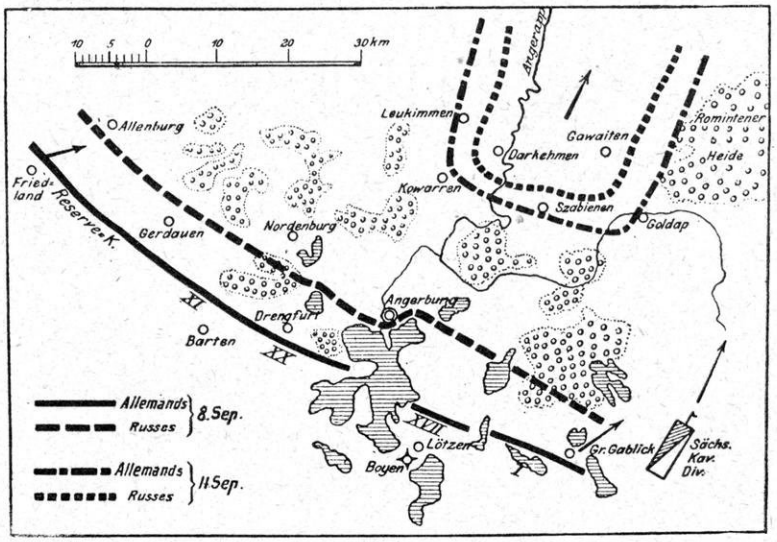


SCHÉMA DE LA BATAILLE DES LACS DE MAZURIE
(D'après un document allemand.)

On dit, qu'à cette heure d'angoisse, il hésita entre deux partis à prendre, soit ramasser toutes ses troupes du centre et les jeter sur l'aile droite allemande épuisée par quatre jours de combat, écraser sur Pillacken le corps Mackensen, les divisions de von Morgen et de von der Goltz et se faire un chemin sur leur corps pour rallier Grodno par Suwalki. Peut-être cette décision audacieuse eût-elle changé le cours des choses : en effet, la droite de Hindenburg, déjà extrêmement fatiguée, se fût trouvée prise entre le centre de Rennenkampf et les troupes fraîches appelées de Grodno. Mais, peut-être aussi était-il trop tard et Hindenburg n'attendait-il que ce mouvement pour jeter sur l'armée russe en pleine évolution la masse des troupes qui assiégeait le réduit, et l'écraser.

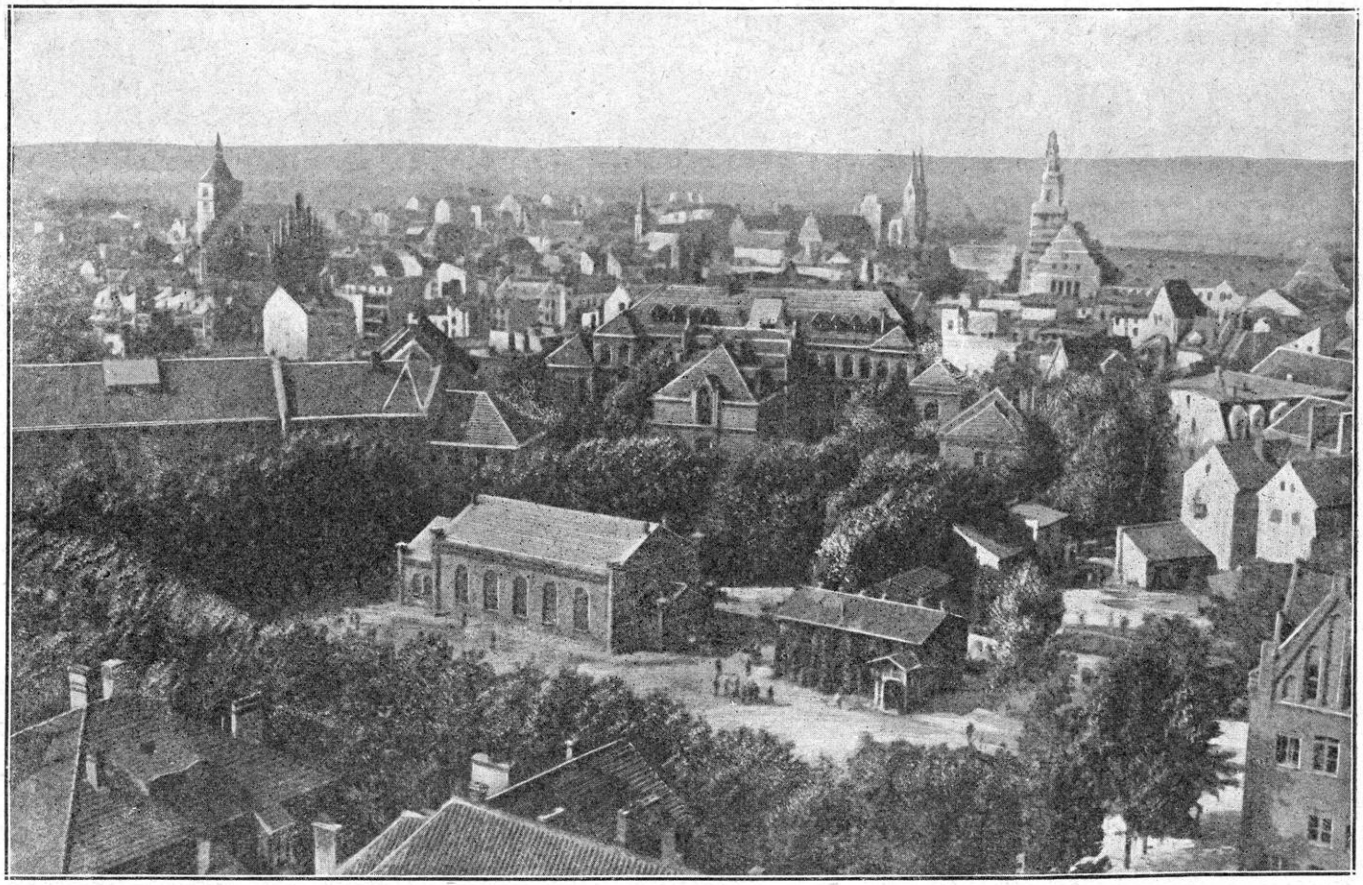
Après réflexion, Rennenkampf crut plus sage de ne pas insister. Il prit le parti de rompre le combat et de sauver son armée en se repliant non pas sur Grodno, mais sur Kowno. L'ordre de la retraite générale fut donné et l'armée commença à reculer tout en faisant tête. Par ce fait, la manœuvre d'encerclement d'Hindenburg restait en l'air. La bataille est interrompue ; mais la poursuite commence et les résultats n'en sont pas moins terribles à l'armée russe.

Rennenkampf a donné l'ordre général à tous ses corps de gagner, à tout prix, la frontière russe dans la direction de Gumbinnen, Stallupönen, Kowno. Des combats en retraite extrêmement durs et dans le détail desquels il est inutile d'entrer, furent soutenus par les corps russes en différents points du vaste demi-cercle qui essayait de se refermer sur eux. Se couvrant l'un l'autre alternativement et progressant par échelons, ils opposèrent une vigueur impassible à l'acharnement des armées allemandes qui sentaient la proie leur échapper.

Dans ces combats, à Tarputschen, Lemkimmen, Tilsitt le 12 septembre, à Gumbinnen, Tuschen et Gross-Tullen le 13, les pertes furent lourdes. Les chemins convergents vers la frontière étaient encombrés de convois, de traînards, d'artillerie. Les cavaliers allemands tombaient au milieu des corps en retraite, achevaient les retardataires, ramassaient des prisonniers.

Rennenkampf, pour se dégager, fit donner, le 13 septembre, des troupes nouvelles venant de Grodno dans la direction de Lyck. Cet effort le soulagea. Les divisions de von Morgen et de von der Goltz, immobilisées, ne purent se jeter sur ses communications.

Il passa. Le 13, il franchissait la frontière et cherchait un refuge sous les canons de Kowno.



VUE GÉNÉRALE D'ALLENSTEIN

Tant dans la bataille des huit jours que dans la retraite précipitée et terrible, l'armée de Rennenkampf avait fait des pertes qui sont évaluées à près de 100.000 hommes et 150 canons. Pourtant, l'armée n'était pas anéantie.

La manœuvre de von Schlieffen n'avait pas rendu, de ce côté, tout ce qu'on attendait d'elle. Hindenburg, libérateur de la Prusse-Orientale, devenait l'idole de l'Allemagne. Mais la lutte n'en était qu'à ses débuts sur le front russe.

Une simple manœuvre en retraite, si tardivement conçue et si médiocrement conduite qu'elle ait été, avait suffi pour prouver que, même dans des conditions extrêmement favorables et avec des troupes excellentes, un système rigide et absolu comme celui de Schlieffen n'est pas infaillible. La nature a ses lois, l'ingéniosité humaine ses limites.

D'ailleurs, les événements de Galicie font, au même moment, le plus heureux contraste avec ce qui se passe en Prusse-Orientale. Ils vont détourner, et pour longtemps, l'attention du haut commandement allemand.

LA CAMPAGNE DE GALICIE Nous avons dit l'intention des Russes de lutter contre les empires du Centre par une double campagne divergente vers la Prusse et vers l'Autriche. Exposons, maintenant, les premiers développements de la campagne méridionale.

Elle est du plus haut intérêt à tous les points de vue. Au point de vue militaire, les opérations prennent, de ce côté, une ampleur vraiment magistrale ; et les chefs russes sont dignes des masses qu'ils meuvent. Quant aux suites politiques et aux effets sur la situation générale, ils sont également dignes de toute attention, quoique d'un caractère fort différent.

La campagne, heureuse militairement parlant, n'eut pas tous les résultats qu'il était permis d'en attendre. Cela se dégage d'un

examen attentif de l'ensemble des événements. Mais, la médiocre connaissance géographique où l'on est de ces régions et le manque presque absolu de documentation russe, voilent en partie la lumière. Il faut donc s'en tenir à des aperçus très généraux.

Il est difficile de dire auquel des deux partis appartient l'initiative de la manœuvre sur ce front, soit aux Russes, soit aux Austro-Hongrois : car on voit les deux armées agir l'une contre l'autre, dès le début, dans des positions fausses et, pour ainsi dire, contournées, comme si, au lieu d'y aller droitement, elles cherchaient à se couvrir contre des combinaisons connues d'avance et éventées.

Le secret du plan russe fut-il bien gardé au ministère de la Guerre où des hommes suspects (par exemple cet Altschiller dont on a cité le nom au cours du procès Soukhomlinoff) étaient admis (1) ? Ou bien, par contre, les Russes, qui eurent toujours des agents dans le personnel slave de la monarchie dualiste, surent-ils percer le mystère du plan autrichien ?

Quoi qu'il en soit, la campagne commence là où on s'y attend le moins.

Le cours naturel des choses paraissait devoir porter les Russes à foncer sur la capitale de l'Autriche pour mettre, le plus tôt possible, cet ennemi hors de combat. Partant du territoire russe, le chemin de Vienne est tout indiqué : c'est la route de la Moravie qui longe, par le nord, la chaîne des Beskides, à l'extrémité ouest des Carpathes, et qui débouche aux sources de la Vistule et de l'Oder, à la passe de Jablunka. Ce chemin est le plus direct, le plus facile, malgré qu'il se heurte à la place forte d'Olmütz. Comme l'histoire militaire repasse toujours par les mêmes brisées, l'importance exceptionnelle de cette voie résulte du fait qu'elle aboutit à Austerlitz.

Dans l'idée d'une marche sur Vienne, la campagne de Moravie, étant la plus naturelle de toutes, s'est certainement présentée à l'esprit du grand état-major russe : elle avait l'avantage de porter le coup au point de jonction des deux empires du Centre, de couper leurs communications par la voie de l'Oder, et, ainsi que le reconnaissent les officieux allemands, « de frapper les empires centraux à un endroit vulnérable où ils auraient été atteints jusque dans le siège de leur vie et de leur résistance » (Stegemann).

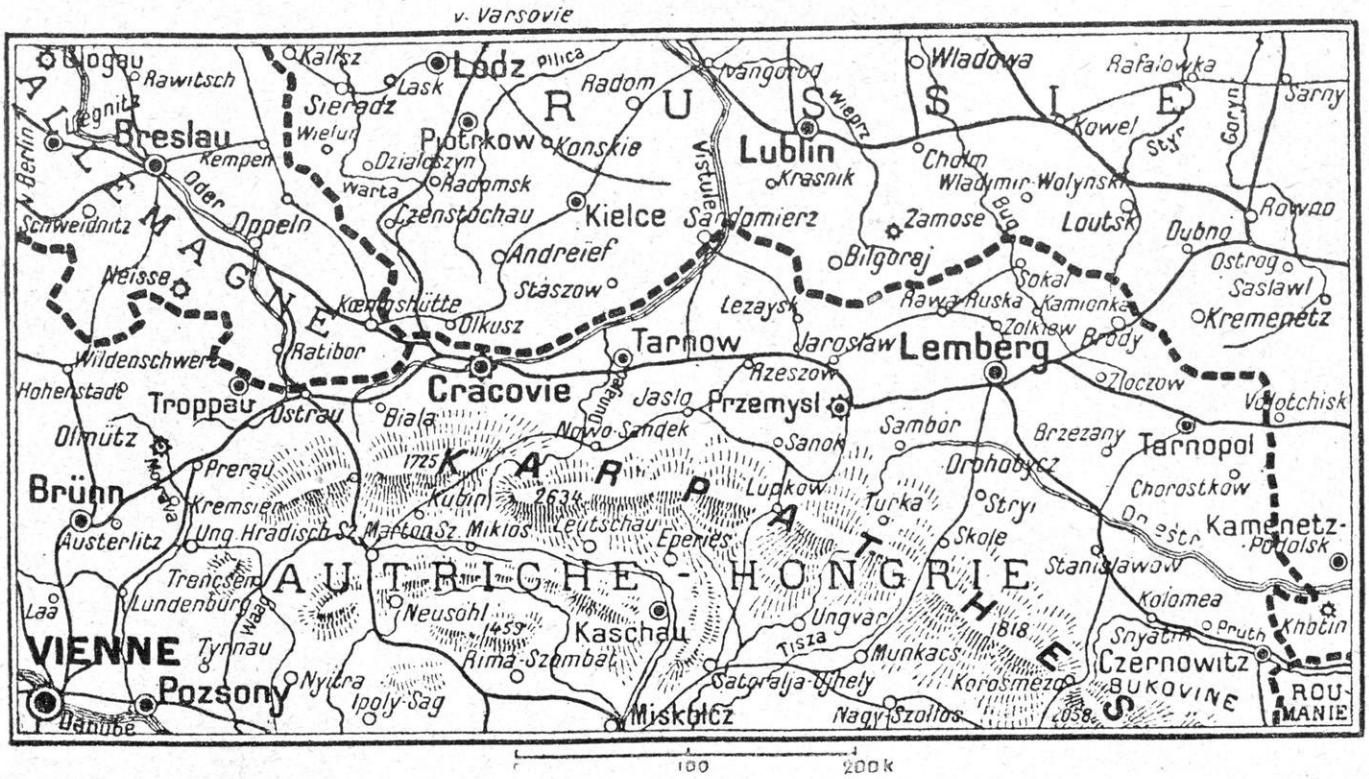
Or, si on envisage les premiers événements militaires, on ne relève aucun fait indiquant même un commencement d'exécution d'un tel programme ; tous se déroulent loin de la Trouée des Beskides ; pas un soldat russe n'y parut ; pas un régiment russe ne s'achemina vers elle.

D'ailleurs, comme on le sait, la frontière de la Pologne russe avait été abandonnée dès le début de la guerre et la concentration reportée en arrière. Or, cette frontière, dans la région de Tchenstohowo, eût été la base nécessaire d'une telle opération. Comment expliquer le renoncement des Russes à un système qui présentait pour eux de tels avantages ?

C'est ici qu'il faut se retourner vers les desseins de l'état-major austro-hongrois. Il a été dit, précédemment, que le plan général avait été combiné avec l'état-major allemand : celui-ci avait sans doute envisagé avec une grande inquiétude l'éventualité d'une offen-

(1) L'aveu de certaines *fuites* transpire dans certaines publications officieuses allemandes : « Cependant tout indiquait au Grand Quartier Général austro-hongrois (signes, calculs et *nouvelles qui lui étaient fournies*) que l'armée russe libérait le territoire à l'ouest de la Vistule et se groupait pour de grands mouvements aux deux ailes. Les conjectures faites à ce sujet, *avant que la guerre n'éclate, se sont trouvées justifiées.* » (Stegemann.)

Toujours à titre de renseignement et sauf vérification ultérieure, il est permis de rappeler les allégations qui se sont produites au procès Soukhomlinoff : le *Journal de Genève* les résumant s'exprime ainsi : « Les plans de mobilisation, préparés par ses soins, étaient défectueux et révélaient d'incroyables lacunes ; il prenait des mesures qui inquiétèrent, à juste titre, en France : pour reporter en arrière les lignes de concentration de l'armée, il faisait démanteler plusieurs des meilleures forteresses russes, *en avant de cette ligne qui semblait être la limite d'une retraite plutôt que le point de départ d'une offensive victorieuse...* Cet ami (du général) était un Autrichien du nom de Altschiller qui avait installé, aux portes du ministère de la Guerre, une agence de renseignements militaires. Cet espion connu et démasqué avait ses petites et ses grandes entrées chez le général Soukhomlinoff ; *l'espionnage autrichien puisait ainsi aux sources mêmes...* Enfin, le célèbre Miassoïedof était également des intimes du ministre de la Guerre. Ce Massoïedof, homme notoirement taré, a fini par être pendu. » (*Journal de Genève* du 6 septembre 1917.)



CARTE DE LA CAMPAGNE DE GALICIE

sive russe par la Trouée des Beskides. Cette offensive, en effet, non seulement menaçait l'Autriche au cœur, mais elle eût rapproché la guerre du centre de l'Allemagne et eût mis les armées russes en possession immédiate des richesses, des ressources, des mines et de l'industrie de la Haute-Silésie.

Or, tout cela était à peine défendu, les troupes allemandes, même les corps de la Silésie, étant, par une témérité inouïe, transportées sur le front occidental où l'on comptait obtenir un très prompt résultat. On comprend donc les motifs de toute nature qui portent le grand état-major allemand à parer au danger qu'il a créé lui-même et à déplacer à tout prix le théâtre de la guerre en le transportant le plus loin possible vers l'orient.

C'est pourquoi, profitant de la disposition géographique qui porte la Galicie en avant dans le flanc de la Pologne russe, il entraîne l'état-major de la puissance alliée vers le projet d'une action immédiate et toutes forces réunies, au point de jonction de la Russie et de la Pologne.

Comme résultat direct, cette manœuvre ne pouvait conduire à rien. Une telle offensive, même si elle réussissait, était destinée à se perdre dans les immenses territoires de la Russie méridionale. Mais, comme manœuvre *indirecte*, comme diversion, elle avait de quoi tenter l'état-major austro-hongrois puisque, en fait, elle éloignait le plus longtemps possible l'invasion russe du centre de l'empire. Les Autrichiens acceptèrent donc cette suggestion. L'Allemagne, sans doute, fit valoir que, puisqu'elle portait elle-même tout son effort dans une offensive éperdue sur le front occidental, l'Autriche lui devait bien d'agir de même sur le front oriental.

Les choses allaient se dérouler ainsi au mieux des intérêts de l'Allemagne : l'Autriche attaquant de ce côté parce qu'elle espérait écarter ainsi une offensive russe de la capitale de l'empire, et la Russie renonçant à la Trouée des Beskides parce qu'elle prévoyait (ou connaissait) le projet d'une offensive austro-hongroise vers la Pologne russe. De toutes façons, l'Allemagne éloignait la guerre de son propre territoire. La Pologne (Pologne russe ou Pologne autrichienne) supporterait seule le terrible fardeau ; elle devenait le cirque où, du moins

dans la première partie de la guerre, les deux champions resteraient enfermés.

D'un commun accord, il fut réglé que l'offensive austro-hongroise se porterait sur l'angle ou « l'aine » que fait le ventre de la Pologne au point où il se rattache avec la Russie ; elle s'engagerait sur les terrains plats et pauvres qui séparent la Vistule du Bug, et déboucherait sur Lublin et Cholm, en arrière d'Ivangorod et de Varsovie.

Plus tard, après les grandes défaites du début de la campagne, les Autrichiens se sont plaints du rôle sacrifié qu'on leur avait fait jouer : il eût beaucoup mieux valu pour eux, disaient-ils, qu'ils se fussent tenus sur la défensive au lieu de faire massacrer la fleur de leur jeunesse et anéantir l'autorité de leurs armes dans les épouvantables batailles de la Galicie : « Notre rôle de servir, dans la grande guerre, de *couverture de dos à l'Allemagne*, déclare un document officiel, nous empêchait de chercher plus à l'arrière des terrains plus favorables à la défense (1) ».

Ces observations expriment avec réserve, mais cependant avec précision, le véritable point de vue autrichien. L'histoire et la politique européennes ne doivent pas les laisser tomber en oubli.

Mais, ce qui est non moins important, ces paroles éclairent admirablement tout le système, non seulement militaire, mais politique des Allemands dans cette région.

Le système militaire consistait, comme on l'a vu, à renfermer, en quelque sorte, les combattants dans le cirque que fait la Galicie, ceint par la barrière des Carpathes ; la Russie et l'Autriche devaient y user leurs forces dans des luttes sans issue. En effet, l'Autriche victorieuse ne trouvait pas, de ce côté, de conclusion à sa victoire, et la Russie victorieuse se heurterait au formidable rempart des Carpathes. La guerre se prolongeant sans résultat décisif permettait à l'Allemagne d'intervenir, finalement, comme l'arbitre de la situation.

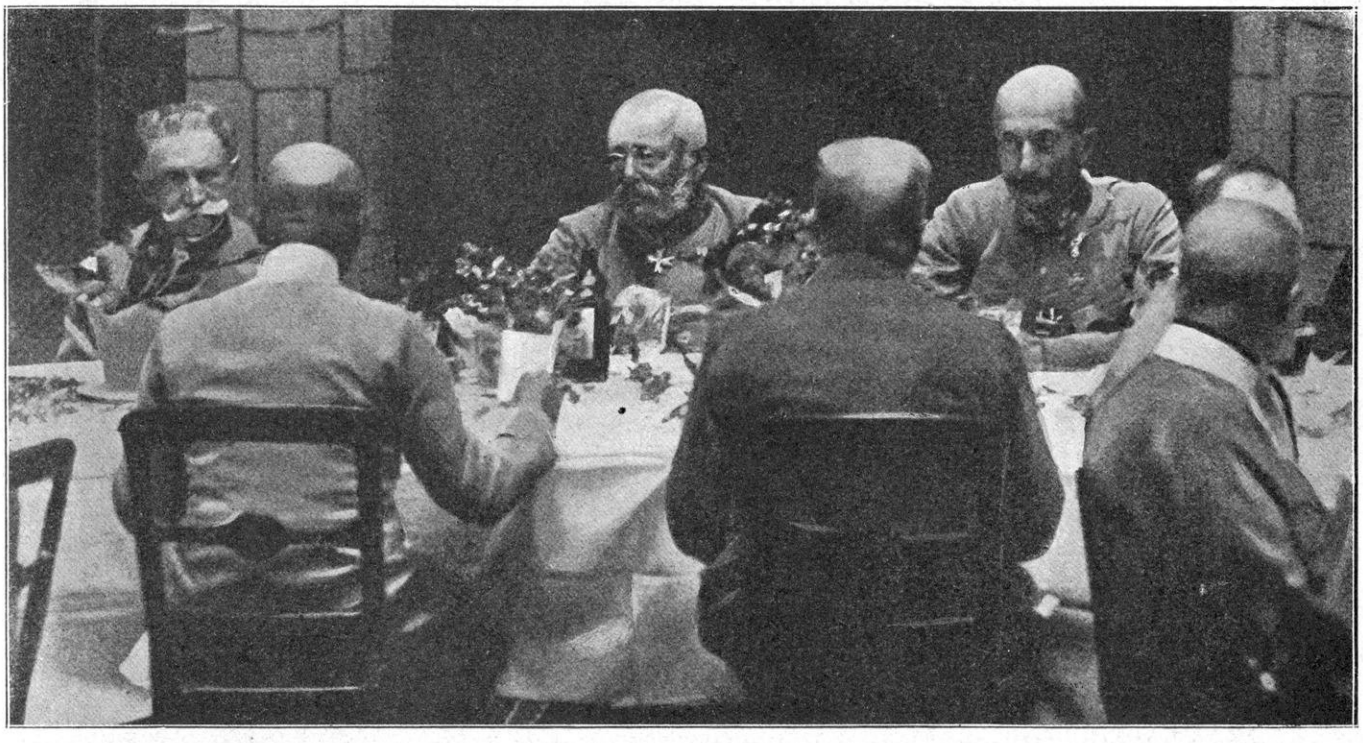
Ses adversaires et ses alliés s'étant épuisés réciproquement, elle se retournerait de ce côté lorsqu'elle aurait triomphé sur le front occidental, et le héros allemand apparaîtrait comme le sauveur de l'Europe centrale. C'est alors que le véritable dessein de la grande guerre se dévoilerait et que l'empire vainqueur taillerait en plein drap et passerait à la réalisation de sa politique du *Mittel-Europa*. L'Autriche n'aurait plus rien à lui refuser : d'ailleurs, il la tiendrait à la gorge. Annuler l'Autriche par la Russie et la Russie par l'Autriche jusqu'au jour où l'Allemagne trouverait son heure, les calculs de Bismarck n'ont jamais tendu à un autre but.

Ces dessous profonds sont dans le caractère des machinations allemandes ; ils sont dans la nécessité même de l'existence de la Prusse germanisée au milieu de l'Europe.

En tous cas, le fait certain est que l'état-major austro-hongrois monta sa campagne pour s'enfoncer en Russie, selon le désir manifesté par l'état-major allemand, avec l'objectif principal d'éloigner l'ennemi à la fois de la Trouée des Beskides et de la Haute-Silésie et que l'ayant fait et ayant perdu, à cette manœuvre, les plus belles armées de l'empire, il s'en plaignit amèrement par la suite. Si l'on va au fond des choses, c'est de cette décision que date l'asservissement de l'Autriche.

Revenons, maintenant, au plan des Russes. Il s'agit d'expliquer pourquoi ils ont renoncé (au moins momentanément) à la marche sur les Beskides. La principale objection qui dut être soulevée contre cette opération, c'est qu'en se précipitant vers l'étroit couloir morave les armées russes laissaient en arrière les armées austro-hongroises déjà en place de Cracovie à Lemberg et que ces armées pouvaient les prendre de flanc et les couper de leur base d'opération. On eût pu répondre que les Austro-Hongrois, menacés dans leur capitale, se hâteraient de rappeler leurs troupes et d'organiser la défense devant

(1) *Osterreichisch-ungarische Kriegsberichte aus Streffleurs Militärblatt. Nouvelles de guerre austro-hongroises*, dans la feuille de guerre *Streffleur*, éditée à Vienne chez Seidel du Sohn, 1er cahier.



LE GÉNÉRAL C. DE HOENTZENDORF L'ARCHIDUC FRÉDÉRIC LE GÉNÉRAL BOEHM-ERMOLLI

UN DÉJEUNER AU GRAND QUARTIER GÉNÉRAL AUTRICHIEN

Vienne. Et tel était, en effet, comme on vient de le voir, le projet de l'état-major austro-hongrois. Donc, l'argument n'était pas sans contre-partie : il paraît, pourtant, avoir été déterminant aux yeux de l'état-major ou du ministre de la Guerre russe : toute la procédure ultérieure le prouve.

En effet, préoccupé de l'offensive autrichienne vers les arrières de la Pologne et du formidable « à droite » par lequel cette offensive commence la campagne, les Russes se subordonnent à cette initiative ; ils suivent le dispositif austro-hongrois et ne songent plus qu'à enfermer celui-ci dans un dispositif plus vaste et à le tourner au lieu d'être tourné par lui.

Ainsi, on s'éloigne des Beskides et de Vienne, c'est-à-dire du véritable objectif de cette campagne. Les deux partis jouent au jeu de se déborder mutuellement et, les événements se déclanchant les uns les autres, les opérations se trouveront transportées toujours plus à droite, toujours plus à droite, et finalement jusqu'en Bukovine et aux portes de la Roumanie.

C'est la manœuvre à grande envergure, s'il en fut jamais, mais aussi la manœuvre loin des capitales et loin de toute conclusion.

Ce qui se passe sur le front occidental éclaire *a contrario* ce qui se passe sur le front oriental : les armées allemandes ont débordé la manœuvre d'invasion française vers la Lorraine par un « à droite » sur la Belgique; la manœuvre de débordement allemande visait Paris et la décision de la guerre par une grande bataille aux portes de la capitale. Le général Joffre sauve Paris et retourne la guerre en gagnant cette bataille décisive. Tout se tient et l'effort réciproque a un sens très clair. L'armée russe, au contraire, victorieuse après avoir tourné l'aile droite austro-hongroise, ne peut que s'emparer de la Galicie et elle s'arrête devant le formidable rempart des Carpathes.

En un mot, tout se passe en Galicie ; il n'est question que du sort de la Galicie. Tel est le dernier trait du machiavélisme allemand. La guerre est ramenée, de ce côté, à une sorte de tentative de rectification des vieux partages de la Pologne, la Russie et l'Autriche se dispu-

tant, une fois de plus, la part qui leur avait été attribuée, tandis que la Prusse, gardant la sienne, tient en respect les puissances occidentales, protectrices traditionnelles de l'indépendance polonaise. L'Autriche a versé son sang pour garder la Galicie et empiéter sur la Pologne russe; la Russie a versé son sang pour garder la Pologne russe et conquérir la Galicie. Mais la Prusse, agissant comme *Deus ex machina*, entend bien garder la haute main sur le règlement final.

La Pologne souffre une fois de plus de la folie de ces grandes ambitions. Elle est l'éternelle martyre et l'éternelle crucifiée.

Ces données, très générales, prouvant, une fois de plus, que la guerre est la servante fidèle de la politique, permettront de suivre, dans leur sens profond, les événements militaires de la Galicie. Elles expliqueront comment il est arrivé que de magnifiques faits d'armes, grandement honorables pour les armées russes, n'eurent pour ainsi dire aucune influence sur l'ensemble de la guerre. Ce n'est pas tout de vaincre, il faut savoir profiter de la victoire.

DÉBUT DE LA CAMPAGNE AUSTRO-RUSSE L'OFFENSIVE SUR LA POLOGNE RUSSE

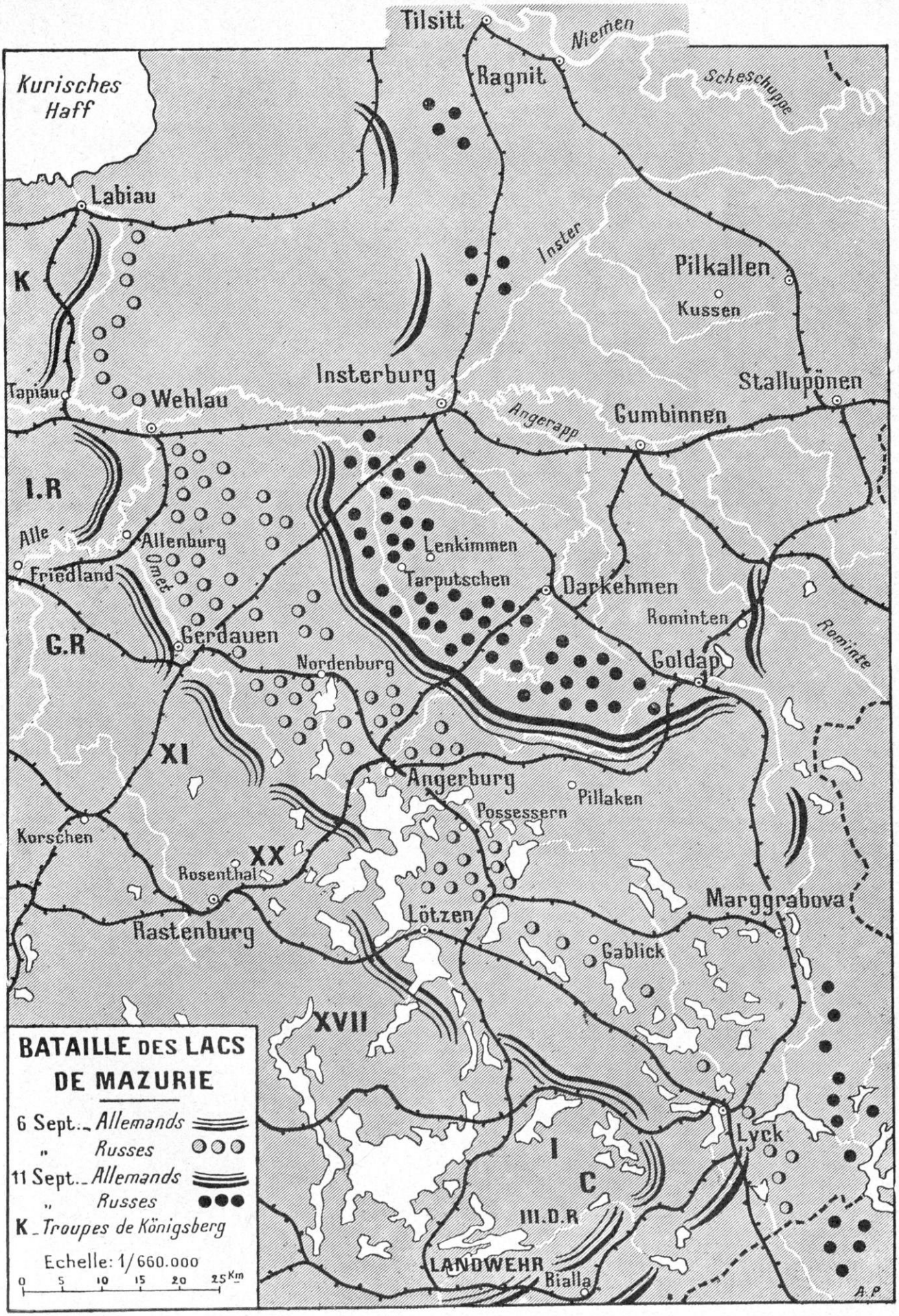
Le Grand Quartier Général austro-hongrois était installé en plein centre de la Galicie, à Przemysl. Comptant sans doute être prêt avant les Russes (1), le général en chef, l'archiduc Frédéric, entre carrément dans l'application du système soit conseillé, soit imposé par l'état-major allemand. Il prend donc ses dispositions pour pénétrer en Russie par la frontière de la Pologne méridionale.

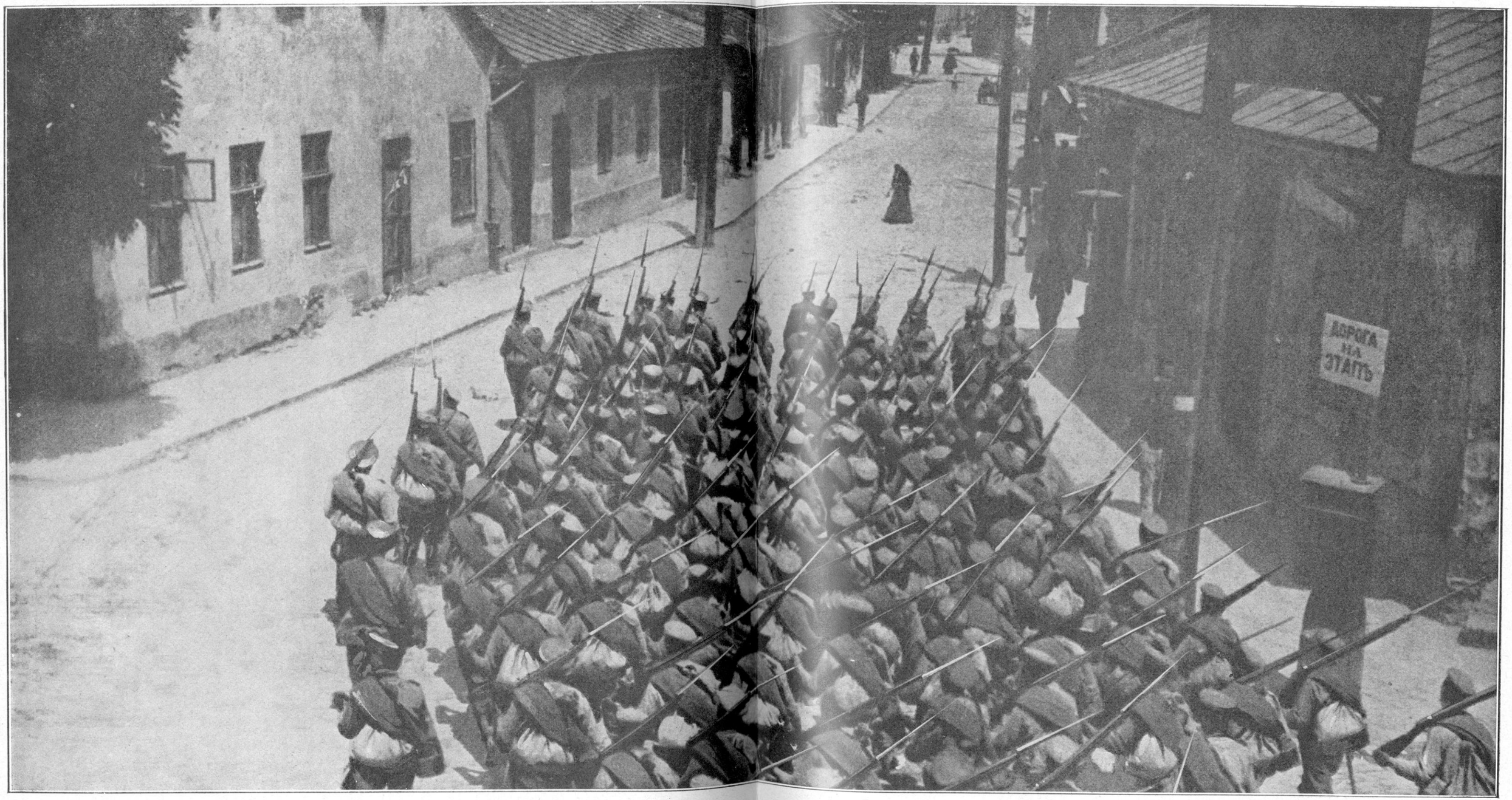
Il combine ses premières opérations avec celles d'un corps de landwehr allemand, chargé de défendre la Haute-Silésie (général Woyrsch). Ce corps marche sur Lodz où il détruit la voie ferrée. Un corps de cavalerie austro-hongrois (général Kummer), en liaison avec lui, s'avance sur Kielce. Il y est arrêté le 15 août et s'immobilise sur la rive gauche de la Vistule, un peu en arrière d'Opatow, à l'embouchure du San. Les deux corps font ensemble office de flanc-garde de gauche au gros des armées austro-hongroises.

Celles-ci s'échelonnent vers le sud-est : la I^re^ armée (général Dankl) sur la rive droite de la Vistule en avant de la Tanew ; la IV^e^ armée (général von Auffenberg) aux sources de la Tanew, derrière les marais de Rawa-Ruska. A la droite de cette armée, un peu en arrière, une armée de moindre importance est placée en réserve sous les ordres de l'archiduc Joseph-Ferdinand. Puis, vient la III^e^ armée (général von Brudermann) derrière le Bug, autour de Lemberg : sa droite, formée d'un groupe puissant sous les ordres du général Kowess, est concentrée derrière le Dniester entre Stanislau et Stryj ; une division (11^e^ division) est un peu en pointe vers Zbaraz, en avant de Tarnopol, et forme flanc-garde tout à fait risquée à droite. Nous verrons arriver, un peu plus tard, une autre armée appelée en grande hâte du front de Serbie, la II^e^ armée (général Boehm-Ermolli), pour garnir la frontière encore plus au sud, vers Koloméa et vers Chotin.

(1) Les journaux autrichiens ont essayé de tirer parti de la prompte mobilisation de l'armée russe pour en tirer la conclusion que la Russie était d'avance décidée à la guerre. Il n'est pas inutile d'observer, à ce sujet, que non seulement l'état-major allemand, mais la presse allemande savaient à quoi s'en tenir, dès le début de 1914, sur les modifications qu'avait subies le plan de concentration russe. En effet, une campagne très violente contre la Russie avait été engagée à ce sujet dans les journaux militaires allemands: elle est résumée dans la *France militaire* du 16 juin 1914. Il est probable que cette campagne, qui mettait en lumière l'accroissement prochain des forces russes, n'a pas peu contribué à déterminer l'empereur d'Allemagne à prendre la terrible responsabilité : « On compte, disait le *Deutsches Offizier Blatt*, que, dans les régions militaires de la frontière occidentale russe, l'infanterie sera mobilisée et prête à être enlevée le huitième jour et que, pour les corps des districts de Saint-Pétersbourg (la Garde, les 1^er^, 18^e^ et 22^e^ corps) et Moscou (les grenadiers, les 5^e^, 13^e^, 17^e^ et 25^e^ corps), elle ne le sera que dans le courant de la troisième semaine de la mobilisation. Quant aux régiments de cavalerie de la frontière, ils sont, en tout temps, sur le pied de guerre. Que dans une prochaine guerre la Russie se montre infiniment mieux préparée qu'en 1914, cela ne fait pas l'ombre d'un doute. »

Si on rapproche cette campagne de presse du passage du livre du baron Beyens cité plus haut, il semble bien que le jeu ou, plus exactement peut-être, le *bluff* de l'empereur Guillaume consistait à prendre la Russie en flagrant délit de transformation militaire et qu'on fut déçu en trouvant le travail militaire plus avancé que les cercles diplomatiques ne l'avaient pensé.


Tilsitt
Niemen
Ragnit
Scheschuppe
Kurisches Haff
Labiau
K
Inster
Pilkallen
Kussen
Insterburg
Stallupönen
Tapiau
Wehlau
Angerapp
Gumbinnen
I.R
Alle
Allenburg
Friedland
Omet
Lenkimmen
Tarputschen
Darkehmen
Rominten
Rominte
G.R
Gerdauen
Nordenburg
Goldap
XI
Angerburg
Pillaken
Possessern
Korschen
XX
Rosenthal
Marggrabova
Lötzen
Rastenburg
Gablick
XVII
I
C
Lyck
III.D.R
LANDWEHR
Bialla
A.P
BATAILLE DES LACS DE MAZURIE
6 Sept._ Allemands
" Russes
11 Sept._ Allemands
" Russes
K_ Troupes de Königsberg
Echelle: 1/660.000
0 5 10 15 20 25 Km



FANTASSINS RUSSES TRAVERSANT UN VILLAGE DE GALICIE

De façon que si nous considérons, dans son ensemble, la disposition de ces troupes formant une formidable armée de près de 1.000 bataillons, nous les voyons se disposer comme un escalier renversé, chaque gradin débordant, vers l'est, le gradin supérieur. La marche d'en bas est posée en Podolie, vers Chotin, tandis que le gradin d'en haut s'appuie sur le San à l'embouchure de cette rivière et de la Vistule.

Un document officiel autrichien explique en ces termes ce que l'on attend de ces forces ainsi distribuées : « En somme, le 24 août, deux groupes d'armées, séparés par le temps et l'espace, devaient agir en vue d'opérations différentes : l'un avec environ deux tiers de nos forces (Dankl, Auffenberg, Brudermann), devait porter l'offensive dans le nord, tandis que le groupe sud s'opposerait au débordement des Russes débouchant d'Halicz-Czernowitz. »

LE GÉNÉRAL IVANOW
COMMANDANT LES ARMÉES RUSSES DE GALICIE

Cette disposition, qui épouse la forme de la frontière, n'est pas sans présenter une certaine analogie avec celle des armées françaises au même moment, dans les Ardennes.

La tactique des Russes va consister à s'en prendre isolément à chacun des gradins, et, finalement, à essayer de renverser l'échelle en la secouant par son appui à Rohatyn-Halicz. Entre parenthèses, c'est probablement ce que les Allemands eussent fait contre nous, selon le conseil du *Kriegspiel* de von Moltke, si l'armée du kronprinz ne se fût pas heurtée à Verdun.

Le groupe austro-hongrois du nord se met en marche le premier, sous les ordres du général Dankl, il s'avance sur la rive droite de la Vistule, vers la Huczwa, affluent de la rive gauche du Bug.

Cette armée se compose de 350 bataillons, 150 escadrons et autant de batteries. Ce sont les plus belles troupes de l'empire. Elle s'ébranle le 21 août. Traversant la plaine marécageuse qui forme la frontière, elle marche droit au nord sur Krasnik. Mais, aux hauteurs de Frampol, elle se heurte à une armée russe (4e armée, général Everth), dont elle ignorait l'existence et surtout la force. Un combat très violent s'engage (24-25 août), l'armée austro-hongroise tentant un mouvement par l'aile gauche et appelant à cet effet le corps de cavalerie Kummer. Les Russes la repoussent, ne cédant un peu de terrain que vers Krasnik. Après deux jours, la bataille a une tendance à dériver à droite entre la Wieprz et la Huczswa, c'est-à-dire (si l'on regarde la carte avec attention) sur la ligne d'invasion où les armées austro-hongroises ont résolu de s'avancer. Ce ne sont plus seulement des combats de couverture, c'est la véritable bataille qui s'allume.

Nous savons, en effet, que sur ce terrain marécageux, parmi ces plaines infinies et sans repère, l'état-major austro-hongrois a choisi, pour ligne centrale de ses opérations contre la Russie et la Pologne, la route qui, à égale distance entre le San et la Vistule d'une part,

CONVOIS AUTRICHIENS FRANCHISSANT LA RÉGION MARÉCAGEUSE DE LA POLOGNE

le Bug de l'autre, commence à Rawa-Ruska et se porte à la fois vers Lublin et Cholm pour se dédoubler à Krasnostaw. De cette route, l'entrée se trouve à Tomaszow, au débouché des marais de Rawa-Ruska ; elle se développe droit au nord, par Zamosk et Krasnostaw. La possession de cette route décidera du sort de la campagne.

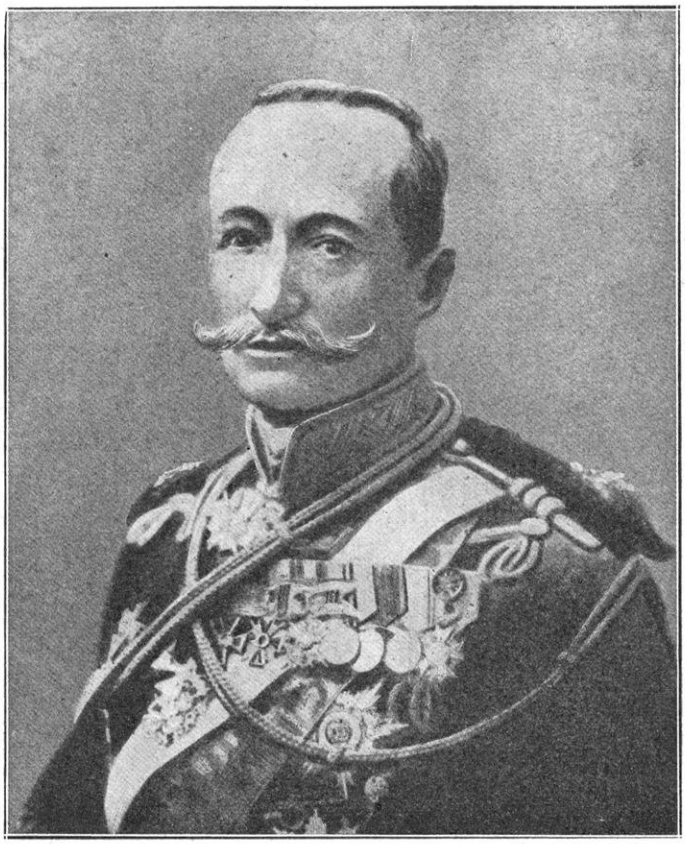
Les Russes avaient lancé leurs avant-gardes à Tomaszow et ils s'étaient établis dans une position extrêmement solide à Tarnawatka, à peu près à demi-chemin entre Tomaszow et Zamosc. Les Autrichiens furent bien surpris de les trouver là.

Voyons donc quelles étaient les dispositions et les emplacements des armées russes.

L'ensemble de ces armées est sous le commandement du général Ivanow, ayant pour chef d'état-major le général Alexeïeff. Les forces russes, mobilisées avec une rapidité qui surprend les Autrichiens, s'échelonnent en face des armées austro-hongroises : c'est, d'abord, au nord, la 4e armée (général Everth), qui barre la route de Lublin entre la Vistule et Krasnostaw ; elle s'oppose à l'armée Dankl ; un peu plus en arrière, gardant la route centrale qui vient de Zamosc-Tomaszow et faisant office d'articulation entre Everth et les armées du sud, la 5e armée (général Plehve) s'oppose à l'armée Auffenberg. C'est ensuite la 3e armée (général Roussky) qui s'est concentrée autour de Dubno et de Brody et qui, par conséquent, surveille les débouchés du Haut-Bug dans la région de Lemberg : elle a devant elle l'armée Brudermann. C'est, enfin, la 8e armée (général Broussilof) qui se détache vers le sud et manœuvre pour contourner l'armée austro-hongroise par Rohatyn, le long de la rive nord du Dniester.

Ces forces constitueront, quand elles seront sur le terrain, un ensemble de près de 1.200 bataillons, avec une puissante artillerie, beaucoup de mitrailleuses et des nuées de cosaques.

BATAILLE DE KRASNIK ET DE ZAMOSC Nous sommes au 25 août ; la Ire armée austro-hongroise (Dankl) a réussi à s'emparer de Krasnik ; la gauche de la IVe armée (Auffenberg) déborde les Russes qui tiennent bon à Tarnawatka, et elle pousse jusqu'à la route centrale où elle s'empare de Zamosc le 27. Mais les renforts russes arrivent ; les troupes, venues de Lublin, se portent à la rencontre de l'ennemi et commencent à saper, par la base, l'armée Dankl, premier gradin.



LE GÉNÉRAL BROUSSILOF
COMMANDANT LA 8e ARMÉE RUSSE

La IVe armée austro-hongroise, qui forme le second gradin (armée Auffenberg), est appelée à la rescousse. Elle monte vers le nord, dans l'intention de couper l'armée Everth de la masse des armées russes opérant en Galicie ; elle reprend en sous-œuvre le travail de l'aile droite (armée Dankl), et s'avance le long de la rive orientale du Wieprz vers Wielacza. Mais là, elle rencontre la 5e armée russe (général Plehve).

La bataille est engagée sur une étendue de 150 kilomètres. Entre Chodel, Tarnawatka et Zamosc, ce n'est qu'une ligne de feu. L'armée austro-hongroise ne s'attendait pas à cette puissante intervention des Russes. La voilà qui, à son tour, demande du renfort.

L'archiduc Joseph Ferdinand commande, comme nous l'avons dit, des forces de réserve à Zollkiew sur la droite d'Auffenberg. Cette armée gardait, de ce côté, les approches de Lemberg. On l'envoie. Avec trois divisions d'infanterie, deux de chasseurs tyroliens et une de honveds, l'archiduc se porte vers le nord et arrive juste à temps pour contenir, à Laszczow, avec le XVIIe corps, qui appartient à l'armée d'Auffenberg, l'effort des Russes qui se sont avancés de Tarnawatka. Il était temps. Mais n'oublions pas que ce mouvement improvisé a démoli le front austro-hongrois et dégarni Lemberg. Il a, du moins, pour avantage momentané de rétablir la bataille vers Zamosc.

Des deux côtés, on jette les régiments dans la fournaise. Le 30 et le 31 août, la bataille fait un demi-cercle autour des sources de la Huczwa. Plehve pousse les armées de Dankl et d'Auffenberg à leur point de jonction dont il voudrait faire un point de rupture. Son front est dessiné par une courbe : Zamosc, Labunie, Tarnawatka, Czartowezyk, Laszezow.

La position devient intenable, à gauche, à l'armée Dankl : elle demande encore du secours et, cette fois, c'est le corps de Kummer, détaché en couverture sur la rive gauche de la Vistule, qui jette un pont de fortune à Josefow et accourt, attaquant sur Opole. Et le corps de landwehr allemand (Woyrsch), appelé également, emboîte le pas et débouche sur Solec.

VUE GÉNÉRALE DE PRZEMYSL

Ainsi, les régiments austro-hongrois fondaient dans la bataille. Mais Dankl s'obstinait, croyant encore au succès, parce qu'il gagnait du terrain, quand, tout à coup, une intervention nouvelle se produisit. A la grande surprise des Austro-Hongrois, des masses russes débordent Auffenberg par le sud.

Les aviateurs et les reconnaissances n'avaient signalé que quelques patrouilles de cavalerie à l'ouest de Brody et de Tarnopol, et c'est pourquoi on avait, sans hésiter, porté l'armée de l'archiduc Joseph-Ferdinand sur Tomaszow et on avait serré sur le centre, précisément à l'heure où la bataille s'élargissait encore sur l'aile droite. Ce ne sont pas des patrouilles, ce ne sont pas des avant-gardes, c'est une armée entière ; c'est Roussky. Et c'est Roussky déjà vainqueur. Voici ce qui s'était passé.

LA MANŒUVRE DE ROUSSKY ET BROUSSILOF PAR L'AILE DROITE

Dès que le canon s'était fait entendre, Roussky était accouru à marches forcées de Dubno par Brody, marchant droit sur Lemberg. L'armée Brudermann (III^e^ armée) défendait Lemberg. Elle faisait face au nord pour appuyer, en troisième gradin, l'armée Auffenberg engagée sur la ligne de Tomaszow et au delà. Roussky débouche sur le Bug à Busk, au plus près de la bataille; mais, en même temps, il envoie une partie importante de son armée accomplir, vers Zloczow, juste en face de Lemberg, un mouvement tournant destiné à envelopper la droite de l'armée Brudermann qui, comme nous l'avons indiqué, se bat face au nord. C'est un coup de maître.

Pendant que Roussky bouscule, à Busk, deux divisions de cavalerie qui lui sont oppo-

sées, la 8e armée russe (armée Broussilof) débouche encore plus au sud et, par conséquent, toujours à droite de l'armée autrichienne, et menace les communications entre l'armée Brudermann et l'armée Köwess : Monasteryska, Nizniow sont occupées (25-26 août). Köwess se replie en grande hâte sur Stanislau, dans la crainte d'être coupé du gros des armées engagées dans le nord.

Voici que la bataille, ayant écrasé l'aile droite austro-hongroise, remonte vers le nord. Des troupes russes débouchent de Brzezany ; Zloczow succombe. L'armée de Lemberg est prise à revers à Busk et se réfugie sous le canon de la place. Les 27 et 28, Ivanow, avec Broussilof et Roussky, se jette sur les corps austro-hongrois ; ils les font tomber les uns sur les autres en château de cartes. Ceux-ci se reconcentrent à marches forcées et tiennent tête à Przemyslany pour essayer de sauver Lemberg (28 août), tandis que Dankl et Auffenberg, luttant péniblement vers le nord, ne cessent de demander du secours.

LE GÉNÉRAL ROUSSKY
COMMANDANT LA 3e ARMÉE RUSSE

La situation est terrible pour le commandement austro-hongrois. Il se trouve à peu près dans le cas de Samsonow, pris par derrière quand sa droite a fléchi, et se demandant s'il doit foncer ou se retourner. Dankl combattait à 200 kilomètres de la 11e division : on comprend qu'il ne se soit pas rendu compte de ce qui se passait.

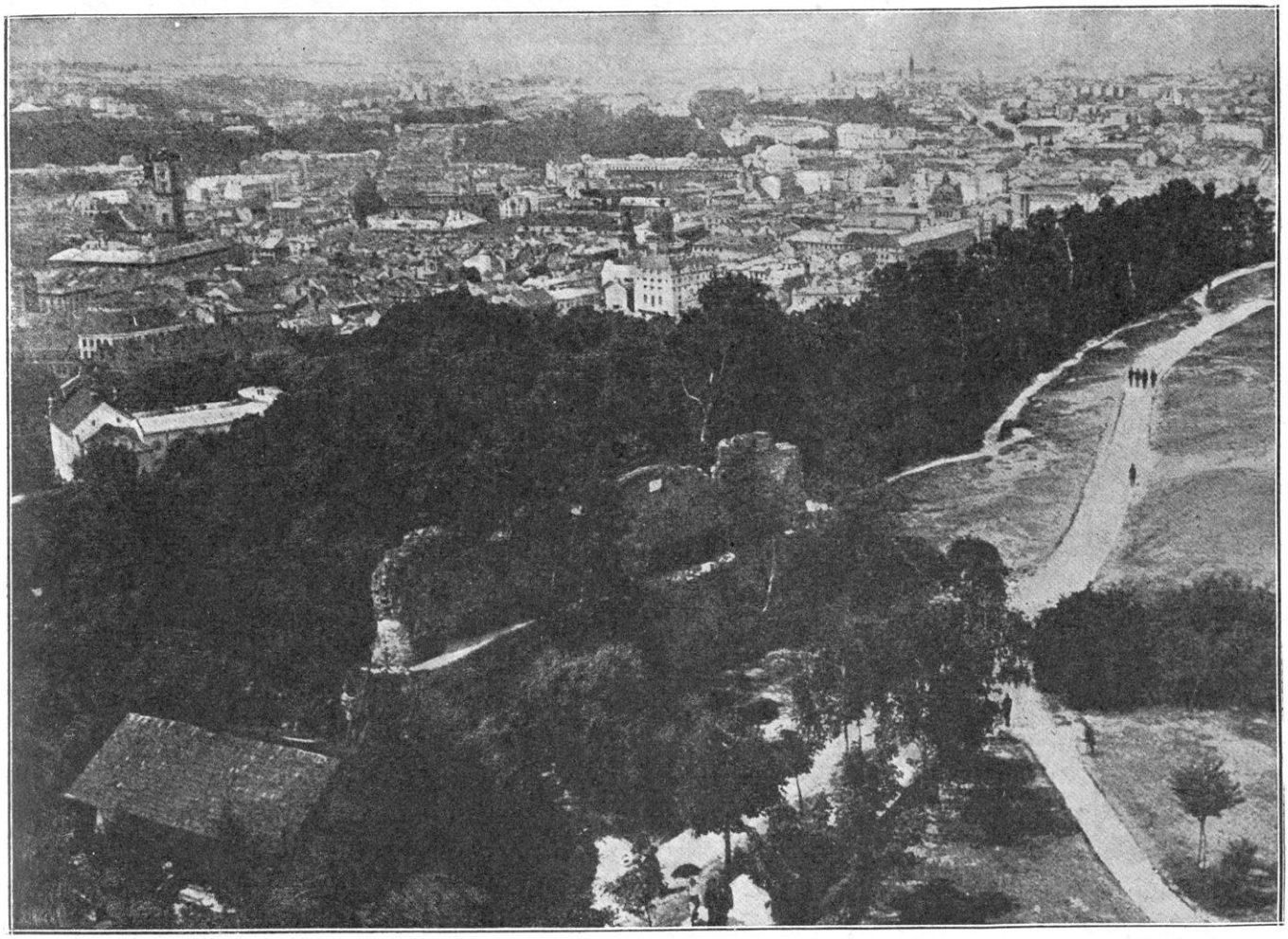
Ce n'est pas l'heure des longues réflexions. On tire parti de tout, dans la pensée suivante : défendre coûte que coûte l'encoignure de Lemberg pour protéger le flanc des armées du nord qui continuent la lutte vers Zamosc. Donc, les corps qui se sont rabattus sur Lemberg feront front devant la ville, face au sud. Pour cela, on choisit une bonne position à Przemyslany et on ordonne la résistance jusqu'au dernier homme (30 août).

Pendant que ces lignes tiendront, deux mouvements s'accompliront l'un vers le sud, l'autre vers le nord.

Vers le sud, une nouvelle armée (IIe armée, général Boehm-Ermolli), appelée en toute hâte du front serbe, prendra par le dos, sur la rive nord du Dniester vers Halicz-Rohatyn, les forces russes qui attaqueront Przemyslany ; cependant, au nord de Lemberg, les armées Dankl, Auffenberg, archiduc Ferdinand essaieront de se dégager.

C'est alors qu'apparut la portée de la faute commise quand on avait déplacé l'armée de l'archiduc Joseph-Ferdinand. Le trou ouvrant la route de Lemberg n'avait pas été bouché et Roussky, rompant le front austro-hongrois, passait le Bug à Kamionka-Strumilowa, marchait hardiment sur Zolkiew, contournait Lemberg et coupait les armées du nord de leurs communications avec cette place et les armées du sud. Ainsi s'était produite la terrible survenue de l'armée Roussky dans les combats du nord. : tel Blücher, à Waterloo !

La journée du 29 avait vu s'accomplir la rupture du front austro-hongrois en trois mor-



VUE DE LEMBERG

ceaux : l'armée du sud rejetée sur Stanislau ; l'armée du centre chassée de Lemberg et battue à Przemyslany ; l'armée du nord arrachée à Zamosc et Krasnic.

29, 30 et 31, ces jours coïncident d'une part avec la défaite des lacs de Mazurie au nord et avec la retraite de Charleroi sur le front occidental. Par un coup de balancier formidable, ces mêmes journées relevaient donc, en Galicie, la fortune des alliés. Les chefs russes montrent partout cette vigilance, cette autorité dans le commandement, ce coup d'œil sur le champ de bataille qui, malgré l'épuisement et la fatigue des troupes, ne laisse nul répit à l'ennemi.

La manœuvre stratégique réussissait sur tout le front. Un magnifique mouvement tournant, d'une envergure de 250 kilomètres, avait produit le double effet que doit produire infailliblement cette manœuvre classique : d'une part écraser une aile et, simultanément, ébranler le centre. L'aile méridionale des armées austro-hongroises abandonnait en hâte le terrain et se repliait sur le centre. Le centre fléchissait et abandonnait Lemberg ; l'aile gauche elle-même était ébranlée.

LA BATAILLE DE LEMBERG Qu'allait décider le commandement austro-hongrois ? Tenir encore ou abandonner la Galicie orientale à l'ennemi !

Il ne veut pas se résigner à cette triste nécessité. Il se croit encore de force à résister à l'étreinte qui le menace.

Deux armées lui restent qui, malgré la fatigue et les pertes, n'ont perdu ni leur ordre ni leur vigueur. En les renforçant et en les concentrant en arrière de Lemberg, on procédera à une contre-attaque destinée à briser le

demi-cercle que forment les armées russes.

La partie la plus solide est encore l'armée Auffenberg. On lui demande un effort suprême. Elle pivote sur place, fait face au sud en se couvrant d'un rideau de troupes vers le nord et descend sur Lemberg pour essayer de sauver la ville. Seulement les troupes sont épuisées ; il faut leur accorder deux jours de repos et les reconstituer tant bien que mal. Pendant ce temps, les armées russes poursuivent leur implacable mouvement d'encerclement autour de Lemberg.

Le 1er septembre, on décide l'évacuation de la ville (1) ; le 2 septembre, les armées austro-hongroises ont l'ordre de l'abandonner et de se porter d'un seul mouvement vers la ligne de collines et de marais qui la domine dans la région de Grodek. Ici on fera tête une seconde fois. Cette bataille décidera du sort de la Galicie orientale.

Les situations sont les suivantes : Lemberg est occupée par les Russes le 3 septembre ; deux armées, Roussky et Broussilof, s'avancent au delà de Lemberg. Au nord, une lutte formidable est encore engagée entre Everth et Plehve contre Dankl et Auffenberg ; un instant, Everth a plié : mais les Russes l'emportent : Dankl et Auffenberg vont, à partir du 3, se rencontrer vers Lemberg. L'armée Auffenberg refoulée du nord, ce qui reste de l'armée Brudermann avec des renforts nouveaux commandés par Boroevic, et la IIe armée Boehm-Ermolli, accourue du sud, vont faire en arrière de cette ville un effort suprême. Le centre de la lutte est à Grodek, derrière la Wereszyca, mais, pour l'histoire, cette bataille est la bataille de Lemberg, parce qu'elle décide du sort de cette ville.

Le canon tonne sans discontinuer du 8 au 12 septembre. Lutte de géants ! Plus d'un million d'hommes y prennent part. Les Austro-Hongrois d'Auffenberg se sont rabattus sur Lemberg, en suivant la ligne du chemin de fer qui relie Jaworow à la capitale. Le général von Boroevic s'avançait un peu à l'est sur les bois de Janow. Les troupes de Boehm-Ermolli, (IIe armée), amenées par le train, débarquaient à Komarnow, dans les plaines basses du Dniester. Lemberg, occupée par les Russes, va-t-elle devenir le tombeau de leurs armées ?

A leur tour, ils sont surpris : à peine ont-ils eu le temps d'élever quelques retranchements autour de la ville.

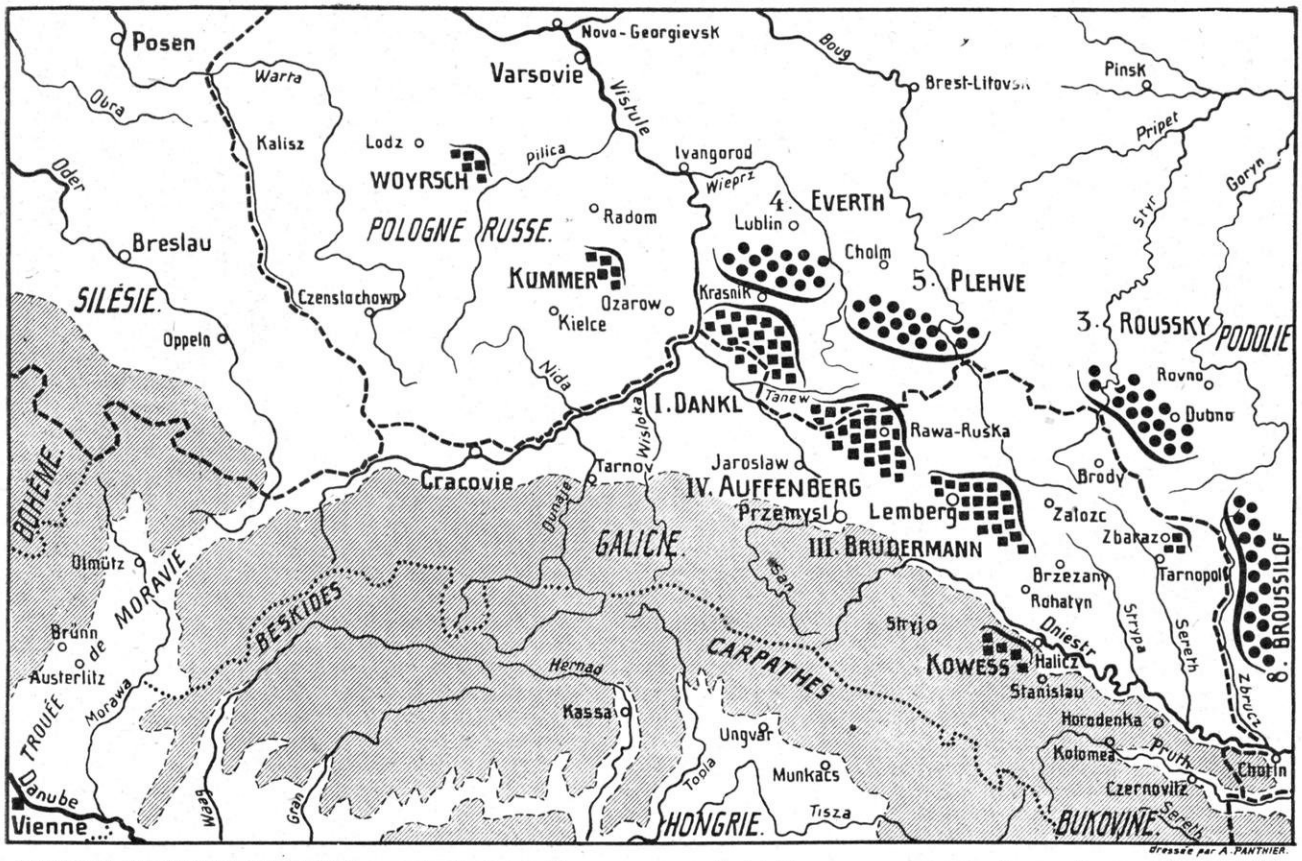
La bataille s'engagea sur trois fronts à la fois et, dans ses diverses alternatives, les Autrichiens s'approchent plusieurs fois des faubourgs de la ville. Mais les Russes, par des assauts terribles à la baïonnette, rétablissent la trame du combat chaque fois qu'elle est sur le point de se déchirer.

Les troupes de l'archiduc Joseph-Ferdinand cédèrent les premières et se jetèrent en grand désordre sur l'armée Auffenberg. Celle-ci fut repoussée au nord de Rawa-Russka.

Mais, là, elle tombait sur un autre péril venant du nord : l'armée Dankl, qui protégeait toute la ligne austro-hongroise contre les troupes russes arrivant de Cholm et Lublin, avait été attaquée à son tour ; en vain, la cavalerie du corps Kummer est arrivée, comme nous l'avons dit, par Josefow ; en vain, le corps de landwehr allemand de Woyrsch est accouru aussi et s'avance jusqu'à Tarnawa. Ces forces sont attaquées par Everth vers le ruisseau de Por et l'armée Dankl les entraîne dans sa débâcle. Tarnawa est pris. L'armée austro-allemande est chassée vers le sud, Dankl le long de la Vistule sur Mielek, et Woyrsch vers Nisko (11 septembre). Il n'y a plus un corps allemand pour défendre la Silésie orientale.

Les masses russes se précipitent dans la brèche ouverte désormais entre les armées Dankl et Auffenberg. Celui-ci est obligé de se retourner une fois encore et de disposer son front au nord. Mais, au même moment, il apprend que Boehm-Ermolli est tourné au sud par des ennemis venant de Stryj, sur la

(1) Sur l'évacuation de Lemberg et sur l'occupation par les Russes, voir les détails intéressants donnés par M. Fraccorali, dans le *Figaro* du 12 octobre 1914.



AVANT LA BATAILLE DE GALICIE, 23 Août 1914. — Russes ●●●. Autrichiens ■■■. Echelle. 0 50 100 150 Km.

rive sud du Dniester et débouchant déjà sur Drohobyczy.

Il n'avait plus qu'à déguerpir au plus vite. L'ordre de la retraite est donné le 11 septembre, vers midi. L'armée tout entière se replie derrière le San, à l'abri de la place forte de Przemysl.

Je voudrais essayer d'expliquer en quelques mots l'aspect de cette seconde partie de la bataille de Galicie. Dans la première phase, l'échelle des armées austro-hongroises avait été attaquée successivement dans ses gradins descendants, d'abord vers le nord, puis vers le centre, puis vers le sud : arrachée du pied, elle chancelle.

Mais elle ne veut pas céder encore ; elle se transforme et prend une autre forme, c'est celle d'un Tau dont la tête ou barre transversale fait face au nord, tandis que la haste, appuyée sur Drohobicz, s'élève par Grodek jusqu'à Tomaszow.

La barre supérieure, c'est l'armée Dankl et les renforts qui lui arrivent de l'ouest ; elle est attaquée au nord par les troupes russes venant de Lublin ; elle tient bon ; mais voici qu'elle est tournée à sa droite ; elle penche vers Przemysl.

Pendant ce temps, la tige ou le montant du Tau est arraché par sa base à Drohobicz et brisé au point de jonction avec la barre transversale à Rawa-Ruska.

Ainsi, la force austro-hongroise est rompue : elle n'a plus aucune forme. Les éléments en désordre passent, par fractions et détachements, les divers ponts du San, pour aller chercher un abri derrière cette rivière (12-15 septembre).

Il est impossible de s'attarder aux détails infinis de ces événements. Donnons pourtant, d'après un témoin, une idée de cette terrible retraite succédant à ces terribles combats :

« Notre retraite, sans direction, sans ordre, s'en va d'abord à l'ouest, puis au sud-ouest (il s'agit de troupes territoriales qui ont été engagées dans les combats de

Drohobicz-Mikolajow) ; nous marchons jusqu'à minuit par un effort inouï. A Strusgow, nous réorganisons nos compagnies. Les soldats pleins de boue, trempés de sueur et qui ne se sont pas lavés depuis des jours, puent comme des charognes... Halte à Kulczycze, près de Sambor. A 8 heures, on rassemble le régiment ; il a diminué de moitié. Nous restons sept officiers au bataillon. Nous recevons l'ordre formel de battre et de tuer tous les traînards. Les chefs de compagnie doivent marcher en queue de colonne et aucun soldat n'a le droit de quitter le rang sans permission... (1)

VICTOIRES DES RUSSES EN GALICIE

Au fur et à mesure des victoires russes, la nouvelle en était répandue à Paris par les communiqués. Elle coïncidait avec les plus mauvais moments de la retraite de Charleroi, et quoique l'attention fût ailleurs, elle contribuait à maintenir les courages.

C'était comme une note d'espoir au bas des communiqués français, si tragiques alors.

« 2 septembre. — Les Russes ont remporté en Galicie une grande victoire : les détails n'en sont pas encore complètement connus. »

3 septembre. — *Communiqué de l'état-major du généralissime russe.* — Pétrograd, 2 septembre :

« Après un combat de sept jours, l'armée russe, s'emparant des positions de Lemberg, s'approcha des forts principaux. Une bataille extrêmement tenace eut lieu, à la suite de laquelle, le 1er septembre, les Autrichiens furent jetés dans une déroute désordonnée, abandonnant des pièces d'artillerie lourde et légère, des parcs d'artillerie entiers, des cuisines de campagne. Nos avant-gardes et notre cavalerie poursuivent l'ennemi qui subit des pertes énormes en tués, blessés et prisonniers. Pendant la poursuite, les Autrichiens ont encore perdu 30 canons. Le total des canons pris dans la région de Lemberg s'élève à 150. »

La dépêche officielle du grand-duc Nicolas Nicolaïewitch à l'empereur paraît le 5 septembre :

« Avec une joie extrême et en remerciant Dieu, j'annonce à Votre Majesté qu'aujourd'hui, à 11 heures du matin, l'armée du général Roussky a pris Lemberg et que l'armée du général Broussilof a pris Halicz. »

(1) Octavian-C. Taslavanu, *Trois mois de campagne en Galicie. Carnet de route d'un Transylvain*, p. 76.

Ces publications officielles s'accompagnaient peu à peu de commentaires, et combien réconfortants :

« Cette bataille a été une défaite désastreuse pour les Autrichiens qui auraient perdu 150.000 tués, blessés ou prisonniers, toute leur artillerie, leurs munitions et une énorme quantité d'approvisionnements. La *route de Vienne est ouverte aux Russes.* Les troupes autrichiennes qui opéraient sur la frontière de la Pologne russe ont été rappelées *pour la défense de la capitale de l'Autriche-Hongrie.* » (*Le Temps*, 5 septembre.)

Le 4 septembre paraissait un nouveau communiqué officiel russe :

« Du 17 août au 3 septembre, l'aile gauche russe parcourut 320 verstes en combattant tout le temps. Dans la seule région de Gnila Lipa inférieure, où l'ennemi fut enfoncé, les Autrichiens eurent 20.000 tués et blessés. La retraite de l'armée ennemie à la suite de la défaite de Lemberg a pris un caractère de fuite désordonnée et de panique. Les Russes s'emparèrent de 300 canons, de convois et firent 10.000 prisonniers. Le reste de la IIe armée autrichienne n'a plus aucune valeur militaire. »

La rumeur allait se précisant, et peu à peu s'exagérant. On télégraphiait de Rome au *Temps* :

« Une armée de trois millions d'hommes est en marche sur Berlin, tandis que deux millions d'hommes vont se diriger sur Vienne. »

La presse renchérissait encore. La *Pall Mall Gazette* écrivait :

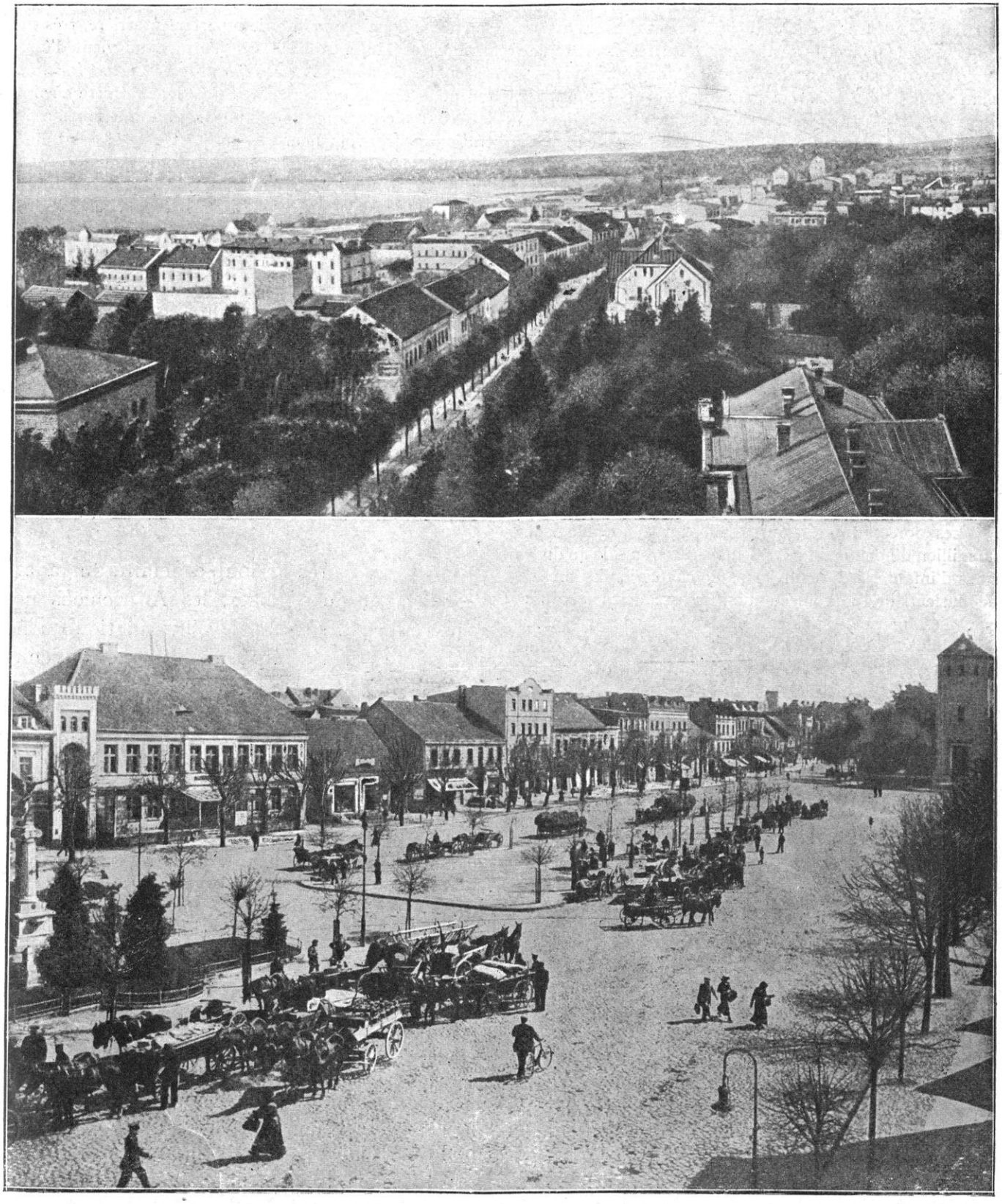
« Ce n'est pas trop s'avancer que de dire que l'Autriche est éliminée comme facteur sérieux de la guerre actuelle. »

Comment ne pas se réjouir au nouveau communiqué officiel du 7 septembre ?

« Douze divisions de l'armée autrichienne de Lemberg ont été complètement détruites. Les Autrichiens ont entièrement évacué la province de Bukovine et la Galicie orientale. Les Allemands ont évacué Radom (7 septembre). La seconde armée autrichienne, opérant dans la région de Lublin, a été fortement éprouvée à l'ouest de Krasnostaw (8 septembre). »

Un communiqué officiel de Pétrograd annonce que les troupes russes sont en train d'investir graduellement l'importante ville fortifiée de Przemysl sur le San.

Et voilà que la bataille de Lemberg met le comble.



LODZ. — VUE GENERALE ET LA PLACE DU MARCHÉ.

« Tandis que le général autrichien Dankl, continuant à battre en retraite, évacuait la Pologne, son collègue, le général Auffenberg, dont les effectifs avaient été renforcés par les troupes fugitives de Lemberg, essayait d'opposer une nouvelle résistance aux Russes. La bataille livrée près de Rawa-Ruska, au nord de Lemberg, a duré quatre jours avec acharnement. Finalement, les Autrichiens enveloppés ont subi une nouvelle défaite. Parmi les prisonniers se trouvent un grand nombre d'Allemands (11 septembre). »

La série se couronne enfin par la bataille de Grodek qui achève et conclut, en quelque sorte, la campagne de la Galicie orientale :

« La bataille engagée en Galicie depuis dix-sept jours s'est terminée par une grande victoire des armées russes. Les Autrichiens sont en retraite sur tout le front, laissant aux mains des Russes un grand nombre de prisonniers et un matériel important (13 septembre) »

Une communication du grand état-major russe donnait, en ces termes, un résumé de la campagne :

« Les forces totales austro-allemandes dépassaient un million d'hommes et 2.500 canons, soit plus de 40 divisions d'infanterie et 11 divisions de cavalerie, renforcées de plusieurs divisions allemandes. Les premières attaques ennemies furent dirigées contre Krasnik (gouvernement de Lublin)... Le déploiement des troupes russes sur un front de plusieurs centaines de verstes n'était pas encore terminé. Nos troupes de la région de Cholm étaient insuffisamment fortes et déployées sur un front trop étendu. C'est contre elles que fut dirigée l'action principale des Autrichiens... Elles furent ramenées un peu en arrière en attendant l'exécution de la manœuvre du général Roussky. Le succès des généraux Roussky et Broussilof nous a permis une offensive générale. Nous réussîmes à couper les communications entre les troupes de Krasnik et celles de Tomaszow. Puis nous enlevâmes les positions ennemies du front Opole-Turobin. Enfin, nous attaquâmes les corps nouveaux qui se portaient à la défense de Lemberg. Le 12 septembre, nous passâmes à l'offensive même de ce côté.

« Maintenant, la bataille de Galicie, qui dura dix-sept jours, a pris fin. La poursuite continue. »

Les critiques militaires voyaient, dans la prise de Lemberg et l'occupation de la Galicie orientale, l'heureux début d'une campagne russe droit sur Vienne :

« Lemberg aux mains des Russes, écrivait l'un d'entre eux, (1) c'est la route ouverte *par la Moravie* du côté de Vienne. Et ce n'est pas une armée concentrée en Hongrie, *derrière la masse presque infranchissable des Carpathes*, qui pourrait essayer d'entraver cette marche en avant... Cette armée, l'Autriche la possède-t-elle encore ? Elle se trouve donc contrainte de reporter en arrière, très en arrière, les débris utilisables de l'armée qui vient d'être disloquée. C'est *dans l'étroit défilé de la Silésie autrichienne* où, peut-être, le gouvernement de Vienne espère encore le secours de quelques forces allemandes, que la concentration peut avoir lieu. Là on peut essayer d'arrêter l'envahisseur. Ou plus loin encore, près de Brünn, d'Austerlitz aussi. *C'est là, sans doute, que pourra se livrer la grande bataille prochaine qui décidera du sort de Vienne.* »

(1) *Figaro*, septembre 1914.

Le projet d'une grande opération russe, droit sur Vienne, par la Trouée des Beskides, apparaissait donc comme le plus probable et le plus naturel de tous, maintenant que le premier acte de la guerre se couronnait par l'éclatante série des victoires russes.

Comment n'eût-on pas senti l'espoir gonfler les cœurs à des résultats si splendides ?

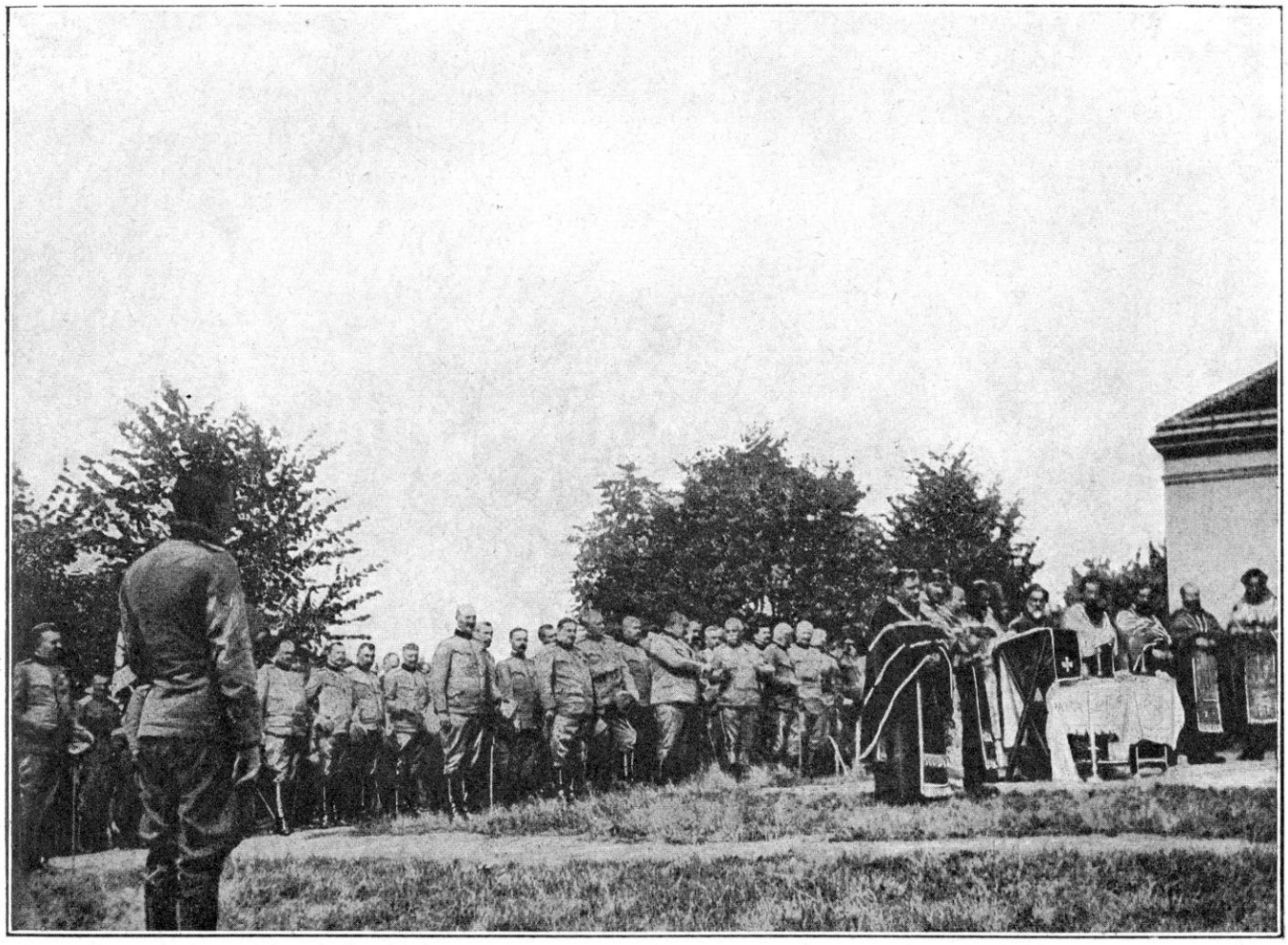
Les victoires de l'alliée russe coïncidaient exactement avec la victoire de la Marne.

FRONT SERBE

Après la double défaite du Jadar et de Chabatz, les Autrichiens ne pensèrent qu'à se venger. L'humiliation qu'avait subie l'armée impériale était un souvenir cuisant qu'il fallait effacer à tout prix.

Une nouvelle armée fut constituée rapidement sur les bords de la Save pour infliger à la Serbie « le châtiment » qui était, au début, l'objectif même de la guerre. On reforma les corps qui avaient fait partie de la première expédition et, avec de nouveaux éléments transportés notamment du front italien, on retrouva une forte armée, composée de quatre corps : les IVe, VIIe, XIIIe et XIXe auxquels on adjoignit des fractions des XVe et XVIe corps. Cette armée, commandée par le général Potiorek, devait entreprendre une nouvelle invasion de la Serbie selon un plan nouveau.

Mais les événements se précipitaient sur le front de Galicie. Les premières défaites austro-hongroises sur ce front forcèrent le grand état-major à faire appel à toutes ses ressources disponibles. Comme nous l'avons vu, la IIe armée commandée par le général Boehm-Ermolli fut transportée par voie ferrée du front serbe



OFFICIERS SERBES ASSISTANT A UN SERVICE RELIGIEUX CÉLÉBRÉ EN PLEIN AIR

au front galicien : on empruntait ses éléments à la nouvelle armée qui devait opérer contre la Serbie, notamment le IVe corps, une partie du VIIe et une division du XIXe. Après un tel prélèvement, l'offensive prévue se trouvait nécessairement retardée.

Cependant l'armée serbe, fière de sa victoire, brûlait du désir de la développer. Ayant chassé l'envahisseur de son propre territoire, elle voulait envahir à son tour.

Elle paraît avoir cédé simultanément à une double tentation : d'une part, passer la Save et pénétrer en Hongrie par la Syrmie, pour frapper l'ennemi au cœur ; et, en même temps, passer la Drina pour marcher à la libération des populations sœurs de la Bosnie. C'était courir deux lièvres à la fois. Une campagne divergente est presque infailliblement vouée à l'insuccès.

Ajoutons que l'armée serbe, excellente sur son territoire montagneux, n'avait ni la cavalerie, ni l'artillerie nécessaires pour opérer dans la plaine hongroise.

Les opérations contre la Hongrie furent combinées par un double mouvement sur la Save. Le fleuve devant être franchi sur deux points, l'un dans l'angle de la Save et la Drina, à Mitrowitza, l'autre aux approches de Semlin.

L'opération sur Mitrowitza fut confiée à la division du Timok qui s'était illustrée dans les combats antérieurs et dont la force avait été portée à 10.000 hommes. Elle franchit la Save, le 5 septembre à 11 heures du soir, sur plusieurs ponts de fortune aux alentours de Mitrowitza ; elle était commandée par le général Stépanowitch. Des troupes hongroises installées sur les hauteurs qui dominent la ville engagèrent le combat vers 6 heures du matin.

Après avoir lutté toute une journée, la division de Timok ayant affaire à des forces et surtout à une artillerie supérieures, fut contrainte de repasser la Save, non sans pertes très sérieuses.

En même temps, les Serbes manœuvrèrent pour franchir la Save un peu plus bas, de façon à contourner Semlin. L'objectif de l'opération était Indidja, relié par chemin de fer à Mitrowitza, au sud des hauteurs de Fruska Gora. On eût obtenu ainsi une bonne base d'opération entre Save et Danube.

L'expédition partit de Belgrade, franchit la rivière à Ustrutschnica, le 8 septembre, occupa Semlin et avança dans le pays. Mais l'échec de la division du Timok à Mitrowitza permit aux Austro-Hongrois de ramener des troupes de Peterwardein et d'attaquer en force le corps d'opération serbe. La tentative sur la Syrmie dut être abandonnée (16 septembre).

L'invasion des Serbes en Bosnie et Herzégovine fut un peu plus heureuse au début, mais finalement n'eut pas plus de résultat. De ce côté, l'objectif était Sarajevo et l'obstacle principal la Drina. L'offensive fut organisée avec le Monténégro. Trois colonnes suivirent les vallées convergentes qui les portaient aux abords de la ville. Les forts étaient déjà sous le feu de l'artillerie serbe, lorsque l'offensive de l'armée austro-hongroise sur la Drina obligea le commandement serbe à rallier toutes ses forces pour la défense du territoire national (mi-octobre).

Cependant les Autrichiens, comme nous l'avons dit, ne voulaient pas rester sous le coup de la défaite de Chabatz. Une nouvelle armée était reconstituée : elle était composée des IX^{e} et VIII^{e} corps (entre Mitrowitza et Biélina), des XV^{e} et XVI^{e} corps (en face de Zvornik et Lioubovia), du XIII^{e} corps (faisant la liaison entre les deux groupes).

Cette disposition suffit pour indiquer le projet du général Potiorek ; il s'agissait encore d'attaquer la Serbie par l'angle de la Drina et de la Save. Mais cette fois, l'offensive principale était confiée à l'aile droite. On comptait déboucher par Kroupani et Petzka sur Valievo, isoler ainsi l'armée serbe retenue dans l'angle de la Save par la démonstration en forces de l'aile gauche autrichienne.

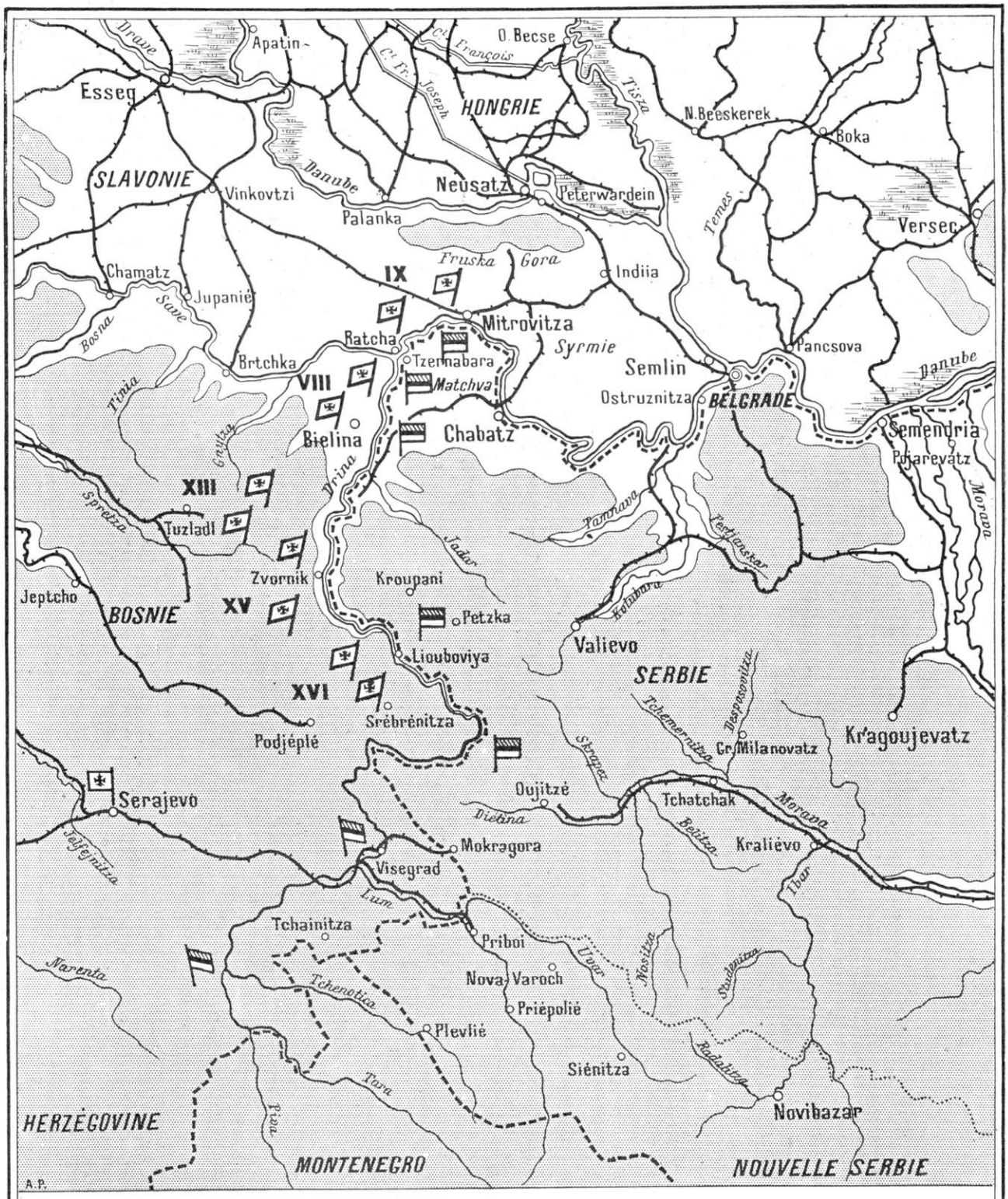
La démonstration sur la Save se produit le 7 septembre. Les deux corps d'aile gauche (VIII^{e} et IX^{e}) passent la rivière à Ratcha et débouchent dans cette plaine de la Matchwa qui avait vu, quinze jours auparavant, la victoire des Serbes. Les Serbes arrêtent le mouvement offensif de l'ennemi et le rejettent au nord de la Save ; une division austro-hongroise (IX^{e} corps) est taillée en pièces à Tserna Bara (lac Noir). C'est un succès.

Mais les engagements décisifs ont lieu à l'aile droite, car la force austro-hongroise principale manœuvre par le sud. Elle franchit la Drina, à Lioubovia, le 7 septembre, et refoule les corps serbes peu nombreux placés en observation sur les hauteurs de la rive droite. Les 12, 13 et 14 septembre, de violents combats s'engagent dans le massif montagneux qui couvre, de ce côté, la région de Valiévo.

Les Serbes combattent pied à pied ; mais, en présence de forces supérieures sans cesse renforcées, ils sont obligés de céder du terrain. Les Autrichiens finissent par atteindre, en partie du moins, la ligne des crêtes du Goutchévo, le plateau de Kroupanié et de Pitzka. Les Serbes sont rejetés dans leurs montagnes, mais ils y retrouvent les avantages d'un terrain et d'un genre de guerre qui leur sont familiers. La lutte va se stabiliser pendant plusieurs mois.

OPÉRATIONS NAVALES La guerre maritime pendant le mois d'août 1914 en est encore aux préliminaires.

Sauf le combat d'Héligoland, sur lequel nous allons revenir et qui servit, en quelque sorte, d'épreuve et de pierre de touche à l'amirauté britannique, la campagne, dans son ensemble, peut se résumer en deux mots : blocus des forces navales allemandes. Le



DEUXIÈME EXPÉDITION DE CHÂTIMENT CONTRE LA SERBIE

Positions des troupes vers le 7 Septembre 1914.

Autrichiens Serbes

Echelle 0 10 25 50 75 100 125 Km.

Moniteur de la Flotte, dans un communiqué du 2 octobre, en définit très exactement le caractère :

« Les home fleets » anglaises bloquent la mer du Nord et l'entrée des détroits qui donnent accès dans la Baltique. Les croisières anglaises et françaises assurent la liberté de la Manche et de l'Océan. Notre armée navale bloque, dans l'Adriatique, la flotte autrichienne et donne entière sécurité au trafic maritime des alliés dans la Méditerranée.

« La flotte de haute mer allemande continue à rester dans les ports et dans le canal de l'empereur Guillaume, abritée derrière les champs de mines, protégée par les bancs de la côte, les canons des forts et la surveillance des flottilles de torpilleurs et de sous-marins.

« L'escadre autrichienne a adopté la même attitude passive : elle reste à l'abri dans les rades de Pola et de Cattaro.

« Ce rôle des flottes alliées, s'il leur ravit, pour un temps, la part légitime d'activité, de dévouement, et aussi de gloire, à laquelle elles peuvent prétendre, n'en a pas moins d'importance quant au résultat à atteindre. Le résultat moral d'abord : c'est la faillite de la parole impériale : « Notre avenir est sur la mer. » La sensation qui peu à peu pénètre l'opinion allemande, c'est que les milliards dépensés pour la flotte l'ont été en pure perte et que le rendement d'un établissement naval considérable sur lequel se fondaient tant et de si brillants espoirs, est sensiblement à néant.

« Le résultat matériel ensuite, c'est la quasi impossibilité, pour l'Allemagne et l'Autriche, de s'approvisionner non seulement en vivres (la question des subsistances ne se posera qu'au bout de plusieurs mois), mais en matières premières et objets de toute nature, que ces nations faisaient venir du dehors. »

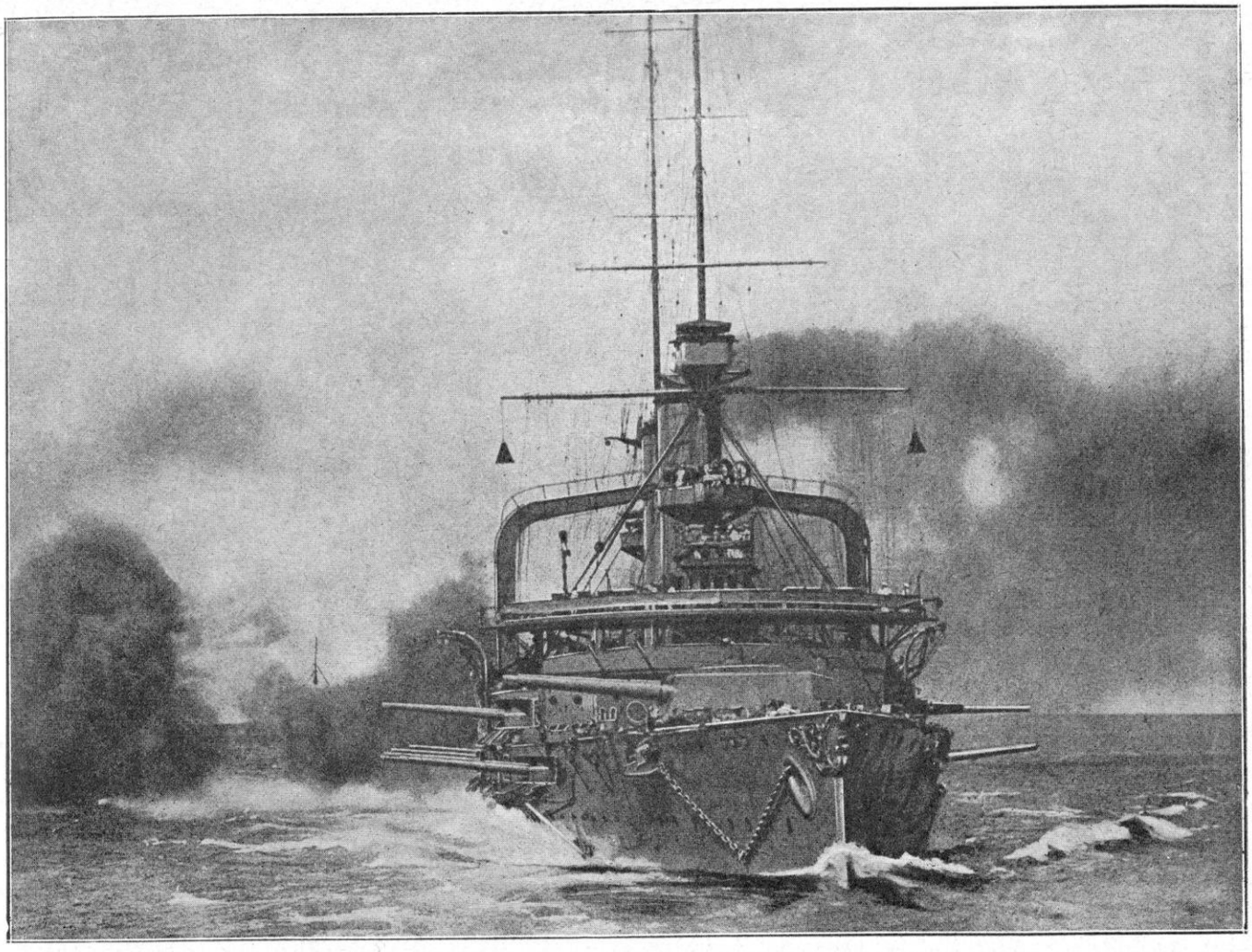
LE VICE-AMIRAL SIR DAVID BEATTY
COMMANDANT LA 1re ESCADRE BRITANNIQUE.

Ces lignes contiennent l'esquisse de tout un système de guerre navale : nous le verrons se développer dans l'avenir. Il se résume en deux directives générales : interdire la mer aux flottes ennemies ; empêcher l'introduction en territoire ennemi de ravitaillements venant par la mer. Ainsi s'affirme, dès le début, le dessein de procéder, à l'égard des deux empires alliés, par le blocus et par ses conséquences.

Cependant, ce système, qui, de prime abord, paraît simple et comme infaillible, a ses côtés faibles. En premier lieu, il est purement défensif et réduit à une inaction, du moins apparente, les flottes alliées si formidablement supérieures. L'empire d'Allemagne aura construit ses cuirassés et ses croiseurs pour qu'ils restent dans les ports ; mais il en est de même ceux de l'Angleterre et de la France. Quant au blocus, s'il doit opérer, ce ne sera qu'à la longue ; en attendant, il va soulever la difficile question de l'alimentation des neutres.

En somme, dès le début de la guerre, on ne peut aborder l'ennemi par étreinte directe et l'on doit s'en tenir à l'étreinte indirecte. C'est une cause de retards infinis ; l'une des supériorités les moins incontestables de l'Entente ne peut s'affirmer brusquement. Elle laissera aux empires alliés le temps et les possibilités de préparer, à leur tour, la contre-offensive : la guerre de torpilles, de mines et de sous-marins est en germe dans les mesures qui s'en tiennent à la coercition négative des forces navales germaniques.

Il était impossible que, dès le début des hostilités, la question de « l'utilisation de la mer », même pour l'offensive, ne fût pas posée. L'Allemagne elle-même, malgré l'infériorité relative de ses forces navales, n'avait pas renoncé à un projet de débarquement soit dans les îles britanniques, soit sur les côtes de Normandie ou de Bretagne. Le grand mouvement tournant par la Belgique, en forçant le Pas-de-Calais, en assurant la conquête



CUIRASSÉ DE LA FLOTTE ANGLAISE

par terre des ports de Dunkerque, de Rouen, du Havre, peut-être, était destinée à seconder les opérations hardies. L'initiative des armées françaises en Belgique et l'action de l'armée d'Amade avaient écarté le péril. Mais il pouvait renaître ?

Les puissances alliées devaient-elles attendre, l'arme au pied, les initiatives navales allemandes ; devaient-elles renoncer à prendre les devants ? La haute direction de la guerre navale avait à envisager, dès le début de la guerre, les deux faces du problème.

La tâche incombait, en particulier, aux autorités navales britanniques. La Belgique étant occupée, Anvers étant menacé, l'Angleterre était immédiatement visée : la ceinture d'argent la protège à peine. En outre, son autorité navale souffre si la flotte allemande peut braver sa flotte impunément. Pour bien se défendre, le mieux, souvent, est d'attaquer. Renoncera-t-on définitivement à une opération navale offensive sur les côtes de la mer du Nord et de la Baltique ?

Dès les premières semaines de la lutte, un publiciste français dont on ne peut nier l'autorité, l'amiral Degouy, exposait quelques données du débat dans un article où il étudiait « la défense du canal maritime allemand » :

« Restons, écrivait-il, à la lisière de cette délicate question. Il y a d'autres motifs aux inquiétudes allemandes, celui-ci, entre autres, qu'il se pourrait bien que l'allure générale de la guerre donnât, un jour prochain, aux puissances alliées le désir de rechercher des *théâtres d'opérations plus rapprochés du centre politique de l'Empire;* et cet autre motif aussi que *la prise de possession du canal maritime ou seulement une menace contre le canal maritime* assez sérieuse pour obliger « la flotte de haute

mer » à quitter cet asile avant l'heure qu'on lui voulait fixer, aurait un intérêt des plus sérieux pour la marine anglaise (1). »

Les perspectives ainsi ouvertes devant le public s'étaient certainement présentées à l'esprit des chefs de l'amirauté anglaise. Leur sagesse pesait le pour et le contre. Nous n'entrerons pas ici dans l'exposé des raisons qui dictèrent leur conduite : mais il semble bien qu'avant de s'arrêter, pour de longues années, au parti de l'abstention militaire proprement dite ou à l'organisation plus ou moins efficace du blocus et en acceptant, d'avance, le danger de la guerre des mines et des sous-marins, l'état-major naval britannique ait voulu donner un coup de sonde et se rendre compte de ce qu'une opération offensive bien conduite sur les eaux allemandes pouvait rapporter.

C'est dans cet ordre d'idées que fut préparé le combat d'Héligoland. On peut le considérer, en effet, comme une opération navale visant directement le territoire allemand et pouvant avoir du moins pour résultat de fixer certaines forces militaires sur le point des côtes qui se trouvait menacé. Il entre ainsi dans la conception générale stratégique de la guerre mondiale (2).

Le lieu d'atterrissement qui sera l'objectif de toute flotte britannique visant à la fois le territoire allemand et les forces navales allemandes, peut être, à première vue, l'entrée du canal de l'empereur Guillaume, à son débouché sur la mer du Nord, c'est-à-dire à Cuxhaven dans l'estuaire de l'Elbe. Cuxhaven est défendu, selon ce que l'amiral Degouy écrivait en novembre 1914 : « convenablement, sans plus ». Mais, de ce côté, toute opération est difficile « dans le dédale d'îles basses que des bancs de sable vaseux, coupés de chenaux sinueux, relient à la terre ferme ».

Le rivage allemand, dans cette encoignure de la mer du Nord et de la presqu'île danoise, se défend pour ainsi dire de lui-même : en outre, il est protégé par une sorte de sentinelle avancée que la Grande-Bretagne avait longtemps possédée mais qu'elle avait cédée à l'Allèmagne par voie d'échange lors des arrangements relatifs aux colonies de l'Afrique orientale, la petite île d'Héligoland.

Si l'on voulait menacer le sol allemand dans cette région, c'est-à-dire le canal, Cuxhaven, Bremerhaven, Brême, Hambourg, il fallait passer sous le feu d'Héligoland. Héligoland était le centre de la défense maritime allemande, le nœud de la guerre navale dans la région côtière.

BATAILLE NAVALE D'HÉLIGOLAND

C'est sur Héligoland que la première opération maritime anglaise fut dirigée.

Les deux armées navales étaient placées l'une en face de l'autre, se surveillant d'une rive à l'autre de la mer du Nord ; et la disposition était à peu près la même des deux côtés : les cuirassés bien à l'abri dans les ports de la côte allemande et anglaise.

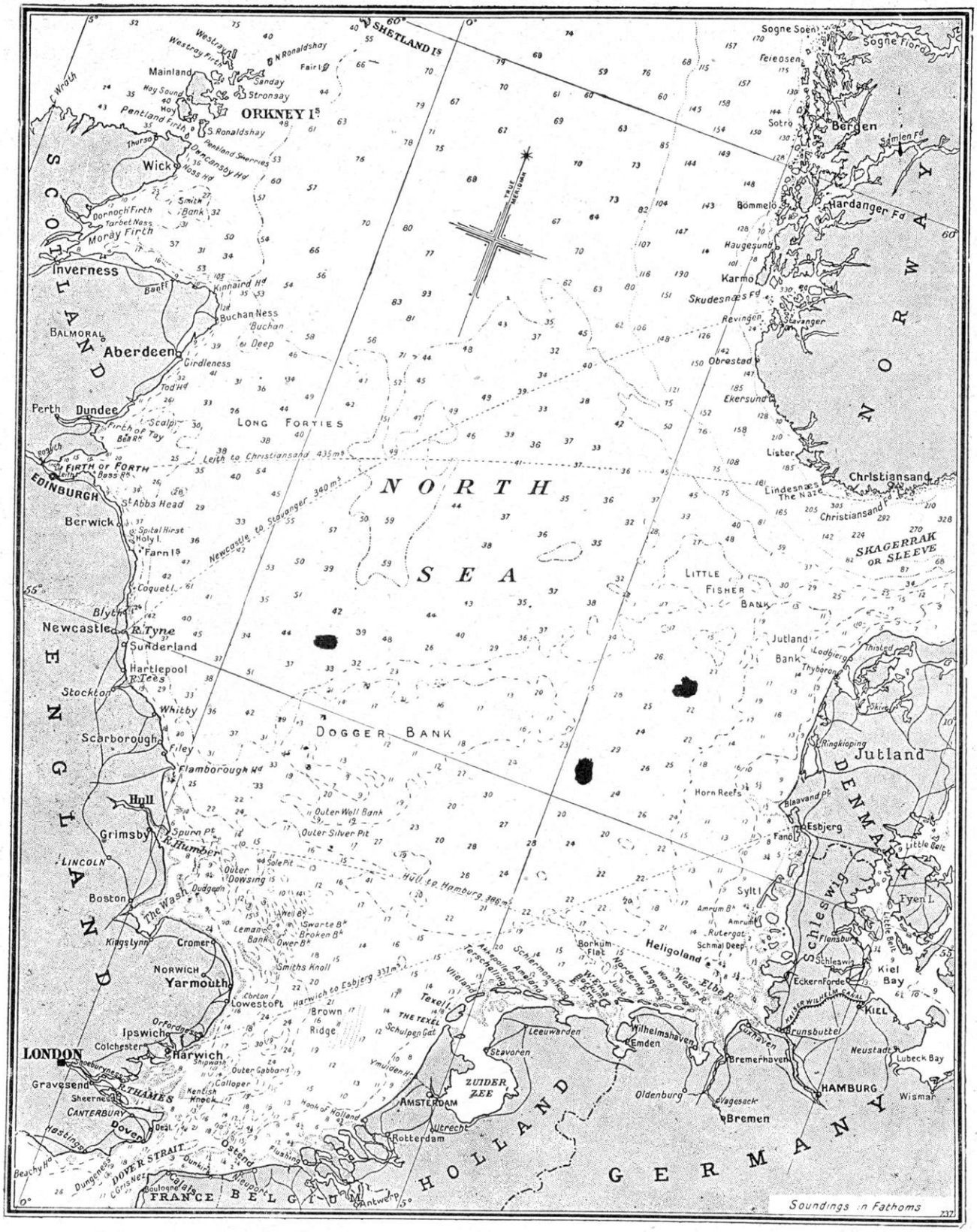
En avant, des deux côtés, une ligne de croiseurs de haute mer ; en avant encore, une ligne de croiseurs légers ; toujours en avant, une nuée de torpilleurs ; puis, plus en avant, des vedettes, des patrouilleurs, le tout escorté et soutenu par le réseau caché des sous-marins.

A certains moments, l'une des ruches bourdonne et travaille ; à d'autres moments, elle rentre, s'apaise, dort sur ses attaches.

Le 18 août, un communiqué anglais dit : « Une certaine vivacité *(liveliness)* est apparente dans le sud de la mer du Nord. » La ruche allemande s'agite : une petite escadre de patrouilleurs et torpilleurs allemands détruit une vingtaine de bateaux de pêche anglais.

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 15 déc. 1914, p. 786.

(2) Dans l'équilibre de la guerre, le haut commandement allemand n'a jamais perdu de vue la menace éventuelle contre les côtes allemandes ; il a gardé aussi longtemps que possible, sur le littoral, des forces qui, souvent lui eussent été utiles ailleurs, — et réciproquement. En octobre 1914, en vue de l'affaire d'Ypres, les troupes du duché de l'Elbe et les fusiliers marins, maintenus jusque-là sur les côtes, ont été envoyés aux armées du duc de Wurtemberg (IVe armée) et du prince royal de Bavière (VIe armée) ; il enfut de même, momentanément du moins, des troupes de landwehr de la région (IXe région). De nouvelles formations les ont remplacées en vue de la protection du canal maritime et des voies ferrées vers Brunsbüttel et Kiel-Holtenau, Rendsburg et Grünthal. C'est un point très sensible de la puissance germanique.



(Extrait de l'*History of the War*, du *Times*.)

CARTE DE LA MER DU NORD

L'amiral Jellicoë trouve l'occasion favorable pour exécuter le coup qu'il montait dans le plus grand secret. Les croiseurs allemands, pour protéger la petite escadre de reconnaissance, s'étaient avancés sous la protection d'Héligoland. C'était l'heure de voir ce qu'ils valaient.

Sir David Beatty reçut le commandement des forces chargées de l'opération (1). Elles étaient nombreuses, échelonnées en avant l'une de l'autre, jouant, avec la flotte allemande, une sorte de partie de barres pour l'attirer hors de ses positions. D'abord, deux flottilles de destroyers, l'une (16 destroyers), commandée par le commodore R.-Y. Tirwhitt, ayant son pavillon sur le croiseur léger *Aréthusa* ; l'autre (17 destroyers), commandée par le capitaine Blunt monté sur le croiseur léger *Fearless*. Tout autour, la flottille de sous-marins, commandée par le commodore R. Keyes (2 destroyers et 8 sous-marins) ; en arrière, la 7e escadre de croiseurs, contre-amiral Christian (6 croiseurs cuirassés et 1 croiseur léger) ; puis la 1re escadre de croiseurs légers (5 croiseurs légers), commodore W.-R. Goodeneough. Et, en arrière, surveillant le tout et comptant intervenir au moment décisif, l'amiral sir David Beatty, commandant la 1re escadre de bataille : *Lion*, *Princess-Royal*, *Queen-Mary*, *New-Zealand* à laquelle devaient se rallier, en mer, l'*Invincible* et quatre destroyers.

Le piège était le suivant : les petits bateaux s'avanceraient vers Héligoland pour provoquer les Allemands à la poursuite ; les destroyers s'efforceraient de se glisser entre les bateaux allemands et la côte ; les escadres de croiseurs légers engageraient le combat ; et les croiseurs de bataille, tenus loin de la vue, arriveraient à l'heure opportune pour assener le coup décisif, la 7e escadre gardant, en particulier, les passages de la mer vers l'ouest.

Les choses se passèrent comme il avait été prévu : par une matinée brumeuse, trois sous-marins naviguant en surface et deux destroyers s'approchèrent d'Héligoland. Les forces allemandes, d'abord destroyers, puis croiseurs, les prirent en chasse. Bientôt, les destroyers anglais, sortant de la brume, se portèrent à toute vapeur vers la côte. Les Allemands, comprenant le danger, se retournèrent vivement. Mais les Anglais avaient eu le temps de s'intercaler entre eux et la côte. A 8 heures du matin, la bataille s'engagea. Elle eut deux phases : dans la première, choc entre les Allemands en retraite et les croiseurs légers et destroyers anglais essayant de les couper ; dans la deuxième, retour des forces allemandes qui se croient supérieures.

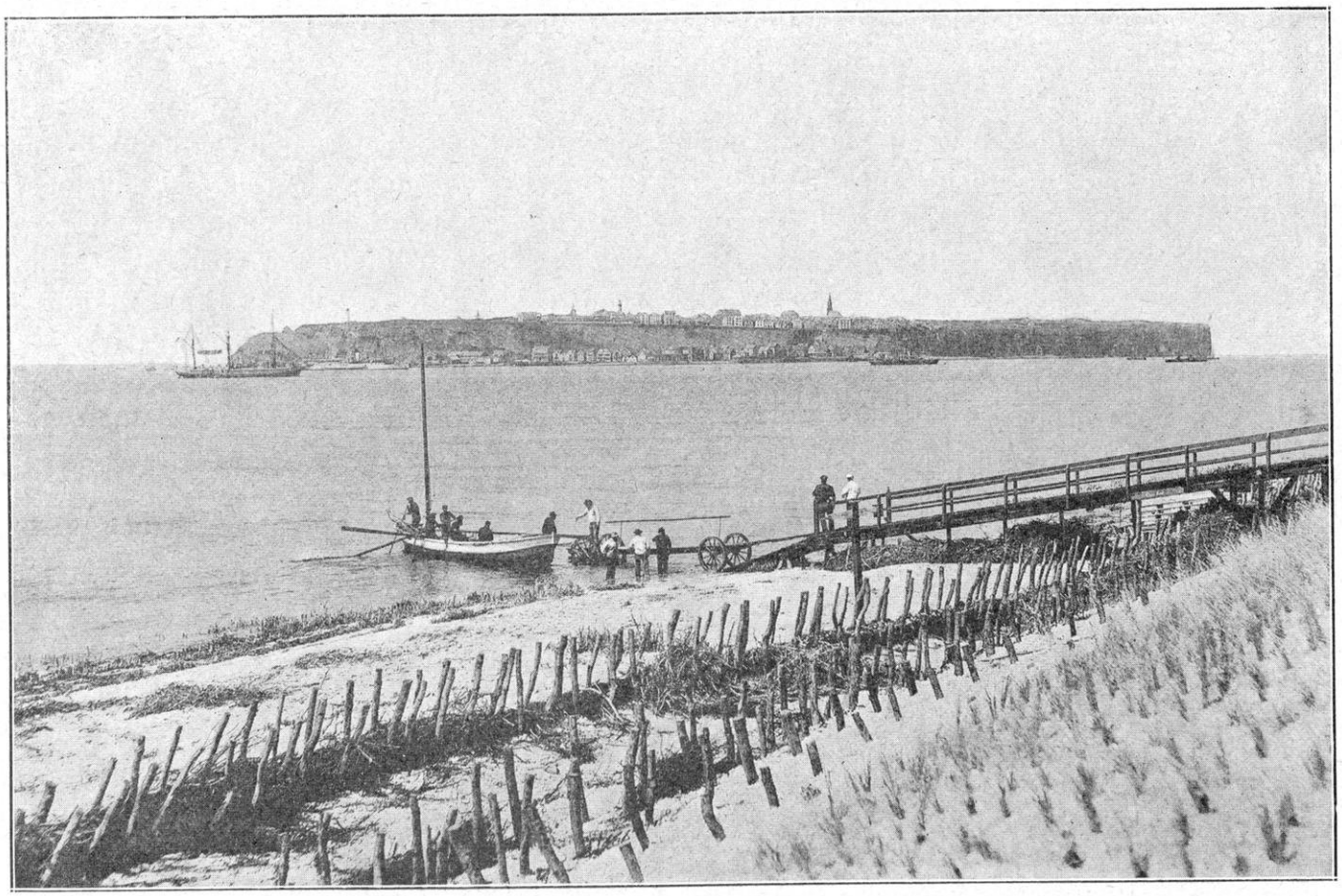
Le premier combat fut soutenu par l'*Aréthusa* anglais contre l'*Ariadne* allemand, et par le *Fearless* anglais contre le *Strassburg* allemand, avec engagement général des destroyers. L'*Ariadne* et le *Strassburg*, très mal en point, finirent par prendre le parti de la retraite. D'autre part, l'*Aréthusa* avait beaucoup souffert.

La nouvelle phase du combat s'ouvrit par l'arrivée de deux nouveaux croiseurs allemands, le *Mainz* et le *Köln* ayant rallié le *Strassburg*. Ils s'attaquaient aux croiseurs anglais *Lurcher* et *Firedrake*, l'*Aréthusa* et le *Fearless* rentrant bravement en ligne. Mais le commodore Tirwhitt, jugeant, après un combat de cinq heures, que la flotte des grands cuirassés allemands, appelée par télégraphie sans fil, pouvait surgir soudain, appelait, de son côté, sir David Beatty.

Celui-ci envoie d'abord la 1re escadre de croiseurs légers ; puis, calculant que les cuirassés allemands pouvaient être en ligne, il part lui-même avec sa flotte de haute mer en dépit des mines et des sous-marins. « A 11 h. 30, dit le rapport officiel de l'amiral Beatty, les croiseurs de bataille se dirigeaient à toute vitesse vers l'est-sud-est... »

Il était évident que, pour être efficace, le secours devait être très important et arriver aussi rapidement que possible. Je n'avais perdu de vue ni le danger des sous-marins

(1) Voir l'intéressante étude de " Miles " : *Silhouettes de guerre : l'Amiral Sir David Beatty*, dans *Correspondant* du 25 juillet 1916.



HÉLIGOLAND. — L'ILE VUE DE LA COTE

ni la possibilité d'une sortie en masse de l'escadre ennemie, qui aurait été facilitée par la présence des brumes dans le sud-est. Notre grande vitesse rendait difficiles les attaques des sous-marins et le calme de la mer permettait de découvrir assez aisément la présence de ces navires. » Le 15, à midi, la magnifique ligne des croiseurs de bataille, ayant en tête le *Lion*, battant pavillon amiral, surgissait de la brume. Mais, déjà, le combat était à peu près décidé. Le *Mainz* était en feu et coulait. Le *Strassburg*, fortement endommagé, s'était dérobé au combat. Le *Köln*, qui luttait encore contre l'*Aréthusa*, fut assommé ; seul, parmi les croiseurs cuirassés, le *Lion* fit usage de ses canons. L'amiral Beatty donne, en ces termes, cette belle et sobre image de la destruction de l'*Ariadne* par le *Lion* :

« C'était un beau spectacle de voir le *Lion* démolir le croiseur ennemi. Nous pûmes voir les coups du croiseur allemand frapper trop court; le *Lion* impassible n'y répondait pas. Pendant plus de dix minutes, l'*Ariadne* continua à tirer sans atteindre le but. Alors le *Lion* qui était en tête de ligne, hissa le signal : « Ouvrez le feu! », tourna lentement et majestueusement et lâcha — une seule fois — sa bordée. Cela suffit. Un nuage de fumée et de vapeur s'éleva du « but » et, lorsqu'il fut éclairci, on vit la cheminée d'arrière inclinée et une énorme déchirure sur toute la longueur du flanc du croiseur ».

L'*Ariadne* en flammes sombra tout d'un coup comme une pierre.

Le *Mainz* était également perdu corps et biens, et plusieurs destroyers étaient coulés ou gravement endommagés. La flotte anglaise restait maîtresse du champ de bataille. Elle n'avait perdu aucune unité, avait même échappé aux mines et aux attaques des sous-marins, ce qui était une véritable chance.

Mais, en somme, les cuirassés allemands n'étant pas sortis, le combat n'était qu'un incident glorieux. La flotte anglaise rentra au port.

Un historien anglais, traduisant le sentiment de l'amirauté, dit « que cette belle bataille,

qui avait prouvé la supériorité de tactique et d'armement des vaisseaux anglais, fut une leçon d'immense importance pour la guerre future ».

En somme, la flotte britannique du Nord devait se renfermer, pendant quelque temps encore, dans son rôle de surveillance et d'immobilité.

OPÉRATIONS NAVALES DANS LA MÉDITERRANÉE Il en était de même de la flotte combinée franco-britannique dans la Méditerranée. On a dit que le commandement de cette force navale appartenait à l'amiral français Boué de Lapeyrère. Ce n'est pas tout à fait exact. L'amiral Boué de Lapeyrère et l'amiral Milne agissaient, en général, de commun accord, sans subordination réciproque.

LE Ct ANGLAIS GOODNOUGHT
QUI PRIT PART A LA BATAILLE D'HÉLIGOLAND

Une fois les transports de troupes d'Algérie en France accomplis, le *Gœben* et le *Breslau*, ayant vidé le bassin occidental de la Méditerranée, l'objectif principal donné aux forces navales alliées fut la flotte autrichienne de l'Adriatique. On voulait, surtout, selon le désir expressément formulé par le gouvernement russe, empêcher cette flotte de quitter les ports de Pola et de Cattaro, — où elle s'était réfugiée ; on craignait qu'elle ne gagnât les Dardanelles et que, se joignant au *Gœben* et au *Breslau*, elle ne constituât une force navale redoutable, abritée dans les eaux turques et servant les desseins des Empires germaniques en Orient.

La surveillance de l'Adriatique n'allait pas sans difficulté, surtout l'Italie étant neutre. Les bâtiments ennemis trouvent, dans la disposition des côtes autrichiennes, des refuges à peu près inviolables et très favorables, par contre, à l'action des escadrilles. Les escadres surveillantes y courent perpétuellement les risques les plus sérieux.

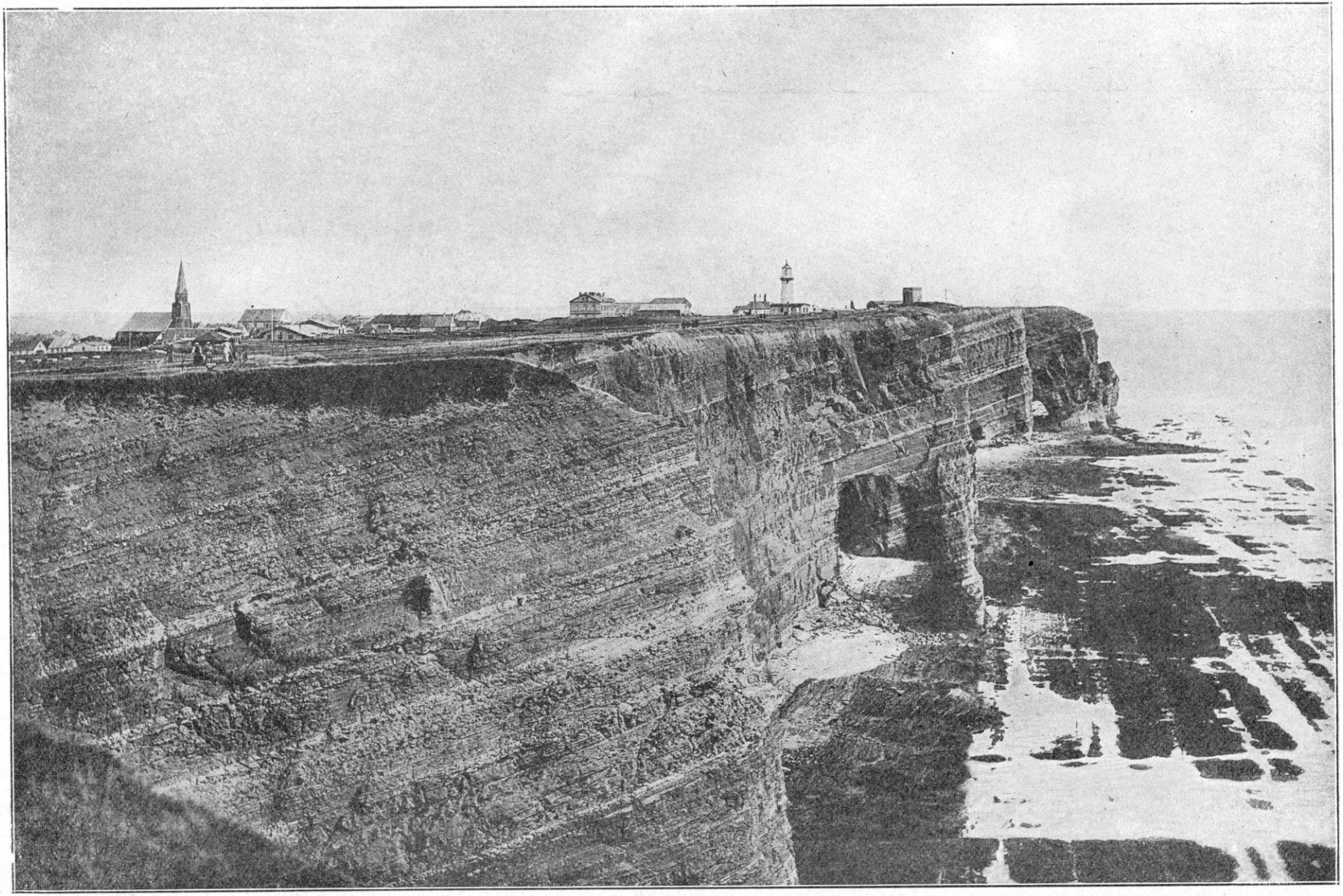
En raison de la neutralité de l'Italie, le manque de base d'opération compliquait tous les services et notamment le ravitaillement, qui dut se faire exclusivement à Malte. En vain, on tenta d'établir cette base d'opération si nécessaire à Lissa : la sécurité y était très insuffisante. La Sude, qui fut aussi envisagée, était refusée par le gouvernement hellénique. Pour s'installer sur la côte dalmate, il eût fallu un corps de débarquement ; or l'importance du front serbe n'était peut-être pas apparue encore, et on était loin de songer à envoyer une douzaine de mille hommes dans ces régions, fût-ce pour maintenir les rapports, par la côte, avec la Serbie et le Monténégro.

L'amiral Boué de Lapeyrère, à la tête de neuf cuirassés, sans compter sept beaux croiseurs et les bâtiments de moindre importance, s'établit sur le canal d'Otrante et il exerça, de là, une attentive surveillance, qui n'eut d'autre inconvénient que de fatiguer ses navires et ses équipages, tout en ayant l'avantage de les entraîner et de les tenir en bon état d'instruction et d'alerte.

Ainsi, il remplit la mission principale qui lui était assignée, à savoir de bloquer la flotte autrichienne au fond de l'Adriatique.

Parfois, une opération, de portée nécessairement limitée, produisit des résultats moins négatifs, par exemple la manifestation navale contre Cattaro qui amena la destruction du petit croiseur autrichien la *Zenta*.

De même, la flotte française avait à assurer le ravitaillement du Monténégro, à surveiller les transactions commerciales maritimes dans la Méditerranée. Elle accomplit ces diverses



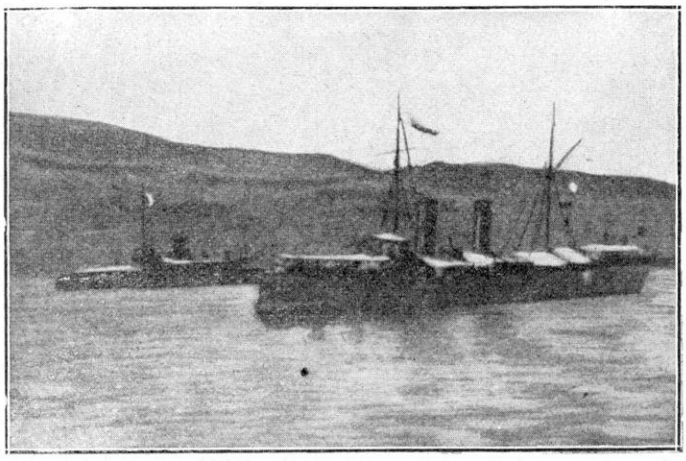
L'ILE D'HÉLIGOLAND

DEUX CROISEURS CUIRASSÉS FRANÇAIS · LE « LÉON-GAMBETTA » ET LE « VICTOR-HUGO »

tâches dans les dispositions de sacrifice, d'application et, ajoutons-le, de résignation si bien décrites par René Milan dans les *Vagabonds de la Gloire* :

« Ils ne sortiront donc point, ces navires réfugiés dans Pola et Cattaro ! Nous ne voyons d'autrichien que les noms inscrits sur la carte et les rives silencieuses. Et pourtant, nous naviguons sans cesse devant leurs côtes, nous bravons leurs sous-marins, leurs mines et leurs torpilleurs. Tels les chevaliers des croisades appelant leur adversaire, nous allons nous offrir à leurs coups. Ils ne sortent point !

« Semblables à de puissants corps d'armée qui attendent les engagements d'éclaireurs, les escadres cuirassées parcourent le barrage d'Otrante. Ce sont les lions de notre ménagerie navale. Griffes rentrées et gueules closes, ils tendent l'oreille aux appels des croiseurs. Par escadrilles, les contre-torpilleurs circulent autour d'eux et prennent garde qu'aucun sous-marin ne rôde sur le sentier. Plus au nord, seuls, à l'orée de l'Adriatique, les grands croiseurs aux poumons puissants tiennent la jungle. Les croiseurs ne connaissent pas le repos ; ils poursuivent aux avant-postes leur garde sourcilleuse, flairent les ondes et percent l'atmosphère... A eux revient la joie de déceler l'ennemi sur l'horizon, de courir, de recevoir les premiers coups et de tirer les premiers obus, de calculer les retraites pour conduire l'adversaire sous le canon des cuirassés invincibles. A eux revient aussi le danger des sous-marins, des destroyers...



VAISSEAU GARDE-COTE
DE LA FLOTTE AUTRICHIENNE

« Les officiers de passerelle se débattent dans les déceptions. L'onde elle-même multiplie ses énigmes. Jadis le marin ne redoutait que ce qui vogue au-dessus de l'eau ; son regard apercevait à toute distance les traces de fumée, les mâtures indistinctes et le je ne sais quoi par où se traduit une présence. Mais les marins d'aujourd'hui braquent leurs prunelles sur cette surface autrefois innocente... Entre deux crêtes se balance une tache sombre... N'est-ce pas une mine chargée d'explosifs ? Ces traînées luisantes, semblables au sillage d'un colimaçon, ne sont-elles pas la trace huileuse d'un sous-marin qui nous guette ? Tout est duperie. Le veilleur oscille entre la crainte du ridicule et celle d'avoir mal vu...

« D'Otrante à Fano et tout autour de cette ligne irréelle, les sept croiseurs barrent l'Adriatique, au fond de quoi se terrent les Autrichiens » (1).

(1) René Milan, *Les Vagabonds de la Gloire*. Plon, in-8°.

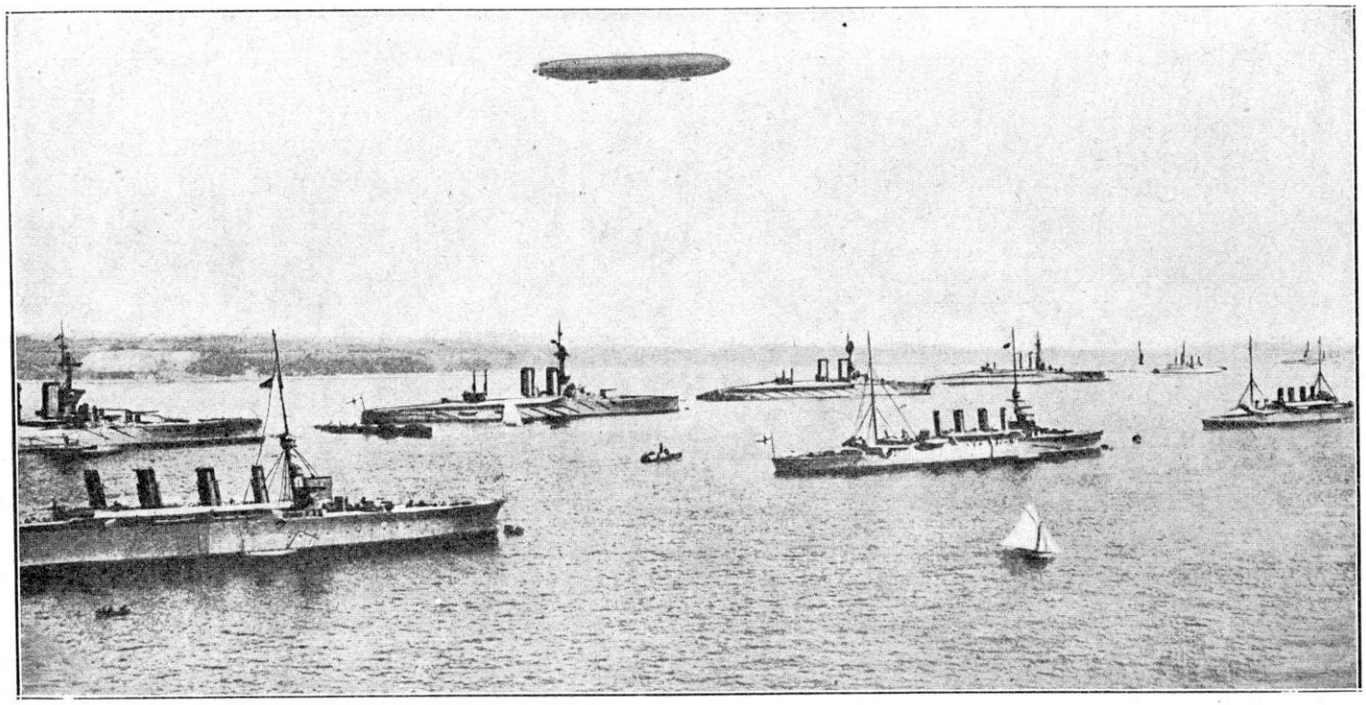
L'OPINION UNIVERSELLE. LES NEUTRES Le mois d'août 1914 n'était pas achevé que la guerre déclarée par l'Autriche et l'Allemagne avait pris un caractère universel. L'incendie gagnait de proche en proche. Pas un peuple libre au monde qui se sentît en sûreté. Des émotions inouïes bouleversaient, tout d'un coup, l'âme de l'humanité. Sans délai, elle était mise en demeure de se prononcer.

Le sort de la Belgique, le sort de la France causaient une émotion universelle. Bruxelles occupé, Paris menacé, de vastes régions en flammes, des populations innocentes chassées de leurs foyers, le meurtre, le vol, le viol, l'incendie ravageant des régions la veille heureuses, le pillage des maisons, la ruine des églises, le martyre des prêtres, tant d'images terribles se levant dans la fumée infernale qui obscurcissait l'horizon : le monde n'avait jamais vu cela. L'ombre de la servitude grandissait avec les premières victoires allemandes. Chacun pensait à soi. On apprenait le sens donné par les Allemands à leur mot tant répété : « C'est la guerre ! »

Qu'allaient faire les neutres ? Y avait-il encore, y aurait-il toujours des neutres ?

Le mois d'août 1914 fut le mois de l'angoisse suprême pour l'humanité. La terreur, comme dans les cauchemars, coupait le cri même de la terreur.

L'ITALIE Ferrero a raconté ce que furent, en Italie, les heures qui ont précédé la bataille de la Marne : l'angoisse, l'attente, l'appréhension des lendemains, comme dans un drame de famille ; la foule se massant devant la feuille des communiqués et le cri de joie



SOUS-MARINS ALLEMANDS DANS LA RADE DE KIEL

unanime aux premières nouvelles heureuses :

« *Nous* avons la victoire ! »

La veille encore, l'Italie faisait partie de la Triple Alliance. Mais son premier mouvement avait été de se dégager. Elle s'était déclarée neutre ; et elle avait donné à cette déclaration un accent tel que M. Viviani avait pu la remercier éloquemment, du haut de la tribune française. Un résultat considérable avait suivi cette déclaration. La France avait pu disposer sans crainte des troupes destinées à protéger la frontière franco-italienne.

L'Italie ferait-elle un pas de plus ?

L'ère des longues hésitations allait commencer pour elle. Cependant, on peut dire que ses premières pensées la portaient vers l'Entente et que la considération de ses intérêts et des intérêts européens l'avait décidée à prendre, dès le début, à l'égard des Empires du centre, une attitude des plus fermes. Sur une question qui lui avait été adressée par son gouvernement, M. Tittoni, ambassadeur à Paris, télégraphiait le 26 juillet 1914 :

« Je suis d'avis que, par devoir de loyauté, nous devons déclarer tout de suite, à Berlin et à Vienne, que l'ultimatum présenté à Belgrade à notre insu et sans qu'il fût précédé par des démarches diplomatiques, constitue une véritable provocation à la guerre de la part de l'Autriche-Hongrie.

« Partant, le pacte de la Triple Alliance ne serait plus applicable, même si la Russie prenait part à la guerre (c'est-à-dire en cas de guerre générale). Il faut le déclarer tout de suite. »

Dans le même sentiment, le marquis di San Giuliano, ministre des Affaires étrangères, avait, le même jour, notifié au gouvernement austro-hongrois que *la démarche à Belgrade n'était pas conforme à l'esprit du traité de la Triple Alliance.*

La position de l'Italie était donc la suivante : la politique d'équilibre, visée par le traité de la Triple Alliance, n'étant pas respectée par les deux empires du Centre, l'Italie se sentait libre de toute obligation à l'égard de ses alliés de la veille.

Un instant, le débat diplomatique porta sur une nuance, mais d'une importance considérable : l'Italie, se déclarant neutre, le texte du traité ne l'obligeait-elle pas à une *neutralité bienveillante* pour les deux empires ? Ceux-ci invoquaient l'article 4 du traité : « Dans le cas où une grande puissance non signataire du présent traité menacerait la sécurité des

Etats de l'une des Hautes Parties contractantes, et que la Partie menacée se verrait par là forcée de lui faire la guerre, les deux autres s'obligent à observer, à l'égard de leur allié, *une neutralité bienveillante*. Chacune se réserve, dans le cas, de prendre part à la guerre, si elle le jugeait à propos, pour faire cause commune avec son allié. »

Dès les premiers jours d'août 1914, l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne avaient renoncé à invoquer le *casus fœderis* inscrit dans l'article 3 du traité ; mais ils insistaient sur l'exécution de l'article de la *neutralité bienveillante*.

Inutile d'ajouter que, pendant ce temps, la presse des empires fulminait contre l'Italie, l'accusant de félonie et de trahison.

Le gouvernement italien fut ainsi amené à prendre une attitude très simple, très catégorique, qui devint bientôt excellente pour la défense de ses principes et la libération de sa politique future.

Elle fit observer que l'Autriche-Hongrie, en adressant à la Serbie, *sans consulter ni prévenir l'Italie*, la note du 23 juillet 1914, avait contrevenu elle-même aux engagements de l'article 1er du traité « de procéder à un échange d'idées sur les questions politiques et économiques générales qui pouvaient se présenter » ; article qui interdisait aux contractants d'entreprendre, *sans un commun accord préalable*, une action dont les conséquences pourraient toucher aux intérêts importants d'une des Puissances alliées.

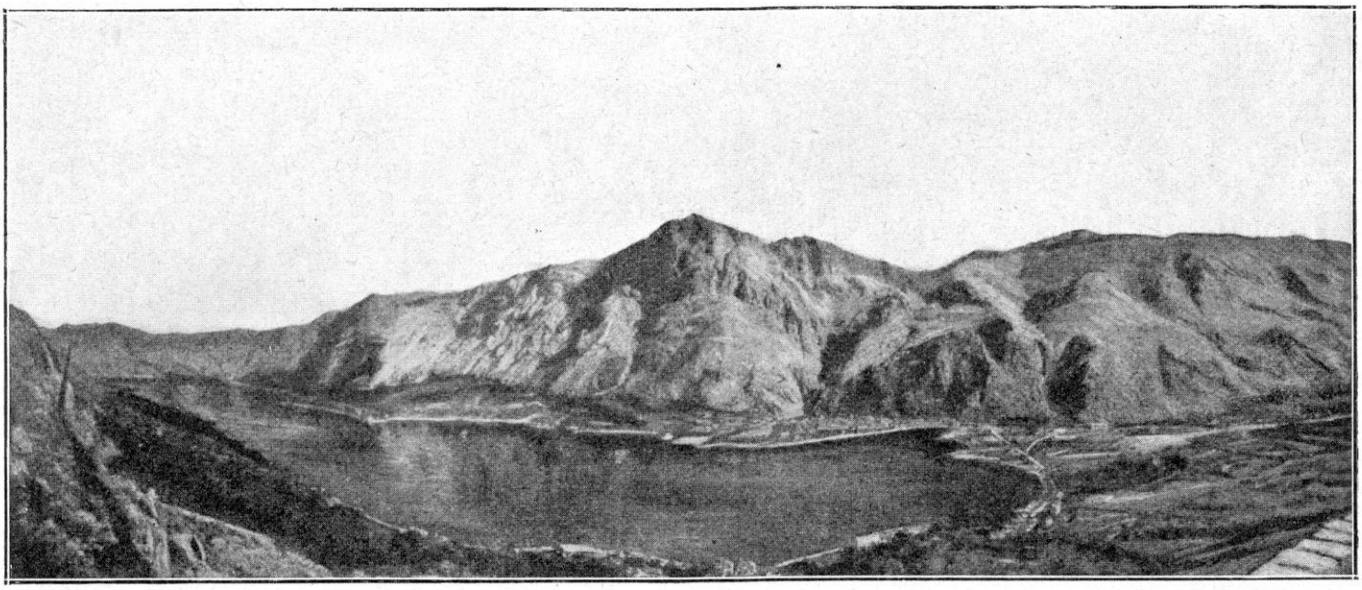
Incontestablement, la guerre intentée par l'Autriche-Hongrie à la Serbie touchait à l'équilibre des Balkans et de l'Adriatique, par conséquent aux intérêts les plus importants de l'Italie. Or, on n'avait pas cherché l'accord préalable. C'était donc l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne qui, en commençant une guerre d'agression portant atteinte aux intérêts de l'Italie, avaient violé le traité et l'avaient détruit. Ils ne pouvaient pas plus invoquer maintenant l'article de la *neutralité bienveillante* que celui du *casus fœderis*.

Faisant un pas nouveau, le gouvernement italien s'appuyait sur l'esprit du traité et sur le texte de l'article 7, pour déclarer, le 27 et le 28 juillet, au gouvernement autrichien, qu'il n'admettait pas une atteinte quelconque à l'intégrité et à l'indépendance politique et économique de la Serbie, puisque cela était contraire aux intérêts italiens, ainsi qu'aux engagements réciproques. « Il rappelait, en outre, que l'équilibre adriatique ou balkanique se trouvant menacé du fait de l'agression de l'Autriche, cela mettait l'Italie en mesure de réclamer d'adéquates compensations (1). »

Telle fut l'origine du débat diplomatique qui devait aboutir à la déclaration de guerre de l'Italie en mai 1915. Nous suivrons ses différentes phases : ce qui importait, c'était de rappeler les principes juridiques hors de toute contestation sur lesquels s'appuyait l'Italie, au moment même où les premiers engagements paraissaient contraires aux puissances alliées.

L'Italie se remémorait, à cette heure critique, les griefs trop réels qu'elle avait contre l'Autriche et, en premier lieu, la demi-servitude où étaient maintenues les populations *irredente*. On n'avait pas oublié, dans la péninsule, les dispositions adoptées, à diverses reprises, par l'état-major austro-hongrois, pour attaquer l'Italie, malgré les engagements de la Triple Alliance. Dans son discours prononcé à Naples, le 26 septembre 1915, le ministre Barzilaï rappelle que, « grâce à une communication de documents authentiques, provenant de l'état-major, avait été avérée la trame ourdie par le général Conrad, d'accord avec l'archiduc François-Ferdinand, pour anéantir l'Italie. Un autographe du chef de l'état-major austro-hongrois, à la fin d'une relation sur les préparatifs de guerre à la frontière, marquait ce regret : « Oh ! pourquoi n'ai-je pas été « écouté, quand j'ai soutenu l'idée d'attaquer « l'Italie en 1908 ! » Il regrettait d'avoir manqué l'occasion de la catastrophe calabro-sicilienne.

(1) Prosper Fedozzi, « La Dénonciation du Traité de la Triple Alliance » dans *L'Italie et la Guerre actuelle*. Florence, 1916, p. 77.



CATTARO. — LE POINT DES BOUCHES LE PLUS AVANCÉ DANS LES TERRES

« De même, en 1911, pendant que l'Italie était engagée dans la guerre contre la Turquie, l'état-major austro-hongrois avait préparé activement la guerre contre l'Italie. Le parti militaire s'était prononcé dans ce sens ; les armements sur la frontière avaient pris un caractère nettement offensif. Si la guerre n'éclata pas, alors, c'est que d'autres éléments plus pacifiques intervinrent. » Il n'en restait pas moins démontré que la diplomatie et le parti militariste austro-hongrois étaient résolus, depuis longtemps, à troubler le repos de l'Europe et que c'était toujours vers le sud, soit contre l'Italie, soit contre la Serbie, qu'était tournée leur politique agressive.

Ces raisons profondes et réalistes, les sentiments et les aspirations irrédentistes, la violente émotion produite sur toute l'étendue de l'Italie par le drame militaire qui se déroulait, pendant le mois d'août, en Belgique et dans la France du nord, tout poussait l'Italie vers une politique de rupture avec ses anciens alliés.

L'âme italienne évoquait, enfin, les grands souvenirs de l'histoire :

« Nous nous rappelions l'invasion des Germains d'il y a plus de mille six cents ans. Alors, aussi, par une étrange rencontre, ou plutôt par une loi de l'histoire et de la géographie, l'invasion eut lieu dans les deux directions : à l'est et à l'ouest de l'Italie, dans l'ancienne Gaule et dans l'ancienne Illyrie, la moderne péninsule des Balkans. Stilicon abandonna le Rhin et les Balkans : il fut accusé de trahison. Son procès est encore pendant devant l'histoire. La question était de savoir si l'Italie moderne, pour sa sécurité même, devait suivre les traces de Stilicon. L'Allemagne, victorieuse de la guerre où nous serions restés neutres et, par conséquent, saufs, pour le moment peut-être, ne nous attaquerait pas tout de suite, à notre tour ; mais il n'est pas douteux que nous aurions à baisser la tête sous des conditions déguisées de soumission. Venise, l'héritière d'Aquileia, deviendrait un port allemand. S'il n'était pas probable de voir Pavie capitale d'un royaume allemand il était sûr de voir Milan transformée en une colonie allemande. La rupture de l'équilibre et la menace de l'hégémonie étaient donc le plus grand péril que pouvait courir la jeune indépendance italienne. »

Ainsi les problèmes les plus graves, les angoisses les plus tragiques agitaient l'âme des peuples. L'Italie éprouvait, plus profondément encore, en raison de sa vivacité naturelle et selon sa situation géographique et politique, l'émotion universelle.

« Malgré l'alliance paradoxale qui a été définie comme le seul moyen d'empêcher une guerre entre les deux pays, l'Autriche, en réalité, a toujours traité l'Italie en ennemie, puisqu'elle a fortifié ses frontières pour nous assujettir et nous opprimer, puisqu'elle a poursuivi une œuvre constante et méthodique d'humiliation et de destruction parmi l'élément italien de son empire. A cause de l'action de l'Autriche, ce lien politique était devenu tout à fait monstrueux... Désormais, la vie est devenue pour nous tellement sensible que nous percevons en nous-mêmes

l'écho de tous les sentiments douloureux qui arrivent sur la terre. Notre sentiment de la liberté est si exquis que nous souffrons de toute vexation, de toute violence que l'on commet contre n'importe quel peuple de l'univers (1) ».

LA BULGARIE Tandis que la cause initiale de la guerre était la liberté des peuples balkaniques, tous les peuples balkaniques ne partageaient pas l'émotion universelle en présence de la guerre. Plusieurs d'entre eux, en effet, en avaient pris, d'avance, leur parti, et rien ne prouve mieux la préméditation, de la part des empires du Centre, que les précautions prises par eux de ce côté.

Au fur et à mesure que les pièces du dossier diplomatique se découvrent, la preuve se fait que c'est l'Autriche-Hongrie « qui a voulu la guerre ».

Or, cette politique agressive la rapprochait naturellement de la Bulgarie.

Depuis les événements de 1912, la Bulgarie avait le même adversaire que l'Autriche-Hongrie, — la Serbie. La soif de vengeance, la volonté d'humiliation, de démembrement, de destruction était la même des deux côtés. L'alliance, avec but expressément offensif, s'en était suivie : nous avons les raisons les plus sérieuses de le croire. En effet, l'empereur Guillaume le déclare lui-même, dans le télégramme pathétique qu'il adressait, à la date du 22 juillet n. s. (4 août), au roi Constantin : les empires du Centre « étaient assurés, disait-il, notamment du concours de la Bulgarie ».

Ces affirmations ne laissent que peu de place au doute ; d'ailleurs elles sont confirmées par l'ensemble des circonstances publiques et des intentions avérées, quoique le gouvernement et la diplomatie bulgare, pour des raisons militaires qui seront indiquées par la suite, jouassent encore, avec une audace singulière, le double jeu à l'égard de la Triple Entente. Il suffisait de connaître le fond des sentiments et du caractère bulgares pour être assuré que l'alliance avec les deux empires satisfaisait la grande majorité de ce peuple.

La politique de duplicité qui allait être menée sous roche, pendant de longs mois, avec un art consommé par le roi Ferdinand n'en trompa pas moins complètement les puissances de l'Entente. Elle est exposée avec beaucoup de précision et de cynisme par un article de *Az Ujsag* (organe du comte Tisza) du 17 octobre 1916 :

« Avec une endurance et une habileté admirables, le roi Ferdinand et son conseiller Radoslavof ont observé, durant quatorze mois, la neutralité de la Bulgarie. Jamais une tâche plus grande et plus délicate, en même temps que plus pleine de responsabilités, n'a été à la charge d'un roi et d'un homme d'Etat comme dans ces mois où le cœur a dû se contenir alors que mûrissait l'idée du

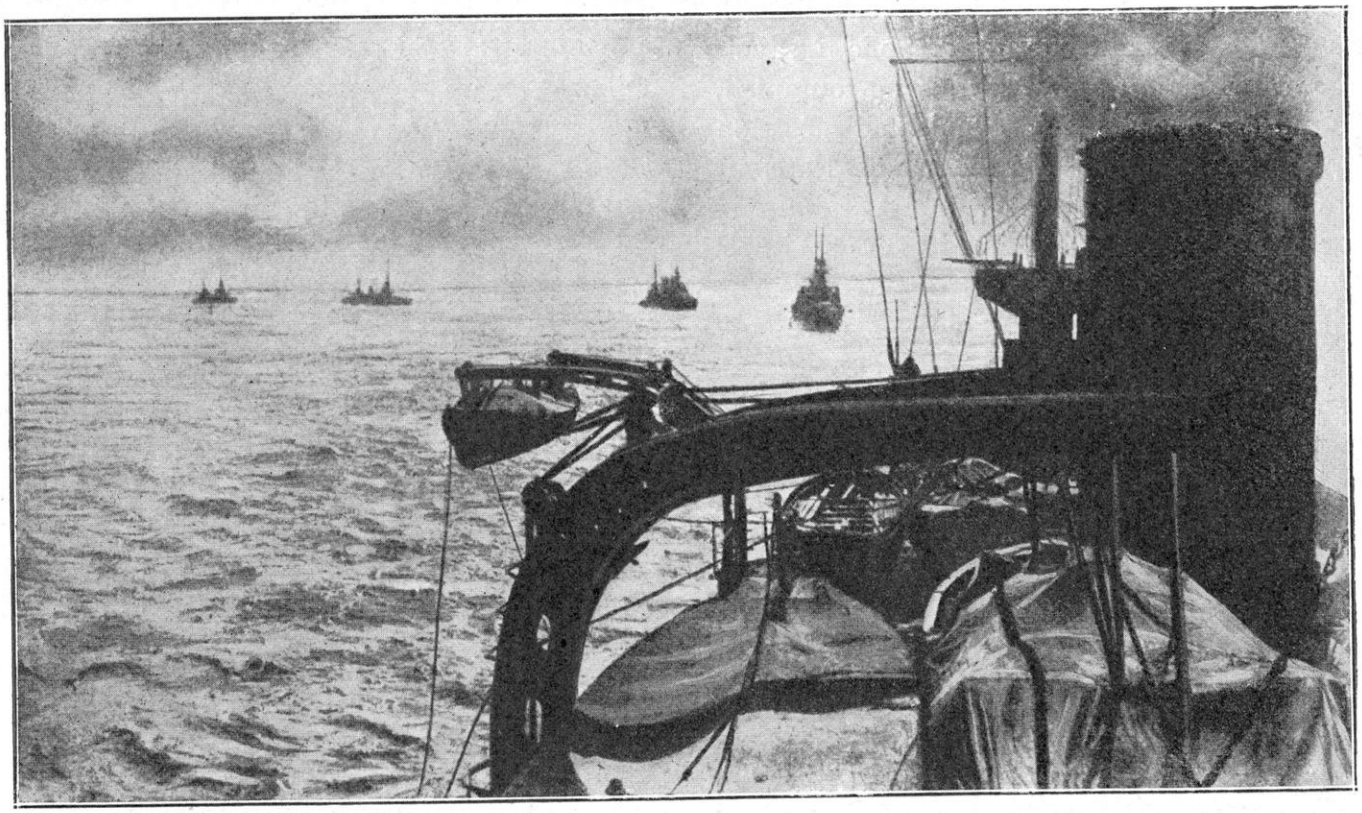
(1) G. del Vecchio. Discours, dans *L'Italie et la Guerre actuelle* : « Les raisons morales de notre guerre ». Florence, p. 36. — Voir encore le très intéressant ouvrage de G.-A. Borghèse : *L'Italie contre l'Allemagne* (Payot, 1917) ; notamment, cette analyse du craquement qui, même avant la guerre, s'était produit dans la Triple Alliance, si récemment renouvelée « Nous étions conservateurs (c'est-à-dire partisans du *statu quo* par la Triple Alliance) parce que nous voulions reprendre des forces durant la longue paix, parce que nous ne voulions pas mettre nous-mêmes le feu aux poudres. Ce désir de voir le monde rester stationnaire nous avait mis tout à fait d'accord avec nos Alliés, spécialement avec l'Allemagne. Naturellement, ce désir à la longue devenait absurde. On peut ralentir, mais non supprimer les forces novatrices de la vie. En novembre 1898, Guillaume II avait dit à Damas : « Les trois cents millions de maho- « métans dispersés sur le globe peuvent être sûrs que « l'empereur allemand sera toujours leur ami. » L'intention était excellente : autant promettre l'incorruptibilité à un cadavre. L'Islam continua à se décomposer rapidement... Si la Turquie mourait, nous ne pouvions nous désintéresser de son testament.

« L'Allemagne se trouva alors dans la situation d'Hercule au carrefour. Dans les questions nord-africaines, prise entre l'Islam et l'Italie, elle finit par sympathiser avec l'Islam ; dans la question de la Bosnie, prise entre l'Autriche, d'un côté, l'Italie et la Turquie de l'autre (car l'Italie aussi aurait préféré le *statu quo*) elle prit le parti de l'Autriche. *Telle était, en effet, la hiérarchie que l'Allemagne, pour des raisons militaires, avait instituée entre ses alliés et amis :* d'abord l'Autriche, puis l'Islam, puis en troisième lieu l'Italie...

« N'espéraient-ils donc rien de l'Italie en cas de gu rre ? Ils en espéraient quelque chose et Bülow le dit : même si l'Italie ne pouvait pas marcher dans toutes les situations jusqu'aux conséquences extrêmes avec l'Autriche et nous, .. l'existence de l'Alliance empêcherait cependant chacune des trois puissances de se ranger aux côtés de l'adversaire. En somme, ils espéraient conserver l'Italie neutre, comme leur otage, leur prisonnière...

« Ne craignaient-ils donc rien de l'Italie ? Peu de chose. Bülow dit encore : « Tout le reste dépendra de la vigueur que « nous montrerons au point de vue militaire et des résultats « qu'obtiendront nos soldats et nos diplomates », ce qui revient à dire : l'Italie volera au secours de notre victoire. »

L'auteur ajoute : « C'est ainsi que l'on jugeait l'Italie aux premiers mois de 1914 ! Bülow mêlait à ses effusions italiennes un profond mépris pour l'Italie. Ce n'était ni juste, ni habile. »



UNE ESCADRE FRANÇAISE EN MÉDITERRANÉE

ralliement aux Empires centraux. *Il a fallu cacher et tenir secrètes les véritables intentions de la politique bulgare. Les diplomates de l'Entente ne devaient rien savoir* jusqu'à ce que le moment fût venu pour les troupes allemandes et austro-hongroises de pénétrer le long du Danube et de la Save et de permettre ainsi à la Bulgarie d'avouer ouvertement ses visées. »

Quelles étaient les visées de la Bulgarie, — ces visées qui, dès le début de la guerre, avaient, au dire de l'empereur Guillaume, décidé de sa politique ? Elles se résument en une courte formule que nous trouvons sous la plume d'un publiciste bulgare, Strogonoff : « MÊME EN L'ABSENCE DE TOUT AUTRE MOTIF, *la Bulgarie doit faire la guerre et se mettre du côté des Empires centraux, d'abord parce que la* RUSSIE TEND A OCCUPER LES DARDANELLES, *ensuite parce que la* SERBIE VA S'AGRANDIR ET DEVENIR PUISSANTE. Les Bulgares doivent empêcher à tout prix ces deux événements. »

Elles sont développées, avec un parfait oubli de toute autre considération à l'égard de la Russie, par le professeur H.-S. Ghénadieff, dans la *Neue Freie Presse* du 6 septembre 1916 :

« La majorité des hommes politiques bulgares sentaient déjà, en 1913, que la politique de l'Alliance balkanique n'est qu'un épisode transitoire et que, le jour de la grande liquidation européenne venu, la Bulgarie devrait se ranger aux côtés des Empires centraux.

« Sa situation géographique a imposé à la Bulgarie un rôle dans la guerre mondiale. La Bulgarie a dû lutter aux côtés des Empires centraux et de la Turquie, parce que l'intégrité du territoire bulgare ne permet pas que la Bulgarie puisse servir de pont au passage russe vers Constantinople, tandis que, pour nous, Bulgares, il est peut-être *d'une importance beaucoup plus grande que Constantinople reste turque que pour les Turcs eux-mêmes*, et que la Russie ne se fortifie pas dans les Dardanelles...

« En outre : 1° la Bulgarie, dès sa création, a pensé à son union nationale qui ne peut être réalisée si elle est aux côtés de la Russie ; 2° La Serbie ne peut être aussi grande qu'il a été prévu dans les plans russes ; 3° La Bulgarie libre, indépendante, nationalement unifiée, ne peut vivre autrement que dans l'alliance avec les Empires centraux et la Turquie (1) ».

L'argument tiré de la voix du sang et du fait que les Bulgares étaient considérés, en Russie, comme des Slaves, se trouvait écarté

(1) Voir, pour l'ensemble des preuves, Balkanicus, *La Bulgarie, ses ambitions*. A. Colin, in-12. — Victor Kuhn, *Les Bulgares peints par eux-mêmes*. Payot, 1917, in-8°.

délibérément en raison de la nouvelle filiation inaugurée par les publicistes de Sofia, à savoir que le peuple bulgare était de sang touranien, ce qui créait en eux une affinité de race, non avec les Russes, mais avec les Huns, les Hongrois et les Turcs.

Ainsi se forma, peu à peu, la véritable opinion bulgare, celle qui fut si étrangement ignorée par les diplomates de la Triple Entente. Et telles sont les données qui doivent servir d'*a b c*, désormais, à la politique balkanique.

Aussi, la presse bulgare traitait avec une rude ironie les illusions des Sasonow, des Isvolsky, des Milioukow qui croyaient à une orientation possible de la Bulgarie ou d'une fraction de la Bulgarie vers l'Entente :

« ... La Bulgarie fait, pour une bonne part, les frais de cette campagne en somme amusante, écrivait l'*Echo de Bulgarie* du 11 février 1916 ; elle continue à inspirer un vif intérêt à ses adversaires et pour cause. Son intervention dans la guerre a infligé une cruelle déception à la béate imprévoyance des diplomates de l'Entente ; et c'est un crime que les diplomates ententistes, gens vaniteux, ne peuvent lui pardonner. »

Et l'*Agence télégraphique bulgare*, le même jour, démentait une dépêche de l'agence Havas annonçant des troubles en Bulgarie :

« Toutes les informations du genre de celles-ci ne peuvent être accueillies par l'opinion publique bulgare qu'avec des éclats de rire. Il est amusant pour les Bulgares de constater l'obstination avec laquelle la presse ententiste ne cesse de répandre des nouvelles inventées, entretenant de telles illusions, c'est-à-dire tendant à accréditer que la Bulgarie est pleine de Ratko Dimitrieff. »

Donc, Guillaume II était en droit de dire, dès le 4 août 1914, qu'il pouvait compter sur le concours de la Bulgarie. Les engagements étaient acquis, sinon signés. La Bulgarie n'avait qu'à poursuivre son entreprise consistant à tromper l'Entente jusqu'à l'heure opportune, non sans essayer de faire monter les deux partis l'un par l'autre.

LA TURQUIE Un fait eût suffi pour ouvrir les yeux si obstinément fermés de la diplomatie de l'Entente : le conflit au sujet d'Andrinople, ardemment débattu entre la Turquie et la Bulgarie jusqu'à la veille de la guerre, s'était apaisé comme par enchantement. Chacune des deux puissances, si excitées la veille, s'était mise soudain dans la position de repos. La moindre sagacité en eût conclu que, de ce côté aussi, quelque chose s'était passé.

C'est le moment de citer les deux documents autour desquels tourne tout le débat et qui resteront comme décisifs dans l'histoire de la guerre, puisqu'ils accusent de mensonge flagrant, soit l'empereur Guillaume, soit les gouvernements balkaniques. Il faut donc les donner *in-extenso*.

Le jour de la déclaration de guerre de l'Angleterre, le ministre de Grèce à Berlin transmettait le télégramme suivant :

Berlin, 22 juillet/5 août 1914

A Sa Majesté le Roi,

Sa Majesté l'Empereur d'Allemagne vient de me télégraphier en me priant de me rendre immédiatement chez lui. Dès que j'ai été introduit chez S. M., Elle m'a donné à lire un télégramme qu'elle venait de recevoir de Votre Majesté, transmis par le chargé d'affaires d'Allemagne. Sa Majesté l'Empereur me chargea de télégraphier d'urgence à Votre Majesté ce qui suit :

« L'Empereur fait savoir à Sa Majesté qu'une alliance a été conclue aujourd'hui entre l'Allemagne et la Turquie ; la Bulgarie et la Roumanie se rangent également au côté de l'Allemagne ; les navires allemands qui se trouvent dans la Méditerranée vont s'unir à la flotte turque pour agir ensemble. Par ce qui précède, Votre Majesté constatera que tous les Etats balkaniques sont rangés du côté de l'Allemagne dans la lutte entreprise contre le slavisme. S. M., en portant ces considérations à la connaissance de V. M., La prie, en faisant appel au camarade, au maréchal allemand dont s'est enorgueilli l'armée allemande au moment où ce titre lui a été conféré, et au beau-frère, et en rappelant que c'est

VENISE. — LE GRAND CANAL

grâce au soutien de S. M. Impériale que la Grèce a gardé définitivement Cavalla, de vouloir bien ordonner la mobilisation de son armée, de se placer au côté de l'Empereur et de marcher ensemble la main dans la main contre le slavisme, ennemi commun. L'Empereur a ajouté qu'il fait ce dernier et pressant appel à Votre Majesté en ce moment des plus critiques et qu'il est convaincu que Votre Majesté se rendra à son appel. Si la Grèce ne se range pas du côté de l'Allemagne, alors tout sera rompu entre la Grèce et l'Empire.

« Enfin, Sa Majesté m'a dit que ce qu'il vous demande aujourd'hui, c'est de mettre à exécution tout ce que Votre Majesté et Lui avez tant de fois discuté. Il m'a fait remarquer que, puisque les Bulgares, envers lesquels l'Empereur et l'Allemagne n'avaient jamais été très favorables, se rangent du côté de l'Allemagne, il peut encore espérer que la Grèce le fera également. Je crois devoir ajouter que l'Empereur m'a paru excessivement décidé dans ce qu'il m'a dit.

« *Signé :* THÉOTOKIS. »

Berlin, 22 juillet/5 août 1914.

A SA MAJESTÉ LE ROI,

Après avoir vu Empereur, j'ai eu une longue conversation avec M. Jagow qui me confirma sous le sceau du secret absolu la conclusion d'une alliance entre Turquie et Allemagne. Les troupes turques et les généraux turcs seront sous le haut commandement du Sultan, mais le général Liman interviendra dans leur direction. Bulgarie et Roumanie marcheront du côté de l'Allemagne. Entre Turquie et Bulgarie existe une entente certaine grâce à laquelle

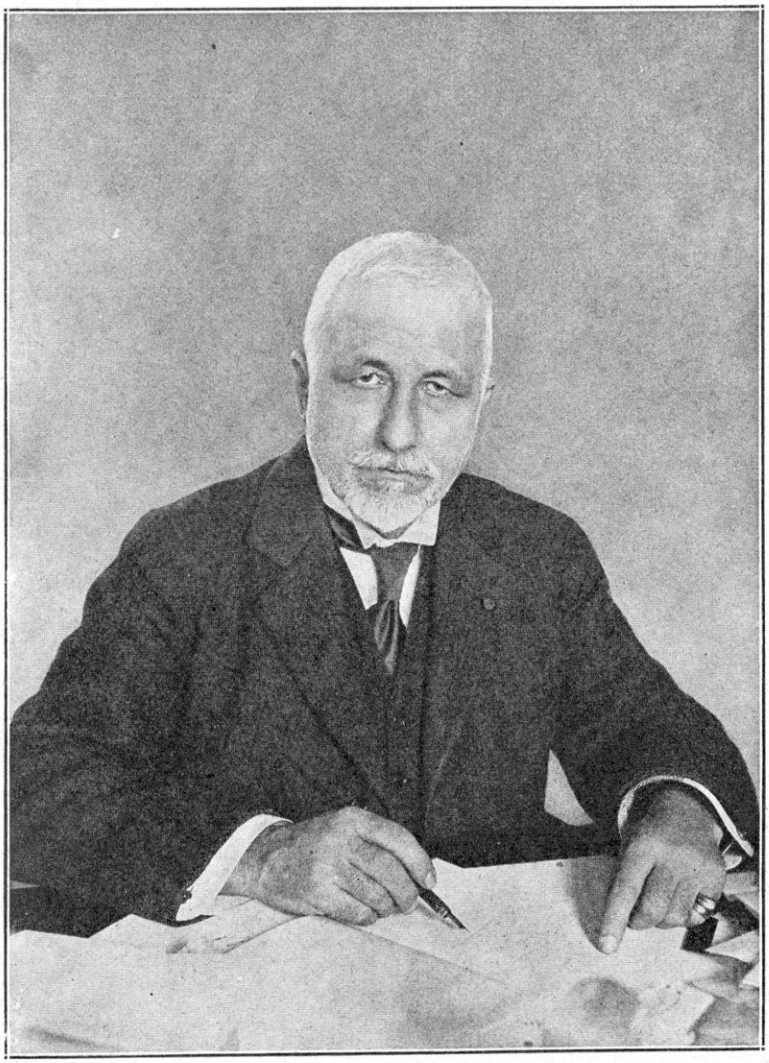
ces deux pays pourront marcher contre tout Etat qui ne suit pas le même système politique. M. de Jagow estime que notre sauvegarde nous impose que nous marchions avec autres Etats balkaniques contre Russie et Serbie.

Lui ayant fait observer le danger auquel nous sommes exposés par notre situation géographique à un coup de main de la part de l'Angleterre, il m'a répondu qu'il ne croit pas qu'Angleterre agira contre nous. D'après ce que j'ai pu comprendre, négociations avec Bulgarie sont menées à Vienne. Pour ce qui est des compensations, j'ai eu l'impression qu'on les cherche en Serbie et en Albanie dans le cas où Italie se maintiendrait dans la réserve qu'elle observe actuellement.

Je ne crois pas, qu'entre Vienne et Sofia, on ait précisé exactement compensations qui seront accordées à la Bulgarie en cas de réussite, et j'ai lieu de croire qu'elles ont été simplement cherchées par le terme général de « pays sur lesquels Bulgarie a droits historiques et ethnographiques ».

Si nous acceptons de nous rendre à l'appel de l'Empereur, je crois que nous devrions, en déclarant être prêts en principe à suivre cet appel, demander des précisions sur ce qu'on nous demande de faire et sur ce qu'on assurerait en cas de réussite. J'ai l'impression qu'on n'aurait aucune objection à nous voir agrandir aux dépens Serbie. Je vous supplie de peser d'une manière méticuleuse les conséquences immenses pour présent et avenir qu'entraînerait un refus de notre part de nous rendre à l'appel de l'Empereur.

Signé :
THÉOTOKIS.



M. TITTONI
AMBASSADEUR D'ITALIE EN FRANCE

Nous examinerons tout à l'heure l'effet produit par ces télégrammes sur le gouvernement grec. Pour le moment, il ne s'agit que de la Turquie. « L'Empereur fait savoir à Sa Majesté qu'une alliance *a été conclue aujourd'hui* entre l'Allemagne et la Turquie ; la Bulgarie et la Roumanie *se rangent* également du côté de l'Allemagne. »

L'affirmation relative à la Turquie est catégorique et se distingue même par le ton affirmatif de la phrase visant la Bulgarie et la Roumanie. D'une part, l'Empereur *déclare* qu'une alliance *a été conclue aujourd'hui même* ; d'autre part, il dit simplement que la Bulgarie et la Roumanie *se rangent* du côté de l'Allemague.

Oui ou non, une alliance a-t-elle été conclue, le 5 août, entre la Turquie et l'Allemagne ? Le télégramme du kaiser n'a pas convaincu tout le monde. On y a vu une preuve éclatante de la fourberie allemande entassant mensonge sur

(Photo. M. Meys.)

ROME. — LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS

(Cl. M. Meys.)

CONSTANTINOPLE. — LE BOSPHORE ET LA COTE D'ASIE

mensonge pour « faire marcher » les Etats balkaniques l'un par l'autre. De même, a-t-on dit, que l'affirmation est inexacte pour la Roumanie (il faut tenir compte, cependant, de l'engagement pris par le roi Carol à l'égard des empires du Centre) et qu'elle est très risquée pour ce qui concerne la Bulgarie (voir, cependant, ce qui a été dit ci-dessus), de même l'allégation relative à la Turquie est sans fondement. A la date du 5 août, la Turquie ne s'était nullement engagée à l'égard de l'Allemagne. On expose ainsi les faits :

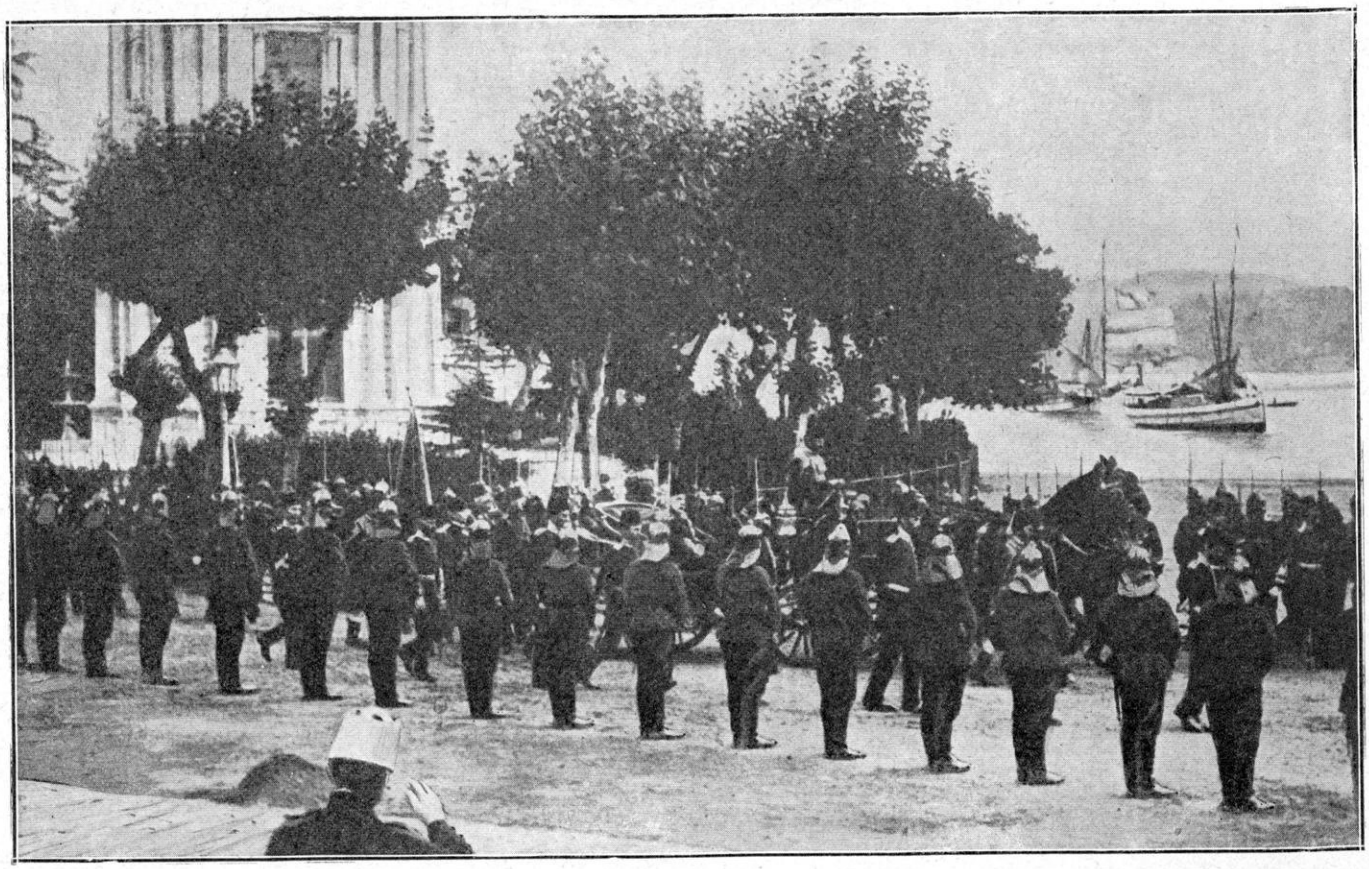
« Dès que la nouvelle de la déclaration de guerre allemande parvint à Constantinople, le Conseil des ministres se réunit. Enver Pacha fut le seul à demander l'intervention aux côtés de l'Allemagne ; tous ses collègues s'y opposèrent ; malheureusement, ils l'autorisèrent, d'autre part, à une mobilisation partielle, comme mesure de précaution. Malgré toutes les menaces et toutes les pressions d'Enver, le Conseil continua à rester hostile à toute idée de prendre parti dans la guerre, pour la raison que la Turquie, épuisée par les luttes récentes de Tripoli et des Balkans, avait un besoin urgent de paix. Au cours d'août et de septembre 1914, les Allemands soutinrent Enver par tous les moyens ; ils assurèrent partout que la Roumanie allait prendre les armes contre la Russie et que l'armée française, mise en déroute, était incapable de se relever. Malgré cela, tous les collègues d'Enver et entre autres le grand vizir, maintinrent leur opinion et menacèrent même de donner leur démission, si on passait outre.

« Ce fut alors, à la fin d'octobre, que se plaça le coup de la mer Noire, l'agression contre la Russie, reconnue nécessaire par Enver Pacha pour forcer la main à la Turquie. Mais, cette agression fut pour tous les ministres, à l'exclusion d'un ou deux, une réelle surprise, ils dépêchèrent une députation à l'ambassade française, prièrent les ambassadeurs alliés de ne pas quitter Constantinople, offrirent réparations et indemnités à la Russie. Il leur fut répondu que tous les instructeurs allemands devaient partir, sinon les ambassadeurs s'en iraient ; c'est ce que firent ces derniers, non sans que le ministère turc ait encore tenté d'obtenir la médiation italienne et américaine. A leur départ, quatre ministres du Cabinet démissionnèrent. Le grand vizir resta à son poste, sans doute pour des raisons patriotiques, mais déclara que cette rupture était une criminelle folie.

« ... Il convient donc de supposer que, le 4 août, le kaiser essayait d'ébranler la Turquie par l'attraction et la menace d'une alliance roumaine, comme il agit à l'égard de la Bulgarie par le moyen de la Grèce. Il est possible que, le 4 août, une promesse ait été faite par Enver Pacha à l'ambassadeur allemand. Mais, de cette entente personnelle et secrète à une alliance conclue avec le cabinet turc, il y a une distance si grande qu'il vaut mieux attendre des preuves plus concluantes que les assertions également intéressées et au moins douteuses du kaiser et de von Jagow (1). »

Les deux thèses sont en présence. Pourtant, il est des arguments de fait et de fond qui ne peuvent être oubliés : l'apaisement soudain de la question d'Andrinople, l'accueil fait au *Gœben* et au *Breslau* dans les eaux turques et à Constantinople, la mobilisation des troupes turques votée par le Conseil des ministres, la négociation entamée et poursuivie

(1) *Bulletin quotidien de la presse étrangère*, n° 556.



CONSTANTINOPLE. — UNE PARADE MILITAIRE EN PRÉSENCE DU SULTAN

auprès des ambassadeurs des puissances avec l'intention évidente de les tromper, l'arrivée des officiers et des marins allemands, soit à bord du *Gœben*, soit par voie ferrée, l'abolition des capitulations jetée à la face des puissances le 9 septembre et les droits sur les objets importés relevés sans accord préalable avec elles. En présence de la protestation des ambassadeurs, Talaat Bey, s'emparant de la thèse de Bethmann-Hollweg, déclarait aux ambassadeurs « que les juristes avaient fait banqueroute et que le droit était mort ».

Le retard que la Turquie mit à se déclarer s'explique par deux considérations : d'une part, il s'agissait de gagner le temps nécessaire à sa mobilisation; les distances et l'insuffisance des moyens de communication imposaient un délai qui répond à peu près à celui qui s'écoula entre l'affaire du *Gœben* et l'offensive contre la Russie (1).

(1) L'argument est donné par le gouvernement allemand lui-même dans un télégramme de M. Théotokis au gouvernement hellène, le 7 août : « Il ne faut pas perdre de vue que la Turquie a besoin de tout un mois pour ne pas être dérangée dans sa mobilisation. » *Livre blanc grec*, nº 22.

Surtout, la Turquie avait besoin d'argent et elle attendait les premiers versements de Berlin avant d'agir. Faut-il ajouter, qu'à la veille de la guerre, un emprunt avait été contracté à Paris par l'intermédiaire de la banque Perier, et que la Turquie avait encore à recevoir les derniers versements. Pour cela, il fallait gagner du temps.

Endormir le gouvernement et les porteurs français, c'était l'affaire de quelques grimaces diplomatiques. Les diplomates ottomans sont passés maîtres dans cet art. Leur complicité, achetée par l'Allemagne avant la guerre, est une des plus fortes preuves d'une commune préméditation.

LA GRÈCE Les deux télégrammes reproduits ci-dessus démontrent la pression exercée par l'Allemagne sur les puissances balkaniques pour les engager dans la cause des empires du Centre. Promesse, menace, influences familiales, corruption, tout est mis en œuvre.

La Grèce se trouvait dans une situation très

particulière. Au point de vue maritime, comme au point de vue continental, son rôle pouvait être considérable, mais quelque parti qu'elle prît, sa position était singulièrement difficile.

Sa frontière continentale était exposée à une offensive bulgare et turque et ses nationaux étaient dispersés dans l'Empire ottoman, offrant une proie facile à la brutalité ottomane. Par contre, son indépendance maritime notamment sur la mer Adriatique, l'essence même de sa vie péninsulaire et insulaire, toutes ses traditions la rattachaient aux trois « puissances protectrices », la France, l'Angleterre et la Russie.

La Grèce était liée à la Serbie par un traité d'alliance qui engageait chacun des deux Etats. L'article 1er de la convention militaire est ainsi conçu : « En cas de guerre entre l'un des deux Etats alliés et *une tierce puissance*, engagée dans les circonstances prévues au traité d'alliance entre la Grèce et la Serbie ou en cas d'une attaque à l'improviste des masses importantes, — au moins deux divisions — de l'armée bulgare contre l'armée grecque ou l'armée serbe, les deux Etats grec et serbe se promettent un appui militaire mutuel, la Grèce, par toutes ses forces militaires de terre et de mer, et la Serbie par toutes ses forces de terre. »

LE ROI FERDINAND DE BULGARIE

A ce sujet, une anecdote, qui a tous les caractères de l'authenticité, explique les positions respectives des deux personnages les plus marquants de la politique grecque, le roi Constantin et M. Venizelos :

« On discutait l'article 1er de la convention militaire avec la Serbie. Les négociations étaient poussées d'autant plus vivement que les intentions agressives de la Bulgarie se précisaient. Le projet primitif, signé *ad referendum*, le 1/14 mai 1913, portait simplement : « en cas de guerre « entre la Grèce et la Bulgarie, ou en cas d'attaque « à l'improviste de l'armée bulgare contre l'armée « grecque et serbe, les deux états grec et serbe se pro- « mettent un appui mutuel... » Le gouvernement serbe « proposait une modification et une addition : « En cas de « guerre entre l'un des deux Etats alliés et *une tierce* « *puissance...* »

« Le roi Constantin combattit avec violence cette modification. Le sens de « tierce puissance », disait-il, ne peut prêter à équivoque. Il n'y a, en dehors de la Bulgarie, qu'un seul pays dont la Serbie puisse craindre l'agression. Cette tierce puissance est l'Autriche. Mais la Grèce ne peut se laisser entraîner dans une guerre contre une grande puissance européenne. M. Venizelos, avec sa claire vision de l'avenir, s'attacha à dissiper ces appréhensions: « Si l'Au- « triche attaque la Serbie, elle « provoquera infailliblement « l'explosion de la guerre eu- « ropéenne. La Grèce, alors, « trouvera, dans l'autre « camp, des alliés assez puis- « sants pour envisager sans « crainte l'application du « *casus fœderis.* »

« Mais le roi restait inébranlable. Rien contre l'Autriche. La Serbie, d'autre part, insistait sur la clause contre tout tiers. Cependant, chaque jour qui passait rendait le péril plus évident. La Bulgarie allait attaquer, l'une après l'autre, la Serbie et la Grèce désunies. Etant donné la supériorité de ses forces, elle les battrait l'une après l'autre. Il fallait donc, ou souscrire aux conditions de la Serbie ou se résigner à perdre Salonique et la Macédoine si chèrement reconquises.

« Le roi finit par se rendre à cet argument. « Mais, « ajouta-t-il, s'adressant à ses interlocuteurs, soyez « tranquilles : voici une signature à laquelle je ne ferai « pas honneur » et il déclara, à ce qu'il paraît textuellement : « Soyez tranquilles, c'est moi qui serai l'infâme. » On ne sait si le roi pouvait parler sérieusement (1). »

On a vu, par le texte des télégrammes publiés dans le *Livre blanc*, que c'est à ce

(1) *Messager d'Athènes*, lundi 7/20 août 1917.

sentiment particulier du roi Constantin que l'empereur Guillaume faisait appel, le 22 juillet /4 août.

« Le maréchal allemand » fut très embarrassé. Venizelos, alors en déplacement à Munich, était son premier ministre : il ne pouvait agir sans lui. Et comment le ramener au point de vue qui était celui de la famille royale ? Le mieux n'était-il pas de gagner du temps ? Le roi répondit donc en ces termes :

Athènes,
25 juillet/7 août 1917.

Légation Grèce Berlin.

« Je vous communique ci-après dépêche de S. M. le Roi : « Je « vous prie de faire par- « venir ce qui suit en « réponse à votre télé- « gramme du 4 août /22 « juillet

« L'Empereur sait « que mes sympathies « personnelles et mes « opinions politiques « m'entraînent de son « côté. Je n'oublierai « jamais que c'est à lui « que nous devons Ca- « valla (1). Après mûre « réflexion, il m'est « pourtant impossible « de voir comment je « pourrais lui être utile « si je mobilisais tout « de suite mon armée. « La Méditerranée est à la merci des flottes « réunies anglaise et française. Elles détruiraient nos « flottes de guerre et marchande ; elles nous prendraient « nos îles et surtout empêcheraient la concentration de « mon armée qui ne peut se faire que par mer, puisqu'il « n'existe pas encore de chemin de fer. Sans pouvoir lui « être utile, je donne l'assurance de ne pas toucher *à* « *ses amis*, à mes voisins (évidemment les Bulgares et « peut-être les Turcs) aussi longtemps que ceux-ci ne « toucheront pas à nos intérêts locaux balkaniques. »

(1) Le roi ne tient aucun compte de l'intervention énergique de la France.

LE ROI CONSTANTIN DE GRÈCE

La raison était si forte que l'Allemagne ne put que s'incliner. Aussi se borna-t-elle à demander une « neutralité bienveillante », en conseillant toutefois à la Grèce de s'entendre, au plus tôt, avec Sofia et Constantinople, la Serbie constituant, désormais, « la peau de l'ours ».

Cependant, il restait à connaître la volonté de M. Venizelos.

Celui-ci n'était ni beau-frère de Guillaume, ni « maréchal allemand » ; certes, il ne perdait pas de vue les intérêts primordiaux de la Grèce ; mais, ainsi qu'il résulte de l'anecdote ci-dessus, il avait prévu la grandeur des événements et savait que la Grèce, tout en restant fidèle à la parole donnée à la Serbie, ne se trouverait pas isolée.

Dès qu'il fut rentré à Athènes et dès le premier conseil royal tenu après la déclaration de guerre, il s'exprimait en ces termes : « Si, à la suite de cette guerre, d'autres Etats balkaniques doivent s'agrandir, il ne faut pas que nous, de notre côté, nous laissions l'occasion passer sans que la Grèce aussi s'agrandisse. Les occasions ne s'offrent pas souvent aussi bien aux individus qu'aux nations. »

Ceci dit, l'homme d'Etat grec subordonnait son attitude à trois considérations fondamentales :

1° A l'engagement formel qui liait la Grèce à la Serbie, son alliée ;

2° A la nécessité, pour la Grèce, de maintenir l'équilibre balkanique établi par le traité de Bucarest ;

3° Au devoir et à l'intérêt primordial qu'avait le royaume hellénique à suivre attentivement la conduite de la Turquie, puisqu'au sein de l'Empire ottoman, vivent des millions de Grecs, dont le cabinet d'Athènes ne peut se désintéresser.

M. Venizelos s'empressa donc d'informer le gouvernement serbe dès le 26 juillet que la Grèce remplirait strictement les engagements pris par elle. Au conseil donné par l'Allemagne de s'entendre avec la Bulgarie et la Turquie pour attaquer et dépecer la Serbie, Venizelos répondit, à ce que l'on assure : « La Grèce est un trop petit pays pour commettre une aussi grande infamie ! »

M. VENIZELOS
PRÉSIDENT DU CONSEIL DES MINISTRES DE GRÈCE

Cent mille hommes furent aussitôt mobilisés.

Restait l'attitude à prendre à l'égard de l'Autriche-Hongrie et des empires du Centre. Sur ce point, la Grèce avait à tenir compte du risque et à peser les garanties et les avantages. Venizelos avait une tendance naturelle à se consulter avec la Roumanie, gardienne du traité de Bucarest, c'est-à-dire de l'équilibre balkanique.

Quelque temps avant la guerre, il avait été arrêté qu'une conférence se tiendrait à Bruxelles pour examiner l'ensemble des difficultés non résolues par le traité. Le siège de cette conférence fut transféré à Bucarest. Bucarest devenait donc le centre vers lequel convergeaient tous les intérêts balkaniques. Venizelos envoya deux délégués grecs à cette conférence ; ils devaient y rencontrer Talaat Bey, délégué de la Turquie.

Talaat Bey, appuyé par L. Radef, délégué bulgare, esquissa, à Bucarest, un plan de politique balkanique. Il prétendit mettre sur pied une ligue composée de la Turquie, de la Grèce, de la Roumanie et de la Bulgarie. « Les plans de Talaat et de Radef étaient si visiblement « germanophiles » que M. Venizelos rompit toute conversation et la conférence échoua. Ainsi, le traité de Bucarest perdait sa valeur. Le *Kiryx*, organe de M. Venizelos, a affirmé depuis que la Roumanie elle-même aurait déclaré, dès septembre 1914, qu'elle ne considérait plus le traité de Bucarest comme la base nécessaire du règlement du *statu quo* balkanique et que l'équilibre entre les Etats balkaniques devrait être fondé sur une nouvelle base (1) ».

(1) V. Léon Maccas, *Ainsi parla Venizelos*... Plon, 1916 p. 14 et suiv.

(Cl M. Meys.)

ATHÈNES. — VUE DE LA VILLE MODERNE

M. Venizelos n'avait plus qu'à se retourner du côté des puissances de l'Entente et à tirer le meilleur parti possible de l'attitude qu'il avait adoptée. Immédiatement, un premier résultat fut acquis : la Grèce fut autorisée, par les puissances de l'Entente, à réoccuper la partie septentrionale de l'Epire, l'Italie ayant déjà décidé d'occuper Vallona. Le règlement définitif de ces questions était réservé aux négociations qui clôtureraient la guerre et la Grèce était assurée de trouver les quatre puissances alliées à ses côtés.

Quant aux questions plus générales et qui se rattachaient au sort de la guerre en Orient, elles étaient mises à l'étude dans les Conseils de l'Alliance. Nous les exposerons en même temps que les préliminaires de l'expédition des Dardanelles.

Un mois après l'ouverture des hostilités, la guerre devenait, en somme, adriatique, balkanique, orientale. Combien il est regrettable qu'à ce moment, il ne se soit pas rencontré, parmi les alliés, une direction clairvoyante, consciente de l'importance du front serbe et ramassant, autour d'une initiative vigoureuse, les éléments incertains et flottants encore dans la péninsule !

CHAPITRE XIX

SUITE DE LA BATAILLE DES FRONTIÈRES

XI. — LES BATAILLES DE LORRAINE

La Campagne de la Mortagne (Fin août début de septembre 1914).
La Marche sur Épinal-Saint-Dié. — Le Col de la Chipotte.

EPENDANT, les destinées de l'Europe se jouaient sur le front occidental.

L'Allemagne y avait accumulé toutes ses forces et toutes ses espérances. La conception stratégique de Schlieffen devait lui assurer la victoire de ce côté, comme elle la lui assurait en Prusse-Orientale.

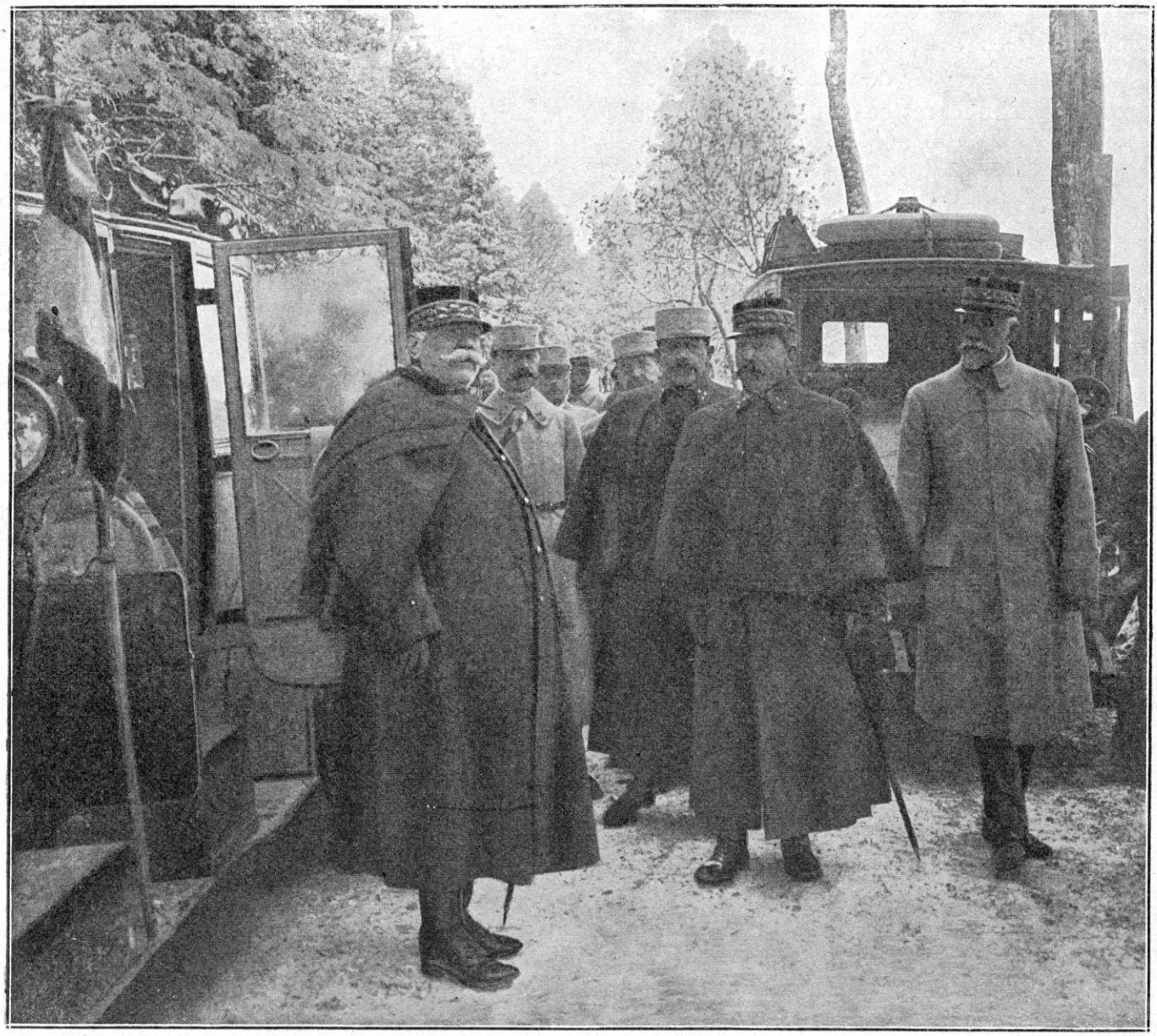
Maintenant que cette conception a été mise au jour, les Allemands qui la cachaient avec le plus grand soin, au début de la guerre, ne la nient plus. Un de leurs écrivains, K. Strecker, ne fait aucune difficulté de le déclarer : « c'est au comte de Schlieffen, l'intelligent stratège, *que notre Etat-Major doit le plan de l'offensive allemande en* 1914 »; et le même auteur expose l'opinion que l'on se fait en Allemagne de la conception géniale de Schlieffen, disciple d'Annibal et de Frédéric le Grand (1).

Cette conception avait pour objectif, comme nous l'avons dit, de battre l'ennemi par des mouvements à large envergure et permettant de déboucher soit sur son flanc, soit de préférence sur ses derrières, de manière à produire l'*étreinte*. L'*Étreinte*, c'est l'expression dont se sert un autre écrivain allemand, Fendrich, pour qualifier toute la campagne de manœuvres de l'armée allemande en France.

Vu les conditions modernes de la guerre et le développement des moyens de transport, l'étreinte peut être obtenue même stratégiquement, et non pas seulement tactiquement, moyennant l'extension extrême des fronts et la suppression presque absolue des réserves.

Les écrivains français qui n'ont pas saisi, dès le début, ce double caractère de la manœuvre stratégique allemande — manœuvre *par les deux ailes* et concentration finale sur un champ de bataille unique — ne sont pas entrés dans l'esprit de la présente guerre. Leurs explications et critiques sont vaines. Il y aurait même un danger, à savoir que ce faux jugement sur la conduite de la guerre par l'Allemagne influât sur nos propres dispositions. Nier la stratégie (du moins chez nos adversaires) serait chose grave. Car les Allemands persévèrent dans leur méthode; à tort ou à raison, ils ont toujours confiance en elle. Ils continuent à l'appliquer, sur le vaste champ de bataille européen — par exemple, au moment où j'écris ces lignes, en Italie, — et même en Asie. Si elle n'a pas réussi en France, ils considèrent qu'elle les a conduits à la vic-

(1) K. Strecker, *D'Annibal à Hindenburg*, chez Curtius. Berlin, 1915



LE GÉNÉRAL JOFFRE ET LE GÉNÉRAL DUBAIL

toire sur le front oriental. Pour les battre, il faut les connaître.

Parlant de Napoléon, Karl Strecker nous donne ce schéma de la doctrine de Schlieffen:

« Napoléon part des mêmes principes (qu'Annibal). Seulement, il a, la plupart du temps, une force supérieure à sa disposition tandis que Frédéric disposait d'un nombre inférieur. *Il tourne autour de l'ennemi à de grandes distances, et comme il a, le plus souvent, plus de temps et plus de troupes, il n'accomplit pas ses détours dans le voisinage des champs de bataille: il les commence, au contraire, des jours et des semaines à l'avance et les accomplit à travers de vastes régions.*

« Comme Frédéric à Torgau et à Zorndorf, Napoléon fait, de l'attaque décisive d'Annibal dans le dos de l'ennemi ou, au moins, contre un flanc, attaque partie d'avance et combinée de loin, une chose essentielle. S'il laisse un front libre, c'est celui qui est tourné vers la France, de manière que l'ennemi battu, poursuivi par des forces supérieures, n'ait plus d'autre issue que de s'engager de ce côté-là et soit coupé de sa base d'opération. Ainsi Napoléon obtint, à Marengo et à Ulm, une destruction totale de l'ennemi !... »

Il était nécessaire de rappeler ces données fondamentales au moment où nous allons poursuivre l'exposé de cette campagne de Lorraine jusqu'ici restée dans la pénombre. On a bien eu quelque vague sentiment de la grandeur héroïque de ces rencontres, mais aucune explication ou révélation ne s'est produite sur leur portée stratégique.

Une des principales raisons de ce silence c'est que leur ensemble forme, en quelque sorte, une campagne particulière dans la campagne de France. Elles ont leur unité propre.

Aussi, malgré l'inconvénient d'empiéter quelque peu sur l'ordre chronologique, nous raconterons cette campagne d'un seul trait, comme elle se produisit, avec ses deux sommets lumineux : la bataille de la Mortagne et la bataille du Grand-Couronné.

La « Mortagne » et le « Grand-Couronné », telles sont les deux phares qui éclairent les opérations au premier aspect, assez confuses, des armées françaises dans l'Est. Les deux manœuvres, celle de la 1re armée, et celle de la 2e armée, sont étroitement unies sans se confondre ; elles s'adaptent l'une à l'autre et s'emboîtent en quelque sorte ; il est impossible de les disjoindre.

D'autre part, elles ont toutes les deux des contre-coups sur la campagne de l'ouest, — et réciproquement. Les synchronismes doivent être attentivement marqués pour que les décisions et les faits soient clairs. Finalement, toutes les manœuvres aboutissent ensemble à la bataille de la Marne et s'y jettent comme les fleuves dans la mer. Joffre raccrochant, l'une à l'autre, toutes ses armées, comme on fait les grains d'un collier, les emploie à une opération unique qui devient la contre-partie victorieuse de la manœuvre de Schlieffen.

On verra peu à peu se découvrir la beauté intellectuelle de cette convergence des pensées et des actes, en apparence dispersés, et l'on admettra que cette admirable construction militaire s'est faite, non seulement à coup d'héroïsme, mais à coup d'intelligence, par la plus heureuse combinaison des règles de l'art, de l'expérience et du bon sens.

CONSÉQUENCES DE LA BATAILLE DE LA TROUÉE DE CHARMES

L'exposé des batailles de l'Est a été arrêté, ci-dessus, en pleine action à la date du 25-26 août, Il nous a paru, d'une part, qu'à ce moment, la bataille de la Trouée de Charmes était gagnée et d'autre part que les événements du centre et de l'aile gauche rendaient nécessaires des prélèvements de troupes (notamment celui de l'armée d'Alsace) qui modifiaient profondément les forces de l'Est.

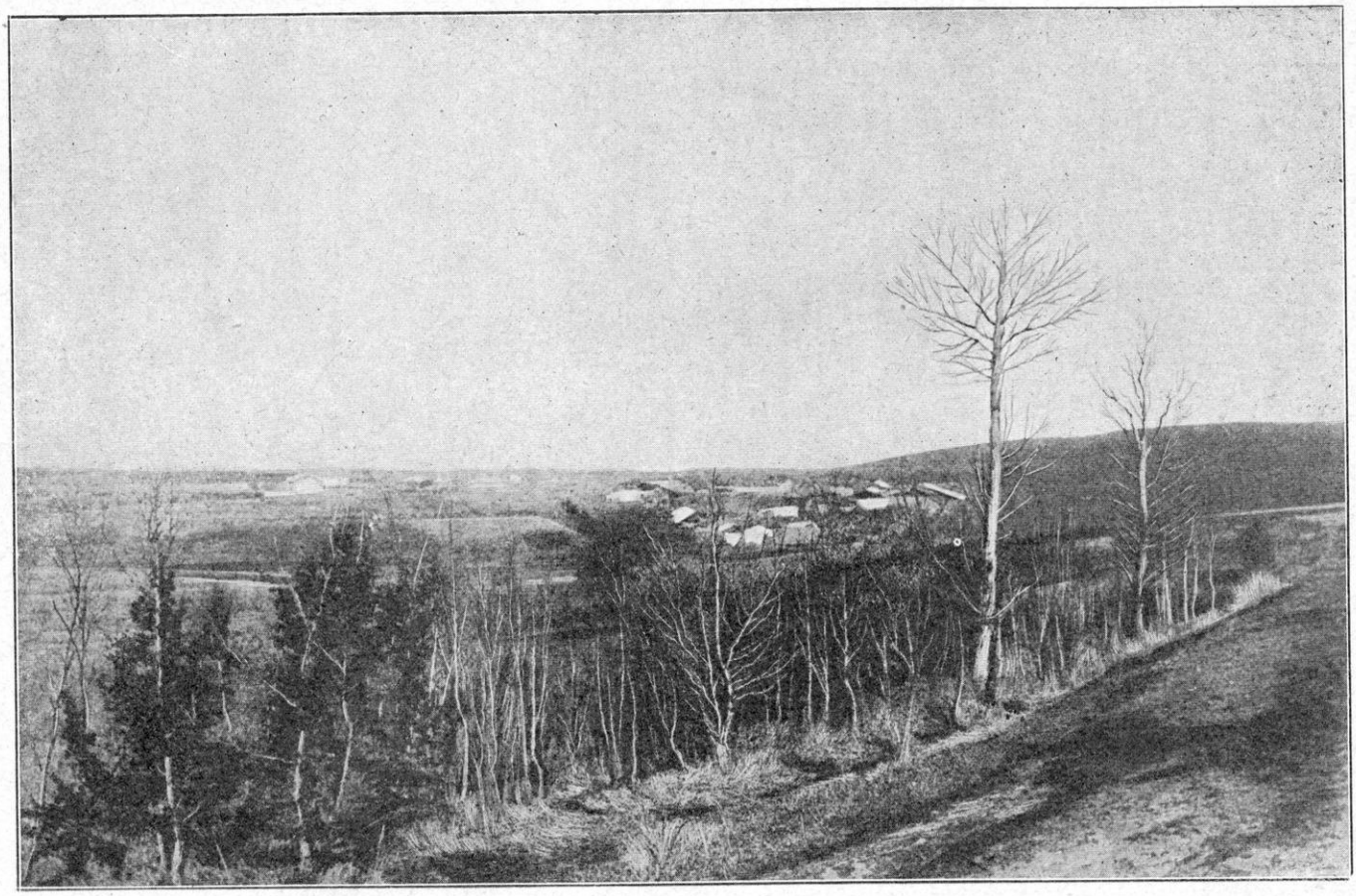
D'autre part, nous savons, maintenant, que la bataille de la Trouée de Charmes eut, dans le camp allemand, un profond retentissement. Non seulement les pertes extrêmement élevées forçaient de reconstituer les corps et d'appeler les réserves : mais, dès la première heure, une atteinte très grave était portée au plan général. « Nous nous aperçûmes, dit un écrivain allemand, que la Trouée de Charmes était un mythe. » *Erwies sich als eine Fabel.* Cela veut dire que la « trouée » était tout autre chose qu'un passage ouvert et que l'on fut arrêté, alors que l'on croyait n'avoir qu'à défiler (1).

La marche sur Rozelieures, telle qu'elle résulte des ordres allemands, c'est-à-dire la marche sur la Trouée de Charmes, était l'opération sur laquelle on comptait pour cerner, à l'est, l'armée de Joffre et pour commencer le mouvement tournant allant au-devant du mouvement tournant venant de l'ouest.

Dès le 25, l'échec de cette manœuvre fut consommé ; et si l'on dit que la bataille de la Trouée de Charmes se confond avec la bataille de Lorraine, c'est qu'on n'a pas lu les documents allemands ou que l'on n'a pas le sens de la manœuvre allemande dans cette région.

Les Allemands n'avaient pas pour objet principal l'occupation de la Lorraine ; ils cherchaient l'armée de Joffre. La trouée était la porte qu'ils espéraient forcer facilement ; et c'est pourquoi leurs armées de l'Est avaient reçu l'ordre de marcher sans délai sur Rozelieures.

(1) Stegemann, p. 162.



ROZELIEURES. — LE BOIS DE BOULEAUX OU FUT ARRÊTÉE LA MARCHE DES ALLEMANDS

Il y a donc bien une bataille de la Trouée de Charmes, bataille qui est en fonction de la manœuvre conçue par Schlieffen. Quand cette bataille est achevée, c'est-à-dire quand le verrou est tiré sur la porte fermant la trouée, la bataille continue, mais elle continue pour d'autres objectifs et c'est ce qu'il faut essayer d'expliquer maintenant.

LA CAMPAGNE DE LORRAINE A PARTIR DU 25 AOUT

Ce qu'il importe de faire observer d'abord, pour donner une vue complète sur l'ensemble des événements postérieurs, c'est que l'état-major allemand ne renonce nullement à son principal dessein.

Nous sommes au 25 août. Les autres armées allemandes sont victorieuses sur toute l'immense ligne du front. Le mouvement tournant par l'ouest, tout en se trouvant un peu raccourci et peut-être déjà compromis, ne s'en développe pas moins avec toutes les apparences du succès. Si la manœuvre du kronprinz sur Verdun a paru un peu courte de souffle, du moins elle a pour résultat de serrer de près la place.

Tactiquement les journées des 22, 23, 24 sont des victoires. Ce n'est pas un accroc en Lorraine qui changera le cours général des choses. L'état-major allemand, par un radio du 27 août, cité ci-dessus, prescrit seulement de cacher avec soin aux troupes cet échec partiel et il cherche le moyen de réaliser sa conception par d'autres voies.

Trois fois de suite : dans la manœuvre sur la Mortagne, dans la manœuvre sur Nancy, dans la manœuvre sur Saint-Mihiel, succédant à la manœuvre initiale sur la Trouée de Charmes, nous allons le voir renouvelant sa tentative tantôt en allongeant cette branche de la tenaille et tantôt en la raccourcissant. Le drame de cette campagne de l'Est est dans la

persévérance vaine de l'armée allemande et dans l'heureuse tenacité de l'armée française.

Ici encore, il faut essayer de lire et d'interpréter les documents allemands.

Un résumé très bref des opérations, inspiré par l'état-major dit, sous la date du 27 août : « L'aile gauche allemande avance d'Alsace *sur Epinal* (1). » Donc, changement d'objectif très marqué, à cette date. Il ne s'agit plus de Nancy ou de Rozelieures ; il s'agit d'Épinal. Cela importe, comme nous allons voir.

Sur les causes de ce changement d'objectif, nous avons une explication et un aveu. La brochure inspirée, sans doute, par de Moltke, intitulée *Les Batailles de la Marne*, s'exprime en ces termes :

« Ainsi que nous l'avons vu, l'attaque principale des armées allemandes eut lieu entre le Donon et Valenciennes. Mais le succès des armes allemandes n'avait pas eu partout la même portée. *Après la bataille de Lorraine*, la VI^e^ armée allemande (armée du prince royal de Bavière) *gagnait très lentement du terrain* et s'employait *vainement* contre les régions fortement organisées des Français depuis Saint-Dié jusqu'à Pont-à-Mousson (cette phrase englobe à la fois ce que nous appelons la campagne de la Mortagne et la campagne du Grand Couronné). La V^e^ armée allemande (armée du kronprinz) avait réussi, il est vrai, à repousser l'adversaire dans des batailles en rase campagne et à gagner du terrain ; cependant les forts de la grande forteresse de Verdun et les fortifications de la Meuse au sud de cette place *retardaient aussi sa marche*. Seules les IV^e^, III^e^, II^e^ et I^re^ armées, particulièrement les II^e^ et I^re^ armées, avançaient presque sans arrêt... Joffre vit, d'un seul coup d'œil, que l'espace compris entre Belfort et Verdun *pouvait tenir pendant quelques jours au moins et peut-être pendant quelques semaines...* »

Insistons sur cet autre passage tout à fait décisif :

« Par suite du retard de la marche offensive des V^e^ et VI^e^ armées allemandes, le sommet du grand angle que formaient les armées allemandes depuis le Donon jusqu'à la forteresse de Verdun se trouve déplacé. »

Cela revient à dire, d'abord que l'armée du kronprinz est retardée, que la progression de celle du kronprinz de Bavière ayant été arrêtée, l'objectif général est *déplacé*, et qu'il faut chercher autre chose. Et cela prouve ensuite, que, d'une façon générale, notre force de l'Est tient en échec toute la gauche allemande et que cet échec pèse lourdement sur la manœuvre générale que s'est proposée le grand état-major.

Quant à l'interprétation des événements, elle est expliquée et arrangée du point de vue allemand, par l'exposé, aussi embarrassé qu'amphigourique, de Stegemann, mais où il est facile de lire entre les lignes :

« La résistance opposée, pendant ces jours, par les armées françaises se fit sentir *plus fort encore* contre les VI^e^ et VII^e^ armées allemandes (kronprinz de Bavière et von Heeringen) entre Nancy et Saint-Dié. (Est-ce assez clair ?) La trouée de Charmes apparut comme un mythe. Castelnau et Dubail la tenaient fermée avec des armées, sans compter le groupe fortifié de Nancy (Grand-Couronné) qui dévoila alors toute sa puissance. *C'est seulement si ce groupe fortifié tombait que la rupture de la position défensive française dans la direction de Charmes, offrirait une chance de succès.* Mais le plateau aux pentes escarpées du « Mont-Couronné » était organisé d'après les règles de l'art moderne ; Castelnau le défendit avec des forces très considérables. Nous verrons bien. En vain les Bavarois du I^er^ corps et du I^er^ corps de réserve pénètrent-ils, les ailes profondément pliées en arrière, dans la trouée entre Toul et Epinal pour emporter le passage de la Moselle à Charmes : leur aile droite demeurait enchaînée devant Nancy et la VII^e^ armée devant Saint-Dié. Les Français opposèrent la résistance la plus tenace à la pénétration du coin allemand, particulièrement dans le *centre de leur position*. En même temps, ils s'efforcaient de presser l'une contre l'autre, par des contre-attaques, les ailes recourbées en arrière de l'armée allemande et aussi de rompre le tranchant du coin qui, au centre, était poussé en avant. Les ailes allemandes supportèrent inébranlablement les coups de côté, *mais elles n'étaient pas en état de se déployer pour la contre-attaque*. La guerre de position et de siège apparut ici, *pour la première fois*, entre Meuse et Moselle sous un ouragan de fer et de feu ; elle immobilisa les deux parties se livrant jour et nuit de rudes combats. »

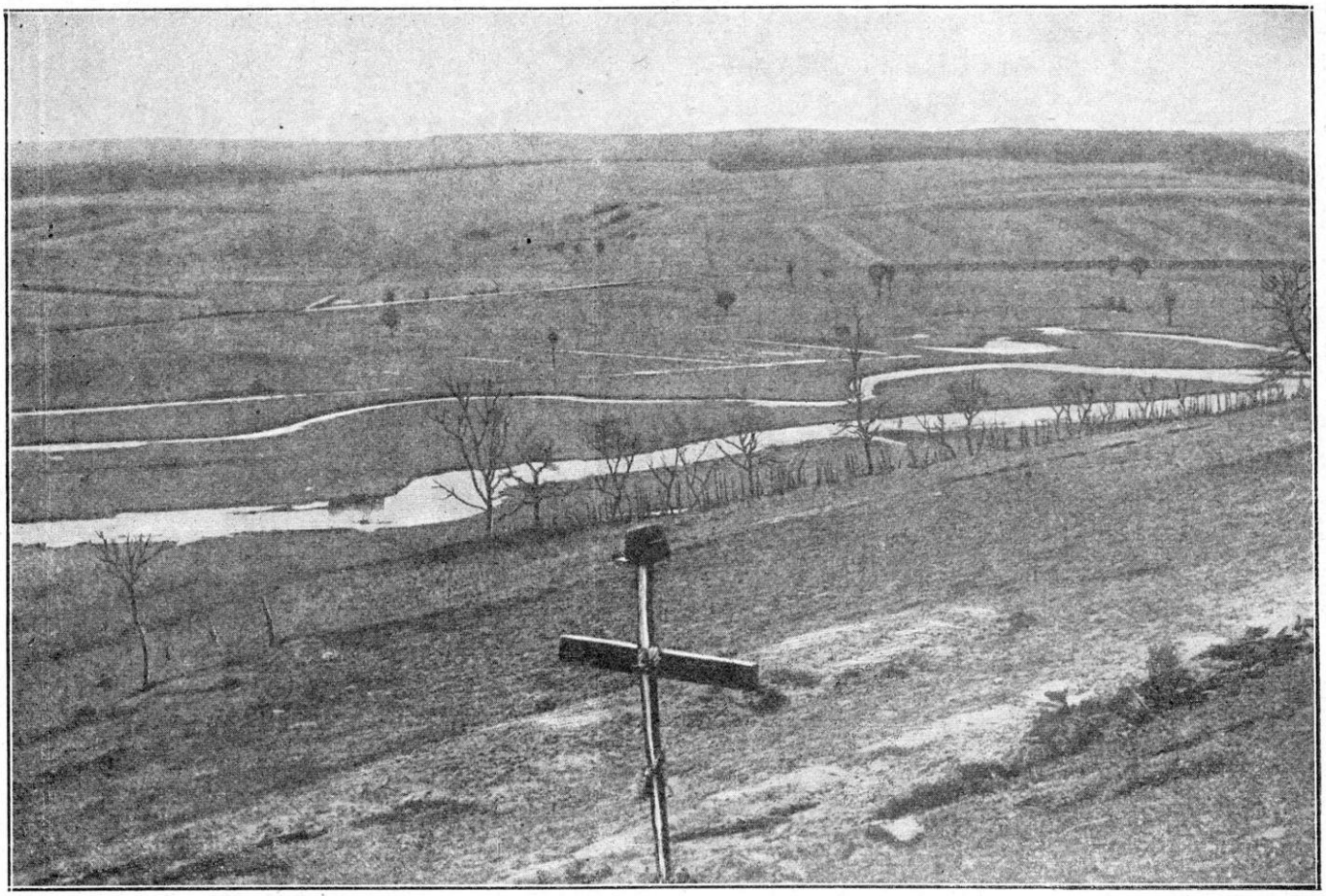
Tâchons de tirer au clair ce galimatias double, c'est-à-dire de le mettre en français.

L'auteur reconnaît que l'armée allemande, ayant essayé de gagner la Moselle par la Trouée de Charmes, avait été repoussée dans cette première tentative, c'est-à-dire au *centre*.

Le commandement allemand s'aperçut qu'il ne pouvait être question, pour lui, de déboucher par la Trouée de Charmes s'il n'était pas maître du *groupe fortifié* du Grand-Couronné de Nancy qui la dominait, et c'est pourquoi ce fut un mythe *(fabel)*.

En acceptant ces données, comme reflétant

(1) *Weltkrieg*, par le D^r^ H.-F. Helmot.



SITE DE LA BATAILLE DE ROZELIEURES

le sentiment de l'état-major allemand, nous comprenons pourquoi celui-ci cherche à s'éloigner du Grand-Couronné en accomplissant un mouvement tournant à plus large envergure. Et c est pour cela que le document cité ci-dessus signale, immédiatement après l'échec devant la Trouée de Charmes, la marche sur Epinal. Il est probable que l'objectif ultérieur, une fois cette place prise ou masquée, eût été en direction de Chaumont. Souvenons-nous que le kronprinz avait, d'après un ordre surpris, donné au IV^{e} corps de cavalerie allemande, l'ordre d'opérer en direction sud-est vers Bar-le-Duc et Dijon. A tout prix, on voulait être fidèle à ce rendez-vous.

Cette seconde tentative n'aboutit pas davantage. L'armée Dubail la contint.

L'état-major allemand résolut alors de prendre le taureau par les cornes et d'enlever de haute lutte le Grand-Couronné, ce qui, en plus, lui eût donné Nancy. Il ne réussit pas davantage.

Il devait, quelque temps après, essayer de tourner le Grand-Couronné, non plus au sud, mais au nord, en raccourcissant davantage encore sa manœuvre, et c'est cette conception qu'il tenta de réaliser par la marche sur Saint-Mihiel ; mais les corps allemands n'ayant pu déboucher de la Meuse se trouvèrent encore dans une impasse.

En somme, l'offensive allemande échoua dans l'Est et la guerre s'enterra dans les tranchées.

Tel est le schéma de la campagne de Lorraine du 26 août au 9 septembre 1914. Les officieux allemands ont longtemps caché leur échec de ce côté : mais les faits parlent.

Nous allons essayer de les exposer dans leur synchronisme, c'est-à-dire en suivant à la fois les deux batailles *à angle droit*, filles, toutes

AVANT LA BATAILLE DE LA MORTAGNE

Situation générale
des armées de l'Est
le 25 Août 1914, soir.

— Troupes —

Français

21 _ *Corps d'armée*
56 _ *Division de réserve*
8 _ *Division de cavalerie*

Allemands

(Troupes reconnues en 1re ligne.)

XVI *Corps d'armée*
33 *Division*
B _ *Bavarois* R _ *Réserve.*

— Fortifications —

Verdun, *camp retranché*
F.t de Troyon, *Fort*

— Relief —

Plus de 300 m.
+ de 500 m.

— Echelle: 1/1.000,000 —

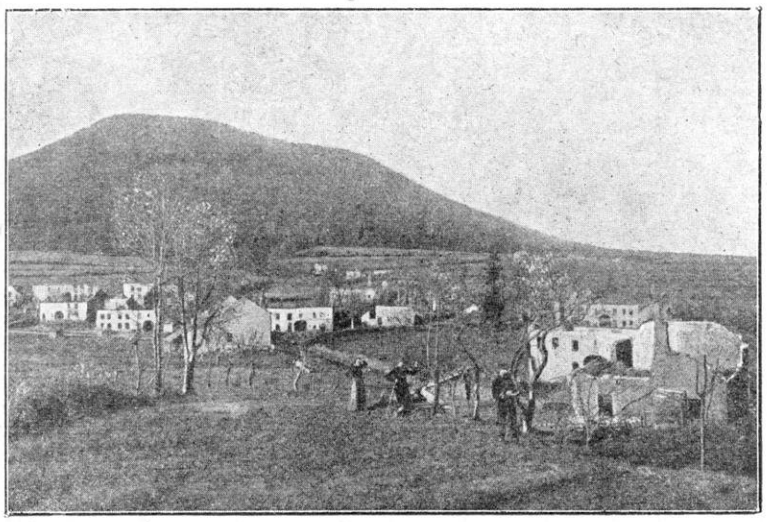
10 5 0 Km 10 20 30 40 50

A. F.

deux, de la bataille de la Trouée de Charmes, — la bataille de la Mortagne et la bataille du Grand-Couronné.

REPRISE DES COMBATS A LA JONCTION DES ARMEES DUBAIL ET CASTELNAU

Nous avons indiqué ci-dessus que l'armée Dubail (1re armée), établie en travers des vallées coulant parallèlement depuis la Moselle jusqu'aux Vosges, formait, pour ainsi dire, la plate-forme de la souricière dont la 2e armée, Castelnau, installée sur les hauteurs du Grand-Couronné, de Sainte-Geneviève à Borville, était l'abattant.



LE VILLAGE D'ANOZEL

Le 25 août, l'armée allemande essaye de se porter violemment, « les ailes repliées », selon l'expression de Steegemann, vers la Trouée de Charmes, en direction de Rozelieures. Sa pointe est cassée sur l'Euron, à proximité de Rozelieures, le 25, et refoulée, le 26, sur la Mortagne qu'elle avait franchie, à Gerbéviller.

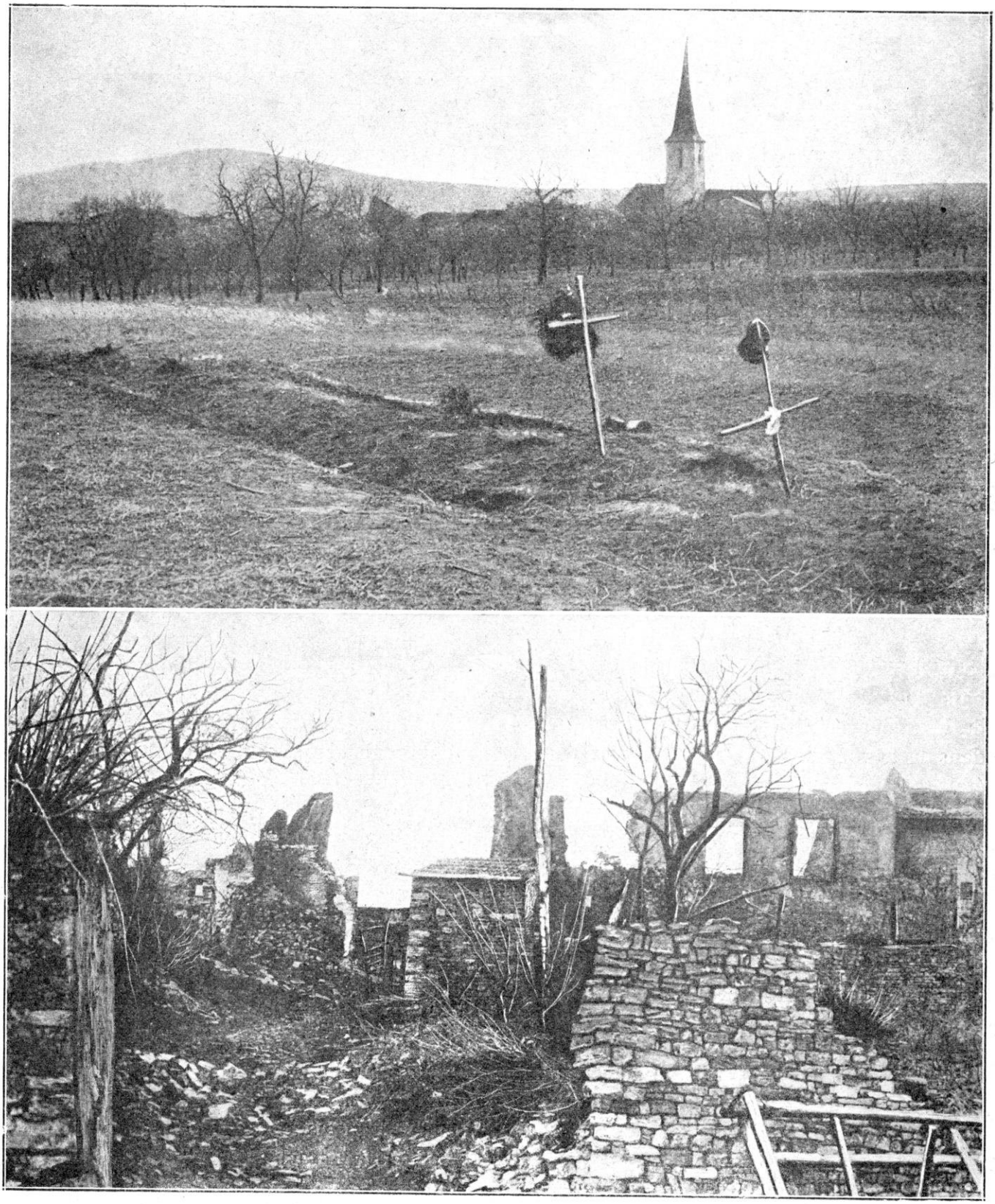
Cependant, les deux armées allemandes qui poussaient cette pointe en avant, étaient échelonnées sur les deux routes qui les amenaient : d'une part, l'armée du prince de Bavière (VIe armée) qui, venant de la Lorraine allemande, avait franchi la frontière de Nomény à Cirey, longé le Grand-Couronné par Hoéville, Crévic, Flainval, les bois de Charmois, Lamath, Rozelieures et passé la Vesouse, la Meurthe et la Mortagne ; d'autre part, l'armée von Heeringen (VIIe armée) qui, venant d'Alsace et ayant franchi les Vosges depuis le Donon jusqu'à Saales, s'était avancée par Badonviller, avait passé la Meurthe au sud de Baccarat et, s'unissant à la VIe armée, lui avait apporté son aide pour forcer la porte de la Trouée de Charmes, en vue de Rozelieures.

L'angle déterminé par ces deux lignes, à peu près perpendiculaires l'une à l'autre, était rempli de troupes allemandes. Lunéville, occupé depuis le 23 août, menaçait soit Nancy, soit Rambervillers, selon l'impulsion qui serait donnée à ces troupes par le haut commandement.

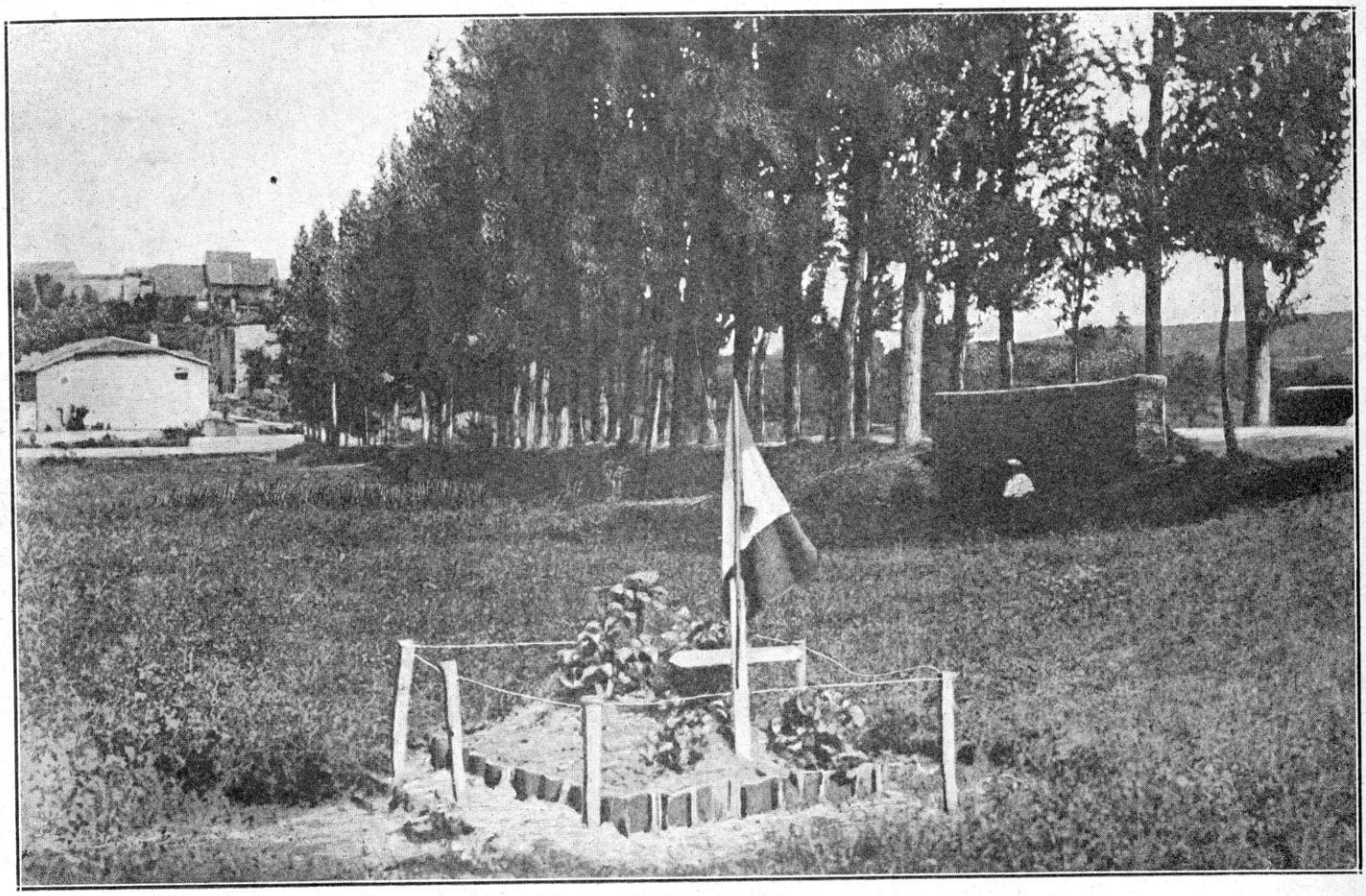
Observons, toutefois, que le mouvement ne dépendait pas seulement de l'état-major allemand ; car, depuis le 24, les troupes françaises avaient repris l'offensive, et c'est du choc de ces deux initiatives contraires que devaient résulter les engagements confus qui allaient se produire.

Pour la 1re armée (Dubail), cette défensive à forme offensive s'affirme de plus en plus, avec ce caractère très marqué, du 25 au 29 août. Mais, elle se heurte bientôt à un nouveau mouvement allemand qui se révèle inopinément et qui a pour effet de faire pencher peu à peu la bataille de gauche à droite, si bien que, commencé à la gauche sur l'Euron, à proximité de la Trouée de Charmes, elle glisse vers la Meurthe jusqu'au col de la Chipotte et au delà où elle devient extrêmement critique, à partir du 27.

Le commandement français s'aperçoit que les Allemands ont abandonné l'offensive sur la Trouée de Charmes et qu'ils essaient, maintenant, de se couler le long des Vosges, par Saint-Dié, et de marcher sur Epinal, avec l'intention, sans doute, de tourner cette place par Remiremont. Ce sont donc les corps allemands de gauche qui prennent la flèche de ce côté, tandis que, jusqu'alors, c'étaient les corps de droite qui attaquaient. Probablement que



ROZELIEURES. — ENVIRONS ET INTÉRIEUR DU VILLAGE



ROZELIEURES. — LE PONT SUR L'EURON

ceux-ci étaient tellement fatigués par les combats du 25 et du 26, que l'on était obligé de les ménager. Sans doute pensait-on aussi dans le camp allemand, que l'armée Dubail était massée à gauche pour défendre la Trouée de Charmes, et espérait-on trouver le terrain plus libre le long des Vosges.

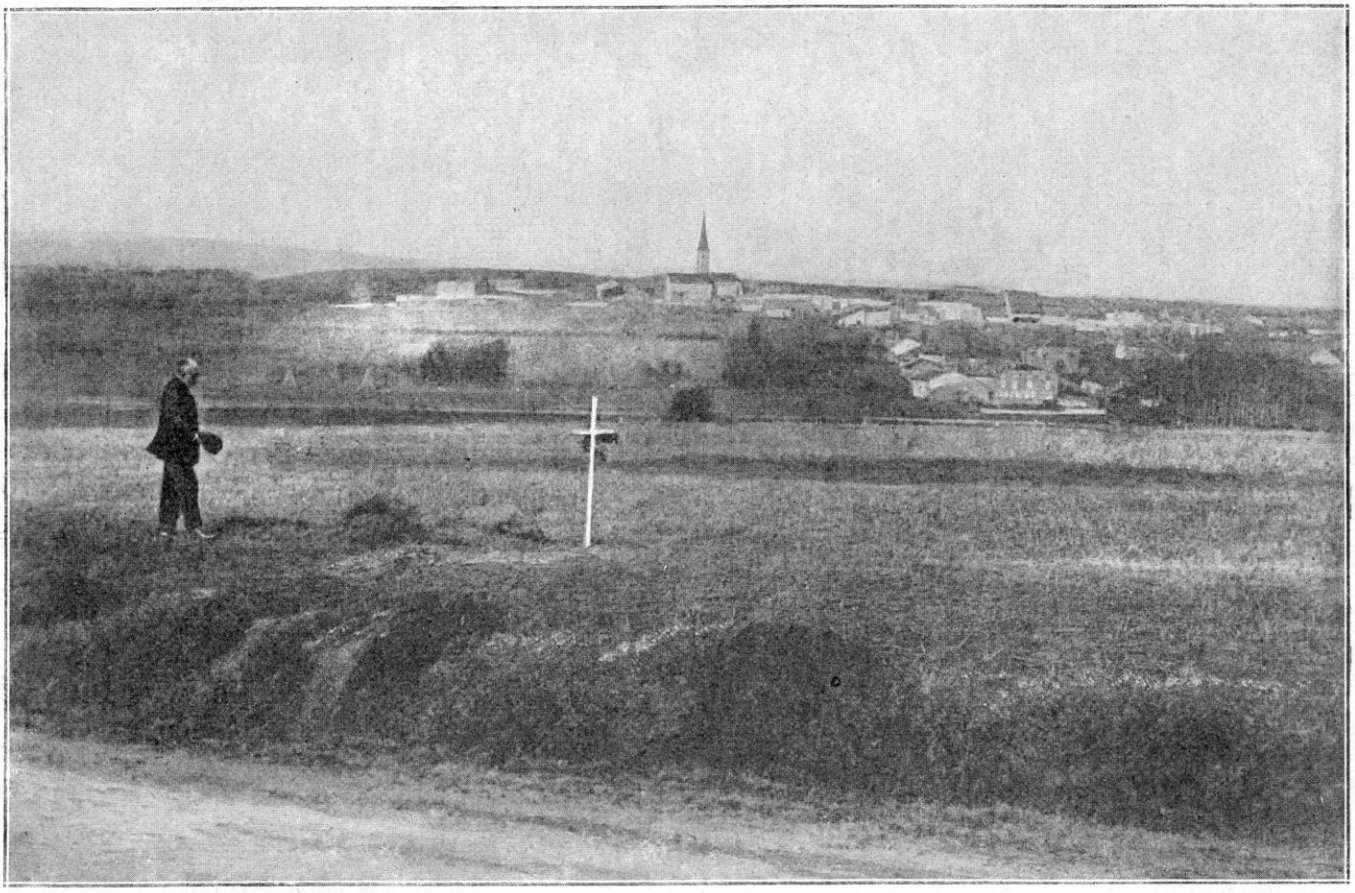
De toutes façons, l'attaque par une aile avec tendance au mouvement tournant était conforme aux méthodes allemandes. Si on réussissait, en suivant les Vosges, à tourner la 1re armée française par Saint-Dié, Remiremont, Bourbonne-les-Bains, Lamarche, on tenterait de la rejeter sur Nancy où, avec l'aide de l'armée du kronprinz, on la cernerait, tandis que la tenaille dirigerait sa pointe sur Neufchâteau. En un mot, on faisait le grand tour (1).

(1) C'est exactement l'impression que l'on a dans le pays et qui résulte, en somme, du contact avec les troupes allemandes : « C'est par Rambervillers que les soldats de Guillaume voulaient percer pour se diriger sur Mirecourt et Neufchâteau. Les fameuses et terribles journées de la Chipotte et du Haut-Jacques n'avaient pas d'autre but. » Louis Colin, *Les Barbares à la Trouée des Vosges*, p. 318.

Tout cela n'allait pas sans de sérieuses difficultés : mais les Allemands étaient encore dans l'élan de leurs premiers succès. Les événements de Belgique étaient, pour les chefs et pour les troupes, un puissant encouragement. On mettait le feu au ventre à celles-ci en leur vantant les exploits des armées de l'ouest. Rien ne paraissait impossible aux vainqueurs de Morhange et de Sarrebourg, des Ardennes et de Charleroi.

Le schéma un peu ramassé, tel qu'il vient d'être exposé, se dégage de l'étude de la carte et de l'examen des faits. Pour suivre le détail de ceux-ci, il convient qu'on ne perde pas de vue cette donnée générale : les Allemands s'efforcent de battre et, si possible, d'isoler notre armée de Lorraine ; par contre, le haut commandement français manœuvre en s'appuyant sur elle et en la rattachant à son dispositif général.

On se souvient des événements qui ont amené la retraite des deux armées françaises sur la Mortagne et sur le Grand-Couronné.



BATAILLE DE ROZELIEURES. — UNE TOMBE OU REPOSENT LES CHASSEURS DU 2e BATAILLON

La conception à laquelle répond la lutte dans cette région et l'objectif qu'elle se propose, sont expliqués dans ces phrases pleines de sens de la proclamation du Grand Quartier Général, datée du 27 août : « Après une retraite parfaitement ordonnée, la 1re et la 2e armées ont repris l'offensive en combinant leurs efforts et en regagnant une partie du terrain perdu. L'ennemi plie devant elles et ce recul permet de constater les pertes considérables qu'il a subies. Ces armées combattent depuis quatorze jours, sans un instant de répit, avec une inébranlable confiance dans la victoire, qui appartient toujours au plus tenace. »

C'est un juste éloge et, en même temps, un programme d'action.

La volonté du Grand Quartier Général qui doit, naturellement, pourvoir à la meilleure utilisation des forces pour l'ensemble de la défense nationale, se fait sentir aux armées de l'est par un perpétuel mouvement d'adaptation au terrain et de réorganisation tendant à n'y laisser que les forces strictement nécessaires, et à enlever toutes celles dont il est permis de disposer.

C'est ainsi que, le 26 août, est prononcée la dissolution de l'armée d'Alsace.

L'armée d'Alsace, après avoir, comme nous l'avons dit, repoussé l'attaque ennemie, était restée maîtresse du terrain dans le Sundgau et avait rejeté l'ennemi derrière le Rhin. Ainsi que le constate un article du *Tag*, reproduit dans le *Journal de Genève* du 25 juillet 1915, il y « avait vécu des journées d'angoisse, ne pouvant rien entreprendre et se demandant avec anxiété ce qui allait se passer ».

L'armée d'Alsace (7e corps à gauche, 66e division de réserve au centre, 57e division de réserve qui a relevé la 44e à droite) occupe, jusqu'au 25 août, les hauteurs de la rive droite de l'Ill depuis Mulhouse jusqu'à Altkirch, poussant

ses reconnaissances jusqu'au Hardt : l'ennemi ne manifestant sa présence que la nuit par les faisceaux lumineux des projecteurs d'Istein.

Le 26, sans avoir subi aucune pression de l'ennemi, toujours réfugié sur la rive droite du Rhin, elle est disloquée et ses éléments rattachés à la 1re armée ou embarqués pour aller renforcer, sur d'autres fronts, d'autres armées. Le 26, la 8e brigade de dragons et un bataillon de chasseurs appuient, vers Provenchères, l'action de la 28e division du 14e corps. Il reste en Alsace, dans les Vosges, une division du 7e corps (la 41e division), groupée autour de la Schlucht, une brigade de la 58e division de réserve dans la région de Thann, la 44e division alpine (général Soyer) et le groupement Bataille (81e brigade du 7e corps et bataillons alpins) dans les Vosges, la division de réserve de Belfort (57e division, général Bernard) entre cette place et Mulhouse, et enfin la 66e division de réserve (général Woirhaye) en observation dans la région de Montbéliard-Dannemarie. Une brigade de la 58e division a été envoyée à la 1re armée ; le gros du 7e corps (14e division, de Villaret) et la 63e division de réserve (Lombard) ont été dirigées sur Paris par voie ferrée avec la 8e division de cavalerie.

Par contre, douze groupes alpins de réserve avaient été destinés à la 1re armée. Ils ont commencé leur débarquement les 25 et 26. Huit de ces groupes ont rejoint le 8e corps ; mais quatre ne sont pas débarqués et sont dirigés, par ordre supérieur, sur une autre partie du théâtre des opérations.

Le 27 août, la 66e division de réserve, renforcée de la 14e brigade de dragons, est appelée à constituer, sous les ordres du général Mazel, un groupement destiné à opérer en principe au sud de Belfort, de manière à interdire toute incursion ennemie dans cette région et éventuellement à retarder l'investissement de la place. Cette précaution est prise très sagement en prévision d'une tentative possible des Allemands visant à allonger encore leur mouvement tournant et à prendre, pour voie d'accès vers le centre de la France, la Trouée de Belfort. Mais il est prescrit aussi, comme une condition essentielle de la lutte, aux forces mobiles qui agissent à proximité des places fortes, d'éviter à tout prix de s'y laisser enfermer.

La 71e division de réserve (défense mobile d'Epinal) s'est repliée sur la place dès le 24 août.

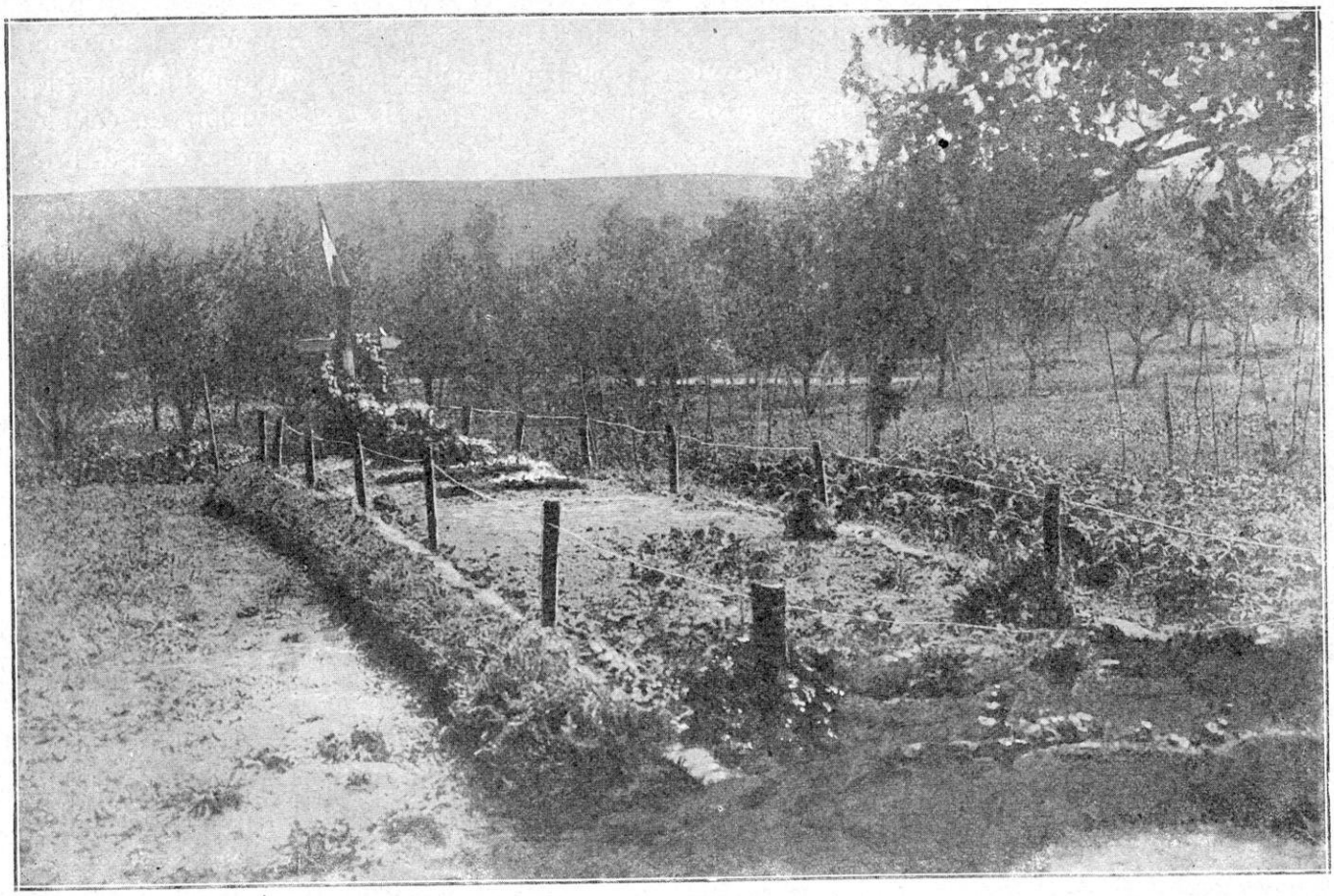
On veille avec le plus grand soin à la mise en état d'Epinal qui est entourée d'un réseau de tranchées et de fils de fer barbelés ; les dispositions sont prises pour la protection des voies ferrées, des tunnels, des ponts, des accès de toute nature ; des canons lourds sont empruntés à la défense de la place, et, se mobilisant en quelque sorte, ils vont défendre la ville en rase campagne, mieux peut-être qu'ils ne l'eussent défendue dans la place elle-même.

Une fois ces précautions prises, le général Dubail, de son poste de commandement de Rambervillers, se prépare à soutenir la lutte dans l'esprit des instructions qu'il a reçues du Grand Quartier Général : « *Il s'agit pour la* 1re *et la* 2e *armées de durer, tout en fixant les forces ennemies qui leur sont opposées et en restant liées entre elles.* » (28 août.)

Pour bien suivre l'application de ces instructions sur le terrain, il est nécessaire de reprendre, d'abord, ce qui s'était passé le 25 et le 26 à leur point de jonction, c'est-à-dire pour la défense de la Trouée de Charmes. C'est là, comme nous l'avons dit, que les deux armées avaient pris le contact par leurs ailes pour un effort commun; entre Rozelieures et Borville avait fonctionné la charnière de la souricière où l'ennemi s'était laissé prendre.

D'une part, le 8e corps, qui constitue la gauche de la 1re armée, avait reçu l'ordre de coopérer étroitement avec la 2e armée. D'autre part, le 16e corps de l'armée Castelnau s'est appuyé sur le piton de Borville, se rapprochant ainsi à moins de 5 kilomètres de la côte d'Essey où se trouve le 8e corps. Entre les deux, la 6e division de cavalerie (1) — et,

(1) 7e et 10e cuirassiers, 2e et 14e dragons, 13e chasseurs, 11e hussards, groupe d'artillerie à cheval, 6e groupe cycliste.



ROZELIEURES. — GRANDE TOMBE DANS LES VERGERS; A L'ARRIÈRE-PLAN, LA COTE D'ESSEY

par la suite, quelques éléments du corps de cavalerie du général Conneau (2e et 10e divisions) — fait la liaison entre les deux corps et les deux armées. Nous avons dit déjà que la 6e division de cavalerie, en tenant au bois de Lalau, a arrêté l'effort suprême des Allemands et donné au 8e corps qui, un instant, s'était replié au delà de la côte d'Essey, le temps nécessaire pour se reprendre et rétablir le front.

Il faut revenir sur ces heureux combats en raison de leur importance décisive sur la suite des événements.

Exactement, le point critique est le tout petit pont jeté sur l'Euron, un peu à l'ouest de Rozelieures sur la route de Rozelieures à Borville, près du moulin de Bassompont, au bas de la colline que couronne le bois de Lalau. Le site apparaît comme une belle et tranquille vallée de montagne où l'Euron attarde ses lentes sinuosités : prairies et herbages, route blanche bordée de peupliers, terrains plats séparés par le cours du ruisseau sur lequel est jeté le modeste ponceau.

La falaise de Rozelieures s'élève à proximité du village. Le clocher pointu pique à l'est, au-dessus des arbres. A droite, c'est-à-dire vers le sud, la côte d'Essey forme une longue ligne plate sur l'horizon ; au nord-ouest, au-dessus de Borville, c'est la cote 342 dominant tout le paysage.

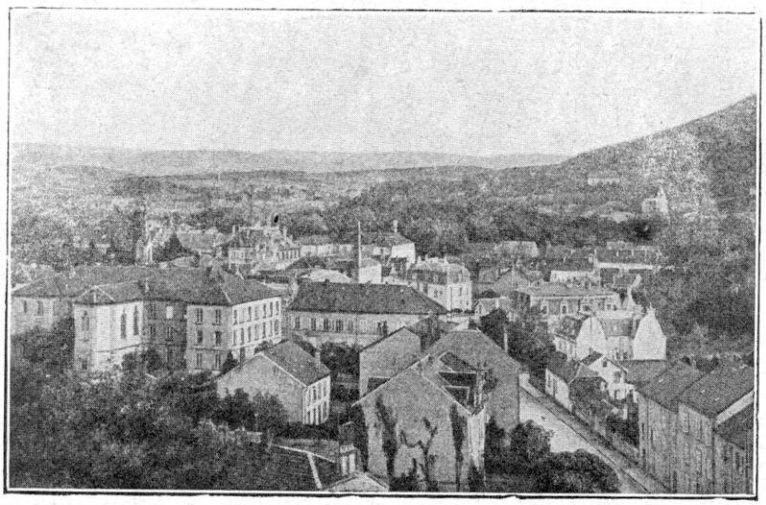
Le 25 août à 6 h. 30 du matin, le général Le Villain, qui commande la 6e division de cavalerie, a son fanion sur la lisière ouest du bois de Lalau.

On savait toute l'importance que devait prendre la journée : chefs et soldats étaient prêts à donner leur vie plutôt que de céder.

Les Bavarois, venant de Gerbéviller, Remenoville, avaient occupé Rozelieures et la côte d'Essey dans la matinée et ils marchaient sur Charmes en longeant la côte de Borville. L'artillerie, que la prévoyance de Castelnau

avait accumulée sur le piton, tonne depuis le matin. Secondée par l'artillerie de la 6e division de cavalerie, elle fauche les rangs bavarois qui ont peine à déboucher de Rozelieures. Cependant, poussés par les masses qui les suivent, ils s'approchent en tirailleurs du pont de l'Euron et le franchissent.

Mais, pour gagner Charmes, il faut maintenant suivre la gorge que domine le piton de Borville. Les Bavarois sont arrêtés, d'abord, par le feu des escadrons postés à leur droite sur la lisière des bois. Ils se jettent à gauche dans le bois de bouleaux que le 134e (15e division) a dû abandonner depuis 10 heures. Il est midi.



SAINT-DIÉ. — VUE GÉNÉRALE.

Les Bavarois commencent un mouvement tournant et se jettent sur le bois de Lalau. Ils sont soutenus par le feu d'enfer de leur artillerie, dix-huit pièces de 77 sur la cote 327 (nord-ouest de Vallois) et deux batteries de 150, dans les bois de Gondal. Nous avons dit déjà la conduite héroïque du lieutenant de Cazenove, du 6e groupe cycliste, qui tient la lisière du bois.

C'est le moment décisif. La ligne a plié un instant, mais elle ne s'est pas rompue.

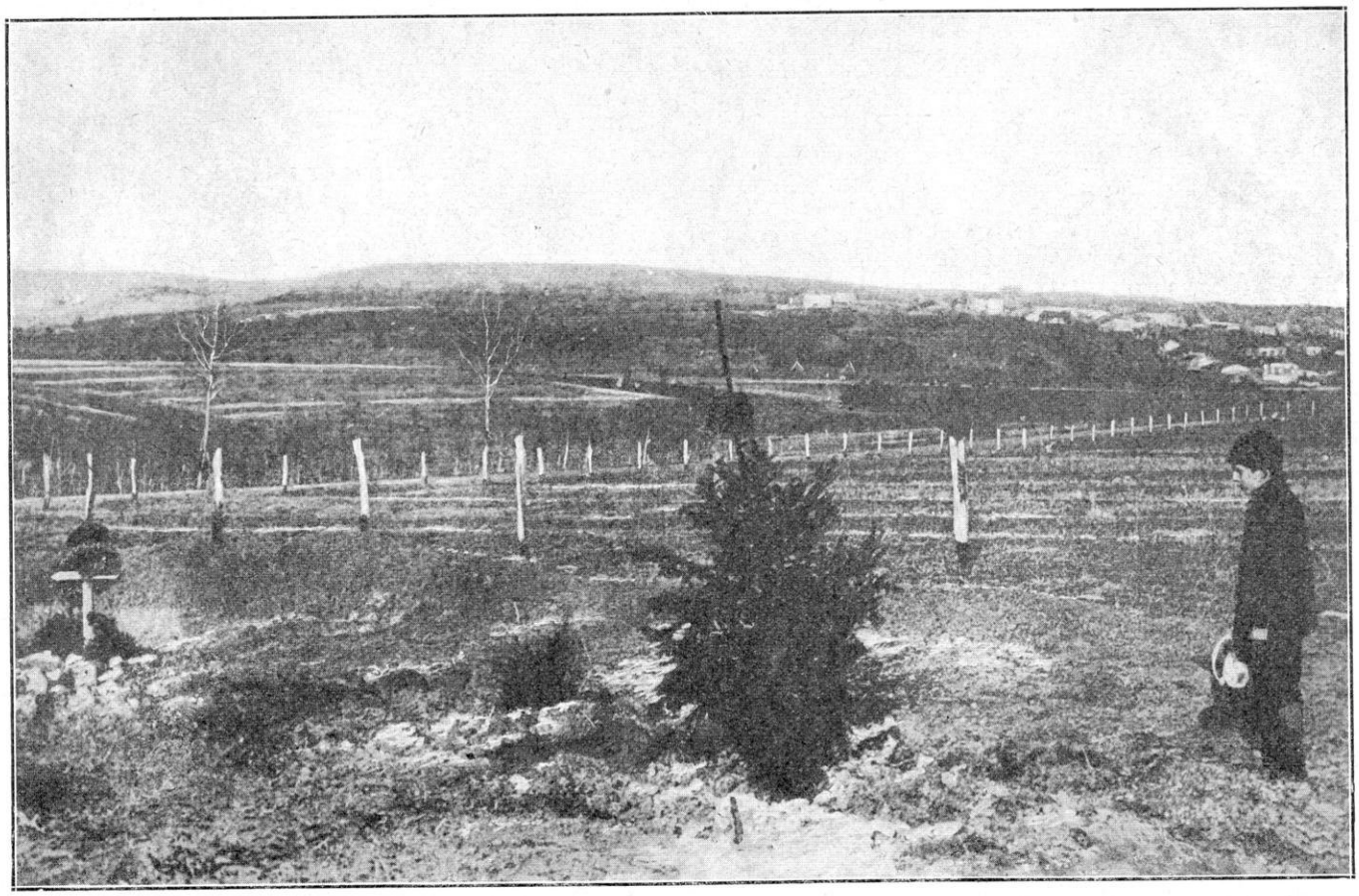
Un dialogue militaire s'engage entre le général de Castelli qui commande le 8e corps et le général Le Villain qui commande la 6e division de cavalerie. A 11 h. 40, le général Castelli fait savoir, de son poste de commandement à Damas-aux-Bois, que la situation est la suivante : à Saint-Rémy, le 134e et le 210e se reforment ; au nord des bois de la Voivre, le 27e essaie de percer sur Saint-Boingt ; la droite, composée du 56e et du 10e, recule sur Damas et Hallainville. Le général fait part de son intention de résister sur la ligne Saint-Rémy-Bois de la Voivre-Damas-aux-Bois-Hallainville. Et il fait appel à l'énergique intervention de la 6e division de cavalerie pour le soutenir sur sa gauche, c'est-à-dire en travers même de la Trouée.

Le général Le Villain répond à cet appel. Il tiendra. Mais il est en mesure d'annoncer, d'ores et déjà, une bonne nouvelle : le 16e corps (c'est-à-dire l'armée Castelnau) fait sa jonction, au même moment, avec sa propre division. Des éléments de ce corps arrivent de Borville et marchent sur Clayeures. Prenant ses dispositions pour garder la ligne, il demande, à son tour, l'appui de la cavalerie de la 2e armée : « Aujourd'hui, il ne saurait être question de distinguer les numéros des divisions ou des armées. Notre devoir est de contribuer au succès commun. Aussi, je vous supplie de m'envoyer tous les fusils et tous les canons dont vous pouvez disposer. Il importe, au plus haut point, d'assurer la marche offensive de nos deux armées. »

Tous ces braves gens se comprennent à demi-mot, marchent la main dans la main. Les Allemands trouvent la France devant eux.

La pensée des chefs se traduit par cette belle organisation du champ de bataille.

Voici, en effet, que le 16e corps arrive de Borville. Le général Le Villain demande au bataillon le plus proche l'appui « d'une bonne compagnie ». Sans même attendre les ordres supérieurs, le chef du bataillon met la compagnie aux ordres du commandant des Michels, du 2e dragons. Ainsi, toutes les armes des deux armées travaillent ensemble. Les Bavarois sentent cette détermination. Ils hésitent, tirailleurs, commencent à céder.



ROZELIEURES. — UNE GRANDE TOMBE DES CHASSEURS DU 2e BATAILLON

La ligne de feu est progressivement alimentée. Les munitions manquent : on fait ramasser les cartouches dans les musettes des soldats morts.

Voici maintenant les renforts envoyés par le général Conneau : le 2e bataillon de chasseurs (les hussards les accueillent au cri de : « Vivent les chasseurs ! ») ; le 2e groupe cycliste, orienté tout de suite sur Rozelieures ; un groupe de batteries s'installe entre Borville et le bois Lalau ; une brigade de dragons tourne par Clayeures pour prendre l'ennemi par derrière.

Les obus allemands tombent entre le bois Lalau et le ruisseau d'Haucourt. Le 2e groupe cycliste (capitaine de Pighetti) s'est porté en formation ouverte à la corne ouest du bois Lalau. Le capitaine a écrit sur son carnet :

« Nous croisons les cuirassiers, rassemblés derrière le bois. Le général Le Villain m'expose la situation, puis je porte le groupe, par le chemin de crête du bois, jusqu'à l'embranchement du chemin de Rozelieures. Là, je rencontre le commandant Boussat qui commande le secteur. Il me dit : « Vous arrivez à point. L'ennemi occupe des « tranchées à 50 mètres environ de la lisière. Devant ces « tranchées, des fils de fer. Mes compagnies sont déployées « dans le bois. Elles ont essayé plusieurs fois de déboucher, « mais en vain, et elles ont subi de fortes pertes ; j'ai au moins « 5 officiers par terre. La 30e brigade (du 8e corps) débouche « de Saint-Boingt et va attaquer les défenseurs des tran- « chées dans leur flanc gauche. Il faut, avec tout votre « groupe, bondir sur eux de front, et les pousser l'épée dans « les reins jusqu'à Rozelieures, entrer dans le village avec « eux. Mais attendez, pour déclencher votre mouvement, « que la 30e brigade prononce le sien. » Je laisse les machines sur la route et je place le groupe en ligne d'escouades par un à intervalles de déploiement ; j'ai recommandé particulièrement les liaisons et à chaque layon transversal j'arrête pour rétablir la liaison à la vue. Quelques instants après, le commandant Boussat me fait dire d'attaquer. Je donne le signal. Les éclaireurs du peloton Mollans tombent sur une patrouille de Bavarois qui s'est aventurée sous bois ; ces hommes sont tués ou pris.

« Nous arrivons à la lisière. Les tranchées sont devant nous, silencieuses. Mollans sort du bois et fait signe à ses hommes d'avancer. Je recueille des fantassins par petits groupes et je les emmène avec nous. Nous traversons les tranchées; elles sont pleines de morts, coude à coude! Nous nous précipitons en avant sous une grêle de balles; les hommes tombent, mais le mouvement continue. Arrivés au chemin de Rozelieures-Saint-Boingt, j'arrête

pour que les hommes tirent à l'abri du talus et soufflent. L'artillerie a ouvert le feu sur Rozelieures et semble y faire des ravages; cependant le feu de l'infanterie ennemie continue aussi intense. Sans doute nos adversaires sont-ils embusqués hors du village, dans les vergers. Des grêles de balles tombent à nos pieds. Je vais vers le petit ruisseau qui est à main gauche et où viennent d'arriver les chasseurs d'Hulot (6e cie du 2e bataillon) appelés par moi. A ce moment une balle me traverse la cuisse (1). »

A 15 heures, les Bavarois, hors d'haleine, tentent une attaque à la baïonnette. Elle n'a pas d'âme et s'effiloche sans résultat. On voit les hommes se séparer, abandonner le pont de l'Euron, se replier en petites troupes sur Rozelieures.

Immédiatement, la division Bajolle (15e division du 8e corps), faisant l'aile gauche de la 1e armée, est ramenée en ligne. Elle réoccupe la côte d'Essey. A la nuit tombante, le 27e, le 134e, le 210e, attaquent Rozelieures. Neuf batteries, installées entre Borville et le Bois Lalau, tirent sans arrêt sur le village.

Le 134e passe le Bas-Euron entre Rozelieures et la route Clayeures-Borville par des moyens de fortune. Vers 18 heures, on voit nettement des éléments allemands qui évacuent Rozelieures. Les Bavarois cèdent sur toute la ligne.

La cavalerie d'abord, puis l'infanterie, sont mises sur leurs talons.

Les généraux quittent le bois de Lalau et se portent en avant. Le général Lamy, commandant la brigade de cuirassiers, est blessé d'une balle au ventre.

« J'ai su depuis, écrit le capitaine de Pighetti, que le peloton Galmiche s'était avancé très à droite jusqu'à Rozelieures et que des éléments de Mollans étaient entrés dans le village. Quant à ma gauche (Perrin) elle avait progressé par le piton 289. Avant de quitter le champ de bataille, j'ai pu voir des troupes de la 30e brigade (division Bajolle du 8e corps) marcher sur Rozelieures, mais à ma gauche. Au lieu d'attaquer directement de Saint-Boingt, cette brigade a glissé derrière moi à travers le bois Lalau. Il est regrettable que le mouvement d'attaque combiné ne se soit pas produit; l'effet eût été plus rapide, peut-être plus complet et mon groupe aurait moins souffert. J'ai perdu 63 hommes tués ou blessés dans ce combat. C'est beaucoup, mais nous avons arrêté l'offensive ennemie; nous avons repris Rozelieures et déterminé le recul de l'adversaire. »

Les pertes sont lourdes. Officiers et soldats ont payé leur tribut. Mais Rozelieures repris, la côte d'Essey réoccupée, Borville inviolé, assurent le salut de la Trouée de Charmes.

Ce serait une vue incomplète des conditions dans lesquelles fut obtenu ce succès si considérable par ses conséquences, si le rôle du 16e corps c'est-à-dire du corps de droite de la 2e armée, n'était pas mis en lumière : car c'est la jonction des deux forces qui a décidé du sort de la bataille.

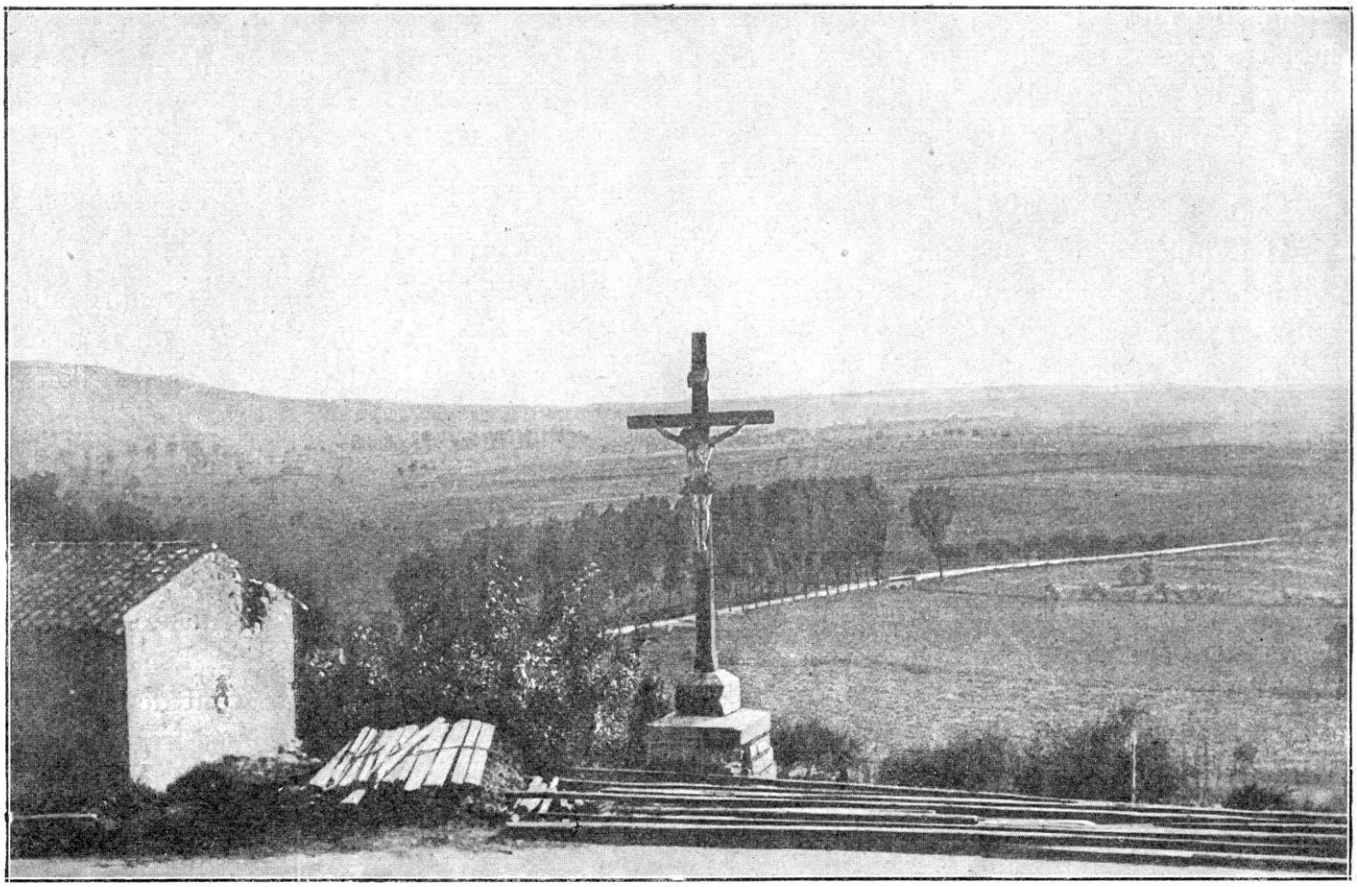
Le 16e corps (armée Castelnau) avait reçu pour instruction, dans la matinée du 25 août, d'attaquer sur bois Grimont-Einvaux, en se rapprochant le plus possible de la 1re armée. C'est qu'en effet, dès 9 heures du matin, le 8e corps, fortement pressé sur la côte d'Essey, demandait qu'on le soulageât en attaquant Rozelieures. C'est alors que, comme nous l'avons dit, le détachement Sibille porte deux bataillons au bois de Lalau pour appuyer la 6e division de cavalerie et le 8e corps.

Mais à 11 heures, le 16e corps est attaqué à son extrême gauche par une troupe allemande venant de Charmois. Situation extrêmement délicate : tandis que le corps s'allonge à droite pour tendre la main au 8e corps, l'ennemi le presse à gauche, menaçant de le prendre de dos. La 29e division (général Carbillet), la 32e division (groupement du général Bouchez), donnent tour à tour. Après un dur combat, la colonne Bouchez envahit la cote 353, tandis que la 30e division du 15e corps, venue à la rescousse, parvient à Haussonville et à la ferme Léomont.

A 14 heures, le succès semble se décider à droite. Le détachement de Borville prépare, par le canon, une attaque sur Rozelieures. Pour donner plus de mordant à l'attaque du détachement

(1) Notes inédites du capitaine de Pighetti de Rivasso. Au sujet du rôle joué en cette journée décisive de Rozelieures par le groupe cycliste du 2e bataillon de chasseurs (capitaine de Pighetti), nous croyons devoir donner la belle citation suivante : « Par sa vigueur et son entrain dans les attaques sur Gosselmingen, le 19 août, le groupe a obtenu ce jour-là le succès le plus complet dans sa mission de reconnaissance, en faisant dévoiler la position exacte de l'ennemi.

« Hier, 25 août, au moment de la reprise de l'offensive sur Rozelieures, le groupe, avec un esprit de sacrifice et d'audace mélangés, s'est porté à l'attaque et, malgré les pertes lourdes éprouvées, a contribué dans la plus large mesure à l'éclatant succès de la journée. » *Signé :* Général VARIN, commandant la 2e division de cavalerie.



ROZELIEURES. — LE CALVAIRE; A L'ARRIÈRE-PLAN LE CHAMP DE BATAILLE ET LE « PONT DE LA MORT »

de Borville et combiner l'action de ce détachement avec celle de la brigade Xardet, le général Vidal, commandant la 31e division, reçoit le commandement de l'ensemble de ces forces avec mission de se porter sur Rozelieures et le bois de Filière. Voilà la pensée et la main du commandement. Cette initiative décide du succès. Nous avons vu la rencontre du général Vidal et du général Le Villain sur le champ de bataille.

A 17 heures, l'attaque du détachement de Borville est en bonne voie. Celle de la brigade Xardet suivra à une demi-heure d'intervalle. L'ennemi est refoulé. Les troupes ont ordre de poursuivre jusqu'à la Mortagne, si possible. Mais un combat en retraite des Bavarois arrête et refoule la brigade Dauvin.

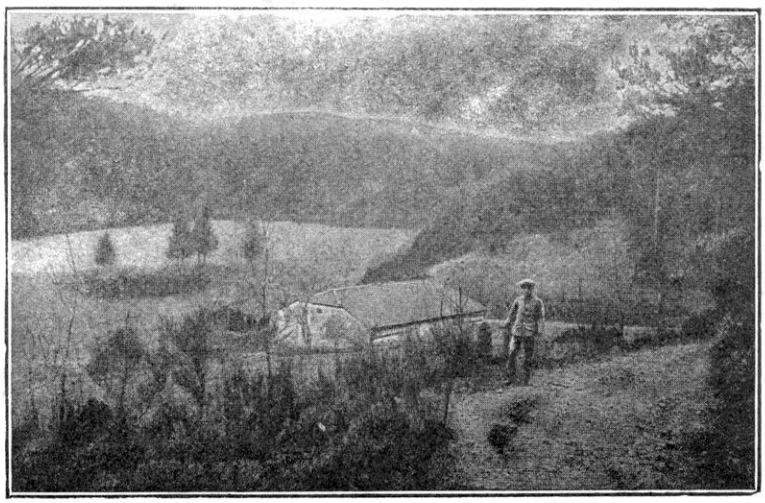
Le lendemain, 26 août, le 16e corps doit continuer son offensive jusqu'à la Mortagne et au delà. Mais, il nous paraît préférable de rattacher désormais l'exposé de ses opérations à celles de la 2e armée.

Tel avait été le combat du 25 où il est permis de dire que le sort des armées de Lorraine, et peut-être celui de la France, s'était décidé.

L'étroite vallée garde, sous des tombes fleuries, les corps des braves gens qui sont morts pour la patrie. C'était encore, à ces débuts déjà lointains, la guerre de manœuvre, la guerre de marche et d'action. Un incident local, le passage d'un ruisseau, la défense d'une gorge, sont l'expression suprême du courage et de la volonté de vaincre d'une armée, d'un pays tout entier. Ces énergies superbes, ces sentiments trop ardents peut-être, l'intelligence et la volonté des Dubail et des Castelnau sous la direction invisible et présente du commandement suprême, vont les diriger, les modérer, les régler.

Les chefs savent qu'ils peuvent compter sur les soldats, et cela les libère d'un dur souci. Admirables soldats : cyclistes, hussards, chasseurs, fantassins, faisant le coup de feu parmi les bouleaux, traversant sous la rafale du

canon, des mitrailleuses et de la fusillade, ces herbages découverts et sans abri, arrachant à la route les poteaux télégraphiques et les arbres qui se transforment en ponts de fortune, tous ces braves qui courent à la mort, ces officiers, ces soldats tombent, se relèvent, succombent, inscrivant leur valeur héréditaire dans l'histoire. Sous le soleil ardent, leurs pantalons rouges et leurs capotes bleues, leurs dolmans, leurs shakos et leurs casques font un tableau magnifique que la beauté de leur âme solidaire illumine de son éclat.



LES VOSGES. — LA FERME DE LA CHIPOTTE

Le lendemain 26 août, de grand matin, le général Le Villain, qui avait cantonné à Saint Germain-la-Côte, entrait dans Rozelieures. Ce village était un charnier. C'est alors que l'on vit les effets de la canonnade de Borville et que l'on put apprécier à sa valeur le 75 ; 2.600 Allemands étaient restés étendus dans les rues du petit village.

Ordre est donné de reprendre vigoureusement la poursuite de l'ennemi. La brigade Laperrine (2e, 14e dragons), est portée au bois du Haut-du-Mont, 1.500 mètres sud-est de Rémenoville en direction de Gerbéviller (1) : le général Vidal, qui a amené les renforts du 16e corps, suit la route de Rozelieures à Rémenoville en liaison avec le général Le Villain. Vers 15 heures, la 15e division Bajolle, du 8e corps, marche de Vennezey sur Giriviller.

Le combat d'artillerie s'engage très violent entre les batteries de la division de cavalerie et celles de l'ennemi, à proximité du village de Vallois. Mais nos batteries sont indemnes, tandis que nos artilleurs ont repéré l'emplacement des batteries ennemies. Celles-ci cessent leur feu vers 18 h. 30 et se retirent sur la rive droite de la Mortagne. Le cantonnement est pris, en même temps que la 2e brigade légère (général de Contades) à Saint-Rémy. Hommes et chevaux sont épuisés.

(1) C'est en ce point que le fils du général Castelnau fut tué, dans l'après-midi.

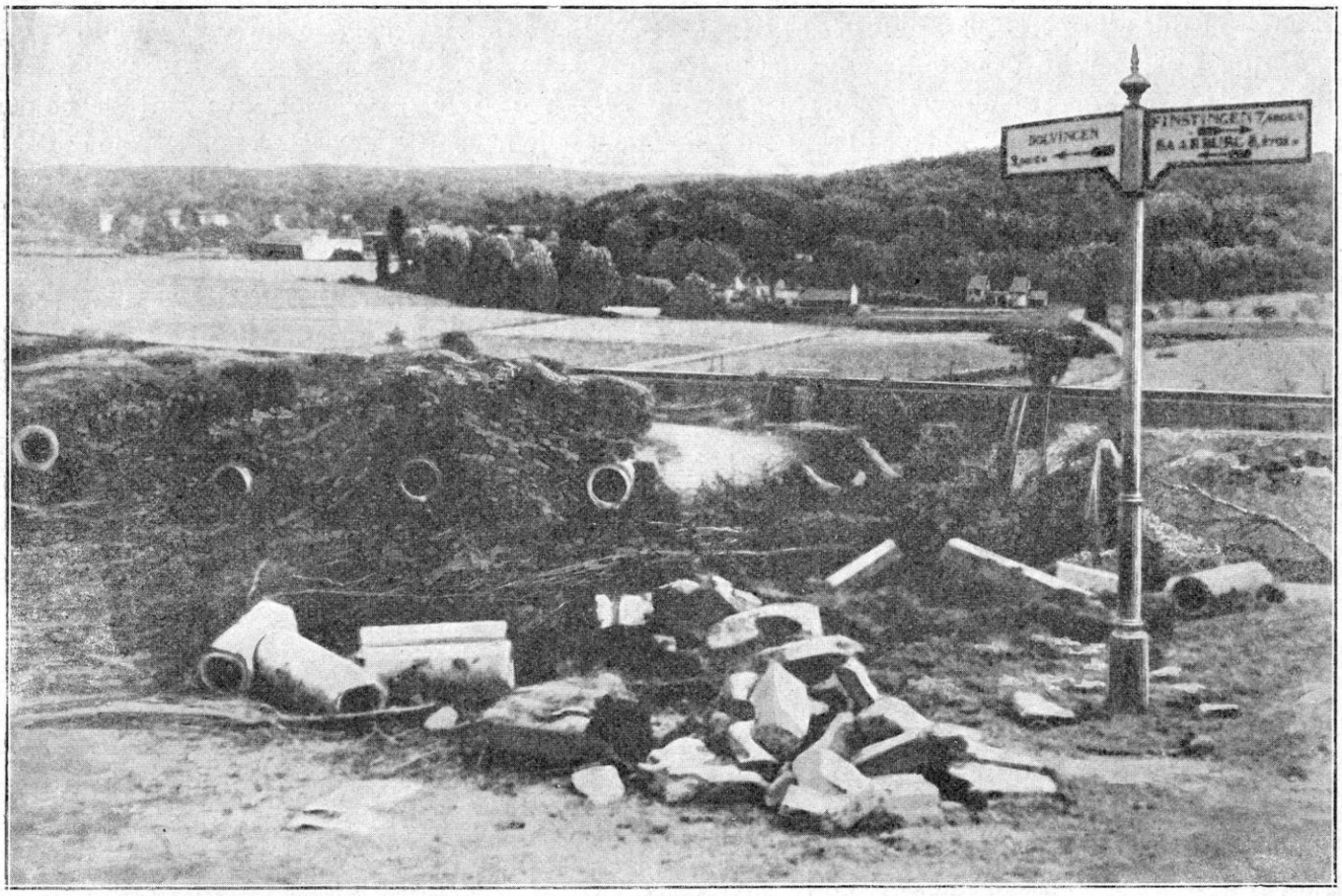
LA BATAILLE S'ÉTEND VERS L'EST. DÉBUTS DE LA CAMPAGNE DE LA MORTAGNE

Le lendemain 27 août, on reprendra l'offensive dans cette même direction.

Mais il faut suivre, d'abord, la répercussion de la bataille de la Trouée de Charmes sur l'ensemble du front de la 1re armée française.

Dubail, en effet, va avoir à supporter tout le poids de l'offensive de l'aile gauche de l'armée du kronprinz de Bavière et de toute l'armée von Heeringen, sans cesse alimentée par les renforts venant d'Alsace et d'Allemagne.

Si l'on tire une ligne de Damas-aux-Bois, où était cantonné le 8e corps (aile gauche de l'armée Dubail), le 25 au matin, jusque vers Provenchères, dans les Vosges, où manœuvrait le 14e corps, cette parallèle détermine l'axe de ce champ de bataille. La carte figurative publiée ci-dessus (t. V, p. 15), donne une idée suffisante de la conformation du terrain. Le pays est couvert de bois, et ces bois deviennent de plus en plus denses au fur et à mesure qu'ils se rapprochent de la montagne. Trois rivières traversent en oblique ouest-est la contrée : la Moselle avec son affluent l'Euron, la Mortagne et la Meurthe. Les vallées se développant selon cette oblique font, d'abord, un ravissant paysage de prairies et de bosquets ; la plaine se mire dans les eaux claires. Mais, peu à peu, elles s'encaissent plus étroitement dans les



UNE FAUSSE POSITION D'ARTILLERIE FAITE AVEC DES CONDUITES EN CIMENT

hauteurs qui les déterminent et celles-ci vont en s'élevant, d'ouest en est, de telle sorte qu'elles forment une série de larges gradins grimpant de la Moselle aux Vosges, les altitudes étant de 313 mètres au pied de Damas-aux-Bois, de 374 à Bazien, de 423 au col de la Chipotte et de 468 à Provenchères.

La carte de l'état-major donne l'impression du réseau le plus confus de pentes et de contre-pentes ; c'est une série de fourrés et de halliers, se commandant les uns les autres. Bois mamelonnés et ravinés, collines accouplées ou opposées, forêts profondes se confondant peu à peu avec les sapinières des Hautes Vosges.

Les combattants de cette campagne obscure la décrivent en ces termes, tout frémissants encore de l'essoufflement de l'action : « Pendant toute la journée, j'ai vainement couru à travers bois dans le Répy pour tâcher de rejoindre nos bataillons. On ne peut se figurer combien la circulation y est difficile. C'est un fouillis inextricable ; on y rencontre des pentes très dures, de vraies ascensions alpines. » (Colonel Hamon.) Un autre écrit que, quand il vit la fin de ces interminables journées de combats sous les bois, il lui semblait « qu'il revenait à la lumière ».

Donc, une bataille de plaines et de rivières à gauche, une bataille de forêts et de montagnes à droite, c'est ainsi qu'il faut s'imaginer les choses. La lutte va se trouver, en quelque sorte, localisée et morcelée avec le danger constant des surprises, soit d'un côté, soit de l'autre. Car, aucune des deux parties ne sait au juste ce que veut l'ennemi.

Cependant, le sol de France aide ici ses défenseurs. Pas un de ces ravins, pas un de ces mamelons, pas une de ces gorges qui n'offre un terrain propice à la lutte pied à pied qui est dans le caractère du général Dubail et de ses admirables troupes, en grande partie filles de la montagne.

On pourrait affirmer, sans crainte de se tromper, que c'est ici un des points où le soldat français a appris cette nouvelle guerre, faite de persévérance et d'endurance. Si l'on veut se rendre compte de l'importance de cette période d' « éducation » et d' « entraînement », il faut se rappeler que ces corps de l'est ont été ceux qui, transportés bientôt dans l'ouest, y ont supporté les grands chocs et ont tenu tete à l'ennemi sur l'Ornain au cours de la bataille de la Marne (21e corps), et entre Oise et Somme au cours de la bataille de Lassigny-Roye (13e et 14e corps).

Ce sont ces corps, qui, après Sarrebourg et les Vosges, allaient avoir à supporter les durs engagements de la vallée de la Mortagne.

L'OFFENSIVE ALLEMANDE PAR LES VOSGES

Dès le 26, l'état-major allemand a perçu la difficulté de passer sous le canon de Borville ; il a compris que la jonction des deux armées françaises lui enlève toute chance de succès par la Trouée de Charmes, et il cherche d'autres voies.

En effet, tandis que le 8e corps, à l'aile gauche de l'armée Dubail, en est encore à soutenir l'effort des formations de von Heeringen, en liaison avec les Bavarois, l'ennemi est signalé tout à coup comme attaquant plus au centre, c'est-à-dire sur Roville-aux-Chênes.

Remontant de Gerbéviller, en direction de Rambervillers, il cherche d'abord une diversion, et, en plus, il esquisse, d'ores et déjà, cette marche sur Epinal qui va devenir le grand objectif des combats ultérieurs. Sans doute renseigné par ses avions, il applique la pointe de son offensive à la jonction des 8e corps et 13e corps français et il essaie de s'introduire par la fissure.

Le 8e corps est donc obligé de dédoubler son action. Sa 15e division reste tournée vers la Trouée de Charmes et lutte pour garder la côte d'Essey ; mais, en même temps, l'autre division, la 16e, est obligée de faire face à droite pour attaquer de flanc l'ennemi, aux prises avec le 13e corps.

Les Allemands, en effet, essayent de compenser leur échec par cette vigoureuse contre-attaque. Ils rejettent de Roville-aux-Chênes la droite du 13e corps. Heureusement, la 16e division (8e corps) les prend par Clézentaine. La préparation d'artillerie est des plus violentes ; mais l'attaque des Allemands est assez molle de ce côté.

Le général de Maud'huy engage sa division ; il met en avant les deux bataillons de chasseurs alpins, le 46e et le 52e, qui arrivent des Alpes. A la fin de la journée, toute la division prend l'offensive, et, à la nuit, elle est maîtresse de Deinvillers.

Nous avons un récit du beau combat de Clézentaine :

« Sept heures du matin : le soleil inonde les champs de ses chauds rayons. Dans une vaste prairie entre les villages d'Ortoncourt et de Fauconcourt, deux bataillons alpins sont massés : le 46e et le 52e.

« Un commandement retentit :

« Présentez! armes! » C'est le général de Maud'huy qui passe en revue ses chasseurs. « La Sidi-Brahim! » commande le général. Et en chœur, ardemment, tout le monde reprend le glorieux refrain.

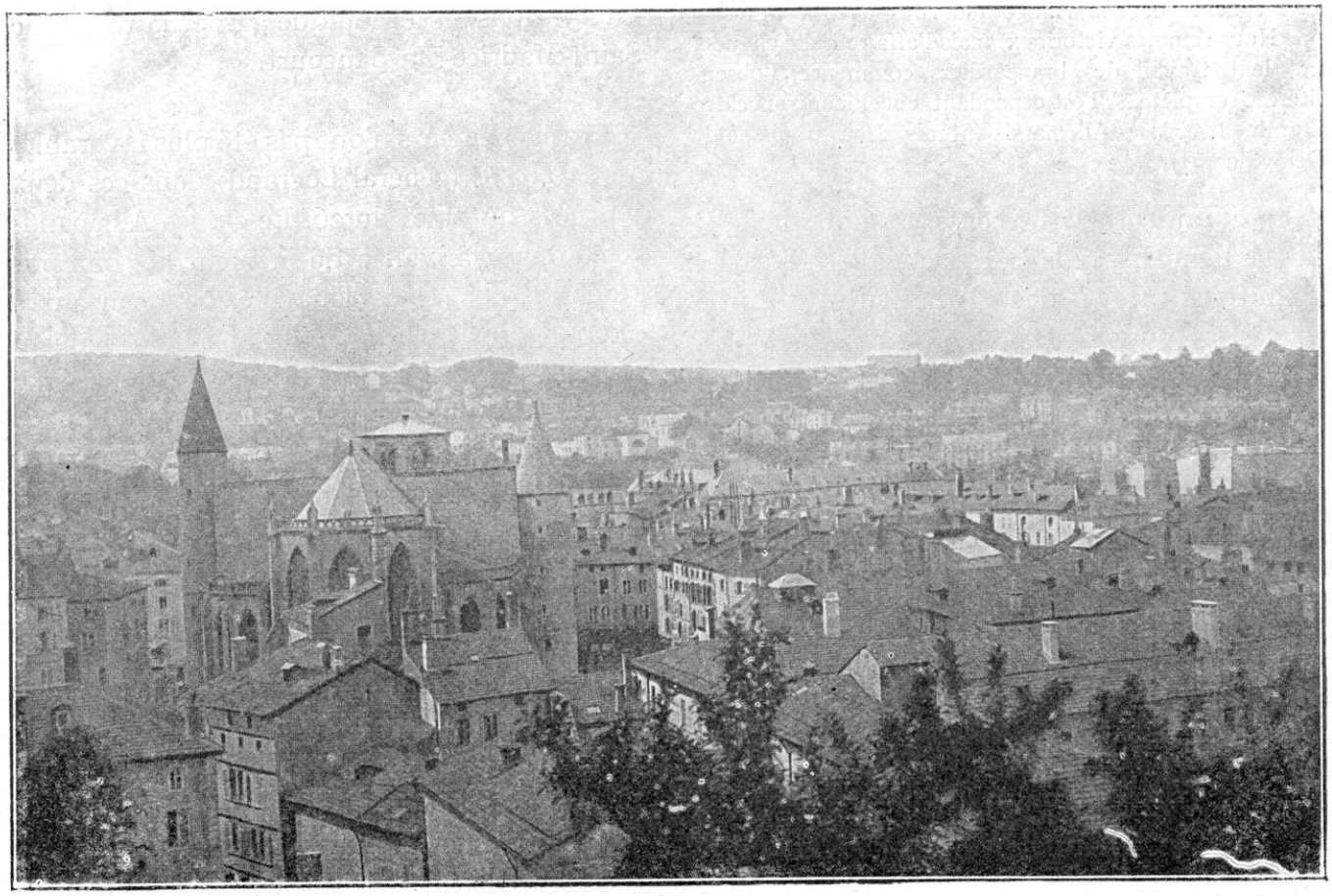
« La minute est superbe. Une émotion intense étreint le cœur de chacun :

Marchons, marchons, marchons
Contre les ennemis de la France !

« Le canon ponctue de sa grosse voix les strophes guerrières.

« Le bataillon traverse le village de Fauconcourt, également vide de ses habitants, et oblique franchement vers le nord. Il traverse des halliers, des bosquets, un bois coupé de clairières ; sa marche est ralentie par le passage de batteries de 75 qui vont au trot se mettre en position. Bientôt on atteint la lisière du bois : en avant s'étendent de vastes champs d'avoine dorés ; un feu d'enfer nous attend. « Longues, interminables, les heures s'écoulent. Nombreux sont les braves qui tombent : le sous-lieutenant Delestrac, atteint de multiples blessures, a le courage de revenir au poste de commandement et veut à toutes forces avant de se faire panser faire son rapport au commandant du bataillon. Nos batteries font rage.

« L'objectif du bataillon se précise ; le village est en partie occupé par les Allemands (les 137e et 138e) (XXIe corps). Il faut l'arracher à l'ennemi. Dès 11 heures, les premiers éléments du bataillon débouchent du bois, face au village et à la grande route de Deinvillers. Les compagnies sont dans l'ordre suivant : à l'extrême droite, la 10e compagnie (Nabias) ; la 9e compagnie (Collat) ; la



VUE GÉNÉRALE D'ÉPINAL

8e compagnie (Cassant); la 7e compagnie (l'Eleu). La section de mitrailleuses (sous-lieutenant Teissier) renforce de ses feux le bataillon.

« Déjà les tirailleurs s'égaillent dans les champs d'avoine, et par bonds successifs avancent jusqu'à une première crête peu éloignée de la lisière; déjà aussi des schrapnells ennemis pleuvent et les flocons de fumée blanche se disloquent dans les airs. « La 9e compagnie vient à peine de se montrer à l'orée du bois que son capitaine et quelques hommes sont blessés par des éclats d'obus; le capitaine Collat se rend au poste de secours; le sous-lieutenant Bertrand prend le commandement de la compagnie.

« Nos chasseurs avancent toujours lentement, mais sans à-coups; ils dépassent la crête; au-delà, cependant la 7e compagnie, sous les ordres du capitaine l'Eleu, a pu s'accrocher au terrain, à peu de distance de Clézentaine; quelques murs de jardins et les haies des vergers lui permettent de se protéger quelque peu. A l'extrême droite, la 10e compagnie, sous les ordres du capitaine Nabias, est à une lisière de bois, très violemment battue par des feux de mousqueterie et d'artillerie.

« Il est quatre heures de l'après-midi; nous ne sommes pas battus, mais pas victorieux; il va falloir un effort héroïque pour déraciner l'adversaire et le rejeter en arrière. L'artillerie française arrose de ses projectiles les lisières de la forêt de Narbois, occupées par l'ennemi ainsi que la grande route de Clézentaine à Deinvillers; l'artillerie allemande répond énergiquement : le fracas est assourdissant.

« Cinq heures, six heures du soir; le duel d'artillerie redouble de violence; le 75 sème la mort dans les rangs ennemis; on sent que les Allemands sont ébranlés...

« Le soleil décline à l'horizon; de gros nuages noirs s'amoncellent, annonçant l'orage prochain. La nuit sera bientôt là; il faut en finir. La canonnade est à son comble. Des commandements retentissent : « A la baïonnette! A la baïonnette. » L'assaut final va être donné : 52e, 46e chasseurs, bataillons d'infanterie s'élancent en avant. Les unités allemandes qui défendent les lisières et le village de Clézentaine se battent courageusement; des corps à corps s'engagent; mais les Allemands ne peuvent résister à la baïonnette française. Bientôt l'ennemi bat en retraite. Chasseurs, lignards se précipitent dans le village que les derniers Boches évacuent; les canons français criblent les fuyards de projectiles; dans la nuit qui commence à tomber, un clairon ennemi sonne au loin, lançant toujours la même note déchirante et lugubre.

« Le capitaine Martin, les capitaines l'Eleu et Nabias rallient les éléments dispersés par l'assaut final.

« Une pluie fine commence à tomber pour ne point s'arrêter de toute la nuit; quelques chasseurs du 52e mouillés, harassés de fatigue, cherchent un cantonnement; le général de Maud'huy les voit et leur dit : « Chasseurs !

allez coucher dans le village que vous avez conquis! »

« Nous sommes victorieux, mais l'affaire a été chaude. Le lent travail des brancardiers commence, l'obscurité est complète. A l'est cependant une lueur rougeâtre illumine le ciel : les Allemands ont mis le feu au village de Deinvillers (1). »

Le 26 au soir, le 8e corps est donc installé sur la ligne Essey-la-Côte-Deinvillers, barrant définitivement le dos d'âne entre l'Euron et la Mortagne.

C'est le 13e *corps* (général Alix), opérant à droite du 8e, qui a eu à supporter le fort de cette poussée de l'ennemi en direction de Rambervillers. Une première attaque allemande avait été ébauchée le 25 et avait enlevé Domptail. Dès ce jour, les tirailleurs ennemis du 1er corps bavarois (von Xylander) s'étaient glissés dans les bois de Glonville.

Mais l'effort principal a lieu entre Mortagne et Meurthe, dans la journée du 26 août. Au matin, la cavalerie signale que l'ennemi s'est massé la nuit et qu'il occupe la cote 316, au nord-est de Doncières (2), Domptail, Saint-Pierremont, Magnières, bois des Aulnes, bois de Poing et la cote 267. L'effort ennemi se porte sur Roville-aux-Chênes. La 26e division est accablée sous le nombre. Seuls, quelques soldats du 86e, tiennent dans Roville-aux-Chênes (3). La 25e division n'a pu que garder la région de Saint-Maurice-Hardancourt.

Les événements n'ont pas été plus favorables au 21e *corps* (général Legrand) dans ces deux journées du 25 et du 26. Le 25, les Allemands remontant la vallée de la Meurthe, ont pris Raon-l'Etape (1) et Thiaville, commençant à aborder ainsi la région des bois qui dominent Baccarat. Il est vrai que la brigade coloniale et le 10e bataillon de chasseurs ont contre-attaqué sur Bazien, mais sans succès. Nous avons dit, ci-dessus, d'après le colonel Hamon qui commande une des brigades, le désespoir de ces braves troupes forcées d'abandonner la vallée de la Plaine tandis que le pays entier flambe sous leurs yeux.

Cependant, à partir du 26, les choses prennent un autre aspect.

L'offensive est prescrite au corps, le 26 août, en vue de seconder le succès de la veille à la Trouée de Charmes. La 44e division (général Soyer) doit déboucher sur Anglemont et Ménil-sur-Belvitte (2) ; le 21e corps doit couvrir cette offensive à droite dans la région de Saint-Benoît, forêt de Sainte-Barbe, bois de Repy. Mais la 44e division ne peut déboucher du bois d'Heurtemenche. Les Allemands s'em-

(1) Louis Thomas. *Les Diables bleus : 52e bataillon alpin*, p. 1-10.

(2) « Les Allemands ont fait leur entrée à Doncières, le mardi 25 août. Ils étaient très nombreux. Ils arrivaient en droite ligne de Baccarat, puis de Ménarmont. Nous les avons vus dans la campagne, immobiles, au milieu des champs d'avoine. Ils se trouvaient là depuis plusieurs heures, quand une patrouille fit son apparition au milieu du village... Le lendemain, ce fut une bataille en règle qui dura toute la journée. » (Louis Colin, *loc. cit.*, p. 279).

« Les Allemands sont arrivés à Ménarmont dans la soirée du 25 août ; ils en ont pris possession par un service d'ambulanciers de la Croix-Rouge, avec une centaine de blessés, mais le gros de l'armée n'est arrivé que le lendemain, débouchant de Baccarat par la route de Fontenay-la-Joute, en Meurthe-et-Moselle. Elle était composée de régiments d'infanterie bavaroise et d'un régiment de chevau-légers du roi de Bavière. On ne s'est pas battu à Ménarmont. Les pièces d'artillerie sont restées posées en avant du village, la gueule tournée vers Xaffévillers. La bataille a eu lieu dans les bois de La Horne et de Larousse, où seule l'artillerie a donné. » (*Ibid.*, p. 288.)

(3) « Dix-huit jours de bataille et 1.500 blessés français, tel est le bilan de la guerre à Roville-aux-Chênes. Aussi, le pays est-il sillonné de tranchées qui en labourent le sol dans tous les sens. Les troupes françaises ont campé dans le village et à Saint-Maurice ; les Allemands à Doncières et à Xaffévillers. Ils étaient arrivés de Baccarat. En parcourant tout ce territoire dévasté depuis la Haie-la-Côte au CougnotBriot, au Pré-Philippe, au Haut-du-Mont, au Haut-Oui jusqu'au Revers de la Pucelle, au Tavoirin, à Bassonval, au Haut-de-la-Fosse, sous la Loge, aux Roteurs, à la Justice, au Champ-le-Loup, le spectacle ne change pas. Les débris de la tempête y sont visibles pour longtemps. Le Haut-de-Monteaux a été particulièrement arrosé du sang de notre 50e bataillon de chasseurs. » (L. Colin, *loc. cit.*, p. 303.)

Sur le territoire de Roville, les tombes collectives appartiennent toutes au 16e et au 38e d'infanterie (25e division).

(1) Voir tout le récit de la prise et de l'occupation de Raon-l'Etape dans L. Colin, *loc. cit.*, p. 230.

(2) « C'est le 25 août que les Allemands sont arrivés à Ménil-sur-Belvitte, par Baccarat. Les collines de Gallois et de Copé leur offraient des bois, où ils pouvaient se retrancher à leur aise. Du Bois-Banni où elles se trouvaient, les troupes françaises, malgré les renforts reçus par les Allemands, surent les maintenir à 3 kilomètres... Les envahisseurs quittèrent trois fois Ménil pour y revenir trois fois. Leurs pertes dans les combats livrés aux alentours furent grandes... Ménil a vu plusieurs engagements. C'est le 157e d'infanterie, le 6e colonial, le 54e bataillon de chasseurs à pied qui ont le plus souffert... » (Colin, *loc. cit.*, p. 298.)

UN CALVAIRE DANS UNE PLAINE DE LORRAINE

parent de Sainte-Barbe, puis attaquent sur la Chipotte, cote 423.

Voici un nouveau point critique qui se détermine. A défaut du passage par la Trouée de Charmes, le col de la Chipotte, commandant les deux routes de Rambervillers et de Saint-Dié, ouvrirait les voies vers Epinal.

A tout prix, il faut organiser une ligne de résistance de ce côté. Les deux divisions, opérant en plein bois, ont ordre de creuser des tranchées sur la route de Bru à Saint-Benoît. Elles s'installent dans l'ordre suivant : la 43e division à Jeanmesnil, Saint-Gorgon, Larifontaine, immédiatement à l'est de Rambervillers ; la 13e division à Housseras, Saint-Benoît, La Chipotte, c'est-à-dire sur les hauteurs, au milieu de la forêt ; la brigade coloniale s'installe à Bru-Saint-Benoît.

Nous avons des renseignements précis sur la façon dont le 21e corps accomplit sa retraite sur la Chipotte, dans les journées du 25 et du 26 août, dans le carnet d'un aide-major du 21e régiment (26e brigade de la 13e division) :

« De bonne heure, le matin, on quitte Etival et nous montons le long du massif de la Chipotte qui surplombe, à l'ouest, la vallée de la Meurthe. Grands bois ornés de beaux arbres. Ce massif isolé de 10 kilomètres de large à peu près, de Raon-l'Etape à Saint-Benoît, constitue un des derniers contreforts des Vosges. Il est traversé par une grand'route qui passe, à mi-chemin environ, au col de la Chipotte. La crête n'est pas large et, dans tous les sens, sauf au nord, le massif présente des saillies, des éperons qui le rendent très escarpé. C'est une excellente forteresse naturelle.

« Nous l'escaladons de son côté sud et prenons position à couvert sur un saillant un peu au sud-est du col d'où nous dominons la vallée de la Meurthe. De la lisière d'un bois la vue est belle : à nos pieds, Raon-l'Etape, où l'on distingue, d'une part, la masse grise de la ville d'autre part, le quartier blanc des casernes inachevées.

« Nous apprenons que l'on se bat autour de Raon-l'Etape depuis 5 heures ce matin. Les Allemands veulent s'emparer du pont et traverser la Meurthe. A la jumelle, on assiste à plusieurs élans en masses serrées qui semblent tous repoussés... Jusqu'à une heure de l'après-midi, le combat qui se livre dans la vallée est indécis. Vers cette heure-là, le passage de la Meurthe a lieu au niveau de Raon-l'Etape et les troupes qui le défendaient doivent se replier en combattant sur les pentes est du massif. Jusqu'à une distance que nous évaluons à 30 kilomètres au nord, la bataille doit faire rage partout, si on en juge par le duel d'artillerie que nous entendons. Il est évident que l'on se bat furieusement de ce côté et que nous devons tenir difficilement....

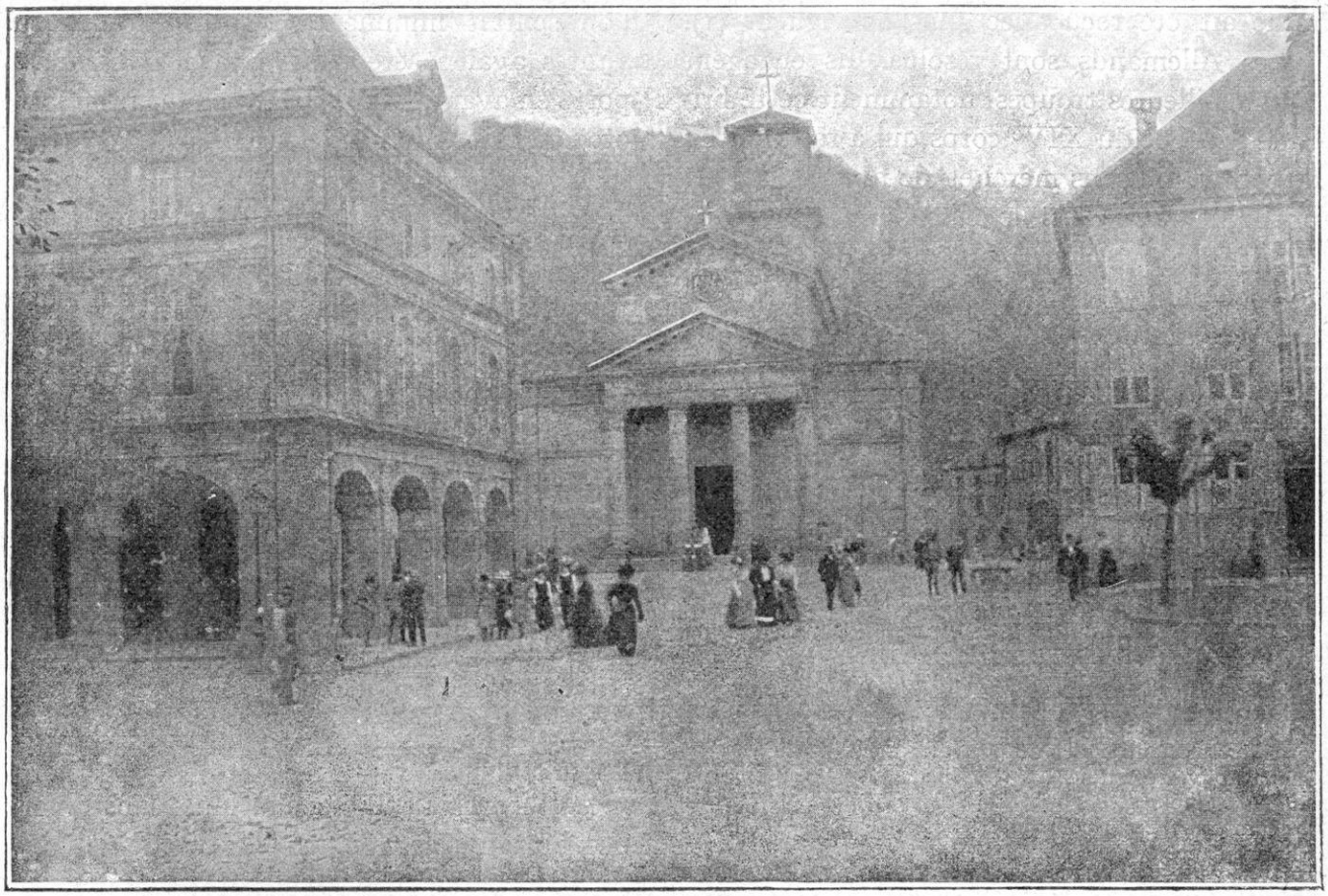
« Je cause avec le commandant Faivre qui commande notre régiment. Il me dit que les troupes du 14e corps (les Alpins) qui étaient en Alsace, sur le versant est de la vallée de la Bruche et qui ont rétrogradé, comme nous, à travers les Vosges, mais au sud de nous, viennent d'arriver à Etival et qu'ils sont en liaison avec nous. Il reçoit l'ordre d'abandonner la position où se trouve le régiment et de bivouaquer un peu au nord-ouest vers le col de la Chipotte... La canonnade a duré aujourd'hui 16 heures...

« 26 *août*. Vers 4 heures du matin, je me hâte de regagner le col de la Chipotte, où je retrouve le régiment ;... La matinée se passe à peu près tranquille ; on tient les abords du col du côté est. Vers 11 heures, les Allemands attaquent vigoureusement nos positions ; la fusillade devient intense par instants ; c'est la véritable guerilla sous les arbres. Les petites unités se canardent à bout portant, de très près et sans se voir. Les blessés sont nombreux ; je les soigne sur les bords de la route, comme je peux, sous la pluie qui commence à tomber. La lutte, pendant huit heures, est intense. Nous ne prenons pas l'avantage ; cela devient grave. Vers 3 heures de l'après-midi, au moment où je panse les blessés, le colonel Hamon, qui fait fonction de général de brigade, passe auprès de moi et me dit : « Docteur, il ne faut pas rester là : nous « allons évacuer la Chipotte et nous replier sur Saint-« Rémy. » Devant un tel avis, je me hâte de faire évacuer les blessés... Je n'avais pas fait 400 mètres sur la route de Saint-Rémy (avec des troupes qui se repliaient par ordre) qu'une vive sonnerie de clairon attire mon attention ; j'écoute. C'est la charge que l'on sonne. Evidemment, il se passe quelque chose de favorable pour nous : aussi, je remonte bien vite au col, et j'apprends que nous venons de balayer les troupes qui venaient des abords de la crête par une charge à la baïonnette. D'autre part, le village de Saint-Benoît, en arrière de nous, un instant occupé par les troupes allemandes, est de nouveau entre les mains des Français. Nous ne sommes donc plus menacés d'être cernés, et il est inutile de se replier sur Saint-Rémy.

« Un nouvel ordre nous arrive. Nous sommes provisoirement rattachés à une autre brigade (général Barbade) et le gros des troupes doit cantonner en arrière de Saint-Benoît. Toujours sous la pluie nous arrivons, exténués, à Saint-Benoît. Dans la soirée, de nombreux prisonniers sont amenés dans le village. Ils ont été pris un peu partout sur le versant ouest de la Chipotte (1). »

Cette belle fin de journée, au 21e corps prélude à la résistance qui, au col de la Chipotte, va décider du succès de la bataille de la Mortagne.

(1) Carnet de route du Dr Lataud, aide-major du 21e d'infanterie, publié dans Paul Ginisty et Maurice Gagneur· *Histoire de la guerre par les combattants*, I, p. 87.



LA PLACE DE L'ÉGLISE A RAON-L'ÉTAPE

Un solide barrage est constitué au nord du col de la Chipotte. Les hauteurs et les bois qui l'environnent deviennent une sorte de réduit auquel va s'accrocher la défense farnçaise contre les tentatives des Allemands s'efforçant de déboucher vers Rambervillers et Épinal.

Les hauteurs de la Chipotte font, en quelque sorte, le pendant de Borville de ce côté.

Mais la situation est toute différente. Tandis que Borville domine la plaine, la Chipotte est enfoncée dans les bois. La lutte ici est sans vue, sans regard. A la lettre, les régiments sont aveuglés. Ils n'ont même pas la joie de comprendre l'œuvre capitale à laquelle leurs efforts osbtinés sont consacrés. Héroïsme d'autant plus admirable qu'il s'ignore lui-même. Il inaugure, dans cette région, cette guerre modeste, la guerre des tranchées, la guerre du défilement et de la boue, fille des armements modernes, qui se généralisera bientôt sur tout le front de France.

L'ennemi, comme nous l'avons dit, s'est avancé, par un mouvement tournant, sur les massifs du col de la Chipotte. Il veut, à tout prix, avoir raison de la résistance française de ce côté. Tandis que sa propre résistance empêche les troupes conjuguées de la 1re et de la 2e armée de passer la Mortagne, lui-même veut nous déloger du massif de Saint-Benoît où les troupes du 21e corps se sont organisées pour protéger les routes du sud, et dont la porte est le col de la Chipotte.

Mais le général Dubail a pris une résolution : « l'ennemi ne passera pas »; et, pour cela, il n'y a qu'une conduite à tenir : attaquer, attaquer et encore attaquer.

Les ordres sont donnés aux corps avec une ténacité lucide : reprendre le terrain si on en a perdu; si on est resté sur ses positions, en sortir pour se porter en avant. Je ne pense pas que jamais un ennemi plus déter-

miné ait été reçu avec plus de vigueur (1).

Les Allemands sont résolus. Ils engagent leurs meilleures troupes, notamment cette brigade Stenger du XIVe corps qui a reçu l'ordre de combattre sans merci et de ne pas faire de prisonniers (2). C'est le choc de cette brigade qui frappe en plein les troupes du vaillant colonel Hamon.

Dès le matin, en présence de l'attaque que l'on sentait imminente, les dispositions suivantes avaient été prises. La 26e brigade se porte en avant. A 6 h. 30, au col de la Chipotte, ordre est donné au 1er bataillon du 21e (Gontelet) de se porter sur la Haute-Neuveville près de Raon-l'Etape dans la vallée de la Meurthe et de se tenir à la disposition de la 25e brigade. L'héroïque commandant Faivre, commandant le 21e, se porte avec le 2e bataillon (Bouchon) dans le col de Trace pour s'opposer à un mouvement tournant qui viendrait de la rivière dans la direction du nord-est. Le 3e bataillon du 21e (Genvot) occupe les tranchées mêmes du col de la Chipotte et l'état-major de la 26e brigade se tient avec le bataillon. Toute la matinée, le canon a tonné. Mais la défense est aveuglée par les grands bois et par les chemins en lacets qui grimpent et se dérobent au flanc des pentes. La forêt craque, le canon tonne, les balles sifflent, on ne voit rien.

A 9 heures, l'attaque s'insinue dans la forêt de Sainte-Barbe. L'ennemi vient de Thiaville sur la Meurthe et se coule, par le Petit Paris, le long du ruisseau des Grands Fins. On voit bien comment il compte tourner, par la Croix-Rouge, la position et déboucher par les chemins et les ravins de la colline, en arrière du carre four qui, à la ferme de la Vierge, forme l'étranglement de la Chipotte.

Par là, il se trouve porté sur le versant ouest et donne au soldat l'impression qu'il est tourné. C'est ce qui arrive, en effet. A 11 h. 30, les 1er et 3e bataillons du 109e, débordés et menacés d'être coupés, se replient et viennent s'établir à la lisière du bois, à l'est de Saint-Benoît.

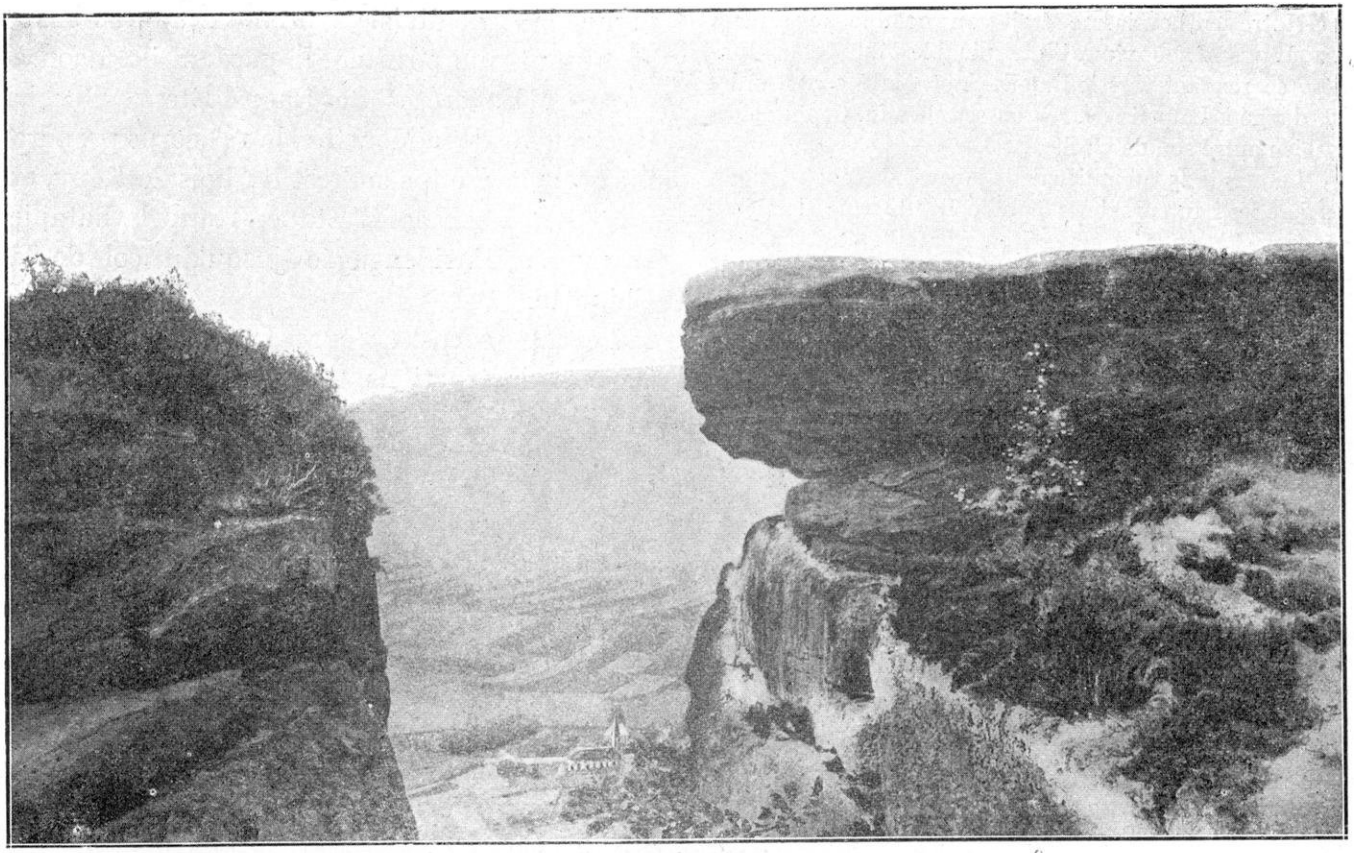
Un autre effet se produit et c'est le succès presque inévitable de tout mouvement tournant. Le 21e s'est replié du col de Trace sur le col de la Chipotte. Les Allemands gagnent par l'ouest dans la forêt de Sainte-Barbe et vont couper la route de Saint-Benoît. La tenaille va-t-elle se fermer sur les défenseurs du réduit ?

Ils n'ont plus qu'un parti à prendre. Il faut rompre le cercle coûte que coûte. Le médecin-major Lataud nous a fait entendre le clairon lointain qui sonne la charge à la baïonnette.

(1) « La Chipotte restera, avec le col des Journaux et celui du Haut-Jacques, le principal théâtre des luttes homériques dont les défilés des Vosges auront été les témoins. Situé entre Raon-l'Etape et Rambervillers, sur la route et le territoire de Saint-Benoît, il reçut en plein la ruée des Boches qui vint s'y briser. M. l'abbé Punin, curé de Saint-Benoît, dit : « Voici ce qui s'est passé : Le mardi 25 août, vers 10 heures du matin, l'ordre était donné d'évacuer (Saint-Benoît). Le 26 août, les avant-postes allemands ont réussi à progresser jusqu'à la limite de la forêt autour de Saint-Benoît. Nos soldats du 109e et nos coloniaux les attendaient, en face, à Corbe et derrière l'église où ils avaient installé leurs mitrailleuses. Alors une fusillade terrible a éclaté au milieu du jour jusqu'à la tombée de la nuit... Des corps à corps terribles ont eu lieu au pont de Raon et à la Chipotte. On y a trouvé des Français et des Allemands morts *entrelacés*, sans doute pour se dévorer. Les Allemands ont été chassés de leurs tranchées à coups de baïonnette et de fusil. Les arbres ont été criblés de balles. Entre Saint-Benoît, Raon-l'Etape et Etival, les bois ne sont plus qu'un immense cimetière. Français et Allemands y sont enterrés par milliers. Les fossés profonds qui marquent la séparation entre les arrondissements d'Epinal et de Saint-Dié n'y ont pas suffi. Que de parents affligés viennent de tous les points de la France pour y découvrir les restes de leurs chers disparus. Combien aussi, hélas ! ne seront pas retrouvés ! Il y en a du 157e, du 149e, du 109e. Ceux-ci et ceux-là, qui ont soutenu la retraite, se trouvent surtout au Salvon, ainsi qu'au dépôt de Merrain, sur la tranchée de Sainte-Barbe et à la Bosse-de-Thiaville. Le 5e et le 6e colonial ont perdu beaucoup de monde au col de la Chipotte. Le 158e (85e brigade) est tombé au Charmé et au pré de l'Etang. L'infanterie alpine s'est emparée de Varin-Châtel et de Bérémont. C'est tout, ma science s'arrête là. La bataille, une bataille héroïque, a duré huit jours. » Louis Colin, *loc. cit.*

(2) « Voici le texte de cet ordre du jour que, le 26 août, le général Stenger, commandant la 58e brigade allemande, adresse aux troupes sous ses ordres : « *A partir d'aujourd'hui, il ne sera plus fait de prisonniers ! Tous les prisonniers seront massacrés. Les blessés, en armes ou sans armes, massacrés. Derrière nous, il ne restera aucun ennemi vivant. Le lieutenant en premier commandant la compagnie,* STOY; *le colonel commandant le régiment,* NEUBAUER; *le général commandant la brigade,* STENGER.

« Une trentaine de soldats de la brigade Stenger (112e et 142e régiments d'infanterie badoise) ont été interrogés dans nos dépôts de prisonniers. J'ai lu leurs dépositions, recueillies sous la foi du serment, signées de leurs noms; tous confirment que cet ordre du jour leur fut transmis, le 26 août; la plupart disent ignorer si l'ordre fut exécuté; mais trois d'entre eux disent qu'il le fut, sous leurs yeux, dans la forêt de Thiaville où dix ou douze blessés français déjà reçus à merci furent achevés; deux autres ont vu exécuter l'ordre le long de la route de Thiaville où quelques blessés rencontrés dans les fossés par une compagnie en marche furent achevés. » Bédier. *Les crimes allemands d'après les témoignages allemands*, p. 29.



LES VOSGES. — LA ROCHE DE LA PIERRE DE LARTRE SUR LE MASSIF DU CAMBERT

Mêlée terrible. Corps à corps sous les bois.

Le colonel Hamon, haletant, fourbu d'une telle journée, inscrit sur son carnet : « A 19 heures, toutes les troupes du col de la Chipotte chargent à la baïonnette. Les Allemands sont rejetés si loin que le 21e rentre, l'arme à la bretelle, à Saint-Benoît où il cantonne avec le 109e et l'état-major de la brigade. »

Mais cette journée n'est qu'une journée de préparation. Les Allemands n'abandonneront pas leur projet. Tout ce que l'on peut dire, c'est que, pour le 27, la bataille a nettement évolué et s'est portée vers les Vosges. Le plan des Allemands commence à se découvrir.

S'il était nécessaire de prouver que les armées allemandes ont eu d'abord pour direction principale la Trouée de Charmes, et qu'après leur échec du 25 août elles ont cherché une autre issue, nous trouverions cette preuve dans ce qui se passe devant le 14e *corps*. A partir du 24 août, ce corps est commandé par le général Baret qui avait, jusqu'alors, le commandement de la 27e division. Le général Blazer commande la 27e division, le général Putz la 28e.

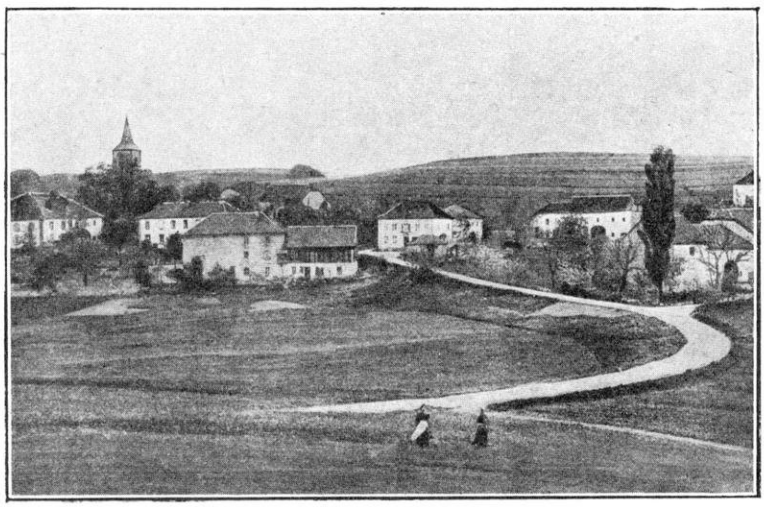
Nous avons dit, ci-dessus, les efforts de ce corps d'armée pour défendre la ligne des Vosges septentrionales. Nous l'avons vu renonçant à l'attaque qui lui avait été ordonnée sur la vallée de la Bruche, s'épuisant par des marches et contre-marches (22-23 août) et se trouvant très exposé entre Saales et Sainte-Marie. Cependant, la 28e division (général Putz) était encore à Saales pendant toute la journée du 24, ses troupes tenant toutes les collines au nord et nord-est de Bourg-Bruche. Le général ne quitte Saales que tard dans la nuit pour cantonner à Saint-Jean-d'Ormont, dans le Ban-de-Sapt.

Le récit de l'invasion et des combats dans le Ban-de-Sapt et à Saint-Jean-d'Ormont par M. l'abbé Gérard donne quelques renseignements utiles et « vécus » sur les combats de cette partie de la frontière.

« Notre enthousiasme était au comble le samedi 22 août quand nous vîmes l'interminable défilé des pontonniers se rendant vers le Ban-de-Sapt. Mais, contre-ordre fut donné à Launois de rebrousser chemin. Ce fut alors un bien autre son de cloche...

« Le mardi 25, au milieu de la journée, le canon tonnait derrière les hauteurs de la Fontenelle, du côté de Ménil-Senones. Là, en effet, une sérieuse bataille était engagée contre les Allemands dévalant du col du Hanz et du Donon... Le mercredi 26 août, le colonel du 54e d'artillerie fit conduire toutes les pièces sur les hauteurs des Raids, face aux côtes du Ban-de-Sapt.

« Un régiment se déploya sur les diverses collines au pied de la montagne de la Barre, les 51e et 53e chasseurs alpins se dispersèrent en tirailleurs le long de la lisière de la montagne d'Ormont et dans les bois qui bordent l'ancienne route de Saint-Jean à Saint-Dié. C'était entre 6 et 7 heures. A 8 heures, nous étions en pleine bataille. Plus aucun être vivant sur les chemins; chaque habitant s'est terré dans sa cave. A 11 heures, deux uhlans wurtembergeois, baïonnette au canon, font irruption chez nous, et s'inquiètent si des soldats français n'étaient pas cachés quelque part. Les Français font une tentative vaine pour reprendre le village... Le lendemain 27 août, dès 5 heures, le canon commençait à tonner et cela dura jusqu'à midi. Vers midi, le bruit du canon, en s'éloignant, indiquait que l'ennemi s'avançait vers Saint-Dié par le col des Raids et le Viller (1). »



BAN-DE-SAPT. — LE HAMEAU DE LAUNOIS

Dès le 25 août, le général Dubail, ayant saisi le véritable objectif du mouvement tournant qui le menace de ce côté, a résolu de faire attaquer les Allemands sur les lignes qui les rattachent aux défilés des Vosges d'où ils descendent. Ainsi, le choc se produit entre les deux offensives.

Le 14e corps reçoit donc l'ordre de s'engager sur toute la ligne en attaquant dans la direction de Raon-sur-Plaine, tandis que le 21e corps, comme nous l'avons dit, attaquera par le sud. Sur la droite de la Meurthe, se glissant en montagne, la 27e division prendra Saint-Blaise, et, autant que possible, le gardera de façon à protéger les crêtes de Raon-l'Etape. Sur la rive gauche de la Meurthe, le 14e corps prendra pied sur la croupe sud-est du bois de Répy, et marchera sur Raon-l'Etape. Toute la bataille se trouve ainsi engagée jusqu'au col de la Chipotte.

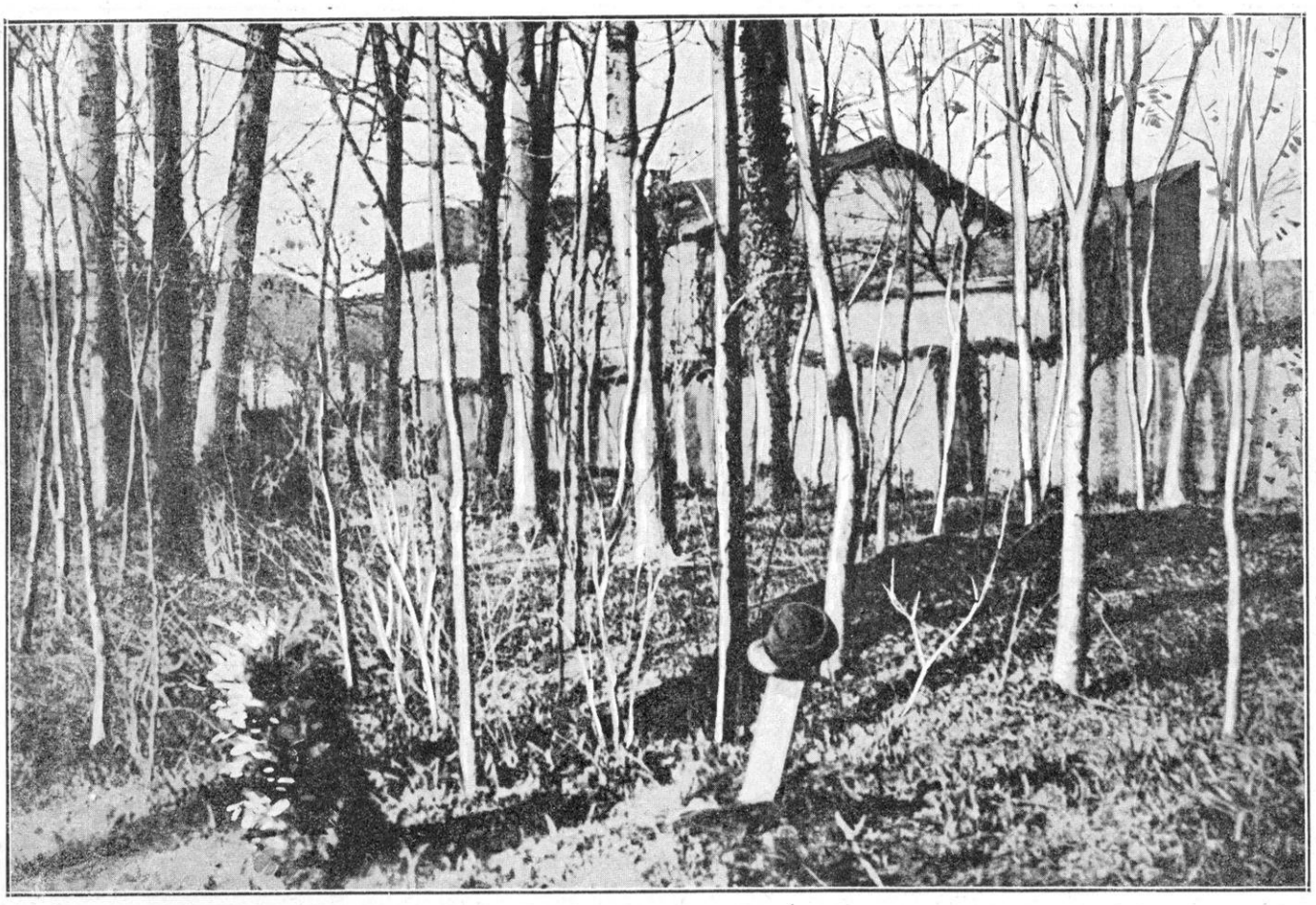
Le 14e corps exécute la première partie de ces instructions, mais ne peut enlever la ville de Raon-l'Étape. La 28e division, qui opère à droite, s'empare dans la matinée de Ménil, occupé par l'ennemi, et s'établit à Grandrupt et à Provenchères. A 19 heures, elle avance encore et se porte sur La Chapelle, Laître, Le Rouaux, La Grande-Fosse. Le général Putz ne quitte Launois, qui s'écroule sous le canon allemand, que tard dans la soirée du 25. Toute la journée du 26 août, la 28e division, pour couvrir la route de Saint-Dié, combat autour du col des Raids de Robache (ou de la Culotte) et aux environs de Denipaire, tandis que les projectiles allemands commencent à tomber sur Saint-Dié.

Or, ce que constate la 58e division de réserve qui tient l'extrême-droite, *c'est qu'elle n'a, pour ainsi dire, personne devant elle.*

Cependant, cette division et la 71e division de réserve, craignant de se voir tournées, ont évacué le col de Sainte-Marie-aux-Mines et ont été poussées jusqu'à Sainte-Marguerite, au sud de Saint-Dié; elles y sont soutenues par la 63e brigade de chasseurs. Cette surprise a décidé du recul de tout le corps.

Dans l'ensemble, le 14e corps, qui combat aux pieds des Vosges et constitue l'extrême-

(1) L. Colin, *loc. cit.*, p. 203.



ROVILLE-AUX-CHÊNES. — UN COIN DU VILLAGE

droite de l'armée Dubail, bivouaque sur ses emplacements, et il tient encore, le 26 août au soir, au col des Raids de Robache.

Les choses vont bien changer dans la journée du 27 août. Le vide momentané en face de la droite du 14e corps va se combler soudain ; et c'est alors que ce corps aura à porter le poids du mouvement tournant que les Allemands vont maintenant entreprendre le long des Vosges.

Nous avons un tableau très expressif de ces événements militaires dans le *Journal d'une Française*, habitant alors la région de Raon-l'Etape :

« 24 août. La journée s'annonce grosse de nuages... Badonviller vient d'être incendié et pris ; les Allemands descendent sur Raon... Le 24 au soir, nos troupes ont été refoulées à Saales ; on sentait, durant la journée, une fièvre d'allées et venues à travers le village ; un mauvais vent soufflait sur nous. Vers 4 heures de l'après-midi, notre artillerie revient de la frontière ; le défilé a duré jusqu'au lendemain midi, sans arrêter un instant, même durant la nuit ; la physionomie de nos soldats était triste et fatiguée. Nous étions atterrés! Le lendemain 25, le canon se rapproche ; l'ennemi n'était plus très loin de nous. Nous voulions savoir ; eux, qui étaient si désolés nous disaient pourtant que tout allait bien.

« Le 26 août, l'ennemi bombarde les villages autour de nous. Le Ban-de-Sapt est en feu ; Saint-Jean-d'Ormont brûle ; les fermes aux alentours flambent ; celles des Aulnay et deux autres près de Voinier fument également ; le désarroi est dans le village ; les éclats d'obus tombent sur les maisons, les balles sifflent autour de nous ; nous sommes résignés dans notre maison ; on entend les tuiles de notre toit se briser sous les balles. Il n'y avait plus qu'à mourir courageusement. Pendant la nuit, sont arrivés dans notre grange une poignée d'hommes avec un lieutenant. Ils se sont levés au jour. La fusillade avait repris déjà... A 9 heures (27 août), l'ennemi fait son entrée dans le village...

« L'ennemi arrivait en masse compacte ; les balles, les obus et les shrapnells pleuvaient ; on entendait distinctement le trot de la cavalerie. Quelle armée formidable! Que pouvait notre vaillante petite poignée de soldats, chasseurs alpins, infanterie ? Ils tiraient, ils tiraient toujours et tombaient aussi... (1). »

(1) *Figaro* du 4 mars 1915.

BATAILLE DE LA MORTAGNE

1ère Journée
26 Août 1914, soir

Troupes

Français

- *Brigade d'Infanterie*
- *id. de Cavalerie*
- B.C. *id. coloniale*
- *Chasseurs à pieds*
- 15 *Division*
- 14 *Corps d'Armée*

Allemands
(troupes reconnues)

- *Brigade d'Infanterie*
- XIV *Corps d'Armée*
- B *Bavarois*
- R *Réserve*

Relief

- *Plus de 300 mètres*
- *+ de 500 mètres*

Echelle

1/200.000e

0 1 2 3 4 5 10 Km

Dressée par A. Panthier

Lagrange del.

LA 1re ARMÉE PENDANT LES JOURNÉES DES 27 ET 28 AOUT

Les journées du 27 et du 28 août vont prendre un caractère plus décisif. Les Allemands réunissent toutes leurs forces pour tourner et forcer le passage. L'armée française tend ses nerfs pour résister et pour contre-attaquer.

La situation s'est (ainsi que nous le verrons bientôt) singulièrement améliorée sur la gauche. En effet, la 2e armée (Castelnau) qui a repoussé toutes les attaques dirigées contre elle, atteint, par sa droite, Gerbéviller.

Dans ces conditions, le général Dubail se sentant les coudées franches est plus résolu que jamais à tenir bon. Nous allons voir avec quelle vigueur ses ordres sont exécutés.

Cependant, sur sa droite, les Allemands tentent d'accomplir en forces le mouvement tournant esquissé, la veille, le long des Vosges. Le repli de la 58e division de réserve, qui a abandonné Anozel au sud de Saint-Dié, leur a facilité la manœuvre en découvrant le flanc du 14e corps.

La position restera critique le 27 et le 28; mais l'offensive allemande sur Épinal, soit par la route de Rambervillers, soit par le pied des Vosges, sera finalement enrayée. Après une lutte acharnée, la victoire couronnera le magnifique effort de l'armée Dubail. Il faut suivre la lutte comme elle s'est accomplie, pied à pied. Les mêmes lieux voient des alternatives extrêmement dramatiques. Le courage et la mort piétinaient sur place. Aussi, dans l'exposé, les événements paraissent se répéter; mais la contemplation de l'héroïsme ne peut être fastidieuse.

Suivons donc le « travail » de chacun des corps, en procédant d'ouest en est, dans ces deux difficiles journées.

Il convient de revenir, d'abord, sur le rôle du *corps de cavalerie* (général Conneau) puisqu'on va le voir disparaître de cette région.

Il avait été constitué, dès le 14 août, pour opérer avec les 1re et 2e armées; sa composition était la suivante : 2e, 6e et 10e divisions de cavalerie.

A partir du 20, après l'offensive sur Sarrebourg, la 6e division de cavalerie avait été détachée du corps et mise aux ordres directs de la 1re armée. Le corps de cavalerie, réduit à deux divisions (la 2e, la 10e) était rattaché à la 2e armée, pendant la période de retraite.

Durant ces jours pénibles, le corps avait fait office de couverture à l'égard des deux armées qui se repliaient. A la fin de la retraite, il s'était échelonné, la gauche en avant, à hauteur de l'aile droite du 16e corps d'armée, vers Lunéville, la droite tenant les passages de la Mortagne jusques et y compris Gerbéviller.

Pendant la bataille de la Trouée de Charmes, le corps, mis en partie au repos, avait servi, cependant, à voiler la trouée. En effet, entre la 1re armée qui, ayant sa gauche à Fauconcourt et la 2e qui avait sa droite à Belchamps, un vide de plusieurs kilomètres existait. Le corps de cavalerie avait été chargé de le combler.

Tandis que la 6e division de cavalerie (général Le Villain) couvre, en première ligne, la sortie de Rozelieures, le 2e corps de cavalerie lui vient en aide et donne la main, d'une part, au 8e corps attaquant sur le nord et, d'autre part, au 16e corps attaquant en direction de l'est.

Engageant à la fois ses cyclistes, ses chasseurs, ses cavaliers, il a tenu bon pendant toute la journée du 25. Finalement, l'ennemi a été arrêté et puis chassé.

La défaite allemande peut-elle se transformer en déroute ? On l'espère. Le général commandant la 2e armée prescrit au corps de cavalerie, malgré l'épuisement des hommes et des chevaux, de poursuivre à fond l'adversaire, de se porter, par Deinvillers, à l'est de la Mortagne et de tomber dans le flanc sud des colonnes ennemies en retraite.

Mais cette manœuvre n'apparaît pas comme possible. Les Allemands se sont fortement installés sur la rive droite de la Mortagne.

La cavalerie ne suffit pas. Il faut un effort de toutes les armes pour les rompre ou les forcer à la retraite.

Le rôle du corps de cavalerie est terminé. Il

est ramené en arrière. Peu de jours après, il sera transporté sur un autre théâtre d'opérations.

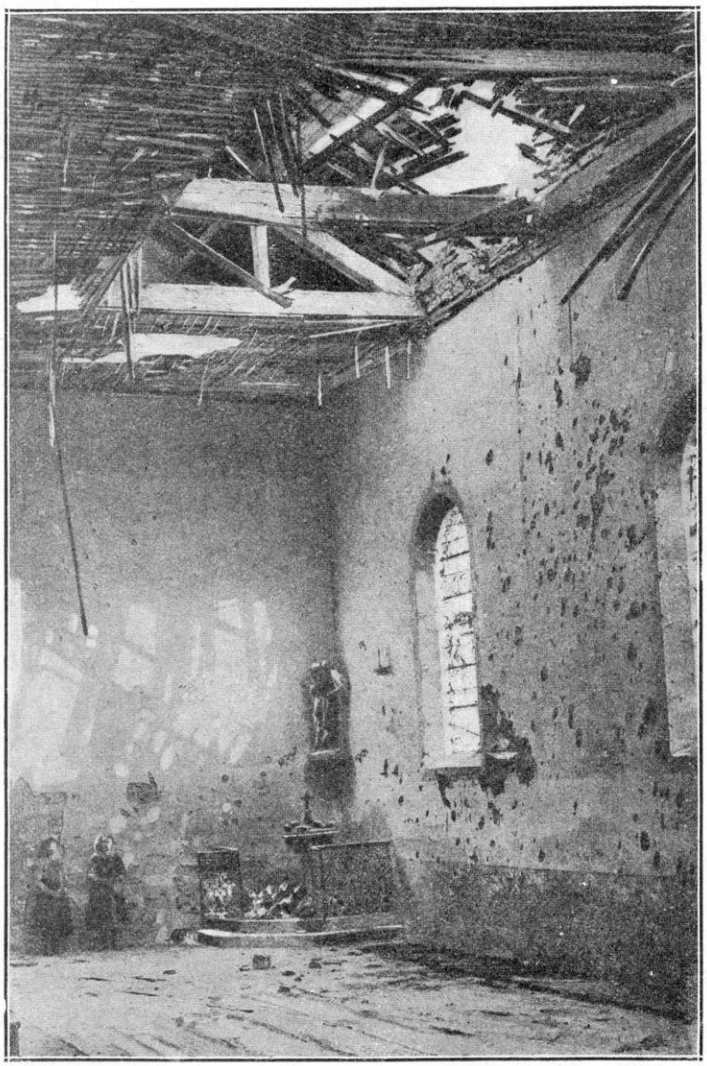
Cependant *la 6e division de cavalerie* qui, comme nous l'avons dit, est rattachée au 8e corps, après avoir joué un rôle décisif dans la bataille de Rozelieures, poursuit sa tâche en agissant sur la gauche de la 1re armée.

Nous l'avons vue, le 26, pénétrer dans Rozelieures, puis s'avancer pour nettoyer le champ de bataille.

Tandis que le 8e corps (division Bajolle) marche de Vennezey sur Gériviller, le général Le Villain a pénétré jusqu'au bois du Haut du Mont. La 6e division de cavalerie part, le 27 au matin, de Saint-Rémy pour prendre part à l'offensive générale de la 1re armée.

Considérons l'ensemble de la situation. Dans la région des trois rivières, — Moselle, Mortagne et Meurthe — le pays entre Moselle et Mortagne est sauvé. Il s'agit, maintenant, de franchir cette dernière rivière pour serrer l'ennemi entre Meurthe et Vosges. Les Allemands, par contre, tout en défendant la Mortagne, prétendent opérer, en même temps, leur mouvement tournant vers Saint-Dié. L'indication de ces deux objectifs opposés suffit pour faire comprendre l'importance du col de la Chipotte qui domine à la fois Baccarat, Raon-l'Étape et Saint-Dié, c'est-à-dire les trois points constituant l'arc que l'ennemi veut tourner et qui a pour corde la Mortagne.

Les Français attaquent sur la Mortagne pour refouler les Allemands vers les Vosges ; les Allemands attaquent sur la Chipotte pour se dégager et se glisser vers Épinal : tel est le schéma de ces deux rudes journées.



L'ÉGLISE DE XAFFÉVILLERS

Le général Le Villain, formant aile marchante avec sa division de cavalerie, débouche de Saint-Rémy le 27, à 5 h. 30 du matin et compte, après avoir traversé Rozelieures, se porter sur la Mortagne, le plus rapidement possible. Il donne rendez-vous à son monde au sud-est de Rozelieures près de la route Vennezey-Essey.

La 6e division de cavalerie a pour mission d'accompagner le 8e corps d'armée dans son offensive. Itinéraire : bois du Haut-du-Mont, bois de Gondal et, si possible, objectif Moyen, sur la Mortagne. Magnifique défilé de ces belles troupes qui ont subi de lourdes pertes dans la journée précédente, mais qui n'en ont pas moins senti le frisson de la victoire.

L'avant-garde est formée par les cuirassiers accompagnant une batterie. Le gros de la division, avec 2 batteries, suit à 2 kilomètres, sous les ordres du général Laperrine, le brillant conquérant du nord saharien. Arrivée à la cote 340 à 1.500 mètres nord-ouest de Vallois,

l'artillerie occupe un emplacement où se trouvaient, la veille, 18 pièces allemandes. On voit les effets de notre 75 sur ces batteries. Dans la précipitation de leur retraite, le 26, les Allemands ont laissé leurs morts, les effets d'équipement, de harnachement qui parsèment le sol.

Il semble qu'il n'y ait qu'à déboucher sur Moyen, Vallois et la Mortagne.

Mais voici que la situation se modifie. D'abord, la batterie d'avant-garde, mise en position au Haut-du-Mont, est repérée. On voit distinctement le feu des batteries ennemies qui, maintenant, se sont installées sur les hauteurs de la rive droite et surveillent les passages de la Mortagne. Deux batteries lourdes tirent de la cote 300, bois du Haut-du-Gondal. Un téléphone laissé par les Allemands sur le terrain qu'ils ont abandonné a, sans doute, servi à signaler l'emplacement de notre propre batterie. L'intensité du feu allemand rend la situation de la batterie française d'avant-garde impossible. Si elle reste au poste avancé où elle s'est hissée, elle se fera détruire. En tous cas, elle ne peut rien faire à elle seule. On presse l'arrivée des batteries du général Laperrine.

Mais lui est pris à partie de son côté. A peine sorti de Saint-Rémy, il est arrêté au bois des Hayes, au sud du bois Lalau. A 9 h. 10, il fait savoir qu'il croit sage, pour venir en aide à la manœuvre du 8e corps très menacé et pour se préserver de la canonnade allemande, de tourner en traversant le plateau au nord de Giriviller. Aussi l'avant-garde est obligée de s'arrêter à son tour. Les chevaux sont épuisés. La partie est remise pour une liaison plus intime avec la manœuvre du 8e corps.

Voyons donc ce qui se passe au 8e *corps*. L'ordre d'opérations est très simple : continuation de l'offensive.

En conséquence, la 16e division (général de Maudhuy) s'établira d'abord solidement sur la rive gauche de la Mortagne entre le bois du Fays et Deinvilliers ; en maintenant soigneusement ses liaisons avec la division de cavalerie du général Le Villain, qui est elle-même en liaison avec la brigade du général Lucas du 16e corps et par conséquent avec la 2e armée, on poursuivra, pour ainsi dire, la bataille de la Trouée de Charmes. Maintenant que la pointe allemande se trouve émoussée, on travaille, tous ensemble, à la briser tout à fait.

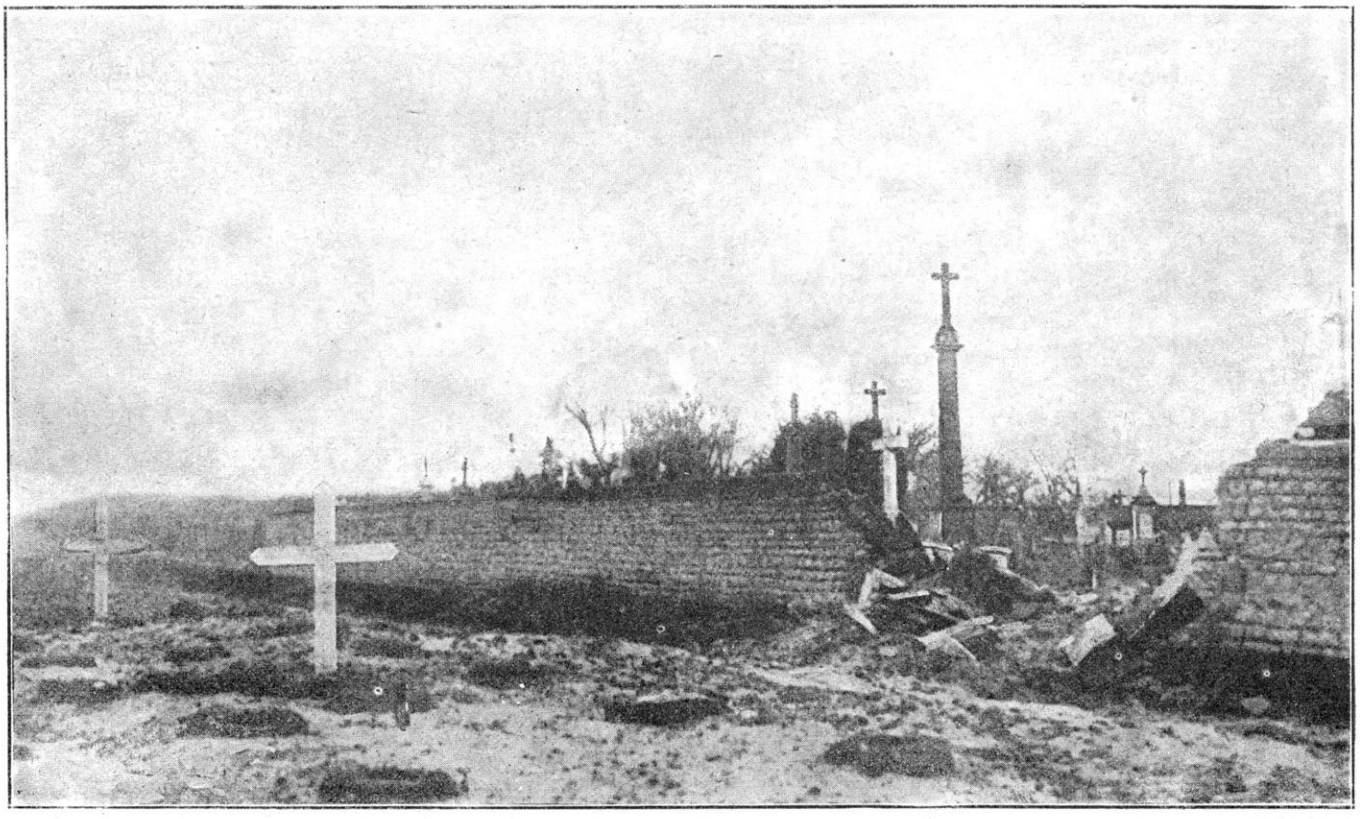
A droite, la 15e division (général Bajolle) se maintient, autant que possible, à la hauteur du 16e corps que l'on aperçoit, au-dessus de la vallée, opérant vers Morivillier ; elle prendra pour premier objectif les hauteurs de Giriviller.

Mais l'ennemi ne se laisse pas manœuvrer. Nous avons dit sa volonté de foncer sur l'armée Dubail pour s'ouvrir une route vers le sud en direction d'Épinal. Son principal effort sera donc porté plus à l'est. Cependant, il ne peut se laisser entamer sur la Mortagne s'il veut réussir sur la Meurthe. Et, de même que l'armée Dubail attaque, il attaque lui aussi. Dès le 26, il a violemment pris à partie la jonction du 8e corps et du 13e corps en direction de Roville-aux-Chênes. Il continue le 27 août. Sans être décisive, la partie se joue serrée de ce côté.

La journée du 27, bonne dans la matinée pour le 8e corps, se gâtera dans l'après-midi, et c'est ce qui arrive souvent dans ces premiers combats où l'élan des troupes est si souvent brisé par les réserves allemandes, et surtout par l'intervention de l'artillerie lourde démolissant les villages où les formations croient trouver un abri ou un refuge.

Le matin, la 15e division (général Bajolle) partant des hauteurs de Giriviller, où elle est appuyée par son canon, s'élance et déborde Séranville par le nord et Mattexey par le sud : elle a laissé déjà loin derrière la côte d'Essey et progresse dans la plaine vers Vallois et Moyen, pour donner la main à la division de cavalerie.

La 30e brigade occupe Séranville et Mattexey dans la soirée. La 29e brigade, quelque temps retardée, arrive par les bois et vient aborder Mattexey par le sud.



SAINT-PIERREMONT. — LE CIMETIÈRE DU VILLAGE

Quant à la 16e division (Maudhuy), elle a continué à soutenir le 13e corps dans sa lutte contre l'offensive allemande qui se porte sur Roville-aux-Chênes. Tandis que le 13e corps, maître de Deinvillers, attaque de Xaffévillers en direction de Domptail, elle l'aide, par une préparation d'artillerie fouillant les bois autour de Domptail, bois des Aulnes, bois du Grand Bras. Dès que l'offensive du 13e corps en direction de Doncières-Domptail se déclenchera, la 16e division se portera, à son tour, en avant et tâchera de s'emparer du passage de la Mortagne à Saint-Pierremont. Il s'agit donc, comme nous l'avons indiqué, d'une opération générale de passage de la Mortagne. Mais n'oublions pas qu'elle ne peut négliger l'offensive allemande tendant à s'ouvrir un chemin vers Épinal.

Par la nature des choses, le programme est ambigu et la journée s'en ressent. Tandis que la 15e division est dans les bois de Mattexey, face à Magnières et à Saint-Pierremont, le 13e corps a plié sous l'offensive allemande. Il est attaqué autour de Roville-aux-Chênes et demande l'aide de la 16e division.

Un moment, la partie paraît perdue et les deux forces françaises de gauche, refoulées, combattent face à la Mortagne et non plus en travers de la vallée. Heureusement, la situation se rétablit à la nuit par une vigoureuse offensive de la gauche du 13e corps. La 16e division reste sur ses positions de la veille.

Ainsi, le 27 au soir, la partie est remise au lendemain pour le 8e corps comme pour la 6e division de cavalerie. Une brigade coloniale avait combattu dans ces jours difficiles, au pied de la côte d'Essey, et le colonel Marchand qui avait repris place dans l'armée y commandait. Il y fut blessé... Marchand, Maudhuy, tant d'autres admirables soldats sont, selon l'expression de Maurice Barrès « ceux que la Lorraine bénit ».

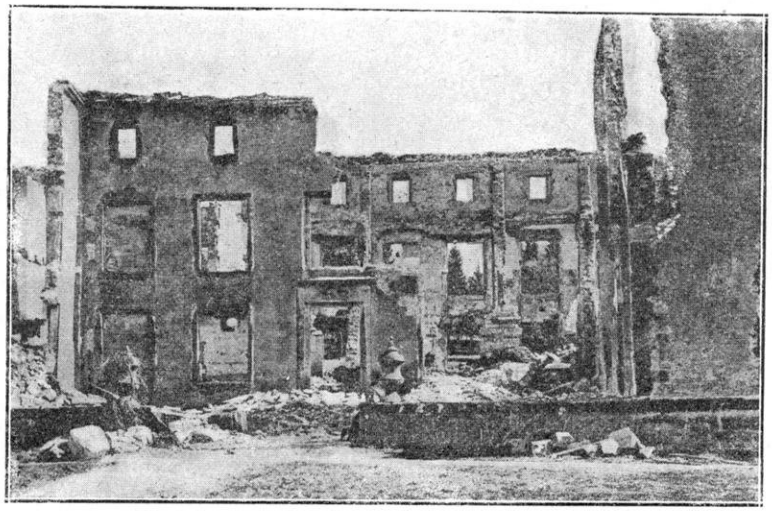
Rappelons la première citation à l'ordre du jour de l'armée du général de Maudhuy :

« Le général de Maudhuy, commandant la 16e division. Officier général, d'une vigueur et d'une énergie hors

ligne, qui commande d'une façon remarquable cette division depuis le commencement des hostilités, s'est distingué, en particulier, dans la nuit du 14 au 15 août, où il conduisit personnellement une attaque de nuit, avec la plus grande vigueur, ainsi que dans les combats du 18, 19 et 20 août où sa brillante valeur et sa fermeté ont servi d'exemple à tous. »

Avec de tels chefs, de tels soldats sont invincibles.

Durant la journée du 28 août, les positions sont les mêmes et les objectifs identiques. On combat, pour ainsi dire, sur place. Mais nous voyons apparaître des dispositions nouvelles ou plutôt une méthode tactique nouvelle qui s'est inspirée des premiers enseignements de la guerre. L'effet de l'instruction tactique du 24 août adressé à toutes les armées par le général Joffre (1), commence à se faire sentir : les préparations d'artillerie à fond précèderont, désormais, toutes les attaques de l'infanterie et elles couvriront, au loin, de leurs rafales, le terrain occupé par les forces ennemies. Selon les termes des instructions, les opérations « sont à préparer méthodiquement par un tir systématique de l'artillerie aux plus grandes portées possibles ».



LE CHATEAU DE VILLÉ

De même, le général Dubail veille avec le plus grand soin à la combinaison et à la solidarité des mouvements entre ses divers corps. Dès le début de la journée, il prescrit au 8e corps (général Castelli) de venir en aide au 13e corps (général Alix) de façon à l'aider contre les attaques dont il a été l'objet la veille et dont il est encore menacé. Par suite, la 16e division (de Maudhuy) reçoit l'ordre de coopérer à l'action du 13e corps, d'abord par le canon, ensuite par une offensive du corps d'infanterie dès que le 13e corps sera lui-même en état de se porter en avant.

La 16e division attaquera donc sur Saint-Pierremont en liaison avec le 13e corps d'armée.

La 15e division sur Magnières et Moyen en se liant au 16e corps d'armée.

En un mot, l'offensive sur la Mortagne, pour la journée du 28 août, est parfaitement réglée. Tactiquement elle combine l'effort de trois corps d'armée opérant depuis Gerbéviller et Moyen jusqu'à Roville-aux-Chênes. Moyen est le centre de la bataille et Domptail l'objectif extrême.

La même méthode est prescrite partout : préparation d'artillerie précédant l'offensive de l'infanterie de manière à ménager la vie des hommes. On va voir, dès lors, se produire le résultat, en somme, logique : cette méthode modérant et réglant la fougue de nos soldats, l'ennemi va commencer à se terrer.

Pour ce qui concerne spécialement le 8e *corps*, les choses se passent ainsi qu'il suit :

Dans la matinée du 28 août, un brouillard opaque qui s'élève de la rivière, rend difficile la préparation d'artillerie. Le Menu Bois est pris et repris plusieurs fois par les braves de la 16e division.

A partir de midi, le brouillard se lève.

Dès lors, l'artillerie peut entrer en jeu. Elle prépare avec le plus grand soin l'attaque de la 25e division sur ce même Menu Bois et sur celui de la Grande Pucelle (lisière-est de Doncières). A partir de 16 heures, l'artillerie redouble : l'attaque, en effet, est prévue pour 17 h. 15. Nous allons voir ses résultats en

(1) Voir ci-dessus, p. 115.

MÉNIL. — LA GRANDE RUE ET LE CIMETIÈRE

indiquant comment elle se lie aux opérations du 13e corps.

Au même moment, la 16e division pousse un bataillon sur Saint-Pierremont et un autre sur Saint-Maurice, de façon que tous les passages de la Mortagne soient simultanément menacés.

Voici donc que les combats du 13e *corps* se rattachent à ceux du 8e corps et, au delà, à ceux de la 2e armée. La tentative générale de passage de la Mortagne et l'offensive simultanée des Allemands sur Roville-aux-Chênes et la route de Rambervillers crée leur singulière unité. Les deux corps français font un mouvement *d'ouest en est* tandis que les corps allemands font un mouvement *nord-sud*. Ainsi le combat prend la forme d'une croix, en quelque sorte, autour de la position de la Grande Pucelle. C'est le 13e corps qui porte le poids principal de la lutte puisqu'il se trouve précisément au point de rencontre des deux offensives.

Le 27, l'armée a donné l'ordre au 13e corps de reprendre le combat au point où il s'est arrêté la veille, et de regagner le terrain perdu : la 25e division (général Delétoille) marchera sur Doncières et Domptail; la 44e division (général Soyer) sur Anglemont et Nossoncourt; la 26e division (général Silhol) restera, d'abord, en réserve générale au nord de Rambervillers.

Nous avons dit que la matinée, aveuglée par le brouillard, rend toute préparation difficile. Or, les ordres sont formels : ici, comme dans toutes les armées, avant l'attaque une préparation d'artillerie est nécessaire.

Dès que le brouillard se dissipe, un feu d'artillerie très violent est concentré sur le bois des Aulnes (ouest de Deinvillers), la Grande Pucelle (nord-ouest de Roville), le bois de la Grande Coinche, et le bois de Roville (ouest de Roville).

Bientôt après, l'infanterie commence son mouvement. La 25e division (général Delétoille) gravit les pentes de la Grande Pucelle et du Bois Menu et arrive sans trop de pertes à la crête. La 26e division (Silhol) occupe, en même temps, les bois de la Grande Coinche et de Roville.

On voit comment ce large mouvement, partant de Roville avec objectifs Doncières-Domptail, se combine avec l'offensive du 8e corps sur Saint-Maurice, Saint-Pierremont et celui du 16e corps sur Moyen.

Mais, comme nous l'avons indiqué déjà, la contre-attaque allemande venant du nord au sud et visant Rambervillers se développe au même moment que l'offensive française. La hauteur de la Grande Pucelle devient le point critique du combat. Les éléments de la 26e division, après une lutte énergique, parviennent à se retrancher à mi-hauteur de la croupe de la Grande Pucelle. La journée reste indécise et plutôt inquiétante au 13e corps.

Malgré tout, l'ordre est donné au général Alix, commandant ce corps, de reprendre l'offensive coûte que coûte dès l'aube de la

journée du 28 août. Nous avons dit ci-dessus que le 8e corps reçoit pour instruction de venir en aide au 13e corps que la journée du 27 a sérieusement éprouvé.

Le général Dubail a sous les yeux un échiquier des plus complexes, même s'il ne considère que la gauche de son armée. Le bien s'y mélange au mal, à doses à peu près égales. D'une part, il sait que la 2e armée a progressé et atteint la Mortagne, et que la droite de cette armée atteint Gerbéviller. Il sait, d'autre part, que sa propre droite tient sur la Meurthe. Mais il voit, par contre, sa gauche en péril par l'offensive des Allemands sur Rambervillers. L'ennemi va-t-il pouvoir se couler le long de la Mortagne vers le sud, quand on le tient au nord et à l'est ?

Ordre est donné de reprendre l'offensive comme la veille.

La 44e division, pour combler le vide à droite du 13e corps est rattachée au 21e corps.

Le 28, à 5 heures du matin, la position est la suivante : devant la 25e division, l'ennemi occupe les crêtes du Menu Bois, du bois de la Pucelle, et *il s'y est retranché.*

Devant la 26e division, l'ennemi, dès 5 heures, canonne Badelieu et la fusillade commence dans le bois de Roville.

On apprend aussi que Doncières est occupé et que partout, aux alentours de ce village, des *tranchées sont en voie d'exécution.* Mêmes nouvelles des crêtes de la Grande et de la Petite Pucelle; partout *des tranchées.*

Malgré tout, la 44e division, qui opère à droite en liaison avec le 21e corps, fait connaître qu'elle attaque de Ménil sur Bazien et Nossoncourt.

Dès lors, l'offensive générale du 13e corps est ordonnée. La 25e division attaque : sa 50e brigade sur Menu Bois, Xaffévillers, bois du Grand Bras, sa 49e brigade sur le bois de la Grande Pucelle, bois de la Horne.

Quant à la 26e division, ne disposant que du 139e, elle débouche, à 6 heures, du bois de Roville, attaquant sur Doncières.

Disons tout le mérite de ces braves gens. Notre infanterie a été très éprouvée par les combats de la veille. Malgré tout, et à l'appel de ses chefs, pour ne pas laisser en péril les corps qui combattent au nord et à l'est, elle sort de l'abri des bois et se porte en avant contre un ennemi retranché : elle fera son devoir.

A 7 h. 30, la 25e division occupe Roville et la voie ferrée vers Saint-Maurice. Les Allemands tiennent toujours le Menu Bois et la Pucelle.

A 13 h. 50, la 26e division tient la lisière du bois d'Anglemont, face au château de Villers, sans être exposée au feu de l'artillerie allemande.

A cette heure, la situation serait favorable. Ordre est donné à la 25e division de préparer l'attaque du Bois Menu et de la croupe des Pucelles. Mais ces braves troupes sont à bout. A 16 h. 20, la 25e division est obligée de renoncer à l'attaque de ces formidables retranchements. Il faut donc se résigner à ne pas occuper les crêtes et à prendre des mesures pour sauver la vallée. La 49e brigade n'a pu non plus mener à bien son attaque sur Doncières.

A la nuit, les crêtes du Menu Bois et de la Grande Pucelle sont définitivement abandonnées. La 25e division tient Roville-aux-Chênes et Saint-Maurice. La 26e a son gros à Badelieu, Rambervillers, papeterie des Grandes Carrières.

Rambervillers est en péril; cruel souci pour le général Dubail.

Après l'exposé de ces terribles combats du point de vue français, on trouvera sans doute quelque intérêt à lire les impressions de soldats allemands, appartenant aux troupes du général Clauss et qui combattirent dans la région de Vallois-Moyen, c'est-à-dire contre le 16e, le 8e et le 13e corps. L'un d'eux écrit, de Vallois, le 5 septembre :

« Nous prîmes part à la prise de Gerbéviller le 24 août et à celle de Moyen le 25 août. Le 26, à Vallois, nous tombâmes sous un feu d'artillerie tellement violent que nous dûmes nous retirer de 2 ou 3 kilomètres. Le lendemain, nous nous établîmes dans une position à l'est du chemin de fer de l'Est français, le front vers le Nord-

XAFFÉVILLERS. — LA CAMPAGNE ENVIRONNANTE ET LE VILLAGE

Ouest, et nous demeurâmes jusqu'à maintenant sous un feu d'artillerie ennemi épouvantable qui heureusement a été presque sans succès... »

Un autre, du même lieu et à la même date :

« *Lundi 24 août.* — Nous prîmes d'assaut le village assez important de Gerbéviller. Nous le bombardâmes et y mîmes le feu. La population tirait sur nous des maisons (nous avons dit, ci-dessus, qu'il s'agissait de chasseurs français). Notre compagnie, par suite de cela, fusilla 16 civils conformément au droit.

« On a si bien vécu ce jour-là, vin, champagne, que presque tous avaient une pointe de griserie. *Et cependant c'était un jour si terrible que je ne voudrais jamais le revivre.* Nos pertes étaient énormes. La 6e compagnie avait comme morts : 1 sous-officier, 5 hommes et environ 25 à 30 blessés... Je ne me représente rien de plus pénible qu'un combat de village où l'on reçoit le feu de toutes parts et où l'on voit rarement un tireur. L'artillerie a bien achevé notre besogne (sur Gerbéviller) : le soir en repassant par le village, nous vîmes qu'elle l'avait bien détruit.

« La nuit, cantonnement à S. (sans doute Séranville, on remonte la Mortagne). Le 25 matin, nous fûmes réveillés à 5 h. 1/2, et dûmes évacuer ce lieu en 20 minutes à cause du feu de l'artillerie (c'est l'offensive française sur la Mortagne). Jusqu'à midi, nous avons pris à l'assaut le village de M. (Mattexey) et repoussé l'adversaire; la 6e compagnie compte 1 mort, 13 blessés.

« Le lendemain (26 août), nous reprîmes le combat à C. (peut-être Clézentaine, toujours en remontant la Mortagne). Mais, à cause du feu de l'artillerie ennemie (c'est l'offensive du 8e et du 13e corps combinée), nous dûmes nous replier de l'autre côté de la rivière à F... (Flin ?) L'après-midi, nous avançâmes de nouveau. Le 2e bataillon était en deuxième ligne dans la forêt quand, soudain, au-dessus de nous, les têtes des arbres sont emportées; toute la compagnie courut de 200 mètres en arrière. Nous bivouaquâmes là jusqu'au 27 août à 2 heures du matin, par une pluie battante et *nous nous retranchâmes* face au nord-ouest près de la hauteur à l'est de la ligne du chemin de fer entre Moyen et Vallois, et nous y sommes encore (il s'agit, sans doute, soit du Bois de Gondal, soit de la ferme de Bouxières).

« Le premier jour, à 10 heures du matin, *la moitié des hommes remuait de la terre*, tandis que l'autre dormait au milieu des fusils, tant on était fatigué, quand soudain les Français nous envoient un obus qui éclate derrière la 3e section. Je saute, saisis deux fusils voisins, manteau, tente, sac, et disparais dans la tranchée. Nous devions tenir la colline jusqu'à ce que le XIIIe et XIVe corps arrivent. Bien qu'ils soient arrivés depuis trois ou quatre jours, nous sommes toujours ici, le dos courbé. Continuellement les obus et les shrapnells nous entourent en sifflant. Le samedi 29 et le dimanche 30 août furent nos plus mauvais jours... »

On voit, par ce récit, que les combats des 24, 25, 26 août ont sérieusement éprouvé les forces allemandes. Visiblement le souffle manque pour des offensives plus vigoureuses. On attend des renforts et, en les attendant, les troupes « remuent de la terre » et commencent la guerre de tranchées. Tout le récit, surveillé, bien entendu, par la censure militaire allemande, donne l'impression d'une manœuvre brusquement arrêtée et s'accrochant désespérément au terrain,

Mais si l'état-major allemand se résigne à son sort de ce côté, l'état-major français ne le laissera pas en repos. Nous reviendrons sur la journée du 29 et du 30 au sujet duquel le même soldat allemand inscrit sur son carnet : « La 3e compagnie a eu 1 officier et 8 hommes tués, 20 blessés grièvement, 1 légèrement... »

A bref délai, ces formations déjà hors d'haleine seront épuisées... Nous souffrons certes; mais l'ennemi souffre autant et plus! Notre

artillerie lui était terrible. Le haut commandement français le savait. Et, tous, jusqu'au moindre soldat, sentaient que la fortune des armes commençait à tourner.

La bataille de l'aile gauche de la 1re armée, bataille « en croix » sur la Mortagne, se complique, dans ces mêmes journées du 27 et du 28 août, par la bataille de l'aile droite qui est la bataille « en demi-cercle » autour du col de la Chipotte.

C'est par les engagements du 21e *corps* (général Legrand) que ces deux batailles s'unissent, en quelque sorte, et n'en font qu'une.

Nous avons laissé le 21e corps, à la fin de la journée du 26 août, quand après une vigoureuse contre-attaque à la baïonnette, les défenseurs du réduit de la Chipotte, menacés d'être tournés, ont chassé les troupes du général Stenger qui venait s'emparer du col momentanément.

Les journées du 27 et du 28 vont devenir plus critiques encore.

L'état-major du 21e corps a senti le danger de la menace venue la veille par l'est et qui, en somme, a indiqué, de la part des Allemands, la volonté d'exécuter un mouvement tournant. Les 1er et 2e bataillons du 109e régiment d'infanterie ont été portés sur la ligne qui forme comme le chemin de ronde intérieur du réduit à savoir : col de la Chipotte, cote 423, pour se garder au nord-est, tandis que le 3e bataillon du même régiment était mis en réserve à 1 kilomètre de Saint-Benoît.

La matinée du 27 août est assez calme. Mais, à partir de 13 heures, les Allemands dessinent un mouvement enveloppant vers l'est du col de la Chipotte; en même temps, par les sentiers qui grimpent de Thiaville-La Chapelle à travers la forêt de Sainte-Barbe, ils lancent des troupes de plus en plus denses qui essaient de gagner Saint-Benoît. Ils forcent la ligne du chemin de ronde et un combat très vif s'engage *au sud* du chemin 431-423, sur le front du 109e. Le bataillon de réserve (3e bataillon Bouchon) est rappelé de Saint-Benoît pour renforcer la ligne de combat.

Pendant trois heures, on lutte pour la possession du Col de la Chipotte. Vers 15 h. 30, les Allemands, dans un effort suprême, se sont emparés du col lui-même; mais ils n'ont pu déboucher au sud du chemin de ronde 423-431, c'est-à-dire que leur succès a porté sur un point, mais n'a pas décidé du sort du réduit. Peu à peu, l'intensité du feu diminue, l'attaque des Allemands faiblit. A 18 heures, un bataillon du 6e colonial relève les deux bataillons du 109e qui se sont si bien comportés pendant cette rude étreinte. Une contre-attaque est ordonnée et le bataillon colonial occupe de nouveau toute la ligne du chemin 423-431 à la tombée de la nuit (19 h. 40).

Les deux bataillons du 109e, très éprouvés, rentrent à Saint-Benoît à 21 heures; ils y prennent quelques heures de repos ainsi que le 21e dont deux bataillons sont de garde à l'est du village de Saint-Benoît et à la Grande Carre.

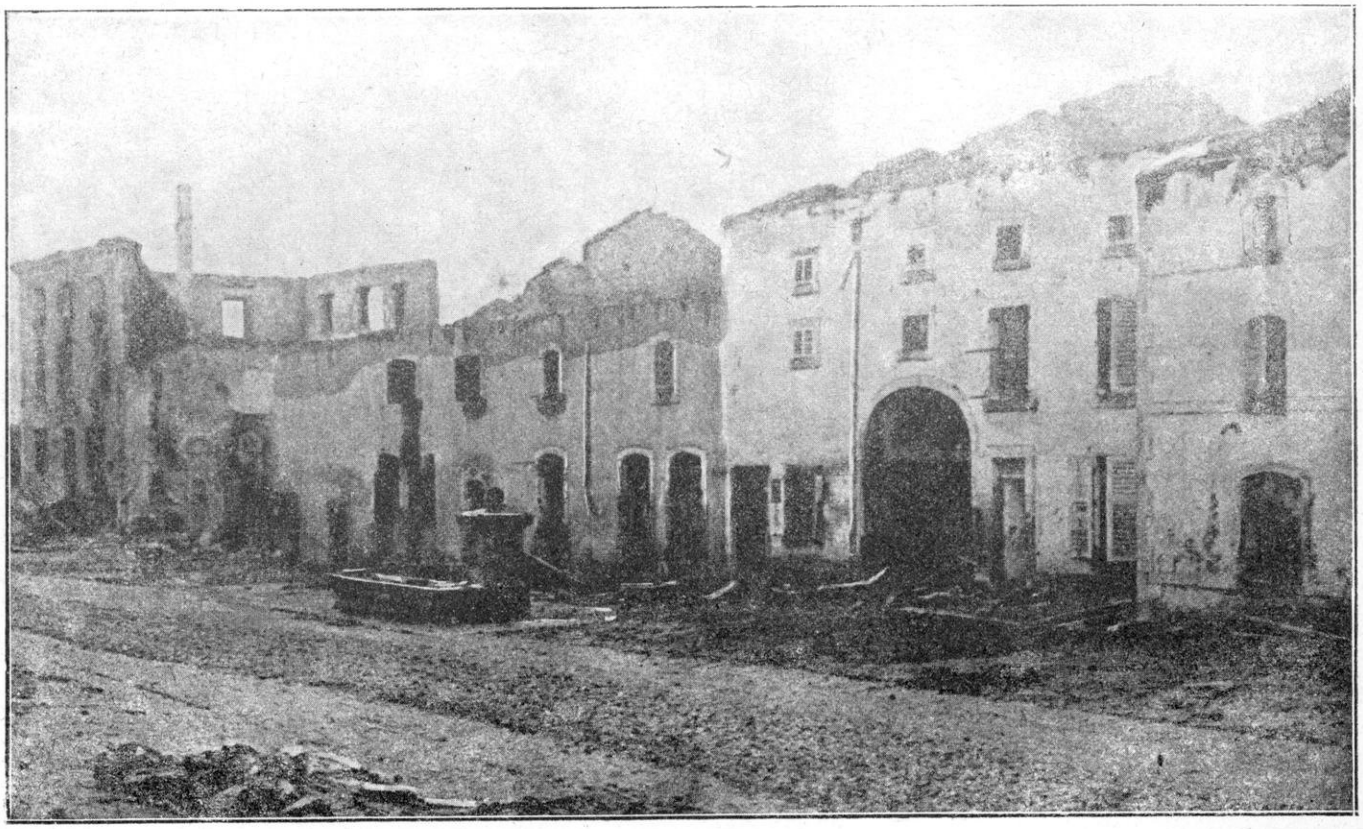
Un bataillon du 6e colonial (1) fournit des avant-postes. Toutes ces braves troupes, ramassées en quelque sorte dans cette étroite enceinte entre la vallée de Saint-Benoît et le col de la Chipotte, font tête pour barrer la route vers Rambervillers d'une part, et, d'autre part, pour maintenir les liaisons avec la 44e division et le 14e corps.

Et voilà le double danger dont les chefs sont parfaitement conscients :

Le chemin de Rambervillers va-t-il se trouver ouvert et les troupes de la 1re armée et de la 2e armée qui combattent sur la Mortagne, plus au nord, pour la reprise de Gerbéviller vont-elles se trouver tournées ? Si Rambervillers était occupé, les Allemands seraient en mesure de déboucher par ce détour sur Châtel-sur-Moselle et Mirecourt. Ce serait la victoire de la Trouée de Charmes annulée. La bataille en « demi-cercle » se prolongerait jusqu'à la porte de la bataille en « croix », et, en quelque sorte, la déracinerait.

Et, d'autre part, les liaisons coupées avec la 44e division et le 14e corps, c'est la route

(1) Les 5e et 6e régiments d'infanterie coloniale formaient la 2e brigade coloniale (général Simonin) de Lyon.



MAGNIÈRES. — LA RUE PRINCIPALE

de Saint-Dié ouverte et c'est Épinal menacé.

Le massif de la Chipotte qui domine le quadrilatère Raon-l'Etape, Rambervillers, Bruyères, Saint-Dié, est décidément le nœud. S'il cède, le siège d'Epinal est commencé.

Pour le 28 août, cette vaillante 26e brigade effilochée aux ronces des bois, déchiquetée comme un haillon de drapeau, reçoit toujours les mêmes ordres : attaquer, attaquer! Elle a été rejetée à Saint-Benoît, c'est-à-dire au bas de la pente du réduit. Qu'importe! Elle regrimpera. Ordre lui est donné de se reporter sur ce col de la Chipotte tant disputé et de le reconquérir à tout prix pour couvrir le mouvement de la 44e division vers le nord.

Pendant la nuit, le col de la Chipotte a été une deuxième fois abandonné par les Allemands. Il est resté, en quelque sorte, *res nullius* entre les deux armées. A 6 heures, les 2e et 3e bataillons du 21e, avec le commandant Faivre, relèvent jusqu'au col les avant-postes qui rentrent à Saint-Benoît.

A 13 h. 45 (28 août), les Allemands attaquent en forces. A 14 heures, un bataillon du 6e colonial est porté en renfort des deux bataillons du 21e qui ont supporté le premier assaut. A 15 heures, accentuation dans l'offensive allemande : un autre bataillon du 6e colonial est porté en avant.

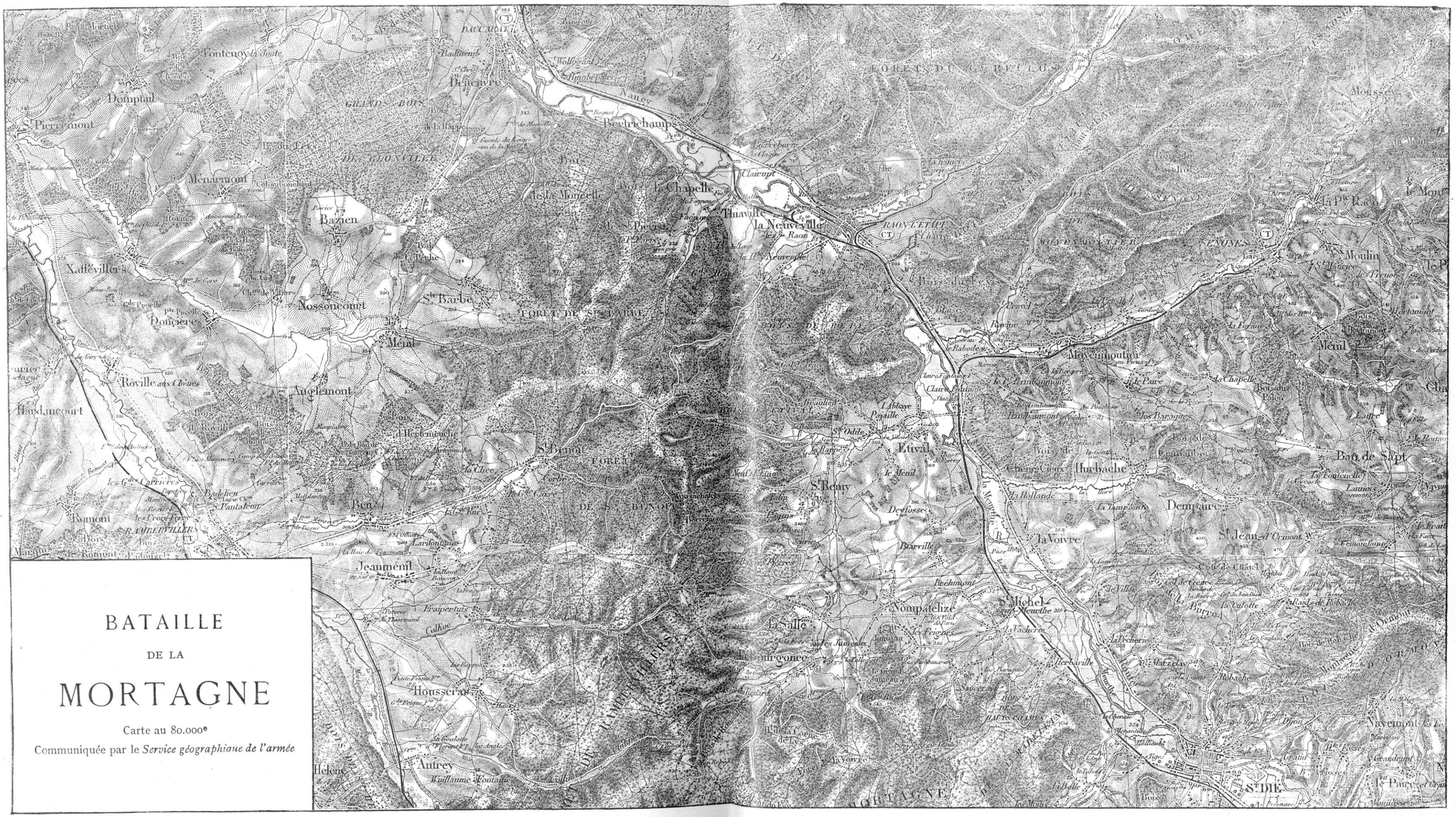
Mais un événement nouveau se produit. Les Allemands, comme ils l'ont fait si souvent, se servent de leur artillerie lourde à l'heure qu'ils considèrent comme décisive. De Sainte-Barbe, c'est-à-dire de 6 à 7 kilomètres environ et tirant au-dessus de la forêt, ils bombardent Saint-Benoît. Un obus tombe sur la mairie où est installé le poste du commandement de la 26e brigade. Les éléments du 21e corps qui a subi de grosses pertes se regroupent pour se reconstituer partie à Saint-Benoît, partie à Bru. La 2e brigade coloniale Simonin est portée tout entière en avant pour maintenir le front vers le col de la Chipotte.

L'ennemi s'obstine dans sa tentative de mouvement tournant. A 21 heures, il déborde

BATAILLE
DE LA
MORTAGNE

Carte au 80.000e

Communiquée par le *Service géographique de l'armée*



Echelles Métriques ($\frac{1}{80000}$).

1000 500 0 1000 2000 3000 4000 5000 6000 7000 8000 9000 10000 11000 12000 13000 14000 15000 16000 17000 18000 19000 20000 Mètres

Mect 10 5 0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 Kilomètres.

Saint-Benoît par les bois au sud. Les 1er et 2e bataillons du 109e qui étaient en réserve à la Grande Carre, se replient sur la croupe à l'ouest de la Grande Rue. Voilà donc la dernière colline protégeant Rambervillers prise à partie! Le 3e bataillon est maintenu en position d'alerte à la Grande Rue. L'état-major de la 26e brigade se porte à Lonnot. On n'en peut plus, mais on ne veut pas se décider à céder la place.

En somme, la physionomie de la bataille du 21e corps, en ces deux journées terribles des 27 et 28 août, se présente ainsi qu'il suit :

Le 27 août, la 44e division d'infanterie (général Soyer) avec la 26e brigade (colonel Hamon) occupaient Saint-Benoît, Jean-Ménil, Fraipertuis, luttant encore pour le col de la Chipotte.

La 13e division d'infanterie (général Bourdériat) occupait Housseras, Avirey.

La 43e division d'infanterie (général Lanquetot) occupait Saint-Gorgon-Sainte-Hélène; le corps se trouvait ainsi en retraite vers Bruyères et découvrait Rambervillers.

Le 28 août, par suite d'une série de contre-attaques vigoureusement exécutées, le 21e corps avait fait un léger à gauche pour réoccuper le col de la Chipotte par l'ouest :

La 44e division sur Sainte-Barbe.

La 43e division sur Nossoncourt.

Mais l'attaque des Allemands s'était produite alors, à la fois sur le 14e corps et sur la droite du 21e corps. En même temps, un essai d'enveloppement avait été tenté sur Saint-Benoît à la fois par le nord-est et le sud-est.

Le général Legrand, commandant le 21e corps, avait riposté en jetant dans le combat la brigade coloniale (à 23 h. 30) avec ordre de reprendre Saint-Benoît et le col de la Chipotte. A la fin de la journée, on était resté maître de la position, du moins, par ses approches. Le 28 au soir, le 21e corps stationnait, par ordre, sur les positions suivantes : avant-postes sur la ligne Carrière, Bru, Saint-Benoît, Fraipertuis.

Ce n'était pas la victoire. Mais le mouvement de l'ennemi était enrayé.

L'excellent récit du docteur Lataud, aide-major au 21e régiment, donne un tableau animé de cette terrible journée :

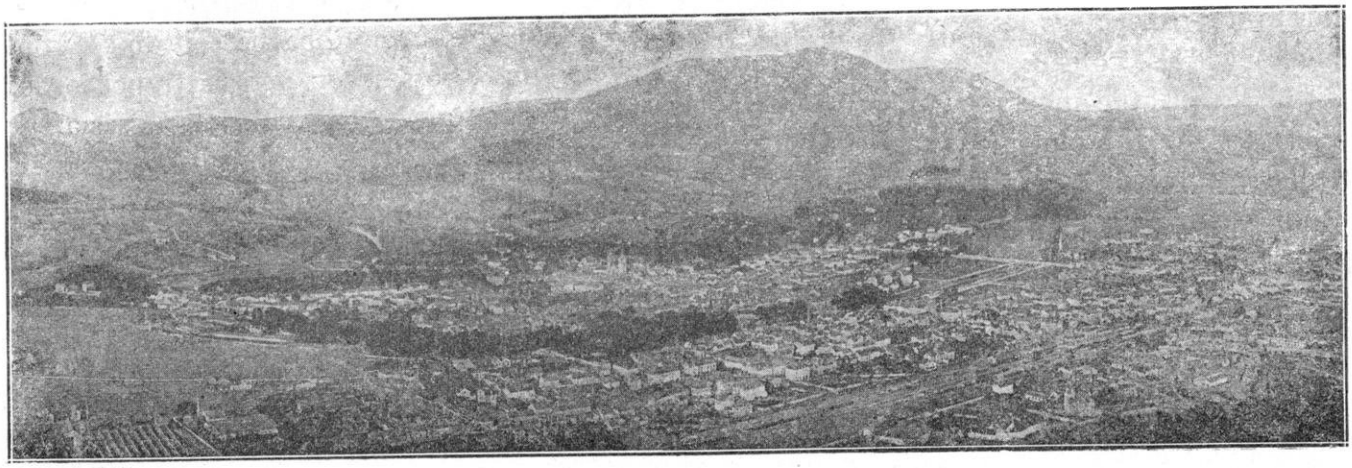
« 28 *août*. — A 10 heures, on repart pour la Chipotte remplacer au Col le régiment qui a tenu hier. Cela fait plaisir de marcher de nouveau dans la direction de l'est : enfin on n'abandonne plus les positions. Nous savons que les Allemands sont nombreux et nous supposons qu'une de leurs armées va essayer de forcer la « Trouée de Charmes ». La ville voisine a donné son nom à cette dépression, au nord des forts d'Epinal et au sud de Nancy et des forts de Toul.

« Nous savons que cette éventualité est une de celles sur lesquelles on compte le plus.

« Nous grimpons donc vers les bois, et, pendant près de 24 heures, restons dans un brouillard opaque qui se dissipe vers midi. Quel charnier ! Des cadavres partout, une odeur épouvantable, voilà trois jours que l'on se bat à cet endroit. On fait du café sur un feu de bois alimenté par des crosses de fusils allemands, à côté d'un tas de cadavres, avec le commandant Faivre, le colonel Genvot, mon chef de bataillon, et quelques officiers.

« On vide des boîtes de singe et voilà le repas terminé. Tout à coup, alerte! Les Allemands réattaquent. J'installe rapidement un premier poste de refuge de blessés à côté du commandant et bientôt ils affluent. Le bombardement devient intense, la fusillade aussi, les balles sifflent dans tous les sens. Il est terrible de ne rien voir. Trois heures se passent; on tient, mais on a besoin de renforts. Des marsouins arrivent de Saint-Benoît et prennent position. Mais la résistance devient impossible. Je fais évacuer mon poste de secours qui se porte à 4 ou 500 mètres plus bas. Arrive mon ami, le lieutenant Camus, qui commande la 12e, en larmes. Il me dit qu'il a brûlé toutes ses cartouches et qu'il est obligé de se replier. D'autres éléments se retirent de tous les côtés, sous bois. On les voit apparaître, se dirigeant vers la route. Dans quelques éclaircies, sous les grands arbres noirs, on aperçoit quelques fractions allemandes. Vite, tout le monde en arrière! Nous redescendons sur Saint-Benoît. Je suis perdu dans la troupe qui résiste le mieux possible; je panse des hommes tout en marchant; je mets à la hâte quelques garrots pour arrêter les hémorragies qui me paraissent graves. Au bout de trois quarts d'heure environ, nous arrivons à Saint-Benoît.

« Le gros du régiment est arrivé avant nous dans le village et s'est reformé. Le commandant me prévient de reporter mon poste en arrière. Auparavant, je cours au poste de secours du régiment et je vois qu'il reste de nombreux blessés non évacués. Je suis persuadé que les Allemands seront ici dans une heure. Comment faire ? Le charroi par les voitures à blessés ordinaires est très lent et il n'y a que trois voitures qui partent. Heureusement j'avise trois autobus à viande non chargés; j'y empile rapidement mes 150 blessés : au moins ils ne tomberont pas aux mains de l'ennemi. Tout va bien de ce côté, je ne laisse à Saint-Benoît que les Allemands blessés et quelques intransportables. Ceci fait, je me dirige sur le village voisin, Jeanménil. »



SAINT-DIÉ. — VUE PANORAMIQUE

Progressant toujours d'ouest en est, comme la bataille elle-même, nous nous trouvons, avec le 14e *corps*, au pied des Vosges. C'est par là que, dans ces mêmes journées du 27 et du 28 août, les Allemands, élargissant le « demi-cercle », vont forcer la route qui les conduit à Saint-Dié et s'efforcer de déboucher, par Bruyères, soit devant Epinal, soit au sud d'Epinal.

Nous avons laissé le 14e corps, le 26 août au soir, quand, après avoir abandonné les cols des Vosges, il défend encore le Ban-de-Sapt, et le col des Raids de Robache, c'est-à-dire la route de Saint-Dié. Le 26 au soir, les premiers obus tombent sur cette ville.

Il est très facile de voir ce que l'ennemi se propose : essayant de se dérober à la résistance qu'il a rencontrée à la Trouée de Charmes, il pousse ce que j'appellerai des antennes par toutes les routes qui peuvent le conduire vers Epinal et vers le sud, d'abord par Rambervillers, puis par Brouvelieures et Bruyères, enfin par Saint-Dié. Mais, il a, comme d'habitude, confiance surtout dans son mouvement d'aile, et, se sentant arrêté au col de la Chipotte, qui domine à la fois la route de Rambervillers et celle de Brouvelieures, il allonge son antenne de gauche (ou de l'est) par Saint-Dié, espérant se glisser par le pied des Vosges, par les sources de la Mortagne et par la vallée de la Meurthe.

Ici, il a affaire au 14e corps; mais ce corps n'est pas seul; car il a été renforcé par la 8e brigade de dragons (11e et 18e régiments); il dispose en outre de la 58e division de réserve et de deux bataillons de chasseurs, le 51e et le 52e. Le général Dubail, comme on le voit, a pris ses précautions. En outre, il a prescrit aux commandants des deux corps voisins, le 21e et le 14e, de maintenir une étroite liaison entre eux, de telle sorte que le 14e corps contribue, pour sa part, du côté d'Etival et de Saint-Rémy, c'est-à-dire sur l'est, à la défense du réduit de la Chipotte.

Le champ de bataille sur lequel opère le 14e corps est coupé en deux par la dépression que forme la vallée de la Meurthe. Cela veut dire qu'au-dessus de Moyenmoutier et de Senones, on se bat en pleines Vosges. Sur la rive gauche de la Meurthe, les bois de Repy atteignent des altitudes de près de 500 mètres. Le Ban-de-Sapt est à 600 mètres, les hauteurs de Saint-Jean-d'Ormont à plus de 500 mètres. La Meurthe et ses affluents, le Rabodeau, la Plaine et la Fave, font des couloirs qui se croisent à angle droit avec la rivière principale et qui tranchent comme à coups de hache l'amas confus des hauteurs et des mamelons boisés. La région du col de la Chipotte n'est qu'une avancée de ces durs terrains. C'est quand on arrive à Moyenmoutier et à Senones que l'on entre dans la véritable contrée montagneuse.

Elysée Reclus a décrit, en des temps moins douloureux, cette région pacifique et industrieuse « aux promenades charmantes » : « eaux rapides et claires, cascades veinées d'écume,

prairies alternant avec les vergers et les bois, fraîches vallées, coteaux gracieux, blocs glaciaires couverts de mousse. » Mais il n'a pas oublié de signaler comment la Moselle, la Moselotte, la Vologne, la Meurthe se frayent un chemin pénible à travers d'anciennes moraines et des boues glaciaires, et il a donné l'idée de la rudesse de ces terrains où la nature opéra ses constructions cyclopéennes par les lentes évolutions des glaciers :

« Le versant lorrain ruisselait autrefois de glaciers constamment renouvelés. Un de ces fleuves glacés, dont les névés supérieurs occupaient la partie des Vosges comprise entre le Ballon d'Alsace et le Hohneck, emplissait toutes les vallées dans lesquelles coulent, de nos jours, la Moselle, la Moselotte et leurs hauts affluents et se terminait en aval de Remiremont près d'Eloyes; une digue gigantesque en demi-cycle, d'une hauteur de 60 mètres et partiellement déblayée par les eaux de la Moselle, est le reste de la moraine poussée autrefois vers la plaine par le front du glacier. Cette moraine est à une quarantaine de kilomètres de l'origine des vallées (1). »

C'est l'ensemble de ces terrains, ce sont les débris de ces moraines et de ces glaciers qui se dressent comme un rempart contre l'invasion germanique : ne pouvant forcer les Vosges, elle les a tournées par le nord. Mais les Vosges sont des montagnes « françaises » et les bourrelets entrelacés qui ont déboulé de leurs sommets vers l'ouest se dressent comme des barricades naturelles devant l'ennemi.

Voici comment les habitants de Saint-Dié eurent conscience du grave péril qui les menaçait. Dès le 25 août, l'artillerie s'était sensiblement rapprochée; elle tonnait au nord sur les hauteurs du côté du Ban-de-Sapt, de Moussey, de Senones, ébranlant toute la contrée. L'émotion était intense. Après le récit des atrocités commises à Badonvillers et à Nomeny, « la terreur régnait en maîtresse parmi les habitants ». Les foules, qui désertaient les villages du nord, coulaient comme un fleuve ininterrompu, le long des rues de la ville. Le 26, la voix du canon rebondissait, en particulier du côté de l'Ormont; on parlait de l'arrivée d'une tête de colonne allemande apparue soit du côté du Haut des Raids de Robache, soit du côté de Nayemont-les-Fosses, soit vers la tranchée de Dijon. On doutait encore. Mais les blessés arrivaient, encombraient les hôpitaux; et ceux-ci recevaient tout à coup l'ordre de se transporter au plus vite et par tous les moyens possibles, sur Epinal.

A l'aube du jeudi 27, la fusillade se rapprochait. Plus de doute possible :

« De Robache et de Dijon où elles avaient tenu bon nos batteries se taisaient peu à peu. Que se passait-il? Pourquoi ce silence? On ne tarda pas à l'apprendre; car, vers 9 heures du matin, nos canons redescendaient, en toute hâte, rue du Nord, au galop des chevaux. Dès 8 heures du matin, l'ennemi très nombreux était arrivé aux portes de la ville par divers affluents ; celui du nord ou des raids de Robache, au-devant duquel les nôtres s'étaient plus particulièrement portés, parce qu'il amenait les Allemands tout droit au-dessus de la Cité par les casernements de Saint-Roch, de là cette bataille dans la forêt de Saint-Jean engagée par les alpins; celui de l'est par la trouée de la Fave dont un bras devait suivre le faubourg d'Alsace et l'autre la route de Spitzemberg, de Nayemont-les-Fosses et finalement des bois de Grattain. Dès 8 heures du matin, ils firent montre de leur avant-garde avec infiniment de précaution toutefois, en reculée sur le bois de Grattain (1). »

Voici donc que la résistance française fléchit de ce côté. Saint-Dié voit arriver l'ennemi; la route d'Epinal est ouverte. Cette impression des habitants de la ville exige quelques éclaircissements d'ordre militaire.

La veille, 26 août au soir, on eût pu croire que la vallée de la Meurthe était encore défendable sur une ligne Etival, Denipaire, Saint-Jean-d'Ormont, Launois, par le 14e corps (général Barret). La 27e division avait attaqué, le 26, sur Raon-l'Etape et la 28e continuait à tenir la région du Ban-de-Sapt.

Mais, dans la soirée, on avait appris que la 58e division de reserve, qui tenait l'extrême droite, avait abandonné Anozel et le col et que, se repliant sur la rive *gauche* de la Meurthe et le sud de Saint-Dié, elle ne s'était arrêtée qu'à Taintrux.

A la suite de cet événement, le corps tout entier paraît avoir eu le sentiment qu'il était

(1) Elysée Reclus, *France*, p. 839.

(1) Louis Colin, *Les Barbares à la trouée des Vosges*. Canton de Saint-Dié, p. 83.

FANTASSINS FRANÇAIS CREUSANT UNE TRANCHÉE A SAINTE-BARBE

tourné. La manœuvre des Allemands réussissait : une fois de plus, ils avaient cherché le point faible et, l'ayant trouvé, ils profitaient de l'effet moral qui se produit en quelque sorte automatiquement.

En vain la 8e brigade de dragons (détachée de la 8e division de cavalerie), envoyée en renfort au 14e corps reçoit l'ordre de marcher sur Sainte-Marguerite par la vallée de la Meurthe et d'intervenir contre les éléments ennemis qui chercheraient à déborder la droite de la 28e division Putz. Celle-ci s'est repliée à son tour sur la rive gauche de la Meurthe par les ponts de Saint-Dié et se maintient seulement à La Bolle et Rougiville. Quant à la 27e division qui combattait plus au nord, elle a dû abandonner les Bois de Repy et la rive droite de la rivière; elle a occupé Saint-Remy, le pont d'Etival et celui de Saint-Michel-sur-Meurthe.

Comme on le voit, dans ce repli général, qui amène le corps à combattre face à l'est tandis qu'il combattait la veille face au nord, la 27e division fait office de pivot ou charnière.

La porte qui tenait à la muraille des Vosges est ouverte en quelque sorte et l'ennemi va passer entre les montagnes et la Meurthe pour déboucher dans la plaine vers Bruyères et marcher sur Epinal ! Cependant la 8e brigade de dragons et les bataillons de chasseurs barrent encore la vallée de la Meurthe un peu au sud de Saint-Dié et n'ont pas dépassé en retraite Saint-Léonard et Mandray, sur les hauteurs de la rive *droite*; ils étayent au sud la droite de la 58e division de réserve.

Voici quelques précisions sur ces combats haletants, d'où dépend le sort de Saint-Dié et qui, à l'heure où ils étaient livrés, serrèrent le cœur de ceux qui y prenaient part.

« Ce n'est que le 27 au matin, écrit un des officiers de la 28e division, que nous avons reçu l'ordre de reporter au sud de la Meurthe, par le pont de Saint-Michel, les éléments du 14e corps qui combattaient encore à l'ouest de Saint-Dié, et de nous accrocher aux massifs boisés de la rive gauche.

« C'est dans cette journée du 27 que quelques fractions de la division avec les débris des unités de réserve refoulées par l'ennemi à l'est de Saint-Dié, ont tenté de défendre la ville (sous la direction du commandant Grardel, de l'état-major du 14e corps, qu'y avait dépêché le général commandant le corps d'armée). Ce n'est qu'à la fin de l'après-midi que l'on put, au prix des plus grandes difficultés, ramener de Saint-Michel *par la rive gauche*, quelques compagnies de la 28e division; mais on arriva au faubourg des Tiges au moment même où les derniers défenseurs venaient d'en être chassés par l'ennemi, et la ville ne put être reconquise... »

Le commandant Bréant appartenait à la 8e brigade de dragons qui a été envoyée en renfort au 14e corps et qui, après avoir débouché par Saint-Léonard, faisait barrage, le 27, avec les bataillons de chasseurs (51e et 53e) en travers de la vallée de la Meurthe. Il a écrit un récit de ces journées plein d'une belle et grave émotion contenue :

« 26 *août*.— Départ à 10 heures. On va sur Saint-Léonard en passant par Corcieux. Le 14e corps d'armée a fait appel à notre aide. On entend la canonnade sur Saint-Dié. On voit des incendies dans la vallée de la Meurthe. Nous la connaissons, maintenant, la méthode allemande. Ils l'appliquent avec une ténacité brutale. D'abord, ils lancent des éléments légers de tirailleurs. S'ils rencontrent une résistance, ils se retirent. Le lendemain leur artillerie est là, et ils tirent sans relâche, installés dans de fortes positions retranchées, inabordables si l'on n'a pas aussi une artillerie nombreuse. Or, cette artillerie, nous ne l'avions pas en Lorraine, dans le début, — ni, sans doute, ailleurs.

« Dès que nous eûmes mis le pied en Lorraine, notre cœur s'est serré à l'aspect des régions de la frontière. C'est l'exode lamentable... On sent d'ailleurs, qu'à côté des malheureux qui fuient, il y a des traîtres dès longtemps achetés, qui renseignent les Allemands. Sur ce sol, qui est le nôtre, nous ne ferons pas un seul pas, nos canons ne prendront pas une position, sans que l'ennemi en soit prévenu et ne puisse nous repérer.

« Nous cantonnons à Vanémont, bourg misérable, rempli déjà par les évacués de Saint-Dié. Il est 7 heures du soir. Il pleut. Notre gîte est piteux. Beaucoup de nos chevaux tombent de fatigue. Nous sommes pleins d'inquiétude. N'importe. Il faut dissimuler cette anxiété...

« 27 *août*. — Nous restons en observation près de Vanémont, sur la route de Taintrux (rive gauche) où l'on se bat. C'est un défilé perpétuel de convois qui vont ravitailler le 14e corps et qu'il faut faire rétrograder. Des blessés passent, des isolés, des égarés... Au soir tombant, nous montons sur la côte à l'est de Vanémont, où notre premier demi-régiment est en observation. Et nous assistons à un spectacle inoubliable. Les hauteurs de Coinches et d'Entre-deux-Eaux au delà de la Meurthe (rive droite) sont devant nous. Les batteries allemandes arrosent la passe d'Anozel, près de Taintrux où nos troupes ont essayé de progresser. C'est un roulement ininterrompu. Au loin nous distinguons les lueurs qui sortent des pièces, tapies au ras du sol; et, à un kilomètre à nos pieds, les lueurs plus ou moins hautes de l'éclatement des shrapnells s'accompagnent de petits flocons de fumée. On dirait de grandes cassolettes dispersées dans l'espace, sur deux kilomètres carrés environ. C'est l'arrosage du soir qui fait partie du système allemand. Dans la nuit, ils ne peuvent tirer qu'au jugé; mais ils établissent un formidable barrage là où ils le jugent à propos. Et l'on songe aux fractions détachées, éparses dans les vallonnements, terrées, aplaties derrière quelque abri, attendant que cela finisse d'une façon ou de l'autre.

« Et nous sommes là, nous les cavaliers, atterrés, impuissants. La guerre allemande est et ne sera qu'une guerre d'artillerie (1). Ils ont des obusiers à profusion. Quant à nous, nos pièces de campagne sont, il est vrai, supérieures aux leurs, mais où est notre artillerie lourde tant de fois réclamée, qui seule pourrait répondre à leurs canons de longue portée ?

« Nous rentrons nous coucher sur la paille, six dans la même chambre. Nous nous abstenons d'échanger nos secrètes pensées. Elles ne sont pas très gaies. Que sera demain ? (2) »

Le 27, la prise de Saint-Dié était un fait accompli. La jolie ville qui du fond de sa cuve « contemple la ligne bleue des Vosges », la cité de Jules Ferry, voyait, de nouveau, l'ennemi; et dans quelles circonstances tragiques! C'est par le sud, c'est-à-dire par Sainte-Marguerite, qu'en raison de l'abandon du col d'Anozel, les Allemands s'approchèrent de Saint-Dié, le 27 au matin. En même temps d'autres troupes allemandes attaquaient par le nord descendant des Raids de Robache; la ville était cernée.

Le commandant des troupes allemandes, général von Knoerzer, envoya, de Sainte-Marguerite, quatre jeunes filles pour promettre la ville sauve si elle se rendait à merci. Une telle ambassade ne pouvait avoir de résultat. Nous avons vu dans le récit cité ci-dessus, que Saint-Dié était défendu par des soldats français sous

(1) Écrit en août 1914.

(2) Commandant Bréant, *De l'Alsace à la Somme*. Hachette, 1917, in-8°, p. 46.

les ordres du commandant Grardel de l'état-major du 14e corps.

Les Allemands sont arrêtés. Pendant ce temps, ils font la chaîne avec des bidons de pétrole pour incendier les faubourgs. Dans Sainte-Marguerite même, au dire d'un des officiers allemands, l'infâme lieutenant en premier O. Eberlein, voici ce qui se passe : A 6 heures du matin, la compagnie Eberlein, formant avant-garde, prend la direction de Saint-Dié. Elle est inquiétée dans sa marche par le feu de l'infanterie française. Elle arrive à Sainte-Marguerite (4 kilomètres de Saint-Dié). « Des coups de fusil partent des maisons. On accuse, bien entendu, les civils. On met le feu et nous allons voir ce que l'on fait des civils (1). »

Le général allemand envoie dans la ville un autre parlementaire. C'est sans doute cet homme âgé qui, au dire d'Eberlein, se prétendait allemand et guidait ses compatriotes à leur entrée dans la ville. Ce parlementaire était porteur d'un message ainsi conçu :

MONSIEUR LE MAIRE DE SAINT-DIÉ,

Je vous avertis qu'on ne fera pas de mal à aucune personne qui ne portera pas des armes. Au contraire, on brûlera chaque maison d'où l'on tirera sur les troupes allemandes. Faire part à vos concitoyens de ce que je viens vous écrire.

Le général commandant en chef,
VON KNŒRZER.

« C'est à ce moment que les derniers soldats français, après avoir élevé en maints endroits, du côté de la cathédrale, des barricades dans les rues, se retiraient, à quelques exceptions près, du côté de Bruyères. »

Les négociations pour la protection de la ville commencèrent avec les adjoints MM. Burlin et Colin.

Cependant des coups de fusils éclataient dans un faubourg de la ville. Le lieutenant Eberlein déclare lui-même, que les Allemands avaient devant eux des « Rote Hosen », c'est-à-dire des « pantalons rouges », des « Alpenjagers » c'est-à-dire des chasseurs alpins. Il n'est pas question de « francs-tireurs ».

Ici, nous donnons textuellement le récit d'Eberleid publié par la *Münchner Neneste Nachrichten* du mercredi 7 octobre 1914 :

« Nous avons arrêté trois civils, et voici que me vient une bonne idée, On les campe sur des chaises, et on leur fait comprendre qu'il leur faut aller s'asseoir sur ces chaises au milieu de la rue. Supplications d'une part et quelques coups de crosse d'autre part. On devient peu à peu terriblement dur. Enfin, ils sont assis dehors dans la rue. Combien de prières angoissées ont-ils dites; mais ils ont, tout le temps, tenu leurs mains jointes et crispées. Je les plains; mais le moyen est d'une efficacité immédiate. Le tir en enfilade, dirigé des maisons sur nous, diminue aussitôt; nous pouvons, maintenant, occuper la maison en face et nous devenons par là maîtres de la rue principale. Tout ce qui désormais se montre dans la rue est fusillé. L'artillerie, elle aussi, a travaillé vigoureusement pendant ce temps; et lorsque, vers 7 heures du soir, la brigade s'avance à l'assaut pour nous délivrer, je puis faire le rapport : « Saint-Dié est vide d'ennemis! »

« Comme je l'ai appris plus tard, le ...e régiment de réserve qui est entré à Saint-Dié, par le nord, a fait des expériences tout à fait semblables aux nôtres. Les quatre civils qu'ils avaient également fait asseoir dans la rue, ont été tués par les balles françaises. Je les ai vus moi-même étendus au milieu de la rue près de l'hôpital. »

Voilà ce qu'ose écrire un officier d'une armée « civilisée ».

Un des Français qui a survécu par miracle a

(1) S'il était nécessaire d'établir, après tant d'autres témoignages, le fait que Saint-Dié fut défendu par des troupes régulières, nous citerions encore le récit du canonnier Alphonse Fournier de la 4e batterie du 2e d'artillerie de montagne : « Partie le 23 août de Nice, la 4e batterie du 2e d'artillerie de montagne débarquait le 25 à la Chapelle, à côté de Bruyères (Vosges). Le 26 août, après avoir traversé Saint-Dié, nous étions sur la ligne de feu. Nous tirions nos premiers obus à une heure de l'après-midi sur l'infanterie allemande aux prises avec un bataillon d'alpins que nous parvenions à dégager ... La nuit arrive : on se retire pour aller cantonner à Saint-Dié. La batterie s'installe sur la grand'place, les mulets à la chaîne... Notre cantonnement est déplacé; car l'ennemi est trop près, on ira passer la nuit à 4 kilomètres de là, dans un village. «...*Dès l'aube du 27, nous revenons au combat.* Mais l'ennemi sortait à 600 mètres sur notre gauche, d'un bois... Nous gardons le terrain; il est 8 heures (tout cela en avant de Saint-Dié). Une batterie ennemie nous prend sous son feu. On charge, comme on peut, le matériel. *Les obus nous suivent jusqu'au milieu de Saint-Dié...* La journée du 27 se terminait par notre repli. *Durant l'après-midi*, l'ennemi cernait Saint-Dié *où il entrait le soir.* Quelques alpins qui restaient se faisaient courageusement massacrer, postés dans les rues de la ville. Après la fusillade, ils résistaient à la baïonnette. » (Paul Ginisty, *Histoire de la guerre par les combattants*, p. 81.) Il est donc de toute évidence que Saint-Dié fut défendu pendant toute la journée du 27 et que les Allemands ont eu à faire, comme le reconnaît Eberlein, à des « pantalons rouges » et à des « chasseurs alpins ». Encore une fois, pas trace de francs-tireurs.

fait au cours de l'enquête officielle la déposition suivante :

« Au carrefour de la rue Thurin et de la rue du Breuil, les Allemands, qui entraient dans toutes les maisons, se sont emparés de M. Georges Léon, manœuvre, demeurant à Saint-Dié, n° 1, et d'un nommé Louzy Henri, menuisier, demeurant à Saint-Dié, rue Thurin, n° 1 : ce dernier est sourd-muet.

« Jusqu'à ce moment, les Allemands de la rue Thurin n'avaient ni tiré ni reçu un coup de fusil; on entendait seulement le bombardement et le bruit d'une fusillade éloignée.

« Au carrefour de la rue Thurin et de la rue du Breuil un soldat allemand a traversé la rue du Breuil et s'est avancé jusque près du mur de l'hôpital. Là il a reçu une balle en pleine figure et est tombé. Alors l'officier allemand, furieux, s'est adressé à moi et m'a dit : « Les voilà « vos sales Français; ils tuent nos soldats au coin des rues.» En même temps, il donna un ordre en allemand et nous dit à nous quatre en nous menaçant du revolver : « Vous, « sur le front, et en avant ! »

« Nous partons en tête des Allemands, et après quelques pas, je voyais, à environ 200 mètres, une barricade située droit devant nous et derrière laquelle tiraient nos soldats. La fusillade commença aussitôt, de sorte que nous étions pris entre deux feux. J'ai d'abord vu Chotel tomber à genoux et le sang couler de son pantalon; il se retourna et cria: « Assassins ! Lâches ! » puis il tomba étendu. Peu après, Georges Léon tombait à son tour sans dire mot. Ensuite j'ai vu le muet Louzy se sauver en longeant le mur de l'hôpital rue Saint-Charles; j'ai cru qu'il était blessé au pied; j'ai su plus tard qu'il était blessé au poignet. A mon tour, j'ai reçu un coup à l'aine droite et je suis tombé: j'ai dû perdre connaissance un moment. Quand j'ai rouvert les yeux, la canonnade et la fusillade continuaient. Les Allemands étaient encore près de moi et tiraient sur la barricade de la rue Saint-Charles. »

Après la retraite à l'ouest de Saint-Dié, le 14e corps ne renonce pas à la lutte. La porte est ouverte, comme nous l'avons dit. Mais l'ennemi passera-t-il? Telle est la question qu'il peut se poser à lui-même. Car, après les rudes combats de la Chipotte, de Saint-Jean-d'Ormont et des raids de Robache, il est très fatigué.

Or s'il veut, maintenant, avancer vers le sud, il ne peut le faire qu'en défilant entre les Vosges et le cours de la Meurthe (rive droite), c'est-à-dire dans l'Entre-deux-Eaux, sous le feu du 14e corps qui s'est aligné face à l'est sur la rive gauche de la rivière tout le long de la voie ferrée. En plus, le 14e corps a reçu des renforts. Fidèle à sa maxime d'attaques et contre-attaques, le général Dubail lui a envoyé toutes les troupes dont il pouvait disposer.

Ainsi, le 28 au soir, la 27e division reçoit l'ordre de tenir solidement la courbe de Nompatelize et de reprendre l'offensive sur Etival.

La 28e division doit occuper et défendre énergiquement le défilé de la Bolle-Rougeville, en se tenant en liaison avec le 27e à la Croix-Idoux et Herbaville.

Quant à la 58e division de réserve, elle réparera son mauvais sort de l'avant-veille en reprenant l'offensive plus au sud sur Taintrux et Anozel.

La 8e brigade de dragons avec le 13e et le 22e bataillons de chasseurs, continuera à fermer le cours de la Meurthe à hauteur de Sainte-Marguerite.

La porte s'était ouverte : elle va se refermer. Tel sera le résultat de l'effort sublime accompli par cette résistance vraiment héroïque.

Mais avant de raconter la deuxième phase du drame, il faut suivre la bataille synchronique qui se développe en ligne perpendiculaire à la bataille de la Mortagne. C'est la bataille du Grand-Couronné qui commence.

FIN DU SIXIÈME VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

Pages

CHAPITRE XIV

LA BATAILLE DES FRONTIÈRES
VII. — LA BATAILLE DE MONS

L'Armée Von Kluch se porte au-devant de l'offensive britannique. — L'attaque contre le 1er corps anglais. — La "Bataille de Mons". — Retraite de l'armée britannique. — Intervention de l'armée d'Amade. — Le Combat de Tournai. — Echec du mouvement tournant. — Retraite de la 5e armée 1

CHAPITRE XV

LA BATAILLE DES FRONTIÈRES
VIII. — LA RETRAITE DE LA 5e ARMÉE ET DE L'ARMÉE ANGLAISE
(DU 23 AU 25 AOUT)

Les opérations en retraite. — Franchet d'Espérey contient les Allemands sur la Meuse. — La liaison maintenue entre la 4e et la 5e armée. — Les Allemands précipitent l'offensive. — Retraite de l'armée britannique sur Le Cateau-Landrecies. — Belle manœuvre du maréchal French.. 21

CHAPITRE XVI

LA BATAILLE DES FRONTIÈRES
IX. — CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LA PREMIÈRE PHASE
DE LA BATAILLE DES FRONTIÈRES

La manœuvre de Belgique. — Les armées allemandes prennent l'initiative. — Les combats de la Sambre dans leurs relations avec la première phase de la bataille des Frontières. — Situation générale sur tout le front occidental, le 25. — Le premier " rétablissement " de Joffre 64

CHAPITRE XVII

LA BATAILLE DES FRONTIÈRES
X. — LE DÉSASTRE BELGE

Le système de la terreur en Belgique. — Responsabilités du militarisme allemand. — Responsabilités du généralissime, du chancelier, de l'empereur. — La terreur pendant les combats de la Sambre. — Le drame de Dinant. — Le martyre de la Belgique.. 123

Pages

CHAPITRE XVIII

LE FRONT ORIENTAL (20 AOUT-15 SEPTEMBRE 1914)

L'invasion de la Prusse-Orientale. — La Bataille de Tannenberg. — Bataille des lacs de Mazurie. — Victoires des Russes en Galicie : Zamosc, Lemberg et Grodek. — Le Front serbe.. 174

CHAPITRE XIX

SUITE DE LA BATAILLE DES FRONTIÈRES
XI. — LA BATAILLE DE LORRAINE

La Campagne de la Mortagne. — (Fin août, début de septembre 1914). — La Marche sur Épinal et sur Saint-Dié. — Le Col de la Chipotte 254

TABLE DES GRAVURES

Pages

Le Général anglais Smith Dorrien.. 2
Infanterie anglaise en marche.. 3
Le Général anglais Allenby.. 6
Soldats écossais dans une ville de Belgique.. 7
Mons. — La Grand'Place et l'Hôtel de Ville.. .. 9
Le Général anglais Hamilton 10
Troupes anglaises opérant sur un terrain accidenté.. 11
Mons. — Le Marché aux Herbes.. 12
Artilleurs anglais. 13
Soldats anglais blessés. 17
La Plaine belge entre Bruxelles et Nivelle (Waterloo) 19
Tableau des forces anglaises à la bataille de Mons.. 23
Le Maréchal French et deux officiers de son état-major 27
Hirson. — L'Eglise et le viaduc sur le Gland 29
Le Maréchal French et son état-major passant dans un village français pour se rendre au front belge... 31
Charge de cavaliers anglais 33
Cavaliers anglais sur une route de Belgique 37
Baignade de chevaux. 39
Positions des armées françaises et anglaises, le 22 et 23 août 41
Maubeuge. — Vue de la ville 43
Maubeuge. — Les Ruines des remparts extérieurs .. 47
Maubeuge. — Coupole blindée détruite.. 49
Maubeuge. — Les Ruines de la partie supérieure des casemates.. 51
Valenciennes. — L'Escaut.. 55
Un train d'ambulances belges sur la route de Bruxelles.. 59
Halte de troupes anglaises et belges.. 61
La Retraite des troupes belges.. 62
Le Tunnel de Braine-le-Comte sur la grande ligne Bruxelles-Paris 63
L'Empereur Guillaume au milieu des officiers du 1er régiment de la garde.. 65
La Lecture du communiqué à Paris.. 66
A Paris. — Rue du Croissant.. 67
Les Vendeurs de journaux s'apprêtent à se répandre dans Paris.. 71
La Vente des petits drapeaux à Berlin.. 72
La Population berlinoise massée sur le pont de la Cathédrale 73
Les Berlinois s'apprêtent à pavoiser 75
Un Contingent de réfugiés belges sur les quais de Calais.. 76
Types de ceux qui fuyaient devant les Allemands .. 77
Le Général Berthelot.. 78
Le Général Joffre à son grand quartier général.. .. 79
Régiments belges au repos 81
Lille. — La Place de la Bourse 83
L'Escorte de l'Empereur Guillaume lors de son passage à Bruxelles 85
Cavaliers allemands sur une route de Belgique 87
Le Pont d'Hastière sur la Meuse 89
Une division britannique se dirigeant vers la ligne de feu. 91
Vitry-le-François. — Eglise Notre-Dame et restes des fortifications 95
Le Général Joffre dans son bureau de l'état-major .. 96
Le Général Joffre montant dans son automobile.. .. 97
Le Général Belin 98
Soldats d'infanterie française. 99
Tirailleurs marocains.. 101

Pages

Cadavre d'un aviateur allemand tué au cours d'une reconnaissance. 103
Un convoi de camions stationnant dans un village du front 104
Laon. — Les Remparts et le Palais de Justice 107
Le Général Maunoury s'entretenant avec des officiers de son état-major 109
Artilleurs français. 115
Vaucouleurs. — Vieille porte du château 117
Sainte-Menehould. — L'Hôtel de Ville.. 119
Vue générale de Vaucouleurs 121
Le Général de Moltke, généralissime des armées allemandes 124
Le Chancelier Bethmann-Hollweg 125
Reproduction de l'affiche posée sur les murs de Liége. 126
Une Preuve des mensonges allemands 127
Belges et réfugiés des régions envahies arrivant à la gare du Nord.. 128
Soldats belges blessés dans une rue de Malines 131
Aspect de Louvain après la destruction de la ville .. 133
Dinant et la Meuse.. 135
La Grande Place de Dinant.. 137
La Meuse à Dinant vue à vol d'oiseau 139
Soldats allemands fouillant des civils belges 141
Dinant. — Ruines de la ville.. 143
Un obus éclate dans une rue de Termonde 145
Embarquement de soldats belges.. 146
Fac-similé du billet annonçant le service religieux célébré à Rome à l'intention des prêtres belges mis à mort par les troupes allemandes 148
Habitants de Malines attendant pour recevoir leur nourriture.. 149
Un Repos de soldats allemands après une longue marche 150
Prisonniers belges gardés par des soldats allemands sur la place du marché à Malines 151
Le Vestibule de l'Université de Louvain.. 152
Louvain. — La Place de la Gare et la statue de Sylvain Van de Weyer 153
Louvain. — L'Hôtel de Ville 155
Louvain. — Une rue près de l'Hôtel de Ville et le clocher de la cathédrale écroulé. 157
Louvain. — L'Eglise Saint-Pierre, l'Hôtel de Ville et l'Université. 159
Malines. — Le Vieux château 161
L'Université de Louvain. 162
Louvain. — Aspect des rues avoisinant la Cathédrale et l'Hôtel de Ville 163
Dans les ruines de Louvain 165
Louvain. — Le Chœur de la cathédrale Saint-Pierre. 167
Un Coin de la cathédrale de Malines 168
Le Cardinal Mercier, archevêque de Malines. 169
Malines. — Aspect des quais sur la Dyle 171
Une Rue de Termonde après le bombardement 172
Le grand-duc Nicolas Nicolaievitch, généralissime des armées russes 175
Types de cosaques sibériens.. 176
Le Général Soukhomlinow, ministre de la Guerre de Russie. 177
Le Tzar Nicolas et le grand-duc Nicolas. 179
Le Général Rennenkampf. 183
Tilsitt. — La Place du Marché.. 185
Schéma de la bataille de Tannenberg.. 186
Autre schéma de la bataille de Tannenberg 186

TABLE DES GRAVURES

	Pages
Le Maréchal von Hindenburg	187
Soldats d'infanterie russes marchant au combat	188
Le Général von Ludendorf, chef d'état-major général.	190
Le Général von Below	193
Le Champ de bataille de Tannenberg, monument commémoratif de la victoire des Polonais sur les chevaliers teutoniques en 1410	194
Le Général von François	196
Soldau. — L'Eglise incendiée	197
Une Vue des lacs de Mazurie	199
Le Village de Groztrengeln détruit.	201
Le Général von Morgen.	202
Pillacken après le bombardement.	203
Schéma de la bataille des lacs de Mazurie	204
Vue générale d'Allenstein.	205
Un Déjeuner au Grand Quartier Général autrichien.	209
Fantassins russes traversant un village de Galicie.	212
Le Général Ivanow, commandant les armées russes en Galicie.	214
Convois autrichiens franchissant la région marécageuse de la Pologne	215
Le Général Broussilof, commandant la 8e armée	216
Vue générale de Przemysl	217
Le Général Roussky, commandant la 3e armée russe	218
Vue de Lemberg.	219
Lodz. — Vue générale et la Place du Marché	223
Officiers serbes assistant à un service religieux célébré en plein air	225
Le Vice-amiral sir David Beatty, commandant la 1re escadre britannique	228
Cuirassé de la Flotte anglaise	229
Héligoland. — L'île vue de la côte	233
Le Lieutenant anglais Goodnougdt, qui prit part à la bataille d'Héligoland	234
L'Ile d'Héligoland	235
Deux Croiseurs cuirassés français : *Le Gambetta* et le *Victor-Hugo*	236
Vaisseau garde-côte de la flotte autrichienne	238
Sous-marins allemands	239
Cattaro. — Le point des bouches le plus avancé dans les terres	241
Une Escadre française en Méditerranée	243
Venise. — Le Grand Canal	245
M. Tittoni, ambassadeur d'Italie en France	246
Rome. — La Chambre des Députés.	247
Constantinople. — Le Bosphore et la côte d'Asie	248
Constantinople. — Une parade militaire en présence du Sultan	249
Le Roi Ferdinand de Bulgarie	250
Le Roi Constantin de Grèce	251
M. Vénizelos, président du Conseil des Ministres de Grèce	252
Athènes. — Vue de la ville moderne	253
Le Général Joffre et le général Dubail	255
Rozelieures. — Le bois de Bouleaux où fut arrêtée la marche des Allemands	257
Site de la bataille de Rozelieures	259
Le Village d'Anozel.	262
Rozelieures. — Environs et intérieur du village	263
Rozelieures. — Le pont sur l'Euron	264
Bataille de Rozelieures. — Une tombe où reposent des chasseurs du 2e bataillon	265
Rozelieures. — Grande tombe dans les vergers : à l'arrière-plan, la côte d'Essey	267
Saint-Dié. — Vue générale	268
Rozelieures. — Une grande tombe des chasseurs du 2e bataillon	269
Rozelieures. — Le calvaire : à l'arrière-plan le champ de bataille et le " Pont de la Mort"	271
Les Vosges. — La ferme de la Chipotte.	272
Une fausse position d'artillerie faite avec des conduites de ciment	273
Vue générale d'Épinal	275
Un Calvaire dans une plaine de Lorraine.	277
La Place de l'église à Raon-l'Étape.	279
Les Vosges.—La Roche de la Pierre de Lartre sur le Massif du Cambert	281
Ban-de-Sapt. — Le Hameau de Launois.	282
Roville-aux-Chênes : Un Coin du village	283
L'Église de Xaffévillers	287
Saint-Pierremont. — Le Cimetière du village.	289
Le Château de Villé,	290
Ménil. — La Grande rue et le cimetière.	291
Xaffévillers. — La Campagne environnante et le village.	293
Magnières. — La Rue principale	295
Saint-Dié. — Vue panoramique.	299
Fantassins français creusant une tranchée à Sainte-Barbe	301

CARTES

Bataille de Charleroi (22 août, matin)	4
Charleroi (carte d'état-major belge au 40.000e)	14
Bataille de Mons (23 août 1914, 12 heures)	24
Mons (carte d'état-major belge au 40.000e).	34
Maubeuge (carte au 80.000e)	44
Région de Landrecies (retraite du 1er corps britanique, 24-26 août 1914)	53
Région du Cateau (carte au 80.000e)	56
Le Camp retranché d'Anvers et ses abords	68
Les Opérations autour d'Anvers	69
Après la bataille de la Sambre (24-25 août)	92
Disposition prévue par l'instruction générale du 25 août 1914	111
Après la bataille de la Sambre	113
Carte générale de la Belgique	147
Carte générale du front oriental	180
Invasion de la Prusse orientale	191
Tannenberg (26 août)	195
La bataille de Tannenberg (position des armées le 27, position des armées le 29 août)	198
Carte de la campagne de Galicie	207
Bataille des Lacs de Mazurie	211
Avant la bataille de Galicie	221
Deuxième expédition de châtiment contre la Serbie	227
Carte de la mer du Nord	231
Avant la bataille de la Mortagne	260
Bataille de la Mortagne (1re journée 26 août 1914, soir)	284
Bataille de la Mortagne	297

G. de Malherbe et Cie. Imprimeurs, 12, Passage des Favorites, Paris.